LA PRÉDICATION

DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

par

M. l'abbé Félix BALANCHE

Curé d'Orchamps-Vennes
(Doubs)



Aux bureaux de l'AMI DU CLERGE

LANGRES

2 et 4, rue Claude-Gillot

1932

LA PRÉDICATION

DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

Nihil obstat.

Vesuntione, die 1a Julii 1928.

A. DROUET,
Censor.

Imprimatur.

Vesuntione, die 4a Julii 1928.

A. TRÉPY,
V. G.

AVANT-PROPOS

Dieu, qui nous a créés, a daigné nous parler pour nous faire connaître ses desseins sur nous. Il nous a parlé par son Verbe : « *Locutus est nobis in Filio.* » (Hébr., I, 2). Mais comme le Verbe est une parole infinie que, dans l'état présent, nous sommes absolument incapables de saisir, ce Verbe s'est voilé, rapetissé, morcelé, pour se mettre à notre portée.

Il nous a d'abord parlé par toute son œuvre créatrice. Toute la création est une parole, puisqu'elle est l'expression, la réalisation sensible d'une parole divine. Il est écrit en effet que, pour créer, Dieu *a dit* : « *Dixit et facta sunt.* Il a dit, et tout a été fait. » C'était la révélation de Dieu par ses œuvres, la révélation dans l'ordre naturel s'adressant à la raison humaine. Adam et Eve, dans l'état d'innocence, comprirent parfaitement ce langage des créatures.

Mais comme Dieu veut nous conduire à une fin surnaturelle par des moyens surnaturels, il est venu nous dire, en se servant de notre langage humain, des choses qui dépassent complètement la portée de notre esprit. Il a parlé ainsi en maintes occasions : aux patriarches, aux prophètes, et enfin il a parlé plus clairement et plus complètement par son Fils fait homme.

Mais comme l'ordre surnaturel est greffé sur l'ordre naturel et lui est adapté, la première révélation de Dieu par les créatures doit nous aider beaucoup à comprendre la seconde, à cause des relations et des similitudes qu'il y a entre les deux ordres. Aussi Notre-Seigneur lui-même, pour nous faire mieux comprendre son Evangile, s'est servi souvent de paraboles et de comparaisons tirées de l'ordre naturel. Les Pères de l'Eglise ont fait de même. Les créatures

et leurs actions sont donc une prédication continuelle qui nous rappelle et nous aide à comprendre les vérités de la foi.

Mais, hélas ! nous avons des oreilles pour ne pas entendre. Une série d'instructions nous interprétant le langage muet des créatures ne sera donc pas inutile. Elle nous fera *comprendre mieux*, *apprendre plus facilement*, *retenir plus sûrement* et *accepter avec plus de plaisir* les vérités surnaturelles.

Je mettrai donc en scène un assez grand nombre des objets sensibles qui nous entourent. Si communs, si vulgaires même qu'ils soient, si indifférents que vous puissiez demeurer à leur contact journalier, les enseignements que chacun d'eux vous donnera seront d'une grande utilité pour vous.

Pour qu'il y ait plus de variété et que votre curiosité soit plus piquée, je ne suivrai aucun ordre. De votre côté, vous chercherez à compléter ce que je vous aurai dit, en réfléchissant à ce que chaque chose peut vous suggérer à l'esprit et au cœur.

Félix Balanche,

curé d'Orchamps-Vennes.

LA PRÉDICATION
DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

1

LES CENDRES

Notre prédicateur de ce soir ne fait pas de bruit : il fait seulement un peu de poussière quand il est soulevé par le vent. C'est ce prédicateur que l'Eglise a mis ce matin sur vos fronts en vous disant : « Souviens-toi, ô homme, que tu es cendre et poussière et que tu retourneras en poussière. » Ecoutons un instant ses leçons.

I. — Orgueil

O homme, regarde-nous ! Ce que nous sommes, tu l'as été et tu le redeviendras bientôt. Comprends donc ton néant et ne t'enorgueillis pas tant. Nous avons été les rameaux bénits servant au triomphe, il y a un an ; maintenant nous ne sommes plus que leurs cendres, t'invitant à l'humiliation. »

C'est l'orgueil qui a perdu l'humanité. Il est le péché qui déplaît le plus à Dieu et tarit le plus la source de ses grâces, car il est une grande folie, un grand égarement, un grand mensonge et une grande injustice. Toute la création n'est qu'un néant devant

Dieu qui est l'infini, et nous ne sommes nous-mêmes qu'un atome imperceptible au milieu de ce néant. S'il y a quelque chose de bon en nous, c'est Dieu qui l'a créé et nous l'a donné sans que nous l'ayons mérité. Allons, orgueilleux, reviens à la vérité et à la justice. *Ut quid superbis, terra et cinis ?* Les éléments qui composent ta petite personne ont été cendre et poussière avant ta naissance, et dans quelques années ton pauvre corps ne laissera de lui qu'une poignée de cendres au fond d'un cercueil. Il n'y a pas là de quoi tant lever la tête et te montrer si fier. Profite donc de cette leçon à laquelle tu n'as rien à répliquer.

II. — Avarice

« *Le temps réduit tout en poussière ici-bas. Comprends donc, ô homme, le néant des richesses et la folie de l'avarice.* »

Tu cours avec empressement, avec rage, après les biens de ce monde : et tous ces biens ne sont qu'un peu de poussière, puisque toute la terre elle-même et tout ce qu'elle porte ou renferme dans ses flancs ne sont qu'un amas un peu plus considérable de poussière. Tu cours donc après des riens, tu t'ingénies, tu travailles, tu te lasses, tu t'épuises, pour devenir possesseur pendant un jour de ces riens qui ne te procureront aucun avantage, aucun plaisir véritable, qui te seront une cause de soucis, de chagrins, que la rouille, les voleurs ou la mort t'enlèveront bien vite.

N'y a-t-il pas des biens plus solides que ceux-là ? N'y a-t-il pas des richesses que ni la rouille, ni les voleurs, ni le feu, ni la mort ne pourront t'enlever ? Oui, il y a des richesses dont la plus petite parcelle vaut mieux que la possession de tout l'univers, et que tu peux gagner tous les jours, à tout instant, avec les faux biens, en les donnant ou en y renonçant par amour pour Dieu, avec toutes tes actions, avec toutes tes peines, même les plus petites, en les sanctifiant par l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu est la pierre philosophale qui change en un or infiniment précieux tout ce qu'il touche. Travaillons donc à amasser cet or et ne soyons pas assez fous pour ne chercher que de la poussière.

III. — Luxure

« *Nous sommes le symbole de la pénitence. O homme, l'Eglise nous dépose aujourd'hui sur ton front pour t'inviter à te punir toi-même pour les folles satisfactions que tu as cherché à te procurer par des plaisirs coupables, ou en faisant ta fin dernière ici-bas des plaisirs permis.* »

Le plaisir nous séduit ; et cependant, que sont tous les plaisirs de la terre ? Une ombre qui passe, une fumée qui se dissipe, un éclair qui brille et disparaît, une goutte de miel au bord d'une coupe remplie de fiel. Notre cœur a été fait trop grand pour se contenter de ces misérables satisfactions. Il lui faut l'infini, il lui faut Dieu ; et voilà pourquoi, après des journées de fête, après des nuits d'orgie, l'homme retrouve son cœur vide, ennuyé, lassé, dégoûté, tourmenté.

Et cependant combien se laissent prendre à cet appât du plaisir, même du plaisir coupable !... Quelle folie de vendre pour un moment de délire, de trompeuse satisfaction, d'éternelles et ineffables délices !

Et avant l'autre vie, même dès celle-ci, il y a plus de plaisir à se vaincre qu'à se satisfaire, et avec l'amour de Dieu il y a plus de plaisir à souffrir qu'à jouir. Les plaisirs de la terre sont la cendre, ceux des saints sont du miel déjà dès cette vie, et les plaisirs du ciel sont un torrent de bonheur pour l'éternité. « *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.* » (Ps. XXXV, 9).

IV. — Passions

« *Nous sommes ce qui reste des beaux meubles et des splendides bâtiments, après le feu. Après l'incendie des passions, le désastre est plus grand encore dans une âme.* »

Le feu détruit toutes les provisions, tous les meubles des appartements ; mais le feu des passions, si on ne l'étouffe pas aussitôt qu'il s'allume, accumule encore bien plus de ruines, et il convient de pleurer sur ces ruines spirituelles plus qu'il ne convenait au prophète Jérémie de pleurer sur les ruines fumantes de Jérusalem. Par le péché, fruit des passions, l'édifice spirituel élevé dans l'âme et servant de temple au Saint-Esprit est démoli, tous les mérites acquis sont perdus. Que reste-t-il ? Des cendres !

En effet, l'âme avant le péché était un foyer où se consumaient dans le feu de l'amour divin les passions et les vices ; en elle brûlaient en l'honneur de la divinité des sacrifices d'agréable odeur. Il n'y a plus maintenant, au lieu de ce foyer, qu'une cendre éteinte et froide. Les passions brûlent, c'est vrai, mais leur feu donne le froid à l'âme, le froid du cadavre, le froid de la mort...

Retenons bien les salutaires leçons de ce premier prédicateur.

2

LE CIMETIÈRE

Ce soir, nous avons un prédicateur que les lois actuelles éloignent le plus possible des habitations parce qu'il prêche trop bien et trop fort. Nos pères, au contraire, lui faisaient une place autour des églises afin de pouvoir l'entendre plus souvent.

Ce prédicateur, c'est le cimetière. Ecoutons.

I. — Chez nous

« *O homme qui me visites ou qui me regardes de loin, écoute-moi bien : C'est ici chez toi. C'est ici ta véritable demeure, du moins pour ton corps, jusqu'au jour de la résurrection. Tu y viendras certai-*

nement, tu y viendras bientôt et tu y resteras longtemps. Pendant ce temps, ton âme sera au ciel ou en enfer, en attendant d'y emmener aussi ton corps ressuscité. »

Combien d'hommes vivent et se comportent sur la terre comme s'ils devaient y demeurer toujours ! Ils se font de belles maisons, les agrandissent, les embellissent, les remplissent de provisions, serrent dans leur coffre-fort de l'argent, de l'or, des billets, des titres, se frottent les mains en se disant : « Voilà que tu as de quoi vivre dans l'abondance, en ne te refusant rien. » Ils croient être sages en ne pensant qu'à cela et en ne travaillant que pour cela. « *Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te ; quæ autem parasti, cujus erunt ?* Pauvre fou, cette nuit même on te redemandera ton âme ; et ce que tu as amassé, en quelles mains va-t-il passer ? » (Luc, XII, 20).

Oh ! comme le cimetière nous crie à tous : « Il faut mourir, mourir bientôt ! Nous n'avons point ici-bas une demeure permanente, nous en cherchons une à venir. *Non habemus hic manentem civitatem.* » (Hébr., XIII, 14).

II. — Leçons aux vices

« *Passant, écoute sortir de ces tertres, plus ou moins fraîchement remués, la voix des pécheurs trépassés. Ils te crient de ne pas suivre le chemin où ils se sont égarés. Ecoute !* »

1° *L'orgueilleux.* — Quand j'étais sur la terre, je me croyais « quelque chose », je voulais dépasser les autres, être loué, estimé, me faire remarquer ; j'étalais mon luxe, mon faste, mon insolence ; je me vantais sans cesse... Regarde ce qui me reste. On m'a peut-être élevé un plus beau monument funéraire, qui redit encore mon orgueil d'autrefois ; mais comme je suis annihilé, anéanti, oublié ! Il ne reste pas plus de ma personne que de celle des pauvres et des petits, et mon souvenir est aussi et peut-être plus effacé que le leur.

2° *La vaniteuse.* — Pauvre petite tête sans cervelle, j'étais belle ou du moins je me croyais belle, ou voulais m'embellir ; je me fardais, je me poudrais, me frisais, me parais de toutes les inventions de la mode ; je me contemplais avec satisfaction dans la glace. Entr'ouvre un instant ma tombe, et vois ce qu'il reste de ma prétendue beauté dont j'étais si fière ; regarde bien mon cadavre hideux, cette pourriture, cette décomposition qui n'a plus de nom dans aucune langue. Ecoute, vaniteuse qui passe : voilà ce que je suis aujourd'hui, voilà ce que tu seras demain.

3° *Le riche avare, le voleur.* — Je faisais des biens de la terre mon dieu, le but unique de ma vie. Je voulais absolument être riche, toujours plus riche, et tout de suite. Tous les moyens m'étaient bons pour en arriver là ; ma règle de conduite était : « Attrape qui peux. » Vois un peu ce qu'il me reste de ce que j'avais amassé : rien, absolument rien ! Les habits, le suaire même dont on m'avait entouré ont pourri avec ma chair ; et mon squelette reste tout nu dans un cercueil pourri. O folie de m'être donné tant de peine et d'avoir peut-être vendu mon âme et mon ciel pour une fumée qui s'est aussitôt dissipée !

4° *Le libertin, la scandaleuse.* — J'ai voulu m'amuser, me divertir, boire à pleins bords à la coupe du plaisir. J'ai voulu flatter ma chair, tous mes sens, au détriment de ma pauvre âme que j'ai complètement oubliée. Que m'en reste-t-il ? Qu'est devenu mon corps, ma chair de péché ? Pour contenter mes passions, ma vanité, mon désir de mauvais plaisirs et d'affections coupables, je me suis servi de mon corps pour tendre ma toile d'araignée à la mouche imprudente ; j'étalais comme un piège pour les innocents et pour les corrompus, ma chair, mon bras, mes épaules, mes jambes, et tout ce que j'osais de ma poitrine ; je m'habillais pour me déshabiller le plus possible... Regarde un peu, si tu en as le courage, ce qu'est devenu cet étalage : ces chairs en

décomposition où fourmillent les vers, ces mains, ces pieds décharnés ; respire un peu l'odeur de cette pourriture... Oh ! quelle n'a pas été ma folie de faire servir mon corps au péché au lieu de le faire servir à mon salut par la pureté et la mortification !

III. — La voix des parents

« *Ecoute encore, ô homme, du fond de ces tombes des voix que tu dois reconnaître : celles de ton père, de ta mère, de tes frères et de tes sœurs, de tes amis... En même temps qu'ils te demandent un fidèle souvenir, des prières, et l'exécution de leurs dernières volontés, ils te rappellent les bons avis, les salutaires recommandations, peut-être les justes reproches d'autrefois ; ils te rappellent aussi les bons exemples qu'ils t'ont laissés et que tu devrais mieux imiter.* »

Ce qui était vrai sur les lèvres de nos parents, de nos amis, quand ils vivaient avec nous, est encore plus vrai, maintenant qu'ils sont dans leur éternité et qu'ils expérimentent par eux-mêmes la folie du péché et le prix de la vertu. Ecoutons leurs voix d'outre-tombe. Plusieurs peut-être nous adressent des reproches bien mérités. Ce sont des parents qui crient : « Malheureux enfant, qu'as-tu fait des recommandations et des exemples de ton père et de ta mère ? C'est toi qui m'as fait venir ici avant le temps par les peines que tu m'as causées. »

C'est un enfant mort-né qui crie à sa mère : « Malheureuse, c'est toi qui m'as fait mourir dans ton sein pour épargner ta vanité, pour éviter une charge nouvelle ou le déshonneur que tu avais mérité ! »

Et bien d'autres reproches encore...

IV. — La voix des saints

Ecoutez enfin la voix qui sort de la tombe des saints, des petits enfants morts après le baptême : « *O vous qui venez ici pleurer sur nos restes mor-*

tels, séchez vos larmes et bénissez le Seigneur avec nous, car la mort apparente qui nous a enlevés de la terre n'a pas été une mort véritable ni pour notre corps ni pour notre âme. Venez seulement après nous. »

La mort n'a pas été une véritable mort pour notre corps, car le cimetière n'est pas le lieu de la destruction, de l'anéantissement, mais, comme signifie le mot *cimetière,* c'est le *dortoir* en attendant le glorieux réveil de la résurrection. Nos restes mortels cachés en terre ont subi la corruption, c'est vrai ; mais ils y sont comme le grain de blé qui, jeté en terre, est, tout en se corrompant, la semence d'une nouvelle vie. Un jour, de ce cimetière nos corps sortiront brillants, agiles, subtils, impassibles, immortels et s'envoleront au ciel avec notre âme.

Pour notre âme, non seulement la mort n'a pas été la mort, elle a été au contraire le commencement, la porte de l'éternelle vie, d'un bonheur sans mesure et sans fin. Du haut du ciel, nous sommes continuellement avec vous par le regard et par le cœur, et nous prions sans cesse pour vous. O vous qui êtes encore sur la terre, venez donc avec nous ! Le ciel est si beau, la terre est si misérable ! Suivez le chemin qui vous mènera auprès de nous.

Après avoir entendu ces voix, nous n'aurions pas de cœur, nous n'aimerions pas nos morts, nos protestations d'amour ne seraient que des mensonges, si nous prenions un chemin qui nous mènerait à l'enfer où il nous serait à tout jamais impossible de les revoir et de les aimer !

3

LES CHEMINS

Ce soir, nous avons un prédicateur que nous foulons aux pieds. Il ne s'en fâche pas. Au contraire, il nous donne d'excellents conseils pendant que nous lui marchons dessus. Ce prédicateur, c'est la route, le chemin.

I. — Le grand voyage

« *O homme, quand tu chemines sur les routes de la terre, songe donc au grand voyage que tu fais vers l'au-delà !* »

Que nous le voulions ou non, nous sommes ici-bas les voyageurs perpétuels vers l'au-delà. En effet, à chaque instant, à chaque seconde, à chaque centième de seconde qui passe, nous nous éloignons d'autant de notre berceau, et nous nous rapprochons de notre tombe. Impossible de nous arrêter : c'est le temps qui nous emporte et le temps ne s'arrête jamais. Nous avons beau chercher à nous rattacher à quelque chose de stable : tout ce que nous saisissons passe et s'enfuit avec nous.

Non seulement nous marchons sans nous arrêter, mais nous marchons vite, très vite, nous marchons plus rapides que l'éclair, et par conséquent nous serons bientôt au bout de notre course. L'humanité n'est qu'une multitude d'êtres courant par une course vertigineuse vers la mort ; la vie passe comme un songe. Ne songeons donc pas seulement à la vie présente, mais pensons aussi à l'au-delà qui sera éternel.

II. — Prendre le bon chemin

« *Puisque tu es le voyageur perpétuel. prends au moins le bon chemin et prends garde de t'égarer, car beaucoup s'égarent. L'humanité dans son ensemble est une multitude d'égarés.* »

Arriver au but, atteindre notre destinée, voilà l'affaire essentielle pour nous, car si nous l'atteignons (Dieu nous l'apprend), ce sera le bonheur éternel. Sinon ce sera un malheur éternel, irréparable.

Voilà donc l'alternative qui nous est proposée : le ciel ou l'enfer, la vie éternelle ou la mort, le bonheur ou le malheur sans mesure. Il est facile de s'égarer et de faire fausse route. C'est qu'en effet le chemin qui conduit au ciel, au premier aspect, n'attire pas : il fait plutôt peur. Ce n'est en apparence qu'un sentier étroit, rocailleux, escarpé, bordé d'épines et de précipices, conduisant à un sommet qui se perd dans les nues. L'ascension semble bien pénible, presque impossible.

L'autre chemin, celui qui conduit à l'enfer, semble, au contraire, bien attrayant : il est large, aplani, en pente douce et l'on y est emporté sans cahots par son véhicule. Il est bordé de prairies émaillées de fleurs, de bosquets aux frais ombrages, de tables appétissantes, somptueusement servies. Ceux qui le suivent chantent, dansent, festoient, sont richement vêtus et couronnés de roses.

Cela étant, on devine qu'on est beaucoup plus incliné à suivre le second chemin que le premier, si on ne regarde pas à quel terme ils aboutissent. Aussi, bien peu nombreux sont ceux qui s'engagent dans le sentier du ciel, et même beaucoup de ceux qui commencent à y marcher se lassent et se découragent vite. La plupart des hommes se précipitent comme un troupeau de moutons destinés à l'abattoir vers la voie large, et une fois qu'ils y sont engagés, bien peu reviennent sur leurs pas. Ils sont entraînés par les démons qui sont devenus leurs maîtres, par leurs compagnies ordinaires, par les

habitudes contractées, par les passions qui se font de plus en plus exigeantes et tyranniques. A la fin ils se trouvent sur une pente si forte et si glissante qu'il leur est impossible, sans un miracle de la grâce, de la remonter.

Ainsi se vérifie la menace de l'Esprit-Saint : « Le jeune homme ne s'écartera pas, même quand il aura vieilli, du chemin qu'il suit. » (Prov., XXII, 6). De sorte que, pour un grand nombre, leur égarement devient fatal et cause leur perte éternelle.

Oh ! craignons une si funeste erreur !

III. — La voie royale

« *O hommes, le bon chemin est un chemin descendu du ciel : c'est Jésus, Fils de Dieu, qui est venu jusqu'à nous pour nous conduire jusqu'à Dieu. C'est lui-même qui s'est appelé la voie :* « Ego sum via. » *Ayez bien soin de prendre ce chemin.* »

C'est un chemin qui vient se placer de lui-même devant nous et qui nous portera plutôt que nous n'y marcherons. C'est Jésus lui-même, mais Jésus crucifié. Pour le suivre, il faut prendre sa croix : « *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me.* » (Luc, IX, 23). Ce chemin, dès l'abord, paraît dur et pénible, mais rassurons-nous : en réalité c'est la *voie royale* qui mène à la gloire. Ceux qui le suivent sont des rois parce qu'ils commandent à leurs passions, foulent aux pieds le monde et ses attraits, et jouissent de la liberté des enfants de Dieu.

La croix porte ceux qui acceptent de la porter avec amour, et Notre-Seigneur change en douceurs toutes les amertumes pour ceux qui le suivent. Oh ! prenons donc notre croix et suivons Jésus. Le ciel est au bout de ce chemin.

IV. — Eviter la voie large

« *Nous pourrions te dire, ô homme, pour en avoir été témoins, les déceptions de ceux qui ont*

voulu suivre la voie large. Tu cours peut-être après la richesse, les plaisirs, les honneurs, et tu oublies le ciel. Crois-en notre expérience : tu t'égares. »

J'en ai vu passer bien d'autres qui avaient les mêmes illusions que toi ; mais j'ai vu bientôt leur déception et leur désenchantement.

J'ai vu passer tous les vices ; mais ensuite j'ai vu passer le châtiment.

J'ai vu passer l'orgueilleux, fier, hautain, dédaigneux ; mais, peu après, je l'ai vu bien humilié, anéanti dans son cercueil.

J'ai vu passer le riche intéressé, l'avare courant à de nouveaux gains, à de nouveaux bénéfices, mettant Dieu de côté pour ne penser qu'à son coffre-fort, à ses domaines, à son bétail ; mais je l'ai vu repasser aussi, les mains vides, quand on le portait au cimetière.

J'ai vu passer ces véritables voleurs que sont les violateurs du dimanche ; et je les ai vu repasser appauvris, ruinés, vérifiant la parole du saint Curé d'Ars : « Je connais deux moyens infaillibles pour s'appauvrir : voler et travailler le dimanche. »

J'ai entendu les blasphèmes, auxquels ont succédé le tonnerre, les accidents, les fléaux, les malheurs qui les châtiaient.

J'ai vu passer la danseuse, la décolletée, l'étourdie courant à ses amusements coupables, allant tendre ses pièges pour prendre l'imprudent jeune homme ; j'ai entendu ses propos lascifs, ses chansons licencieuses ; mais je l'ai vue repasser, fille déshonorée, montrée du doigt et évitée comme un torchon sali, comme une ordure du chemin. Je l'ai vue également, si elle a réussi dans ses plans, épouse méprisée, maltraitée, pleurant, découragée, malheureuse. Enfin je l'ai vue passer dans son cercueil, défigurée, tombant en pourriture, dévorée par les vers. Quelle fin !

Et la pauvre âme des pécheurs dont j'ai vu porter le corps au cimetière, où est-elle ? Peut-être dans l'endroit où l'on redit éternellement, mais en vain, cette parole de regrets : « *Ergo erravimus.* Nous

nous sommes donc égarés. » (Sag., v, 6). Oh ! ne nous exposons pas à devoir la répéter. Quittons bien vite la voie large si nous la suivions, et prenons courageusement, à la suite de Jésus, la voie étroite qui mène au ciel.

4

LES CHAMPS CULTIVÉS

Ce soir, nous entendrons un beau prédicateur que nous aimons à contempler au printemps et en été : les champs cultivés.

I. — Le champ des ames

« O homme qui nous regardes, comprends que c'est par le travail que nous nous chargeons de riches moissons. Travaille-nous donc, mais travaille surtout d'autres champs qui peuvent donner une meilleure récolte que nous : les champs des âmes, de ton âme d'abord et ensuite des ames dont tu as la charge. »

O homme, le travail est ta vocation. Dieu avait placé Adam au Paradis terrestre « *ut operaretur et custodiret illum,* pour le garder et le travailler. » (Gen., II, 15). Aussi que produit le champ du paresseux ? « Je l'ai traversé, dit le Sage, et il était tout rempli d'orties. » (Prov., XXIV, 30).

Mais il y a d'autres champs que ceux des plaines et des coteaux, des champs mille fois plus féconds que ceux de la terre, des champs qui portent des fruits pour le temps et pour l'éternité : ce sont les champs des âmes. Tout homme doit cultiver le champ de son âme, et aussi des âmes dont il est chargé.

C'est là son *premier et plus important* travail.

Comparées à lui, toutes les autres occupations ne sont que des amusements, des enfantillages.

Ce travail doit être un travail *de tous les jours.* On ne le réussit qu'autant qu'on s'en occupe sérieusement. Mais, hélas ! comme il est habituellement négligé ! Le cultivateur s'ingénie, se fatigue pour obtenir de ses terres les meilleurs rendements possibles. Mais où sont ceux qui s'efforcent de faire porter un fruit abondant au champ de leur âme et aux champs des âmes dont ils sont chargés ? Les parents ont-ils ce souci pour l'âme de leurs enfants ? Aussi quelle misère et quelle responsabilité !

II. — La culture de l'ame

« *Pour nous faire produire une belle récolte, on nous a défrichés, labourés et binés, puis engraissés et au besoin arrosés. Voilà aussi ce qu'il faut faire, ô homme, dans le champ de ton âme et des âmes des tiens.* »

1° *Défricher.* — Le péché originel a laissé dans ton âme le germe de la triple concupiscence : le penchant à l'amour déréglé des plaisirs, des richesses, des honneurs. Ensuite, tes fautes personnelles ont développé ces germes et ont fait pousser de mauvaises plantes avec de solides racines : les défauts, les vices.

Tes enfants sont nés dans les mêmes conditions que toi. Il faut absolument défricher, c.-à-d. arracher jusqu'aux racines les mauvaises herbes de l'orgueil, de l'avarice, de l'impureté, de la jalousie, de la rancune.

2° *Labourer, biner.* — Ensuite, il faut labourer, émietter la terre, pour la rendre apte à recevoir la semence. Le terrain trop dur des âmes s'émiette, se brise par le repentir et la mortification.

3° *Engraisser.* — Pour bien cultiver, il faut aussi employer les engrais : l'engrais naturel qui est le fumier, les engrais chimiques qui le complètent. O homme, sers-toi aussi du fumier de tes péchés pour

reconnaître ta misère, t'humilier, te défier de toi-même, t'exciter à la reconnaissance envers Dieu qui t'a attendu, supporté, pardonné, réhabilité, et à la ferveur pour réparer le temps perdu. Emploie aussi les engrais chimiques : la communion, l'oraison.

4° *Arroser*. — Enfin, le travail de la culture des sillons demande un abondant arrosage. On arrose l'âme en faisant tomber du ciel la pluie de la grâce par une fervente et féconde prière.

III. — LA BONNE SEMENCE

« Pour avoir une belle moisson, ô homme, tu emploies de bonnes semences. Prends aussi de bonnes semences pour les confier au champ de ton âme et au champ des âmes des tiens. »

La première condition, en effet, pour bien récolter, c'est d'avoir de bonnes semences. Si on sème des orties, on ne récolte pas du blé ; si on sème des grains malades, la récolte sera nulle.

O homme, dépose donc dans ton âme et dans celles des tiens la bonne semence. Et cette semence, ce sera la parole de Dieu. Notre-Seigneur lui-même nous l'apprend : « *Semen est verbum Dei.* » (Luc, VIII, 11).

C'est la parole de Dieu qui nous donne les idées, les manières de voir de la foi. Et c'est de ces dernières que dépend notre vie. Si nous avons les idées de la foi, nous ferons les œuvres de la foi, tandis que si nous avons les idées du monde, nous imiterons les gens du monde qui ne vivent que pour la vie présente, et nous ne ferons rien pour notre éternité. Notre âme sera un champ stérile.

Et plût à Dieu qu'il ne fût que stérile ! Avec les idées du monde, nous porterons de mauvais fruits, des péchés qui sont des fruits de mort et de damnation.

IV. — LA BELLE MOISSON

« Pour que le champ cultivé produise une riche moisson, le travail et la bonne semence ne suffisent

pas. Il faut un temps favorable, la pluie et le soleil dans une juste mesure. Il faut aussi que la récolte ne soit pas contrariée ou détruite par la gelée, la grêle, les maladies, les souris, les sauterelles, le bétail, la malveillance des mauvais voisins ; il faut que la bonne semence ne soit pas mélangée avec l'ivraie. Il faut tout cela aussi pour que le champ de ton âme te donne une belle moisson. »

Pour les champs, il faut la bénédiction de Dieu, qui envoie à propos la pluie et le soleil. Pour les champs des âmes, il faut aussi l'aide du ciel sans lequel on ne peut absolument rien et sans lequel notre travail serait absolument inutile. Il faut mériter et demander cette aide du ciel.

Il faut préserver le champ de son âme de tout ce qui peut y ravager ou détruire la moisson. Il faut le préserver d'abord du péché qui est comme la gelée, la destruction de la récolte. Après le péché mortel, il ne reste pas un fruit vivant dans l'âme. Il faut craindre même le péché véniel qui, comme les souris, les sauterelles, fait plus ou moins de dégâts. Il faut craindre tout ce qui conduit au péché : ce qui amène les animaux destructeurs dans le champ. Il faut le garder contre le bétail des voisins, c.-à-d. préserver l'âme des scandales du monde, des mauvaises compagnies, des romans, des spectacles, des cinémas licencieux et autres dangers.

5

LES FILS DE FER BARBELÉS

Ce soir, nous avons un prédicateur qui ne plaît guère à ceux qui vont se promener à travers la campagne et que maintenant on rencontre à tout instant : ce sont les ronces métalliques qui barrent

le passage et font souvent des dégâts dans les vêtements quand on veut les franchir.

I. — Garder son ame

« On nous place autour des champs de rapport pour les fermer aux bêtes et aux gens qui y causeraient du dommage, — et on laisse ouverts à tout venant les champs des âmes où cependant il y a de bien plus graves dommages à redouter. »

Dans les champs que l'on enclôt, c'est de l'herbe, du blé, des légumes que l'on ne veut pas laisser broyer ou brouter. Dans ton âme, ô chrétien, il y a bien mieux que cela : il y a les germes de belles plantes qui commencent à pousser, il y a de magnifiques fleurs déjà écloses, il y a des fruits qui vont mûrir, c'est-à-dire qu'il y a des bons sentiments, des bons mouvements que Dieu y fait naître, des vertus que le St-Esprit fait fleurir, des mérites acquis qui vaudront une gloire et un bonheur éternels.

Les productions de tes prés, de tes champs, n'ont pas la cent millième valeur de celles des champs de ton âme et de l'âme des tiens, et les bêtes, les gens ennemis rôdent autour de ces champs pour les dévaster. O chrétien, protège-les donc par des barrières infranchissables. Et quelles barrières ?

Mets autour du champ de ton âme la vigilance sur tous tes sens et particulièrement sur tes yeux, par lesquels entre ordinairement l'ennemi. Veille aussi sur ton cœur pour n'y pas laisser entrer des affections sensuelles et dangereuses. Ne te contente pas de la vigilance sur toi-même : joins-y les pointes acérées qui déchirent, c'est-à-dire la mortification. Reçois mal et fais froide mine à ceux qui veulent détruire ou blesser dans ton âme la foi, la pureté, la charité envers le prochain. Reçois surtout bien mal le démon, quand il voudra entrer dans ton âme par la suggestion du mal. Pique-le par le mépris, par le fouet des saintes paroles qu'il redoute extrêmement.

Jeune fille, si tu veux garder ton innocence, la plus belle fleur et le plus beau fruit du jardin de ton âme, mets autour de ta personne des fils de fer barbelés : ne te laisse jamais approcher de trop près ni toucher ; mets entre toi et les libertins la barrière du respect.

Pour cela ne permets aucune familiarité : tiens-toi à distance avec les personnes d'un autre sexe. Si on veut s'approcher trop, éloigne-toi et, au besoin, sache griffer et souffleter. Toute fille qui se respecte et veut se faire respecter doit savoir se hérisser et piquer si c'est nécessaire.

Voici un exemple proposé à ton imitation. Un jour, une jeune fille repassait. Vint un jeune étourdi qui lui dit : « Veux-tu que je t'embrasse ? — Viens, » répondit-elle. Mais quand il s'approcha, elle lui appliqua lestement et fortement le fer tout brûlant sur la joue. L'histoire ne dit pas qu'il demanda à recommencer.

Hélas ! combien de jeunes filles, par leur laisser-aller, leur manque d'énergie, de retenue et de crainte de Dieu, deviennent le torchon des libertins et compromettent leur avenir !

II. — Les sorties dangereuses

« On nous place pour empêcher d'entrer, mais aussi pour empêcher de sortir. Nous retenons les animaux dans le bon pâturage et leur fermons l'accès des propriétés d'autrui et des précipices. O chrétien, pourquoi ne mets-tu pas aussi des barrières autour de ta maison, autour de toi et de tes enfants, pour empêcher les sorties dangereuses ? »

Mets-en d'abord autour de ta maison, pour que toi et tes enfants vous vous y teniez le plus possible, restant ainsi loin du monde, de ses pièges, de ses séductions et de ses scandales ; pour que vous vous occupiez sérieusement de votre travail, surtout du travail de votre sanctification. Ce dernier travail doit être accompli principalement en

famille par les parents. Et ceux-ci ne peuvent s'acquitter parfaitement de leur tâche qu'à condition d'avoir toujours, autant que possible, leurs enfants sous leurs yeux et de s'en occuper continuellement.

Quant à la fuite du monde, elle est un moyen nécessaire pour arriver à la sainteté, car le monde, dit S. Jean, « *totus in maligno positus est* » (I Jo., v, 19), c'est-à-dire que le monde est plongé tout entier dans la perversité et la malice. Notre-Seigneur, qui le connaissait bien, l'a maudit à cause de ses scandales.

Le monde n'a que des idées fausses pour l'appréciation des choses et pour la conduite de la vie ; et de l'égarement des idées naît la corruption des mœurs. C'est pourquoi il est rempli de pièges, de séductions de toutes sortes, séductions fascinantes quelquefois, et exercées par les personnes, les choses et les inventions de l'esprit du mal : écrits, gravures, spectacles, auditions, amusements, modes, colifichets de la vanité et bien d'autres encore.

Mais le plus grand danger du monde, ce sont les mauvaises liaisons, les fréquentations dangereuses, les compagnies suspectes. O chrétien, aies-en bien peur pour toi et pour les tiens ; mets des ronces autour de la maison pour empêcher ces sorties !

— Mais, me direz-vous, si nous faisions ainsi, on nous regarderait comme des sauvages. — Tous les saints ont été regardés ainsi par le monde, mais ils n'en ont pas moins obéi à la recommandation du Maître. Du reste, leur sauvagerie n'était pas égoïste et maussade : elle était toute charitable, toute pleine de prévenances et d'attentions pour le prochain, toujours prête à rendre service, quoique toute hérissée de pointes contre la médisance, l'obscénité et l'impiété.

III. — Retenir la bête humaine

« ***Il faut mettre aussi des barrières, des ronces autour de ta propre personne, pour retenir la bête humaine qui est en toi et l'empêcher d'aller au dommage.*** »

En chacun de nous, en effet, il y a l'ange et la bête, l'esprit et la chair, la raison et les sens. La bête voudrait se satisfaire et se soustraire pour cela au joug de la raison et de la foi.

Si l'on ne veut pas qu'elle s'échappe pour quelque escapade malfaisante, il faut la tenir en laisse, l'asservir et même la mortifier et la faire mourir le plus possible.

Parents, quand vos jeunes gens et surtout vos jeunes filles courent après les occasions dangereuses, c'est la bête qui les fait sortir et courir. Mettez les fils barbelés autour de cette bête par vos avertissements, vos réprimandes, au besoin vos corrections, mais surtout en inspirant la crainte de Dieu qui est la meilleure barrière. Rappelez-vous et rappelez souvent à vos enfants le regard de Dieu attaché sans cesse sur nous, sa main toute-puissante qui nous tient et à laquelle nous ne pouvons échapper, les châtiments dont il menace les pécheurs pour cette vie et pour l'autre.

IV. — Les bons rapports entre voisins

« Il ne faut pas de fils barbelés entre voisins ; malheureusement c'est là qu'il y en a trop souvent. »

Entre voisins, on ne doit pas être comme des hérissons les uns pour les autres, se faire froide mine, s'adresser des reproches, des injures, ni surtout se prendre de querelle ou se jalouser. Au lieu d'être pointilleux sur ses droits, il faut l'être sur *ses devoirs* envers le voisin, lui faire belle figure et lui rendre service quand c'est possible.

6

LA PLUIE

Aujourd'hui, c'est la pluie qui nous prêche. Nous devrions entendre ses sermons les yeux pleins de larmes d'amour, de reconnaissance et de repentir, non seulement à cause de l'utilité de la pluie pour nous, mais surtout à cause des bienfaits spirituels qu'elle symbolise et rappelle, à cause de notre ingratitude et de l'abus que nous faisons de si grandes grâces.

I. — La rosée céleste

« *O chrétien, je dois te rappeler la grande, féconde et divine pluie tombée un jour du ciel pour toi et qu'appelait le prophète Isaïe quand il disait :* « *Cieux, laissez tomber votre rosée, que les nuées fassent pleuvoir le juste, que la terre s'ouvre et germe son Sauveur.* » (Is., XLV, 8).

La pluie nous appelle ainsi sur les sommets du dogme catholique et nous redit les grandes miséricordes du bon Dieu à notre égard. La terre, c.-à-d. l'humanité, était aride, desséchée et vide. Elle ne donnait et ne pouvait donner aucun fruit. Mais la rosée des bénédictions célestes est tombée sur elle, en la personne de Marie. La nuée, c'est-à-dire la Trinité Sainte, s'est ouverte ; Marie a reçu cette pluie et le monde a vu son Sauveur.

La pluie qui est tombée pour nous du ciel, c'est donc le Fils de Dieu qui a d'abord reçu dans son humanité toutes les grâces, qui les fait ensuite couler sur nous comme la tige fait passer la sève dans les branches.

Aurions-nous pu jamais imaginer une invention semblable de l'amour de Dieu pour nous : unir la nature humaine en Jésus à une personne divine pour

pouvoir, par cette nature divinisée, diviniser tous les hommes ?

La première pluie des bénédictions célestes est tombée en Jésus. Cette pluie, c'était la filiation divine, la plénitude de la grâce, les vertus infuses et les dons du St-Esprit. De Jésus elle est tombée en Marie qui est « *gratia plena,* pleine de grâces. » Comme Marie est la Mère des hommes, la Médiatrice universelle, de Marie la grâce retombe sur nous tous. Sur tous elle tombe en quantité suffisante, mais elle tombe plus abondante sur les prédestinés qui en profitent, surtout sur les petits et les humbles : l'eau descend dans les vallées.

Enfin, dans l'âme des saints, cette pluie devient encore une source qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, pour le bonheur des élus et pour la conversion et le salut des pécheurs qui sont encore sur la terre. C'est ainsi que la petite sainte Thérèse fait tomber sa pluie de roses à travers toute la terre. Oh ! comme la pluie de grâces nous venant de Jésus, de Marie et des saints, tombe abondante sur nous ! Ouvrons nos âmes pour la recevoir !

II. — Les prédicateurs

« *Ce n'est pas seulement du ciel, ô chrétien, que la pluie tombe pour toi : tout près de toi il y a des nuées, les prédicateurs, qui font tomber sur ton âme la pluie de la doctrine céleste.* »

« *Fluat ut ros eloquium meum et doctrina mea quasi imber super herbam.* » (Deut., XXXII, 2). « *Qui sunt isti qui ut nubes volant ?* » (Is., LX, 8). De même en effet que la pluie, arrosant les plantes, les féconde et les fait croître, ainsi la parole de Dieu, qui est le Verbe caché sous l'écorce des lettres, a une vertu divine, et quand cette parole tombe sur des âmes croyantes et de bonne volonté, elle les féconde merveilleusement et leur fait produire des fruits de salut.

Quel cas nous devons faire de cette divine parole, et avec quel empressement les chrétiens devraient

accourir pour l'entendre ! Mais aussi combien sont à plaindre ceux qui en sont privés, de même que les nations plongées encore dans la nuit de l'erreur ! Oh ! que Dieu leur envoie des missionnaires !

Et aussi combien sont peu soucieux de leurs véritables intérêts et combien sont coupables ceux qui, pouvant entendre cette divine parole, ne le font pas, ou qui, après l'avoir entendue, n'en profitent pas ! Quel compte ils auront à rendre de cet abus et de ce mépris de la grâce !

III. — L'abus des graces

« S'il est funeste de ne pas recevoir la pluie des grâces célestes, combien l'est-il plus encore de la recevoir et de n'en pas profiter pour devenir meilleur ! »

S. Paul dit une parole qui doit nous faire réfléchir : « Si une terre boit souvent la pluie qui tombe sur elle et ne produit que des épines et des chardons, elle est rejetée et bien près d'être maudite et livrée au feu. » (Hébr., VI, 7-8).

Cette menace que Dieu nous fait par son Apôtre se réalise souvent et visiblement. Autrefois l'Asie et l'Afrique furent chrétiennes. Elles ont abusé des grâces de Dieu : elles sont aujourd'hui dans l'esclavage et la barbarie. Dans l'ancienne Loi, c'était d'une pluie de malédictions temporelles que Dieu menaçait son peuple : il y en a une longue énumération au chapitre XXVIII du Deutéronome. Ce chapitre montre comment, quand on ne profite pas de la pluie de la grâce, on fait tomber sur soi une autre pluie. Citons-en seulement une partie :

« Le Seigneur enverra parmi vous l'indigence et la famine. Il vous frappera de pauvreté, de fièvre, de froid, de chaleur brûlante ; il vous éprouvera par un air corrompu, par la nielle ; sur vos têtes le ciel sera d'airain, sous vos pieds la terre deviendra comme du fer. En fait de pluie, le Seigneur n'enverra que de la poussière. Il vous fera tomber devant vos ennemis. Il vous frappera d'ulcères, de la gale et

d'une démangeaison incroyable. Il vous frappera aussi de démence, de cécité et de fureur. Vous serez noircis par la calomnie, opprimés par la violence, et il n'y aura personne pour vous secourir. »

Et il y en a encore deux fois autant sur le même ton. Maintenant les châtiments de Dieu sont plutôt spirituels : la soustraction de la grâce et les *remplaçants* qui en profiteront mieux.

IV. — La fidélité a la grace

« *Heureux ceux qui profitent de la pluie des grâces !* »

Dans l'ordre matériel, les pluies trop abondantes produisent des inondations, des dévastations ; mais dans l'ordre spirituel les grâces surabondantes ne détruisent que le mal : elles noient le vieil homme.

La pluie de grâces dont on profite produit une fontaine de grâces ; la fontaine engendre un fleuve, le fleuve un torrent, le torrent une inondation, l'inondation un déluge. Aussi à quels hauts sommets de sainteté montent bien vite ceux qui profitent des grâces reçues ! Oh ! soyons de ce nombre.

7

LE SOLEIL

Ce soir, c'est le plus beau, le plus brillant des prédicateurs qui soit dans le monde sensible. Il ne fait pas de bruit, mais beaucoup de travail : il nous réchauffe et nous éclaire : c'est le soleil.

I. — L'image du Créateur

« *Par ma grandeur, mon éclat, mes utilités multiples, je te dis éloquemment la grandeur, la beauté, la puissance, la bonté, la sagesse du Créateur qui m'a fait pour toi.* »

Personne ne donne ce qu'il n'a pas. Si donc Dieu a donné au soleil de si beaux attributs ; s'il a si bien réglé la marche de cet astre pour marquer les heures, les jours, les années ; s'il lui a donné un rôle si bienfaisant sur la terre, c'est qu'il a lui-même tous ces attributs à un degré infini. O beau soleil, dis donc tout cela aux hommes qui ne savent pas le voir !

Combien Dieu nous envoie de bienfaits par le soleil ! Et ces bienfaits sont le symbole d'autres bienfaits plus grands encore. Le soleil nous apporte le grand bienfait de la *lumière*, dont on ne peut dire toutes les utilités pour la création matérielle, pour les plantes, pour les animaux, pour l'homme. Cette lumière doit nous faire penser à la lumière bien plus nécessaire et bien plus belle que Dieu, le soleil des âmes, nous envoie ici-bas par la foi et nous donnera dans le ciel par la vision béatifique.

Avec la lumière, le soleil nous envoie la *chaleur* qui absorbe l'humidité en l'évaporant, en préparant aussi les nuages et la pluie. Par là il donne la vie aux plantes, aux animaux, à l'homme. Il est l'image de la chaleur plus pénétrante et plus douce que Dieu met dans nos cœurs par son saint amour.

Le soleil fait disparaître, en les faisant fondre, la neige et la glace ; il représente la ferveur qui doit faire fondre la glace de nos cœurs.

Il fait croître et mûrir les moissons, nous rappelant que par l'amour de Dieu nous pouvons faire germer et mûrir dans nos cœurs une riche moisson de mérites.

Il rend les chemins plus agréables, plus praticables, en dissipant la boue des routes : c'est ainsi que nous devons aplanir le chemin du devoir, encombré par l'attache aux faux biens qui ne sont que de la boue.

Il réjouit le cœur de l'homme, que le ciel sombre et nuageux attriste, et donne plus d'agrément aux fêtes de la terre. Par là il nous rappelle que l'amour de Dieu peut faire de tous nos jours des jours

ensoleillés et de notre vie une fête perpétuelle, même au milieu des peines et des souffrances, à tel point que des martyrs, après des tourments affreux, disaient : « Nous n'avons jamais été à pareille fête. »

Même quand il est absent, le soleil donne à la lune sa clarté et rend nos nuits moins sombres, nous remémorant ainsi que Dieu, même quand il se cache ici-bas, éclaire l'Eglise et par elle nous conduit à travers les ténèbres de cette vie jusqu'au grand jour de l'éternité bienheureuse.

A mesure que le soleil monte, il donne plus de lumière et de chaleur. Il nous crie ainsi : « *Sursum corda !* En haut les cœurs ! » Car c'est ainsi que notre vie sera plus belle, notre vertu plus éclatante, notre zèle plus ardent.

Par sa lumière et sa chaleur, le soleil guérit des maladies : exposons de même nos misères au Soleil de Justice, Jésus-Christ, qui les fera disparaître.

Enfin le soleil gêne ceux qui veulent mal faire, car il rend visibles leurs méfaits : « *Qui male agit odit lucem.* » (Jo., III, 20). Il est ainsi le symbole du regard de Dieu fixé sur nous et nous indique le souvenir de la présence de Dieu comme un des grands moyens pour éviter le péché.

II. — Le soleil des ames

« *En me voyant, ô chrétien, pense aux différents soleils que Dieu a fait briller au firmament des âmes.* »

Dieu, d'abord, est le seul soleil du paradis. Par la lumière de gloire, il éclaire toute la cour céleste, se fait voir à elle et lui dévoile tout l'univers. Le Fils de Dieu fait homme, le Christ Jésus, est, lui aussi, un soleil pour nous. Sur terre, il a été le soleil levant — *O Oriens !* — à sa naissance, le soleil à son midi au Thabor, et à son couchant au Calvaire. Au ciel il est à son perpétuel midi depuis sa Résurrection et son Ascension.

La Vierge nous est montrée par l'apôtre bien-aimé revêtue du soleil : « *amicta sole* » ; elle est,

après Dieu, l'astre le plus brillant du paradis et apporte la joie au monde.

Il est aussi écrit des saints qu'ils brilleront comme le soleil : « *Fulgebunt justi sicut sol* » (Math., XIII, 43), et dès cette vie ils sont des porte-lumière par leurs exemples et leurs paroles.

L'Eglise est aussi le soleil des âmes, car c'est elle qui garde la lumière apportée par le Christ et conservée dans l'Ecriture Sainte et dans la Tradition. C'est elle qui la transmet par ses prêtres à qui Notre-Seigneur a dit : « Vous êtes la lumière du monde. »

Enfin, de nos jours, le Sacré-Cœur de Jésus est vraiment un soleil pour toute la terre : il en sort des rayons qui éclairent et réchauffent le monde.

III. — La lumière du bon exemple

« *Qui que tu sois, tu dois être un soleil, c'est-à-dire un porte-lumière et un porte-chaleur pour les autres.* »

C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous le rappelle : « Que votre lumière, dit-il, brille devant les hommes, de telle façon qu'elle leur fasse glorifier votre Père qui est dans les cieux. » (Math., V, 16).

Nous pouvons tous avoir l'occasion de faire connaître et aimer Dieu par nos paroles, mais nous pouvons et devons surtout glorifier Dieu par nos exemples. En effet, les bons exemples ont une efficacité merveilleuse pour montrer aux autres le chemin du ciel et exciter leur ardeur à le suivre : c'est par eux surtout que les parents ont de l'influence sur leurs enfants, les maîtres sur leurs inférieurs, les pasteurs sur les fidèles.

IV. — Le feu des passions

« *O chrétien, j'éblouis et aveugle les yeux qui me fixent ; je fane et flétris les fleurs ; je bronze le front des travailleurs et des voyageurs ; j'excite la soif, fais couler la sueur. Ainsi en est-il de l'a-*

mour qui est au fond de ton cœur. Bien dirigé et bien réglé, il est la vie de ton âme, sa beauté, sa force, son bonheur, et conduit au ciel ; mais mal dirigé, il devient la passion mauvaise qui a tous les mauvais effets du soleil. »

La passion coupable aveugle l'âme, quelquefois même jusqu'à la folie. Elle défigure, enlève au visage sa candeur, au regard sa limpidité ; par les désordres auxquels elle conduit, elle fane et flétrit le teint. Elle excite la soif de l'âme sans la calmer jamais.

Plus on lui accorde, plus elle demande : « *Affer, affer !* Apporte, apporte ! » (Prov., XXX, 15). Jamais l'avare et le libertin ne disent : « C'est assez. » Elle fait transpirer au dehors la noirceur et la malice de l'âme, elle dessèche les bons sentiments. Elle étiole la vie de l'âme, en fane les fleurs, c'est-à-dire toutes les vertus ; elle ravage toute sa moisson, c'est-à-dire tous ses mérites acquis, et va jusqu'à tuer en elle la vie surnaturelle par les péchés qu'elle fait commettre : c'est un mal bien plus grave qu'une insolation.

8

LES PIEDS

Voici un prédicateur qui fait du bruit sur les pavés et les planchers ; il nous accompagne partout, puisque c'est lui qui nous porte. Nous pouvons donc l'entendre partout. Ce prédicateur, ce sont les pieds.

I. — Les pieds de Jésus

« *Aujourd'hui, la mode est aux beaux pieds. Quels sont les beaux pieds ? Incontestablement, et*

de beaucoup, ce sont les pieds de Jésus, qu'il faut adorer, baiser avec amour et arroser de nos larmes comme Madeleine la pénitente. »

Ses pieds, Jésus les a pris pour venir à nous, pour courir à la recherche des pécheurs. Il les a lassés à notre service. Ils ont laissé derrière eux la trace de leurs pas pour nous montrer le chemin. Jamais les pieds de Jésus ne se sont égarés. Ils n'ont jamais été les pieds de l'orgueil : « *Non veniat mihi pes superbiæ.* » (Ps. XXXV, 12). Jamais l'avarice et l'amour des plaisirs sensuels n'ont dirigé leurs pas. Ils nous ont tracé la voie.

C'est ce chemin qu'a suivi Marie, qu'ont suivi tous les saints, qui ont pu dire : « *Pes meus stetit in directo.* Mon pied s'est tenu dans le droit chemin. » (Ps. XXV, 12).

Les pieds de Jésus ont toujours été dans le droit chemin, parce qu'ils ont toujours été conduits par l'amour divin. Aussi ils sont pour nous les pieds du *père miséricordieux* qui va à la rencontre de son fils prodigue quand il revient ; les pieds de l'*ami* qui veut se rapprocher de celui qu'il aime ; les pieds du *bon pasteur* qui va à la recherche de la brebis perdue et la rapporte sur ses épaules ; les pieds *percés sur la croix* pour laisser couler sur nous le sang rédempteur ; les pieds *cloués* pour nous apprendre l'obéissance qui répare la révolte de notre premier père.

Ils sont aussi les pieds du Tout-Puissant, dont la Sainte Ecriture nous dit que la terre est l'escabeau de ses pieds (Is., LXVI, 1), que ses ennemis lui serviront de marchepied (Ps. CIX, 1) et lècheront la poussière de ses pieds (Is., XLIX, 23).

II. — Les prédicateurs de l'Évangile

« *Les beaux pieds, ce sont aussi les pieds des messagers de la bonne nouvelle, des prédicateurs de l'Evangile.* »

Jésus a tant aimé les âmes ! Le plus grand plaisir qu'on puisse lui faire, c'est de courir comme

lui à la recherche des âmes égarées. Ainsi fit l'apôtre S. Jean qui, déjà bien vieux, courut dans la montagne à la recherche du jeune homme qu'il avait d'abord converti et qui était redevenu chef de brigands.

C'est cet exemple que suivent aujourd'hui les missionnaires, qui quittent leurs biens, leur famille, leur pays, pour aller dans les régions infidèles convertir et sauver les pauvres païens plongés encore dans les ombres de la mort. Aussi, avant leur départ, il se fait au Séminaire des Missions Etrangères, à Paris, une cérémonie bien touchante qui arrache les larmes. Ceux qui vont partir sont debout sur le marchepied du maître-autel, tournés vers le peuple, et tous les assistants, évêques, prêtres, parents, amis, spectateurs, vont leur baiser les pieds pendant que leurs camarades, qui partiront bientôt après eux, chantent avec entrain :

Oh ! qu'ils sont beaux, vos pieds, missionnaires !
Nous les baisons avec un saint transport.
Oh ! qu'ils sont beaux sur ces lointaines terres
Où règnent l'erreur et la mort !
Partez, amis, adieu pour cette vie !
Portez au loin le nom de notre Dieu.
Nous nous retrouverons un jour dans la patrie :
Adieu, frères, adieu !

Notre paroisse a donné autrefois des missionnaires à l'Eglise ; la liste en serait-elle close ? N'y aurait-il plus de sang d'apôtre dans les veines des jeunes qui grandissent ?

En attendant que se déclarent des vocations, soyons tous missionnaires sans quitter notre village, comme fit la petite sainte Thérèse dans son cloître, par la prière, par le sacrifice, surtout par le travail de notre sanctification personnelle, car les saints rayonnent au loin.

III. — Les pieds immodestes

« *S'il y a des pieds qui sont beaux et qu'il faut baiser avec respect, il y en a qui sont bien vilains,*

malgré les soins, ou plutôt à cause des soins ridicules que l'on en prend. »

Bien vilains les pieds que l'on fait servir à la vanité et à l'immodestie, — quand même on les montre chaussés de fins souliers et de bas transparents ou couleur de chair. — et que l'on étale à tous les yeux grâce aux jupes raccourcies. N'est-ce pas d'eux qu'il est écrit qu'ils descendent à la mort parce qu'ils courent au mal ?

Oh ! combien j'aime mieux et trouve plus beaux les pieds chaussés de souliers solides et de bas robustes, qui font deviner une jeune fille économe, travailleuse, intelligente et affranchie de la servitude de la mode ! Combien les parents sont faibles et mal avisés de se faire complices des caprices et de l'orgueil de leurs jeunes filles ! Ils leur rendent par là un bien mauvais service. Mais que voulez-vous ? c'est la vogue du jour et on s'y soumet bien mieux qu'on ne se soumettrait à Dieu.

Bien vilains aussi les pieds des danseurs et des danseuses qui se trémoussent sur les planches d'un bal : ils sont *sales*, car ils font marcher dans la boue de l'impureté. Mais que les danseuses sachent que leurs danses d'aujourd'hui risquent fort d'être la préparation d'autres danses où les coups de pied, de poing et de bâton serviront d'archet, et où les injures, les cris, les blasphèmes remplaceront le violon. Et plaise à Dieu qu'elles ne soient pas le prélude de danses éternelles au milieu des brasiers de l'enfer : car les danses d'aujourd'hui sont la perdition des âmes.

Bien vilains tous les pieds que l'on met au service des passions et qui vont au désordre et à l'iniquité : ils sont les pieds boiteux qui ne marchent pas droit, les pieds paralytiques qui ne peuvent marcher vers le ciel. Quels pieds avons-nous ?

IV. — L'INSUBORDINATION

« Pour que tout aille bien dans le corps, les pieds doivent rester en bas et la tête en haut. Et

voici cependant la grande invention de notre époque : les inférieurs refusant d'obéir. »

Pour qu'il y ait de l'ordre dans le monde et dans les sociétés, chaque personne et chaque chose doivent être à leur place, y rester et y remplir leur rôle le mieux possible. Ainsi qu'adviendrait le corps humain si on voulait mettre la tête en bas et les pieds en haut ? Je crois que l'invention n'aurait pas un brillant résultat.

Et cependant voilà un des grands désordres de notre temps : ce sont les inférieurs qui commandent et les supérieurs n'ont qu'à obéir. Le curé n'a plus rien à dire dans certaines paroisses : on n'a pas besoin de lui pour se conduire ; et cependant le prêtre est envoyé par Dieu et il a l'autorité de Dieu pour faire régner Dieu. Dans les familles, ce sont les enfants qui décident et les parents se soumettent. Dans les maisons où il y a des domestiques, des employés, ce sont eux qui veulent être les maîtres : c'est, disent-ils, à prendre ou à laisser.

Oh ! quel désordre ! et combien cela est contraire à l'esprit chrétien, qui veut qu'on se soumette à toute autorité légitime, car toute autorité vient de Dieu.

Assurément il est arrivé, et il arrivera toujours, que certains supérieurs abusent de leur autorité et l'exercent d'une manière plus ou moins hautaine et tyrannique, tandis que, d'après l'Evangile, celui qui veut être le premier « doit se faire le serviteur des autres. » Mais si ceux qui sont au-dessus des autres par leur position, leur talent et leurs vertus doivent se mettre au-dessous de tous, à plus forte raison ceux qui sont les derniers par leur condition ne doivent pas s'élever et se comporter comme s'ils étaient les premiers, car la Sainte Ecriture nous apprend que Dieu ne déteste rien tant que le pauvre qui est orgueilleux.

9

LA VIOLETTE

Ce soir, nous entendrons un prédicateur qui ne parle qu'au nez et aux yeux, et qui cependant parle éloquemment à l'esprit et au cœur. C'est la violette, qui nous prêche par sa place, son parfum et sa couleur.

I. — L'HUMILITÉ

*Je me cache et souvent, si mon parfum ne me trahissait pas, je resterais ignorée. Je te rappelle par là la grande leçon que donne l'auteur de l'*Imitation (II, 3) : « Ama nesciri et pro nihilo reputari. *Aime à être ignoré et compté pour rien.* »

1° C'est nécessaire *pour rester dans la vérité*, car nous sommes des riens. Qu'est-ce en effet que notre corps ? Un amas de pourriture, un sac d'ordures masquées par un petit vernis de plus ou moins belle couleur. Que ce petit vernis soit supprimé ou quelque peu altéré, ce corps n'a plus en partage que la laideur et des éléments repoussants. Pour un rien aussi, l'organisme merveilleux du corps est dérangé et ce corps n'est plus qu'une loque, une ruine lamentable.

Et notre âme ? Elle est bien bornée dans chacun de ses dons. Notre intelligence, quelque savants que nous soyons, est tout enténébrée d'ignorance et d'erreur. Ce que nous savons n'est rien à côté de ce qui nous reste à apprendre, et notre pauvre cœur ou bien est rempli d'égoïsme et d'amour-propre, ou bien devient l'esclave des plus dégradantes et des plus tyranniques passions.

Et même, pour être exact, il faut dire que nous sommes moins que rien, puisque, n'étant que néant, nous sommes encore un néant révolté, un néant chargé de dettes et insolvable.

2° *Nous courons de grands dangers à nous montrer et à nous produire.*

a) Il y a le danger que les autres nous fassent du mal, car nous vivons au milieu d'un monde méchant, jaloux, corrompu et corrupteur. A chaque pas nous rencontrons le scandale. Les amitiés du monde elles-mêmes sont très dangereuses, et souvent on peut les appeler en toute vérité des amitiés « pleines d'inimitié, *amicitiæ inimicissimæ.* »

Aussi S. Ambroise dit que la marque distinctive d'une jeune fille, c'est la timidité et, par là-même, l'habitude de se tenir cachée : « *Virginum trepidare est.* » La plus mauvaise recommandation pour elle, c'est qu'on puisse dire qu'elle est effrontée et qu'elle n'a pas *froid aux yeux*. Malheureusement, on peut le dire d'un trop grand nombre.

b) A se montrer trop, il y a aussi le danger de faire du mal aux autres et d'être pour eux une pierre d'achoppement par sa tenue, par ses paroles, par ses actions, et même simplement par sa présence. La beauté de la femme a été une cause de mort spirituelle pour beaucoup.

c) Comment se cacher ? Pour y réussir, il faut avant tout être bien humble intérieurement, être bien persuadé de sa faiblesse et de sa misère, pour désirer rester ignoré et méprisé. L'orgueil cherche toujours à se produire.

Extérieurement, il faut observer toutes les règles de la modestie dans ses habits, dans ses regards, dans ses paroles : ne jamais se vanter, accepter de bon cœur les humiliations, les manquements qui blessent notre amour-propre, aimer la maison et fuir le monde.

II. — Le parfum des vertus

« *Tout en me cachant, je répands un suave parfum. Vous aussi, malgré votre humilité, ou plutôt grâce à votre humilité, répandez autour de vous le parfum de vos vertus.*

En effet la violette, bien que n'ayant pas de cou-

leurs tapageuses et bien que se blottissant à terre, se trahit et attire par son parfum. Jeunes filles, si, comme la violette, vous vous cachez par véritable humilité et par crainte du mal, si pour cela vous restez modestes, aimez la maison et fuyez le monde, vous attirerez sur vous l'estime bien plus que celles qui fréquentent les rues ou les lieux d'amusement. Il sortira de votre conduite, de votre personne, un parfum qui se répandra au loin ; ce ne sera pas le parfum acheté chez le droguiste, mais un parfum bien autrement attirant : celui de vos vertus.

Des parfums achetés, le moindre mal qu'on puisse en dire est qu'ils ne sont pas *vos* parfums : ce ne sont que des *emprunts* indiquant la misère, comme le sont du reste tous les colifichets de la vanité.

Mais les parfums achetés ont beaucoup d'autres inconvénients. S. Jean Chrysostome va jusqu'à affirmer que les parfums répandus sur le corps ou dans les habits sont l'indice d'un intérieur qui sent bien mauvais, et que si le corps sent bon, souvent l'âme est infecte.

Vous devez répandre non pas l'odeur des parfums, mais celle de la vertu. Le chrétien doit être la bonne odeur du Christ par sa sainteté, et la femme plus encore que l'homme, sinon elle sera repoussante pour les âmes où vit le Christ. S. Pierre Damien raconte qu'une femme de Venise, qui abusait des parfums, fut punie d'une façon terrible : son corps tomba en pourriture de son vivant, à tel point que personne ne pouvait demeurer auprès d'elle. Si ce n'est pas le corps, c'est souvent l'âme qui tombe en pourriture dans celles qui se parfument.

— Mais, direz-vous, si les jeunes filles suivaient vos conseils et se cachaient, elles ne trouveraient pas à s'établir. — Oui, peut-être bien qu'en se cachant elles ne trouveront pas le mauvais mari, partage des étourdies. Mais plusieurs trouveront la perle des époux, Notre-Seigneur, qui les appelle à la vocation religieuse et les rendra mille fois plus heureuses que leurs compagnes, en cette vie et en l'autre.

Et si Dieu les destine au mariage, c'est lui-même qui se chargera, par la conduite de sa Providence, de leur trouver celui qu'il a choisi pour elles, pour leur bonheur et pour leur sanctification.

Du reste, bonne marchandise n'a pas besoin d'enseigne, et la meilleure enseigne pour une jeune fille, c'est la modestie et l'humilité.

III. — La pénitence

« *Ma couleur aussi est une leçon pour toi : l'Eglise me l'emprunte pour t'inviter à la pénitence.* »

La couleur de la violette n'est pas le noir qui est sombre et représente le chagrin sans espérance. Cependant cette couleur convient déjà au deuil ; l'Eglise l'a adoptée pour ses autels et pour l'habillement de ses ministres durant les temps de pénitence : l'Avent, les Vigiles, les Quatre-Temps et le Carême.

Le violet est le symbole du chrétien qui pleure, mais qui est heureux de pleurer, parce que ces larmes sont un besoin pour son cœur et qu'elles lui procurent la joie et la consolation dès cette vie : « *Beati qui lugent.* Bienheureux ceux qui pleurent. » (Math., v, 5). Il est doux de pleurer sur son exil ici-bas et sur les péchés qu'on a commis, car ces larmes sont un gage du pardon et de l'entrée prochaine dans la patrie.

Le chrétien pleure, comme les Juifs exilés au bord des fleuves de Babylone et comme tous les saints pénitents qui ont pleuré leurs péchés. Mais tout en pleurant, il a un avant-goût du paradis, comme Notre-Seigneur l'a promis : « Bienheureux ceux qui pleurent, ils seront consolés. »

10

LES MOTEURS

Notre temps est fertile en grandes inventions, bien belles quand on les emploie convenablement, mais terribles aussi quand on les emploie pour le mal. Dans l'ordre surnaturel, les belles inventions existent depuis Notre-Seigneur, mais le monde les ignore. Les hommes ne savent pas ou ne veulent pas s'en servir. Les merveilleuses inventions de notre époque viennent nous y faire songer. Ecoutons une de celles qu'on met le plus en œuvre maintenant pour s'épargner la fatigue, remplacer les bras et produire plus de travail : les moteurs.

I. — Dieu, premier moteur

« ***Quand tu vois notre force, notre puissance, ô homme, nous devons te faire penser au grand, au tout-puissant moteur, au moteur universel, à Dieu qui, par un seul acte de sa volonté, est le principe de toute vie, de toute activité dans l'univers et met en mouvement tous les mondes et tous les êtres.*** »

Quelle puissance dans ce premier moteur ! Quelle puissance il faut pour donner un moteur, c'est-à-dire une activité, aux trillions d'êtres qui ont vie et mouvement dans l'univers, depuis les infiniment petits jusqu'aux astres lancés dans les espaces immenses !

Quelle puissance ne faut-il pas pour faire mouvoir sur elle-même et autour du soleil la Terre, masse de six millions trois cent soixante et onze mille mètres de rayon ! Que pourraient toutes les inventions humaines sur une masse pareille ?

Et cela n'est qu'un fétu à côté de la puissance nécessaire pour actionner les millions de globes célestes, d'étoiles et de planètes de dimensions bien

plus considérables que celles de la Terre, et pour les faire marcher, à travers les espaces, à des vitesses vertigineuses, sans qu'il y ait jamais la moindre confusion et le moindre désordre !

Oh ! que l'homme est petit devant une pareille puissance ! Et cependant il ose se dresser contre Dieu et lui dire en face : « *Non serviam !* Je ne t'obéirai pas ! » (Jér., II, 20). Pauvre petit ver de terre, si Dieu n'avait pas pitié de toi et de ta folie, comme tu serais vite écrasé et anéanti !

II. — L'amour, moteur de l'ame

« *O homme, tu as en toi-même un moteur qui est le mobile de toutes tes actions, de toute ta conduite, de toute ta vie. Ce moteur, c'est l'amour. Seulement, fais attention qu'il soit bien dirigé, car, mal dirigé, il causerait des catastrophes.* »

Pour les corps, le moteur interne qui les met en mouvement est leur poids. Pour les âmes, le moteur est l'amour. « *Amor meus pondus meum : eo feror quocumque feror.* Mon amour, dit S. Augustin, est mon poids : c'est lui qui me porte partout où je vais. » Dans toutes nos actions délibérées, en effet, c'est un amour ou un autre qui nous fait agir : c'est l'amour-propre ou l'amour des richesses, des plaisirs, des honneurs, de nos aises, de notre bien-être, si ce n'est pas l'amour de Dieu.

Et ce moteur de l'amour est bien puissant. Il est fort comme la mort : « *Fortis ut mors dilectio.* » (Cant., VIII, 6). Quels travaux ne fait pas entreprendre, par exemple, quels maux ne fait pas affronter et supporter l'amour des richesses ! On lui sacrifie son repos, sa santé, son honneur, sa vie et même sa conscience, son âme, son éternité. Quelles folies aussi ne fait pas commettre l'amour des créatures !

Mais aussi à quels abîmes conduit l'amour mal réglé, mal dirigé !

Le moteur mal réglé conduit fatalement à des catastrophes. L'amour qui n'est pas éclairé et dirigé

par la foi et qui ne devient pas l'amour de Dieu est un moteur sans guide qui, dès cette vie, mène à toutes sortes de misères. C'est la course folle en dehors du chemin, au milieu des ronces, des rochers et des précipices. A quelles chutes ne doit-on pas s'attendre avec un pareil moteur ! A combien de fautes graves est-on exposé, quelles chutes pour soi-même et que de victimes on fait sur son chemin par ses scandales !

Mettons donc de bons freins à notre moteur et un bon phare pour éclairer sa route : car tout amour non réglé devient passion, la passion devient habitude et tôt ou tard ce sera la chute dans les abîmes.

Et cependant combien il y a peu de moteurs bien éclairés et bien réglés dans les cœurs humains ! que de folles amours qui deviennent folles passions ! Aussi qu'est-ce que l'humanité considérée dans son ensemble ? C'est un immense tourbillon de millions de moteurs lancés à toute vitesse et dans toutes les directions, dans une confusion incroyable, les uns sur les autres. Aussi que de funestes conséquences !

III. — L'Amour de Dieu

« *O homme, donne donc à ta vie le moteur puissant, doux et sûr, de l'amour de Dieu : c'est cet amour qui devrait être le moteur universel de l'humanité.* »

Notre vie, en effet, est orientée vers ce que nous aimons. Si nous aimons les créatures, notre vie va aux créatures ; si nous aimons Dieu, notre vie va vers Dieu. A notre mort, notre âme, délivrée du poids et des liens du corps, s'envolera du côté où l'emporteront ses affections. Si c'est l'amour de Dieu seul qui existe en elle, elle ira aussitôt à Dieu, c'est-à-dire au ciel où Dieu se donne : son amour nous servira d'ailes.

Si à ce moment, avec l'amour de Dieu dominant, il y a en nous d'autres affections non sanctifiées par la charité, ces affections seront autant de cordes

qui retiendront notre âme en bas, et il faudra qu'elles soient brûlées par les flammes du purgatoire. — Et si l'on meurt sans amour de Dieu, l'âme restera loin de Dieu : ce sera l'éternelle séparation d'avec Dieu, ce sera l'enfer.

L'amour de Dieu est donc le moteur indispensable dont il faut se munir : avec ce moteur nous arriverons sûrement au but ; sans lui, ce sera pour toujours la perte de Dieu et de tout bonheur.

Ce moteur de l'amour de Dieu est le plus puissant de tous. Avec lui on peut braver toutes les forces de la terre et de l'enfer et entreprendre des œuvres gigantesques. « *Quis nos separabit a charitate Christi ?* Qui nous séparera de la charité du Christ ? s'écrie S. Paul. Sera-ce la tribulation, les angoisses, la faim, la nudité, les dangers, les persécutions, le glaive ? » Et il répond : « Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature, ne pourront me séparer de la charité de Dieu qui est en N.-S. Jésus-Christ. » (Rom., VIII, 35-39). Si nous aimons Jésus, nous sommes dans ses bras, dans son cœur. Qui serait assez fort pour nous en arracher ?

Ce moteur si puissant de l'amour de Dieu est en même temps bien agréable et bien doux. Avec les moteurs inventés par les hommes, on a parfois de rudes secousses, des chocs terribles. Le moteur de l'amour divin, au contraire, adoucit tous les chocs, les coups et la souffrance. Bien plus, quand ce moteur est assez fort, il rend tous les maux agréables, il en fait une source de joie et de délices. C'est ainsi que les Apôtres, après avoir été durement flagellés, s'en allaient tout joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus.

Folie ! diront les gens du monde. Sainte et belle folie, dit S. Paul, et qui est la suprême sagesse. Jésus a été le premier fou d'amour pour nous : sa folie est allée jusqu'à lui faire boire jusqu'à la lie

le calice des humiliations et des souffrances. Si nous aimons bien Jésus, c'est aussi avec ivresse que nous boirons ce même calice. « *Et calix meus inebrians, quam præclarus est !* » (Ps. XXII, 5).

Seulement, si nous nous sommes donné, moyennant le secours de la grâce, ce moteur de l'amour de Dieu, il faut l'entretenir, lui fournir l'aliment nécessaire par la prière fréquente, les sacrements, l'oraison, les saintes lectures, et il faut s'en servir partout et toujours.

Si tous les hommes étaient mus par le moteur de l'amour de Dieu, que l'humanité serait belle et heureuse !

11

L'ABEILLE

Notre prédicateur n'a pas une forte voix : il trahit sa présence par un léger bruit d'ailes, un petit bourdonnement. Néanmoins il nous donne de nombreuses et salutaires leçons. A quoi en effet doivent nous faire penser les abeilles, quand nous les voyons actives, empressées, prévoyantes, s'accordant entre elles et suivant fidèlement leur reine ?

I. — La sage prévoyance

« *O hommes, nous n'avons ni la raison ni la foi pour nous éclairer, et cependant nous sommes prévoyantes. Pendant la saison propice, nous travaillons et amassons les provisions nécessaires pour l'hiver. Pourquoi ne travaillez-vous pas, vous aussi, afin de ne pas avoir les mains vides quand viendra le moment où l'on ne peut plus rien faire ?* »

O hommes, vous êtes faits pour travailler comme l'oiseau pour voler. Vous n'êtes pas arrivés au but :

vous êtes en route vers lui. Ce but, il faut le prévoir et l'assurer par le travail. Par lui-même, le travail est noble : il est une participation à l'activité de Dieu et à son domaine sur la création.

Mais le labeur corporel n'est que tout à fait secondaire et ne sert par lui-même que pour la vie présente, sans pouvoir suffire aux désirs et aux besoins de notre âme. L'homme doit donc travailler avant tout pour assurer son éternité. Dieu nous a faits pour le ciel où il nous prépare des merveilles qu'on ne peut exprimer dans le langage humain. Mais ce ciel, il faut le gagner, le rendre plus beau pour nous, par le travail spirituel pendant cette vie.

Les abeilles nous donnent un bel exemple de travail et de prévoyance par l'activité que nous remarquons dans leur ruche. Elles travaillent non seulement afin de pourvoir aux besoins présents, mais aussi pour assurer leur subsistance pendant le temps des frimas et de la morte-saison.

Pour les besoins temporels, Dieu nous permet, nous commande même de prévoir et de travailler ; mais il nous défend d'avoir trop de préoccupations pour le lendemain : bien plus, ceux qu'il appelle à une haute perfection, il est content de leur voir mettre de côté ce souci pour ne plus s'occuper que de chercher le royaume de Dieu.

Pour ceux-ci il réalise plus complètement ce qu'il a promis : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » (Math., VI, 33). C'est en particulier le cas des Ordres mendiants, qui pratiquent la pauvreté la plus stricte et qui, pourtant, ne manquent jamais du nécessaire. Quant au commun des hommes, Dieu permet, il veut même qu'on prenne ses précautions, que les parents en particulier songent à l'avenir de leurs enfants : « *Nec enim debent filii parentibus thesaurizare, sed parentes filiis.* » (II Cor., XII, 14).

Mais au point de vue spirituel, non seulement Dieu autorise, mais il nous commande de faire nos provisions. « Amassez-vous, nous dit-il, des trésors

pour le ciel où ni la rouille ni la teigne ne rongent, et où les voleurs ne peuvent pénétrer pour vous les ravir. » (Luc, XII, 33). Il faut pour cela prendre tous les moyens mis à notre disposition : la prière, les bonnes œuvres, surtout l'aumône, les actes de vertu, la sanctification du travail corporel et des peines de la vie, les progrès incessants dans l'amour. Sans tarder, bons ouvriers, à l'ouvrage !

II. — La charité chrétienne

« *Notre ruche, par l'union et la concorde qui y règnent, par l'union de toutes les abeilles à leur reine, est le modèle de ce que vous devriez être, ô chrétiens, dans la grande famille de l'Eglise catholique : vous devriez tous y être parfaitement unis, travailler les uns pour les autres, mettre tout en commun, sous la conduite de votre chef qui est le Pape.* »

Vous ne voyez jamais deux abeilles d'une même ruche se battre : c'est la paix parfaite entre elles. Chaque abeille travaille pour toute la ruche, puisqu'elle met tout ce qu'elle amasse dans la provision commune.

Il devrait en être ainsi parmi les hommes, membres d'un même corps, enfants du même Dieu, créés pour tendre et arriver au même but. Ils devraient tous s'aimer et s'aider les uns les autres. C'est le grand commandement de Notre-Seigneur.

Ce commandement fut compris et observé par les premiers chrétiens. Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; tous les biens étaient mis en commun : la fortune des riches servait ainsi au soulagement des pauvres. En est-il encore ainsi parmi les chrétiens ?

Hélas ! on ne voit plus guère que l'égoïsme, le « chacun pour soi. » De là les contestations, les jalousies, les divisions, la misère des pauvres, la haine et la lutte des classes, prélude des catastrophes sociales. En est-on plus heureux ? Et comment arriver au ciel avec de pareilles dispositions,

puisque le grand précepte pour y arriver est celui de la charité fraternelle ?

L'attachement des abeilles à leur reine nous prêche aussi la fidélité à la Sainte Eglise notre Mère, au Pape qui en est la tête. Comme les membres du corps obéissent à la tête, tous les chrétiens doivent obéir au pape. Est-ce là notre attitude ?

III. — Une leçon pour les familles

« Nous nous multiplions d'une manière extraordinaire, et cette multiplication, au lieu de nous être préjudiciable, fait notre prospérité : elle nous permet d'essaimer et de fonder de nouvelles ruches. Voilà un encouragement pour les familles nombreuses, une leçon pour les autres qui devraient l'être et ne le sont pas. »

Quelle leçon, en effet, nos ruches d'abeilles donnent aux époux qui, par un calcul égoïste, laissent les berceaux vides ! C'est là une des grandes fautes de notre époque, faute qui attire de sévères châtiments : car le mariage, qui devait être saint et suivre les lois de la nature, devient le voile de toutes sortes de turpitudes contre nature et une occasion prochaine de péché.

Et qu'est-ce que l'on y gagne ? Dieu enlève à la fleur de l'âge un enfant idolâtré, objet d'un infâme calcul, quand on ne peut plus en attendre d'autres, et la fortune va à des étrangers ; ou s'il le laisse, cet enfant, c'est pour que, fils inique plus encore que fils unique, il devienne la croix de ses parents. Les parents, qui ont voulu diminuer leurs soucis et leurs fatigues, n'ont personne pour les aider dans leur travail : ils sont surchargés, accablés, et dans leur vieillesse ils restent sans soutien et sans appui, en attendant, s'ils ne font pas pénitence et s'ils n'avouent pas leur faute au prêtre, d'aller recevoir de Dieu le châtiment de leur conduite criminelle.

Au contraire, ces familles nombreuses, *quand les parents sont d'ailleurs de bons parents,* prospèrent, car aujourd'hui une des grandes sources de la pros-

périté réside dans le travail des bras. Les familles où les parents font tout leur devoir sont bénies du bon Dieu et on voit se réaliser pour elles la parole du Psalmiste : « Votre épouse a été comme une vigne chargée de fruits aux flancs de votre maison. Vous êtes bienheureux et cela vous portera bonheur. » (Ps. CXXVII, 3). Ce sont de telles familles qui essaiment et finissent par être les propriétaires de tout un pays.

IV. — Fréquenter les ames vertueuses

« *Nous ne nous posons que sur les fleurs où il y a du miel à recueillir. Toi aussi, chrétien, ne fréquente que les âmes vertueuses auprès desquelles il y a quelque chose de bon à prendre.* »

L'abeille ne recherche pas les fleurs qui n'ont pour elles que leurs belles couleurs, mais elle devine celles qui cachent du miel dans leur calice et, quand même ce ne seraient que de chétives fleurettes, elle s'y attache et les suce.

Ainsi fait le chrétien qui veut progresser dans la sainteté. Il recherche les âmes simples, modestes, vertueuses, et de ces âmes il recueille le miel, c'est-à-dire les vertus. Oh ! combien nous aurions à gagner dans la compagnie des âmes saintes ! Quel fruit nous pourrions retirer de leurs *paroles* et de leurs *exemples !*

V. — Savoir se défendre

« *Nous avons un dard qui pique fortement, mais nous ne nous en servons ordinairement que pour nous défendre : nous connaissons notre maître. Chrétiens, ne vous servez pas de votre dard contre votre Dieu, mais sachez vous en servir pour défendre votre vertu et votre ruche, c'est-à-dire votre famille et la Sainte Eglise de Dieu.* »

Nos péchés sont comme des dards qui ont piqué Jésus : ils ont tous été présents à ses yeux pendant sa Passion, il en a éprouvé toute la peine, il en a senti toute la malice, toute l'ingratitude, et

c'est en son nom que le Psalmiste s'écriait : « Ils m'ont environné comme un essaim d'abeilles en fureur. *Circumdederunt me sicut apes.* » (Ps. CXVII, 12).

Mais les abeilles savent aussi faire un bon usage de leur dard : si on les touche ou si on touche à leur miel et à leur ruche, elles piquent. Jeunes filles, si on veut vous toucher, sachez piquer de façon qu'on le sente et qu'on s'en souvienne. C'est plus que du miel que le libertin veut vous ravir : c'est votre plus précieux trésor, la perle de votre innocence. Défendez-vous, piquez, c'est votre devoir.

Parents, soyez sévères, vous aussi, et piquez pour éloigner de votre ruche, c'est-à-dire de votre famille, les libertins, les frelons qui voudraient vous ravir ce qui est le plus doux à votre cœur : la foi et l'innocence de vos enfants.

Catholiques, accourez tous, hommes, femmes et enfants, armés de vos dards, véritable essaim en fureur, quand on voudra toucher à vos églises, à l'âme de vos enfants, à nos religieux, à nos religieuses, comme vous l'avez fait à l'occasion des inventaires ; alors les méchants n'auront pas le dernier mot.

12

LE VENT

Voici un prédicateur à la voix puissante, à la force terrible. Il renverse quelquefois les maisons, les forêts ; par contre il peut être aussi employé au service de l'homme. Ce prédicateur, c'est le vent.

I. — Ne pas se repaître de vent

« *Ne faites pas, ô hommes, l'enfantillage, la folie que signale l'Esprit-Saint : celle de vouloir vous*

rassasier de moi. (Prov., x, 4). *Je ne puis pas apaiser votre faim.* »

Ceux qui se nourrissent de vent, ce sont d'abord ceux qui courent après les faux biens d'ici-bas, biens qui passent comme un souffle et s'évanouissent quand on croit les tenir : tels les adorateurs du veau d'or qui sera bientôt réduit en poussière.

Courent après le vent aussi, les vaniteuses qui croient se faire remarquer et apprécier davantage par les ridicules inventions de la mode et leurs excentricités.

Courent surtout après le vent ceux qui, par leurs bonnes actions, cherchent la faveur ou l'estime des hommes : l'amour-propre leur enlève tout mérite et c'est à eux que s'appliquent les paroles de Notre-Seigneur : « *Receperunt mercedem suam.* Ils ont reçu leur récompense. » (Math., VI, 2).

II. — Ne pas imiter les girouettes

« *O hommes, il y a des vents qui courent parmi vous et par lesquels vous ne devez pas vous laisser entraîner ou retourner : je veux parler de ceux de la faveur humaine ou des fausses doctrines. Ne soyez pas comme les girouettes qui tournent à tout vent.* »

Combien d'hommes sont ainsi *girouettes* par ambition, par respect humain ou par manque de fortes convictions et de solide instruction religieuse ! Ils sont de l'avis de tout le monde pour être agréables à tous : ils disent blanc avec les blancs, rouge avec les rouges. On ne doit pas changer de conviction comme on change de veste. Quand on est dans le vrai, surtout dans le vrai révélé par Dieu, il faut se montrer inébranlable comme le rocher et au besoin confesser sa foi comme l'ont fait les martyrs, malgré les supplices, malgré la mort.

Assurément, si on est dans l'erreur et qu'on s'en aperçoive, il faut le reconnaître franchement et revenir à la vérité ; mais quand on est dans le vrai, il ne faut pas le quitter pour le mensonge.

III. — Le Saint-Esprit

« *S'il ne faut pas se laisser retourner par tous les vents, il en est un qui souffle d'en-haut et par lequel il faut se laisser conduire : c'est le vent de l'Esprit-Saint qui souffla au Cénacle et qui souffle continuellement sur les âmes.* »

L'Esprit-Saint, l'amour subsistant qui pousse le Père vers le Fils et le Fils vers le Père, a pour symbole et nom le vent : « *spiritus.* » Cet Esprit, qui est aussi l'amour de Dieu pour les hommes et la source de tous les bienfaits divins, qui s'appelle pour cela le don de Dieu, souffle un peu partout, puisque toutes les âmes reçoivent de lui les grâces actuelles *suffisantes* pour se sauver.

Mais il souffle plus fort où il veut : « *Spiritus ubi vult spirat* » (Jo., III, 8), et quand il souffle ainsi sur une âme, elle doit s'abandonner complètement à lui, comme le matelot abandonne sa nacelle au vent quand celui-ci est favorable.

C'est le souffle de l'Esprit-Saint qui doit conduire notre âme au port du salut. Oh ! qui dira la merveilleuse action de l'Esprit-Saint sur les âmes de bonne volonté ? Comme il faut craindre de résister à son souffle, c'est-à-dire à ses inspirations !

IV. — Les vents contraires

« *Il est des vents contraires par lesquels il ne faut se laisser ni arrêter ni abattre : j'ai nommé le vent des tentations, des épreuves, des persécutions.* »

C'est à tout moment, dans la vie, qu'il faut s'attendre à voir le vent se lever, exciter des tempêtes, des orages, et même quelquefois des cyclones qui renversent tout. C'est parfois le vent des tribulations, des épreuves de toutes sortes qui viennent nous assaillir : accidents, revers, insuccès, pertes, maladies, etc. Souvent aussi, c'est le monde qui se soulève contre nous de toutes manières : contradictions, railleries, tracasseries, persécutions. C'est aussi l'Es-

prit malin qui souffle par toutes sortes de violentes tentations, non pas pour pousser notre nacelle au port, mais pour la faire chavirer et sombrer.

Chrétiens, nous avons l'aide du ciel pour faire front à tous ces orages et résister à tous les vents. Notre-Seigneur fit bien marcher S. Pierre sur l'eau ; s'il le laissa un peu enfoncer, ce fut pour le punir de sa défiance, mais il le fit bientôt remonter dans la barque, bien que le vent soufflât en tempête. Jésus commande aux vents et à la mer. Si le vent souffle trop fort, réveillons Jésus qui semble dormir ; appelons-le à notre secours et il nous rendra le calme.

Ne craignons pas non plus quand le vent souffle contre l'Eglise tout entière, comme il souffla un jour contre la barque où les Apôtres étaient avec Jésus. Rappelons-nous cette parole du Maître : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » (Jo., XVI, 33).

V. — Fuir le péché et le scandale

« N'attirez pas contre vous par vos péchés le grand vent de la colère de Dieu. Ne vous scandalisez pas non plus si vous voyez le vent de la prospérité enfler un moment les voiles des méchants : bientôt un autre vent soufflera qui les renversera. »

Pécheurs, ayez une crainte salutaire en vous rappelant la parole de nos saints Livres : « Ils sèment le vent et ils récolteront la tempête. » (Osée, VIII, 7). Ce vent, ce sont nos péchés ; la tempête, ce sont les châtiments.

On est étonné quelquefois de voir des pécheurs notoires prospérer et vivre dans l'abondance. Le Psalmiste nous avertit de ne pas nous y tromper : « Le juste, dit-il, est comme l'arbre vert planté au bord des eaux. Il garde sa vigueur et rien ne l'abat. Mais il n'en est pas ainsi des impies ; ils sont comme la poussière que le vent soulève et disperse sur la face de la terre. » (Ps. I, 3-4). L'élévation éphémère des méchants ne fait que leur préparer une chute plus terrible. « *Dejecisti eos dum allevaren-*

tur. » (Ps. LXXII, 8). En effet, ajoute le Psalmiste : « J'ai vu l'impie élevé comme le cèdre du Liban. Je n'ai fait que passer et déjà il n'était plus. » (Ps. XXXVI, 55).

13

L'ARAIGNÉE

Ce soir, nous allons écouter un petit insecte qui ennuie bien les ménagères soucieuses de la bonne tenue de leur maison, par les toiles qu'il se permet de tendre dans les endroits bien en vue : cet insecte, c'est l'araignée.

I. — Les pièges de l'araignée

« Jeunes hommes, et même vous, hommes et vieillards, je suis le symbole d'une autre araignée bien plus redoutable pour vous, aussi redoutable que je le suis moi-même pour les mouches : cette araignée, c'est Elle. »

Je dis seulement « Elle. » C'est à vous d'y mettre le nom propre, car vous la connaissez déjà probablement. Par « Elle » j'entends toute fille, toute femme rusée qui veut vous prendre dans ses fils, comme l'araignée prend les mouches dans sa toile.

Tout d'abord, « Elle » vous semble bien inoffensive, bien peu redoutable. Détrompez-vous ! L'Esprit-Saint l'a dit : « *Brevis omnis malitia super malitiam mulieris.* Il n'y a pas de malice au-dessus de celle de la femme perverse. » (Eccli., XXV, 26). Si elle est plus faible, elle saura tendre ses fils de longue main pour vous prendre. Elle aura toute l'habileté de l'araignée.

Celle-ci tisse sa toile par mille allées et venues : chaque fil est imperceptible, mais leur ensemble

forme une toile assez forte. Quand cette toile lui paraît suffisante, l'araignée qui s'y est ménagé une retraite s'y blottit pour guetter sa proie. Si une mouche imprudente et qui ne remarque rien vient à la frôler et à s'y trouver un peu empêtrée, l'araignée accourt, multiplie les fils autour des ailes, des pattes, de la tête de la mouche, jusqu'à ce que celle-ci ne puisse plus s'échapper. L'araignée alors s'élance sur elle, la tue, lui suce le sang et ne laisse d'elle que quelques débris.

Ainsi fait « Elle. » Si « Elle » a jeté son dévolu sur vous, mon pauvre ami, elle va commencer à tendre ses fils pour vous prendre. Quels sont ces fils ? Des allées et venues calculées pour vous rencontrer, surtout si vous passez régulièrement à tel ou tel endroit : elle saura vite votre jour et votre heure. Puis, fil plus redoutable, c'est un salut gracieux, un sourire, un *regard passionné* : c'est surtout par l'œil qu'elle fascine, défiez-vous ! Puis ce seront quelques paroles avenantes ; si elle voit qu'on ne lui est pas indifférent et qu'on est déjà pris, ce seront des billets, des commissions qu'elle vous fera passer, de petits cadeaux, des bonbons, son portrait... Ah ! son portrait !... Puis ce seront des déclarations plus catégoriques de tendresse ; des rendez-vous, des occasions de tête-à-tête qu'elle vous indiquera.

Si vous acceptez ses avances jusque-là, vous avez déjà les ailes, la tête et surtout le cœur bien empêtrés. Alors l'araignée va multiplier ses fils. Elle vous prendra les mains dans les siennes ; malheureux, vous ne savez pas que ses mains sont des cordes pour vous lier : « *Vincula sunt manus illius* » (Eccl., VII, 27), puis ce seront des caresses, des propos osés, des baisers, des embrassements...

Pauvre imprudent, vous êtes pris, bien pris : « *Irretivit*. Vous êtes dans le lacet. » (Prov., VII, 21). Vous avez les pieds, les mains, le cœur ficelés dans la toile. Vous êtes désormais à la merci de l'araignée, comme le bœuf qui a la corde au cou

et que l'on conduit à l'abattoir, *sicut bos ductus ad victimam.* » *(Ibid.*, 22). L'araignée vous dévorera tout entier, elle ne vous laissera rien. Elle vous enlèvera la crainte de Dieu, la conscience, la foi, la vie de votre âme et souvent même la fortune, la santé, la vie du corps et votre ciel. Oh ! mes amis, prenez garde à l'araignée !

Qui doit craindre ces araignées ? Tous. Les plus saints, les plus sages peuvent s'y laisser prendre. Salomon lui-même, qui avait reçu de Dieu le don de sagesse, y fut pris dans sa vieillesse, à tel point qu'on ne sait s'il est sauvé. S. Augustin nous dit qu'il a vu tomber les cèdres du Liban, c'est-à-dire qu'il a vu des hommes qui avaient étonné le monde par leur sainteté et leurs miracles tomber misérablement.

II. — Ne pas tendre de pièges

« *Il faut prendre garde d'être pris dans mes toiles, il ne faut pas non plus en tendre pour prendre les autres.* »

D'abord, en voulant prendre les autres dans ses filets, souvent on s'y prend soi-même. « *Incidit in foveam quam fecit.* Le méchant, nous dit le Psalmiste, tombe dans la fosse qu'il a préparée pour les autres. » (Ps. VII, 16). Jeunes filles, en voulant captiver le cœur d'un jeune homme, vous captivez aussi le vôtre et souvent vous vous préparez bien des déceptions et des amertumes. Ou bien vos plans échoueront et vous aurez l'humiliation d'être rebutées ; ou bien, si vous prenez un imprudent dans vos pièges et si vous réussissez à en faire votre époux sans qu'il ait les qualités demandées, il risque de vous faire expier votre adresse, en ne vous apportant dans le mariage qu'abandon, mépris et mauvais traitements.

Chrétiens et chrétiennes, ayez peur de tendre des pièges à l'innocence des autres, pour les faire tomber. Le Sauveur, qui était si bon, a dit : « Il vaudrait mieux avoir une meule de moulin au cou et

être jeté dans la mer que de donner le scandale. Malheur au monde scandaleux ! » (Math., XVIII, 6-7).

Ayons tous peur aussi de perdre notre temps et notre vie à filer d'autres toiles d'araignée qu'un coup de brosse ou de balai fera disparaître. Véritables toiles d'araignée dans lesquelles on se prend le cœur sont les avantages temporels, les positions qu'on se procure par des flatteries, des bassesses, ou tout au moins par un travail long et pénible, et qu'un coup de balai de la fortune fait perdre en un instant.

III. — Les embûches du démon

« *Une araignée plus à craindre que moi, ô chrétien, c'est le démon.* »

Comme l'araignée, le démon est habile pour tendre ses toiles. Il commence par les petites choses qui sont les petits fils. Il pousse au relâchement, à des fautes vénielles, pour conduire à la tiédeur. Ainsi il fait manquer la prière une fois ou même simplement il la fait abréger, mal faire. Il fait retarder ou omettre une confession, une communion : il vous habitue à médire ou à entendre avec plaisir médire du prochain dans les conversations ; il fait naître dans le cœur des affections qui semblent innocentes et sans danger ; il excite à faire des lectures un peu frivoles, un peu légères... Chaque victoire qu'il remporte ainsi sur vous est un fil de plus à sa toile pour vous ligoter.

Il vous lie peu à peu les ailes en vous faisant mettre de côté la prière, oublier Dieu et les élans vers lui, en vous empêchant de penser au ciel, à vos fins dernières, en vous faisant prendre en dégoût la parole de Dieu. Il vous lie le cœur et les pieds par la préoccupation des affaires matérielles, par des amitiés dangereuses, par les amusements même permis auxquels vous vous attachez trop.

Il vous a ainsi enlevé vos moyens de défense, vous êtes familiarisés avec le péché qui auparavant

vous faisait horreur. Cette fois, il vous tient : il peut facilement achever son œuvre et vous faire tomber dans des fautes graves. Et voilà comment le démon, qui par lui-même ne peut forcer notre volonté, en arrive à être assez puissant pour donner la mort à notre âme.

Prenez toujours la brosse de la ferveur ; enlevez les petits fils qu'il vous tend !

14

LE MIROIR

Voici un prédicateur qui, sans prononcer une seule parole, vous dit la vérité sur votre propre compte et qui ne vous flatte que quand vous vous composez devant lui pour lui cacher vos tares. C'est un instrument de toilette qui sert surtout aux personnes du sexe féminin. Elles en ont un maintenant jusque dans leur sac à main : elles s'en servent même à l'église : j'en ai eu des reflets dans les yeux en chaire ! ! Cet instrument, vous le devinez, c'est le miroir.

I. — Le mensonge du miroir

« *Je suis un miroir menteur, pauvre vaniteuse ! Je ne te montre de toi-même qu'un petit vernis superficiel, qu'une mince enveloppe ; et encore, cette enveloppe n'est que celle d'aujourd'hui : elle sera déjà changée demain.* »

Mon père avait toujours dans son livre de prières un miroir bien plus vrai que celui dont se servent les vaniteuses : c'était une image qui représentait une tête de mort. Au-dessus de l'image on lisait, écrits en grosses lettres, ces mots : « Miroir fidèle, » et au bas ces autres mots : « Toi qui me regardes, *demain tu me ressembleras et pour long-*

temps. » C'était là un miroir qui ne reflétait pas seulement l'enveloppe, mais ce qu'il y a dessous, et qui donnait de bonnes pensées.

Quand vous regardez dans la glace votre pauvre visage et que vous êtes tentées de vous complaire dans votre prétendue beauté, mes sœurs, dites à votre miroir : « Tu ne me montres pas tout, tu ne fais voir qu'un petit vernis qui recouvre ma peau et qui demain sera fané, flétri. Mon visage sera ridé, déformé ; ce sera pour moi la laideur, la décrépitude, et finalement ce sera la décomposition du tombeau. »

Pourquoi tant s'occuper d'une beauté si vaine, si éphémère ? Il serait bien plus sage de préparer à son âme une beauté éternelle !

II. — Le miroir de l'ame

« *Chrétien, il y a un autre miroir dont tu devrais te servir souvent et qui te serait bien plus utile que la glace : c'est celui qui te montre l'état de ta pauvre âme, pour que tu fasses disparaître les taches, les difformités qui la rendent laide aux yeux du ciel tout entier : ce miroir c'est la parole de Dieu ; c'est aussi Marie, car elle réfléchit tous les rayons du Soleil de Justice, elle est le Verbe copié, pratiqué.* »

La parole de Dieu, en effet, nous dit ce que nous devrions être pour plaire à Dieu. C'est un miroir qui ne flatte pas, qui nous reproche nos imperfections, nos fautes, nos défauts, nos vices, toutes les souillures de notre âme.

Voilà le miroir dont nous devons nous servir, non pas seulement pour regarder, mais pour laver et faire disparaître par le repentir et le changement de vie les taches de notre âme. Il ne faut pas faire comme celui dont parle S. Jacques, qui, s'étant regardé dans le miroir, s'en va comme il était venu (Jac., I, 24). On se regarde au miroir en méditant sur la parole de Dieu, en écoutant un sermon, en faisant une bonne lecture. Après avoir ainsi

constaté ses misères morales, il faut les faire disparaître, se laver. Le fait-on ?

Oh ! combien il est nécessaire, si on veut se sanctifier, de se regarder souvent dans ce miroir de la parole de Dieu, vivante en Marie ! C'est un miroir qui nous est apporté du ciel par le Fils de Dieu. Quelle responsabilité pour ceux qui refusent de s'y regarder en ne venant pas entendre les instructions ou en n'y réfléchissant pas, en ne faisant aucune bonne lecture, en ne considérant pas les beaux exemples de la Mère de Dieu ! Ils garderont leurs taches et leurs difformités, et ils paraîtront ainsi devant le souverain Juge. Et ces taches sont vues. remarquées, et elles le seront éternellement par le ciel tout entier, tandis que la beauté ou la laideur d'un visage est remarquée maintenant par bien peu de personnes et sera vite oubliée.

III. — Embellir son ame

« *Toi qui te sers du miroir, apprends donc comment il faut faire pour t'y voir toujours beau, ou moins laid.* »

Toute personne peut arriver à posséder une certaine beauté extérieure, fût-elle difforme ou contrefaite, car il y a une beauté qui se reflète toujours sur le visage : celle de l'âme. C'est du reste cette beauté qu'il importe uniquement d'avoir. Elle dépasse mille fois celle des traits et du teint et ravit le cœur de Dieu. De plus, sans elle, on ne peut pas avoir la véritable beauté du visage, car celui-ci est le rayonnement de l'âme.

Sans la beauté de l'âme, celle du visage ne serait que mensonge, tromperie et occasion de ruine temporelle et spirituelle ; elle serait en outre toujours bien imparfaite, car toutes les passions, tous les vices de l'âme défigurent plus ou moins le visage. L'orgueil lui donne un air de hauteur, de fierté, qui déplaît à tous ; le libertinage le ternit, le ravage et met dans le regard une immodestie, une effronterie qui inspirent le mépris ; la colère, la haine, la mé-

chanceté se manifestent aussi extérieurement et au lieu d'attirer repoussent ; l'hypocrisie, la duplicité, rendent le regard faux, fuyant et provoquent la défiance ; la jalousie dessèche, ride les traits, rend le teint livide, et répand sur la physionomie une expression mauvaise. En résumé, pour se voir beau dans le miroir, il faut embellir son âme.

IV. — Le regard de Dieu

« *Souviens-toi, ô homme, qu'il y a un autre miroir devant lequel tu es jour et nuit et où tout se grave pour être vu et montré éternellement : ce miroir c'est le regard de Dieu.* »

A ce regard divin rien n'échappe : ni pensées, ni projets, ni paroles, ni actions, et tout ce qui est vu est comme photographié, mais d'une photographie vivante et parfaite. Ainsi tout reste présent et sera vu présent par tous au dernier jour. Quelle humiliation pour les méchants !

Souvenons-nous aussi que ce miroir divin, comme notre miroir, nous renvoie ce que nous faisons devant lui. Si nous sourions, notre miroir sourit ; si nous pleurons, il pleure. Ainsi le miroir divin reflète notre conduite, en ce sens que Dieu est pour nous ce que nous sommes pour lui : si nous l'aimons, il nous aime ; si nous lui tournons le dos, il nous le tourne aussi. Pensons-y !

15

LA NUIT

Voici un prédicateur qui nous parle quotidiennement pendant de longues heures. Il nous apporte le repos, mais il est aussi parfois bien incommode et bien dangereux : ce prédicateur c'est la nuit.

I. — Les dangers de la nuit

« *Parce que je suis noire et empêche de voir, je fais peur ; et ce n'est pas sans raison, car je suis de fait bien dangereuse.* »

Nombreux en effet sont les dangers de la nuit. Dans l'ordre physique, elle égare facilement le voyageur et peut le faire tomber dans les précipices. C'est la nuit que la plupart des animaux nuisibles sortent pour exercer leurs ravages.

Dans l'ordre moral, la nuit est l'heure du prince des ténèbres, du démon qui travaille surtout la nuit : il se sert de l'obscurité pour encourager au mal : « Fais donc, dit-il, personne ne te voit. » C'est un grand mensonge, car jour et nuit le ciel tout entier nous regarde ; mais comme d'ici-bas nous ne voyons pas tous ces yeux fixés sur nous, nous nous laissons prendre à ce piège du démon.

Aussi est-ce surtout la nuit que travaillent les voleurs, les assassins, les rancuneux, les jaloux, et plus encore les libertins et les impudiques. Que d'infamies cachent ou plutôt voilent pour nous un instant les ténèbres ! Les jeunes gens et les jeunes filles corrompus ont la démangeaison de sortir le soir, de courir les rues mal éclairées, de fréquenter à ce moment les lieux d'amusement, les bals, les cafés, et ce n'est pas pour y dire leur chapelet, soyez-en sûrs !

Dans les plans de la Providence, la nuit est pour le repos, non pour les sorties. Aussi, la nuit, la place d'une jeune fille chaste, qui se respecte et veut être respectée, est à la maison, auprès de ses parents, sinon elle sera une proie facile pour le démon de l'impureté et une occasion de chute pour les autres.

Aussi un devoir élémentaire des parents est de garder *autant que possible* leurs enfants à la maison pendant la nuit, et d'aller même au besoin voir s'ils sont réellement dans leur lit : ils pourront très bien constater quelquefois que l'oiseau n'est pas dans son nid et qu'il a trouvé le moyen de s'en-

voler ailleurs... On pourrait donner bien des exemples à l'appui.

II. — La nuit de l'ame

« *Il y a une nuit plus dangereuse encore que la nuit extérieure : c'est la nuit intérieure, la nuit de l'âme. Malheur à l'ame plongée dans l'ignorance, l'erreur et le péché !* »

C'est Dieu seul qui est la lumière de notre âme. De même que ce qui fait la nuit aux yeux du corps, c'est l'absence du soleil, de même aussi ce qui plonge les âmes dans les ténèbres, c'est l'absence de leur véritable soleil, de celui qui s'est appelé la lumière du monde : N.-S. Jésus-Christ. Ce qui rend Jésus absent, c'est le manque de foi, l'ignorance, le règne des passions et du péché qui aveuglent l'âme.

1. *Le manque de foi.* — Alors que Dieu nous appelle à des destinées surnaturelles, toutes les sciences humaines nous laissent dans l'ignorance complète sur cette question essentielle. Ce sont les révélations divines qui seules peuvent nous éclairer, nous faire connaître le but à atteindre et les moyens pour y arriver. Or c'est par la foi et la foi seule que les lumières de la révélation peuvent entrer dans les âmes. Cela étant, combien sont à plaindre ceux qui n'ont pas reçu ou qui ont refusé de recevoir ce don précieux ! Ils sont réellement plongés dans de noires ténèbres et dans les ombres de la mort.

2. *Nuit de l'ignorance et de l'oubli.* — Et pour ceux qui ont reçu et gardé le don de la foi à la parole de Dieu, ils peuvent néanmoins être dans d'épaisses ténèbres, s'ils ignorent les vérités révélées, pour ne pas les avoir apprises ou pour les avoir oubliées. Et telle est la condition de la grande majorité des chrétiens. L'ignorance religieuse est aujourd'hui le grand mal dans les pays catholiques. Pour la plupart des chrétiens l'instruction religieuse a été bien insuffisante : un grand nombre n'ont à

peu près rien appris ; d'autres, c'est vrai, ont suivi dans leur enfance les catéchismes de communion solennelle, mais beaucoup d'entre eux n'ont guère appris et surtout guère retenu ; quant à ceux qui ont bien appris la lettre, ils ont peu compris et presque tout oublié.

Aussitôt après la cérémonie du renouvellement, la plupart disent : « Nous voilà débarrassés, » comme si l'assistance au catéchisme, qui ne donne que le lait destiné aux enfants, leur avait tout appris. Il aurait alors fallu au contraire compléter l'instruction religieuse par la lecture, l'audition de la parole de Dieu, la réflexion et la méditation. C'est ce que très peu de chrétiens font aujourd'hui ; aussi quelle ignorance, même des vérités dont la connaissance est nécessaire de nécessité de précepte, c'est-à-dire sous peine de faute grave !

Quant à ceux qui connaissent un peu mieux Notre-Seigneur et son Evangile, ils n'y pensent à peu près jamais, absorbés qu'ils sont par leurs petites passions, les préoccupations d'affaires et de plaisirs : de la sorte, s'ils ont la lumière, ils la laissent sous le boisseau et prennent toutes les fausses manières de voir du monde. Ils marchent donc dans les ténèbres et on peut dire que pour eux, quand même ils ont gardé la foi, le Soleil de Justice ne luit pas.

3. *Nuit des passions et du péché.* — Avec l'ignorance et l'oubli de Dieu, l'homme arrive fatalement au péché, car il n'a pas les lumières suffisantes pour en avoir assez horreur et pour prendre les moyens nécessaires pour l'éviter. Et la pauvre nature humaine, gâtée par le péché originel et abandonnée à elle-même, ne peut que suivre ses penchants qui l'entraînent au mal. Or le péché accroît encore la nuit de l'âme, car il est par lui-même ténèbres, puisqu'il est égarement, erreur et mensonge. Si on n'était pas trompé, en effet, on ne le commettrait jamais, tellement il est une grande méchanceté et une grande folie.

Et cette nuit dans laquelle plonge le péché va s'épaississant. Car le péché conduit par son propre poids à d'autres péchés ; les péchés répétés deviennent habitude et passion, et la passion met un bandeau sur les yeux pour empêcher de voir Dieu, l'éternité, le devoir. À la fin, cette nuit du péché devient, par la soustraction des grâces, l'aveuglement. C'est alors la nuit complète pour la pauvre âme. Pour l'en faire sortir, il faut un miracle de la miséricorde de Dieu. Combien il faut avoir peur de cette nuit pour soi-même !

III. — La nuit de l'enfer

« *Il y a une nuit encore plus terrible : c'est celle d'où l'on ne sort plus, la nuit de l'enfer. Voilà, ô homme, la nuit qu'il faut surtout craindre pour toi.* »

En enfer il y a du feu, c'est vrai, mais ce feu n'éclaire pas. Dans ce feu c'est la nuit, l'horrible nuit pour les yeux du corps, ce sont les ténèbres extérieures où il y aura, dit Notre-Seigneur, des pleurs et des grincements de dents. Les rayons du soleil qui éclairent la terre n'arrivent pas jusqu'à l'enfer et le soleil du paradis ne s'y montre pas.

C'est donc en enfer une nuit noire, que l'œil du réprouvé ne perce que pour apercevoir ce qu'il y a de plus affreux, ce qui est de nature à le jeter dans l'épouvante et dans le désespoir. Il ne voit que les démons, les autres damnés, les horreurs du lieu qu'il habite, mais jamais un rayon de lumière, jamais un objet agréable, jamais un sourire ou une figure amie. Aussi éternellement il répétera cette paroles de nos Livres saints : « Nous nous sommes donc égarés, et le Soleil de Justice ne s'est point levé pour nous. » (Sap., v, 6).

Si telles sont ces ténèbres pour les yeux du corps, en enfer, quelles ne doivent pas être celles qui affligent l'âme des damnés : quelle nuit de ne voir jamais Dieu, l'éternelle et infinie lumière !

IV. — La nuit de la mort

« *O homme, prévois aussi la nuit qui approche et dans laquelle tu ne pourras plus rien faire : la nuit de la mort. Fais le bien pendant que tu en as le temps.* »

Le cultivateur qui rentre sa récolte se hâte de finir son travail avant la nuit. Nous aussi, chrétiens, hâtons-nous de faire notre récolte pour le ciel, avant que vienne la grande nuit de la mort et du tombeau.

16

LE LIS

Oh ! le beau prédicateur ! C'est celui dont Notre-Seigneur dit que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme lui : c'est le lis.

I. — Le lis des vallées

« *Je dois d'abord te faire penser à celui qui s'est appelé la fleur des champs, le lis des vallées : Jésus.* « Ego flos campi, lilium convallium. » (Cant., II, 1).

Il est la plus belle fleur de l'univers, le plus beau des enfants des hommes, le chef-d'œuvre des mains créatrices. Aucune beauté n'approche de la sienne.

Il est le lis des vallées, parce qu'il a germé dans le sein de la Vierge Marie qui, à cause de son humilité, est symbolisée par les vallées où descendent les eaux des montagnes. En Marie aussi sont descendues toutes les eaux de la grâce : *gratia plena.*

Qu'il est ravissant, ce lis qu'est Jésus ! Comme il attire par sa blancheur et par son parfum ! Voilà celui qu'il faut aimer de tout votre cœur, celui qui veut être l'époux de vos âmes et qui vient pour vous communiquer sa splendeur.

Sa beauté ravit le ciel tout entier. Qu'ils soient fiers et heureux, ceux qui le choisissent pour leur unique partage, car ils ont, comme Marie, choisi la meilleure part. « *Maria optimam partem elegit.* » (Luc, x, 42).

II. — Le lis, symbole de la sainte Vierge

« *Je dois te faire penser aussi à celle qui est la Vierge des vierges et à qui s'appliquent ces paroles : « Comme est le lis au milieu des épines, ainsi est ma bien-aimée parmi les filles des hommes.* » (Cant., II, 2).

Après Jésus, Marie est la plus belle de toutes les créatures, et ce qui fait plus particulièrement sa beauté, c'est sa pureté sans tache, sa virginité. Marie est un lis parce qu'elle est l'Immaculée. « Vous êtes toute belle, ô Marie, lui dit le Seigneur, et il n'y a point de tache en vous. »

Qui dira la beauté de l'Immaculée ? La voyante de Lourdes tombait en extase et était comme ravie hors d'elle-même pendant que Marie lui montrait seulement un rayon de sa gloire. Que sera-ce quand nous la verrons telle qu'elle est dans le ciel ? Enfants, jeunes filles, n'oubliez pas ce qui a fait Marie si belle, c'est son innocence. Imitez-la.

III. — La vertu de chasteté

« *Par ma blancheur, j'invite toutes les âmes à me ressembler par la pureté, par la chasteté.* »

On donne en effet le lis comme le symbole de la pureté qu'on appelle avec raison « la belle vertu. » Les âmes chastes sont réellement blanches et belles comme le lis. Et en disant cela, instinctivement nous pensons à la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui attire à elle le monde tout entier. Quelle

belle âme au milieu des épines, au milieu d'un monde corrompu ! Elle fut toujours si chaste, si pure !

En effet, l'âme pure et chaste est plus belle que les paroles les plus éclatantes, que la prairie émaillée de fleurs, que l'azur du ciel parsemé d'étoiles d'or.

La chasteté est la plus belle fleur que puisse produire le cœur humain. On l'appelle « la belle vertu » parce qu'elle embellit le corps et l'âme. Elle se reflète dans le regard et sur le visage, et donne à celui qui la pratique une beauté que ne donneront jamais la poudre de riz et toutes les inventions de la vanité. Elle embellit surtout l'âme et lui donne des charmes que la mort centuplera encore. L'âme chaste est si belle qu'elle charme les yeux de Dieu. L'Esprit-Saint s'écrie : « Oh ! qu'elle est belle, la génération des âmes chastes, avec l'éclat qui les environne ! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !* » (Sap., IV, 1).

Elle ravit aussi le cœur de Jésus. Il n'a voulu sur la terre être approché de plus près que par des vierges parfaitement chastes ; vierge était Marie sa mère ; vierge, son père nourricier, Joseph : vierge, son précurseur, Jean-Baptiste ; vierge, le disciple bien-aimé à qui il permit à la Cène de reposer sa tête sur sa poitrine.

L'Eglise honore cette vertu ; elle ne confie ses sublimes ministères qu'à des âmes qui ont fait vœu de la garder. Le monde lui-même, tout corrompu qu'il soit, ne peut s'empêcher d'admirer et de louer tous ceux qui la pratiquent.

C'est pour symboliser cette vertu que l'Eglise revêt de la robe blanche les nouveaux baptisés, qu'elle fait venir pour la Première Communion les petites filles en robes blanches et les petits garçons avec un brassard blanc.

Femmes, jeunes filles, auriez-vous accepté de voir, le jour de votre Première Communion, votre robe blanche déchirée et souillée d'ordures ? Le malheur

est mille fois plus grand si vous souillez par le péché la blancheur de votre âme.

IV. — Garder la blancheur de l'ame

« *On ne peut me garder blanc, car je me fane ; mais vous, vous pouvez garder blanches vos âmes par la prière, la fuite du monde et l'humilité.* »

Nous voyons en effet les lis des jardins se faner bien vite. Mais le lis de l'innocence peut et doit être conservé pour être transplanté dans les jardins du paradis.

Cependant on ne peut le conserver sans l'aide de Celui qui paît parmi les lis, *qui pascitur inter lilia.* » (Cant., II, 16). « Personne, dit le Sage, ne peut être chaste si Dieu ne lui en fait la grâce. » (Sap., VIII, 21). Non seulement Jésus se plaît parmi les lis, mais c'est lui qui les fait croître, qui leur donne et conserve la blancheur : car il veut les cueillir et les serrer sur son cœur, se les incorporer et les faire briller avec lui d'un vif éclat dans le ciel. Or, pour que Jésus conserve et fasse croître en nous la belle fleur de l'innocence, il faut nous tenir unis à lui par la prière et surtout par la communion et mériter son aide par une très grande humilité.

Un grand moyen aussi pour mettre à l'abri des vents desséchants cette belle fleur, c'est de la tenir loin des souffles impurs du monde. Le plus sûr, c'est de la mettre à l'abri des murs du cloître. C'est là surtout qu'on voit éclore et s'embellir sans cesse les lis immaculés. Puisse notre paroisse en voir s'épanouir beaucoup ! Ce serait un grand bonheur et un grand avantage pour les élus, pour leurs familles et pour la paroisse.

Mais, soit dans le cloître, soit dans le monde, le meilleur abri, le plus sûr tuteur des lis, c'est l'humilité, car l'impureté est la première punition de l'orgueil.

17

LE SERPENT

Ce soir, nous entendrons un prédicateur dont la voix est un sifflement et dont le sifflement est une menace. Heureusement, on le voit rarement dans nos régions. Quand on le rencontre, il faut le fuir. C'est le serpent.

I. — Craindre le serpent infernal

« *Je suis méchant, mais je dois te faire penser à celui qui m'a communiqué sa malice, à celui qui s'est servi de moi pour perdre tes premiers parents. C'est lui surtout qu'il faut craindre, car il te veut plus de mal que moi.* »

Le démon est *l'ennemi,* l'ennemi acharné parce que jaloux, l'ennemi à craindre parce que rusé et expérimenté ; cependant il est un ennemi humilié par Dieu et les anges et qu'on peut vaincre si on a bonne volonté.

Quelquefois il se fait lion quand il se croit assez fort, dans les temps de persécution surtout : mais le plus souvent il se fait serpent quand il se sent plus faible : il emploie alors la ruse et la femme.

Lion rugissant quand il a pour lui la force, les puissants du jour, il se sert des menaces, des supplices, de la mort ; il a fait ainsi des millions de martyrs, mais aussi combien d'apostats ! Voilà cinquante ans qu'il est un peu cela en France, car il a eu pour partisans les dépositaires du pouvoir. Aussi, par la menace de faire perdre les places, de n'avoir pas la faveur, il a fait bien des esclaves qui n'ont pas eu le courage de lui tenir tête.

Mais le plus souvent il se fait *serpent.* Il se cache sous les fleurs pour mordre au moment où on va les cueillir.

Quelle est sa plus grande ruse ? C'est, quand il

vient nous tenter, de nous cacher le mauvais côté du péché, de nous le montrer sous un aspect séduisant, en nous grossissant considérablement le plaisir et les avantages qu'il peut nous procurer, et en nous dissimulant ses suites funestes. C'est ce qu'il fit avec Eve : « Pas du tout ! lui dit-il, vous ne mourrez pas ; au contraire, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » (Gen., III, 4-5).

De même, pour nous faire tomber, il nous empêche de voir la malice et la folie du péché ; il nous promet l'impunité et nous fait croire qu'en le commettant nous nous procurerons un grand plaisir, d'importants avantages.

Oh ! le menteur ! le trompeur ! Défions-nous donc de lui. Et comme il ressemble au chien enchaîné qui ne peut mordre que ceux qui l'approchent, fuyons en repoussant la tentation aussitôt qu'elle se présente.

II. — Les alliés du serpent

« O hommes, depuis que j'ai perdu Adam par Eve, je continue ma tactique : c'est toujours par les filles d'Eve que je perds les descendants d'Adam. Par le péché d'Eve elles sont devenues serpents pour l'homme, si elles suivent leur nature gâtée par la faute originelle. »

L'homme mauvais est plutôt un lion, c'est-à-dire qu'il pousse au mal par la crainte, par la force, bien que souvent, lui aussi, il se fasse serpent et serpent rusé pour perdre la femme. Combien de pauvres filles sont mordues par ce serpent !

Mais sous ce rapport d'habileté et de ruse, la femme l'emporte sur l'homme. Mes chères sœurs, ne vous fâchez pas de ce que je vais dire. Mes paroles ne s'appliquent pas aux femmes, aux filles vertueuses comme vous, mais vous y prendrez une leçon, afin de ne pas devenir vous-mêmes des serpents pour ceux qui vivent ou vivront avec vous.

La mauvaise femme emprunte au serpent toute

sa ruse, toute son adresse. N'ayant pas la force en partage, elle a recours à l'habileté. Elle se fera douce, rampante, menteuse, flatteuse, caressante. De même que le serpent entoure sa victime des anneaux de sa longue queue, ainsi elle enlacera le pauvre imprudent dans ses embrassements, mais pour lui sucer jusqu'à la dernière goutte de son sang, de sa vie surnaturelle.

La mauvaise femme est mêlée à tous les grands crimes, sinon comme actrice, du moins comme instigatrice et comme auxiliaire. De combien de péchés sont causes les filles étourdies, les femmes corrompues ? Quel mal elles font autour d'elles par l'indécence de leur tenue, leurs regards effrontés, leurs paroles risquées, leurs sous-entendus, leurs caresses provocantes ! Combien de larmes elles font couler et combien elles en verseront !

Mes chères enfants, vous ne voudrez pas être semblables au serpent. Au contraire, comme Marie, la nouvelle Eve, vous voudrez écraser sa tête, alors qu'il voudrait vous perdre et perdre les autres par vous. Comme Marie, vous voudrez même contribuer à arracher au serpent ses victimes.

III. — Une leçon de prudence

« *A mon école venez apprendre la prudence* : « prudentes sicut serpentes. » (Math., x, 16).

C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous redit cette leçon. Le serpent est très prudent. Ordinairement il se cache sous l'herbe, dans les broussailles, derrière les buissons, dans les fentes d'un rocher. Au moindre bruit, s'il croit à un danger pour lui, il se dérobe ; quand il veut sortir de sa retraite, il élève un peu la tête et de son regard perçant il explore les alentours. Il n'habite pas habituellement au milieu des hommes, mais dans des endroits écartés et déserts. Enfin, quand le serpent est surpris et ne peut fuir, il cache sa tête dans les replis du reste de son corps, car pour lui c'est dans la tête qu'est la vie.

A l'exemple du serpent, soyons prudents. La prudence est comme l'œil de l'âme : sans elle on marche en aveugle. Elle regarde le passé pour en retenir les leçons, elle examine le présent pour choisir son chemin, elle prévoit l'avenir pour ne jamais faire ce dont elle devra se repentir. Elle est comme le cocher qui conduit le char de toutes les autres vertus. Sans elle notre âme ici-bas est comme un navire sans gouvernail au milieu de la mer, comme un cheval sans rênes : elle est bien vite emportée au milieu des précipices.

La prudence comprend l'examen de la fin à atteindre et des moyens nécessaires, le bon jugement pour le choix de ceux-ci, la diligence pour les employer, et la constance pour achever quand on a commencé.

S. Grégoire dit : « J'aime mieux une goutte de prudence qu'une mer de bonne fortune, » et un autre Père : « Ce qu'est l'or parmi les autres métaux, la prudence l'est parmi les autres vertus. »

Aussi, à l'exemple du serpent, fuyons le monde et tenons-nous cachés ; quand nous devons aller dans le monde, prévoyons les dangers et prenons nos précautions. Réfléchissons avant de parler et d'agir, et surtout ne parlons et n'agissons jamais dans un premier mouvement de colère ou de passion. Ne nous fions pas à nos propres lumières et demandons conseil. En trois mots, veillons, prions et défions-nous.

IV. — Ne pas imiter le serpent

« *Il y a de tes semblables, ô homme, qui me ressemblent plus particulièrement : ce sont surtout les ingrats, les flatteurs et les détracteurs. Ils sont appelés serpents dans les saints Livres. Ne fais pas comme eux.* »

1. *Les ingrats.* La fable raconte qu'un jour un laboureur, ayant vu un serpent engourdi par le froid, le mit dans son sein pour le réchauffer ; mais le serpent, une fois ranimé, mordit son bien-

flatteur qui en mourut. Combien de parents, en flattant trop leurs enfants, réchauffent ainsi des vipères qui, plus tard, leur mordront le cœur et plongeront leur vieillesse dans le chagrin !

Enfants, ne soyez pas des vipères pour vos parents. Mais quant à vous, parents, ne faites pas de vos enfants des vipères par trop de gâteries, par une éducation trop molle : faites-en avant tout des enfants de Dieu.

2. *Les flatteurs.* La flatterie est un lacet, enduit de miel pour que vous vous y laissiez prendre. Le Sage l'a dit : « Les blessures faites par un ami valent bien mieux que les baisers trompeurs de flatteurs ennemis. » Les flatteurs sont, en apparence, des amis ; en réalité, ils sont des ennemis. Ils sont essentiellement doubles. Ils vous font des compliments par devant et vous mordent par derrière ; ils vous sourient en passant devant vous et quelques pas plus loin vous tirent la langue.

Combien ils vous aiment davantage, ceux qui ont le courage de vous dire la vérité, même quand il vous est dur de l'entendre ! Nous n'avons du reste pas besoin de compliments. Nous sommes déjà bien trop orgueilleux sans cela. Les compliments sont l'engrais de l'orgueil.

3. *Les détracteurs.* Le Psalmiste dit qu'ils aiguisent leur langue comme celle du serpent pour mieux piquer. Le détracteur enlève un bien qui vaut mieux que la fortune : la bonne renommée. Il a une langue qui est comme un glaive à trois tranchants, par lesquels il blesse ceux dont il parle, ceux à qui il parle et enfin lui-même. Il blesse la justice et la charité ; il désobéit à Dieu sur un point qui lui est à cœur comme la prunelle de son œil, et encourt le reproche de Jésus : « Comment vois-tu une paille dans l'œil du prochain, toi qui ne vois pas une poutre qui est dans le tien ? » (Math., VII, 3).

18

LES SEMAILLES

Notre prédicateur de ce soir prêche surtout au printemps : c'est un travail que font les jardiniers, les cultivateurs. A quoi doivent nous faire songer les semailles : c'est ce que nous allons considérer.

I. — Le temps des semailles

« Jeunes gens, c'est à vous d'abord que nous nous adressons : vous aussi vous êtes des semeurs et vous semez pour la vie tout entière. »

Toute la vie est une semence d'éternité. Tous, vieillards, hommes mûrs, jeunes gens, enfants, nous semons à chaque instant pour le ciel ou pour l'enfer et nous récolterons après notre mort selon que nous aurons semé.

Mais la jeunesse est plus particulièrement le temps des semailles, parce qu'elle est une semence non seulement pour l'éternité, mais aussi pour l'âge mûr et la vieillesse. Souvent c'est la jeunesse qui décide de tout. Je dis « souvent, » parce qu'on peut encore se convertir et devenir un saint après une mauvaise jeunesse, comme on le voit par une sainte Madeleine, un S. Paul et tant d'autres. Mais la règle ordinaire, c'est que, pour devenir un saint, il faut commencer de bonne heure.

C'est en effet pendant la jeunesse qu'on prend les idées, les manières de voir qui orienteront la vie du côté du bien ou du mal ; c'est alors que se contractent les habitudes qui sont comme une seconde nature dont on ne peut se défaire. Nous vivons surtout d'habitudes.

Enfin, comme c'est Dieu qui est le maître des destinées, souvent il traite l'homme dans l'âge mûr

et dans la vieillesse selon qu'il l'a mérité dans sa jeunesse. C'est pourquoi on peut dire que c'est dans la jeunesse qu'on attire sur soi, pour la vie entière, la bénédiction ou la malédiction de Dieu, surtout par la conduite que l'on tient envers ses parents.

II. — Faire de bonnes semailles

« *On récolte ce qu'on a semé : si vous voulez faire une bonne récolte, faites de bonnes semailles.* »

Si on sème des épines, on ne récolte pas des raisins. « *Quia ventum seminabunt, et turbinem metent.* Parce qu'ils sèment le vent, ils récolteront la tempête. » (Osée, VIII, 7).

Ordinairement le temps des semailles est pénible. On sort de l'hiver, les frimas n'ont pas encore disparu entièrement. Voilà pourquoi le Psalmiste chante : « *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua.* Ils s'en allaient, jetant leurs semences, en pleurant. » (Ps. CXXV, 6). Mais si l'on a fait de bonnes semailles, c'est avec allégresse qu'on emporte sa récolte dans ses greniers, quand vient la moisson.

Semer, c'est sacrifier, c'est jeter en terre toute une provision de graines dont on aurait pu se nourrir. De même, dans la jeunesse, pour n'acquérir que des idées droites, ne contracter que de bonnes habitudes et attirer sur soi la bénédiction de Dieu, il faut se renoncer soi-même, se vaincre, se priver des mauvaises satisfactions que la nature corrompue demande, et porter la croix à la suite de N.-S. Jésus-Christ. Mais on se procure par là un bel avenir ici-bas : l'honneur, la joie, la paix de la conscience, et non seulement le courage et la résignation, mais même la satisfaction et la joie dans la souffrance. On a dès cette vie un avant-goût du ciel, parce qu'on vit dans la lumière, l'espérance et l'amour, et pour l'éternité on se prépare un bonheur sans mesure : le bonheur de Dieu lui-même.

Souvent, au contraire, pour vouloir dans la jeunesse se procurer quelques plaisirs honteux, quelques satisfactions coupables, on se ménage pour l'a-

venir la honte, le mépris, le trouble continuel de la conscience, l'égarement de toute une vie, des maux sans consolation et sans espérance. En cette vie, au lieu d'avoir les satisfactions du cœur, on aura l'agitation de toutes les passions et de tous les mauvais sentiments. Et pour l'autre, que récoltera-t-on par là ? Une éternité de haine, de désespoir et de souffrance dans l'enfer.

Il est vrai que quelquefois, au dernier moment, par une grâce infinie de la miséricorde de Dieu, on pourra, si l'on a fait de mauvaises semailles durant toute sa vie, semer du moins le repentir qui ouvrira la porte du ciel ; mais on n'en aura pas moins gaspillé un temps qui aurait pu accumuler une semence de gloire et de bonheur pour l'éternité. De plus, combien y en a-t-il qui ont cette grâce du repentir au dernier moment ? Il est beaucoup plus sûr, plus doux, plus avantageux, de s'y prendre plus tôt.

III. — La bonne semence

« *Pour faire de bonnes semailles, il faut confier à la terre de bonnes semences : Jésus lui-même nous apprend que la bonne semence est sa divine parole :* « Semen est verbum Dei. » (Luc, VIII, 11).

La vie surnaturelle étant une participation à la vie de Dieu, c'est-à-dire à sa connaissance et à son amour par le Verbe et le St-Esprit, c'est Dieu seul qui est le semeur de cette vie, car c'est lui seul qui possède les vérités divines, et ce sont ces vérités, morcelées, rapetissées et enveloppées sous l'écorce de la parole humaine, qui sont le germe de la vie parfaite.

Dieu a envoyé son Fils qui est son Verbe, sa parole, nous enseigner ces vérités mises ainsi à notre portée : « *Deus... locutus est nobis in Filio* » (Hébr., I, 2), et c'est par la foi que cette semence est reçue dans notre âme.

Comment y est-elle jetée ? Dieu peut la commu-

niquer directement par lui-même, au moyen de lumières, d'inspirations intérieures, comme il le fit pour sa Mère, pour S. Jean-Baptiste, qui eurent la science infuse, et pour S. Paul au moment de sa conversion, comme il le fait encore pour les saints à qui il révèle ses sublimes secrets.

Mais le moyen ordinaire employé par Dieu, c'est l'enseignement de l'Eglise, qui conserve les grains de la divine semence dans l'Ecriture Sainte et la Tradition.

Les canaux en sont : 1° la *lecture* des Livres inspirés, en particulier du Saint Evangile expliqué et commenté par les Pères et les Docteurs ; c'est une source intarissable où tous peuvent puiser.

2° La *prédication*. Ce sont les Apôtres et leurs successeurs, les évêques et les prêtres, qui ont été chargés de vous transmettre cette divine parole : « *Euntes docete.* » C'est le Christ qui vous parle par leur bouche. Etes-vous assez empressés pour les entendre ?

3° Les *saints* qui l'ont reçue, enseignée et pratiquée. La lecture de la vie des saints et de leurs écrits est très utile pour vous aider à devenir vous-mêmes des saints.

4° Vos *parents*, vos *amis*, qui ont l'esprit chrétien et qui, dans leurs conversations, vous communiquent les vérités de la foi ou qui vous les montrent mises en pratique dans leur conduite. Notre vie doit être une lumière pour les autres. « *Sic luceat lux vestra coram hominibus...* » (Math., v, 16).

IV. — Eloigner les semeurs de zizanie

« *S'il y a de bons semeurs, il y en a aussi de bien mauvais qui sèment la zizanie dans les âmes. Il faut, si c'est possible, les éloigner : ils sont nombreux.* »

1. *Le démon*. C'est lui qui est le plus mauvais semeur : il est le prince des ténèbres, le père du mensonge qu'il cherche à répandre dans les âmes.

2. *Les auxiliaires du démon*. Après le démon,

c'est le monde avec ses fausses maximes ; ce sont surtout, dans le monde, les incroyants, les impies, les libertins, par leurs conversations ; quelquefois c'est le mauvais milieu où l'on vit et où l'on respire un air empoisonné d'erreur.

3. Surtout *la mauvaise presse*. Le grand moyen dont se servent aujourd'hui le démon et le monde pour répandre leur mauvaise semence, c'est la *presse* : les journaux, les romans, les feuilletons qui, répandus par millions chaque jour, jettent non pas des semences de vie, mais des semences de mort dans le champ des âmes. Nous sommes maintenant au milieu d'un tourbillon de mauvaises semences qui peuvent s'insinuer en nous par tous nos sens. Tenons bien fermées les portes de notre âme, et si quelques germes de la mauvaise semence y paraissent, hâtons-nous de les arracher.

19

LE FEU

Le prédicateur de ce soir nous est bien agréable quand au dehors il gèle ou que la tempête fait rage ; de plus, toute l'année il nous est bien utile : il s'agit du feu.

I. — Le feu sacré

« *Avant tout je dois te rappeler la belle parole de Jésus : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et qu'est-ce que je veux, sinon qu'il soit allumé dans les cœurs ?* Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur ? » (Luc, XII, 49).

Le feu matériel que Dieu nous a donné nous

rend déjà bien des services, mais il n'est qu'une faible image de cet autre feu qui est *l'amour divin.* En Dieu cet amour est Dieu lui-même : « *Deus charitas est* » (I Jo., IV, 8), et il est plus particulièrement une Personne divine : le St-Esprit. En dehors de Dieu, cet amour est une vertu par laquelle Dieu rend sa créature semblable à lui et la fait devenir, comme lui, tout amour : « *Ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit.* » (Jo., XVII, 26).

Devenir amour, devenir feu, voilà le but vers lequel doit tendre toute la vie chrétienne, puisque c'est pour cela que le Fils de Dieu est venu sur la terre. C'est la seule chose nécessaire pour nous ; c'est notre bonheur pour cette vie et pour l'autre ; c'est pour nous la seule véritable richesse, car c'est cet amour qui donne un prix infini à toutes nos actions, à toutes nos peines ; c'est cet amour qui nous rend féconds en bonnes œuvres, qui fait de nous dans l'Eglise des flambeaux, des foyers pour nos frères. C'est cet amour qui embellit notre âme d'une beauté toute céleste, fait d'elle le temple de la divinité et de nous les enfants de Dieu et les héritiers du ciel.

Cet amour est la vertu que célébrait S. Paul quand il disait que sans elle tout le reste n'est rien : « *Si caritatem non habuero, nihil sum* » (I Cor., XIII, 2), qu'avec elle on ne craint rien et qu'on est plus fort que la mort.

Cet amour est vraiment un feu, puisqu'il consume en nous le vieil homme, puisqu'il nous remplit d'ardeur et nous enflamme, puisque c'est le nom que lui donne Jésus, puisque chez plusieurs saints il a brûlé leurs habits sur leur poitrine, puisque, comme le feu, il se propage et communique au loin l'incendie.

Comment allumer et attiser ce feu en nous ? 1° En connaissant mieux le bon Dieu, son amour, ses innombrables bienfaits ; 2° En désirant ardemment l'aimer de plus en plus ; 3° En demandant sans cesse cette grâce à Dieu dans nos prières ; 4° En

multipliant les actes d'amour comme ceux-ci : « Mon Dieu, je vous aime ; mon Dieu, je fais ceci par amour ; mon Dieu, j'accepte cet ennui, cette peine. » C'est en forgeant qu'on devient forgeron ; c'est en aimant qu'on apprend à aimer mieux ; 5° En mettant souvent notre cœur si froid près du cœur tout embrasé de Jésus, par la visite au St-Sacrement, et mieux encore par la communion spirituelle et sacramentelle ; 6° En détruisant de plus en plus en nous les obstacles à cet amour, par le détachement de tout et surtout par le renoncement à nous-mêmes, car l'amour-propre est le grand adversaire de l'amour de Dieu.

II. — Le feu des passions

« S'il y a en toi, chrétien, un feu venu du ciel qu'il faut attiser, il y en a un autre qu'il faut avoir bien peur de laisser s'allumer dans ton âme : c'est le feu des passions, qui est soufflé par l'enfer. »

Toutes les passions humaines sont comparées au feu parce qu'elles s'allument facilement dans le cœur de l'homme, qu'elles donnent à ce cœur l'ardeur pour le mal, et que, si on ne les étouffe pas, elles font dans l'homme et autour de lui de terribles ravages, ravages souvent plus désastreux que ceux de l'incendie.

Non seulement elles mènent une âme à sa perte éternelle, mais elles détruisent en elle tout ce qu'il y a de bon, font commettre une multitude de fautes, des crimes même, et au lieu de rassasier le cœur et de lui donner le bonheur, elles le plongent dans la misère et le rendent malheureux dès cette vie.

Mais la passion dont les flammes sont les plus redoutables, c'est l'amour impur. Dans quel esclavage plonge cette passion et quels ravages elle fait ! Ayez bien peur de laisser s'allumer en vous cette terrible flamme qu'une étincelle, un rien peut allumer !

Et ne l'allumez pas non plus, par votre faute, dans les autres, par des recherches, des conversations

passionnées, des cadeaux, des toilettes indécentes, des assiduités, des rendez-vous, des familiarités, qui sont par eux-mêmes des fautes et constituent une provocation à des fautes plus graves.

Si la passion est allumée, il faut à tout prix l'étouffer par la fuite, par la prière et la mortification, par le souvenir des fins dernières, la réception fréquente et fervente des sacrements, le recours à la Sainte Vierge.

Ayez bien peur aussi de cet autre feu qui s'appelle la discorde et fait plus de ravages que l'incendie : ne l'allumez jamais et ne soufflez pas dessus pour l'attiser. Bien trop nombreux, hélas ! sont les semeurs de discorde dans toutes les paroisses.

III. — Le feu de l'épreuve

« *Chrétien, tu trouves ici-bas un feu qu'il ne faut pas craindre, mais que tu dois avoir soin d'utiliser pour ta sanctification : c'est le feu des épreuves, des tribulations, qui est comme le creuset où se purifie l'or de la charité.* »

Dans les desseins de Dieu, les épreuves, les maux de la vie, qui étaient d'abord une punition du péché, sont devenus par les soins du Sauveur Jésus, qui les a pris pour lui, le grand moyen de sanctification et de salut.

Ils sont d'abord correction et rappel pour le pécheur, puis ils deviennent une expiation, un paiement de la dette contractée envers la justice de Dieu ; ils purifient aussi l'âme, en la détachant des créatures et d'elle-même, en consumant en elle, en faisant mourir le vieil homme. Dans le chrétien qui aime son Dieu, les souffrances sont un moyen de montrer et d'accroître l'amour, et de l'allumer autour de soi et au loin.

Nous avons besoin de changer complètement nos manières de voir par rapport à l'épreuve et à la souffrance. Un Dieu fait homme a pris la souffrance pour lui quand il aurait pu choisir la joie : « *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* » (Hébr., XII,

2). Il a donc eu ses raisons pour cela : c'est que, si on la sanctifie, la souffrance est bonne.

Je dis même qu'elle est ce que nous avons de meilleur et de plus avantageux ici-bas : car elle est le moyen d'arriver bien plus sûrement au ciel, d'y monter bien plus haut et d'y faire arriver les autres. On peut par la souffrance se détacher de tout ici-bas. Et que de mérites on peut amasser si on l'accepte par amour ! Que de bien on peut faire par la souffrance offerte pour le salut des âmes !

J'ai dit que la souffrance est ce que nous avons de meilleur, parce que, si nous étions assez saints, non seulement la souffrance nous rendrait plus saints, mais c'est elle qui nous procurerait nos plus grandes jouissances, témoins les martyrs qui, après d'affreux tourments, disaient aux tyrans : « Nous n'avons jamais été à pareille fête. *Nunquam tam jucunde epulati sumus.* » Cela s'est réalisé aussi pour la petite sainte Thérèse de Lisieux, qui en était arrivée à aimer tellement la souffrance qu'elle ne souffrait plus dans les plus grands tourments de l'âme et du corps, et qui disait qu'elle ne savait pas comment elle pourrait s'acclimater en paradis où l'on ne peut plus souffrir. La souffrance est à l'âme ce que le feu est à l'or : il le purifie et l'embrase ; ce que la lime est au fer : elle enlève la rouille et polit ; ce que le van est au blé : il sépare le bon grain de la nielle et de la paille ; ce qu'est la lessive au linge : elle lave et blanchit ; ce qu'est le sel à la viande : il la rend savoureuse et la préserve de la corruption ; ce qu'est le filtre à la liqueur : il la clarifie. Est-ce qu'il n'a pas fallu que le Christ lui-même souffrît et entrât ainsi dans sa gloire ?

IV. — Le feu de l'enfer

« *Enfin, chrétien, il faut que tu penses au feu que tu dois craindre par-dessus tout, au feu qui ne s'éteint pas, qui est allumé par la colère de Dieu et attisé par sa justice, au feu de l'enfer.* »

Il y a du feu en enfer. C'est Dieu qui l'a allumé, dans son amour miséricordieux, pour nous forcer à aller au ciel, mais qui s'en servira pour satisfaire sa juste vengeance sur ceux qui n'auront pas voulu répondre à son appel. C'est lui-même qui nous apprend, sans qu'il puisse nous rester le moindre doute, l'existence de ce feu par ces paroles : « Allez, maudits, au feu éternel, » et qui nous répète quinze fois cet avertissement dans son saint Evangile.

Pères, docteurs et théologiens sont d'accord sur ce point : c'est un feu réel, physique. L'Eglise a condamné ceux qui disent qu'il faut prendre le mot « feu » dans un sens métaphorique pour signifier l'acuité de la souffrance.

Qu'est le feu de l'enfer ? C'est un feu intelligent, en ce sens que, dirigé par Dieu et les anges, il s'attachera surtout aux membres et aux organes qui auront servi à commettre le péché. Ce feu sera entretenu par la toute-puissance de Dieu et attisé par sa juste colère.

L'action de ce feu sera proportionnée 1o au nombre des péchés commis : n'amassons pas des charbons ardents sur notre tête en multipliant nos péchés ; 2o à la gravité de nos péchés, c'est-à-dire à leur malice, et les grands crimes seront plus punis que des péchés de faiblesse ; 3o à l'abus des grâces : à ce compte notre enfer serait terrible, car nous avons reçu bien plus de grâces que tant d'autres ; 4o aux péchés qu'on aura fait commettre aux autres, aux scandales donnés : si donc nous voulons nous damner, n'entraînons pas dans l'enfer avec nous des malheureux qui s'acharneront contre nous pendant toute l'éternité.

Oh ! m. f., entendons le mauvais riche qui nous crie du fond de l'enfer : « *Crucior in hac flamma !* (Luc, XVI, 24). Je suis torturé dans ces flammes ; je ne vois que du feu, je ne touche que du feu, je n'avale et ne respire que du feu, le feu brûle tout mon être sans que la plus petite partie soit épar-

gnée ! » Vous sentez-vous la force d'habiter dans ce feu dévorant, dans ces flammes éternelles ? « *Quis poterit habitare cum igne devorante ?* » (Is., XXXIII, 14). Sinon, pourquoi vous exposer de gaieté de cœur à y descendre ?

20

LE PORC

Il semble qu'on ne devrait pas oser produire devant une assemblée qui se respecte le prédicateur de ce soir. Il est malpropre, son nom est une injure et une honte, sa voix est un grognement. Et cependant, puisque Notre-Seigneur l'a mis en scène plusieurs fois dans l'Evangile, c'est qu'il veut que nous tirions de lui de salutaires leçons. Ce prédicateur est l'animal immonde : le porc. Ecoutons-le.

I. — La fange des passions

« ***Je suis sale, repoussant,*** *je me plais dans la boue et l'ordure ; mais toi, ô homme qui t'abandonnes aux passions de la chair, à l'impureté, tu te ravales à mon niveau ; que dis-je ? tu descends plus bas que moi.* »

En effet, dans le langage populaire, si énergique et si imagé, on désigne le libertin par l'autre nom du porc, et ses actions par le mot qui signifie des actions de porc. C'est bien à une pareille dégradation qu'aboutit le prodigue de l'Evangile. Après avoir dépensé toute sa fortune dans l'inconduite, dans la luxure, dit Notre-Seigneur, il en fut réduit à se mettre, pour apaiser sa faim, au service d'un maî-

tre qui l'envoya vivre au milieu des pourceaux. Dans ce milieu, le pauvre malheureux, qui n'avait pas de quoi manger à sa faim, c'est-à-dire dont les passions n'étaient pas assouvies, enviait aux pourceaux leur pâture, c'est-à-dire leurs jouissances honteuses. Quelle abjection ! quelle dégradation pour un enfant de bonne famille !

Le porc se plaît dans la fange, il s'y roule tout entier ; il est la saleté vivante. Bien sale aussi est le libertin, plus sale encore est la libertine : ils sont plus sales que s'ils s'étaient roulés dans la boue du chemin. On ne reconnaît plus en eux des créatures humaines, tellement c'est la bête et uniquement la bête qui se montre en eux. « *Comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis.* » (Ps. XLVIII, 13).

D'où es-tu parti, ô impudique, et où es-tu arrivé ? Tu étais enfant de Dieu, frère des anges ; ton âme était belle, brillante d'une beauté céleste, et maintenant te voilà devenu semblable à l'animal immonde qui a toujours le museau dans l'ordure et s'y délecte !

Que dis-je ?... Tu es bien descendu au-dessous. L'animal, pour jouir, suit au moins les lois de la nature ; et toi, ô impudique, ô libertine, pour te satisfaire tu te livres à des actes dont les animaux rougiraient s'ils pouvaient rougir, mais qu'au moins jamais ils ne se permettent.

Toi aussi, tu devrais rougir ; mais non, tu ne sais plus rougir. Pas plus que le porc n'a honte quand il sort du fumier, souillé des pieds à la tête, pas plus le libertin et la libertine n'ont honte de leurs désordres. Ils osent même en parler et s'en vanter. Ils sont arrivés au comble de la dégradation.

Et de prétendus chrétiens et chrétiennes font leurs délices de ces turpitudes, soit étalées dans les théâtres et les cinémas, soit exposées jusqu'aux plus grossiers détails dans les romans ! Craignons que Dieu ne traite certains milieux comme il a traité Sodome et Gomorrhe !

II. — Les contacts malpropres

« *Quand je suis couvert de boue, on ne me touche que du bout du pied, de peur de se salir ; on ne vient pas se frotter contre moi. Ainsi, vous qui ne voulez pas salir votre âme, vous devez fuir les libertins, plus encore les libertines, et tout ce qui sent la luxure.* »

Jeunes gens, jeunes filles, si vous voulez ne pas tomber dans l'infamie du vice impur, ne vous laissez pas même *toucher la main* par la libertine ou par le libertin. « *Vincula sunt manus illius.* Leurs mains sont de fortes cordes pour vous lier. » (Eccl., VII, 27). C'est l'Esprit-Saint qui vous l'apprend.

Si l'on veut vous toucher, sachez vous défendre ou tout au moins fuyez. La fuite est la seule protection sérieuse contre le vice impur. Celui qui touche quelque chose d'obscène, personne, livre, gravure, drame ou comédie, conversations, regards, auditions, souille aussitôt son âme. Il faut à la première apparence du danger se détourner et s'enfuir.

Jeunes gens, jeunes filles, avez-vous cette peur du mal et des occasions du péché impur ? Au contraire, ne les recherchez-vous pas, alors même que vous recherchez par là le poison et le coup mortel pour votre pauvre âme ? Vous défiez-vous assez de cet instinct dégradé qu'on retrouve ordinairement chez les jeunes encore chastes : la curiosité du mal ? Quelle témérité de céder à cette tentation et quelles déceptions ensuite !

III. — La rançon du plaisir défendu

« *On m'engraisse, mais c'est pour me saigner. Impudique, tu te repais de tes désordres, et tu ne vois pas que tu te plonges toi-même le couteau dans la gorge.* »

En effet, l'impudique sacrifie à son infâme passion tout ce qu'il a de meilleur. Il lui sacrifie :

1° *Son honneur.* Il est montré au doigt et l'on chuchote sur son compte de vilaines histoires. La jeune dévergondée est regardée comme un rebut,

comme un chiffon sali qui a été traîné sur la boue des routes. Un jeune homme qui se respecte se gardera bien de ramasser ce chiffon : il n'ose pas même le toucher du pied.

2° *Sa fortune et souvent sa situation.* Pour satisfaire sa passion et les complices de ses désordres, il faut cadeaux, toilettes, voyages, temps perdu, affaires négligées, devoirs professionnels mal remplis, et souvent perte de sa place.

3° *Sa santé.* Combien de maladies engendrées ou rendues plus graves par les désordres des mœurs ! On voit des jeunes gens, des jeunes filles étiolés, usés avant l'âge : on croit entendre déjà derrière eux, dit un célèbre prédicateur, les pas du fossoyeur qui va creuser leur tombeau. Quelle en est la cause? Les fautes honteuses. L'inconduite est aussi la grande pourvoyeuse des asiles d'aliénés.

4° *Sa beauté.* Chez l'impudique, plus de limpidité, de candeur et de franchise dans le regard ; plus de modestie, de dignité dans la tenue, mais l'effronterie, le *toupet*, un visage flétri, fané et ridé.

5° *Son avenir.* Combien l'inconduite brise d'avenirs et fait manquer de bons établissements ! Et si on s'établit après le désordre, on aura un foyer où il n'y aura ni estime réciproque ni véritable affection, mais au contraire le mépris et la discorde.

6° *La vie de son âme.* Les péchés d'impureté sont tous en matière grave et ils mènent à la violation de tous les commandements, souvent même à des crimes : ils sont la grande porte de l'enfer. « Sur cent pécheurs qui se damnent, il y en a quatre-vingt-dix-neuf, dit S. Alphonse de Liguori, qui se damnent à cause du péché impur, et le centième, s'il ne se damne pas principalement à cause de cela, ne se damne pas sans cela. »

IV. — Un reproche aux intempérants

« Je ne vis que pour ma bouche et mon ventre, cependant je ne vais pas jusqu'aux mêmes excès que toi, homme intempérant et ivrogne. »

Je m'arrête à temps quand j'ai assez mangé ou bu ; je ne vais pas au delà des limites de mes besoins ; je ne me fais pas vomir pour pouvoir manger encore ; je ne mange pas jusqu'à me rendre malade. Habituellement je mange à des heures réglées et surtout je ne me saoule pas comme toi, ivrogne, jusqu'à déraisonner, dire des abominations, battre et tout casser dans le ménage, injurier, blasphémer, dire et faire des obscénités, et même tomber ivre-mort sous la table. Je ne mets pas comme toi les miens dans les larmes et dans la misère pour contenter une basse passion.

O frères bien-aimés, chers jeunes gens, ne soyez jamais de ceux dont l'Apôtre écrit : « *Domino nostro non serviunt, sed suo ventri.* Ils sont les serviteurs, non pas de Dieu, mais de leur ventre. » (Rom., XVI, 18).

L'alcoolisme. — Combien il y aurait à dire sur les dangers et les ravages de l'alcoolisme, qui nuit non seulement à celui qui s'adonne à la boisson, mais aussi à sa progéniture ! Les enfants d'alcooliques sont sujets à bien des maladies, et chez eux, comme chez leurs parents, les maladies sont bien plus graves. Souvent aussi les descendants de l'alcoolique sont bien bornés, quelquefois même idiots.

Pour s'alcooliser, il n'est pas nécessaire de s'enivrer et de faire des excès remarqués. L'usage exagéré du vin et des liqueurs suffit, et le corps humain souffre de leur ingestion habituelle et un peu trop considérable.

Là où les pouvoirs publics n'exercent pas un contrôle sévère sur la vente du vin et des alcools, les marchands peu consciencieux ont la tentation de faire flèche de tout bois, de distiller toutes sortes de poisons et même, ô horreur ! les produits retirés des égouts ou des lieux d'aisances. Un homme bien renseigné déclare, dans un livre qui a fait autorité sur cette question, que pendant de longues années, dans les débits de la frontière, de Gap à Belfort, on a servi aux clients le produit de la distillation des

vidanges de Paris. Quoi qu'il en soit, ce qu'on buvait en avait l'odeur et il ne fallait pas être délicat pour y tremper ses lèvres.

Quelle est la principale cause qui mène à l'abus des boissons ? La fréquentation des cabarets. Jeunes gens, hommes mûrs, fuyez donc le cabaret, et cela pour bien d'autres raisons encore que nous examinerons plus tard.

21

LA LUNE

Hier nous sommes allés chercher notre prédicateur bien bas. Ce soir, prenons-le plus haut. *Paulo majora canamus !* Elevons-nous jusqu'au firmament par une belle nuit d'été. Nous y trouverons notre prédicateur qui préside à la nuit, comme le soleil préside au jour. Il s'agit de la lune.

I. — Le symbole de Marie

« *Je suis le symbole de la plus belle des créatures, de celle qui brilla au milieu des ténèbres où était plongée l'humanité et lui apporta Celui qui est la lumière du monde.* »

La lune est le symbole de la Sainte Vierge, à qui l'Eglise applique ces mots du Cantique des cantiques : « *Pulchra ut luna,* belle comme l'astre des nuits. »

1. Comme la lune, Marie parut brillante dans la nuit. Quand elle vint au monde, la masse des hommes était plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie et ignorait le vrai Dieu. Sa naissance annonça la joie au monde, parce qu'elle était le prélude de la naissance de Jésus, la lumière du monde.

2. Marie fut elle-même, dès le premier instant,

l'astre lumineux empruntant sa lumière au Soleil de justice, car, dès le premier instant, celui qui voulait être son Fils lui donna la science infuse et toutes les vertus.

3. Comme la lune, Marie alla croissant. Comme la lune qui se lève, elle apparut sur les sommets : « *Fundamenta ejus in montibus sanctis* » (Ps. LXXXVI, 1), car elle commença par où les plus grands saints finissent. Dès le premier instant elle les dépassa tous. Elle dépassa même tous les saints réunis. Et sa sainteté alla croissant merveilleusement par les élans de son cœur : « *Exsultavit ut gigas.* » (Ps. XVIII, 6).

4. Comme la lune reçoit du soleil tout son éclat, ainsi Marie reçut de son fils Jésus toute sa splendeur, et jamais aucun obstacle, aucun péché, aucune imperfection, aucune attache purement humaine n'arrêtèrent les rayons de ce soleil et n'empêchèrent Marie de les refléter tous.

5. Enfin, même quand il y a des nuages et que la lune est voilée par eux, elle diminue les ténèbres. Oh ! c'est bien aussi le rôle de Marie. Pour ceux qui sont encore dans les nuages de l'incrédulité et du péché, Marie, qui est la dispensatrice des grâces de Dieu, diminue les ténèbres qui les environnent. Et pour ceux que Marie a amenés à la foi et à l'amour, elle est la douce lumière qui, dans la nuit de l'exil, leur montre le chemin du ciel. O Marie, bel astre des nuits, brillez toujours au milieu des ténèbres de mon âme, pour me préserver des égarements et des chutes !

II. — Le symbole de l'Eglise

« *Je suis aussi le symbole frappant de la Sainte Eglise catholique, qui reçoit toute sa lumière du Christ et la répand plus ou moins à travers les ténèbres de ce monde par les prédications de ses prêtres et le spectacle des vertus de ses saints.* »

Comme la lune reçoit tout son éclat du soleil et reste obscure dans toutes ses parties que les rayons

du soleil n'atteignent point, ainsi l'Eglise, épouse du Christ et mère des hommes, reçoit de son divin Epoux tout ce qui lui est nécessaire pour remplir sa mission.

Du Christ elle reçoit : — 1° l'*enseignement* qu'elle transmet à ses enfants : le rôle du prédicateur chrétien, en effet, n'est pas d'inventer, mais d'être le porte-parole du Christ, d'exposer et d'expliquer sa doctrine et d'en tirer les conclusions indiscutables ; c'est à lui que s'appliquent ces mots : « Celui qui vous écoute m'écoute » ; — 2° l'*autorité* : avec la charge d'enseigner, l'Eglise a reçu du Christ le droit de commander pour faire mettre en pratique ses enseignements : « *Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis* » (Math., XXVIII, 20) : — 3° la *mission d'administrer les sacrements* par lesquels elle remplit son rôle d'épouse du Christ et de mère des chrétiens ; — 4° la *fonction d'associée à la prière perpétuelle du Christ*, car l'Eglise est avant tout essentiellement la grande suppliante avec Jésus. En un mot, elle reçoit du Christ mission, pouvoirs et moyens pour retirer les hommes des ombres de la mort, faire luire à leurs yeux la lumière voilée de la foi, leur faire ainsi traverser par un chemin sûr la nuit de l'exil, pour arriver à la pleine lumière du paradis.

Comme nous devons être reconnaissants à Notre-Seigneur de nous avoir donné cette Mère pour prendre soin de nous, et de continuer à l'assister en agissant en elle et par elle !

Assurément, avec l'Eglise ici-bas, comme avec la lune durant la nuit, ce n'est pas la pleine lumière, ce n'est pas encore le soleil du paradis dont l'éclat nous ferait mourir. L'Eglise c'est la lune qui éclaire plus ou moins. Comme elle est composée d'hommes changeants, pécheurs et mortels, elle a, comme la lune, d'incessantes variations. Elle n'a pas, comme Marie, seulement des accroissements, mais, comme la lune, elle croît et décroît par endroits. Elle a même des éclipses passagères. De même que devant

la lune passent des nuages qui obscurcissent sa lumière, de même devant l'Eglise les passions humaines, les scandales, les persécutions voilent son éclat et entravent plus ou moins son action. Mais de même que malgré les nuages, malgré les éclipses, la lune continue sa marche et retrouve sa splendeur, ainsi l'Eglise continue et continuera son action bienfaisante à travers les siècles.

Comme la lune croît et décroît par son propre mouvement, ainsi l'Eglise de la terre croît ou décroît plus ou moins par la sainteté de ses membres et plus particulièrement de ses chefs. Voilà pourquoi les chrétiens, s'ils veulent recevoir plus parfaitement par l'Eglise l'action du Christ, doivent prier beaucoup pour avoir à leur tête de bons et saints prêtres, de bons et saints évêques, de bons et saints papes.

Pour une paroisse, c'est nouvelle lune, premier quartier ou pleine lune, selon le curé qu'elle a à sa tête. C'est pour cela que la petite sainte Thérèse, qui comprenait bien cette action de l'Eglise sur les âmes par les prêtres, disait que le but principal de toute sa vie et de son entrée au Carmel était de prier pour les prêtres. Comprenez donc, catholiques, qu'un de vos plus importants devoirs est de prier pour vos pasteurs.

III. — La sainteté des affections

« *Ce qui m'empêche d'être toujours toute lumineuse, c'est la terre qui passe entre moi et le soleil. De même, ce qui empêche l'action de Jésus, le divin soleil, sur ton âme, c'est ce que tu laisses entrer de terrestre dans tes affections.* »

Hélas ! combien d'âmes restent dans les ombres de la mort, parce qu'elles se laissent traîner en bas vers les créatures et qu'elles ne savent pas s'élever au-dessus des nuages des passions ! Combien de fois les créatures viennent se mettre entre les âmes et Dieu, pour ravir à Dieu une partie de l'amour qui lui est dû tout entier !

Est-ce à dire qu'il nous soit interdit d'aimer aucune créature ? Non, mais si l'on aime les créatures, il faut que ce soit Dieu qu'on aime en elles ; sinon l'amour des créatures devient un partage et un vol fait à Dieu. Et le plus souvent, les hommes ne savent pas sanctifier leurs affections, même bien légitimes. Ils les arrêtent à la créature elle-même; et comme ils sont tout terrestres, tout charnels, leurs âmes ne reçoivent pas l'action du divin Soleil et elles restent froides et ténébreuses.

22

L'ÉCHELLE

Ce soir, nous entendrons un prédicateur de longue taille, pourvu de côtes d'en bas jusqu'en haut. C'est l'échelle, qui vous invite à l'ascension.

I. — Monter ou descendre

« *O homme, je te rappelle que pendant toute ta vie, tu es forcément et continuellement comme sur une immense échelle : il faut ou que tu montes vers le ciel ou que tu descendes vers l'enfer. Montes-tu ou descends-tu ?* »

1. *Nemo fit repente summus.* Personne n'arrive de suite aux extrêmes. Les extrêmes, pour nous, sont le sommet des cieux ou le fond des enfers. Ce n'est que par degrés qu'on s'en rapproche et qu'on y arrive. Il est vrai que les degrés franchis peuvent devenir plus ou moins espacés à mesure que l'on monte ou que l'on descend. L'abîme appelle l'abîme. Quand on est devenu abîme de péché, on se précipite dans des abîmes de perdition et l'on descend bien plus vite et bien plus bas.

De même aussi, quand on a gravi les premières pentes de la sainteté, on se fait des ailes pour monter plus vite et l'on marche à pas de géant pour s'élever bien plus haut dans le ciel.

2. Une autre vérité certaine, c'est qu'on ne peut rester stationnaire sur l'échelle. Il faut que l'on monte ou que l'on descende. Si l'on ne monte pas, c'est qu'on abuse des grâces de Dieu, et par le fait même on descend.

3. Comme il semble plus facile de descendre que de monter, la masse des hommes, ne voulant pas se contraindre ni faire effort, *descend* : il est incalculable le nombre de ceux qui s'en vont ainsi aux abîmes. Chaque perte de temps, chaque grâce dont on abuse, chaque péché, est un degré descendu, et comme l'échelle est de plus en plus inclinée et glissante, la descente se fait de plus en plus rapide, comme pour les corps qui tombent.

4. Au contraire, l'ascension de l'échelle qui, d'abord, paraît difficile et fatigante, bien loin de lasser donne de plus en plus de force et d'ardeur : car une grâce dont nous profitons nous vaut le double, et plus, de grâces, de sorte que par l'effet de la fidélité, après les premiers efforts un peu pénibles, nous serons comme portés par la grâce et les plus grands sacrifices ne nous coûteront plus rien.

6. Echelons pour monter. La première impulsion et abus des grâces, péchés véniels multipliés, prières omises ou mal faites, tiédeur, péché mortel et soustraction des grâces de choix, nouveaux péchés consécutifs aux premiers, habitudes mauvaises contractées, aveuglement, endurcissement, impénitence finale, enfer et damnation.

6. Echelons pour monter : la première impulsion pour faire monter l'âme lui est donnée par la crainte de Dieu qui l'arrête dans le chemin du péché et lui fait prendre une autre route : « *Initium sapientiæ timor Domini.* » (Ps. cx, 10). Le second pas pour quitter réellement le péché, c'est-à-dire pour cesser la descente et commencer à remonter, c'est la haine,

l'horreur du péché, et par le fait le regret de l'avoir commis et la volonté de ne plus le commettre. Le troisième est le retour du prodigue vers son père, pour reconnaître sa faute, l'avouer et en demander pardon. Après le pardon obtenu viennent le repentir et l'expiation continués : « *De propitiato peccato noli esse sine metu.* » (Eccli., v, 5). Une des grandes causes de la rechute, c'est qu'après la confession on cesse trop tôt de se repentir de ses péchés et de les expier. Une fois rentrés dans la vie d'amour, le progrès consiste à faire de mille manières des ascensions incessantes dans cette vie, car il y a des degrés à l'infini dans l'amour et l'ardeur au service de Dieu.

Frères bien-aimés, montons-nous ou descendons-nous ?

II. — L'ÉCHELLE QUI TOUCHE AU CIEL

« *En me voyant, tu dois te demander quelle est l'échelle assez longue pour monter jusqu'au ciel. Cette échelle est le Christ Jésus.* »

Quand Jésus est-il devenu notre échelle ? Quand il s'est fait homme. Et il a dressé cette échelle de la terre au ciel en montant du sein de sa Mère jusqu'au plus haut des cieux.

Depuis sa naissance, Jésus a monté sans cesse : « *Puer autem crescebat et confortabatur... Proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et apud homines.* » (Luc, II, 40, 52). Dans la partie supérieure de son âme, comme cette âme était unie au Fils de Dieu, il fut dès le premier instant sur les plus hauts sommets. Mais par la partie inférieure de son être, il progressait pour nous donner la grande loi du progrès : « *Qui justus est justificetur adhuc.* » (Apoc., XXII, 11).

Le grand signe que l'on progresse, c'est le désir ardent et habituel de progresser. La sagesse et la vertu se font aimer et désirer d'autant plus qu'on les possède davantage : « *Qui edunt me adhuc esurient.* » (Eccli., XXIV, 29).

Jésus a marché devant nous dans ce chemin du progrès vers la sainteté. Et comme il a voulu être notre tête, il nous fait comprendre que c'est en restant unis à lui que nous pourrons monter à sa suite. Nous sommes trop pesants pour nous élever seuls par nos propres forces : il faut que ce soit Jésus qui nous entraîne après lui, avec le concours de notre bonne volonté.

III. — La prière

« *O homme, comment pourras-tu t'élever jusqu'à Jésus pour qu'il devienne ton échelle ? Il te faut pour cela une échelle double qui va de toi à lui et de lui à toi. Et cette échelle c'est la prière.* »

Cette échelle double de la prière est symbolisée par celle que Jacob vit en songe à Béthel, au sommet de laquelle se tenait le Seigneur et par laquelle les anges montaient et descendaient.

Les anges qui montent, ce sont nos hommages avec nos demandes qui vont de la terre jusqu'à Dieu : les anges qui descendent, ce sont les grâces que Dieu, touché par la prière, fait tomber sur ceux qui prient. De cette échelle il nous est absolument nécessaire de nous servir sans cesse, par la prière habituelle et par la prière actuelle fréquente et fervente. Par « prière habituelle » j'entends la disposition permanente de chercher Dieu et d'attendre tout de lui ; par « prière actuelle » j'entends les actes qui sont produits par cette disposition.

Si nous ne prions plus, notre échelle est couchée à terre et l'ascension est impossible. Comprenons donc bien que Dieu est tout, que le reste n'est rien, que sans lui nous ne pouvons rien, mais qu'en lui nous trouvons tout et qu'avec lui nous pouvons tout. Alors notre cœur s'élancera vers lui et fera monter vers lui des soupirs ardents. Ainsi s'établira entre Dieu et nous une communication incessante qui fera vivre notre âme de Dieu, comme la respiration fait vivre notre corps de l'air qui l'entoure.

En effet, par la prière l'âme exprimera à Dieu

ses désirs, ses aspirations, ses hommages partis d'un cœur brûlant d'amour, et elle fera venir de Dieu à elle lumières et grâces pour entretenir et raviver le feu qui brûle en elle. C'est ce courant alternatif établi entre Dieu et nous qui entretiendra la vie divine en nous et nous unira de plus en plus étroitement à Dieu, jusqu'à ce que nous arrivions à l'union parfaite.

Savons-nous tenir toujours dressée notre échelle, en n'ayant d'autre désir, d'autre aspiration; que de nous unir à Dieu et de nous faire aider sans cesse pour cela par lui ?

23

LE LIERRE

Quand nous nous promenons dans la forêt, ou le long de certaines haies, nous voyons notre prédicateur de ce soir attaché à de grands arbres et s'élevant, sans échelle, aussi haut qu'eux. Demandons-lui son secret. Ce prédicateur c'est le lierre.

I. — Demeurer toujours jeune

« *O homme, tu me vois toujours vivace, toujours vert, malgré les frimas : je t'invite à rester, toi aussi, toujours jeune, toujours rempli de sève et de vie.* »

Est-il possible de rester toujours jeune ? Non, s'il s'agit des années : la jeunesse passe et bien vite ; le temps nous emporte avec lui ; impossible de nous arrêter, même une seconde.

Alors y a-t-il une autre manière de s'arrêter ? Oui, il est possible de garder quelque chose de sa jeunesse et même de son enfance : à savoir, les habitudes, les dispositions, la manière d'envisager les choses. Et c'est dans ce sens qu'il faudra pouvoir dire qu'on reste jeune.

— Pour cela, à quel âge faut-il s'arrêter, et que faudra-t-il garder de cet âge ? Nous ne voudrions pas rester à l'âge des tout petits. — Vous vous trompez bien. Ce n'est pas grand garçon, mais petit enfant, qu'il faut demeurer. Ce sont les petits que Jésus aime, caresse et bénit, c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'il réserve le royaume des cieux : « *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* » (Math., XVIII, 3). C'est donc à l'enfance qu'il faut s'arrêter et au besoin revenir. Mais que faut-il garder de l'enfance ?

1° *L'innocence.* L'enfant ignore le mal. Puissions-nous l'ignorer encore ! Et si, malheureusement, nous l'avons appris trop tôt, il faut au moins nous en séparer par une extrême délicatesse de conscience.

2° *La simplicité, la candeur, l'humilité.* Oh ! quelle est belle, cette simplicité, cette candeur de l'enfant qui se montre tel qu'il est, qui ne cherche pas à se distinguer des autres, qui surtout ne se met pas au-dessus des autres ! Restons nous-mêmes simples, petits, en nous comportant sans détours, en ayant peu d'estime pour nous et en agissant avec les autres comme des enfants.

3° *L'abandon, l'obéissance.* Le petit enfant s'abandonne complètement entre les mains de son père, se laisse porter à droite, à gauche ; il ne s'appartient pas : il est à son père et à sa mère. Ainsi devons-nous être à tout âge entre les mains de Dieu et n'avoir pas d'autre volonté que la sienne, en nous soumettant pleinement à tous ceux qui sont les dépositaires de son autorité.

4° *L'union à Jésus, notre petit frère,* par un amour bien franc, bien sincère, qui nous lie à lui et nous permette de dire comme le lierre : « Je meurs où je m'attache. »

II. — Chercher des appuis solides

« *Pour croître et m'élever, je m'attache par les racines adventives de mes petites branches aux arbres, aux grands murs. Vous aussi, jeunes gens*

qui êtes si fragiles, si chancelants, attachez-vous à de solides appuis pour pouvoir vous élever. »

La jeunesse ne peut s'avancer seule vers les sommets de la sainteté : il lui faut des appuis, car elle est ignorante, imprévoyante, remplie d'illusions. Elle ignore encore tout de la vie ; elle se trompe sur tout, sur le monde et sur elle-même, sur le présent et sur l'avenir. Elle est de plus imprudente et téméraire : elle ne voit pas le danger, ou, si on le lui fait voir, elle se croit assez forte pour le braver. Elle est fragile, faible, facile à entraîner : elle s'attache vite et fortement et ses affections sont les cordes que le démon lui met au cou pour la conduire à l'abîme. Aussi pour combien de jeunes gens et de jeunes filles la jeunesse est marquée par des chutes lamentables qui compromettent tout !

Si la jeunesse veut rester debout et monter, il faut qu'elle s'attache à quelque chose de solide.

1° A *Jésus* d'abord, à sa parole par une foi ferme et sans réserve, à son bras tout-puissant par la prière continuelle, à sa personne par son saint amour et surtout par la communion fréquente et fervente.

2° La jeunesse, pour rester vertueuse, a besoin de s'appuyer sur le *prêtre,* représentant de Jésus auprès d'elle. Pour cela elle doit aimer le prêtre, avoir confiance en lui, se laisser conduire docilement par lui. Et pour que le prêtre puisse la conduire prudemment, il faut que la jeunesse aille à lui en toute simplicité et en toute candeur, qu'elle soit ouverte et franche avec lui, qu'il puisse lire dans son cœur comme on lit dans un livre ouvert.

3° La jeunesse doit en troisième lieu s'appuyer sur les *parents,* guides et soutiens naturels de leurs enfants. Ceux-ci ne doivent pas faire de cachotteries envers leurs parents, ils n'entreprendront rien sans leur demander conseil, surtout s'il s'agit de projets d'avenir, de mariage. Ils ne doivent pas avoir avec leurs parents un mauvais esprit d'émancipation, d'indépendance.

4° La jeunesse doit aussi respecter et consulter les *vieillards* qui ont plus d'expérience, qui souvent voient bien plus clair et peuvent donner de bons conseils, et ne pas croire qu'étant dans un siècle d'inventions et de progrès, elle n'a rien à apprendre d'eux.

III. — Une sainte émulation

« *Quand j'ai de bons appuis, je monte sans cesse et bien haut, aussi haut que les plus hauts murs et les plus grands arbres. Vous, les jeunes, vous devriez avoir la sainte ambition, en vous appuyant sur les saints qui vous ont devancés et en suivant leurs exemples, de monter bien haut comme eux.* Quod isti et istæ, cur non ego ? »

Pourquoi ne pourriez-vous pas et pourquoi ne feriez-vous pas ce que d'autres, souvent moins bien partagés que vous, ont pu faire et ont fait avant vous ? Assurément, par vous-mêmes vous ne pouvez rien, mais avec Jésus vous pouvez tout. « *Omnia possum in eo qui me confortat.* Je puis tout en celui qui me fortifie. » (Philip., IV, 13).

Vous pouvez devenir des saints, et vous le devez, puisque Dieu vous le demande : « *Sancti estote quia ego sanctus sum.* » (Levit., XI, 44). Dieu ne demande pas l'impossible, ou s'il le demande, c'est qu'il s'offre à nous donner ce qu'il faut pour le rendre possible et même facile.

Voyez les deux beaux exemples que l'Eglise vient de mettre sous nos yeux en canonisant le saint Curé d'Ars et la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Jusqu'où ces deux saints ne se sont-ils pas élevés ? Pourquoi notre paroisse ne donnerait-elle pas aussi des saints ?

24

LE PAPILLON

Ce soir, nous avons un prédicateur qui ne fait pas de bruit en voltigeant à travers la prairie, mais qui est si gracieux qu'on en fait des collections pour orner les appartements. Il s'agit du papillon.

I. — Notre condition

« *Par mes différentes transformations, ô chrétien, je te rappelle les différentes phases par lesquelles passera ton corps, et te donne un gracieux symbole de la résurrection future.* »

1. Le papillon a commencé par être *chenille ;* et la chenille est un être rampant, repoussant, malfaisant. Elle se traîne lourdement, on l'écrase sous ses pieds. Mais, malgré sa lenteur, elle trouve le moyen de faire bien des ravages sur les plantes et sur les arbres qu'elle peut même faire périr.

Voilà bien l'image de notre pauvre corps. Lui aussi est lourd, pesant, nous le traînons péniblement. Sous une mince enveloppe, il n'est qu'un composé d'humeurs, de pourriture, un réceptacle d'ordures.

Mais comme il est uni à notre âme, il lui communique ses instincts grossiers, il la pousse au dommage en lui faisant ronger en elle-même et dans les autres les belles fleurs des vertus chrétiennes.

Oh ! quel mal le corps peut faire à la vie surnaturelle quand on le laisse dominer, quand on ne le met pas sous les pieds en mourant à ses concupiscences ! Il détruit tout ce qu'il y a de bon dans l'âme et finit par la tuer elle-même. Ce n'est donc pas sans raison que S. Paul s'écriait : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom., VII, 24). Ecrasons donc cette rampante chenille qu'est

notre chair, écrasons-la par la mortification et la pratique de la chasteté !

2. Après un certain temps, la chenille se transforme en *chrysalide,* être informe, apparemment sans vie, et caché dans des endroits obscurs. Voilà bien le symbole de notre corps au tombeau. Il n'apparaît plus, il est sous terre. Il est informe, car bien vite il se décompose et perd complètement son premier aspect. Mais en réalité, cependant, le tombeau n'est pas l'anéantissement pour le corps : c'est la semence, c'est le dortoir, c'est la chrysalide d'où sortira le papillon.

3. Un jour, quand brille un beau soleil, la chrysalide s'entr'ouvre et il en sort un gracieux et agile *papillon* qui s'envole dans la prairie pour cueillir le miel des fleurs. Voilà bien l'image de la résurrection glorieuse. Au dernier jour, en effet, à l'appel de l'ange qui dira aux morts : « Levez-vous ! » et quand paraîtra tout brillant de gloire le Soleil de justice, de la cendre et de l'infection des tombeaux sortiront des corps glorieux qui s'envoleront dans le ciel pour y boire à longs traits au torrent des voluptés divines. Et de même que les papillons charment les yeux par leurs couleurs, de même les corps glorieux charmeront toute la cour céleste par le reflet éclatant des vertus dont ils auront été les instruments pendant la vie.

II. — Se défier de ce qui brille

« *Séduit par l'éclat de la lumière d'une lampe, je viens voltiger autour. Je finis par m'y brûler les ailes et même par m'y brûler tout entier. Jeunesse imprudente qui joues avec le feu et te laisses prendre à ce qui brille, pareil malheur te menace : prends garde !* »

Jeunes gens, jeunes filles, on ne peut trop vous faire cette recommandation. Comme le papillon, vous vous laissez facilement séduire par ce qui brille, par ce qui plaît aux sens, par des affections irraisonnées. Vous regardez avec des yeux d'envie, vous

tournez autour, et vous laissez ainsi captiver votre cœur. De folles passions s'éveillent en vous, vous ne voyez plus le danger, vous vous rapprochez de plus en plus du feu, c'est-à-dire de ceux ou celles qui l'allument en vous. On a beau vous avertir de cesser telles fréquentations, d'éviter telles entrevues solitaires. Vous n'entendez rien, vous ne voyez plus que ce qui vous attire. Votre cœur, pris par l'affection déréglée de la créature, ne peut plus s'élever vers Dieu : vous vous êtes brûlé les ailes de la prière.

Et quand on a les ailes brûlées, on tombe dans la flamme et on y meurt. « *Femina ignis, vir stuppa, diabolus flabellum.* » (S. Jérôme). Ainsi la jeunesse qui s'est laissé prendre aux appâts d'une beauté d'emprunt, aux attraits de la vanité, des amusements dangereux, des compagnies suspectes, des lectures passionnantes, des spectacles licencieux, finit par y laisser la vie de son âme et par tomber, non plus dans le feu passager d'une lampe, mais dans les flammes éternelles de l'enfer. Avis à vous, jeunesse !

III. — Les esprits superficiels

« *Je papillonne, c'est-à-dire je ne fais que voltiger et effleurer les plantes : je suis dans mon rôle. Mais bien des hommes sont plus papillons et plus superficiels que moi, ce qui ne leur convient nullement.* »

On rencontre un peu partout ces hommes-papillons. Ce sont :

1° *Les demi-savants.* Ils ont pris une petite *teinte,* quelques bribes de certaines sciences, mais sans rien approfondir. Ils n'en sont pas moins pédants, prétentieux, orgueilleux, voulant parler de tout sans rien savoir. Ils ont la bouche pleine du mot de « *science* », ils veulent en imposer à tous ; mais en réalité ils ne sont que des ignorants et des sots qui veulent décider et trancher là où ils n'ont aucune compétence pour le faire.

2° *Les caractères inconstants.* Ils essaient de tout sans s'arrêter à rien. Ils changent d'idées, de métier, de conduite, de position, de pays, et où qu'ils soient, ils n'attendent que le moment de passer ailleurs. Mais pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Comment les fixer ? Il faut les attacher au Christ qui est la pierre solide, inébranlable, et bien leur faire comprendre la grande leçon donnée par lui : « *Unum est necessarium,* une seule chose est nécessaire. ». (Luc, x, 42). Laquelle ? « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice. » (Math., vi, 33). Qu'ils se détachent donc de tout ce qui passe pour s'attacher à ce qui demeure, c'est-à-dire à Dieu seul et à ce qui nous mène à Dieu.

3° *Ceux qui se laissent conduire par leur imagination volage et ne savent pas la régler.* On a appelé, et avec raison, l'imagination la *folle du logis.* Comme le papillon, elle se promène à l'aventure et s'arrête à ce qui brille et plaît aux sens, plutôt qu'à ce qui est bon. Elle devient ainsi un très grand danger pour l'âme. C'est elle qui ouvre la porte aux mauvaises pensées et à toutes les séductions du mal. Il faut donc la tenir en laisse, par la vigilance, la réflexion, le souvenir fréquent de la présence et du regard de Dieu.

4° *Ceux qui travaillent sans ordre, sans méthode et sans suite.* Cela est vrai pour toutes sortes de travaux. Considérons, par exemple, le travail intellectuel : si l'on veut devenir savant, il ne faut pas s'appliquer à cent études à la fois, ni papillonner sur mille sujets : il faut commencer chaque science par le commencement. « *Timeo hominem unius libri.* Je crains l'homme qui n'a qu'un livre, » car il sera vraiment un rival, un émule difficile à surpasser.

25

LE PRINTEMPS

On aime à voir revenir ce prédicateur chaque année, après la neige et les frimas de l'hiver. C'est le printemps, qui nous ramène la verdure et les fleurs.

I. — Le renouveau spirituel

« *Je suis la résurrection de la nature après l'hiver. Je suis ainsi le symbole de l'Eglise naissante au temps des Apôtres et celui d'une paroisse chrétienne au jour de Pâques.* »

1. *Symbole de l'Eglise naissante.* Le printemps trouve la nature morte, les arbres n'ont plus de feuillage, les prairies n'ont plus de verdure, les oiseaux ne chantent plus dans les bois. Mais voilà que le soleil monte plus haut à l'horizon et envoie plus de lumière et de chaleur. La neige fond, la pluie tombe plus chaude. Aussi les plantes reprennent vie et beauté, les oiseaux reviennent et font entendre leur joyeux ramage, les cultivateurs recommencent les travaux des champs.

Voilà bien ce qui se passa au temps de Notre-Seigneur et des Apôtres. Avant eux, c'était la mort partout, car c'était le froid dans les cœurs, même au sein de la nation privilégiée de laquelle devait sortir le Messie. Dieu n'était plus ni connu ni aimé de la plupart des hommes. Le soleil de la lumière divine ne se montrait qu'à l'horizon, annoncé par les patriarches et par les prophètes.

Mais Jésus naît : c'est le soleil qui commence à monter. Quand il est élevé sur la croix, il devient le soleil assez chaud pour embraser les cœurs refroidis : « *Et ego, si exaltatus fuero a terra, om-*

nia traham ad meipsum. Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi, » avait-il annoncé (Jo., XII, 32). Les Apôtres prêchent le Christ crucifié, ravisseur des cœurs. L'amour de Dieu renaît dans les âmes, et avec l'amour les fleurs des vertus chrétiennes qui produisent les fruits des bonnes œuvres. La terre retentit des chants de louange et de reconnaissance en l'honneur du Tout-Puissant. Désormais ce sera l'éternel printemps dans le monde des âmes, car l'Eglise continuera la mission des Apôtres jusqu'à la fin du monde ; elle fera naître ou renaître à la vie divine les âmes qui ne l'ont pas encore ou qui l'ont perdue. Remercions Jésus de nous avoir ainsi ramené le printemps.

2. Le printemps, c'est la *paroisse chrétienne à Pâques*. Avant Pâques, pour les paroisses, c'est le Carême, et le Carême, c'est l'hiver. C'est le froid des grandes et terribles vérités ; c'est le deuil de la pénitence ; c'est dans les âmes le travail de la mortification du vieil homme. L'Eglise a cessé tous ses chants de joie, surtout le céleste *Alleluia*.

Mais à Pâques, le soleil véritable, le Christ, a brillé plus chaud. Le Jeudi et le Vendredi Saints, il a dardé sur nous, de son Eucharistie et de la Croix, les plus ardents rayons de son amour, comme le soleil à midi. La glace des cœurs a fondu, la vie y est revenue par la foi et le repentir. La communion pascale les a fait reverdir en leur donnant une nouvelle sève, une nouvelle vigueur pour l'accomplissement du devoir. Les bons sentiments, les bonnes résolutions sont la verdure pleine d'espérance qui annoncent une belle récolte. Et pendant que les oiseaux chantent et voltigent au dehors, les âmes aussi chantent leur joyeux *Alleluia*.

II. — Le printemps de la vie

« *Jeunesse, tu es, comme moi, le temps qui prépare l'été et l'automne. Sois un bon printemps !* »

Le printemps est le moment de la beauté, de la verdure et des fleurs ; c'est le temps où tout sourit

dans la nature. De même la jeunesse est le bel âge. Il est, ou au moins il devrait être l'âge de la candeur et de l'innocence et par suite de la vraie beauté. C'est le temps aussi des rêves dorés, des espérances.

Mais tout cela passe et s'enfuit bien vite. Le printemps disparaît aussitôt pour faire place à l'été. Ainsi la fraîcheur et la beauté de la jeunesse bientôt se fanent et se flétrissent, ses rêves font place à la sévère réalité ; ils s'évanouissent comme les bulles de savon qui amusent les enfants.

Mais la jeunesse, comme le printemps, doit avoir son côté sérieux. Au printemps, il ne faut pas seulement cueillir des fleurs et chanter, il faut semer pour préparer la récolte dans les jardins et dans les champs ; il faut engraisser, greffer et tailler les arbres.

Ainsi doit-il en être, jeunes gens, du temps de votre jeunesse. Il faut l'employer à faire le travail dont nous avons parlé au sermon des « semailles. » Dans la jeunesse, il faut aussi tailler l'arbre de votre âme pour lui faire donner plus de fruit ; il faut en retrancher les bourgeons gourmands qui prendraient la sève sans rien produire, je veux dire qu'il faut retrancher de votre âme surtout l'amour-propre, qui fait qu'en voulant se contenter et se rechercher soi-même, on ne porte point de fruit pour le ciel.

Le printemps est aussi le temps de la greffe. La greffe, pour votre âme, c'est l'union étroite avec Jésus-Christ qui est la tige et qui vous communique la sève de son Esprit ; c'est la réalisation du désir de Jésus : « Demeurez en moi et moi en vous, pour que vous portiez du fruit. » (Jo., XV, 4).

26

L'AGNEAU

Notre prédicateur de ce soir a une bien faible voix : il ne fait entendre qu'un petit bêlement. C'est l'animal le plus doux, le plus inoffensif, qui n'a même rien pour se défendre. L'abeille et la guêpe ont leur dard, le cheval a ses sabots, la vache ses cornes, le chat ses griffes ; seul l'agneau n'a rien pour se défendre. Ecoutons-le.

I. — L'agneau de Dieu

« *O chrétien, si tu connais tant soit peu ton Sauveur Jésus, je dois te rappeler qu'il a été l'Agneau immolé pour tes péchés, et à ce souvenir tu dois te fondre de reconnaissance et d'amour.* »

L'agneau, en effet, nous rappelle tout le mystère de notre Rédemption et du salut du monde. Le Fils de Dieu, voyant notre détresse, non seulement s'est fait homme, mais encore s'est réduit volontairement à l'impuissance, comme l'agneau, pour s'abandonner à la rage de ses ennemis, pour être conspué, flagellé, couronné d'épines, crucifié et conduit à la mort, afin de nous rendre à la vie et à une vie divine ; il a consenti à être puni à notre place pour que nous ne le soyons pas.

Combien sont admirables les inventions de l'amour de Dieu pour satisfaire à la fois la justice et la miséricorde ! La justice demandait le châtiment des fautes commises ; la miséricorde voulait accorder le pardon aux coupables. En se faisant l'Agneau qui porte les péchés du monde, le Fils de Dieu a résolu ce problème. En portant lui-même et en payant par ses souffrances la peine due au péché, il a satisfait à la justice de son Père ; la dette des coupables étant ainsi payée, ceux-ci ont été libérés et pardonnés.

Pensons un peu à cela quand nous voyons passer les petits agneaux, quand nous entendons leurs bêlements plaintifs ; regrettons nos péchés qui ont exigé l'immolation de l'Agneau divin, et soyons-lui plus reconnaissants pour les services immenses qu'il nous a rendus.

II. — La patience

« *Je ne me défends pas contre ceux qui me maltraitent ; je me laisse conduire à la boucherie sans mot dire. Chrétien, je te prêche la patience, qui te fera accepter la souffrance sans te plaindre et sans t'irriter contre ceux qui te font souffrir.* »

Il est vrai que l'agneau souffre sans se plaindre, sans se défendre, sans se venger. Mais il ne peut pas faire autrement. Il y a un autre agneau, l'Agneau divin, qui a été patient volontairement pour nous donner l'exemple. Il savait à l'avance tout ce que ses ennemis lui réservaient ; il l'avait prédit plusieurs fois. En allant au Jardin des Oliviers, il savait que Judas y viendrait pour le livrer, et il y alla néanmoins. D'un seul mot : « C'est moi, » il renversa toute la troupe qui venait le prendre, montrant bien qu'il aurait pu s'arracher à leurs mains. Mais il voulait être victime pour nous, et il s'abandonna à ses bourreaux, à ses meurtriers.

C'est qu'il voulait pratiquer ce qu'il avait prêché. Il avait dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice. Si l'on vous frappe sur la joue droite, présentez la gauche ; si votre ennemi vous ennuie pendant cent pas, faites-en encore mille avec lui. »

Dans sa Passion, il met en pratique ce qu'il a prêché. Il supporte les plus mauvais traitements et les affronts, sans même ouvrir la bouche pour se plaindre ou pour se défendre ; il a vraiment la patience et la douceur de l'agneau.

Voilà, chrétiens, les leçons dont il faut profiter et l'exemple qu'il faut suivre si nous voulons être par-

faits : tout supporter avec douceur et patience ; aimer et même *chérir* ses ennemis pour les sauver, pour changer les loups en agneaux : *Diligite !* Ainsi a fait S. Etienne pendant qu'on le lapidait : les pierres qu'on lui lançait lui paraissaient douces, il priait pour ses bourreaux et sa prière a réellement fait d'un loup un agneau, car de Saul elle a fait Paul, d'un persécuteur elle a fait le grand Apôtre.

Il faut être ainsi patients : 1° Parce que Jésus a bien souffert le premier par amour pour nous, quand nous étions encore ses ennemis. Nous pouvons bien dès lors souffrir un peu par amour pour lui. 2° Nos péchés nous ont mérité bien d'autres châtiments, même l'enfer éternel : nous pouvons bien accepter, pour les expier, une légère correction d'un Dieu qui ne nous l'envoie que parce qu'il nous aime. 3° Ceux qui nous font souffrir sont comme le ciseau dont le divin sculpteur se sert pour tailler le marbre de notre âme et y imprimer sa ressemblance. 4° D'ailleurs un moment passager de légère souffrance nous vaudra un immense poids de gloire pour l'éternité. 5° Enfin c'est par la souffrance et même la mort acceptée que se montre mieux notre amour véritable pour Dieu.

III. — L'AGNEAU PASCAL

« *Non seulement je me laisse immoler, mais je donne à ceux qui m'ont immolé ma chair comme nourriture ; j'ai été ainsi l'agneau pascal mangé par les Juifs la veille de leur délivrance de la servitude d'Egypte. Je vous rappelle par là le nouvel agneau mangé pour vous faire sortir de la servitude du péché et vous remettre sur le chemin de votre patrie des cieux.* »

L'amour d'un Dieu pour nous pouvait-il aller plus loin ? Immolé pour nous et pour nos péchés, il veut être l'aliment de notre âme pour revivre en nous, nous communiquer sa vie divine, et faire de nous des dieux. Il nous a aimés jusqu'à nous donner sa chair à manger et son sang à boire, jusqu'à

vouloir être la nourriture de notre âme pour que nous devenions d'autres lui-même.

Comprend-on assez la grandeur de ce bienfait ? Jésus pouvait-il opérer et donner davantage, avant de se donner à découvert à nous dans le ciel ? Combien nous devrions apprécier davantage cette merveille de l'amour de Jésus ! Combien nous devrions avoir à cœur d'en profiter mieux !

IV. — La chaude toison

« *Enfin, ô homme, je te donne ma toison pour te préparer des vêtements plus chauds et une couche plus douce. C'est ce que t'a préparé aussi l'Agneau divin, immolé pour toi.* »

En nous apparaissant dans son humanité tout revêtu de la chaude toison de la charité, c'est-à-dire en nous montrant son amour dans sa personne, ses paroles, ses actes, Jésus nous a procuré tout ce qu'il nous faut pour nous confectionner nous-mêmes, par l'opération de l'Esprit-Saint, la robe nuptiale de la charité. Par elle nous revêtons le Christ lui-même ; avec elle on est admis dès cette vie au banquet eucharistique, avant-goût des festins du ciel, et après cette vie au banquet éternel des noces de l'Agneau. Ayons bien soin de nous préparer cette robe !

L'Agneau divin ne nous prépare pas seulement notre robe nuptiale, il nous prépare aussi la couche où nous nous reposerons éternellement en lui dans d'ineffables délices. Tous nous cherchons le bonheur et par le bonheur le repos de notre âme. Mais ce bonheur, nous ne le trouvons pas dans les créatures, qui ne font qu'augmenter nos désirs et finalement ne nous procurent que des déceptions et des tourments. « *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* »

27

Pour le Jeudi Saint

L'HOSTIE

Memoriam fecit mirabilium suorum : escam dedit timentibus se.

Le Seigneur a fait un mémorial, un résumé de toutes ses merveilles : il a donné une nourriture à ceux qui le craignent. (Ps. cx, 4).

Chaque année, à pareil jour et à pareille heure, devant le reposoir où Jésus se tient caché dans le calice, je viens vous rappeler la merveilleuse invention de son amour, la Sainte Eucharistie, qu'il instituait il y a dix-neuf siècles au milieu de ses Apôtres. Cette année, après vous avoir fait entendre pendant le Carême le sermon des choses qui nous entourent, j'ai réservé pour ce soir et pour demain soir les deux meilleurs prédicateurs : l'hostie et le crucifix.

I. — La présence réelle

« *En me voyant si petite et néanmoins tenant une si grande place dans le monde, tu dois voir qui je suis et dire comme Pierre : « Je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* »

A ne s'en rapporter qu'à ce qu'on voit, à ce qu'on goûte et à ce qu'on touche, cette hostie est bien petite, bien insignifiante. Ce n'est, semble-t-il, qu'un tout petit morceau de pain, bien insuffisant pour rassasier un homme affamé, et par conséquent on devrait en faire bien peu de cas dans le monde.

Et cependant elle a sur la terre une grande place,

une place plus grande que celle des monarques et des puissants du siècle. On lui bâtit partout des temples, plus vastes et plus riches que toutes les autres habitations. Pour elle les églises de village, mais pour elle aussi les splendides cathédrales où le génie humain a multiplié les merveilles.

Les rois ont quelques millions de sujets, quelques centaines de serviteurs. L'hostie en a eu des milliards et en aura toujours. Des milliards d'hommes de toutes les classes de la société, petits et grands, riches et pauvres, faibles et puissants, savants et ignorants, hommes, femmes, enfants, la saluent en fléchissant les genoux et s'inclinent respectueusement devant elle.

Au jour de sa fête, dans des centaines de milliers de paroisses, elle sort comme un triomphateur recevoir les hommages, les acclamations de ses sujets. Devant elle on jette des fleurs, on fait fumer l'encens, tonner la poudre. Jamais mortel obtint-il de semblables hommages ?

Tous les jours des millions de chrétiens, sur toutes les plages de la terre, viennent la prier avec ferveur ; tous les jours des millions de bouches s'ouvrent pour la recevoir pieusement, après que les âmes se sont préparées à cette réception par la foi, l'amour, et au besoin en se lavant auparavant dans le bain sacré de la pénitence.

C'est que depuis des siècles, des millions de prêtres, de théologiens, à la suite des évêques et des papes, ont enseigné la présence réelle du Fils de Dieu fait homme dans l'hostie ; des milliards de fidèles y ont cru, car Jésus a prouvé souvent sa présence par les miracles qu'il a faits dans l'hostie, par les effets admirables qu'il a produits dans les âmes des communiants.

A ce spectacle unique au monde, disons, nous aussi : *Credo !* Oui, ô Jésus, nous croyons aussi fermement que si nous vous voyions des yeux du corps dans l'hostie, car notre foi ne peut pas nous tromper.

II. — La communion

« *O chrétien, si Jésus vient s'offrir à toi sous la forme du pain, c'est qu'il veut être mangé. Petite hostie, je te crie bien fort : Mange-moi !* »

Jésus, en instituant l'Eucharistie, ne nous a pas laissé de doute sur ses intentions, puisque avant de dire : « Ceci est mon corps, » il a dit : « Prenez et mangez-en tous. *Accipite et manducate ex hoc omnes.* »

Mais son intention est rendue manifeste par le choix qu'il a fait du pain comme matière du sacrement. En effet, que fait-on du pain ? Pourquoi le prépare-t-on ? On ne le fait pas pour le regarder, mais pour le manger ; il ne sert, il ne peut servir qu'à cela. L'hostie n'est donc pas tout d'abord pour être montrée et adorée : elle est pour être reçue et mangée.

1. *Quand doit être mangée l'hostie ?* — Elle fait partie du régime ordinaire ; elle est la nourriture ordinaire. Le pain, en effet, n'est pas un aliment qu'on ne mange que les jours de fête, rarement, dans les grandes circonstances : c'est l'aliment de tous les jours, l'accompagnement obligé de la plupart des autres. Si donc Jésus veut se donner à nous sous les espèces du pain, c'est que son intention est de faire de la communion le régime ordinaire des chrétiens.

C'est bien ainsi, du reste, que l'ont compris les Apôtres, qui étaient bien renseignés sur les intentions de Notre-Seigneur. Ils établirent parmi leurs premiers disciples la pratique de la communion quotidienne, et cette pratique se maintint pendant les grandes persécutions : c'est ce qui donnait tant de force et de courage aux martyrs.

2. *Par qui l'hostie doit-elle être mangée tous les jours ?* — Par tous : *Accipite et manducate ex hoc* OMNES. Notre-Seigneur n'a pas fait de restriction. Le repas servi par lui est pour tous. En effet, le pain qu'il choisit comme matière du sacrement est l'aliment à la disposition de tous.

Aussi, dans les premiers siècles, les fidèles assistaient tous les jours au saint sacrifice et y communiaient, puis ils emportaient aux absents le pain consacré. Le pape S. Anaclet alla même jusqu'à porter un décret défendant aux chrétiens d'assister à la messe sans communier.

La raison de la pratique de la communion quotidienne par tous est bien simple : c'est que la communion est la nourriture de l'âme. Notre-Seigneur s'était expliqué clairement sur ce point : « Ma chair que je donnerai à manger est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. *Caro mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus.* » (Jo., VI, 56). Toute vie ici-bas a besoin de nourriture pour prendre son accroissement. réparer ses pertes et entretenir son activité. Sur cette terre, la vie surnaturelle demande une dépense de forces, doit prendre de l'accroissement et garder son activité. Elle a donc besoin de nourriture et même d'une nourriture fréquente.

C'est ce que nous dit le pain de l'hostie ; c'est ce que Notre-Seigneur enseigne dans la prière du *Pater*, où il nous fait demander notre pain quotidien, voulant, d'après l'explication des Pères, par « pain quotidien » signifier la communion quotidienne.

3. *Cela étant, pourquoi l'usage de la communion quotidienne n'existe-t-il pas davantage aujourd'hui ? La religion du Christ a-t-elle changé ?* — Oh ! non. Comme au temps des Apôtres, l'Eglise recommande la communion quotidienne à tous ses enfants, ne mettant à cela que deux conditions : l'état de grâce et une intention pure et droite. Le pape Pie X, par son décret de 1905, a mis fin à toute discussion sur ce point.

Pourquoi, alors, la plupart des catholiques communient-ils si rarement, quand toutes les barrières sont levées devant eux ? Pourquoi meurent-ils d'anémie à côté d'une table bien servie ?

Beaucoup ne savent pas toute la vérité et tout

leur intérêt sur ce point : ils n'ont pas entendu, pas compris, pas retenu tout ce qui leur a été enseigné à ce propos ; on peut leur redire ce que Notre-Seigneur disait à la Samaritaine : « *Si scires donum Dei !* Si vous saviez le don de Dieu ! » (Jo., IV, 10).

Nous subissons encore, sur le point de la communion fréquente, les effets désastreux du jansénisme, erreur qui a éloigné des sacrements en exigeant des dispositions impossibles pour les recevoir, sous prétexte de les faire mieux recevoir. Le fond de cette erreur, c'est qu'elle fait de la communion la récompense de la sainteté et non pas le moyen pour y arriver. Ce n'est pas parce qu'on en est digne qu'on communie; mais parce qu'on en a besoin pour devenir moins indigne.

Une autre raison est que, sans garder les fausses doctrines du jansénisme, on garde les habitudes que cette erreur avait fait prendre dans beaucoup de paroisses. On s'était accoutumé à communier rarement, et maintenant, quand on presse les fidèles de venir plus souvent, ils répondent : « On fait comme on a toujours fait. »

Or il est faux qu'on ait toujours fait ainsi. On ne faisait pas ainsi avant le jansénisme ; les saints de tous les siècles n'ont pas fait ainsi : ils ont communié le plus souvent possible. Et vous-mêmes, m. f., vous n'avez pas toujours fait comme vous faites maintenant. Après votre Première Communion, pour la plupart, pendant plusieurs années vous avez communié tous les mois ou tous les deux mois. Pourquoi vous êtes-vous relâchés ? Est-ce parce que vous aviez moins besoin de l'aliment divin ? Allons donc ! Quand vous étiez enfants, la vertu vous était facile et le vice vous faisait horreur. Et voilà qu'en arrivant à l'adolescence, au moment où des passions furieuses s'éveillaient en vous, au moment où le monde devenait pour vous une séduction et un scandale, vous avez jeté la seule arme avec laquelle vous auriez pu vous défendre victorieusement !

— On fait comme les autres, me direz-vous. — Belle raison ! Parce que, comme vous le dit l'Esprit-Saint, le nombre des fous est incalculable. vous vous croyez obligés de le grossir encore et de vous faire englober dans la perdition universelle'?

Voulez-vous que je vous dise la vraie raison qui, le plus souvent, éloigne de la communion fréquente ? C'est que la communion fréquente gêne les passions chères au cœur de l'homme. C'est que pour communier souvent il faut vaincre ses passions, les fouler aux pieds. Si l'on communie moins, c'est souvent, hélas ! parce qu'on s'est laissé vaincre par le démon de l'impureté et qu'on ne se sent pas la force de briser les liens dont il a enchaîné une pauvre âme. Si l'on était plus sage, ou si l'on voulait réellement redevenir plus sage, on communierait plus souvent.

— Vous en demandez trop, direz-vous encore. — Est-ce moi qui vous demande la communion fréquente ? Celui qui vous presse et dont je ne suis que le porte-parole, c'est celui qui connaît vos besoins et qui vous aime, c'est votre Dieu et votre Maître, c'est Jésus, et après lui c'est l'Eglise, son interprète. Ne craignez pas, d'ailleurs, d'avoir un curé qui vous en demande trop ; craignez plutôt d'en avoir un qui ne vous en demande pas assez et qui vous laisse tomber en enfer, en vous permettant de vous endormir dans la négligence et le relâchement.

En ce jour anniversaire de l'institution de l'Eucharistie, renouvelez vos résolutions de profiter mieux à l'avenir d'un si grand bienfait et d'en faire mieux profiter ceux dont vous avez la charge.

28

Pour le Vendredi Saint

LE CRUCIFIX

Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.
Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. (Jo., XII, 32).

Voici le meilleur de tous les prédicateurs : le Christ en croix. Sa prédication n'est pas seulement un sermon sur un point spécial, mais c'est tout un livre : c'est le résumé de tout le dogme et de toute la morale. Oh ! si nous savions bien lire dans ce livre ! C'est là que les saints en ont plus appris que partout ailleurs.

I. — L'Amour du Christ

« *Avant tout, ô homme, je te prêche l'amour du divin Crucifié, de celui qui a voulu souffrir et mourir pour toi.* »

« *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* Il m'a aimé et s'est livré pour moi. » (Gal., II, 20). Voilà ce que nous crie le crucifix. Ecoutons donc Jésus en croix dire à chacun de nous : « Non content de t'avoir tout donné et d'avoir fait pour toi tout l'univers, voici que je me donne et me sacrifie moi-même pour toi. Je l'avais dit à mes Apôtres : on ne peut avoir un plus grand amour pour quelqu'un que de donner sa vie pour lui. Eh bien ! c'est ce que j'ai fait pour toi et je l'ai fait quand tu étais encore mon ennemi, tout en prévoyant que souvent tu ne répondrais à mon amour que par ton ingratitude.

« Et afin de donner ma vie pour toi, j'ai accepté les tourments les plus atroces, la mort la plus igno-

minieuse. Vois : des pieds jusqu'à la tête il ne reste pas une partie saine dans ma chair. Je suis attaché à la croix par quatre gros clous, et suspendu par des plaies que le poids de mon corps et les mouvements que je fais pour chercher un peu de soulagement agrandissent sans cesse.

« Pourquoi cela ? Pour t'arracher au démon ton ennemi, te détourner du péché qui fait ton malheur, payer ta dette à la justice de mon Père et pour t'acheter le ciel. J'ai voulu être crucifié pour te crier par toutes mes plaies : Aime-moi donc, puisque je t'ai aimé tant ! »

A la vue du crucifix, ne devons-nous pas nous écrier avec S. Jean : « *Nos ergo diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos.* Nous donc aimons le Seigneur, puisqu'il nous a aimés le premier ! » (I Jo., IV, 19). Comme la petite sainte Thérèse, couvrons notre crucifix de roses, c'est-à-dire entourons Jésus crucifié de notre tendresse et de notre reconnaissance.

II. — Crainte, Confiance, Repentir

« *Te prêchant l'amour, je te prêche aussi la crainte, la confiance et le repentir, pour t'amener à l'amour.* »

1. *La crainte.* Tant que nous restons attachés à nos péchés, le crucifix nous dit : « Prends garde et tremble, car *si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* Si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ? (Luc, XXIII, 31). Si la justice de mon Père m'a ainsi traité, moi qui n'avais que l'apparence du péché, puisque les péchés que je portais sur moi n'étaient pas les miens, mais ceux des hommes, que n'auras-tu pas à craindre de cette justice, toi qui n'as pas seulement l'apparence, mais la réalité du péché ? » C'est la vue du crucifix qui nous explique l'enfer terrible et éternel.

2. *La confiance.* Mais si, malheureux pécheurs craignant les vengeances divines, nous revenons au

Seigneur, oh ! comme le crucifix nous prêche la confiance en la miséricorde infinie de celui qui a trouvé le moyen de punir le péché en la personne de son Fils, pour pouvoir épargner les coupables ! C'est l'innocent, l'offensé, qui s'est offert aux coups de la justice et qui a voulu être puni à notre place, pour que nous ne le soyons pas. Et quel prix il a versé pour que notre dette fût amplement payée : tout son sang versé, des tourments atroces endurés, la mort subite ! Et la divinité unie en lui à son humanité donnait un prix infini à ses souffrances et à sa mort.

— Mes péchés sont trop grands, direz-vous, pour que Dieu puisse me pardonner. — C'est vrai, nos péchés sont bien grands, bien nombreux, mais regardons le crucifix. Il nous crie : « La satisfaction pour tes péchés est infinie. Aie donc confiance en celui qui, pour pouvoir te pardonner, a voulu voir souffrir et mourir son Fils, ta caution ! »

3. *Le repentir*. O chrétien, en me voyant sur la croix pour expier tes fautes, n'auras-tu pas une sainte horreur de tes péchés, ne regretteras-tu pas ta méchanceté et ta folie : ta folie de t'être exposé à de pareils châtiments pour une grossière et éphémère satisfaction ; ta méchanceté pour avoir été sciemment la cause des souffrances et de la mort de ton Dieu, pour avoir répondu à tant d'amour par tant d'ingratitude et de malice ?

Comme nos cœurs devraient se fondre de regret, quand nous regardons notre crucifix, et comme nous devrions demander pardon à Jésus de notre méchanceté !

III. — Le détachement des faux biens

« *En te prêchant l'amour, je t'apprends aussi à faire disparaître les obstacles à l'amour, c'est-à-dire l'attache aux faux biens d'ici-bas, à te guérir de l'orgueil, de la sensualité et de la cupidité.* »

1. *La vue du crucifix doit nous guérir de l'orgueil*. Jésus nous crie du haut de sa croix : « Re-

garde ! où est ma gloire maintenant, à moi qui suis cependant l'image de mon Père, la splendeur de sa gloire ? J'ai été traîné la corde au cou, comme une bête de somme ; on m'a souffleté : on a couvert mon visage de crachats ; on m'a mis en parallèle avec un voleur et un assassin, et c'est le voleur et l'assassin qui m'a été préféré ; on m'a condamné au supplice des esclaves, revêtu de la robe des fous, crucifié entre deux scélérats ; on est venu se moquer de moi jusque sur mon gibet... Et j'ai accepté tous ces outrages. Et tu voudrais des honneurs, des louanges ?

« A ces humiliations de ma Passion, ajoute celles que m'ont infligées les pécheurs, les impies de tous les temps, de tous les lieux, car tout était présent à mes yeux au Jardin des Oliviers et au Calvaire. Tu le vois, j'ai bu jusqu'à la lie le calice des humiliations, rien n'y a manqué.

« Après cela, néant que tu es, misérable pécheur, tu oserais encore t'estimer, te glorifier, chercher les distinctions, quand c'était à toi qu'étaient dus tous les outrages dont on a abreuvé ton Sauveur ? »

2. *La vue du crucifix doit te détacher des mauvais plaisirs.* « Regarde, ô homme, nous dit le Crucifié, quel cas je fais des plaisirs dont tu es avide. Qu'en ai-je pris pour moi ? Suis-je assez meurtri, broyé, torturé dans mon corps ? La flagellation a mis toute ma chair en lambeaux ; la couronne d'épines a déchiré mon crâne, mon front, mes tempes, mes paupières ; mes pieds et mes mains sont cruellement blessés par les arêtes vives des clous qui les traversent.

« Et je souffre bien plus encore dans mon cœur. J'ai été trahi, abandonné, renié par les miens, j'ai entendu ceux que j'avais comblés de mes bienfaits pousser contre moi des cris de mort ; j'ai vu mes ennemis semblables à une meute de chiens enragés autour de moi. Du haut de ma croix je vois à mes pieds pleurer ma mère que j'aime tant et que

je crucifie par mes douleurs ; je suis rejeté, maudit de mon Père à cause de tes péchés.

« Je n'ai cependant mérité aucune souffrance. Néanmoins, comme un doux agneau, j'accepte tout sans me plaindre.

« Et toi, auteur des souffrances de ton Dieu, tu voudrais traiter délicatement ta chair et même lui accorder des jouissances défendues ? Et tu aurais peur de souffrir un peu avec moi et par amour pour moi ? »

3. *Le crucifix te prêche le détachement des richesses.* Du haut de la croix Jésus nous dit : « Je suis le maître, le vrai propriétaire de tous les biens. Je pourrais, si je le voulais, les avoir tous à ma disposition. Et cependant, voyez, ô hommes, à quelle pauvreté je suis réduit.

« Pauvre, je l'ai été toute ma vie, à Bethléem, à Nazareth, pendant ma vie publique. J'ai pu dire en toute vérité : « Les oiseaux ont leur nid, les renards leurs tanières, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête. » (Math., VIII, 20).

« Et maintenant, sur ma croix, voyez ce qu'il me reste. J'occupe sur le Calvaire une place qui n'est pas à moi, au milieu des crânes desséchés, dans un air empesté. Mes habits, on me les a arrachés ; je ne suis plus revêtu que de mon sang, de sueur, de boue, de crachats et d'une couronne d'épines. Il ne me reste rien, pas même une goutte d'eau pour étancher la soif ardente qui me dévore.

« Après cela, oserez-vous vous plaindre de votre pauvreté, murmurer si vous éprouvez quelque perte, et river votre cœur aux biens de la terre, si vous les avez reçus en partage ? »

IV. — Pratiquer l'amour

« *Enfin, sur ma croix, chrétiens, je vous apprends à pratiquer l'amour, à montrer l'amour, par la patience, l'obéissance, la charité envers le prochain.* »

1. *La patience.* « Chrétiens, dans ma Passion je

vous ai prêché d'exemple : je n'ai pas ouvert la bouche pour me plaindre, au milieu des maux dont j'ai été accablé. Non seulement je ne me suis pas plaint, mais je suis allé au devant de la souffrance quand j'aurais pu me l'épargner. J'ai même désiré la souffrance ; j'en ai appelé le jour et je suis allé à la rencontre de mes bourreaux, sachant tout ce qui m'attendait. »

Après cela, quand notre Jésus innocent a tant souffert par amour pour nous, pourrions-nous nous plaindre d'avoir un peu à souffrir par amour pour lui ? Quand les maux fondent sur nous, prenons donc notre crucifix et en le baisant tendrement disons : « O mon Jésus, vous êtes bien sur la croix par amour pour moi ; j'accepte de bon cœur d'y être par amour pour vous. »

Comme le crucifix devrait nous aider à pratiquer la patience ! Un saint religieux devait un jour subir une opération douloureuse, et le médecin voulait le lier pour l'empêcher de faire aucun mouvement. « Des cordes ? s'écria-t-il, elles sont inutiles. Donnez-moi seulement mon crucifix ! » Et pendant qu'on déchirait sa chair, il baisait son crucifix, ne faisant pas le moindre mouvement et ne laissant échapper aucune plainte.

2. *L'obéissance.* « Je suis le Maître, le Tout-Puissant, nous dit le Crucifié, et cependant j'obéis, j'obéis même jusqu'à la mort et à la mort de la croix : *factus obediens usque ad mortem.* »

Notre premier père nous avait perdus par sa désobéissance ; le nouvel Adam nous rachète par sa soumission parfaite et nous apprend à montrer notre amour par notre obéissance, par le renoncement à notre volonté propre.

Pour nous donner plus parfaitement l'exemple, Jésus a non seulement obéi, il a voulu non seulement être lié, mais encore être *cloué,* pour n'avoir plus aucun exercice possible de sa liberté. Par cet exemple, apprenons donc à obéir à Dieu d'abord, puisque l'obéissance est la preuve de l'amour, et

après Dieu, à tous ceux qui sont dépositaires de son autorité.

3. *Le zèle des âmes et la charité envers le prochain.* O homme, en regardant le crucifix, comprends donc le prix des âmes, pour lesquelles Jésus a voulu souffrir et mourir. *Tanti vales quanti Deus !* Voudrais-tu vendre cette âme, qu'il a rachetée si cher, pour une vile satisfaction, un grossier plaisir, et croirais-tu trop faire que de te dévouer jusqu'à la mort au salut de tes frères ?

Pourrions-nous négliger le salut de notre âme et haïr notre prochain, quand la vue du crucifix nous apprend combien Jésus a aimé notre âme et aime tous nos frères ? Et comme la vue du crucifix doit exciter notre ardeur pour travailler à la conversion et au salut des âmes !

O Jésus, comme vous me prêchez bien du haut de la croix ! Faites-moi bien comprendre et goûter ces sublimes leçons que vous me donnez ; qu'avec l'Apôtre j'arrive à ne savoir plus qu'une chose : Jésus, mais Jésus crucifié.

O Jésus, apprenez-moi à lire dans le beau livre de la Croix !

29

LE FOUET

Le prédicateur de ce soir se faisait entendre souvent autrefois, le long des routes, par des claquements répétés dont les voituriers étaient fiers et que connaissaient leurs chevaux.

I. — Un stimulant nécessaire

« *Je suis un stimulant nécessaire pour les bêtes de trait. Toi aussi, ô chrétien, tu as besoin de sti-*

mulants, car souvent tu te relâches et tu t'endors dans l'accomplissement du devoir. »

1. *Nécessité du fouet et des stimulants.* Combien triste et dangereux est l'état actuel de l'humanité ! On obtient par des exhortations une bonne volonté momentanée de certains hommes, mais à peine ont-ils fait un effort, donné un coup de collier, qu'ils se relâchent. Dans la plupart des paroisses, si le curé n'était pas là pour dire, redire encore et redire toujours, la majeure partie des paroissiens en arriverait vite à négliger les devoirs les plus essentiels.

2. *Qui doit stimuler ?* C'est donc le prêtre qui a reçu de Dieu la mission de donner le coup de fouet et de stimuler ceux qui lui sont confiés, car aujourd'hui, comme au temps de S. Etienne, les hommes ont la tête dure, et il faut mettre en pratique la recommandation de l'Apôtre : « *Argue, obsecra, increpa.* Excite, supplie, reprends. » (II Tim., IV, 2).

Après le prêtre, ce sont les parents, les maîtres, les supérieurs, qui doivent stimuler leurs enfants, leurs serviteurs, leurs inférieurs, par leurs recommandations, leurs exhortations, leurs reproches répétés.

Enfin c'est à chaque chrétien de se donner à soi-même le coup de fouet, en se servant des stimulants qui sont à sa disposition.

3. *Quels sont les stimulants ?* Il y en a de bien des sortes.

C'est un *sermon* qu'on va entendre, une *bonne lecture* qu'on fait, surtout c'est chaque matin la *méditation* sur les vérités dont on a le plus besoin ; c'est de se transporter par la pensée à son *lit de mort,* de se voir au *tribunal de Dieu*, de descendre en esprit *en enfer,* de se rappeler souvent le *regard de Dieu* attaché sur soi, de se souvenir que ce qu'on fait *est éternel,* c'est-à-dire paraîtra éternellement à tous les regards ; c'est de contempler et d'étudier le *crucifix* et le *tabernacle :* c'est d'écouter les *appels de la grâce* au fond de son cœur, de se

servir de la considération des *événements* et des *créatures ;* c'est surtout de penser souvent qu'on va *contrister ou réjouir Jésus.*

II. — La crainte salutaire

« *Je sers à corriger l'animal indocile. Pense, toi aussi, à Dieu, qui tient le fouet pour te châtier. La crainte est le commencement de la sagesse.* »

Dieu a bien des cordes à son fouet pour nous punir et nous corriger. Il a d'abord tous les châtiments temporels : la guerre avec ses horreurs, la peste, le choléra, les épidémies, qui font des milliers de victimes ; les tremblements de terre qui renversent des villes et des villages en un instant ; les inondations, les avalanches, qui ravagent toute une région : les pluies, les sécheresses prolongées, qui détruisent les récoltes et amènent la misère ; les maladies, les accidents de toutes sortes, qui peuvent nous arrêter d'un moment à l'autre ; la mort qui peut nous frapper à toute heure ; une mauvaise femme pour un homme, un mauvais époux pour une femme — terribles châtiments ! — les incendies, les insuccès, les pertes matérielles, etc.

Mais Dieu peut surtout nous punir en envoyant les châtiments spirituels qui sont bien plus redoutables, bien que maintenant ils fassent moins d'impression sur nous : « *Visitabo in virga iniquitates eorum et in verberibus peccata eorum.* » (Ps. LXXXVIII, 33).

Le premier châtiment spirituel est la diminution ou la soustraction des grâces. Un plus grand châtiment est ensuite le « *movebo candelabrum,* je déplacerai le chandelier et je le donnerai à d'autres » (Apoc., II, 5) : en donnant des « remplaçants » pour les grâces de choix à ceux qui en abusent. Oh ! ayons bien peur de pousser Dieu à nous trouver des « remplaçants » pour le ciel ! Ayons peur pour la paroisse, si elle abusait, que Dieu ne choisisse une autre paroisse pour lui envoyer ses faveurs !

Enfin, bien terribles châtiments spirituels, les grands scandales, — surtout le mauvais pasteur, — l'aveuglement, l'endurcissement.

III. — Savoir corriger

« *Parents, vous devez vous servir de moi avec vos enfants, mais il importe surtout de* SAVOIR *vous en servir.* »

La correction est un devoir qui s'impose à tout chrétien à l'égard de tous ses frères, car tous nous devons, dans la mesure du possible, empêcher le mal et ramener dans le bon chemin nos frères qui s'égarent. Mais ce devoir de la correction s'impose plus particulièrement aux parents et aux supérieurs. « Celui qui épargne la verge à son fils, dit le Sage, le hait. » (Prov., XIII, 24).

Mais pour que la correction profite, il faut *savoir* corriger. Savoir corriger est une science rare que les parents et supérieurs doivent chercher à acquérir. La plupart des parents, par leurs prétendues corrections (correction signifie redressement), au lieu de redresser leurs enfants les déforment. Par des corrections brutales, emportées, sans proportion avec la faute, ils détruisent l'affection et la confiance dans le cœur des enfants ; ils les aigrissent, leur déforment le caractère, leur font prendre en aversion la maison paternelle, désirer leur émancipation et même la mort de leurs parents.

La correction est une œuvre d'amour et non une œuvre de colère. Elle peut se servir de la colère, mais comme d'une servante de l'amour, pour faire sentir à l'enfant la gravité de sa faute et la peine qu'il a faite à ses parents. Il faut toutefois qu'à travers la colère, et par la colère même, se montre l'amour, c'est-à-dire le désir d'être utile, de faire du bien à celui qu'on corrige, de façon à obtenir ce double résultat : se *faire aimer* et se *faire craindre*. C'est un art difficile, et on n'y parvient que dans la mesure où, dans les corrections, on évite la faiblesse et on obéit plus à l'amour qu'à la colère.

Si vous n'obtenez pas ce double résultat dans vos corrections, parents, c'est que vous ne savez pas corriger, c'est qu'en corrigeant, souvent, au lieu de vous acquitter d'un devoir, vous commettez une faute plus ou moins grave, selon que dans votre correction, il y a plus d'injustice et de haine à l'égard de ceux que vous corrigez : il faut se fâcher contre les fautes, mais garder l'amour des coupables.

Quelles sont les meilleures corrections à employer ? 1o Un regard sévère et attristé, mais en même temps affectueux : si cela suffit, qu'on s'en tienne là ; 2o des réprimandes, admonestations, bien données, et pour cela données après les premiers mouvements de colère soulevés par une faute : donc savoir se bien posséder avant de parler ; 3o mettre à genoux, faire baiser la terre, envoyer à la chambre noire, etc. ; 4o se servir de la verge ou du fouet, mais rarement, et jamais brutalement. 5o Le meilleur moyen de correction, qui ne demande pas d'emportement et très peu de paroles, ce sont les privations : priver le coupable d'un repas ou d'une partie d'un repas, envoyer au lit sans souper — mais alors pas de confitures au lit par la maman ! — priver d'une sortie, d'un amusement, mettre sous clef pour un temps plus ou moins long une toilette préférée (la punition sera bien sentie des jeunes filles).

Pour que les corrections profitent, il faut les accompagner d'une fervente prière, car c'est Dieu seul qui tient dans sa main le cœur des enfants et qui peut changer leurs dispositions.

IV. — La pénitence volontaire

« Chrétien, Jésus, ton Sauveur, t'a appris à te servir de moi contre ta chair, en punition de tes fautes, contre les profanateurs du Temple. »

1. *Contre la chair.* Notre chair est rebelle, portée au mal ; il faut la châtier pour la rendre plus soumise, car celui qui flatte son esclave le trouvera bientôt rebelle. Tous les saints ont mortifié leur

chair. S. Paul nous dit qu'il châtie son corps de peur d'être damné après avoir prêché les autres. (I Cor., IX, 27). Le saint Curé d'Ars se donnait la discipline pendant des heures entières. Nous, au moins, ne flattons pas trop notre corps.

2. *En punition de ses fautes.* Un des meilleurs moyens pour s'amender et se corriger de ses défauts, c'est de se punir soi-même après qu'on est retombé dans une faute dont on veut se corriger : cinq *Pater* et cinq *Ave* récités bien lentement, les bras en croix ; une aumône à donner pour une bonne œuvre, à chaque rechute ; une privation dans ses repas à s'imposer... On n'arrive à un vrai et rapide changement que par ce moyen.

3. *Contre les profanateurs du Temple.* Le divin Maître qui était indulgent et miséricordieux pour beaucoup d'autres manquements, notamment pour les péchés de faiblesse, s'est servi du fouet contre les profanateurs du Temple. S'il était encore visible aujourd'hui sur la terre, il le reprendrait certainement. Car ce n'est pas l'ange, mais la bête humaine, que femmes et filles viennent mettre en vente dans nos églises, en y étalant leur déshabillé, leur décolleté, leurs jupes trop courtes, leurs bas couleur de chair ou transparents, leurs bras, leurs épaules, etc. Jésus chassa les bœufs et les brebis du Temple, ainsi que leurs vendeurs et leurs acheteurs.

En l'absence sensible de Jésus, c'est aux prêtres, aux parents, aux paroissiens qui respectent leur église, de prendre le fouet et de s'en servir vigoureusement.

30

LES PILIERS DE NOTRE EGLISE

Ce soir, ce sont les piliers de notre église qui parleront, et c'est votre curé qui vous expliquera leurs paroles.

I. — L'assiduité a l'église

« *Nous sommes douze ; nous sommes toujours là au complet pour toutes les cérémonies ; nous y restons jour et nuit, même quand l'église est vide. Paroissiens, si vous aviez une foi bien vive, vous seriez ici comme nous pour les cérémonies, mais vous y seriez aussi nuit et jour par la pensée et par le cœur.* »

Jésus-Hostie est ici comme le centre, le cœur de toute votre vie surnaturelle ; l'église est pour vous la vraie maison de famille. Vous devriez y être assidus. Et cependant, quand je compte les piliers et les hommes présents à différents offices, aux messes de la semaine, aux prières du soir, les piliers sont plus nombreux que les hommes.

Oh ! si vous compreniez cette parole de Jésus qu'il faut chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et que si on le fait, le reste nous sera donné comme par surcroît, combien vous seriez plus empressés pour venir à l'église ; ou au moins comme votre pensée et vos affections vous ramèneraient souvent en esprit auprès du tabernacle ! Combien, une fois arrivés à l'heure de la mort, se mordront les doigts d'avoir perdu leur temps pour courir après des riens et d'avoir négligé d'amasser les richesses véritables, surtout par l'assistance pieuse aux offices de l'Eglise !

II. — La docilité

« *Les pierres qui nous composent se sont laissé tailler, façonner par l'ouvrier. Paroissiens, vous laissez-vous façonner sur le modèle du Christ par votre curé, qui vous a été donné pour cela ?* »

Les pierres qui composent les piliers étaient d'abord des morceaux informes ; mais l'ouvrier a employé le ciseau et le marteau, et ces pierres ont pris la belle forme qu'elles ont maintenant.

L'Eglise catholique est un grand édifice spirituel dont les chrétiens sont les pierres vivantes : « *Tam-*

quam lapides vivi, superædificamini. » (I Petr., II, 5). Ils naissent pierres inertes, informes, mais par le baptême d'abord, puis par le travail du prêtre, ils doivent devenir pierres vivantes, aptes à entrer dans la construction de la Jérusalem céleste.

Mais, pauvre curé, j'ai beau essayer de tailler ces pierres par le ciseau, afin d'en faire disparaître les aspérités, de leur donner la forme du Christ : elles ne se laissent pas entamer, et plusieurs, au lieu de se façonner, se déforment de plus en plus. J'ai bien peur qu'elles ne puissent plus entrer dans la construction que Dieu projette, qu'il les repousse et les remplace par d'autres.

Oh ! m. f., encore une fois, craignez les *remplaçants.* Car il est souvent question de remplaçants dans nos saints Livres : « *Conteret multos et innumerabiles et stare faciet alios pro eis.* » (Job, XXXI, 24-5). « *Tene quod habes, ne alter accipiat coronam tuam.* » (Apoc., III, 11).

III. — La fermeté d'ame

« *Nous sommes fermes et soutenons les voûtes, parce que nous sommes établis sur de solides fondements. Vous aussi, paroissiens, soyez fermes en vous appuyant sur le Christ, et soyez vous-mêmes les soutiens de la paroisse.* »

Pour établir les piliers, on a creusé jusqu'au roc. Pour avoir de la solidité dans l'édifice spirituel, il faut creuser par l'humilité, le mépris et la défiance de soi-même, jusqu'à ce qu'on arrive au Christ Jésus, la pierre fondamentale sur laquelle tout doit reposer, sur laquelle il faut élever notre construction par la foi et par l'espérance. Combien, hélas ! n'ont confiance qu'en eux-mêmes et bâtissent sur le sable des murs qui crouleront bientôt !

Les piliers eux-mêmes sont stables, fermes, solides, debout. Comme eux, paroissiens, vous devez être fermes, solides dans vos convictions et dans vos bonnes habitudes ; sur ce point, vous devez être inébranlables et immuables comme vos piliers.

Et puis, les piliers soutiennent tout l'édifice. C'est le prêtre qui doit être la première colonne, le soutien de l'édifice paroissial. Les paroissiens appuient-ils assez cette colonne par leurs prières, pour la rendre plus solide ? Comme on devrait prier pour les prêtres !

Et à côté du prêtre, il devrait y avoir dans les paroisses des âmes qui, s'élevant au-dessus des autres par leur foi, leur charité, leurs conversations, leurs exemples, leurs œuvres, leurs sacrifices, deviennent, elles aussi, les piliers de l'édifice paroissial. Y en a-t-il beaucoup parmi nous ?

IV. — Le support mutuel

« *Les pierres qui nous composent se supportent les unes les autres et sont unies par un ciment solide. Paroissiens, vous supportez-vous et êtes-vous unis par le ciment de la charité ?* »

Dans les piliers, les pierres du haut pèsent lourdement sur celles du bas, et néanmoins celles-ci les portent de bonne grâce. Dans toute paroisse, il y a des paroissiens qui sont des pierres lourdes à porter pour les autres, à cause de leur caractère, de leurs défauts, de leurs torts. Mais le Maître qui nous a supportés tous veut que nous les supportions. Il ne nous accepte pour ses membres qu'à cette condition.

Il veut plus que cela : il veut que nous nous aimions tous les uns les autres comme il nous a aimés, et il déclare que c'est à ce signe qu'on reconnaîtra ses disciples. Mes paroissiens sont-ils tous disciples du Christ ? Pratiquent-ils cette charité fraternelle qui est le signe distinctif du chrétien ? J'ai beau essayer de mettre partout le ciment de la charité fraternelle, il ne prend pas partout. « *Alter alterius onera portate.* » (Gal., VI, 2).

V. — La piété a l'église

« *Nous formons, six de chaque côté de la nef, une avenue pour conduire les regards et les cœurs*

au tabernacle. Paroissiens, comprenez-vous notre invitation ? Ne la prenez-vous même pas à rebours, en voyant surtout en nous l'avenue qui conduit à la porte pour sortir ? »

Quand on est à l'église, toute l'attention devrait se porter vers le tabernacle, où se tient sur son trône le souverain qui attend nos hommages, où coule la source des grâces à laquelle nous devons puiser. On n'y devrait penser qu'à Jésus, le maître du lieu, qui y réside entouré de ses anges, et qui veut y être traité honorablement par ceux qu'il aime et pour qui il est descendu du ciel. Mais combien, hélas ! viennent à l'église sans penser une fois à Jésus, qui, entrés dans le lieu saint, s'occupent de ceux qui y sont et plus particulièrement de ceux et de celles dont ils ne devraient pas s'occuper !

Combien de filles et de femmes, à l'église, songent surtout aux toilettes, à la leur, à celle des autres ! D'autres pensent à leurs projets d'affaires, de voyages, d'amusements, si tant est qu'ils ne s'y occupent pas de pensées, de désirs, de projets coupables qui font frémir les anges prosternés autour de l'autel.

Combien, venus à l'église, ne font que s'y ennuyer et soupirent après le moment où il leur sera permis de sortir !

VI. — La voix des pierres

« *Ne vous exposez pas à voir se réaliser à votre occasion la parole du Sauveur : « Si ces enfants se taisaient, les pierres crieraient.* » (Luc, XIX, 40).

Ah ! si les habitants de cette paroisse cessaient de venir prier dans leur église, les pierres de ces piliers crieraient bien fort. Elles crieraient pour vous rappeler ce dont elles ont été témoins. Elles vous rediraient la piété, la religion de vos parents, de vos ancêtres. Elles vous rappelleraient les jours de ferveur de la paroisse, les prières qui sont montées d'ici vers le ciel, les larmes versées en ce lieu, les

conversions, les merveilles de grâce opérées ici dans les âmes. Elles vous rappelleraient, si vous vous relâchiez, les beaux jours de votre piété, de votre Première communion, des retraites, des missions.

M. f., ces piliers doivent surtout vous rappeler qu'ayant été l'avenue pour vous conduire au tabernacle pendant votre vie, ils doivent être, le jour de votre enterrement, l'avenue qui vous conduira vers le ciel, lorsqu'au départ pour le cimetière on chantera : « *In paradisum deducant te angeli.* Que les anges t'emmènent en paradis ! »

31

LA PRAIRIE

Ce soir, nous entendrons un prédicateur gracieux, varié : la prairie, avec sa verdure, ses fleurs, ses aspects changeants.

I. — L'image de la vie

« *Je prends successivement les plus beaux et les plus vilains aspects ; je suis en cela ton image, ô homme qui me regardes.* »

Je te rappelle chaque année, ô homme, ce que sera ta vie tout entière. Chaque printemps, je renais et reverdis ; en été mes herbes mûrissent, on les fauche et on les récolte ; je reprends un regain de verdure à l'automne ; mais bien vite c'est l'hiver qui me dénude complètement.

Telles sont les phases ordinaires d'une vie humaine. Celle-ci commence par l'enfance et la jeunesse, qui ressemblent à la prairie au printemps. C'est le temps des oiseaux et des fleurs, c'est-à-dire l'âge où tout sourit, où l'on sourit à tout. Mais ce bel âge dure ce que durent les roses : l'espace d'un matin.

Vient ensuite l'âge mûr, qui n'a plus la grâce, la fraîcheur, les illusions de la jeunesse, mais qui a plus de maturité et de vigueur. Après lui, c'est la vieillesse qui n'a plus qu'un regain d'activité et de vie. Puis c'est l'hiver, c'est-à-dire la mort qui n'oublie personne.

Et de même que dans la prairie l'herbe est quelquefois fauchée en fleur, dès le printemps, de même, souvent, la mort vient cueillir aussi des enfants, des jeunes gens, qui n'ont fait qu'apparaître un instant sur la terre.

Comprenons les grandes leçons que nous donne la prairie au sujet de l'inconstance des choses humaines et de l'importance de bien employer chaque âge de notre vie.

II. — La beauté éphémère

« *Je suis belle quand je suis couverte de fleurs, mais cette beauté ne dure qu'un jour. O femmes, ô filles, je vous rappelle par là ce que vous devez penser de votre beauté, dont cependant vous êtes si soucieuses.* »

La prairie est réellement belle au printemps, quand elle a revêtu son manteau de verdure, quand elle est parsemée de fleurs de toutes sortes, pâquerettes, primevères, myosotis, violettes, roses, etc. Mais que devient toute cette beauté ? Comme toutes les fleurs se fanent vite ! Comme la verdure est bientôt desséchée et flétrie ! O femmes vaniteuses, écoutez donc cette leçon !

Rappelez-vous d'abord que ce n'est pas vous qui vous êtes donné la beauté : c'est Dieu qui doit en être glorifié.

Et souvent cette beauté est-elle *votre* beauté ? N'est-elle pas celle des fards, des ingrédients, des colifichets de la vanité, que les vaniteuses emploient pour paraître ce qu'elles ne sont pas ?

Et combien durera cette beauté ? Vous avez beau essayer de réparer par mille inventions l'irréparable outrage des ans : je vois déjà votre teint perdre sa

fraîcheur, votre visage se rider, vos cheveux blanchir et tomber, vos membres, votre taille se déformer. Bientôt vous ne serez plus qu'une caricature de ce que vous êtes aujourd'hui.

Si au moins cette beauté dont vous vous préoccupez tant était quelque chose de grande valeur, qui ajoute beaucoup à votre avoir ! Mais qu'est-elle ? Un vernis, un trompe-l'œil, un cache-misère. Que recouvre en effet, bien souvent, un beau visage ? Un esprit borné, un mauvais caractère, des défauts et des vices.

On dit que les oiseaux qui ont de belles plumes sont ceux qui ont le moins de cervelle. Comme cela est vrai pour celles qui placent leur mérite supérieur dans leur toilette et dans l'agrément de leur visage ! Il est cependant facile de comprendre qu'un âne, même bien habillé, est toujours un âne, et qu'une mauvaise femme, même revêtue des plus belles toilettes, n'est qu'un terrible embarras pour celui qui a le malheur d'en faire la compagne de sa vie.

D'ailleurs, quelle utilité sérieuse peut avoir la beauté du visage et de l'habillement ? Au moins les belles fleurs préparent les graines qui reproduiront la plante et donneront une nouvelle récolte. Mais la beauté de ta personne, ô fille vaniteuse, à quoi sert-elle ? Elle est surtout une amorce pour faire courir après toi les libertins qui t'aimeront comme le tigre aime sa victime, et qui, après t'avoir souillée, te laisseront sur le chemin, comme une loque bonne à être foulée aux pieds.

Et si cette beauté t'a servi à tromper un naïf qui a fait de toi son épouse, crois-tu que tu en seras mieux partagée si tu es belle, alors que par ailleurs tu n'as pas les qualités qu'il faut pour être une bonne épouse et une bonne mère ? Ta beauté ne servira qu'à te susciter mille ennuis et peut-être mille fâcheuses aventures ; elle sera une pierre d'achoppement pour les autres, une occasion de péché et de damnation pour toi.

O mes sœurs, au lieu de vous occuper de la beauté de votre corps, songez donc à embellir votre âme de qualités sérieuses, de vertus qui feront votre gloire pour le temps et pour l'éternité !

32

LE BŒUF

Celui qui va nous parler ce soir a une voix puissante Il se fait entendre au loin par ses mugissements : c'est le bœuf, qui est l'auxiliaire de l'homme et nous donne sa chair comme nourriture.

I. — Servir Dieu

« *Je connais mon maître, lui obéis et travaille pour lui. O homme, pourquoi n'en fais-tu pas autant pour ton Dieu ?* »

Déjà, avant la venue du Messie, Dieu faisait à son peuple ce reproche : « Le bœuf a reconnu son maître et l'âne la crèche de son propriétaire, mais Israël ne m'a pas connu. » (Is., I, 3). L'homme, être intelligent, presque égal à l'ange (Ps. VIII, 6), souvent ne sait pas relever la tête pour regarder le ciel et ne vit que pour ses grossiers instincts ; il se place même au-dessous de la bête.

L'animal domestique reconnaît son maître ; à Bethléem, le bœuf et l'âne reconnurent leur Dieu dans la crèche et le réchauffèrent de leur haleine. Combien d'hommes ne le reconnaissent pas, malgré ses bienfaits !

Le bœuf se soumet à son maître, et l'homme se révolte contre son Dieu ; le bœuf travaille pour son maître, tandis que beaucoup d'hommes non seulement ne font rien pour Dieu, mais travaillent contre lui. Certains animaux s'attachent à leur maître,

et l'homme est indifférent pour son Dieu. Le porc, sous un chêne, dévore gloutonnement les glands que son maître fait tomber de l'arbre, sans regarder une seule fois celui qui les lui envoie : ainsi l'homme reçoit les bienfaits qui pleuvent sur lui, et il n'a pas un mot, pas une pensée de reconnaissance pour leur auteur. Comprenons donc notre ingratitude.

II. — Le joug du Seigneur

« Je porte docilement le joug que m'impose mon maître, et sous ce joug je travaille. O homme, fais donc de même avec ton Dieu. »

1. Le bœuf nous apprend à porter le joug en l'acceptant silencieusement, tranquillement et sans révolte. Il nous rappelle ainsi la leçon que Dieu nous donne par le prophète Jérémie : « Il est bon pour l'homme d'avoir porté le joug dès sa jeunesse. » (Thren., III, 27). Car le jeune homme suivra dans sa vieillesse le chemin qu'il aura suivi dans son adolescence, ses os seront remplis des vices de sa jeunesse et il les emportera avec lui jusque dans la tombe. C'est donc le bonheur, le salut pour un jeune homme d'avoir été placé sous le joug de l'Evangile dès l'enfance et de n'avoir pas été abandonné à ses caprices. Parents, comprenez par là votre devoir. Et vous, jeunes gens, comprenez votre intérêt et ne soupirez pas après une émancipation qui ferait votre malheur et votre perte.

2. Du reste, le joug du Seigneur est doux : « *Jugum enim meum suave.* » (Math., XI, 30). C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous le dit. Ce joug, en effet, est un soulagement et un repos ; il guérit l'âme des maladies qui forment son plus lourd fardeau, des passions qui sont un joug de servitude accablant, et il lui donne la vraie liberté des enfants de Dieu.

Ce joug ressemble aux ailes qui portent et soulèvent les oiseaux. Coupez les ailes d'un oiseau sous prétexte de diminuer sa charge : vous le rendez bien plus lourd et incapable de s'élever.

« Le joug de Notre-Seigneur, a dit un saint, est comme un coussin de soie sur lequel on repose doucement sa tête ; » car avec ce joug on marche et on travaille sans souci, sans peine, surtout si on le porte avec amour : il devient alors une véritable jouissance.

3. Le bœuf, sous le joug, nous apprend à aimer le travail silencieux et persévérant. C'est la leçon que pratiqua S. Thomas d'Aquin encore étudiant. Ses camarades l'avaient surnommé le « bœuf muet, » parce qu'il ne parlait pas et s'acharnait au travail. Mais Albert le Grand, leur maître, prenant la défense de Thomas, dit aux moqueurs : « C'est le bœuf muet maintenant, mais un bœuf dont les mugissements rempliront la terre. »

Il avait dit vrai : les œuvres de S. Thomas sont une véritable mine dans laquelle on puisera jusqu'à la fin des siècles la vraie doctrine théologique.

III. — Le souci des affaires temporelles

« *Chrétien, rappelle-toi que dans l'Evangile, Notre-Seigneur n'accepte pas l'excuse de celui qui refusa d'aller au festin du père de famille pour cette raison qu'ayant acheté cinq paires de bœufs il devait aller les mettre à l'essai. N'oublie donc pas ton âme et ton Dieu pour ton bétail.* »

Le souci pour les bêtes de son écurie enlève souvent au cultivateur celui de son âme et de l'âme de ses enfants : ces âmes passent alors après les vaches. Notre-Seigneur donne un salutaire avertissement à ce sujet dans la parabole du festin préparé par le Père de famille, festin auquel les invités refusèrent de se rendre pour des raisons futiles. Hélas ! combien de cultivateurs ne pensent qu'à leurs affaires temporelles et oublient la grande, la seule affaire nécessaire : l'affaire du salut !... Notre-Seigneur les appelle à la Table sainte, au festin de sa divine parole, mais le soin du bétail empêche d'y prêter l'oreille.

IV. — Le chemin de l'abattoir

« *Quand on me soigne trop bien, c'est qu'on me prépare pour l'abattoir. Quand la dévergondée te sourit, te fait des cadeaux, te caresse, c'est qu'elle veut, elle aussi, te mettre la corde au cou pour te conduire à l'abattoir. Ne sois pas assez imprudent pour te laisser prendre.* »

L'Esprit-Saint nous a donné sur ce point des avertissements bien précis, bien détaillés. Nous les avons expliqués à propos de l' « araignée. » Malgré ces avertissements, combien se laissent prendre et s'en vont ainsi à la misère, à la souffrance, à la discorde, au mépris, à une mort prématurée ! Parents, rappelez souvent cette leçon à vos grands garçons trop naïfs, pour leur éviter un malheur irréparable.

Signalons seulement deux bonnes pensées que nous donne aussi la vue du bœuf : — 1° « *Non alligabis os bovi trituranti.* Tu ne lieras pas la bouche du bœuf occupé au pressoir » (I Cor., IX, 9), parole qui nous rappelle que le prêtre doit vivre de l'autel ; — 2° « *De stercore boum lapidatus est piger.* On lapide le paresseux avec les excréments des bœufs » (Eccli., XXII, 2), parole qui nous rappelle la honte à laquelle se condamne le paresseux.

33

LES YEUX

Voici un prédicateur dont le langage est très expressif, au point que souvent il l'est trop. Ce prédicateur, ce sont les yeux. Dieu les a munis, comme la langue, d'une fermeture, parce que s'il faut qu'ils soient ouverts quelquefois, il faut bien souvent aussi les fermer.

I. — Les yeux toujours ouverts

« *O homme, je te rappelle qu'il y a des yeux qui ne se ferment jamais et te regardent toujours. C'est d'abord l'œil de Dieu, puis ce sont les yeux de la Vierge, des anges et des saints du ciel. Y penses-tu ?* »

C'est une vérité de raison et de foi que Dieu est partout et voit tout, jusqu'au plus petit atome, car rien dans la Création ne subsiste et n'agit que parce que Dieu le conserve et lui donne l'activité. Pour cela, Dieu doit nécessairement voir et connaître parfaitement tout ce qui existe. « *Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus.* Tout est découvert et exposé à ses yeux. » (Hébr., IV, 13). Son regard est donc attaché sur chacun de nous, partout et toujours : la nuit, le jour, dans les endroits les plus retirés, au fond des cavernes comme en plein jour.

Il voit non seulement notre extérieur, mais aussi notre intérieur : nos pensées, nos désirs, nos projets, notre passé, notre présent, notre avenir. Il remplit toutes choses, puisque c'est lui qui donne l'être, le mouvement et la vie.

Nous devrions y penser plus souvent, même habituellement. Si nous étions seuls dans la compagnie d'un grand roi, nous n'oserions pas lui tourner le dos et lui fausser compagnie.

D'ailleurs nous dépendons absolument de Dieu : c'est lui qui nous prête son concours dans toutes nos actions, nous ne pouvons rien faire sans lui.

Enfin Dieu écrit au grand livre, c'est-à-dire dans sa science infinie, toutes nos actions, toute notre vie, pour nous en demander compte un jour, pour les montrer à tous, et pour nous en récompenser ou nous en punir.

Cette pensée du regard de Dieu attaché sur nous, ou l'exercice de la présence de Dieu, est un grand moyen pour arriver à la sainteté. « *Ambula coram me et esto perfectus.* Marche devant moi et sois parfait, » disait Dieu à Abraham (Gen., XVII, 1).

« *Oculi Domini super justos, vultus autem Domini super facientes mala.* » (Ps. XXXIII, 16-17).

Si nous pensions sérieusement à cette présence de Dieu, oserions-nous commettre le péché ? La présence d'un enfant nous retiendrait, et nous oserions braver le regard de Dieu, qui nous tient comme suspendus par un fil au-dessus des abîmes ? Si nous y pensions, ferions-nous avec tant de tiédeur et de négligence nos bonnes actions ?

Et Jésus aussi, en tant qu'homme, nous suit par la pensée, soit du haut du ciel où il règne, soit depuis nos tabernacles où il est caché. Il n'y a ni distance ni obstacle qui puisse nous faire ignorer de lui.

Dieu n'est pas seul à nous regarder. Par l'effet de la lumière de gloire, Dieu prête en quelque sorte à Marie, aux anges et aux saints ses propres yeux, autant qu'ils peuvent être prêtés à de simples créatures. Il y a donc des milliards de regards attachés sur nous du haut du ciel. Y pensons-nous assez ?

Si nous le faisions, notre vie serait une prière et un élan continuels vers le ciel. Ainsi faisait la petite sainte Thérèse, qui déclare que depuis l'âge de trois ans elle n'a pas passé trois minutes sans penser à Dieu.

II. — Bien se servir des yeux

« *Apprends à te bien servir de nous, car nous sommes un grand danger pour toi.* »

1. *Bon usage des yeux.* — D'abord, il nous est bien permis de nous en servir pour les différentes nécessités de la vie : pour nous conduire, pour travailler. Nous devons nous en servir pour voir Dieu dans ses œuvres, pour contempler les merveilles de la Création, afin d'admirer et de bénir la sagesse, la bonté, la puissance qui s'y manifestent.

Il faut nous servir de nos yeux pour voir les misères, les besoins de notre prochain afin de les soulager, les bons exemples afin de les imiter. En constatant l'impuissance, la faiblesse des yeux de

notre corps, nous devons demander à Dieu de donner des yeux à notre âme pour mieux le connaître et l'aimer ; nous devons surtout soupirer après le moment où Dieu nous prêtera ses yeux pour le contempler dans la gloire.

2. *Danger que sont pour nous nos yeux.* — Nos yeux sont la grande porte de notre âme. On dirait même qu'ils sont à eux seuls le siège de l'âme, tant leurs impressions parviennent facilement dans l'âme. C'est pourquoi ils sont les fenêtres par où pénètrent nos plus redoutables ennemis, le péché et la mort.

Nos yeux sont même des traîtres qui, de connivence avec nos passions, ouvrent à l'ennemi la porte de notre âme. En effet, comme le feu brûle le bois, les regards enflamment le cœur. On ne saurait croire à quel point un seul regard peut être l'étincelle qui allume l'incendie dans notre âme : *Oculi petulantes sunt luxuriosi cordis proditores.* (S. Bède). Ainsi un regard rendit le roi David adultère et homicide. Le saint homme Job nous dit qu'il a fait un pacte avec ses yeux, pour que jamais ils ne lui fassent même penser à une personne d'un autre sexe. (Job, XXXI, 1).

Notre-Seigneur nous a donné l'exemple sur ce point. L'Evangile indique les moments où il lève les yeux, ce qui prouve qu'il ne le faisait pas souvent. S. Hugues, après 52 ans d'épiscopat à Grenoble, ne connaissait pas une seule femme de la ville. On n'a jamais vu, pendant ses 62 ans de vie, S. Jean de la Croix regarder en face une personne du sexe. A l'occasion de la réception du pape, à Clairvaux, on remarqua que pas un religieux ne leva les yeux pour le voir. Si vous entriez à l'improviste dans la salle de couture où travaillent une trentaine de religieuses, à F., vous constateriez que pas une ne vous regarde.

Le Vén. César de Bus, devenu aveugle, disait : « J'ai perdu mes deux plus grands ennemis, et vous, vous avez encore les vôtres. » — « *Virginem*

ne conspicias, ne scandalizeris in decore illius. Ne regardez pas une jeune fille, dit le Sage, de peur que sa beauté ne soit un scandale pour vous. » (Eccli., IX, 5). Une bonne règle à suivre est de ne pas regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer. La curiosité doit être réprimée impitoyablement. Elle a perdu Eve, elle perd encore un nombre incroyable de ses filles. « Si votre œil vous scandalise, dit Notre-Seigneur, arrachez-le, » c'est-à-dire supprimez ses regards.

Ce qui est le plus dangereux pour nous, ce sont les yeux des autres. Un regard passionné qu'on vous lance peut être un trait mortel pour votre âme. Certains regards sont fascinateurs. Il en est de l'œil de la femme ce qu'il en est de celui de certains serpents : si le regard d'un petit oiseau a le malheur de rencontrer celui de l'un de ces serpents, ce pauvre petit animal est perdu. Il se met à tourner, fasciné, en regardant continuellement cet œil qui le fixe ; il pousse de petits cris d'effroi, tout en tournant toujours et en se rapprochant de plus en plus de son ennemi ; finalement il vient s'engouffrer dans la gueule du serpent qui le dévore. « L'œil de la femme corrompue est un filet qu'elle lance, dit S. Ambroise. *Oculus meretricis laqueus amatoris est.* »

34

LA TABLE

Notre prédicateur d'aujourd'hui est un meuble dont nous nous servons tous les jours et plusieurs fois par jour. Il peut nous redire souvent ses sermons dont nous avons bien besoin. Ce prédicateur, c'est la table.

I. — La tempérance

« *Sers-toi de moi avec reconnaissance envers Dieu, mais n'en abuse pas.* »

La table est un meuble nécessaire, car nous ne pouvons pas nous passer de nourriture. Sans nourriture notre corps ne pourrait ni se développer ni réparer les pertes constantes qu'il subit. A moins de miracle, l'homme ne peut vivre sans manger. Ce miracle, Dieu l'a fait quelquefois, mais il remplaçait alors la table matérielle par la table spirituelle, comme il en advint pour sainte Marie-Madeleine, sainte Marie Egyptienne, S. Siméon Stylite, le Bienh. Nicolas de Flue et plusieurs autres.

Dans l'usage de la nourriture on peut pratiquer bien des vertus et acquérir bien des mérites, si l'on va à table avec reconnaissance envers Dieu pour la nourriture reçue de lui et avec abandon complet à la Providence, si l'on y pratique la tempérance, la sobriété, la mortification, si l'on y est charitable pour les autres, leur laissant les plus fortes parts et les meilleurs morceaux.

Mais, malheureusement, à table l'abus est bien près de l'usage, et il s'y commet beaucoup plus de péchés qu'il ne s'y pratique de vertus. Bien que les péchés de gourmandise soient les moins graves en eux-mêmes, ils peuvent cependant être mortels et damner.

Il y a péché si l'on mange ou boit uniquement pour le plaisir, si l'on est trop difficile pour la qualité de la nourriture, si l'on mange ou boit à toute heure sans en avoir besoin, si on le fait trop gloutonnement, si l'on va au delà de ce que demande le corps jusqu'à se rendre malade, jusqu'à perdre plus ou moins la raison.

Il y a péché grave à faire de son ventre son Dieu, à trouver sa félicité suprême dans le boire et le manger.

Est-il permis, est-il bon de faire quelquefois dans les familles des repas de fête, où le menu est meilleur et plus varié ?

— Oui, c'est bien permis, c'est même recommandé pour resserrer les liens de l'amitié avec les parents absents que l'on invite quelquefois et pour attacher les enfants à la maison. Il est bon que le dimanche et les jours de fête de l'Eglise, la table soit mieux servie que les autres jours et qu'on la couvre d'une nappe, pour donner plus d'importance aux yeux de la famille à ces saints jours.

Il y a cependant un abus dans ces repas de fêtes de famille, au moins dans bien des régions : on y multiplie par trop les plats et par le fait ces repas deviennent trop coûteux ; on reste trop longtemps à table et on risque de faire des excès de boisson.

Des repas de noces je ne dirai pas qu'ils sont toujours édifiants par les propos qu'on y tient, par les chansons qu'on y entend, par les manières qu'on s'y permet et par les costumes qu'on y porte. Les chefs de famille chrétiens ont le devoir de réprimer ces abus.

II. — La nourriture de l'ame

« *Chrétien, tu ménages à ton corps une table bien servie. Songes-tu à en faire autant pour ton âme ? Ne meurs-tu pas de faim à côté d'une table divinement servie ?* »

Nous avons bien soin de nourrir notre corps. Nous ne voudrions pas le laisser manquer du nécessaire ni même du superflu, et cependant ce corps n'est qu'un peu de chair destinée à pourrir bientôt dans un cimetière, tandis que notre âme est immortelle, faite à l'image de Dieu, appelée à partager le bonheur de Dieu. Nous devrions avoir bien plus de souci d'elle que du corps. Mais, hélas ! nous avons grand soin de notre vie naturelle, qui fait de nous des hommes, et nous ne songeons pas à notre vie surnaturelle, qui fait de nous des dieux et les héritiers du ciel.

Or cette vie surnaturelle, comme la vie naturelle, a besoin de nourriture. Quel est l'aliment qu'elle demande ? A une vie divine il faut un aliment

divin. Cet aliment, c'est Jésus. Il nous le dit lui-même : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. » (Jo., VI, 51). Il s'est fait nourriture pour notre âme de deux manières : en se cachant *sous l'écorce des lettres* dans la parole de Dieu, puisqu'il est le Verbe ; en se cachant *sous les espèces du pain et du vin* dans l'Eucharistie. Voilà la double table à laquelle il faut nous asseoir pour nourrir la vie divine en nous.

1. *La parole de Dieu.* « L'homme ne vit pas seulement de pain, répondait Jésus au tentateur, mais aussi de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Math., IV, 4). Il faut écouter ou lire cette divine parole ; il faut nous l'approprier en y réfléchissant, en la méditant. Il est impossible d'arriver à une haute sainteté sans cela. C'est par la méditation de la divine parole qu'on parvient à l'intimité avec Dieu et à une participation plus parfaite de sa vie. Tous les saints ont été hommes de méditation et d'oraison.

Avons-nous faim de la parole de Dieu ? Sommes-nous avides de l'entendre quand nous en avons l'occasion ? Et après l'avoir entendue, y réfléchissons-nous assez ? *Desolatione desolata est omnis terra, quia nemo est qui recogitet corde.* (Jér., XII, 11).

2. *L'Eucharistie.* Par la communion, Jésus nous donne sa chair à manger et son sang à boire, pour nous communiquer sa propre vie, l'entretenir, la fortifier, l'accroître. C'est là le pain quotidien qu'il nous faut demander dans la récitation du *Pater.* Courons-nous à la Table sainte ? Ne faut-il pas qu'on nous presse pour nous y faire aller ? Nous restons anémiques, affamés, à côté d'un aliment divin. O incompréhensible et coupable négligence !

Hélas ! à la double table royale du Christ on préfère la table empoisonnée du monde et de Satan. On devrait lire tous les jours au moins quelques lignes de nos saints Livres ; on devrait, quand on le peut facilement, communier tous les jours. On aime mieux lire les pages infectes d'un mauvais

journal ou d'un roman licencieux, ou bien aller absorber quelques verres de poison au cabaret !

Et si nous refusons de répondre à l'invitation de notre Dieu qui nous appelle dès ici-bas à sa table pour nous y donner un avant-goût du paradis, pouvons-nous espérer être admis un jour au festin qu'il a préparé à ses élus et où il les enivrera au torrent des divines voluptés ? En dédaignant de répondre à ses pressantes invitations, ne craignons-nous pas qu'il en invite d'autres à notre place ? Encore une fois, ayons peur des remplaçants !

III. — Le pain des enfants

« *Parents, ne soyez pas pour les vôtres des tables sans pain, des fontaines sans eau.* »

Que cela soit dit d'abord pour ceux qui, ayant ou devant avoir une famille à nourrir, la laissent par leur paresse ou leurs folles dépenses manquer du nécessaire.

Mais que cela soit dit surtout pour ceux et celles qui ont ou auront des âmes à former à la vie chrétienne, pour les parents d'aujourd'hui et pour les parents de demain. Personne ne donne ce qu'il n'a pas. Donc des parents dépourvus de piété et de vertus surnaturelles ne sont ou ne seront en réalité pour leurs enfants que des tables sans pain et des fontaines sans eau. Aussi je dis que c'est un crime d'entrer dans le mariage sans avoir fait provision des vertus essentielles, sans lesquelles on ne pourra remplir ses devoirs de chefs de famille.

Hélas ! combien de maisons où il y a des tables sans pain ! *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* (Thren., IV, 4).

35

LES VASES

Ce soir, écoutons les leçons que nous donnent des ustensiles que nous voyons ou dont nous nous servons souvent : les vases. Ils présentent différentes formes et sont employés à différents usages. On les a fabriqués de différentes matières : or, argent, bronze, étain, verre, marbre, bois, mais le plus souvent d'argile.

I. — Un symbole de Marie

« *Chrétiens, nous devons d'abord vous faire penser à Celle que vous invoquez tous les soirs sous les vocables de « vase spirituel », « vase honorable », « vase insigne de dévotion », à l'auguste Vierge Marie, qui a d'abord été pendant neuf mois le vase sacré qui a renfermé le Sauveur, pour être ensuite le vase spirituel de ses grâces.* »

Toutes les créatures sont comme les vases où le Créateur a versé quelque chose des biens infinis qui sont en lui, car chacune reçoit une part des dons de Dieu, de la manière et dans la mesure qu'il plaît à Dieu. Aussi le mot « *vase* » est-il employé à peu près trois cents fois dans la Bible.

Or Dieu a résolu de faire de Marie, pour l'humanité, le réservoir, le vase immense de ses grâces : *gratia plena*, d'où elles se répandraient sur chacun de nous. « *Totum nos Deus voluit habere per Mariam.* Tout ce que Dieu nous donne, il nous le donne par les mains de sa Mère. »

Mais c'est surtout par elle que nous viennent les dons les plus excellents. L'Eglise nous l'apprend en mettant dans la bouche de Marie ces paroles de nos Livres saints : « Je suis la mère du bel amour, de la crainte, de la science et de la sainte espérance. » (Eccli., XXIV, 24).

Marie est un vase rempli, mais elle est aussi un vase très riche, très orné, le plus beau du paradis après l'humanité de Jésus : « *Tota pulchra es...* » Puisons à ce vase par une dévotion fervente envers Marie

II. — Les saints

« *Après Marie, Dieu s'est plu aussi à faire de ses saints de grands et beaux vases, qu'il a remplis chacun selon leur mesure, pour y faire boire les autres hommes. C'est ce qu'il a fait en particulier pour S. Paul, qu'il appelle lui-même son vase d'élection. Tous les hommes devraient être ainsi des vases remplis d'édification les uns pour les autres.* »

Quels beaux et riches vases que les saints ! On admire dans les musées les vases étrusques, les vases grecs, les vases de Sèvres, d'onyx, de cristal peint, etc. Au ciel, nous admirerons cent mille fois plus les grands saints que Dieu s'est plu à orner de toutes les vertus, avec le concours de leur bonne volonté.

Qui n'admirerait déjà, dès cette vie, le beau vase d'élection qu'est S. Paul, devenu la personnification de l'apostolat, avec son zèle, son éloquence, sa charité, sa patience ! Qui n'admirerait la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, si ravissante qu'elle attire à elle tout l'univers, comme ne l'a fait aucun saint depuis que le monde existe !

Mais les saints sont surtout des vases *remplis* où tous peuvent boire : ceux du ciel pour en être réjouis et glorifiés, ceux de la terre pour en être édifiés, guéris, fortifiés, consolés. Que n'a-t-on pas puisé à la source abondante qui s'appelle Paul l'apôtre ! Toute la chrétienté s'y est abreuvée et s'y abreuvera jusqu'à la fin du monde. Ses épîtres transmettent aux âmes la moelle de l'Evangile et les font monter sur les sommets du dogme catholique, car la science de Paul ne fut pas une science humaine acquise par l'étude et la réflexion, mais

une science infusée par Dieu lui-même. Aussi quels trésors de science sacrée on peut puiser dans ses écrits !

La petite sainte Thérèse n'est-elle pas, elle aussi, le vase où tout l'univers va boire ? Quelles pures lumières on trouve dans sa doctrine, quel réconfort dans ses exemples, que de faveurs temporelles et spirituelles obtenues par son intercession ! Elle est bien, comme elle l'avait promis, le vase d'où elle fait tomber la pluie de roses du ciel sur la terre. Nous-mêmes, si nous étions des saints, nous serions ces coupes merveilleuses où le bon Dieu verse ses grâces pour les faire répandre sur les autres. Laissons donc, par notre entière correspondance à la grâce, l'Esprit-Saint nous remplir de plus en plus de ses lumières et de son amour, pour que nous les communiquions autour de nous !

III. — La pureté de l'ame

« *O homme, il y a des vases qu'on fait servir à des usages humiliants, à contenir des eaux sales, des ordures. Ne fais pas subir cette humiliation à ton âme, ce beau vase façonné à l'image de Dieu.* »

Notre âme est un vase si beau, si grand, si riche, si merveilleusement travaillé ! Nous devrions le remplir de Dieu par l'étude de sa révélation et par la participation à sa vie, à son amour.

Mais de quoi, hélas ! la remplissent les pécheurs ? De fiel, de vinaigre, de puanteurs, d'ordures : pensées, désirs, imaginations, tout est sale, repoussant en eux ; et ils travaillent sans cesse à y amasser la corruption par leurs lectures, leurs conversations, leurs démarches. Et c'est ce vase qu'ils ont présenté à Notre-Seigneur mourant sur la croix et demandant à boire : « *In siti mea potaverunt me aceto.* Ils m'ont abreuvé de vinaigre. » (Ps. LXVIII, 22).

Et c'est aussi à cette coupe empoisonnée que par leurs exemples, leurs paroles, leurs écrits, leurs œuvres, les pécheurs font boire leurs enfants, leurs

frères, leurs amis, à la coupe de l'orgueil, de l'impureté, de la cupidité, de la jalousie, de la haine, de la méchanceté.

IV. — Les vases d'iniquité

« *Aussi ne faut-il pas être étonné que Dieu, dans sa colère, brise quelquefois ces vases d'iniquité, comme on brise les vases du potier :* « Tanquam vas figuli confringes eos. » (Ps. II, 9). *Est-il étonnant que Dieu envoie ses anges répandre sur la terre les coupes pleines de sa colère et de sa fureur, comme S. Jean nous l'annonce dans son Apocalypse ?* »

Souvent on a vu et on voit encore Dieu frapper tout à coup les malheureux qui le bravent. Néron, Antiochus, Julien l'Apostat sont morts, frappés ainsi par Dieu.

Voici un autre exemple, arrivé en 1908 ou 1909 au village de X., dans notre région. Le rouleau compresseur était en activité au sortir du village. Un mécréant, dans une auberge voisine, crut faire le bel esprit devant des camarades en disant : « Je voudrais voir la tête de tous les curés sous le rouleau. » Quelques instants après, il remonte sur sa voiture et passe à côté du rouleau. Mais à ce moment même, son cheval, par un écart qu'on aurait dit calculé, fait pencher la voiture, et projette le malheureux à terre, devant le rouleau, de telle sorte que sa tête, et sa tête seule, est réduite en bouillie par la lourde machine. Passant à cet endroit le lendemain, j'ai vu encore la tache de sang sur la route. On essaierait mille fois d'arriver au même résultat en calculant tous les mouvements d'un cheval et d'une voiture, qu'on n'y réussirait pas. Tout le monde, dans le pays, vit là un châtiment de Dieu et on eut raison.

Souvent on a vu Dieu, dont la patience avait été lassée par les péchés des peuples, punir ces fautes par des châtiments exemplaires. Le déluge fit périr tous les hommes, excepté Noé et sa famille. Une

pluie de soufre et de feu tomba sur les villes coupables de Sodome et de Gomorrhe. Jérusalem et toute la Judée furent désolées par la guerre civile, la peste, la famine, le glaive, en punition du déicide.

Ne peut-on pas voir dans la grande guerre de 1914-1918 le châtiment de celle que la France a faite à Dieu depuis quarante ans ? Et n'avons-nous pas à redouter de nouveaux et peut-être plus terribles fléaux, pour n'avoir pas profité d'une si grande leçon ?

O inconcevable témérité des hommes ! « *Calix in manu Domini vini meri plenus misto. Et inclinavit ex hoc in hoc ; verumtamen fœx ejus non est exinanita : bibent omnes peccatores terræ.* Il y a dans la main de Dieu une coupe où bouillonne un vin plein d'aromates. Et il en verse : oui, ils en suceront la lie, ils boiront, tous les méchants de la terre. » (Ps. LXXIV, 9).

36

LE MALADE

Ce soir, c'est un prédicateur qui parle aux yeux par son état lamentable, aux oreilles par ses gémissements : c'est le pauvre malade étendu sur son lit.

I. — S'attendre a la maladie

« *Toi qui me regardes, ne sois pas trop rassuré : demain tu peux être comme moi et dans un état plus triste que moi. La maladie guette tous les hommes qui sont sur la terre.* »

Sur quoi pourrions-nous nous rassurer contre la maladie ? Tout notre corps, des pieds à la tête, est un terrain apte à recevoir aujourd'hui ou demain le germe d'une maladie : chancre, tuberculose, fiè-

vre, infection quelconque. Lisez dans un traité de médecine la nomenclature de ces maladies. Elle est bien longue. Que faut-il pour les faire éclore ? Un petit germe, invisible à l'œil nu, reçu par le contact d'une personne ou d'un objet contaminé, introduit dans l'organisme par la respiration, ou avec la nourriture et la boisson.

Que faut-il encore ? Une chute, un coup, une piqûre, une blessure, une maladresse, un accident, un mouvement brusque, une transpiration, une émotion, un refroidissement, etc. La maladie nous guette comme le voleur qui nous attend au détour du chemin ; elle peut nous surprendre à tout instant, en tout lieu.

Sommes-nous prêts pour la bien recevoir ? Sommes-nous prêts surtout pour recevoir la mort, si la maladie doit nous y conduire, car souvent la maladie enlève les moyens de s'y bien préparer ?

Quelle imprudence de risquer son éternité sur un « peut-être » !

II. — Ne pas craindre la maladie

« *Chrétien, si tu as la foi, dois-tu avoir une si grande horreur de la maladie ? N'est-elle même pas pour toi la grande amie, la bonne messagère des miséricordes du bon Dieu ?* »

Au point de vue purement humain et à première vue, la maladie semble redoutable : elle met le malade dans un état bien pénible. Il ne trouve plus de repos ; il n'y a plus de position supportable pour lui ; il a perdu l'appétit, ne prend plus de nourriture ou n'en prend plus qu'avec répugnance. Le sommeil a fui ses paupières, et alors comme les jours et surtout les nuits sont longs ! Il n'a plus la force de se mouvoir, ou ne le fait qu'en aiguisant sa souffrance ; il respire péniblement et endure quelquefois des douleurs atroces. Souvent aux souffrances physiques viennent se joindre les peines morales : la tristesse, l'ennui, le découragement, l'abandon.

Tout cela, humainement, n'est guère agréable, guère attrayant. Mais pour qui a la foi et qui aime Dieu de tout son cœur, comme tout change d'aspect ! La maladie n'est plus le mal, elle n'est même plus la souffrance. Le lit dur pour le corps fait reposer l'âme sur un lit bien doux, où elle a pour matelas l'amour et pour oreiller l'abandon complet à la divine Providence.

Si le corps ne prend plus de nourriture, l'âme se nourrit davantage de Dieu. Si on ne dort plus, l'âme est heureuse de veiller avec Jésus. Si la respiration est pénible, l'âme respire abondamment l'air du paradis et aspire en elle Dieu par la prière. Le malade ne peut plus se mouvoir, mais il fait néanmoins des pas de géant vers le ciel. Il ne peut plus travailler, mais jamais il n'a fait de meilleur travail spirituel, pour lui-même et pour les siens.

Il souffre, mais par l'amour ses souffrances lui deviennent une jouissance, tellement il est content de souffrir pour Jésus et avec Jésus crucifié. Pour lui aussi, toutes les peines morales disparaissent, avec les consolations que lui donnent les pensées de la foi et l'amour de son Dieu. Enfin, s'il meurt, la mort pour lui est l'entrée dans l'immortalité.

Si le malade vit dans le péché, la maladie, pourvu qu'elle ne lui enlève pas l'usage de ses facultés intellectuelles, est une grande grâce de Dieu. Elle est une invitation pressante de sa miséricorde au repentir et à la conversion. Par la maladie, en effet, Dieu dit au pécheur, comme à Saul sur le chemin de Damas : « Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. Tu le vois, je suis le plus fort et il ne tiendrait qu'à moi de frapper plus fort encore. Mais, avant de te punir éternellement, je viens par la correction salutaire de la maladie t'offrir encore une planche de salut. Repens-toi, confesse-toi, amende-toi et je te pardonnerai. » Combien de malheureux pécheurs ont été convertis et sauvés par la maladie !

Pour les justes encore bien imparfaits, la mala-

die est l'épreuve sanctifiante. Jésus les met sur la croix un instant avec lui pour les détacher de tout ce qui n'est pas lui et achever de purifier leur âme. La maladie est le creuset qui débarrasse l'or de tout alliage et fait pratiquer des vertus qui font avancer rapidement dans l'amour de Dieu.

III. — La charité envers les malades

« *Pour vous qui m'entourez, ma maladie vous offre une occasion de remplir de grands devoirs et de pratiquer de belles vertus.* »

Jésus nous dit en effet qu'un des considérants de la sentence prononcée au dernier jugement sera les soins donnés ou refusés aux malades : « J'ai été malade, dira-t-il, et vous ne m'avez pas visité. » (Math., xxv, 43). Notre-Seigneur, par ces mots, n'entend pas une visite de politesse banale, mais la visite inspirée par la charité chrétienne et destinée à porter au malade les secours dont il a besoin.

1. *Secours matériels.* Sur ce point, les saints savent vaincre toutes les répugnances de la nature. Voyant le Christ souffrant dans la personne du malade, ils lui donnent les soins de propreté nécessaires, le changent de position, réorganisent la chambre et le lit, etc. Des saints sont allés jusqu'à coller leurs lèvres sur les ulcères et les plaies des malades les plus dégoûtants et leur ont donné leurs jours et leurs nuits.

Pour tout cela il faut beaucoup de charité et de dévouement. Cela nous fait comprendre le mérite des Ordres religieux qui, uniquement par charité, se consacrent au service des malades.

2. *Secours spirituels.* C'est surtout l'âme des malades qui réclame des soins et du dévouement. S'ils sont dans le péché, il faut les en faire sortir. S'ils sont chrétiens peu fervents, il faut les amener à une ferveur plus grande. Et s'ils sont bons chrétiens, il faut se servir de la maladie pour les faire monter sur les sommets de la sainteté.

Pour cela, il faut avant tout gagner la confiance

du malade, en lui montrant une sincère sympathie, un entier dévouement. Puis il faut se servir de l'influence acquise pour le faire entrer dans des dispositions de plus en plus parfaites de repentir, de soumission à la volonté de Dieu, de foi, d'espérance et d'amour, qui orienteront son âme vers le ciel.

Il faut se hâter aussi de lui faire recevoir les sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction, et réitérer la Pénitence et l'Eucharistie si la maladie se prolonge. Il importe également de suggérer au malade d'ardentes oraisons jaculatoires, de lui faire gagner les indulgences du Chemin de la croix avec un crucifix indulgencié.

Quand la fin approche, il faut le munir de ses armes pour le suprême combat : scapulaires, médailles, croix, chapelet, rameau et cierge bénits ; réciter les dernières prières, lui faire redire les noms de Jésus et de Marie.

Oh ! quelle belle mission que celle d'assister les agonisants, et quelle belle et bonne pratique que celle de prier souvent dans la journée pour les milliers d'êtres humains agonisant sur toutes les plages de la terre !

IV. — Les maladies de l'ame

« *Toi qui me regardes ou qui me soignes, tu me plains, et tu ne vois pas que tu es peut-être bien plus malade et bien plus à plaindre que moi ; car c'est mon corps à moi qui est malade, et toi, c'est ton âme, ce qui est bien plus grave.* »

On attache beaucoup d'importance aux maladies corporelles ; on remue ciel et terre pour les guérir, et on ne s'inquiète nullement des maladies mille fois plus graves dont l'âme est atteinte. Les maladies du corps peuvent tout au plus amener la perte d'une vie misérable, tandis que celles de l'âme peuvent faire perdre la vie éternelle. On est soi-même travaillé par ces maladies de l'âme, on sait que les âmes de ceux que l'on aime en sont atteintes, et

on n'est pas inquiet, alors qu'on devrait être comme sur des charbons brûlants.

Quelles sont ces maladies de l'âme ? Ce sont les péchés commis et non réparés, qui mettent l'âme en danger de damnation ; ce sont les passions mauvaises, les vices, les habitudes coupables, la perte de la foi, l'aveuglement, l'endurcissement. Voilà les maladies qu'il faut redouter pour soi et pour les autres, et qu'il faut à tout prix chercher à guérir.

37

LES MORTS D'AUJOURD'HUI

Il meurt chaque jour sur la terre, en moyenne, de cent à cent trente-cinq mille personnes. Transportez-vous par la pensée à côté des restes glacés d'un défunt de votre âge, de votre condition, et écoutez ce qu'il vous dit, car les morts parlent : « *Defunctus adhuc loquitur.* » (Hébr., XI, 4).

I. — L'ŒUVRE DE LA MORT

« *Regarde-moi bien et vois ce que la mort a fait de moi, car voilà ce qu'elle fera aussi bientôt de toi.* »

Il y a quelques jours, quelques heures seulement peut-être, j'étais un homme robuste, un adolescent alerte, une jeune fille charmante, une femme vaillante, et maintenant me voilà couché pour ne plus me relever, me voilà fauché et déraciné de la terre. Mes yeux grands ouverts n'ont plus de regard ; mes oreilles ne perçoivent plus aucun bruit : elles n'entendent même pas les sanglots, les cris, les adieux déchirants de ceux qui m'entourent ; ma langue est muette dans ma bouche entr'ouverte et ne fera plus jamais entendre aucun son ; je ne sens ni les larmes dont on m'arrose, ni les baisers dont on me

couvre, ni les embrassements de mes proches ; mes mains, mes bras pendent inertes et ont fini leurs travaux ; mes pieds immobiles ne me portent plus, on va les porter au tombeau ; ma chair livide, gluante, commence déjà à se corrompre et répand la puanteur ; mon cœur glacé ne bat plus et n'est plus le siège d'aucune affection. C'est bien fini de ma beauté, de ma force et de mon activité.

Et que vais-je emporter de ce qui était à moi ? Rien, absolument rien. Depuis l'heure où j'ai rendu le dernier soupir, j'ai cessé aux yeux des hommes d'être propriétaire de quoi que ce soit. Mes héritiers regardent déjà avec convoitise mon bien, si tant est qu'ils ne s'en disputent pas déjà les lambeaux.

Si j'ai été quelque chose parmi les hommes, si j'ai occupé une position, tenu un emploi, maintenant je ne suis plus rien, je ne compte plus.

Et à présent me voilà dans mon éternité. A peine mon âme avait-elle quitté mon corps qu'elle paraissait devant son juge pour entendre sa sentence. Me voilà ou au ciel (hélas ! bien peu y montent tout de suite), ou en purgatoire pour compenser l'expiation que j'aurais dû accomplir sur la terre, ou en enfer pour y rester éternellement avec les damnés.

Toi qui me regardes, tu vois ce qui vient de m'arriver ; voilà aussi ce qui t'attend. *Fais donc maintenant ce que tu voudras avoir fait quand tu seras à ma place.*

II. — NOTRE SORT PROCHAIN

« Mihi heri, et tibi hodie. (Eccli., XXXVIII, 23). *Aujourd'hui c'est à moi. Demain, peut-être aujourd'hui même, ce sera ton tour.* »

Il est bien certain que tu es comme moi un condamné à mort et que rien ne pourra te soustraire à l'exécution de la sentence. Tu n'en doutes pas, je pense. Mais tu te rassures en voyant la mort dans un lointain vague et indéterminé. Tu te

trompes : la mort n'est pas loin, elle est auprès de toi, elle te travaille déjà et elle aura bientôt achevé son œuvre.

Ton heure est proche, car elle peut venir aujourd'hui, et à supposer qu'elle ne vienne que dans un certain nombre d'années, ces années passeront si vite qu'on peut dire qu'entre la mort et toi il n'y a qu'un pas : *Uno tantum gradu ego morsque dividimur.* (I Reg., xx, 3). La vie la plus longue passe comme un songe, avec une rapidité vertigineuse. La mort sera donc bientôt là : *Nos continuo nati desivimus esse*, dit le Sage (v, 13). Et elle peut venir te surprendre à tout instant. Elle viendra comme l'éclair qui brille subitement, comme le voleur qui se glisse sournoisement et fait son coup. Voilà comme elle a fait pour moi. Je la croyais loin et elle était là ; elle m'a pris au moment où je me faisais complètement illusion.

Donc, ô homme, fais le bien pendant que tu en as le temps, car voici venir la nuit, pendant laquelle on ne peut plus rien faire, et tiens-toi toujours prêt pour n'être pas surpris.

III. — La mort de l'ame

« *Toi qui me regardes, tu me plains et tu es peut-être plus à plaindre que moi, car tu es peut-être plus mort que moi :* Nomen habes quod vivas et mortuus es. (Apoc., III, 1). *Ce n'est pas ton corps, mais ton âme qui est morte.* »

Les maisons, les rues, les églises même sont remplies de cadavres ambulants. Il y a cent mille corps morts chaque jour sur les civières, il y a des millions de cadavres d'âmes dans des corps vivants à travers les rues.

Si tu n'aimes pas le bon Dieu, ô homme, si tu es en état de péché mortel, ton âme est morte, elle est un véritable cadavre dans l'ordre surnaturel. Elle n'a plus aucune activité, ne peut plus rien faire pour le ciel. Elle a la laideur, la puanteur du cadavre devant Dieu, devant les saints du

ciel qui pleurent sur elle comme on pleure sur les morts. Tu pares peut-être l'enveloppe de cette âme avec de riches atours : tu ressembles aux sépulcres pompeux qui ne renferment que de la pourriture.

Si tu vis habituellement dans le péché, il n'y a pas seulement en toi un cadavre, mais c'est un cadavre qui est déjà dans le cercueil, dont il ne peut sortir sans un miracle de la grâce. Ce cercueil, ce sont les mauvaises habitudes que tu traînes, ou plutôt qui t'emprisonnent depuis longtemps : habitudes d'orgueil, d'impureté, de blasphème, etc.

Et le cercueil est déjà sur les bras des porteurs, c'est-à-dire des démons qui ricanent avec une joie féroce. Et où l'emportent-ils ? Est-ce au cimetière ? Ah ! plût à Dieu ! Le cimetière est le lieu du repos, le dortoir, en attendant la résurrection. Mais le lieu où les démons emportent le cadavre de ton âme, pauvre pécheur, ce sont les abîmes de l'enfer éternel.

Tu pleures sur les morts ; ah ! pleure d'abord sur toi et reviens à Jésus pour qu'il te ressuscite !

O mes frères, quel éloquent prédicateur nous venons d'entendre ! Gravons bien dans nos âmes ses salutaires leçons.

38

LA POUSSIÈRE

Le prédicateur de ce soir, c'est la poussière qui dort sur la terre, sur les chemins, qui se dépose sur les habits, les meubles, qui reste en suspens dans l'air ou qui tourbillonne au souffle du vent.

I. — Le néant de l'homme

« *O homme, tu es poussière comme moi. Ne t'enorgueillis donc pas tant.* »

L'Eglise te donnait cette leçon au début du Carême en te mettant les cendres sur le front : « Sou-

viens-toi, ô homme, te disait-elle, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Cette leçon, je te la répète, car tu l'oublies. De quoi en effet est formé ton corps ? Du limon de la terre, c'est-à-dire d'un peu de poussière détrempée. Dans quelques années, il n'en restera que quelques poignées au fond d'un cercueil.

Dans la poussière que tu foules aux pieds, que tu vois, que tu respires, il y a des atomes, des molécules qui ont fait partie du corps de ceux qui ont vécu avant toi, et il en sera bientôt ainsi de toi. Et tu oses t'enorgueillir, être fier, t'élever ? C'est bien le cas de te redresser fièrement au milieu des autres, ô homme superbe ! C'est bien le cas d'étaler ton faste, de couvrir de si beaux oripeaux ta pauvre carcasse, ô femme vaniteuse !

Et ton âme, si tu ne te fais pas petit pour que Dieu t'élève, que sera-t-elle pendant l'éternité ? Un pauvre petit néant, un grain de poussière broyé par la colère de Dieu et par la vengeance universelle.

II. — La grandeur de Dieu

« *C'est la création tout entière qui n'est comme moi qu'un grain de poussière devant Dieu. O homme, ne fais donc pas tant de cas des créatures et plus de cas de Dieu !* Gaudium hypocritæ ad instar puncti. » (Job, xx, 5).

Dieu est si grand, en effet, que tous les mondes devant lui sont moins qu'un grain de poussière à côté de tout l'univers. Et cependant le monde est bien grand. Les espaces dans lesquels se meuvent le globe terrestre et les sphères célestes sont si grands qu'il y a des étoiles dont la lumière, parcourant trois cent mille kilomètres à la seconde, arrive seulement maintenant jusqu'à nous. Eh bien ! Dieu, par un seul acte de sa volonté, pourrait créer des milliers de mondes plus grands que ceux qui existent.

O homme, reconnais donc la grandeur, la puissance et la majesté de Dieu ! Fais-toi bien petit

devant lui, et surtout ne fais pas passer les créatures avant lui dans tes appréciations et dans tes affections !

III. — La destinée des impies

« *Tu vois quelquefois le vent me soulever en tourbillons, puis me disperser. Ainsi le vent des mauvaises passions soulève les méchants. Mais bien vite le vent de la colère de Dieu les disperse et les fait disparaître.* Non sic impii, non sic, sed tanquam pulvis quem projicit ventus a facie terræ. » (Ps. I, 4).

On est quelquefois scandalisé en voyant les méchants, qui font la guerre à Dieu, triompher, prospérer malgré leurs crimes et même par leurs crimes. Ils arrivent au faîte des honneurs, distribuent grâces et faveurs et font tout trembler devant eux. On est tenté de s'écrier avec le Psalmiste : « Seigneur, pourquoi dormez-vous ? Levez-vous donc et ne nous oubliez pas ! » (Ps. XLIII, 23).

— « Je ne suis pas pressé, dit le Seigneur, j'ai l'éternité devant moi. Mille ans devant moi sont comme un jour. Je laisse les méchants triompher un instant, parce que je me sers d'eux, comme un bon père, pour corriger ou éprouver mes enfants fidèles et pour laisser aux méchants eux-mêmes le temps de se convertir et de redevenir mes enfants. Mais s'ils abusent de ma patience et de ma miséricorde, tout à coup je me lève et je frappe. Leur triomphe n'a été en réalité que comme le tourbillon de poussière qui aveugle un instant et disparaît aussitôt.

IV. — Oter la poussière de l'ame

« *Quand tu me vois sur tes meubles et sur tes riches vêtements, tu brosses et tu laves. Ames ferventes, pourquoi n'auriez-vous pas le même souci de faire disparaître la poussière du péché véniel, qui souille votre âme et lui enlève quelque chose de sa beauté et de son éclat ?* »

Le péché mortel est, dans l'âme, la souillure

complète, la pourriture ; mais le péché véniel est comme la poussière qui, dans le chemin, s'attache aux pieds du voyageur. Dieu, qui désire habiter dans les âmes privilégiées et s'unir à elles, veut trouver en elles une demeure digne de lui. Il veut une pureté parfaite, surtout dans les âmes qu'il a enrichies davantage de ses dons et qu'il a rendues plus belles et plus saintes. Il est facile de comprendre pourquoi. On n'est pas choqué de voir de la poussière dans un grenier à foin, dans une étable ou dans une pauvre chaumière ; mais la poussière déconcerte et fait mal à voir sur les belles glaces et les riches meubles d'un palais.

Comprenez par là, personnes pieuses et préférées de Dieu, combien Dieu est et doit être plus exigeant à votre égard. Voilà pourquoi, le soir de la Cène, Jésus, avant de communier ses apôtres, leur lava les pieds. C'était afin de leur faire comprendre quelle pureté parfaite il exigeait d'eux pour se donner à eux dans le sacrement de son amour.

V. — Les incrédules obstinés

« *O homme, crains d'être du nombre de ceux contre qui Notre-Seigneur a dit à ses apôtres de secouer la poussière de leurs pieds, pour n'avoir pas profité de leur prédication.* »

Ceux-là, dit le Maître, seront traités plus sévèrement que Sodome et Gomorrhe.

Que signifie ce geste de secouer la poussière de ses pieds contre quelqu'un ? En lui montrant ses pieds chargés de poussière, on lui rappelle les démarches qu'on a faites pour lui et on lui fait sentir son ingratitude. C'est lui dire qu'en abusant ainsi, il sera cause qu'on ne ramassera plus sur ses pieds la poussière du chemin pour lui venir en aide. C'est aussi pour lui faire craindre que les châtiments de Dieu ne tombent sur lui comme les grains de poussière qu'on secoue contre lui. Profitez-vous toujours du ministère de vos pasteurs ?

39

LA PORTE

Le prédicateur de ce soir est très répandu et on s'en sert souvent. Il se fait entendre quand il crie sur ses gonds, quand on le pousse trop brusquement ou qu'on le frappe pour demander à entrer. C'est la porte.

I. — La porte du ciel

« O homme, je dois d'abord te faire penser à la porte par laquelle il faut absolument que tu passes. Le Maître t'avertit qu'elle est étroite et que peu nombreux sont ceux qui la trouvent. Cette porte est celle du ciel. Vis de façon à la trouver et à y passer. »

La porte du ciel est étroite. Quelle est en effet cette porte ? C'est le Christ Jésus. Il l'a dit lui-même : « *Ego sum ostium.* Je suis la porte. » (Jo., x, 9). Et pour être la porte, il s'est fait pauvre, humilié, mortifié, crucifié ; en un mot, il s'est fait tout petit, s'est anéanti. Donc, pour entrer avec lui et par lui, il faut se faire petit comme lui. Il l'a dit expressément à ses apôtres, quand, leur montrant des petits enfants, il a ajouté : « Si vous ne devenez semblables à ces petits, vous n'entrerez pas au ciel. » (Math., xviii, 3).

Aussi la belle et bonne porte ! Ce n'est pas la porte dorée, haute, large, des châteaux. En entrant par cette porte-là on ne trouve que vanité et déception. La belle et bonne porte, c'est la porte de l'humilité, de la pauvreté, du renoncement, de la mort à soi-même.

Comme l'orgueil est la passion dominante de l'humanité déchue, bien peu nombreux sont ceux qui consentent à se faire petits et à se renoncer. C'est pourquoi si Dieu n'était infiniment miséricordieux,

combien peu nombreux seraient ceux qui entreraient au ciel !

Et même avec la miséricorde infinie de Dieu. quelle est la proportion de ceux qui se sauvent et de ceux qui se damnent ? Bien des paroles de l'Evangile et des saints Pères nous font craindre que le nombre des élus ne soit petit à côté de celui des damnés.

Prends donc, ô homme, le parti le plus sûr, celui qui est recommandé par Notre-Seigneur : « *Contendite intrare per angustam portam.* Faites effort pour entrer par la porte étroite. » (Luc, XIII, 24). « Le royaume des cieux souffre violence ; ce sont les violents qui l'emportent. » Pour aller au ciel, la voie sûre est de se vaincre, de se mortifier, c'est de combattre et étouffer ses passions. Prenons ces moyens, si nous ne voulons pas nous préparer une amère et irréparable déception.

II. - Garder son ame

« *Il y a une porte, ô homme, dont tu es le concierge et le gardien. C'est la porte de ton âme. Ouvre-la à Dieu ; ferme-la au démon.* »

La porte de ton âme, c'est ta volonté, qui est maîtresse absolue et ne peut être contrainte que par Dieu. A droite de la porte, c'est le Christ Jésus qui par ses anges, ses prêtres, ses amis, les événements, demande à entrer : *Sto ad ostium et pulso.* (Apoc., III, 20).

A gauche, c'est le démon, avec ses anges et ses suppôts, qui demande et cherche par tous les moyens, par toutes les séductions, à s'introduire dans la place. Tu laisserais entrer le démon par le consentement au péché mortel ; tu laisserais le serpent infernal passer la tête par la porte entr'ouverte, si tu consentais au péché véniel. Au contraire, on ouvre au Christ par la charité, en l'aimant de tout son cœur. « Si quelqu'un m'aime, dit-il, mon Père et moi nous viendrons en lui et nous établirons en lui notre demeure. » (Jo., XIV, 23).

A qui ouvrirons-nous ?... Oh ! n'hésitons pas : c'est pour nous une question de vie ou de mort, de bonheur ou de malheur éternel. Ouvrons à Dieu et fermons au démon.

III. — L'HÔTE A CONSERVER

« *Si c'est Jésus qui est entré, garde-le bien ; si c'est le démon, mets-le vite à la porte.* »

Garde bien Jésus : il est si bon pour toi, il t'apporte de si grands biens ! Garde-le par l'observation fidèle de ses commandements, par le progrès incessant dans son amour, par la correspondance à la grâce. Que ce serait mal de ta part et funeste pour toi de le chasser ! C'était affreux jadis, et je m'en souviendrai toujours, de voir des soldats, des agents de police, des gendarmes arracher à leurs cellules de saints religieux et de saintes religieuses pour les mettre à la porte de leurs monastères. Ce serait plus affreux encore de chasser Jésus de ton cœur par un péché mortel. De même que David, chassé de son palais et de Jérusalem par son fils Absalon, s'en allait en pleurant, ainsi Jésus pleurerait en s'éloignant de ton âme.

Mais si c'est le démon qui est entré en toi, alors chasse-le bien vite ! Il est plus redoutable pour toi que le feu dans la maison, qu'une vipère dans ton sein.

Comment le chasser ? C'est par le péché qu'il est entré : chasse le péché et le démon s'en ira avec lui.

Mais comment chasser le péché ? Par une vraie conversion. Il faut que, comprenant mieux la malice et la folie du péché, on en conçoive une suprême horreur, on regrette de l'avoir commis et on aille avouer sa faute au prêtre pour en obtenir le pardon.

IV. — LE PARESSEUX

« *Je vais et viens sur mes gonds et reste néanmoins toujours en place. Je suis ton image, ô paresseux, toi qui te retournes sur ton lit le matin*

sans pouvoir en sortir ; je suis ton image aussi, chrétien lâche qui n'as que des velléités de bien faire et n'arrives jamais à l'exécution. »

La porte est à l'entrée de la maison et elle reste toujours au seuil sans entrer. Ainsi fais-tu, ô âme paresseuse et sans énergie. Tu reconnais le devoir, Dieu te presse intérieurement, et tu n'as pas la force de secouer ta torpeur.

Il y a deux gonds qui tiennent en place : en haut les manières de voir du monde sur la recherche du bien-être, en bas la paresse. Comme la porte se tourne sur ses gonds, ainsi fait le paresseux sur son lit : il veut et ne veut pas.

Avec ces velléités pour le lever, pour le travail, pour sa sanctification, on est son propre bourreau, car l'action coûte alors cent fois plus que si elle s'inspirait d'une volonté énergique et s'exécutait aussitôt.

40

LA MAIN

Notre prédicateur, ce soir, n'est qu'un petit membre du prédicateur ordinaire : il sert à faire les gestes, frappe quelquefois sur le bord de la chaire pour réveiller ceux qui dorment. C'est la main.

I. — Le bon usage de la main

« *O homme, je suis pour toi un des plus beaux dons de Dieu. Par moi tu peux varier à l'infini tes opérations et tes œuvres, tu peux faire de grandes et belles choses, mais tu peux en faire aussi de bien vilaines et de bien mauvaises. Sers-toi donc de moi pour le bien, jamais pour le mal.* »

C'est par la main, ô homme, que tu te distingues de tous les animaux et te les soumets. Ta main remplace, au besoin, la langue par l'écriture,

les signes, les gestes. Pour l'aveugle elle remplace les yeux et lui permet de lire et de se conduire. Au lieu d'avoir un mouvement unique et uniforme, comme chez les animaux, la main peut, grâce au bras et aux doigts, varier de toutes manières ses mouvements sous la direction de l'âme. Aussi l'homme peut et fait des merveilles de peinture, de sculpture, d'architecture, de musique, de mécanique, etc. ; il produit tout ce qui peut donner le nécessaire, l'agréable, le confortable et même le luxe.

Avec ta main, ô homme, tu peux faire des œuvres de charité, de patriotisme, d'apostolat ; tu peux donner, écrire, secourir, défendre, travailler, produire, faire ce que Dieu et le prochain attendent de toi.

Mais tu peux aussi abuser de tes mains, et combien se rendent coupables de cette faute en les mettant au service des passions mauvaises !

Ne les as-tu pas fait servir toi-même à l'orgueil ? N'as-tu pas employé l'habileté de tes doigts à confectionner les colifichets et les oripeaux de la vanité, à contenter toutes les exigences d'un luxe déplacé ? Ne t'es-tu pas servi de tes mains pour entasser dans ton coffre-fort des billets, des titres, de l'or, de l'argent, des bijoux, pour les palper ensuite avec délices ? Ne t'es-tu pas, avec leur aide, procuré de honteux et infâmes plaisirs et n'as-tu pas souillé l'innocence des autres ? N'as-tu pas donné des coups ou fait des actes de malveillance ? Ou, ce qui est pire encore, n'as-tu pas donné du scandale par de mauvais écrits ou autrement ? Les saints font un bien meilleur usage de leurs mains. Imite-les.

II. — La vraie beauté des mains

« *Bien des femmes (et même quelques hommes à petite cervelle) ont un souci extrême d'avoir de belles mains, et elles croient y être parvenues quand elles les ont blanches, fines, douces, parfumées chargées de bijoux. Avec tout cela on peut les avoir et on les a souvent sales, liées, vides, paralysées.* »

Elles ont en effet la souillure de toutes les mauvaises œuvres auxquelles on les emploie. Elles sont maculées de boue et d'ordure par les impudicités, de poix par les rapines et les injustices, de sang par les actes de méchanceté. Les coupables ont beau les laver, les taches restent. Pilate a eu beau dire : « Je me lave les mains du sang de ce juste » (Math., XXVII, 24), voilà dix-neuf siècles que tous les chrétiens redisent dans leur *Credo* : « Qui a souffert sous Ponce-Pilate, » et on le dira jusqu'à la fin du monde.

On a les mains liées quand on s'est rendu l'esclave des passions, car ces dernières sont un maître tyrannique qui n'est jamais satisfait. Si on ne se convertit pas, on sera du nombre de ceux dont le Maître a dit : « Jetez-les, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Math., XXII, 13).

De prétendues belles mains sont crochues, parce qu'elles ont pris l'habitude de se refermer sur le bien d'autrui. Et il y a bien à craindre que les doigts crochus ne se rallongent qu'à la mort, quand ce sera trop tard.

Souvent les belles mains sont vides quand on les croit pleines. Elles sont pleines d'ombre, de poussière ; ombre et poussière s'évanouiront à la mort et elles resteront pendant toute l'éternité vides des vrais biens, car elles seront vides de mérites.

Elles sont aussi paralysées, car le péché fait perdre toute activité surnaturelle : le pécheur est comme la branche séparée de la tige, il ne peut plus rien produire.

Si vous voulez avoir des mains vraiment belles, ayez-les pures de tout péché, libres de l'esclavage des passions, durcies par le travail, ouvertes pour donner, et remplies de mérites.

Ainsi sont belles les mains de Jésus, étendues pour bénir, percées par amour pour nous, et pleines de grâces pour les répandre sur nous. Belles aussi sont les mains de Marie, qui nous donnent Jésus,

le fruit béni de son sein, et nous distribuent les grâces achetées par lui.

Belles sont les mains chantées par le Psalmiste et avec lesquelles on est admis au ciel : « *Innocens manibus.* Les mains sans péché. » (Ps. XXIII, 4).

III. — Les mains perfides

« *Défie-toi des prétendues belles mains qui cachent des griffes sous un aspect inoffensif, de toutes les mains qui, comme celles d'Eve, présentent à Adam le fruit de mort.* »

Beaucoup de ceux qui sont prodigues de poignées de mains sont prodigues aussi de trahisons. Défie-toi en particulier, aujourd'hui, des poignées de mains des politiciens qui ne t'aiment que pour faire de toi le piédestal de leur ambition.

Défie-toi aussi des mains qui écrivent : la main qui écrit devient une langue et la langue est plus redoutable que la vipère.

Défie-toi de la main qui flatte et qui caresse. Homme, défie-toi de la main de la femme passionnée. Femme ou fille, défie-toi de la main qu'on te tend pour t'enlever la liberté et l'indépendance de ton cœur.

Jeunesse imprudente, écoute la leçon de l'expérience : veille autant sur tes mains que sur tes yeux ; une poignée de mains a été le commencement de la perte d'une multitude d'âmes.

IV. — La main de Dieu

« *Homme, je dois te faire penser à la main toute-puissante de Dieu, qui gouverne l'univers. Il faut que tu la tiennes toujours pour ne pas tomber, comme le petit enfant qui commence à marcher doit tenir la main de sa mère.* »

C'est la main de Dieu, en effet, qui a créé tout l'univers et qui de trois doigts en régit tout le mécanisme. C'est cette main qui t'a créé, te conserve, t'aide dans tous tes actes ; si elle ne te secourt, tu ne peux faire un seul pas vers le ciel.

O homme, reste toujours petit et ne lâche pas la main que te tend notre Père des cieux, si tu veux qu'il te fasse monter près de lui.

Souviens-toi aussi que c'est cette main qui récompense ou qui châtie, souvent dès cette vie, mais surtout d'une façon irrévocable dans l'éternité.

41

LES AUTOMOBILES

Aujourd'hui c'est un prédicateur que vous rencontrez ou qui vous devance souvent sur les routes, qui vous éclabousse ou vous couvre de poussière. En général, il n'a pas une belle voix, mais il vous dit de bonnes choses. C'est l'automobile.

I. — Le progrès rapide

« *On m'a inventée pour remplacer les animaux de trait et pour aller plus vite. O homme, apprends de moi à ne pas te traîner et à aller plus vite dans le chemin du ciel.* »

Y a-t-il des automobiles dans la vie spirituelle ? — Oui, il y en a, de bien puissantes et bien rapides. Elles ont fait dire de certains saints : « *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* Usé en peu de temps, il a fourni une longue carrière. » (Sap., IV, 13). Oui, ce sont de véritables automobiles, les âmes en route pour le ciel, avec l'amour de Dieu pour moteur, avec l'oraison et l'Eucharistie en guise d'essence. Belles voitures légères, les âmes qui par les trois vœux se sont débarrassées de tout poids inutile.

A qui devons-nous ces inventions ? — A Jésus, qui nous a tant aimés que non seulement il veut nous conduire au ciel avec lui, mais qu'il veut nous

y conduire rapidement et commodément. Que sont les étapes de quelques milliers de kilomètres, à côté de celles que Jésus fait parcourir à ses saints en quelques instants et sans fatigue ? C'est Jésus, en effet, qui nous a apporté le puissant et doux moteur de l'amour : *Ignem veni mittere in terram* (Luc, XII, 49), et qui a tout fait pour allumer le feu de l'amour dans les cœurs. C'est lui-même qui veut être l'aliment de ce moteur. C'est lui qui nous encourage à la perfection et qui nous a enseigné pour cela la pratique des vœux pour rendre notre voiture plus légère.

Où en sommes-nous ? Avons-nous le moteur de l'amour dans notre âme ? Lui donnons-nous l'aliment nécessaire par la prière et par les communions fréquentes et ferventes ? Ceux que Dieu appelle à l'état religieux répondent-ils tous à cet appel ?

II. — Le prudent conducteur

« *Pour que je marche bien et qu'il n'y ait pas d'accidents, il me faut un conducteur prudent et habile. O homme, il faut aussi de la prudence pour conduire ton automobile spirituelle vers le ciel.* »

Il y a bien des dangers dans les voyages en automobile : les courbes, les rencontres, le mauvais état de la route et les obstacles. Il est périlleux de vouloir prendre l'avance sur les autres, d'être distrait au volant, d'y rêver, de s'endormir ou de n'être pas maître de soi.

On trouve les mêmes dangers sur le chemin du ciel. Il s'y révèle des difficultés, quelquefois des impossibilités qu'il faut savoir contourner tout doucement, en ralentissant sa marche, c'est-à-dire en prenant le temps de réfléchir et même de demander conseil.

Il y a aussi souvent des rencontres dangereuses. Des personnes, des choses ou des événements peuvent être pour nous une occasion de chute, et ceux ou celles que nous rencontrons peuvent même chercher à nous faire tomber. Dans ces rencontres il

faut toujours tenir sa droite, c'est-à-dire tenir toujours le chemin du devoir, de la crainte de Dieu, de l'observation des commandements.

Pour les automobiles, la route est parfois en mauvais état : le chemin est glissant, il y a des poches, des trous creusés par l'aspiration des gros camions. Il peut y avoir de la neige, des pierres, des obstacles placés sur la route. Pour les âmes, les chemins glissants représentent certains états, certains milieux, certaines professions où l'on est exposé à de grandes tentations, par exemple la profession d'aubergiste, de maquignon, de commerçant, d'avocat, de notaire, de médecin, de berger, de domestique dans certaines maisons : autant d'occasions qui mettent la vertu en grand péril, soit à cause de son travail même, soit à cause des personnes avec lesquelles on est en relation, soit à cause des bénéfices plus grands qu'on veut réaliser.

Depuis longtemps, il y a une profession bien dangereuse entre toutes : c'est celle de fonctionnaire de l'Etat, car depuis quarante ans et plus, le pouvoir étant entre les mains de gens hostiles à la religion, toutes les faveurs, les bonnes places ont été pour les renégats. Souvent on a tracassé de toutes manières les employés qui voulaient rester fidèles à leur Dieu. Aussi les traîtres à la religion se sont multipliés parmi les fonctionnaires !

Combien il faut de prudence, dans beaucoup de professions et de milieux, pour marcher son droit chemin et ne pas faire de culbutes ! Les poches sur la route, ce sont les péchés véniels qui font marcher en trébuchant sans cesse. La neige, ce sont les mille préoccupations de la vie matérielle, qui diminuent la ferveur et retardent l'élan vers Dieu en empêchant de penser à lui et à son âme. Les pierres, les obstacles sur la route, ce sont les scandales de toutes sortes auxquels tous sont exposés tous les jours.

C'est un danger aussi pour les âmes pieuses de prendre de l'avance sur les autres : elles sont alors

exposées à l'orgueil qui les conduirait à des chutes lamentables.

III. — Les conditions du bon fonctionnement

« *Pour que je marche bien, il faut que je sois bien construite, en bon état, huilée, approvisionnée ; surtout il faut que les freins et la direction fonctionnent bien. Il faut aussi tout cela à ton âme, chrétien, pour bien marcher dans le chemin du ciel.* »

D'abord il faut au chrétien, pour vivre surnaturellement, tout l'organisme surnaturel. Il lui faut la grâce sanctifiante, les vertus infuses et les dons du Saint-Esprit. Nous avons reçu tout cet organisme au baptême et à la confirmation, mais ne l'avons-nous pas détraqué par nos péchés ? Il faut avoir bien soin de cet organisme surnaturel et veiller, par l'examen de conscience fait régulièrement et sérieusement, à le maintenir en bon état.

Il faut aussi à l'âme une direction sûre. Cette direction, nous l'avons dans les lumières de la foi et la conduite d'un sage directeur. Cette direction est indispensable et on peut facilement la fausser en prenant les idées du monde et ses maximes. Pour certaines âmes, Dieu peut remplacer le directeur, mais même à celles-là, et surtout à celles-là, une lumière d'En-haut est indispensable.

Il faut que les freins de l'automobile fonctionnent bien, pour pouvoir au besoin diminuer la vitesse ou même s'arrêter complètement. Chrétien, il faut à ton âme des freins solides, composés de la crainte de Dieu, du souvenir de sa présence, de son saint amour et de la pensée fréquente des fins dernières. Il faut mettre ces freins à ta langue, à ta curiosité, à ta colère, à toutes tes passions ; sans cela elles te précipiteraient dans l'abîme.

Enfin il faut huiler tout l'organisme de l'automobile. L'huile, pour les âmes, ce sont les grâces actuelles qu'on obtient par la prière, surtout par la pratique des oraisons jaculatoires.

IV. — Pannes et accidents

« *J'ai des pannes, quelquefois même des accidents plus ou moins graves. Chrétien, tu dois t'attendre aux mêmes ennuis et savoir y remédier.* »

Chrétien, pour toi les pannes ce sont les relâchements, les découragements, les arrêts dans le travail de ta sanctification. « Vous couriez bien, disait l'Apôtre aux Galates, qui vous a empêchés de continuer d'obéir à la vérité ? » (Gal., v, 7). Combien commencent, mettent la main à la charrue et regardent en arrière ! Ceux-là ne sont pas propres au royaume des cieux, dit Notre-Seigneur. (Luc, IX, 62).

Non seulement tu as à craindre les pannes, mais de gros accidents te menacent. Tu as peut-être déjà trouvé la mort de ton âme dans de semblables accidents et causé la mort des autres, quand tu as péché gravement et fait pécher les autres. Pour les accidents d'automobile, souvent il n'y a pas de remède, si les voyageurs par exemple ont été tués, mais pour les blessures des âmes et même pour leur mort, il en est autrement. Ces remèdes sont pour soi le repentir et la confession, pour les autres la prière, la parole, les bons exemples, l'expiation et le sacrifice.

V. — Offrir une place aux autres

« *Quand j'appartiens à un maître charitable, il offre quelquefois une place aux voyageurs fatigués. Fais de même, ô chrétien qui vas au ciel en automobile, fais-y monter d'autres âmes avec toi.* »

Chrétien, tu dois avoir une âme d'apôtre. *Unicuique mandavit Deus de proximo suo.* (Eccli., XVII, 12). Vouloir aller au ciel tout seul est une preuve qu'on ne tient pas le bon chemin pour y arriver. Il faut aider les autres à se sauver ; il faut avoir le zèle des âmes.

* *

Enfin, par la vitesse de leur marche, les automobiles doivent rappeler à tous la rapidité du temps, la brièveté de la vie. Aussitôt partis, aussitôt arri-

vés. Entre la mort et nous il n'y a qu'un pas, et ce pas, nous avons déjà le pied levé pour le franchir.

Comme vous le voyez, les automobiles sont de bons prédicateurs.

42

LE PAUVRE

Quand j'étais enfant, le prédicateur de ce soir allait de porte en porte ; il prenait même place à la table de famille et on lui donnait l'hospitalité pour la nuit. Aujourd'hui on ne le voit plus guère, car on a voulu remplacer la charité privée par les secours officiels obligatoires, mais sans cœur. Ces secours sont maintenant réclamés comme un droit. Cette organisation, au lieu de calmer la lutte des classes, l'aigrit en supprimant l'aumône volontaire des riches et elle ouvre une porte plus large au bolchevisme.

1. — Un grand exemple

« En me regardant, songe au Fils de Dieu qui a voulu être ici-bas le grand pauvre pour nous donner la leçon nécessaire du détachement des biens de la terre. »

Le premier souci de la plupart des hommes est de s'enrichir des biens d'ici-bas. Au lieu d'être le premier, chez un chrétien, ce souci devrait être le dernier, puisque le Maître nous a dit : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » (Math., VI, 33).

Aussi Jésus, pendant toute sa vie mortelle, lui qui aurait pu disposer de toutes les richesses créées, puisque c'est lui qui les distribue, a voulu être le pauvre par excellence.

Il naît dans une étable ouverte à tous les vents ; il a pour berceau une crèche ; il va ensuite en Egypte manger le pain amer de l'exil ; puis à

Nazareth il gagne chaque jour sa nourriture à la sueur de son front. Pendant sa vie publique, il vit d'aumônes et il peut dire : « Les oiseaux ont leur nid, les renards leur tanière, mais le Fils de l'Homme n'a pas même où reposer sa tête. » (Math., VIII, 20). Enfin il meurt dépouillé de tout, même de ses habits.

En nous faisant, dans le *Pater*, demander seulement le pain de chaque jour, il veut que nous soyons sans souci du lendemain et que nous mettions toute notre confiance dans la Providence, nous promettant que si nous avons cette confiance, le Père qui est dans les cieux ne nous laissera pas manquer du nécessaire.

Parents, Dieu ne vous défend pas de travailler dans l'intention de laisser à vos enfants un modeste héritage, mais il veut que ce souci passe au second plan, que vous songiez surtout à leur laisser un grand héritage de religion et de bonne conduite : un simple gramme de plus de crainte et surtout d'amour de Dieu est plus important pour eux que cent mille francs, qu'un million de plus.

II. — La charité bienfaisante

« *Chrétien, tu dois voir Jésus en moi quand je tends la main, car c'est lui-même qui a dit : « Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites.* » (Math., XXV, 40).

Le grand précepte de Jésus, celui qu'il appelle son précepte, c'est que ses disciples s'aiment les uns les autres. Or notre amour n'est pas véritable s'il ne se montre pas par les œuvres, en venant au secours des misères du prochain quand cela est possible. Aussi les saints, qui avaient au cœur les flammes de la charité, ont presque tous dès leur enfance fait leur bonheur de donner l'aumône aux pauvres.

Riches, vous êtes les économes du bon Dieu ; vous devez disposer des biens que vous gérez selon le désir du vrai propriétaire qui est Dieu. Or la volonté de Dieu est que vous donniez généreusement aux

pauvres. Et nous voyons dans l'Evangile le mauvais riche damné uniquement parce qu'il a refusé l'aumône au pauvre Lazare.

C'est une grande responsabilité que d'avoir une grosse fortune. Les riches se sauvent difficilement. Notre-Seigneur dit qu'il est plus facile de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille que de faire entrer un riche au ciel. (Math., XIX, 24). Combien prudents et avisés sont les riches qui donnent généreusement !

Chrétien, en donnant, tu ne te dépouilles pas, tu ne t'appauvris pas : tu mets en sûreté ce que tu donnes, tu le prêtes à gros intérêts à Dieu qui te rendra au centuple. O riche, la main du pauvre est le coffre-fort le plus sûr pour mettre à l'abri de la rouille, du feu et des voleurs ce que tu possèdes. En donnant aux pauvres, tu remets ton bien en de bonnes mains, puisque tu le remets à Jésus.

Il te le rendra peut-être déjà en d'autres richesses matérielles, en te faisant réussir dans tes affaires, en te préservant de certains accidents, de certaines pertes, en te donnant avec plus d'abondance les fruits et la graisse de la terre. Mais cela n'est pas assez pour lui : te payer ainsi, ce serait te rendre poussière pour poussière. Mais en récompense de l'aumône d'un peu de poussière, Jésus te prépare des biens mille fois plus précieux et plus solides, des grâces de conversion si tu es pécheur, des grâces de sanctification si tu es juste.

Quels sont les pauvres auxquels il faut donner ? D'abord ceux qui manquent du nécessaire pour le corps, ceux qui manquent de pain, d'habits, d'abri. Mais ce sont également ceux qui ont besoin d'encouragement, de consolation, de conseil ; ce sont surtout les pécheurs, qui sont dans la dernière des misères spirituelles.

Aujourd'hui, la grande pauvresse qui tend les mains est l'Eglise du Christ, qui a besoin de la générosité de ses enfants pour soutenir toutes ses œuvres

III. — La misère morale

« Toi qui me vois dans la misère et te crois riche, tu es mille fois plus pauvre que moi, si tu vis dans le péché. »

Tu es riche peut-être des biens de la terre, mais qu'as-tu des biens infiniment plus précieux de la grâce ? Tu as la boue, mais tu n'as pas l'or.

Je suis mal vêtu, mal nourri ; j'habite une masure, j'ai froid... Mais si j'aime Dieu, j'ai dans mon âme une demeure spirituelle de toute beauté, qui est le temple de la Trinité. Je nourris mon âme du pain vivant descendu du ciel ; je suis revêtu de la robe nuptiale qui me donne le droit d'être admis aux noces de l'Agneau, et mon cœur est réchauffé par le feu de l'amour divin. J'ai un coffre-fort rempli de titres garantis non par un Etat plus ou moins solvable ou des entreprises humaines sujettes à échec, mais par Dieu, qui ne risque pas de faire faillite.

Toi qui te crois riche, tu ne vois pas qu'on peut t'appliquer cette parole de l'Apocalypse : « Tu es pauvre, misérable et nu. » (Apoc., III, 17). Combien de gens richement vêtus, logés et meublés, qu'on regarde comme des Crésus, sont dans la plus extrême pauvreté ! Ils n'ont que ce qu'ils ne peuvent pas emporter ; après la mort il ne leur restera que des dettes qu'il faudra payer à la justice de Dieu.

Où en sommes-nous nous-mêmes ? Faisons notre bilan.

43

LE PONT

Notre prédicateur de ce soir est placé au-dessus d'un torrent, d'un fleuve, d'un précipice. C'est sainte Catherine de Sienne qui, éclairée par Dieu, a traduit ses enseignements dans le beau livre du *Dialogue*.

I. — De la terre au ciel

« *Je mets en communication deux rives séparées par un torrent. Je dois te faire penser à un autre pont qui est établi entre la terre et le ciel, au-dessus du torrent des passions humaines et des abîmes de l'enfer, et qui permet à l'homme d'arriver à la patrie des cieux. Ce pont merveilleux, c'est N.-S. Jésus-Christ.* »

C'est un pont nécessaire, car, depuis le péché d'Adam, la route qui conduisait de la terre au ciel a été rompue. Le torrent des passions humaines s'est mis à couler, emportant irrésistiblement la masse des hommes loin de Dieu et les empêchant d'aborder à l'autre rive.

La pauvre humanité roulait ainsi vers l'abîme, entraînée par les eaux fangeuses de l'orgueil, de l'impureté et de la haine. Mais le Fils de Dieu a vu notre détresse et il est venu rétablir un pont entre la terre et le ciel. Ce pont, c'est son humanité sainte, qu'il a unie à la divinité pour pouvoir s'attacher tous les hommes par les cordes du saint Amour et les faire monter au ciel avec lui. Il a fixé une extrémité de ce pont en terre sur le Calvaire, au jour de sa Passion et de sa mort, et il l'a prolongé jusqu'au ciel au jour de son Ascension.

Et maintenant tous les hommes qui sont attachés à Jésus par les cordes de l'amour peuvent passer le pont et arriver au ciel avec lui.

Comme cette comparaison est bien vraie ! Comme les passions détournent de Dieu les hommes, leur font oublier, offenser Dieu, et comme la masse des hommes est entraînée par ce torrent !

Avec l'amour de Jésus-Christ, nous pouvons sortir du torrent et nous élever vers Dieu. Nous avons pour nous en convaincre les exemples des saints. Ils étaient de la terre par leur corps, mais par leur cœur ils étaient bien au-dessus, à la suite de Jésus. Comme elle planait au-dessus de la terre, la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus !

II. — Se servir du pont

« *O homme, le pont est construit par Jésus entre la terre et le ciel, mais il faut t'en servir. Ne fais pas la folie de te jeter dans le torrent.* »

O hommes, il n'y a que deux alternatives pour vous : ou vous jeter dans le torrent des passions, ou monter sur le pont préparé par Jésus. On ne reste pas sur la rive terrestre. La mort vous oblige à choisir entre le torrent ou le pont : choisissez !

Pour monter sur le pont et le traverser, il y a un effort à faire : toute ascension coûte à notre nature déchue. Pour se jeter dans le torrent, il n'y a qu'à se laisser aller.

Aussi c'est la masse qui se jette dans le torrent et qui est emportée vers la mer, c'est-à-dire vers l'abîme où l'on reste éternellement.

Le prêtre est envoyé par Dieu pour vous avertir de ne pas vous jeter dans le torrent et pour vous aider à monter sur le pont, c'est-à-dire à parvenir à l'amour de N.-S. Jésus-Christ. Il vous avertit sans cesse, il vous tend la main pour vous retirer de l'eau et vous remettre sur le pont.

Où en êtes-vous ? Examinez-vous. Où va votre cœur ? Qu'aimez-vous le plus ? Que désirez-vous ? Dans quel but vous agitez-vous, vous démenez-vous le plus ? Est-ce pour vous unir à Jésus et l'aimer davantage ? N'êtes-vous pas obligés de reconnaître que votre cœur s'en va surtout en bas, vers le plaisir, vers la richesse, vers la créature ? Allons, *sursum corda !* en haut les cœurs !

Si vous êtes déjà dans le fleuve, il faut en sortir. Le pont est tout près, à côté de vous ; il faut à tout prix y remonter.

Le premier degré pour sortir de l'eau, c'est la crainte de Dieu et de ses jugements, la pensée des fins dernières ; remontez-y d'abord. Le second, c'est le repentir de vous être abandonnés à une pareille folie. Le troisième, c'est le retour du prodigue auprès de son père, pour lui avouer sa faute et lui demander pardon.

Enfin on remonte sur le pont par l'amour. Il faut par cet amour s'attacher à Jésus comme le noyé s'attache à sa seule planche de salut.

III. — Tendre la perche

« *Vous qui êtes sur le pont, comprenez votre bonheur et tendez la perche à ceux qui se noient.* »

Sur le pont, c'est-à-dire dans l'amour de Jésus, on est tranquille, on est à couvert. La couverture, le toit du pont, c'est la miséricorde divine qui met les passants à l'abri de la pluie ou de la grêle de la divine justice. Le long du pont il y a une hôtellerie où l'on peut se reposer et prendre sa réfection pour continuer son voyage. L'hôtellerie, c'est la maison de Dieu, l'église. La réfection, c'est l'Eucharistie qui donne déjà un avant-goût des fêtes de la patrie vers laquelle on marche.

Pour arriver sur le pont, il y a une montée pénible à gravir, mais celui qui est le pont, Jésus, est aussi le compagnon qui au besoin nous porte dans les passages difficiles.

Si ceux qui sont sur le pont doivent comprendre leur bonheur et remercier Dieu, ils ne doivent pas contempler sans effroi et sans compassion le malheur de ceux qui passent sous le pont et se noient. La charité chrétienne leur fait un devoir de voler à leur secours et de leur tendre la perche de salut.

Que faire pour cela ? Appeler des sauveteurs, c'est-à-dire crier vers le ciel pour demander du secours ; puis rappeler à ceux qui se noient sans le voir les grandes vérités de la foi, leur faire connaître Jésus, le Dieu sauveur, tout amour, être vraiment apôtres, avoir au cœur le zèle des âmes, prier, expier, mériter.

IV. — Passer le pont

« *Si vous êtes sur le pont, il ne faut pas vous arrêter à l'entrée ou au milieu, mais le traverser en avançant dans l'amour et vous encourager par les splendeurs de la Jérusalem céleste qui est de l'autre côté.* »

Si l'on veut arriver à l'autre rive par le pont, il n'y a qu'un moyen : croître sans cesse dans l'amour de Dieu qui nous attend et nous tend les bras ; c'est par l'amour qu'on s'unit à Dieu et qu'on arrive à posséder Dieu à découvert dans la patrie.

Pour vous encourager à traverser le pont, contemplez, éclairés par la foi, les splendeurs de la Jérusalem céleste ; représentez-vous tout ce que vous pourrez de beauté, de richesse, de plaisir, de bonheur ; vous serez toujours bien en deçà de la vérité. Dites-vous souvent, quand vous trouvez quelques difficultés à vaincre, quelques sacrifices à vous imposer : « Le ciel est si beau, ses fêtes sont si belles ! » Courage ! Encore un pas, encore un effort pour atteindre le but !

44

LE PIÈGE

Le prédicateur de ce soir se présente à vous sous bien des formes.

Pour les petits animaux, c'est la ratière, la souricière ; pour les gros, ce sont les trappes, les fosses, les lacets solides ; pour les oiseaux, ce sont les filets, les collets ; pour les poissons, les nasses, les lignes ; pour les insectes, les papiers gluants, etc. En un mot, ce sont les pièges.

I. — Prendre garde

« *O homme, prends garde : il y a autour de toi une foule de pièges pour te perdre. Ne t'y laisse pas prendre : le danger est effrayant.* »

Tant que nous sommes ici-bas, nous sommes dans une situation bien dangereuse. Nous avons une multitude d'ennemis dissimulés ou déclarés qui cherchent à nous prendre et à nous perdre. Ces ennemis, ce sont les démons et leurs suppôts parmi les hommes.

Les démons sont en nombre incalculable ; ils découvrent très habilement notre faible et les moyens de nous vaincre, et leur haine décuple leur ardeur à les employer.

Et voici que Satan s'est trouvé parmi les hommes des malheureux pour l'aider dans son œuvre de mort. Il les éclaire, les excite ; aussi ils ont souvent plus de dextérité et d'audace pour accomplir le mal que les bons n'en ont pour faire le bien.

Aussi ces ennemis, démons ou suppôts du démon, emploient toutes sortes de pièges pour nous perdre. Pièges, les faux amis qui ne nous aiment que pour nous nuire par cette amitié même, ou qui sous les dehors de l'amitié cachent la perfidie la plus noire, qui ne flattent que pour entraîner à l'abîme.

Pièges, les millions et millions de journaux, romans, gravures, films, auditions, amusements coupables, spectacles dangereux. En tout cela on ne voit que l'appât séduisant, mais sous cet appât se cache l'hameçon meurtrier qu'on avale sans s'en apercevoir.

Pièges aussi, toutes les créatures qui nous attirent pour nous détourner de Dieu : richesses, positions, un sexe pour l'autre, filles dépravées ou imprévoyantes qui tendent leurs lacets pour prendre les imprudents comme l'araignée tend ses fils pour prendre la mouche.

Tous ces pièges sont placés sur notre chemin, au milieu de la route, dans les champs, à la maison, et même quelquefois jusqu'à l'église, et ils sont attirants, car en avant du piège il y a l'amorce qui nous plaît et qui plaît à notre nature déchue.

Aussi combien d'hommes y sont pris ! Il y en a bien peu qui ne soient pas dans la trappe ou qui n'aient pas l'hameçon au fond du gosier. Et beaucoup, une fois pris, ne veulent pas être dépris, car ils se trouvent bien ainsi : ils ne voient pas la suite.

Oh ! que la prudence est une vertu nécessaire le long du chemin de la vie, pour éviter les pièges !

Jeunes gens, jeunes filles inexpérimentés, défiez-vous donc, prenez conseil des anciens, de vos parents, de votre curé, de l'Evangile. Vous-mêmes, vieillards qui peut-être avez déjà été pris bien des fois, soyez sur vos gardes jusqu'à votre dernier jour et recommandez la prudence aux jeunes.

Et vous qui êtes pris dans les pièges, sous la domination de votre plus cruel ennemi, hâtez-vous de vous déprendre. Pour cela, n'ayez pas seulement des velléités, mais une volonté énergique. Employez les moyens nécessaires : la fuite, la réflexion, le souvenir des fins dernières et des jugements de Dieu, le repentir, la prière fervente, les sacrements, les bonnes lectures qui changeront vos idées et vous feront voir la vie sous son véritable jour. Puissiez-vous dire avec le Psalmiste : « *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium. Laqueus contritus est.* » (Ps. CXXIII, 7).

II. — Le divin pêcheur

« *Il y a des filets qui ne sont pas à redouter et dans lesquels il faut vous laisser prendre : ce sont ceux du divin pêcheur et de ses aides, qui ne veulent vous prendre que pour vous conduire au ciel.* »

Si l'enfer et ses suppôts tendent leurs pièges pour vous perdre, il y a un divin pêcheur qui veut vous prendre pour vous sauver. Ce pêcheur, c'est le Christ Jésus, le Sauveur du monde. Lui aussi a ses filets et ses auxiliaires : ses filets, c'est son Evangile ; ses aides, ce sont ceux auxquels il a dit : « Venez, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes » (Math., IV, 19), et ce sont maintenant les héritiers de leur mission, les prêtres, les curés, et tous ceux qui ont des âmes d'apôtres.

Le Christ leur a laissé un bon filet, son Evangile, et dans ce filet il a mis des appâts qui devraient attirer tous les poissons, car, dans cet Evangile, Jésus, qui est aussi l'appât, s'est mis si petit, si doux, si aimable, si bon, si miséricordieux, si bien-

faisant ! Sa croix elle-même, il l'a rendue si attrayante en s'y attachant par amour pour nous ! Comme les poissons devraient accourir à la vue et à l'odeur de ces appâts ! Et effectivement un certain nombre se laissent prendre, mais, hélas ! beaucoup, après avoir été pris, trouvent le moyen de s'échapper et de retourner dans les filets du démon, car il faut que l'on soit dans les filets du Christ ou dans ceux de Satan.

Dans quels filets êtes-vous maintenant ? Hélas ! le prêtre a beau essayer de prendre et de retenir tous ses paroissiens dans les filets du Christ. Combien de ses tentatives restent vaines !

Votre pauvre curé ne peut rien par lui-même. Pierre, en l'absence du Sauveur, avait travaillé toute une nuit sans rien prendre. Mais quand le Sauveur fut là et lui commanda de jeter ses filets, ils se remplirent aussitôt, à tel point qu'il fallut appeler une autre barque pour recueillir tous les poissons qui avaient été pris.

Il faut aussi que les prêtres aient l'aide d'En-haut pour réussir dans leur pêche. C'est aux bons paroissiens à leur obtenir cette aide par leurs prières ; maintenant que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus s'est révélée comme l'auxiliaire des prêtres, c'est bien le cas de la prier instamment pour eux.

III. — Pris a son propre piège

« *C'est bien dangereux de tendre des pièges aux autres, car souvent on y est pris soi-même.* »

Ainsi Aman fut pendu à la potence qu'il avait fait préparer pour Mardochée. La raison de cela, c'est que Dieu, qui est infiniment juste, veut, pour mieux montrer sa justice, que souvent on soit puni par où l'on a péché : *Qui fodit foveam incidet in eam, et qui statuit lapidem proximo offendet in eo, et qui laqueum ponit alii peribit in illo.* (Eccli., XXVII, 29). Celui qui jette de lourdes pierres en l'air les reçoit sur sa tête.

45

L'ESCARGOT

Nous avons ce soir un prédicateur qui n'est pas très distingué, qui cependant se donne parfois des airs majestueux quand il sort sa tête et allonge ses cornes. Il ressemble alors à certaines vaniteuses qui lèvent le nez et croient se donner de l'importance quand il n'y a rien en elles qui leur en donne le droit. Ecoutons l'escargot.

I. — La vanité

« *Ne faites pas comme moi, quand je me montre et m'étale : je porte tout mon avoir sur mon dos.* »

Comme cette leçon convient bien aux femmes et aux filles vaniteuses ! Quand leur tête et leur cœur sont tout occupés de vanités et de niaiseries, il n'y a plus de place en elles pour les pensées sérieuses et les grandes vertus. Il y a peut-être belle enseigne, mais rien dans le magasin. Tout est à l'extérieur, et au dedans il n'y a que pauvreté, misère morale et religieuse.

Vous ne trouverez en elles ni crainte de Dieu, ni piété solide, ni savoir-faire, ni travail, ni économie. Elles ont tout leur avoir sur l'enseigne. N'est-ce pas là, au point de vue purement humain, le cas de ces pauvres filles que vous voyez parées comme des marquises, avec tout ce qu'il y a de plus fin, de plus riche, de plus à la mode, et qui n'ont pas un liard d'avance, quelquefois pas même une chemise sous leurs beaux atours et souvent n'ont pas encore payé leur dernier costume ?

Mais c'est bien plus le cas encore, au point de vue chrétien, de celles qui, sous un costume dernière mode et très riche, cachent une âme toute souillée de péchés, un vilain caractère, un esprit d'indépendance, l'effronterie, l'aigreur, la colère, la

jalousie, l'absence de réserve, de modestie et de pudeur. Celles-là sont de beaux sépulcres blanchis au dehors, mais dans lesquels il n'y a que pourriture.

Bien imprudent serait celui qui se laisserait prendre à l'enseigne et sa surprise serait vive quand il constaterait ce qu'il y a dans le magasin ; il n'irait pas loin avant de regretter son emplette.

II. — Rester chez soi

« *Je ne sors jamais complètement de ma coquille, et si je sors un peu je rentre vite. Je t'apprends par là, ô homme, à ne pas trop sortir de chez toi.* »

C'est à tous que je donne cette leçon. Tous, vous devez rester chez vous le plus possible.

Je le dis d'abord à vous, *jeunes filles*. Une grande qualité chez une jeune fille, c'est de se produire le moins possible, de fuir le monde, de se tenir cachée sous les yeux de son père et de sa mère. Elle y trouve la meilleure garantie de la conservation de son innocence et la meilleure recommandation pour son établissement.

Au contraire, les jeunes filles qui ont la rage de sortir et de se montrer, de courir les rues, même la nuit, prouvent par là qu'elles n'ont pas le respect d'elles-mêmes qu'elles devraient avoir, qu'elles n'ont pas assez peur du danger, que bien probablement elles ne sont plus qu'une marchandise fripée qu'on a besoin d'étaler avec des apprêts pour pouvoir s'en débarrasser en trompant l'acquéreur.

Je le dis ensuite à vous, *épouses, mères :* restez chez vous. C'est là votre place pour que votre ménage soit bien tenu et que votre mari se plaise à la maison. C'est une condition nécessaire pour n'être pas mêlées aux cancans, aux médisances, aux calomnies qui amènent les haines, les rancunes et toutes sortes de mauvaises histoires.

Aimer la maison est indispensable pour qu'il y ait une grande union et un grand accord entre les

époux. Les sorties nombreuses et prolongées amènent le juste mécontentement de l'époux ou de l'épouse, de là résulte entre eux la désunion.

C'est aussi une condition essentielle pour la bonne éducation des enfants. Sans cela les enfants manqueront de surveillance ; ils seront toujours au dehors, dans les rues, dans les mauvaises compagnies et se perdront.

Enfin je le dis même aux *jeunes gens* et aux *hommes*. — Jeunes gens, restez chez vous le plus possible, pour garder votre vertu, pour être sérieux, travailleurs, économes, de bonne conduite, toutes qualités qui feront le bonheur de votre vie et assureront votre salut. — Restez chez vous, pères de famille, pour faire aimer la maison à vos enfants en leur donnant le bon exemple sur ce point, pour vous occuper davantage de leur formation et pratiquer le grand devoir de la vigilance. Vous savez le vieux proverbe : quand le chat n'y est pas, les souris dansent.

III. — Rentrer en soi-même

« *En dehors des moments où je cherche ma nourriture, tu me vois me replier et rentrer en moi-même. O homme, fais comme moi ; rentre souvent en toi-même, c'est là mon meilleur sermon.* »

Rentrer en soi-même, c'est rappeler à soi toutes les puissances de son âme pour s'occuper de soi, de sa sanctification, et se rencontrer seul à seul avec Dieu.

C'est ce que bien peu d'hommes savent faire. Ils sont tout entiers aux affaires du dehors et ne s'occupent jamais sérieusement d'eux-mêmes et de leur intérieur : c'est pour cela que devant Dieu ils sont si pauvres, si misérables. Ils s'occupent de l'enveloppe, de l'écorce, de la carcasse, et leur pauvre âme, qui est tout l'homme, ils la négligent complètement.

Pour mettre leur corps en état de paraître en société, ils se regardent au miroir, se lavent, se pei-

gnent, se parent. Pourquoi n'en font-ils pas autant pour leur âme ? Pourquoi ne se regardent-ils pas dans le miroir spirituel de l'Evangile, qui nous donne l'idéal du bon chrétien ? En s'y examinant, on constaterait sa misère, ses souillures, et on ne voudrait pas rester dans cet état.

IV. — Les bonnes actions

« *Je rampe, je bave et je ronge de tendres plantes ; ne fais pas comme moi.* »

O homme qui es fait pour le ciel, ne traîne pas sur la terre tes pensées, tes affections ; mets en pratique le *Sursum corda*, en tenant ton cœur haut. Ne souille pas les autres de ta bave, de tes propos lascifs, de tes paroles obscènes, ne les salis pas non plus par des médisances ; surtout ne bave pas contre Dieu par le blasphème, contre le prochain par des calomnies.

Quand tu vois autour de toi la jeune génération qui appartient à Dieu par le baptême, aie bien peur de ronger et de tuer en elle la vie divine par tes exemples et tes paroles, car alors tu serais l'escargot dévastateur dans le jardin du Christ Jésus.

46

LA LANGUE

C'est la langue qui va nous prêcher ce soir. Elle sera bien dans son rôle, puisqu'elle est l'organe de la parole. Mais c'est un prédicateur qui ne donne pas toujours le bon exemple. Ecoutons du moins ses bonnes leçons. Nous en avons tous besoin.

I. — Se défier de sa langue

« *Chrétiens, défiez-vous de votre langue, car, comme l'a écrit S. Jacques inspiré par Dieu, bien que la langue soit un petit organe, elle peut être*

un très grand mal : « Modicum membrum est, et magna exaltat. » (Jac., III, 5).

Ce n'est pas sans raison que Dieu a enfermé la langue dans la bouche avec la double barrière des dents et des lèvres. C'est pour qu'on la tienne bien en laisse.

Quel mal peut-il y avoir dans la langue ? Elle peut être la cause de tous les maux, répond S. Jacques. En effet, elle est la soupape du cœur, et comme c'est du cœur gâté que sortent toutes les fautes, tous les crimes, et que c'est le péché qui est la source de tous les maux, on peut dire que c'est de la langue que ces derniers proviennent. C'est de la langue du serpent infernal qu'est sortie la perte d'Adam, perte qui a été le principe de toutes nos misères.

Quand vous troublez un nid de guêpes, c'est tout un essaim qui sort et vous pique. Quand une vipère siffle, les autres accourent. A l'appel de la mauvaise langue, toutes les passions se réveillent et se mettent en activité : la jalousie, la haine, la colère, la cupidité, le mépris des choses divines.

La mauvaise langue est l'étincelle qui met le feu aux poudres et allume l'incendie. En effet, elle allume les passions ; le feu des passions se communique de proche en proche et fait parmi les hommes de plus terribles ravages que l'incendie au milieu des maisons.

La langue, c'est le glaive à deux ou trois tranchants. Elle blesse celui qui parle, celui qui écoute et ceux dont on parle. Comme ceux à qui on parle ont aussi leur langue et répètent presque toujours en l'amplifiant le mal qu'on leur a dit, les coups de langue se multiplient par centaines. Comme des glaives, les coups de langue séparent les meilleurs amis et percent le cœur des victimes.

La mauvaise langue est envenimée. Elle empoisonne des vies entières, rend malheureuses des familles, brouille tout un pays, donne la mort aux âmes en les trompant et en les corrompant.

Elle a et elle communique la rage. Ceux qui sont mordus par la mauvaise langue et ceux qui l'ont écoutée veulent mordre à leur tour. Dans un pays, les mauvaises langues sont semblables à une meute de chiens enragés et déchaînés.

La mauvaise langue est pire que toutes les bêtes malfaisantes. Elle a la ruse du renard, l'habileté du serpent, la férocité du tigre, la saleté du pourceau, le venin du serpent, la rapacité du vautour.

Elle est l'orifice béant d'un sépulcre rempli d'infection : *Sepulcrum patens est guttur eorum* (Ps. v, 11). C'est la mauvaise langue qui mène l'humanité à la dérive, comme le gouvernail mal dirigé perd le navire. Elle est une flamme échappée de l'enfer, car elle est la perte des âmes et remplit tous les jours l'enfer de ses malheureuses victimes.

II. — Les précautions nécessaires

« *O homme, puisque je suis la cause de si grands maux, tu dois prendre des précautions contre moi.* »

1° Il faut lui mettre une bride avec frein. Le frein est nécessaire pour ne pas laisser sa langue se mettre en activité à tout propos. Beaucoup de personnes ont la démangeaison de parler à tort et à travers, sans la moindre réflexion, même quand elles n'ont rien à dire, et souvent aussi quand une passion les tient. Lâcher la bride à sa langue, c'est abandonner à lui-même un jeune cheval dans une course folle sur un terrain semé de précipices. Il faut mettre à sa langue la bride de la prudence et de la réflexion.

2° Et avant de lâcher cette bride, il faut se servir d'une balance, pour peser ce que vaut et l'effet que produira ce que l'on veut dire.

3° Pour pouvoir encore mieux maîtriser sa langue, il faut mettre à sa bouche une « porte de circonstance » : *Ostium circumstantiæ labiis meis* (Ps. cxl, 3), c'est-à-dire une porte qui par l'habitude

du silence ne s'ouvre que quand il est opportun de parler.

4o De plus, il est nécessaire qu'il y ait devant la porte un gardien de faction : *Pone, Domine, custodiam ori meo (ibid.)*, c'est-à-dire qu'il y ait en nous la défiance habituelle de nous-mêmes et la crainte de manquer d'une manière ou de l'autre dans nos paroles.

5o Et pour que la porte ne s'ouvre que quand ce sera le moment, il faut qu'elle soit munie d'une serrure.

6o Ajoutez à toutes ces précautions l'emploi d'une lime pour rendre moins rugueux, moins blessant, ce que l'on veut dire.

7o Enfin il faut compter sur l'aide de Dieu pour pouvoir bien gouverner sa langue. Il est donc bon de redire souvent la prière que faisait sans cesse un saint abbé : « Seigneur, venez me défendre contre ma langue. »

Et même en prenant toutes ces précautions, notre langue nous jouera encore de vilains tours, car ils sont bien rares, ceux qui ne pèchent pas par la langue : *Quis est qui non deliquerit in lingua sua ?* (Eccli., XIX, 17). Que dire alors de ceux qui ne se surveillent pas sur ce point ?

III. — La langue des autres

« O homme, prends aussi tes précautions contre la langue des autres. »

Il ne faut pas être complice des mauvaises langues en les écoutant, en les approuvant et en s'en faisant l'écho. Si celui qui veut parler mal ne trouvait personne pour l'écouter, il se tairait. Celui qui écoute est donc responsable : il tient le sac et l'autre le remplit.

Comment arrêter les mauvaises langues ? Ce n'est pas toujours facile. On dompte les animaux féroces, on chasse le diable avec de l'eau bénite, mais la mauvaise langue est indomptable et l'eau bénite ne ferait que l'exciter.

Quelquefois il faut se servir du balai pour la mettre à la porte.

L'Esprit-Saint nous indique un moyen : « *Aquilo dissipat pluvias et facies tristis linguam detrahentem* » (Prov., xxv, 23) : montrer à celui qui parle mal qu'on est attristé de l'entendre.

Autre moyen : « *Sepi aures tuas spinis,* entoure tes oreilles d'épines » (Eccli., xxviii, 28). Que celui qui veut mal parler se pique en s'adressant à nous, c'est-à-dire qu'il reçoive des observations sevères ; qu'il voie qu'on ne l'écoute pas, en faisant semblant de dormir. On peut aussi parler d'autre chose. Si on est supérieur, il est facile d'imposer silence, ou mieux encore de jeter au médisant ses propres os à ronger en lui rappelant les paroles de Notre-Seigneur : « Tu vois un fétu dans l'œil du prochain et tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien » (Math., vii, 3). « Que celui qui est sans péché jette la première pierre » (Jo., viii, 7).

Il faut prendre garde de se laisser tromper, séduire ou corrompre par la langue des autres, soit pour ce qui concerne la foi, soit pour ce qui concerne les mœurs. Pour cela il faut mettre à l'entrée de notre âme un bon Cerbère : la crainte de Dieu, pour empêcher les mauvaises paroles d'y pénétrer.

IV. — La bonne parole

« *Parle bien, de façon à instruire et à édifier ; sois avide d'entendre la bonne parole, car elle est une semence de vie éternelle.* »

S'il n'y a rien de pire que la mauvaise langue, il n'y a non plus rien de meilleur que la langue bien employée. Telle est la vérité que fit spirituellement entendre le fabuliste Esope. On lui avait commandé de préparer deux dîners, l'un avec tout ce qu'il y a de meilleur et l'autre avec tout ce qu'il y a de plus mauvais. La langue y fut le seul mets.

Mais celui qui a le mieux employé sa langue, c'est le Sauveur Jésus, puisqu'il est le Verbe, la pa-

role, la vérité infinie, et qu'il est venu nous révéler nos sublimes destinées et le moyen d'y arriver.

Soyons donc avides de lire et d'entendre ses enseignements, et pour bien parler nous-mêmes, apprenons de Jésus ce que nous devons penser, aimer et vouloir et réglons d'après cela nos paroles. L'Evangile, voilà le garde-fou qui nous empêchera d'abuser de notre langue.

47

L'AVEUGLE

Voici un prédicateur qui inspire la pitié quand on le voit isolé de tout ce qui l'entoure, marchant à tâtons et plongé toujours dans une profonde nuit. Mais comme il a le temps et la tranquillité pour réfléchir, il peut nous donner de bons conseils, surtout s'il est éclairé intérieurement par les lumières de la foi.

I. — L'Aveuglement spirituel

« *En me voyant tu me plains, mais n'es-tu pas toi-même plus aveugle et plus à plaindre que moi ?* »

Combien est grand le nombre des aveugles parmi les hommes ! Combien marchent en trébuchant et à tâtons dans le chemin de la vie, sans savoir ni où ils vont ni quel chemin ils doivent prendre !

Les aveugles spirituels sont bien plus aveugles que les aveugles corporels et bien plus à plaindre qu'eux. En effet la cécité des yeux du corps cache les personnes, les paysages, les chemins, les objets matériels ; celui qui est atteint de cette infirmité ne peut se suffire pour les besoins de cette vie. Mais la cécité spirituelle cache le monde des âmes, le ciel, le chemin qui y conduit, les moyens à employer pour y monter ; elle cache à l'homme ce

qu'il lui est indispensable de connaître : Dieu et notre destinée.

La cécité corporelle cache des *riens*, car le monde sensible n'est rien à côté de Dieu et du ciel. La cécité corporelle rend plus pénible la vie présente, et encore pas toujours : des saints ont été heureux d'avoir cette infirmité. Mais la cécité spirituelle empêche d'avoir les véritables joies de la vie présente et compromet l'éternité.

La cécité corporelle isole un peu l'aveugle de la société des hommes, mais pas complètement, car il a l'ouïe et le toucher pour suppléer à la vue. Mais la cécité spirituelle isole de Dieu, des saints, du ciel et des âmes qui composent la grande Eglise du Christ sur la terre. L'aveugle spirituel est un malheureux égaré dans une nuit noire, au milieu des précipices.

Et combien il y a d'aveugles spirituels !

1° Ce sont d'abord tous ceux qui n'ont pas la foi ou qui l'ont perdue. Notre destinée étant surnaturelle, celui qui n'a pas la foi l'ignore complètement. Il ne sait ni d'où il vient, ni où il va, ni le chemin à suivre. Sans la foi on ne peut même pas avoir d'appréciations exactes sur les choses de la terre et sur les événements, car on ne les voit pas dans leur vrai cadre, on ne voit pas à quoi ils peuvent ou doivent servir, et au lieu de s'en servir utilement on en abuse pour son malheur.

2° Aveugles sont aussi ceux qui, ayant la foi, se laissent mettre un bandeau sur les yeux par leurs passions. Toutes les passions aveuglent, mais principalement celles de la chair. L'homme animal, l'homme charnel ne comprend plus les choses de Dieu.

Les affections désordonnées aveuglent aussi. Essayez de raisonner un jeune imprudent, une jeune étourdie qui se sont laissé prendre par une folle affection ; dites-leur les maux qu'ils se préparent, leur avenir compromis, une vie malheureuse qui les attend, et avec eux des enfants mal élevés et mal-

heureux aussi : vous perdez bien votre temps. Ils ne voient plus les choses que sous la couleur de leur passion, comme celui qui a des lunettes à verre jaune voit tout en jaune. L'avare ne voit les choses qu'au point de vue du bénéfice à réaliser ; tous les autres aspects disparaissent pour lui. « Combien cela me rapportera-t-il ? » telle est la seule question qui l'intéresse.

3o Aveugles ceux qui, ayant la foi, ne se servent pas de sa lumière et se conforment aux gens du monde pour apprécier les choses, les événements, les personnes. Ils félicitent, envient ceux qu'il faudrait plaindre, et ils plaignent ceux qu'ils devraient féliciter.

« A-t-il de la chance ! » dit-on de quelqu'un qui fait un bon coup de commerce, qui s'enrichit en un jour, alors que c'est peut-être cet avantage matériel, véritable fumée, sans utilité même pour son bonheur ici-bas, qui causera sa perte éternelle.

« Est-il malheureux ! est-il à plaindre ! » dit-on de quelqu'un qui subit des pertes considérables, qui passe par de rudes épreuves. Et ce sont peut-être ces dernières qui assureront son salut et qui, s'il sait les sanctifier, lui donneront même la joie de l'âme dès cette vie.

4o Aveugles enfin ceux qui, ayant la foi, ignorent les vérités de la foi. Ils ont des yeux, puisque la foi est l'œil surnaturel de l'âme, mais avec l'ignorance ils sont au milieu des ténèbres. Or combien il y a aujourd'hui d'ignorants en matière de vérités révélées !

II. — Le guide aveugle

« *Si je suis aveugle, je sais au moins que je le suis et je me fais conduire. Mais toi, aveugle spirituel, tu ne vois même pas que tu es dans la nuit ; tu te mêles de conduire les autres ou tu te fais conduire par d'autres aveugles.* »

Les aveugles spirituels ignorent souvent leur cécité. Ils croient qu'ils en savent bien plus long que

les autres, que leurs parents, que les vieillards expérimentés, que leur curé, que l'Eglise, que Dieu lui-même. Ils n'ont pas besoin de sermons, disent-ils, ils savent bien se conduire tout seuls ! Pauvres fous, quelles chutes ils vont faire dans le chemin et à quels abîmes de mort ils s'en vont !

D'autres se laissent conduire, mais ils prennent pour guides des aveugles. Au lieu de suivre le Christ qui est la lumière du monde et d'être dociles aux enseignements de l'Eglise, ils prennent les idées, les manières de voir de ceux qui savent les flatter, surtout des rédacteurs de leur journal, qu'ils ne connaissent même pas et qui le plus souvent ne sont que de pauvres prétentieux voulant parler de tout sans rien savoir de rien.

Combien il y a aujourd'hui de ces petits pédants, pleins d'orgueil et de suffisance, qui ne savent pas se conduire et qui veulent conduire les autres ! « *Cæcus si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt.* Si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le fossé » (Math., xv, 14).

III. — L'utile cécité

« *Il m'est souvent utile d'être aveugle : ma cécité me préserve des tentations qui entrent par les yeux, et elles sont nombreuses.* »

Les yeux du corps, nous avons eu déjà l'occasion de le dire, sont les fenêtres par lesquelles entrent les voleurs : combien se damnent par leurs yeux ! Pour combien d'hommes les yeux sont causes de chutes lamentables contre la belle vertu, témoin David !

La cécité, au contraire, favorise le recueillement dans la prière ; elle aide l'union à Dieu ; elle fait que l'esprit, n'étant plus distrait par les choses extérieures, a une pénétration plus grande pour les choses spirituelles. Souvent on prierait bien mieux, on réfléchirait et on comprendrait mieux si on n'avait pas ses yeux. La cécité corporelle donne de l'acuité aux yeux de l'âme.

Enfin la cécité corporelle durera peu et conduira plus sûrement à la claire vision de Dieu et des merveilles de l'autre monde. Au contraire, beaucoup de ceux qui ont de bons yeux ici-bas seront, à cause d'eux, jetés pour l'éternité dans les ténèbres extérieures, dans la nuit noire de l'enfer.

Si la cécité corporelle interdit la plupart des travaux matériels, elle met à même de mieux travailler pour Dieu et pour les âmes par la prière, par le sacrifice et quelquefois par la parole.

48

LES LIENS

Ce sont les chaînes, les cordes, les liens de toutes sortes dont vous vous servez qui vont nous prêcher ce soir. Ces prédicateurs, qui font peu de bruit, disent de bien bonnes choses.

I. — Les liens funestes

« *Quand tu nous manies, nous devons te faire penser aux différents liens que tu dois craindre et briser : 1° aux liens des amitiés dangereuses ; 2° aux liens des passions, du péché et des mauvaises habitudes ; 3° aux liens éternels de l'enfer.* »

1° *Les amitiés dangereuses.* Il faut se défier de toute affection sensible, qui prend le cœur uniquement par sympathie, par un attrait qu'on ne se raisonne nullement. On se sent attiré par certaines personnes sans bien savoir pourquoi : elles nous « reviennent », elles nous plaisent.

Ces affections en elles-mêmes ne sont pas un péché, elles sont une disposition purement naturelle, mais elles sont un très grand danger. Elles sont souvent la corde que le démon met au cou d'un enfant, d'un jeune homme, d'une jeune fille,

pour les entraîner à l'abîme. Une fois pris par ces amitiés particulières, on veut être ensemble, se rapprocher, se prendre la main, se faire des caresses. Tout cela, c'est le feu à côté de l'étoupe, ou plutôt à côté de la poudre, surtout si ces amitiés existent entre personnes de différent sexe. Il faut avoir soin de modérer, de sanctifier ces affections, et le plus souvent il n'y a qu'une chose à faire : rompre.

Il est dangereux aussi de lier amitié avec des personnes qui ont les idées du monde, qui n'ont pas les vues de la foi. « *Amicus stultorum similis illis efficietur.* L'ami des fous leur deviendra semblable » (Prov., XIII, 20). On prend vite les idées et les mœurs de ceux que l'on aime. Il faut éviter à plus forte raison de lier amitié avec les impies.

Enfin il faut craindre de se laisser prendre dans les liens de la libertine. Enfant, jeune homme, défie-toi de la petite ou grande fille sans réserve, sans modestie, au regard effronté et provocant. Défie-toi de ses mains, de ses yeux, de son sourire, de ses cadeaux, de ses flatteries, sinon tu serais bientôt comme le bœuf qui a la corde au cou et qu'on mène à la boucherie.

2° *Les passions, le péché et les mauvaises habitudes.* Toutes les passions, si on se laisse dominer par elles, deviennent comme des cordes, des chaînes dans lesquelles on est bien pris et par lesquelles on est entraîné à vouloir le péché.

Le péché lui-même est un tyran qui rend esclave celui qui le commet, et qui, par son propre poids, entraîne à de nouveaux péchés. « *Qui facit peccatum servus est peccati* » (Jo., VIII, 34) ; chaque nouveau péché est un fil ajouté à la corde que le démon nous a mise au cou.

Les péchés répétés enfantent les mauvaises habitudes et ces dernières sont comme les chaînes des forçats, car les passions qui ont fait prendre ces habitudes sont tyranniques et veulent qu'on leur sacrifie tout, même son âme et son éternité.

3° *Les liens éternels de l'enfer.* Les damnés sont

enchaînés, rivés à leur péché. Ils sont morts voulant le mal, et ils le voudront éternellement. Et pour cette raison ils sont aussi enchaînés, rivés à leur supplice. Ainsi se réalise la menace de Notre-Seigneur : « Jetez-le, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures. » (Math., XXII, 13). Craignons et brisons tous ces liens.

II. — Les liens a consolider

« *S'il y a des liens qu'il faut craindre, il y en a qu'il faut rechercher et rendre plus solides : ce sont ceux qui t'attacheront à Dieu, à son service, et t'empêcheront de t'écarter du droit chemin.* »

La grosse chaîne qu'il faut mettre avant tout à ton cœur, c'est celle de l'amour de Dieu. Cette chaîne, quand elle a été bien forgée, est plus forte que la mort et que toutes les puissances humaines. « Qui me séparera de la charité du Christ ? » s'écrie S. Paul. Rien au monde. Les martyrs l'ont bien montré par leur constance au milieu des supplices les plus affreux.

Forgeons cette chaîne de l'amour et forgeons-la solide, en ne désirant qu'une chose : l'amour de Dieu, en multipliant les actes d'amour, en faisant tout par amour, en apprenant tous les jours à connaître mieux Dieu, son amour et ses bienfaits, en nous approchant souvent du foyer de l'amour, le Cœur de Jésus, par la communion. Préservons cette chaîne de la rouille, de l'usure et des ruptures par les résolutions énergiques, le règlement de vie, la fuite du monde.

La meilleure chaîne à ambitionner pour soi et pour ceux que l'on aime, c'est la chaîne d'or des vœux de religion. Par les vœux on se lie, mais ces liens sont une délivrance de l'esclavage des passions et de l'amour-propre. Et ainsi dégagé, délivré, le cœur est libre pour se donner tout entier à Dieu. O heureux liens qui procurent de si précieux avantages et assurent tant de secours pour la sanctification !

III. — Lier la bête humaine

« Si tu veux te sauver, ô homme, il faut lier solidement la bête humaine qui est en toi. »

Depuis le péché d'Adam, il y a en chacun de nous l'homme et la bête, l'ange et la chair. La bête et la chair conspirent continuellement contre l'esprit. Si on laisse à la bête, c'est-à-dire aux sens et aux penchants de la chair, toute liberté, ce ne sera plus l'homme qui vivra en nous, mais la bête. Il faut donc à tout prix enchaîner celle-ci et la réduire en esclavage, en dominant ses caprices et en la mortifiant.

D'abord il ne faut pas se laisser conduire par les caprices de la chair. Hélas ! combien d'hommes et même de chrétiens n'ont d'autre guide dans leurs appréciations et leur conduite que leur caprice ! Il faut suivre, au contraire, le devoir, la volonté et le bon plaisir de Dieu.

Outre la résistance à ses caprices, il faut encore la mortification des sens, c'est-à-dire qu'il faut non seulement les vaincre, mais les contrarier en leur refusant même ce qui est permis et en se faisant souffrir soi-même pour étouffer les révoltes de la chair.

IV. — Les liens a respecter

« Nous te rappelons, chrétien, qu'il y a des liens qu'il faut respecter. »

Ces liens sont : 1o La parole donnée, les promesses, les engagements. N'y manquons pas.

2o Le lien sacré du mariage, qui ne peut être rompu que par la mort et jamais par le divorce. « *Quod Deus conjunxit homo non separet.* Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni » (Math., XIX, 6). « *His qui matrimonio juncti sunt præcipio, non ego sed Dominus, uxorem a viro non discedere.* J'avertis les époux, de la part de Dieu, que la femme ne doit pas quitter son mari » (I Cor., VII, 10).

3o Les liens d'une sainte amitié.

4o Les liens des commandements de Dieu et de l'Eglise.

49

LES SAPINS

Ce soir, nous allons écouter un prédicateur majestueux : le sapin, le plus grand arbre de nos forêts, un des plus beaux ornements de nos montagnes, une source de richesses pour nos régions.

I. — Les hauts sommets

« *Nous aimons la montagne, car ailleurs nous végétons. Et là où nous prenons racine, nous nous élevons sans cesse et nous portons nos cimes au-dessus de celles de tous les autres arbres. Vous aussi, chrétiens, et vous en particulier, chrétiens montagnards, tenez-vous sur les hauteurs où fait monter la foi, et de là, comme nous, tendez à monter sans cesse par le mépris des choses terrestres et par les progrès dans l'amour de Dieu.* »

Que le sapin aime les montagnes, c'est un fait. Le grand poète latin Virgile le chantait dans sa septième églogue : « *Populus in fluviis, abies in montibus altis.* Le peuplier au bord des fleuves, le sapin sur les hautes montagnes. »

Et vous savez à quelle hauteur montent les grands sapins : trente ou quarante mètres dans nos régions ; les sapins de Douglas, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, s'élèvent jusqu'à soixante-dix mètres, avec dix-huit mètres de tour. Ce sont de vrais géants parmi les arbres.

Comme les sapins, chrétiens, nous ne devons nous trouver bien que sur les hauteurs, c'est-à-dire avec Dieu, avec ses saints, dans les pensées et les affections surnaturelles. Et nous devons monter, nous élever, grandir sans cesse comme nos sapins, car Dieu nous appelle aux cieux, et le plus haut possible, et pour y arriver il faut « disposer des ascen-

sions successives dans nos cœurs : *Ascensiones in corde suo disposuit.* » (Ps. LXXXIII, 6).

Nous sommes des arbres qui doivent croître. Le germe a été la parole de Dieu reçue par la foi, mise en bonne terre par l'humilité. Ce germe s'est développé, a grandi par l'espérance ; il s'élève sans cesse par la charité.

Il lui faut l'arrosage : la prière et l'oraison le lui procurent. Il trouve par ses racines et son feuillage les sucs nourrissants de la parole de Dieu et de la communion. Avec cela l'arbre de notre âme peut grandir et arriver à une hauteur incroyable.

Mais, hélas ! combien d'arbres rabougris parce que l'une ou l'autre des conditions ci-dessus leur manque, parce que surtout la plupart des hommes, au lieu de se tenir sur la montagne en élevant leurs pensées, leurs affections, descendent continuellement dans les basses régions des affections terrestres et charnelles !

Y a-t-il beaucoup de beaux sapins dans notre paroisse ? Il y en a encore plusieurs dans nos forêts, mais combien il y en a peu dans le monde des âmes ! combien d'arbres malades, rabougris et secs !

II. — LES SOLIDES RACINES

« *Pour pouvoir grandir et rester debout, nous plongeons en terre de longues et solides racines. O chrétien, si tu veux devenir un grand arbre dans le champ du Père céleste et n'être pas renversé par le vent des tentations, il faut commencer par plonger en terre les profondes et solides racines de l'humilité et de la défiance de toi-même.* »

Plus un arbre est grand, plus il faut qu'il ait de profondes racines pour puiser en terre, en quantité suffisante, les sucs qui lui sont nécessaires. Il lui faut aussi ces racines pour n'être pas renversé par le vent.

Combien il faut qu'un grand arbre aspire de sucs pour garder sa vigueur, croître, rester toujours vert

et couvert de feuillage même pendant les frimas de l'hiver ! Quelles puissantes racines il lui faut pour rester debout, car quelle prise n'a pas le vent contre un sapin de quarante mètres de haut et pourvu de branches abondantes ! Quelle force de résistance cela suppose dans ses racines pour qu'il ne soit pas renversé !

De même, quelle foi solide et quelle humilité profonde il faut à une âme qui monte sur les sommets de la sainteté, pour aspirer les sucs des grâces actuelles que l'Esprit-Saint ne fait couler que dans les vallées, c'est-à-dire sur les âmes humbles ! Quelle humilité il lui faut pour ne pas céder à l'orgueil et ne pas se complaire en elle-même si elle monte en vertus ; car si elle s'enorgueillit, elle est perdue, Dieu se retire et elle tombe. Mais si elle se maintient dans un profond mépris et une défiance complète d'elle-même, c'est Dieu qui sera sa force et rien ne pourra l'ébranler.

Avons-nous cet esprit de foi, cette humilité, cette défiance de nous-mêmes ? C'est parce que ces dispositions nous manquent que nous sommes encore des arbres chétifs et même souvent des arbres déracinés.

III. — Le manque d'air

« *Quand je ne suis pas trop resserré par d'autres arbres, je donne naissance, sur toute la longueur de ma tige, à des branches nombreuses et vigoureuses : mais si je manque d'espace, je n'ai de branches qu'à mon sommet, depuis le point où je dépasse les autres arbres. Il en est de même pour toi, chrétien : si tu es trop resserré par le monde, c'est-à-dire si tu n'es pas séparé du monde par tes idées et par ta conduite, les branches verdoyantes des vertus chrétiennes manqueront autour de ton âme.* »

En effet, de même que le jeune sapin s'étiole au milieu des autres arbres, de même notre âme languit dans un milieu mondain. Si nous sommes les esclaves du monde, si nous prenons ses manières

de voir et si nous vivons selon ses maximes, notre âme sera comme étouffée : elle a besoin de s'élever pour trouver le grand air et le soleil. Ne subissons-nous pas trop l'influence du monde qui nous entoure ? Ne manquons-nous pas, à cause de cela, de la lumière et de l'ambiance surnaturelles nécessaires à notre âme pour se développer ?

Si nous le pouvons, séparons-nous complètement de ce monde maudit où notre esprit languit. Heureux, mille fois heureux ceux et celles que Dieu appelle à la sainte liberté de ses enfants dans la vie religieuse ! Comme il leur sera facile de devenir de grands arbres verts et vigoureux dans le champ de l'Eglise !

Pour nous qui sommes obligés de vivre au milieu de ce monde, au moins efforçons-nous de n'en être que par notre corps, et encore le moins possible, et gardons toujours notre âme bien au-dessus de lui par nos idées et nos affections.

IV. — Respirer l'air des sapins

« *Nous parfumons et purifions l'air par nos exhalaisons de résine et de térébenthine, et c'est pour cela que les citadins sont heureux quand ils peuvent s'échapper, durant quelques jours, de l'air empesté des villes pour venir respirer l'air des sapins. Que ceux-là aussi qui vivent dans des milieux empestés pour leurs âmes tachent de s'en échapper pour aller respirer l'air des grands sapins, c'est-à-dire des saints, qui sont des grands sapins dans le monde spirituel.* »

Il n'est pas étonnant que les citadins soient heureux de s'enfuir quelques jours de leurs agglomérations pour venir villégiaturer dans les sapins. Ce qui étonne, c'est qu'on ne déserte pas les villes pour la campagne et qu'au contraire une foule de montagnards bien naïfs quittent leur pays pour aller dans les villes et les ateliers s'exposer à la double infection physique et morale qui y règne habituellement.

Infection physique : pour ne parler que de l'air

qu'on y respire, cet air peut-il être bien pur et bien sain, quand on pense que pour une simple ville de soixante mille habitants, chaque jour cent quarante milliards de litres d'air passent par les poumons, les bronches et le nez des hommes ? Et combien il y a d'autres causes d'infection pour l'air dans les grandes villes : les déjections des gens et des bêtes, la putréfaction d'une quantité de denrées, une foule de malades, des usines avec leur fumée, etc. !

Mais dans les villes, c'est surtout l'infection morale. Infection, cet étalage de chairs féminines dans les rues, exhibitions qui sentent la corruption des cœurs ; infection, les conversations dans un certain monde, les manières qu'on s'y permet, les expositions d'obscénités dans les kiosques et à certaines devantures ; infection souvent, les cinémas, les théâtres, les cafés. Oh ! quel air empesté pour les âmes !

Mais les campagnes sont-elles exemptes de cette infection morale ? Certes non. Si nos anciens revenaient, ils auraient à reprendre beaucoup de leurs petits-fils et petites-filles pour leurs conversations, leurs manières et leurs tenues. On n'a qu'à ouvrir les yeux pour être renseigné sur ce point. Mais cependant le mal est bien loin d'être au même degré dans la campagne que dans la ville, au moins pour notre région.

Cela étant, où trouver un milieu respirable pour refaire au moins de temps en temps notre âme et lui rendre un peu de vigueur surnaturelle ? L'air pur pour l'âme, on le trouve 1° à l'église, en entendant la parole de Dieu, en prenant part aux saintes cérémonies ; 2° auprès des grands sapins, c'est-à-dire auprès des âmes saintes qui ont gardé les idées et les mœurs chrétiennes ; heureux ceux qui peuvent passer de temps en temps quelques moments avec les saints ! 3° en vivant souvent par la pensée avec les saints du ciel ou en lisant leur vie ou les écrits qu'ils nous ont laissés.

50

LES SAPINS *(suite)*

V. — Un abri salutaire

« *Nous préservons de la pluie et nous offrons de l'ombrage à ceux qui sont brûlés par les rayons ardents du soleil. O hommes, cherchez aussi un abri contre la pluie des châtiments divins et les ardeurs desséchantes des passions.* »

Aujourd'hui, autant et plus que jamais, l'humanité mérite les châtiments de Dieu ; ne les méritons-nous pas nous-mêmes ? Aujourd'hui ne sont-ce pas les passions mauvaises qui règnent dans le monde et dessèchent les cœurs ? Il nous faut abri et ombrage. Où les trouverons-nous ?

D'abord en Marie : c'est elle qui est vraiment l'arbre protecteur. « J'ai été élevée, nous dit-elle, comme le cèdre du Liban et j'ai pris racine au milieu du peuple honoré de ma prédilection » (Eccli., xxiv, 16-7).

Donc, quand Dieu nous menace des coups de sa colère, quand le vent soulevé annonce la tempête, quand les nuages sillonnés par les éclairs nous font redouter les coups de la foudre, réfugions-nous sous la protection de Marie : elle arrêtera le bras de Dieu prêt à nous frapper.

Si nous sentons notre cœur brûlé par de mauvaises passions, cherchons aussi une ombre rafraîchissante auprès de Marie, mère de la pureté.

Ce que nous venons de dire de Marie, il faut le dire aussi, dans une moindre mesure, des saints du ciel : c'est à eux aussi que nous devons avoir recours au milieu des grands dangers et pour arriver à dominer nos passions.

Les âmes saintes de la terre peuvent, elles aussi, être notre paratonnerre et apporter du rafraîchissement à la nôtre.

Enfin le grand arbre, le beau sapin sous lequel

il faut chercher abri et ombrage, c'est notre église, à laquelle on peut appliquer cette parole du prophète Isaïe : « *Spes a turbine, umbraculum ab æstu* » (xxv, 4). Avons-nous cette précaution de venir souvent chercher dans notre église l'abri et l'ombrage dont nous avons besoin ?

VI. — Les coups de la foudre

« *Souvent la foudre frappe les plus hauts d'entre nous : avis à vous, hommes orgueilleux, femmes fastueuses.* »

Dieu se plaît à frapper les orgueilleux ; Notre-Seigneur nous le redit plusieurs fois dans son Evangile : « Celui qui s'élève sera abaissé. » (Luc, xiv, 11). Mais l'orgueil qui déplaît le plus à Dieu est celui par lequel on se glorifie de sa misère.

Or notre première misère, qui a été la suite immédiate du péché d'Adam, c'est la corruption de notre chair, qui obligea aussitôt Adam et Eve à se cacher et à se couvrir de feuilles. Aujourd'hui, c'est de cette chair corrompue que se glorifient un certain nombre de femmes en l'étalant à tous les yeux. Au lieu de la cacher comme Adam et Eve, elles en tirent vanité. Combien Dieu doit être offensé et irrité par cet orgueil misérable ! J'ai bien peur qu'il ne fasse éclater bientôt sa foudre pour châtier ce honteux étalage de pourriture.

Prenez garde, femmes indécentes. La bête sauvage se repaît volontiers de pourriture. Le bolchevisme, la bête sauvage d'aujourd'hui, flaire cette pourriture d'une nudité scandaleuse et s'apprête à en faire ses gorges chaudes.

VII. — La vraie grandeur

« *Au lieu d'être le sapin orgueilleux frappé par la foudre, soyez plutôt le petit saule dont parle le prophète Isaïe et qui devient le grand sapin :* « Pro saliunca ascendet abies » (lv, 13).

Combien d'âmes ne sont encore que des avortons, de tout petits arbrisseaux dans la vie spirituelle, et

pourraient cependant devenir de grands arbres ! Cela s'est vu bien souvent et se voit encore tous les jours. Madeleine la pécheresse est devenue la grande sainte pénitente, la sublime contemplative. Saul le persécuteur est devenu l'Apôtre des Nations, et combien d'autres exemples nous voyons dans la vie des saints !

Il nous est possible d'en faire autant, puisque, pour monter dans la vie spirituelle, il suffit de descendre, de redevenir petit. A cette condition, c'est Jésus qui nous fait monter et nous élève. Tel a été le secret de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Nous pouvons aussi des saules faire de grands sapins, en échangeant nos vues, nos intentions tout humaines et toutes terrestres contre des vues surnaturelles et des intentions dictées par l'amour de Dieu, en échangeant nos défauts et nos vices contre les vertus opposées.

Quand verra-t-on dans notre paroisse les saules devenir de grands sapins ? Quand ce changement se fera-t-il pour moi-même ?

VIII. — Réagir

« *Quand nous ne sommes pas trop exposés au vent, nous montons bien droit et sans nœuds ; mais quand nous sommes battus par toutes les tempêtes, continuellement secoués, souvent frappés par la foudre, nous nous reconstituons avec plusieurs tiges sur une seule base ; nos branches deviennent fourchues et de la base au sommet nous devenons noueux et durs, à ce point que la hache ne peut plus nous fendre. Tout cela vous donne une leçon.* »

La leçon, c'est que si le bon Dieu nous fait vivre dans la paix et la tranquillité, nous devons nous élever tout doucement et tout simplement vers lui : mais si notre âme est en butte à de violentes tentations, si nous sommes frappés par les coups de l'adversité, surtout si nous avons eu le malheur de commettre des fautes graves, nous ne devons pas pour autant nous laisser abattre, mais, comme le

sapin, nous devons multiplier nos tiges, c'est-à-dire nos élans, nos prières vers le ciel ; nous devons par des résolutions énergiques nous nouer en quelque sorte au devoir et devenir d'autant plus résistants que la tentation est plus forte.

IX. — Les multiples utilités

« *Nous vous apportons mille utilités, pour vous apprendre aussi à servir la gloire de Celui qui vous a faits.* »

A première vue, les sapins semblent être des arbres improductifs et inutiles, puisque pour fruits ils ne produisent que des pommes de pin ; mais si l'on y regarde de plus près, on voit combien ils nous sont utiles. Ils sont un des plus beaux ornements du pays ; ils gardent la fraîcheur et les eaux qui alimentent les sources ; leurs branches sèches sont le chauffage du pauvre ; ils offrent abri et ombrage à ceux qui en ont besoin ; leur résine et leur térébenthine ont de multiples emplois dans l'industrie, l'art et la médecine ; leurs bourgeons servent à composer une liqueur et des infusions sanitaires ; leur tige, aujourd'hui d'un prix très élevé, est employée dans les charpentes, sert à confectionner des meubles, tables, chaises, armoires, portes, fenêtres, cloisons, etc. ; elle sert aussi comme pilotis et comme pâte à papier.

Chrétien, ne pourrais-tu pas avoir quelque chose de tous ces rôles dans l'Eglise ? Ne pourrais-tu pas laisser tomber tes pommes de pin, tes branches sèches, c'est-à-dire ton superflu, pour les pauvres et pour les bonnes œuvres ? Ne pourrais-tu pas offrir aux âmes malades non pas les infusions, mais les effusions de tes conversations édifiantes, consolatrices ? Ne pourrais-tu pas être poutre dans la maison de Dieu, en étant le soutien de la religion et de la justice ? Ne pourrais-tu pas, en te faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ, être comme le magasin où ils trouvent tout le mobilier spirituel dont ils ont besoin ?

Arrêtons-nous. Vivant au milieu des sapins, aimons-les, comprenons leur muet langage et devenons nous-mêmes de beaux sapins dans l'Eglise du bon Dieu.

51

LA ROSE

Ce soir nous allons écouter la rose, reine des fleurs, symbole de la charité. C'est une fleur qu'on aime, qui attire parce qu'elle est belle, fraîche, qu'elle répand un agréable parfum et que sa couleur est celle que met sur les joues un délicat et chaste amour. C'était la fleur de la petite sainte Thérèse de Lisieux, parce que Thérèse était la rose d'amour de Jésus.

I. — La plus belle rose

« *Je suis belle, attirante, mais il y a une rose bien plus belle, bien plus attirante que moi. Cette rose, tu dois la regarder avec admiration, respirer son parfum, la cueillir pour la cacher sur ton cœur : c'est le Christ Jésus et surtout le Christ Jésus crucifié.* »

Jésus s'appelle lui-même la fleur des champs : « *Ego flos campi.* » (Cant., II, 1). Il est né à Nazareth, dont le nom signifie « fleur » et qui est une ville entourée de champs fleuris. Il a tous les charmes des fleurs. Il en a la beauté, puisqu'il est le plus beau des enfants des hommes ; il en a le parfum, puisqu'il est celui dont le prophète chantait : « *Curremus in odorem unguentorum tuorum.* Nous courrons à l'odeur de tes parfums. » (Cant., I, 3). Il a les couleurs de la rose : « *Candidus et rubicundus* » (Cant., V, 10), blanc par sa pureté parfaite, rouge sur son front par les gouttes de sang que fait perler la couronne d'épines, rouge dans ses

mains et sur ses pieds par le sang du crucifiement, rouge sur tout son corps par le sang de la flagellation ; il est rose des pieds à la tête, car il est tout amour, il est l'Amour.

O Jésus, que vous êtes une ravissante rose ! Si l'on vous connaissait mieux, surtout si l'on connaissait mieux votre amour, comme tous les hommes accourraient à vous ! Ils ne voudraient plus jamais se séparer de vous. Ils vous cueilleraient, divine rose, ils vous placeraient sur leur cœur, pour n'avoir plus qu'un cœur avec vous, pour se fondre en quelque sorte en vous.

Qu'on ne vienne plus me vanter et me chanter les pauvres amours humaines, qui à côté du vôtre, ô Jésus, ne sont que glace et égoïsme, parce que dans ces affections on cherche plus sa satisfaction personnelle que le bien de ceux qu'on prétend aimer.

II. — Etre une rose pour Jésus

« *Vous aussi, chrétiens, vous devriez tous être pour Jésus des roses, c'est-à-dire que tous vous devriez être brûlants d'amour pour lui, vous abandonner à lui, vous effeuiller pétale par pétale par amour pour lui, c'est-à-dire lui donner successivement tous les instants de votre vie.* »

La petite sainte Thérèse de Lisieux peut nous servir de modèle pour cela. Combien elle a aimé Dieu ! Elle ne désirait que cela : aimer. « Ce que je demande, c'est l'amour. O Jésus, je ne vous demande que la paix, la paix et surtout l'amour sans bornes, sans limites. Je n'ai plus aucun désir, si ce n'est d'aimer Jésus à la folie. Oui, c'est l'amour qui m'attire. »

Aussi, à ses yeux, la première science, la science des sciences, c'était celle de l'amour. « La science d'amour, ah ! cette parole résonne doucement à l'oreille. Je ne désire que cette science-là. » Toutes les aspirations de son âme tiennent dans ces mots : « Jésus, je voudrais tant l'aimer, l'aimer comme il n'a jamais été aimé. »

Son rêve était : vivre d'amour et mourir d'amour. Et ce rêve, elle l'a réalisé. Sa vie a été une vie d'amour : « Votre amour, ô mon Dieu, m'a prévenue dès mon enfance. Il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur... Je ne veux pas que les créatures aient le plus petit atome de mon amour. Je veux tout donner à Jésus, tout sera pour lui. »

Elle s'abandonnait à Jésus. Elle s'offrit à Jésus pour être son jouet, sa petite balle qu'il pouvait jeter à terre, pousser du pied, percer, laisser dans un coin, presser sur son cœur si cela lui faisait plaisir. Toujours elle souriait au bon Dieu. Elle souriait d'autant plus doucement que Dieu l'éprouvait davantage.

Cet amour arriva à ce point que non seulement elle acceptait avec résignation la souffrance par amour, mais que la souffrance, loin d'être une peine pour elle, lui était devenue une jouissance, sa plus grande jouissance, et qu'elle ne savait comment elle pourrait s'acclimater en paradis où l'on ne souffre plus.

Elle s'effeuillait pétale par pétale pour Jésus. Elle écrit :

> **Une rose effeuillée est la fidèle image,**
> **Divin Enfant,**
> **Du cœur qui veut pour toi s'immoler sans partage**
> **A chaque instant.**

C'est ce qu'elle a fait. Du matin au soir et du soir au matin, elle n'avait qu'un but en tout : faire plaisir à Jésus. Pour cela, elle lui jetait continuellement les fleurs des petits sacrifices. Tous ses regards, toutes ses paroles, toutes ses moindres actions avaient pour mobile ce désir. « Aimer, disait-elle, c'est tout faire, tout accepter, tout souffrir en vue de faire plaisir au bon Dieu parce qu'on l'aime ; quoi de plus simple ? » — « Je veux souffrir par amour et même jouir par amour. Ainsi je jetterai des fleurs. Et puis je chanterai toujours, même

s'il faut cueillir des roses au milieu des épines, et mon chant sera d'autant plus mélodieux que ces épines seront plus longues et plus piquantes. »

Enfin elle est morte d'amour comme elle l'avait rêvé. Les derniers mois de sa vie furent un inexprimable martyre qu'elle accepta avec joie. « Oh ! je ne voudrais pas moins souffrir ! » Son agonie fut un long acte d'amour ; ses dernières paroles furent l'écho de toute sa vie : « Oh ! je l'aime ! Mon Dieu... je... vous aime. » Et elle mourut dans cet acte d'amour.

Voilà comment nous pouvons et nous devons devenir nous-mêmes des roses pour Jésus. Faisons donc de notre cœur un parterre de roses où il viendra se reposer. Si nous le voulons, ce travail peut se faire rapidement. Dieu n'a pas besoin d'années pour faire son œuvre d'amour dans une âme. Un rayon de son cœur peut en un instant faire épanouir la fleur pour une éternité.

52

LA ROSE *(suite)*

III. — Faire tomber une pluie de roses

« Chrétiens, ne vous contentez pas d'être des roses pour Jésus, mais faites tomber une pluie de roses autour de vous et au loin. »

Comment le ferez-vous ? En répandant autour de vous les bienfaits, les services dictés par la charité chrétienne ; et comme vous ne pouvez pas assez par vous-mêmes, faites-vous pour cela aider par le ciel. Communiquez autour de vous l'amour comme se communiquent les flammes d'un incendie.

Ici encore la petite sainte Thérèse peut vous servir de modèle. Encore enfant, elle obtint de Dieu

la conversion d'un assassin sur l'échafaud. Elle alla s'enfermer au Carmel « pour aider les prêtres » et donner ainsi des âmes à Dieu. Du Carmel elle se fait la sœur des missionnaires pour allumer jusqu'au bout du monde le feu du saint amour.

Copions mieux ce beau modèle. Quand on aime véritablement, on est tout flamme, et le propre de la flamme est de se communiquer autour d'elle et même au loin dans les grands incendies. C'est ainsi qu'on a vu parfois des flammèches emportées à plusieurs kilomètres par des tourbillons de chaleur et y provoquer d'autres sinistres.

Comment communiquer ainsi le feu ? Par nos paroles, nos exemples, nos écrits, par tous les moyens que suggère le zèle. Allumons-le même au loin, ou du moins aidons à l'y allumer par notre générosité, nos prières et nos sacrifices.

Et si Dieu envoyait à quelques-uns, quelques-unes d'entre vous la vocation de missionnaire, oh ! que ceux-là en soient heureux et fiers et répondent généreusement. Et que tous les autres soient aussi missionnaires, en aidant ceux qui exercent l'apostolat chez les infidèles. Sainte Thérèse d'Avila a sauvé, dit-on, autant d'âmes que S. François-Xavier sans sortir de son monastère. Au moins sauvons-en quelques-unes. Et si nous sommes impuissants par nos seuls moyens, recourons aux saints du ciel, qui sont de puissants avocats auprès de Dieu. Prions en particulier sainte Thérèse de Lisieux d'accomplir sa promesse de faire tomber une pluie de roses sur la terre.

IV. — L'Éclosion des roses

« *Parents, vos petits enfants sont de frais boutons de roses que vous devez faire éclore en leur faisant aimer Jésus. Si Dieu vient les cueillir dès leur berceau pour les faire éclore dans son paradis, ne pleurez pas, mais bénissez plutôt le Seigneur, comme le fait l'Eglise aux obsèques des petits enfants. Vous-mêmes, soyez toujours de belles roses*

épanouies, toujours prêtes à être cueillies pour le ciel. »

Voilà trois beaux sermons en un seul.

1. *Petits enfants, boutons de roses à faire éclore.* Pour faire éclore ces petits boutons, parents, faites aimer le bon Dieu par vos petits enfants. C'est ce qui presse le plus, c'est ce qu'il y a de plus important, de plus nécessaire pour eux. Mais vous ne pourrez le faire efficacement qu'autant que vous serez vous-mêmes embrasés d'amour, pour la raison bien simple qu'on ne peut pas donner ce qu'on n'a pas. C'est le feu qui propage le feu. Combien de parents songent à tout pour leurs petits enfants, excepté à leur faire connaître et aimer Jésus ! Ces parents, comme je vous l'ai dit souvent, sont des tables sans pain et des fontaines sans eau. Sainte Thérèse de Lisieux n'est devenue si grande sainte que parce que ses parents aimaient eux-mêmes le bon Dieu de toute leur âme.

2. *Si vos enfants meurent après le baptême, ne pleurez pas tant.* Un enfant qui meurt après le baptême avant d'avoir pu souiller son âme d'aucun péché est un petit voleur du paradis : il y monte sans avoir rien fait personnellement pour le gagner. Et du haut du ciel, parents, vos petits enfants morts après le baptême vous connaissent, vous aiment, vous protègent. Ils ont échappé à mille dangers de damnation auxquels ils auraient été exposés s'ils avaient grandi et qui auraient peut-être causé leur perte éternelle : c'est peut-être pour cela que Dieu les a rappelés bien vite à lui. Ils auraient même peut-être causé la perte d'autres âmes, et même la vôtre, parce que vous n'auriez pas eu assez de souci de leur salut.

Et comme Dieu varie ses dons selon son bon plaisir, peut-être qu'à son baptême l'enfant qu'il vous a repris a reçu la grâce sanctifiante à un degré qui le met au ciel, sans aucun mérite de sa part, au-dessus d'autres saints qui auront longtemps travaillé et souffert. Aussi à la cérémonie des

obsèques des enfants, l'Eglise n'a que des chants de joie, de louange, de bénédiction, de reconnaissance.

3. *Soyons des roses épanouies prêtes à être cueillies pour le ciel.* Si la mort vient nous prendre quand nous serons commè une rose épanouie dans toute sa beauté et dans toute sa fraîcheur, c'est-à-dire quand notre foi, notre espérance et notre charité seront parfaites, quand nous serons tout amour pour Dieu, sans aucune attache terrestre, nous n'aurons pas à passer par le purgatoire. Notre amour nous servant d'ailes nous emportera immédiatement vers Dieu. Oh ! cultivons donc de plus en plus en nous la rose de la charité pour être bien prêts quand il faudra mourir.

V. — La joie spirituelle

« *Je suis aussi le symbole de la joie spirituelle, qui est le fruit de l'amour de Dieu. C'est pour cela que, le troisième dimanche de l'Avent et le quatrième dimanche du Carême, l'Eglise, voulant inviter ses enfants à la joie spirituelle, revêt ses ministres et ses autels de la couleur rose.* »

Dieu veut que ses enfants le servent avec joie : *Servite Domino in lætitia* (Ps. xcix, 9), non pas avec la joie qu'on trouve dans les créatures, mais avec celle qu'on trouve en lui : *Gaudete in Domino* (Philip., iv, 4). Et cette joie dans le Seigneur, on peut et on doit la trouver jusque dans les larmes que fait verser le repentir ou la vue de notre exil ici-bas. On doit être heureux de pleurer quand on pleure pour de bons motifs.

Donc celui qui aime Dieu doit se réjouir en toute occasion, en tout temps, dans la misère comme dans l'abondance, dans la maladie comme dans la santé, dans la désolation comme dans la consolation, dans la guerre comme dans la paix, dans l'adversité comme dans la prospérité. *Gaudete in Domino semper, iterum dico, gaudete (ibid.).* La raison, c'est que tout nous vient de Dieu pour notre plus grand

bien et pour sa gloire, les maux comme les biens, et les maux plus encore que les biens, car ils aident mieux à notre sanctification, nous valent plus de mérites et nous mettent à même de faire plus de bien.

Si les maux nous viennent des autres sans que nous les ayons mérités, c'est le cas de nous réjouir à cause de la récompense qu'ils nous vaudront. Si au contraire nous les avons mérités, c'est le cas de nous réjouir de pouvoir expier en cette vie plutôt qu'en l'autre, car c'est bien plus facile.

Quoi qu'il arrive, rappelons-nous cette parole de nos saints Livres : « *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* A ceux qui aiment Dieu tout tourne à un bien » (Rom., VIII, 28) ; ils doivent donc toujours se réjouir.

Mais s'il faut se réjouir quand on aime Dieu, il faut avoir peur des joies du monde, qu'on prend dans les créatures, dans les plaisirs de la terre : elles sont empoisonnées, elles font oublier et souvent offenser Dieu. C'est à ceux qui veulent se rassasier de ces joies que Notre-Seigneur dit : « Malheur à vous qui riez. *Væ vobis qui ridetis.* » (Luc, VI, 25). Ces joies, du reste, durent peu, elles laissent après elle le vide, l'ennui, le dégoût dans le cœur, et conduisent là où il y aura éternellement des pleurs et des grincements de dents.

VI. — Les épines de la rose

« *Je ne suis jamais sans épines : je t'apprends par là que le véritable amour, ici-bas, n'est jamais sans sacrifices et que les affections humaines ellesmêmes ne sont jamais sans tristesses.* »

1. Le saint amour n'est pas sans épines, car on ne peut aimer véritablement Dieu sans qu'il nous en coûte des efforts, des sacrifices pour faire vivre en nous et pour montrer cet amour par notre conduite. Il faut pour cela combattre et faire mourir en soi le vieil homme, il faut s'exposer à la haine du monde : *Eritis odio omnibus propter nomen*

meum (Math., x, 22). C'est du reste par l'effort et le sacrifice que l'amour véritable se prouve. Mais alors les épines qui accompagnent la rose, d'abord piquantes, deviennent vite très douces et très agréables.

2. Au contraire, dans les affections humaines, la rose paraît d'abord toute douce et toute parfumée ; on ne sent pas de suite les épines ; on y trouve de la satisfaction, du plaisir, mais ce plaisir est bien court, bien misérable et il fait bientôt place à la déception. On chante aujourd'hui et on pleure demain ; on s'embrasse aujourd'hui et on se déchire demain.

Comprenons ces sages leçons de la rose et faisons-en notre profit [1].

53

LA MONTAGNE

Ce soir nous avons un prédicateur que nous aimons bien : il nous a vus naître et j'espère qu'il nous verra mourir. Ce prédicateur bien beau, bien majestueux, qui en impose, c'est la montagne, surtout celle qui est élevée.

I. — Les avantages de la montagne

« Montagnard, tu aimes ta montagne et tu as bien raison. Elle a bien des beautés et des avantages que n'a pas la plaine. Plus que celle-ci, elle t'apprend à aimer et à bénir le Seigneur qui a fait pour toi de si grandes, si belles et si bonnes choses. »

La plaine est monotone, la montagne varie à chaque pas ses sites et son aspect. Ici c'est le pittoresque des rochers énormes et des profonds abîmes,

[1] Si le temps l'avait permis, les roses symboles du martyre et le « Couronnons-nous de roses » des mondains auraient fourni matière à d'intéressants développements.

là c'est un paysage gracieux et reposant. De certains endroits et surtout des sommets on a une vue féerique sur les plaines, les vallons et les lointains paysages.

La montagne cache dans son sein des mines, des marbres, des carrières, des sources. Ses flancs, de la base au sommet, fournissent les productions de tous les pays et l'on trouve tout en haut les glaciers et les neiges éternelles. Sur la montagne, l'air est plus pur, plus vif et fait des tempéraments plus forts, plus robustes, là où les montagnards n'y ont pas mis obstacle par des abus, par exemple par l'alcoolisme.

A la montagne, on a le répit de l'hiver pour se reposer des travaux des champs. Bien que le sol y soit moins fertile que dans la plaine, en général les habitants y sont quand même plus à l'aise, plus riches, non seulement à cause du bétail et des forêts qui travaillent pour eux, mais surtout à cause de la bénédiction du ciel qui y tombe plus abondante parce qu'on y respecte mieux le dimanche.

Le grand avantage qu'offrent nos montagnes, c'est que les habitudes chrétiennes y sont restées plus vivantes et que par là elles sont un meilleur milieu pour y vivre et surtout pour y élever une famille. *Le milieu où l'on vit exerce en effet une très grande influence* à laquelle on ne résiste guère : témoins beaucoup de nos montagnards descendus dans la plaine et devenus semblables à ceux qui les entourent.

Pensez-y, jeunes gens qui vous établissez. Si vous avez le choix, ne vous fixez pas dans un mauvais milieu. Puisque nos montagnes sont demeurées chrétiennes, restez-y et résistez au courant qui entraîne aujourd'hui tant d'hommes vers les ateliers et les grandes villes.

Et vous qui habitez la montagne, gardez-y le bon esprit d'autrefois. Il se fait maintenant un travail effrayant de démoralisation et de déchristianisation et bien des signes donnent de l'inquiétude pour l'a-

venir. Chez les jeunes filles et chez les femmes, il y a moins de piété, de réserve, de modestie. Cela vient en grande partie, je crois, de l'asservissement aux modes folles et indécentes. Et chez les hommes, le nombre de ceux qui négligent leurs devoirs religieux s'accroît.

La population de nos montagnes diminue, non à cause de la diminution des naissances, mais à cause des exodes nombreux provenant de ce que beaucoup ne trouvent plus la place nécessaire pour gagner leur vie. A quoi cela tient-il ? A la disparition des petites fermes. Tous les cultivateurs veulent devenir gros propriétaires ou au moins gros fermiers. On ne gagne pas assez sur une petite ferme, on ne pourrait qu'y gagner sa vie sans grand bénéfice. Les gros propriétaires et les gros fermiers, jamais rassasiés, achètent ou louent à n'importe quel prix tout ce qui est à vendre ou à louer, obligeant ainsi les petits à déguerpir.

Quel sera le résultat ? La constitution d'immenses domaines, comme dans certains départements de la France, mais domaines qu'on ne pourra exploiter qu'en appelant une foule d'étrangers mercenaires pour la main-d'œuvre. Et c'est ainsi que nous commençons à être envahis par des Russes, Polonais, Suisses, dont plusieurs sont protestants et les autres sans religion.

C'est un grand malheur, dont pâtiront un jour les enfants des gros propriétaires, qui seront isolés en quelque sorte dans leurs pays, vivant au milieu de salariés et devenus une proie appétissante pour le bolchevisme. Et dans ces conditions, l'esprit religieux de nos montagnes disparaîtra.

Donc, avis à ceux qui ont assez pour vivre, de modérer leur appétit et, au lieu de créer des exploitations immenses, de garder les petits fermiers.

II. — Le symbole du Christ

« *Montagnards, il est une montagne plus belle, plus riche, plus heureuse que celle que vous habi-*

tez, et à laquelle vous devez aller : c'est le Christ Jésus. »

C'est à cette montagne que l'Eglise demande à Dieu de nous faire arriver : « *Ad montem qui Christus est pervenire valeamus* [1]. » C'est la plus haute des montagnes. Car le Christ par son humanité touche à la terre et par sa divinité s'élève jusqu'au plus haut des cieux. C'est la plus vaste des montagnes. Il remplit toute la terre, tout l'univers. Jésus est par toute la terre par son Eucharistie et par ses membres, et au plus haut des cieux par son humanité glorieuse assise à la droite du Père tout-puissant. C'est la montagne la plus riche par les biens qu'elle nous apporte, j'entends les biens surnaturels. Jésus est la pierre inébranlable sur laquelle il faut bâtir ; il est la source des eaux vives qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. C'est lui qui est le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges. C'est la montagne la plus heureuse : car c'est en Jésus et en Jésus seul qu'on trouve le vrai bonheur. C'est lui qui fait monter les âmes saintes jusque sur les sommets neigeux et glacés où l'on ne voit plus aucune trace de vie animale, mais où, n'étant plus de la terre que par leur corps, les saints touchent déjà au ciel par leur âme et découvrent déjà les horizons de la patrie céleste.

Allons à cette montagne et gravissons-la. Pour pouvoir la gravir, cueillons sur ses flancs le froment et la vigne, c'est-à-dire l'Eucharistie, et nourrissons-en notre âme ; nous arriverons ainsi sur les sommets d'où nous n'aurons plus qu'un pas à faire pour entrer dans les cieux.

Comment fait-on cette ascension ? Par la foi et l'amour. La foi élève nos pensées, nos affections ; l'amour nous sert d'ailes pour nous élever sans cesse. Et à mesure qu'on monte, le Christ se découvre davantage, comme se découvrent les paysages quand on gravit les montagnes ; les sommets du

[1] Oraison de Ste Catherine, le 25 novembre.

Christ sont si hauts qu'on y a déjà un pied dans le ciel.

Mais n'oublions pas que, pour arriver à la montagne de l'Ascension, il faut auparavant passer par le mont du Calvaire : *Oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam* (Luc, XXIV, 26). Pour être glorifiés avec le Christ, il faut d'abord nous mettre sur la croix avec lui. Il faut mourir pour revivre.

III. — LA VRAIE HAUTEUR

« *Ne voyez pas des montagnes où il n'y en a pas : montagnes seulement apparentes, les orgueilleux, les grands de la terre, les difficultés, même les péchés.* »

1. *Les orgueilleux* se croient grands et ils ne sont que des amas de poussière que le vent va dissiper, des outres gonflées qui bien vite crèveront et resserreront leurs flancs.

2. *Les grands et les puissants du siècle* semblent des montagnes parce qu'ils sont au faîte des honneurs, parce qu'on se fait petit devant eux. Mais détrompons-nous : ils ne sont que comme un gros nuage qu'un rayon de soleil dissipe, comme la cire qui fond devant le feu. Ils se dressent comme le cèdre du Liban : « Je n'ai fait que passer, dit le Psalmiste, et déjà ils n'étaient plus. » (Ps. XXXVI, 36).

3. Beaucoup de chrétiens s'imaginent voir sur le chemin de la sainteté des *difficultés*, des *obstacles* qui leur semblent des montagnes infranchissables : tentations, oppositions, persécutions, épreuves, etc. S'ils avaient de la foi gros comme un grain de sénevé, dit Notre-Seigneur, ils déplaceraient ces montagnes.

4. « J'ai, dit-on encore, de trop gros péchés. » A des pécheurs qui veulent se convertir, les fautes commises par eux semblent grosses comme des montagnes et impardonnables. Qu'ils aient la foi et le repentir, et ils noieront ces montagnes dans la mer immense de la miséricorde de Dieu.

54

LES MAISONS

Avec le prédicateur de ce soir nous sommes dans une grande intimité : ce sont nos maisons.

I. — La tente du voyageur

« *Homme, ne t'illusionne pas au point de nous regarder comme ta demeure permanente. Nous ne sommes pour toi que la tente du voyageur.* »

Le père de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aimait à redire ce vers : « La terre est ton navire et non pas ta demeure ». « Nous changeons en effet d'occupants à chaque instant, nous disent les maisons : tous les hôtes que nous abritons sont des hôtes d'un jour. »

Que de changements, que de disparitions sous tous les toits ! Y a-t-il sous un grand nombre d'entre eux les mêmes hôtes qu'il y a dix ou vingt ans ? Les familles à peine formées commencent à se disperser : un enfant s'en va louer ses services, un autre quitte ses parents pour aller faire ses études, une jeune fille pour suivre son époux, le jeune homme pour aller sous les drapeaux ou se faire son nid en dehors de sa famille.

Et la mort, dans bien moins d'un siècle, souvent dans quelques années, change complètement la face d'une maison. Ne te regarde donc pas, ô homme, dans ta maison comme chez toi et rappelle-toi le sage avertissement que Dieu lui-même te donne : « Nous n'avons point ici-bas une demeure permanente, mais nous en cherchons une à venir. » (Hébr., XIII, 14).

« Du reste, ajoutent les maisons, nous ne sommes pas assez belles pour toi. Tu as beau t'évertuer

à nous embellir, à nous agrandir ; il faut, pour répondre aux aspirations de ton âme, plus d'espace, plus de confortable, plus de richesse, plus de lumière, plus de beauté et de splendeur. Nous ne sommes, à côté de ce qu'il faut pour te satisfaire, que de sombres, étroites, infectes et misérables prisons.

« Il te faut une demeure céleste où rien ne change, où tout soit beauté et lumière. Pour se rappeler cette vérité, les patriarches ne se dressaient que des tentes, qui sont la demeure du voyageur.

« Et cette demeure qui t'est réservée par Dieu au ciel, tu dois l'embellir chaque jour, car au ciel il y aura des demeures différentes : *Mansiones multæ sunt* (Jo., XIV, 2), selon les mérites des occupants. Accrois donc tous les jours tes mérites. »

II. — L'AME, TEMPLE DE DIEU

« *Si tu veux que Dieu te place un jour dans les demeures éternelles, il faut que tu lui prépares dès cette vie une belle demeure spirituelle dans ton âme.* »

Tu dois bâtir un temple à Dieu en toi-même, car la Trinité tout entière veut habiter en toi.

Commence la construction par la base. Creuse d'abord jusqu'au roc par l'humilité en reconnaissant ton néant ; pose un fondement solide : la foi au Christ, qui est la pierre fondamentale de l'édifice ; dresse les quatre murs des quatre vertus morales : la prudence, la justice, la force et la tempérance ; contre ces murs mets un contrefort : la patience, au milieu, pour tout supporter ; élève les colonnes de l'espérance ; sur le tout place le faîte doré de la charité. Pratiques-y des fenêtres pour regarder le ciel : le désir des biens célestes ; une porte d'entrée et de sortie : l'obéissance aux commandements ; et pour garder la porte, trouve un bon Cerbère qui sache aboyer, mordre au besoin : la conscience droite avec ses avertissements, ses reproches, ses remords ; enfin établis un bon portier : la crainte de Dieu.

Dans une maison spirituelle ainsi préparée, Dieu se plaît à fixer sa demeure. Et si tu le loges ainsi en toi, il te logera aussi un jour en lui.

III. — Les vertus domestiques

« *Pour mériter d'habiter un jour avec Dieu, ô homme, fais de ta maison de la terre une image de la maison du ciel par la pratique des vertus domestiques.* »

Que c'est beau, une maison qui abrite une famille bien unie et vertueuse, où règne la crainte de Dieu, la fervente charité ! *Beati omnes qui timent Dominum* (Ps. cxxvii, 1). *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* (Ps. cxxxii, 1). Nous voudrions pouvoir te dire les belles choses que nos murs ont cachées aux yeux des hommes et que le ciel a contemplées avec ravissement : les pieuses prières, les actes de patience, de dévouement, d'oubli de soi-même, les saintes affections, les morts de prédestinés.

Mais aussi, il serait bon de te dire, pour te servir de leçon, ce que nous avons vu de vilain, de méchant, de lamentable : quelles scènes ! quels cris ! quelles injures ! quelles violences ! quelles larmes ! Nous avons vu, hélas ! les parents crucifiés par les désordres de leurs enfants, les enfants mal élevés conduits à leur perte par leurs parents et se préparant ainsi un triste avenir.

Nous avons été quelquefois le vestibule du ciel ; mais hélas ! aussi et plus souvent un véritable enfer, vestibule de l'enfer éternel.

IV. — Le retour du prodigue

« *Déserteurs de la maison paternelle, comprenez, comme le prodigue de l'Evangile, votre folie et votre malheur, et dites comme lui :* « Surgam et ibo ad patrem. *Je me lèverai et je retournerai à mon père.* »

Aujourd'hui, à combien de ceux qui quittent leur village pour courir à la licence des grandes villes

s'applique ce sermon ! Combien, qui après avoir perdu leur foi, leur honneur, leur santé, en sont réduits, comme le prodigue de l'Evangile, à repaître les pourceaux (filles perdues) ! C'est au moral l'histoire de tous les pauvres pécheurs qui s'éloignent de Dieu leur père pour pouvoir contenter leurs passions, et qui ne trouvent que misère et déception.

Dans la maison de ton père, pauvre malheureux, les mercenaires ne manquent de rien, et toi, l'enfant de famille, tu en es réduit à envier aux pourceaux leur pâture. Oh ! reviens donc à ton père : il y aura bien encore une place pour toi auprès de lui dans la maison paternelle !

55

LES ÉTOILES

Notre prédicateur de ce soir est la voûte des cieux. Il parle à tous les yeux par une belle nuit dans un ciel sans nuages. Vous le devinez : ce sont les étoiles.

I. — Elles chantent la gloire du Créateur

« *O hommes, entendez donc notre voix et unissez-vous à nous pour bénir le Seigneur !* Cæli enarrant gloriam Dei. » (Ps. XVIII, 2). Par une claire nuit d'été, sortez et levez les yeux en haut. Quel ravissant et imposant spectacle ! Tout le firmament scintille de mille feux : vous diriez autant de brillantes perles attachées à la voûte des cieux. O astres silencieux et majestueux, comme vous chantez bien la grandeur du Dieu qui vous a faits et qui vous gouverne ! Ecoutez à ce sujet la petite sainte Thérèse : « Encore enfant, j'étais ramenée à la maison, tenant la main de mon père. Je regardais les étoiles avec un ravissement inexprimable. Il y avait surtout au firmament profond un groupe de perles

d'or que je regardais avec délices, lui trouvant la forme d'un T, et je disais en chemin à mon père chéri : « Regarde, papa, mon nom est écrit dans le ciel. » Puis ne voulant plus rien voir de la vilaine terre, je demandais à mon père de me conduire ; et sans regarder où je posais les pieds, je mettais ma petite tête bien en l'air, ne me lassant pas de contempler l'azur étoilé. »

Oh ! comme les saints voient bien Dieu dans ses œuvres !

Et maintenant, si, prenant le télescope et vous servant des données acquises de la science, vous étudiez le monde astronomique, quel ne sera pas votre saisissement, votre admiration, en découvrant le nombre, la grandeur, les mouvements, la distance, l'éclat des étoiles ! Comme vous vous trouverez petits au milieu de tous ces mondes et de tous ces espaces, et comme vous vous écrierez : « *Quam magna est domus Dei, et ingens locus possessionis ejus!* Qu'elle est grande, la maison de Dieu, et qu'il est immense, l'espace qui lui est soumis ! » (Bar., III, 24). Quelle puissance, quelle sagesse Dieu doit avoir, pour concevoir, ordonner, mettre en mouvement, conserver et diriger tous ces mondes !

II. — Les étoiles spirituelles

« *Chrétiens qui nous contemplez, nous devons vous faire penser aux étoiles bien plus belles qui brillent au firmament des âmes,* » c'est-à-dire au Christ et à la Vierge qui s'appellent tous deux « Etoile du matin, *Stella matutina,* » et plus encore aux saints qui règnent dans les cieux. Ce sont les saints qui sont plus particulièrement symbolisés par les étoiles. Le Christ et la Vierge sont appelés tous deux « étoiles, » parce que tous deux ils ont paru dans la nuit de la Gentilité. Mais comme leur éclat dépasse de beaucoup celui des saints, le Christ est plutôt figuré par le soleil, et la Vierge par la lune. C'est aux saints qu'est mieux approprié le nom d'étoiles ; car :

1o Les saints déjà morts sont en haut, bien au-dessus de l'exil enténébré d'ici-bas, et ceux qui sont encore de ce monde sont déjà du ciel par leurs pensées et par leurs affections.

2o Les étoiles, par leur vif et doux éclat, attirent et ravissent le regard. Elles éclairent nos nuits, elles font retrouver le chemin au voyageur égaré, elles servent de boussole au matelot qui vogue sur les océans. Ainsi les saints nous ravissent par l'éclat de leurs vertus ; ils brillent au ciel au milieu des splendeurs éternelles ; les exemples qu'ils ont donnés pendant leur vie éclairent notre chemin dans la nuit de ce monde et nous empêchent de nous égarer pendant notre navigation d'ici-bas.

3o Les étoiles, bien qu'elles soient immenses, paraissent toutes petites à cause de leur éloignement et des hauteurs où elles se tiennent. Ainsi les saints, qui savent les grandeurs de Dieu, se regardent comme tout petits et d'autant plus petits qu'ils sont plus saints : car plus ils sont saints, plus ils sont humbles. Et aux yeux des gens du monde, que les saints dépassent et qui ne voient pas les grandeurs de la vertu, les saints paraissent bien petits et méprisables ; et cependant ils sont mille fois au-dessus des mondains, et mille fois plus grands qu'eux.

4o Certaines étoiles sont fixes, mais il y a aussi des étoiles filantes. Ainsi, au ciel, les saints sont comme des étoiles fixes dans l'immobile éternité. Quant aux saints qui sont encore sur la terre, ils peuvent déchoir et tomber, comme on a vu Lucifer tomber des cieux. « J'en ai vu plusieurs, dit S. Augustin, s'élever pour ainsi dire jusqu'aux cieux et qui sont descendus dans les abîmes, tandis que j'en ai vu d'autres qui étaient dans la boue de la terre s'élever merveilleusement, soutenus par votre main, ô mon Dieu ! » Les saints qui tombent ressemblent aux étoiles filantes. — Etoiles filantes aussi, toutes les grandeurs humaines, car leur éclat n'est qu'un éclat trompeur qui s'évanouit bientôt. — Etoiles filantes encore, les orgueilleux, les ambitieux, les par-

venus, dont l'éclat s'éteint souvent bien vite, même de leur vivant, et sûrement après leur mort.

III. — Soyez vous-mêmes des étoiles

« *Chrétiens, aspirez à être pour les autres dans l'Eglise des flambeaux qui leur montrent le chemin du ciel, afin de briller un jour là-haut comme des étoiles dans les perpétuelles éternités, selon qu'il est écrit par le prophète Daniel :* Qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates » (xii, 3).

Le monde par lui-même est plongé dans la nuit, et cette nuit est si trompeuse que les mondains voient les choses juste à l'envers de ce qu'elles sont. Des biens vils, vides et éphémères leur paraissent préférables aux biens vrais, solides et éternels. Leur aveuglement est tel qu'ils n'apprécient que ce qui brille aux yeux du corps, semblables en cela à des enfants qui s'amusent avec des bulles de savon qui bientôt crèvent et s'évanouissent.

Cela étant, quel immense service rendent aux pauvres aveugles plongés dans la nuit du monde, ceux qui les éclairent et leur font connaître et aimer les biens véritables ! Ils les rappellent d'un égarement qui leur serait fatal, et ils les remettent dans le chemin qui les conduira au véritable bonheur. Surtout, combien grand sera leur mérite, s'ils éclairent non pas seulement par leurs paroles, mais aussi par leurs exemples, selon la recommandation du Maître : « *Sic luceat lux vestra coram hominibus ut videant opera vestra bona.* » C'est à ceux-là surtout qu'il est promis qu'ils brilleront au ciel : « *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cælorum.* Celui qui aura pratiqué et enseigné sera grand dans le royaume des cieux. » Quel encouragement pour les pasteurs d'âmes à devenir des saints, et à travailler, étudier, réfléchir, pour instruire leurs paroissiens ! Et vous-mêmes, éclairés par vos pasteurs, ayez à cœur d'en éclairer d'autres pour briller aussi dans le ciel.

IV. — Un mot personnel

« *Paroissiens d'Orchamps, nous vous rappelons la Vierge aux douze étoiles de l'Apocalypse, l'Eglise du Christ et Notre-Dame d'Orchamps.* »

La femme de l'Apocalypse que S. Jean vit revêtue du soleil, la lune sous les pieds, et la tête couronnée de douze étoiles, représente en effet la Sainte Vierge Marie, qui est revêtue du Soleil de justice, Jésus-Christ notre Dieu, qui a au-dessous d'elle toute l'humanité, et qui a la tête ceinte d'une couronne de vertus.

La femme de l'Apocalypse est aussi le symbole de l'Eglise, dont le Christ est le soleil, dont les Apôtres sont les douze étoiles, et qui a sous elle l'humanité, figurée par la lune et ses changements.

Mais les étoiles du ciel, paroissiens d'Orchamps, doivent vous faire penser surtout à Notre-Dame d'Orchamps couronnée de ses douze étoiles, que l'on prie ici depuis plusieurs siècles, et qui a récompensé la confiance de nos ancêtres par des faveurs miraculeuses.

56

LE LION

Vous avez pu voir quelquefois le prédicateur de ce soir dans les ménageries ambulantes. C'est messire lion. Il a une forte voix, des gestes, une crinière, une prestance qui en imposent. Il doit bien prêcher. Allons, frère lion, prends la parole.

I. — Le péché

« *O homme, je suis redoutable pour toi ; mais c'est par ta faute, et encore je ne suis pas méchant pour toi comme tu l'es pour ton Dieu.* »

J'étais d'abord parfaitement soumis à Adam, ton premier père ; il caressait ma crinière et je lui lé-

chais la main. Mais Adam s'est révolté contre Dieu ; nous, créatures de Dieu, nous avons dû nous révolter aussi contre l'homme pour venger notre Créateur. Ce sont les péchés des hommes qui nous ont rendus féroces pour les hommes. Aussi, quand nous trouvons les vrais serviteurs de Dieu, nous redevenons quelquefois leurs serviteurs et leurs défenseurs. Bien souvent j'ai caressé les martyrs qu'on voulait me faire déchirer et dévorer. On me lança, après m'avoir rendu furieux, contre la vierge Thècle ; mais je me couchai devant elle et lui léchai les pieds. On me livra Martine la sainte ; mais je me couchai aussi à ses pieds comme un petit chien pour lécher ses plaies. À Lyon, on attacha devant moi à un poteau l'esclave chrétienne Blandine, les bras en croix ; mais je ne lui fis aucun mal. C'est moi qui, en présence d'Antoine, creusai la tombe de Paul le premier ermite. Sabas le solitaire s'était enfui dans le désert ; ayant trouvé la caverne qui me servait de refuge, il s'y installa pendant mon absence. Quand je revins, l'ayant trouvé endormi, je le tirai par son habit comme pour lui dire de me laisser la jouissance de ma maison. Mais l'ayant vu se mettre à réciter le saint office, par respect pour la prière d'un saint, je sortis pour le laisser prier tranquille. Quand il eut fini, je le tirai de nouveau par son habit, mais alors il me dit doucement : O lion, la caverne est assez grande pour nous deux. Si vous voulez être seul, cherchez un autre abri, car il ne convient pas que ce soit l'homme, créé à l'image de Dieu, qui vous cède la place. » A ces mots, je me retirai et lui laissai la caverne. — C'est moi qui plusieurs fois ai défendu l'innocence des jeunes filles martyres qu'on voulait souiller. C'est moi qui, malgré ma faim, n'ai pas touché Daniel dans ma fosse où on l'avait jeté, et qui ensuite ai dévoré les jaloux qui avaient voulu le perdre.

O homme, comprends donc que c'est le péché qui t'a fait perdre ton empire sur moi : et retrouve-le

en commandant d'abord à tes passions, les premières bêtes féroces que tu dois subjuguer.

Je suis, du reste, moins méchant pour toi que tu ne l'es toi-même pour ton Dieu. En quelques coups de gueule et de griffes j'achève mes victimes ; mais toi, c'est pendant trente-trois ans que tu as été par tes péchés le bourreau du Fils de Dieu fait homme pour toi. Pendant trente-trois ans, en effet, Jésus a eu devant les yeux le spectacle de tes ingratitudes et de ta malice, et pendant sa Passion ce sont tes péchés qui ont armé les mains des bourreaux.

Et sais-tu jusqu'où est allée ta malice contre Dieu en commettant tes péchés ? Tu as osé traiter Dieu de haut, détruire l'œuvre des trois personnes divines, renier ta parole et tes promesses, méconnaître tous les bienfaits de Dieu et même les retourner contre lui, violer tous ses droits, déserter sa maison qui était pour toi la maison de ton père, le mépriser, lui préférer des créatures, des riens, le trahir en te faisant le complice de Satan son ennemi, le chasser du temple de ton âme, vouloir la suppression de son règne et même sa suppression à lui. Et tu trouves que je fais trop de te montrer mes dents et mes griffes pour défendre et venger mon maître et mon roi ?

II. — Plus a craindre que le lion

« *Je suis bien terrible, mais d'après les Livres saints il y a pour toi, ô homme, des ennemis plus à redouter que moi, en particulier le démon, le scandaleux, la mauvaise femme et la mauvaise langue.* »

1. Le démon, *tanquam leo rugiens.* « Frères, dit S. Pierre, soyez sobres et veillez, car votre ennemi le diable rôde autour de vous comme un lion rugissant, cherchant une proie à dévorer. » S. Paul nous apprend que les airs sont remplis de démons acharnés à notre perte, *contra spiritualia nequitiæ in cælestibus* (Eph., VI, 12). Ils veulent nous entraîner

dans leur révolte pour nous entraîner dans leur perte. Ce qui excite leur rage, c'est leur haine contre Dieu et leur jalousie contre nous : cette haine leur fait poursuivre dans l'homme l'enfant et l'image de Dieu. Ce qui les excite, c'est aussi leur orgueil qui veut s'asservir l'humanité et se faire adorer à la place de Dieu.

Le démon est un lion rugissant : il a l'audace et la férocité du lion quand il se sent assez fort, quand il a de l'aide parmi les hommes qui ont le pouvoir ; il terrorise, il inspire la crainte pour obliger ceux qu'il attaque à se soumettre. S'il n'a pas la force, il est plutôt le serpent qui se cache sous les fleurs pour mordre à l'improviste.

Circuit : il rôde jour et nuit et partout, il tourne autour de nous, cherchant le côté faible par où il pourra mieux attaquer. Il veut des victimes à dévorer, *quærens quem devoret,* car ceux qu'il fait tomber, il les broie en quelque sorte sous ses dents : *Quasi leo, sic contrivit omnia ossa mea* (Is., XXXVIII, 13).

Hélas ! combien le démon fait de victimes chaque jour ! combien d'âmes il blesse à mort ! combien il en fait tomber en enfer !

Pour nous défendre contre lui et lui résister, il faut lui opposer les pensées de la foi : *cui resistite fortes in fide.* Le démon est terrorisé et mis en fuite par les choses en apparence les plus faibles, l'eau bénite, le signe de croix, la joie spirituelle, la psalmodie, le chant des hymnes, et surtout par le feu de l'amour du Christ. « Croyez-en mon expérience, dit S. Antoine, le démon redoute les veilles, les prières, les jeûnes, la douceur, la pauvreté volontaire, le mépris de la gloire, la miséricorde, la maîtrise de la colère et surtout le cœur pur et l'amour de Dieu. »

2. Le scandaleux. En portant les autres à pécher, le scandaleux, pour satisfaire ses passions coupables, donne la mort aux âmes autour de lui. Oh ! parents, veillez bien et priez, si vous ne voulez pas

avoir à redire comme le vieux Jacob : « *Fera pessima devoravit Joseph.* Une bête féroce a dévoré mon enfant ! »

3. La méchante femme. Le démon est bien méchant ; le lion affamé est bien cruel ; mais il y a plus méchant qu'eux. Ne vous fâchez pas, mes sœurs, ce n'est point de vous, j'en suis sûr, qu'il s'agit. Ce qui est plus méchant que le démon et que le lion, c'est la mauvaise femme. C'est l'Esprit-Saint qui l'a dit : « Il vaut mieux demeurer avec le lion et le dragon qu'avec la mauvaise femme. » (Eccli., xxv, 23).

4. Les passions mauvaises. Elles sont cruelles, plus cruelles que le lion, cruelles jusqu'au sang, qu'elles font répandre bien souvent. L'orgueil, la jalousie, la haine, la rancune, l'impudicité, l'avarice, ô homme, peuvent te mener jusque là !

5. La mauvaise langue. Elle parle et rugit contre Dieu par le blasphème, elle mord le prochain et le déchire, elle tue les âmes. « On a pu dompter toutes les bêtes féroces, dit S. Jacques, mais on n'a pas pu dompter la mauvaise langue. »

III. — Comment avoir la force du lion

« *Je suis le symbole de la force. Eh bien ! ô homme, il y a un moyen d'être aussi fort que moi : c'est d'être juste.* » En effet, il est écrit : « *Justus confidit ut leo, iniquus pavet ut lepus.* Le juste est courageux comme le lion, le méchant est peureux comme un lièvre. » Le juste ne craint pas : pourquoi ? Parce qu'il sait qu'à ceux qui aiment Dieu, tout ce qui leur arrive est pour leur bien. (Rom., viii, 28). Il sait aussi qu'aucune perte n'est redoutable pour lui, car il ne fait aucun cas des choses de la terre. S. Jérôme arrêté par des voleurs qui lui demandent s'il n'a pas peur, leur répond : « Que peut craindre des voleurs celui qui n'a pas même des habits ? Et si vous voulez m'ôter la vie, je suis prêt à mourir. »

Les méchants, au contraire, sont comme le lièvre

qui tremble toujours, car ils ont l'épée de Damoclès suspendue au-dessus de leur tête. Damoclès avait félicité le tyran Denys sur le bonheur des rois. Denys, pour lui faire sentir ce que vaut ce bonheur, le fit inviter à un repas splendide, mais avec une énorme épée suspendue par un fil au-dessus de sa tête. Ce repas fut peu agréable pour Damoclès [1].

57

LE LIT

Ce soir nous avons un prédicateur qui peut nous redire ses sermons toutes les nuits quand nous ne dormons pas : c'est le lit.

I. — Une règle pour le sommeil

« *On peut se servir de moi pour se reposer, mais il ne faut pas laisser cela au caprice : il faut avoir une règle.* »

Laisser au caprice le temps à passer au lit, ou mal régler tout cela, a de graves inconvénients. Rester trop longtemps au lit, se lever et se coucher à n'importe quelle heure, n'est bon ni à l'âme ni au corps : agir ainsi, ce sera forcément se laisser conduire ou par la paresse, ou par d'autres passions plus fortes encore que la paresse.

D'après les maîtres de la vie spirituelle, il faut avoir une heure fixe pour son lever et pour son coucher. Ordinairement sept ou huit heures de repos suffisent. Et il vaut mieux se coucher tôt pour se lever tôt que se coucher tard pour se lever tard : si on se lève tôt, on a l'avance pour toute la journée, on a le temps de faire tous ses exercices de

[1] On peut aussi appliquer le symbolisme du lion au Christ, dont il est écrit : *Vicit leo de tribu Juda.* On aurait pu aussi tirer de belles applications du lion tué par Samson.

religion, d'assister à la messe souvent pendant la semaine. Si au contraire on se lève tard, on manque de temps pour tout, on est toujours pressé et on ne peut pas bien faire ce qu'on fait.

Quand l'heure du lever arrive, il faut avoir l'habitude de ne pas hésiter une seconde, de sauter en bas du lit comme si on était mû par un courant électrique. C'est un point très important que de bien commencer sa journée, et c'est bien la commencer que de débuter par une victoire sur la paresse et par l'empressement à faire la volonté de Dieu.

II. — Les dangers du lit

« *Si je suis agréable à ceux qui sont fatigués, je ne suis pas cependant sans dangers : trop de mollesse dans le coucher est mauvais au corps et à l'âme, et les insomnies au lit sont dangereuses.* »

1. La mollesse. « La mollesse du lit, dit un saint, est l'oreiller du diable. *Mollities lecti est pulvinar diaboli.* » Sur ce point, Notre-Seigneur et les saints ne nous ont pas donné l'exemple de la délicatesse. Jésus, à sa naissance, a eu pour berceau une crèche avec un peu de paille ; souvent ensuite il reposa sur la terre nue, et son dernier lit pour mourir a été le bois inflexible de la croix, avec quatre clous qui l'y tenaient suspendu.

S. Macaire passa une année son carême debout, sans s'asseoir ni s'appuyer. S. Euthyme n'a jamais été vu couché pour se reposer. Quand il était accablé, il s'appuyait à une muraille, ou il se tenait à une corde qui pendait au plafond ; dès qu'il avait fermé les yeux il s'éveillait en s'excitant par ces paroles : « A quoi songes-tu, lâche et misérable ? »

S. Dominique n'avait d'autre lit que le plancher de sa chambre ou les marches de l'autel. Sainte Claire d'Assise avait pour lit la terre nue ou un tas de sarments de vigne, avec un morceau de bois pour oreiller. Sainte Rose de Lima eut toujours le lit le plus dur et le plus douloureux possible. Celui où elle coucha le plus longtemps était en forme de

coffre, rempli de morceaux de bois raboteux et de tuiles cassées, dont les pointes lui déchiraient le corps ; son oreiller n'était qu'une pierre informe et elle ne restait au lit que deux heures. On peut ajouter à ces exemples celui bien connu du saint Curé d'Ars.

La raison de cette sévérité dans le coucher est que le corps est un esclave qu'il faut mater. Si on le flatte trop, surtout au lit, il devient rebelle.

2. Les insomnies. Dans les insomnies au lit, c'est l'inaction forcée. Grâce à cette inaction, l'imagination se porte facilement vers ce qui plaît à la nature corrompue, et comme c'est pendant la nuit qu'on est au lit, le Prince des ténèbres se sert des ténèbres pour encourager au mal : « On ne te voit pas, » dit-il.

Comment conjurer les dangers des insomnies ? C'est en priant ou en s'occupant de pensées sérieuses, au besoin quelquefois en se relevant.

III. — Le secret pour bien dormir

« *Je vais t'apprendre le secret pour bien dormir quand tu es au lit : travaille, sois sobre, commande à tes passions et garde ta conscience en paix.* »

1. Bien travailler. Car le travail fatigue et la fatigue fait dormir, tandis que le sommeil fuit loin de ceux qui sont oisifs toute la journée. Si on s'est reposé de jour, il est juste qu'on ne trouve pas de repos la nuit. Dieu a arrangé les choses pour qu'on soit puni par où l'on a péché et qu'on trouve la croix en la fuyant.

2. Etre sobre, surtout au repas du soir, et à ce repas s'abstenir de vin ou de boissons échauffantes. Si on n'est pas sobre le soir, l'estomac doit travailler pendant la nuit et ce travail empêche le sommeil.

3. Dompter ses passions, car les passions préoccupent, mettent le cerveau en ébullition et par là empêchent de dormir tranquille. Vous l'avez remarqué : si vous avez de grands soucis, votre som-

meil en est troublé. Or qu'est-ce qui donne de grands soucis, sinon les passions ? S. Augustin dit à l'avare : « *Acquisivisti aurum, perdidisti somnum.* Tu as entassé de l'or, mais tu as perdu le sommeil. »

4. La paix de la conscience. Lorsqu'on est sans péché et qu'on a une foi vive, on se repose entre les mains de Dieu ; on vit et dort parfaitement tranquille.

IV. — Le sommeil de la mort

« *O homme, je devrais te faire penser à la mort, qui viendra bientôt te coucher pour longtemps.* »

D'abord il est bien possible que vous mouriez dans le lit où vous dormez maintenant. Pour plusieurs, il est bien probable que ce sera ainsi, car le plus grand nombre meurent dans leur lit. Et le sommeil est une image frappante de la mort : la mort est un long sommeil et le sommeil une courte mort. Dans le sommeil comme dans la mort, c'est la cessation de la vie intellectuelle et de la vie des sens. Endormi, on ne pense plus, on ne voit plus, on n'entend plus, on est sans mouvement, comme dans la mort.

D'un autre côté, ne voit-on pas souvent des hommes se coucher en bonne santé et se réveiller dans l'autre monde ? Pensons-y donc un peu quand nous sommes dans notre lit, et pour rendre ces pensées plus salutaires, représentons-nous quelquefois la scène de notre mort dans le lit que nous occupons. Représentons-nous-la avec toutes ses circonstances : les derniers adieux, les sacrements, l'agonie, notre entrée dans l'éternité, et notre cadavre restant inanimé sur notre couche. Faisons notre exercice, notre répétition pour tout cela, afin de le bien faire quand le moment sera venu.

V. — Le repos de l'ame

« *O homme, tu prépares une bonne couche à ton corps ; songe donc aussi à faire un bon lit à ton âme !* »

L'âme, autant et plus que le corps, a besoin de repos et cherche le repos. Dieu a fait notre cœur pour lui, et ce n'est qu'en lui que nous pouvons trouver ce repos : « *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* » Donc, si nous voulons avoir le repos de notre âme dès cette vie, et surtout l'avoir dans l'autre vie, il faut nous attacher et nous abandonner complètement à Dieu.

Ce qui fatigue l'âme, c'est de marcher dans le chemin de l'iniquité : « *Lassati sumus in via iniquitatis, et ambulavimus vias difficiles.* Le péché nous a fait passer par des chemins difficiles. » (Sap., v, 7).

En dehors de Dieu, on est inquiet pour son avenir, on est tourmenté de désirs inassouvis, et sachant qu'on est en mauvais état de conscience, on ne peut pas avoir la paix de l'âme.

58

LES GOUTTIÈRES

Ce prédicateur est monotone, mais à la longue il fait beaucoup de travail : ce sont les gouttières.

I. — Les dégats des gouttières

« *Quand même nous ne laissons passer l'eau que goutte à goutte, à la longue cependant nous faisons des dégâts considérables et nous traversons la pierre. Ainsi, chrétien, pour ton âme les fautes vénielles répétées et multipliées peuvent avoir de terribles résultats.* »

Dans la nature, une cause qui paraît insignifiante, si elle se répète, produit un effet que ne pourrait pas obtenir une cause bien plus puissante. Ainsi, laissez tomber de l'eau en un très mince

filet ou même seulement goutte à goutte sur les genoux ou sur les bras, et surtout sur le crâne dénudé d'un homme : au bout d'une minute ou deux ce sera un supplice atroce pour le patient.

Ainsi la multiplication des petites fautes bien volontaires met l'âme, à la longue, dans un état lamentable. Elle la fait arriver à la tiédeur dont Notre-Seigneur a dit : « Plût à Dieu que tu fusses froid, mais parce que tu es tiède je vais te vomir de ma bouche. » (Apoc., III, 16).

D'abord la tiédeur marque une grande ingratitude et un laisser-aller bien injurieux vis-à-vis de Dieu, qui nous aime tant et que nous devons tant craindre d'offenser.

Ensuite la tiédeur, à supposer qu'elle ne nous mène pas à la damnation, fait commettre un si grand nombre de fautes vénielles qu'elle nous vaudra un purgatoire bien plus long et plus pénible.

Enfin, bien souvent, la tiédeur ne fait pas que retarder l'entrée dans le ciel ; elle risque fort de nous faire tomber en enfer. Le travail continu des gouttières amène la dégradation et la ruine des bâtiments. La tiédeur conduit vite au péché mortel, qui est la ruine de l'édifice spirituel dans notre âme. Elle amène de la part de Dieu la soustraction des grâces dont on abuse et sans lesquelles on ne peut éviter le péché.

En quel sens vaut-il mieux être froid que tiède, puisque celui qui meurt tiède est sauvé et que celui qui meurt froid est damné ? — C'est que la tiédeur conduit plus ordinairement à la mort dans l'impénitence qu'un péché mortel commis une seule fois au milieu d'une vie fervente. Quand, en effet, une âme tombe tout à coup dans une faute grave au milieu d'une vie fervente, elle est saisie, réveillée aussitôt par le vif sentiment de sa chute ; mais quand on arrive insensiblement au péché mortel par le relâchement, on se trouve au fond de l'abîme sans s'en apercevoir et on y reste. Oh ! craignons bien la tiédeur !

II. — La multiplication des péchés mortels

« *S'il est bien mauvais et bien dangereux de multiplier les fautes vénielles volontaires, il est bien plus mauvais encore de multiplier les péchés mortels.* »

Quand le démon a pu faire tomber une âme, il lui dit, pour provoquer de sa part une chute nouvelle : « Un péché de plus ou de moins, qu'est-ce que cela peut bien faire ? Quand tu iras te confesser, tu indiqueras une fois de plus, deux fois au lieu d'une, trois fois au lieu de deux, et tout sera réparé. » Quel mensonge ! C'est au contraire chose effrayante de multiplier ses péchés graves : en effet, chaque péché nouveau que nous commettons peut décider de notre damnation.

Multiplier ses fautes graves en comptant bien s'en faire pardonner, c'est d'abord se moquer de Dieu, en profitant de sa bonté pour l'outrager davantage. Or, sachons-le, on ne se moque pas impunément de Dieu : *Nolite errare, Deus non irridetur* (Gal., VI, 7). Rira bien qui rira le dernier. Or Dieu nous avertit que ce sera lui : « *Vocavi et renuistis : in interitu quoque vestro ridebo.* C'est moi, dit-il, qui rirai à votre heure dernière. » (Prov., I, 26).

Ensuite il faut savoir que pour chaque homme il y a une mesure de grâces, une limite, un nombre de péchés au delà duquel Dieu ne patiente plus. C'est alors sa justice qui entre en action au lieu de sa miséricorde. Or cette limite et ce nombre nous sont inconnus. Dans l'enfer il se trouve des enfants qui y sont tombés après leur premier péché mortel : leur limite était celle-là ; pour être sauvés, ils ne devaient pas pécher une seule fois gravement. Pour d'autres, c'est le centième, le millième péché qui consommera leur réprobation. Par là vous voyez que chaque péché mortel nouveau que vous commettez peut être la goutte qui fera déborder le vase de la colère divine et causera votre damnation. Ne dites

donc pas : « Un péché mortel de plus ou de moins, qu'est-ce que cela peut faire ? »

Autre considération : chaque péché nouveau que l'on commet entraîne par son propre poids à de nouveaux péchés : ces nouveaux péchés sont la punition du péché précédent. « *Abyssus abyssum invocat.* L'abîme appelle l'abîme. » (Ps. XLI, 8). Les péchés commis nous entraînent sur une pente rapide où la vitesse de la chute s'accroît sans cesse jusqu'à ce qu'on arrive au fond, comme cela se produit pour un corps qui tombe dans le vide.

— Vous me direz : « Le péché nous apporte des désillusions, des désenchantements, des déceptions. Il laisse après lui le vide, l'ennui, la honte, le remords, le dégoût. Donc, au lieu de nous entraîner plus bas, il doit nous faire remonter. » — Il est vrai que Dieu a mis comme contrepoids au péché les déceptions qu'il apporte, mais ces contrepoids sont insuffisants pour arrêter un lourd véhicule lancé sur une pente escarpée. Le pécheur voit qu'il s'est trompé de route, qu'il suit un mauvais chemin, mais il est trop lancé pour s'arrêter. Ainsi parlait Luther à Catherine Bora sa complice : « Il est trop tard, disait-il, le char est trop embourbé pour retourner en arrière. »

Après un moment de dégoût, la séduction du mal reprend, plus forte ; l'empire du démon sur l'âme s'est accru par les nouvelles fautes ; les liens de l'âme sont devenus des chaînes par l'effet des mauvaises habitudes qui ont été contractées, surtout quand il s'agit des péchés d'impureté.

Le péché, en effet, n'est pas seulement une souillure extérieure, il est une infection intérieure, un état morbide dont on ne guérit pas comme on veut. L'habitude devient comme une nouvelle nature, une tyrannie impérieuse. S. Augustin nous en parle d'après sa propre expérience : « J'étais lié, dit-il, non par des chaînes étrangères, mais par ma volonté propre et une volonté de fer. L'ennemi était maître de cette volonté et en avait fait une chaîne. »

Est-ce à dire qu'il soit absolument impossible de se délivrer d'une mauvaise habitude, et de se convertir après de très nombreux péchés ? Non, tout est possible avec la grâce de Dieu et avec la bonne volonté. Mais plus le mal est grand, plus il faut de grands remèdes. Pour vaincre une mauvaise habitude, il faut la prière instante et persévérante, une volonté ferme, énergique, souvent renouvelée, la répétition des actes contraires à la mauvaise habitude : *Consuetudo consuetudine vincitur.*

— « Si je dois être damné, dira quelqu'un, il faut au moins que je me damne pour la peine et que je m'en paie le plus possible. » — Malheureux, que dites-vous ? Vous allez décupler, centupler votre enfer. Vous allez amasser des charbons ardents sur votre tête. Pour chaque péché nouveau, ce sera un redoublement de peine : *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum* (Apoc., XVIII, 7). Au moins, si vous voulez vous damner, ne vous damnez que pour un seul péché : votre enfer sera déjà assez terrible comme cela.

III. — La persévérance dans le bien

« *Ce qui est vrai pour le mal est vrai aussi pour le bien. C'est la continuité, la persévérance dans l'effort, la prière, le travail, la lutte, qui amène de bons et grands résultats, même pour des petites choses.* »

Ce sont les gouttes d'eau ajoutées aux gouttes d'eau qui font les rivières, les fleuves, la mer. Ce sont les petites choses ajoutées aux petites choses qui font les grandes choses. Avec un travail opiniâtre, un homme d'intelligence moyenne arrivera à de meilleurs résultats qu'un homme de génie sans travail. C'est avec nos petites actions ordinaires bien sanctifiées que nous formerons les plus beaux fleurons de notre couronne pour l'éternité. C'est la répétition des actes vertueux qui nous fera acquérir les vertus naturelles nécessaires à la conservation et à l'accroissement des vertus surnaturelles. C'est la

persévérance dans la prière qui nous vaudra d'être exaucés.

Voilà pourquoi le vrai moyen d'arriver à l'amour de Dieu, c'est-à-dire au salut, c'est de faire sans cesse des actes d'amour, de faire toutes nos actions, même les plus petites, pour être agréables à Jésus. *Fit fabricando faber...* C'est en aimant qu'on apprend à aimer.

59

LE CHAT

Le prédicateur de ce soir ne nous est pas inconnu. Nous l'avons entendu miauler, ronronner : c'est le chat.

I. — Se défier des hypocrites

« *Ma patte douce, qui cache des griffes, t'avertit de te défier des hypocrites, des flatteurs, et plus encore des flatteuses. Ils font, eux aussi, patte douce pour mieux griffer.* »

Le premier hypocrite dont il faut nous défier, c'est le démon. En effet, il nous flatte, il nous promet le bonheur dans la satisfaction de nos sens et de nos passions. Il nous présente la patte douce, l'appât des faux biens, richesses, plaisirs, honneurs : il met à nos lèvres une coupe dont les bords sont enduits de miel pour nous faire avaler le fiel qui est au fond. Il nous dit comme à Eve : « Si vous mangez ce fruit, vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

Oh ! le menteur, le trompeur ! Voilà la patte douce, sous laquelle il cache les griffes qui vont nous saisir. Et dire qu'après que tant d'autres s'y

sont laissés prendre avant nous, nous ne sommes pas éclairés par leur lamentable expérience !

Après le démon, les hypocrites dont il faut vous défier sont les flatteurs et plus encore les flatteuses. Le monde est rempli de trompeurs. Je vous signale plus particulièrement, de nos jours, les politiciens fourbes. Ils viennent à vous avec de beaux dehors, le sourire aux lèvres, la main tendue, et vous font les plus séduisantes promesses. « Pauvre peuple, vous disent-ils, tu as gémi jusqu'à ce jour sous la tyrannie des grands, des riches, des curés. Viens donc à nous et ce sera pour toi l'âge d'or, l'abondance ; nous te ferons la bonne part de tous les biens. »

Pourquoi donc flatte-t-on ? Est-ce pour donner ou pour obtenir ? Pour donner, on n'a pas besoin de flatter, on trouve immédiatement quelqu'un pour recevoir. Quand on flatte, c'est qu'on veut obtenir. Les politiciens ambitieux, quand ils flattent, veulent obtenir. Ils veulent se faire des électeurs un piédestal pour arriver aux fins de leur orgueil, de leur ambition, de leur cupidité, et quand ils seront arrivés là où ils voulaient parvenir : « Pauvre peuple, se diront-ils, crève de misère, nous nous en moquons bien maintenant ; nous avons ce qu'il nous faut. »

Voyez le prêtre : lui qui vous aime il ne vous flatte pas, il vous dit la vérité même quand il vous est dur de l'entendre, semblable en cela à un bon médecin qui n'hésite pas à porter le fer et le feu sur une plaie quand cela est nécessaire pour guérir son malade.

Patte de chat aussi, les amis, les amies qui vous entraînent au mal ou vous y font rester. Ces amis, ces amies vous aiment comme le chat aime la souris : pour l'étrangler et la dévorer. Quand on vient à vous avec une voix doucereuse, défiez-vous : sous ces belles apparences il y a les sept méchancetés, les sept péchés capitaux. *Quum submiserit vocem suam, ne credideris ei, quoniam septem nequitiæ sunt in corde ejus* (Prov., xxvi, 25).

Mais combien il est facile de s'y laisser prendre ! Le flatteur a un complice, un traître au dedans de nous pour lui ouvrir : c'est notre amour-propre, qui croit aux compliments. Retenez-le bien, *la flatterie est un lacet frotté de miel, mais c'est un lacet.*

II. — Le jeu avec la souris

« Quand j'ai pris la souris, je me donne le méchant plaisir de jouer avec elle avant de l'achever. Ainsi fait le démon, ô pécheur, avec ta pauvre âme. »

Avant d'achever la souris, en effet, le chat la pousse, la roule, fait semblant de la lâcher, mais si elle veut fuir il la rattrape aussitôt d'un coup de dent ou de griffe, et finalement il la croque. Voilà bien ce que fait le démon avec le pécheur qu'il a pris dans ses pièges : il s'amuse de lui, le traîne de péché en péché. S'il semble le lâcher quelques instants, c'est pour lui donner de nouveaux coups de dents ou de griffes par de nouvelles tentations et de nouvelles fautes.

Combien voit-on de ces âmes dont le démon se joue ainsi, qui ne peuvent sortir de ses griffes, qui aussitôt lâchées sont aussitôt reprises ! Heureuse la petite souris si, pendant que le chat joue avec elle, elle trouve à sa portée un trou pour s'y blottir ! Pauvres pécheurs dont se joue le démon, il y a un refuge qui vous est ouvert pour échapper à ses griffes : c'est le cœur miséricordieux de Jésus. C'est là qu'il faut vous cacher et rester pour que le démon ne puisse pas vous reprendre. Restez-y par la prière fréquente, par les actes multipliés de repentir, d'amour et de confiance.

III. — La capture des oiseaux

« Je ne prends pas seulement les souris, mais je fais plus encore mon régal des oiseaux qui volent dans les airs. Le démon guette aussi particulièrement les âmes qui, par la ferveur, se sont fait déjà des ailes pour voler vers Dieu, les âmes d'élite. »

Ames qui volez déjà au-dessus de la terre par

votre détachement des créatures et votre amour de Dieu. profitez de cet avertissement. C'est vous surtout que guette le chat infernal. Pour arriver à prendre les oiseaux, le chat se tapit dans le feuillage ou dans l'herbe. Là il fait le mort, il reste immobile pendant des heures s'il le faut. attendant que l'oiseau qui vole redescende sur la terre pour y chercher sa nourriture ou s'y reposer, et alors il fond sur lui.

Ames qui aimez bien le bon Dieu, Satan guette, lui aussi, le moment où vous devez vous mêler au monde, vous occuper des choses de la terre, pour vous saisir si vous ne vous tenez pas sur vos gardes ou si vous accordez trop à la nature. Veillez bien sur toutes vos affections, sur toutes vos démarches, si vous voulez éviter les griffes de votre ennemi.

IV. — Un auxiliaire utile

« *Je me fais ton auxiliaire, ô homme, pour faire la guerre aux souris et aux rats qui feraient des dégâts dans ta maison. Il y a aussi dans ton âme un rat qui fait bien des ravages, qui ronge toutes tes bonnes œuvres : c'est l'amour-propre. Contre ce rat, c'est toi-même qui dois être le chat.* »

Tout chrétien qui est dans l'amitié de Dieu a dans son âme de riches provisions : la foi, la bonne volonté, les vertus surnaturelles et naturelles, les mérites acquis ; il a des habits précieux, la robe nuptiale de la charité.

Or l'amour-propre, semblable à la souris et au rat, va trouver à mordre dans tout cela. Il profitera de la nuit, c'est-à-dire des moments où vous laisserez sommeiller votre foi, pour faire ses ravages.

De même que le chat, qui voit clair durant la nuit, prend les souris, de même il faut éclairer toujours la nuit de son âme par les lumières de la foi, pour surveiller en soi tous les mouvements de l'amour-propre, afin de le forcer à rentrer sous terre par l'humilité, ou de l'étrangler aussitôt par le complet renoncement à soi-même.

V. — Savoir trouver un refuge

« *Quand je suis poursuivi par les chiens, je m'élance sur un arbre, et de là je me ris de leurs vains aboiements. Chrétien, sache, toi aussi, te réfugier sur l'arbre de la croix, pour échapper à tes ennemis.* »

Les chiens à craindre pour nous, ce sont les ennemis de notre âme : le démon, le monde, nos passions. Nos ennemis, en effet, sont en bas et ne peuvent nous atteindre qu'en bas. Si, nous mettant sur la croix avec Jésus, nous mourons avec lui à toutes les choses d'ici-bas, nous tenons notre cœur en haut par les pensées de la foi et les affections surnaturelles, nos ennemis ne pourront pas nous atteindre.

60

LE FUMIER

Voici un prédicateur qui parle surtout au nez par sa puanteur et la répugnance qu'il inspire. Mais comme vous avez souvent l'occasion de le sentir et de l'utiliser, il est bon que vous sachiez alors entendre ses leçons.

I. — L'engrais de l'ame

« *Je sers à féconder tes champs, cultivateur. Tu as un meilleur fumier pour féconder le champ de ton âme : ce sont tes péchés.* »

1. D'abord, *les péchés sont vraiment du fumier.* En effet, ils sont les déchets de notre nature corrompue. Ils ont la laideur et la puanteur du fumier ; ils salissent notre âme et la rendent inhabitable pour Dieu. Celui qui commet le péché, surtout le péché honteux, est tout couvert de boue et de fange : il devient un fumier ambulant, portant au loin l'infection.

2. *On peut se servir de ses péchés comme d'un fumier* fécondant pour son âme. Il existe un livre intitulé : *L'art d'utiliser ses fautes* [1]. C'est qu'on peut tirer parti de ses péchés.

D'abord nos péchés nous apprennent à mieux nous connaître et à nous défier de nous-mêmes, en nous montrant notre faiblesse par notre propre expérience. Nos péchés sont, par le fait, une exhortation à la vigilance pour éviter les dangers, à la prière pour nous assurer des secours, à l'humilité en nous faisant sentir notre misère.

Ensuite le souvenir de nos fautes doit entretenir en nous, jusqu'à notre mort, un profond repentir d'avoir offensé le bon Dieu, un vif désir de réparer, d'expier, de compenser par une vie fervente l'offense faite à Dieu et de racheter le temps perdu. Ce sont là d'excellents stimulants pour nous.

Enfin la vue du malheur que nous avons eu d'offenser le bon Dieu, l'expérience que nous avons faite de la faiblesse humaine doivent nous remplir de zèle pour préserver les autres d'un pareil sort, les mettre en garde contre les dangers, ou les retirer de l'abîme s'ils y sont déjà tombés par leur faute.

II. — Du péché a la sainteté

« *Du fumier on peut monter sur le trône :* De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus (Ps. CXII, 7-8), *c'est-à-dire que des bas-fonds du péché on peut s'élever jusqu'aux sommets de la sainteté.* »

Le Psalmiste a chanté cette merveille. C'est là un miracle opéré par la grâce avec le concours de la bonne volonté humaine, un miracle plus grand que la résurrection d'un mort. Il a été accompli souvent : pour le prouver, on n'a qu'à nommer S. Paul, Ste Madeleine, Ste Marie Egyptienne, S. Augustin et tant d'autres qui, après de grandes fautes, sont devenus de très grands saints. Il nous est facile de reprendre pour notre propre compte le

[1] Par le P. Tissot ; in-32, 7 f. ; Paris, Beauchesne.

raisonnement que faisait S. Augustin : « Pourquoi ne pourrais-je pas ce qu'ont pu celui-ci et celle-là ? » .

Non seulement nous avons des exemples, mais nous avons aussi l'aide de la grâce de Dieu qui nous est offerte, l'invitation, l'encouragement et l'appui de la bonne Mère du ciel, des anges et des saints. Nous venons de voir que les péchés passés, au lieu de nous être un empêchement, peuvent nous servir de leçon et de stimulant pour devenir plus saints. Allons, à l'œuvre !

III. — Sortir du péché

« *On ne reste pas dans l'ordure quand on y est tombé : on se relève vite et on se lave. Pourquoi rester dans l'infection du péché, quand on s'y est jeté dans un moment de folie ?* »

O étrange insensibilité, ô incroyable hébétement d'une multitude d'hommes ! Ils sont dans l'ordure du péché et ils y demeurent ! Il n'est pas surprenant qu'ils soient tombés : la pauvre nature humaine est si faible, si corrompue, si exposée ! Mais ce qu'on ne comprend pas, c'est qu'étant tombé dans la boue on s'y complaise et on y reste, non seulement des heures, mais des jours, des mois, des années, et même pendant toute la vie, quand il serait si facile de se relever et de se laver immédiatement par un acte de contrition parfaite, suivi, dès qu'on le pourra, d'une bonne confession pour compléter la purification de son âme.

A combien d'hommes on peut appliquer les paroles du prophète Joël : « *Computruerunt jumenta in stercore suo.* Les bêtes de somme ont pourri dans leur propre fumier » (I, 17). Beaucoup d'hommes, en effet, traînent toute leur vie les vices de leur adolescence et ces vices vont dormir avec eux jusque dans la tombe.

IV. — Ne pas se repaître d'ordures

« *O homme, surtout ne descends pas à cette suprême dégradation de te repaître d'ordures.* »

C'est le triste sort que déplorait le prophète Jérémie dans ses Lamentations : « *Qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora.* Ceux qui étaient portés sur la pourpre, c'est-à-dire les rois, en ont été réduits à se repaître, à se délecter d'ordures. » (IV, 5).

C'est le cas du pauvre prodigue de l'Evangile vivant au milieu des pourceaux et leur enviant leur pâture. Ah ! ceux et celles qui en viennent à ce point par les passions de la chair ne méritent plus d'être appelés les enfants de Dieu, pas même d'être appelés des hommes : ils sont devenus des bêtes de somme. Moins que cela : d'après la Ste Ecriture, ils sont devenus fumier : « *Facti sunt ut stercus terræ.* » (Ps. LXXXII, 11).

L'Esprit-Saint applique cela tout spécialement à la fille, à la femme qui se conduisent mal : il dit qu'on les foulera aux pieds comme le fumier qui est sur le chemin : « *Fornicaria, quasi stercus in via conculcabitur.* » (Eccli., IX, 10). Pauvres étourdies, voyez donc où vous mèneront vos mauvaises passions si vous ne voulez pas les combattre : vous deviendrez des rebuts, des déchets, des ordures qu'on osera à peine toucher du pied. *Quasi sterquilinium in fine perdetur.* (Job, XX, 7).

V. — Le mépris des biens terrestres

« *Ce n'est pas seulement le pécheur et le péché qui sont comme du fumier. L'Apôtre vous exhorte à regarder comme tels tous les faux biens de la terre :* « Omnia arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam. » (Philip., III, 8).

Cette pensée, nous pouvons d'abord l'appliquer à notre propre personne : « *Putredini dixi : Mater mea es.* J'ai dit à la pourriture : Tu es ma mère. » (Job, XVII, 14). Que sommes-nous en effet ? Un sac d'ordures. Nous avons beau parer notre corps : il est cela, il restera cela jusqu'à la fin et il aboutira à la pourriture complète. Tout ce qui nous entoure aboutit aussi à la poussière, à la boue. « La

gloire humaine elle-même, dit l'écrivain sacré, est fumier. *Gloria ejus stercus est et vermis.* » (I Mach., II, 62). Ne nous enorgueillissons donc pas et ne collons pas nos cœurs aux créatures, mais servons-nous de notre misère et de celle des créatures comme d'un fumier pour engraisser l'arbre stérile de notre âme, en lui faisant enfin produire du fruit par l'humilité. Restons, comme Job, sur notre fumier, pour que Dieu, en considération de notre humilité, vienne nous tirer de notre abjection et nous élever jusqu'à lui.

VI. — Les fêtes licencieuses

« *Parents, jeunes gens, jeunes filles, écoutez la menace du prophète Malachie qui malheureusement s'applique trop bien à certaines de nos fêtes religieuses, surtout à nos fêtes patronales d'aujourd'hui : « Je vous jetterai au visage l'ordure de vos fêtes* » (II, 3).

Voilà, hélas ! ce que sont devenues dans beaucoup de paroisses les fêtes patronales : une occasion de désordres, non seulement pour la paroisse qui célèbre sa fête, mais aussi pour tout le voisinage. Les parents, aveugles et faibles, permettent à cette occasion à leurs jeunes gens et à leurs jeunes filles des sorties de jour et de nuit sans contrôle et sans surveillance. Ces jours-là, la jeunesse court les rues, les chemins, les bals, les lieux d'amusement, mais aussi, hélas ! les lieux obscurs et retirés. Les jeunes gens et jeunes filles encore honnêtes sont mêlés ce jour-là à toute la lie du pays, même pendant la nuit, au milieu des orgies des cabarets.

Oh ! les belles choses qu'ils voient, qu'ils entendent et qu'ils apprennent s'ils ne les savaient pas déjà ! Combien d'âmes de jeunes gens, de jeunes filles, qui étaient encore innocentes et pures comme le lis des champs, deviennent dans ces occasions pourriture et fumier ! Et cette pourriture, parents, enfants, vous l'aurez sur le visage au jugement dernier, à la face du ciel et de la terre, quand tout

sera révélé et étalé à tous les yeux. On verra alors combien les pasteurs d'âmes avaient raison de s'élever contre ces désordres, et comme on aurait bien fait de les écouter. Mais ce sera trop tard : le mal alors sera sans remède et éternel.

61

LES HABITS

Aujourd'hui nous avons un prédicateur silencieux, qui ne nous quitte pas de jour, que nous voyons sur ceux que nous rencontrons, et qui attire surtout l'attention du sexe féminin : les habits.

I. — Un signe de déchéance

« *Au lieu de vous glorifier de nous, vous devriez en être humiliés, car nous rappelons à tous votre déchéance et votre misère actuelle.* »

En effet, nous sommes les seuls parmi les êtres vivants à sentir la nécessité du vêtement, et c'est le péché qui en est cause : c'est lui qui a mis le désordre dans notre chair et nous oblige à la cacher.

La nécessité du vêtement a été la première punition sentie du péché d'Adam et d'Eve. Avant leur chute, revêtus d'innocence et de sainteté, ils ne s'apercevaient pas de leur nudité, car ils ne ressentaient en eux aucun attrait, aucun mouvement qui devançât la direction de l'esprit. Mais aussitôt le péché commis, l'esprit de l'homme, qui s'était révolté contre Dieu, eut la suprême humiliation de voir la chair se révolter contre lui et vouloir le devancer, le dominer, l'entraîner.

Adam et Eve s'aperçurent donc aussitôt de leur nudité et ils en eurent honte, parce qu'ils sentirent la bassesse, la dégradation des mouvements charnels qui s'élevaient en eux. Aussi ils prirent des feuilles d'arbre pour s'en couvrir, et le soir Dieu lui-même,

quand il vint leur reprocher leur désobéissance, les revêtit de peaux de bêtes, pour leur faire bien sentir leur déchéance. « Le voilà, dit-il, cet homme devenu semblable à nous ! » Hélas ! au lieu d'être devenu semblable à Dieu, il était devenu semblable à la bête et était même descendu au-dessous.

Depuis ce moment, en tout homme qui vient en ce monde, la chair est la rivale, l'ennemie de l'esprit ; elle veut le dominer, l'asservir ; elle incarne le désordre, le scandale ; elle est une honte et un danger ; il faut la cacher pour se réhabiliter un peu par la pudeur, et afin de n'être pas une pierre d'achoppement pour les autres.

Donc *étaler sa chair* corrompue, amorce de péché, c'est montrer qu'on n'a pas le sentiment de la plus élémentaire décence et qu'on ne craint pas de corrompre et de souiller l'innocence des autres. Que penser alors des femmes et des filles qui aujourd'hui s'habillent de façon à se déshabiller le plus possible, montrent leurs bras, leurs épaules, leurs jambes, etc. ? Il faut penser qu'elles ont perdu le sens de la pudeur et le respect d'elles-mêmes, qu'elles sont des scandaleuses, meurtrières des âmes, et par conséquent pourvoyeuses de l'enfer ; qu'elles ont toute la perversité d'Eve offrant à Adam le fruit défendu, quand elle devait déjà sentir en elle-même tout le mal qu'elle s'était fait en le mangeant.

Il faut penser qu'après tous les avertissements donnés par le pape, les évêques et les prêtres, elles sont bien coupables et ne méritent plus guère le nom de chrétiennes. Au lieu de faire les fières, elles devraient rougir jusqu'au sang de se donner comme amorce aux mauvaises passions des autres. C'est la viande pourrie surtout qu'on utilise comme amorce, et vous savez le nom qu'on lui donne dans le langage populaire si expressif...

Orner sa chair, la parer somptueusement, c'est parer son plus dangereux ennemi, c'est se glorifier de ce dont on devrait s'humilier ; c'est ne guère comprendre sa misère.

Se glorifier de ses habits, c'est ressembler au forçat qui se glorifierait du boulet qu'il traîne aux pieds et de la marque d'ignominie qu'on lui a imprimée au fer rouge sur le front ; car les habits sont la marque humiliante de notre déchéance et de la corruption de notre chair. Le seul habit qui nous convienne, c'est celui de l'humiliation et de la pénitence.

II. — Une mauvaise enseigne

« Femmes et filles, vous vous servez de nous comme enseigne et comme réclame : oh ! la mauvaise enseigne ! »

Alors même que les habits ne sont que des chiffons et des « cache-misère, » ils tiennent une grande place dans les préoccupations de la plupart des femmes. Elles les choisissent de toutes les couleurs : mauve, kaki, beige, bois de rose, vert, jaune, violet, rouge, etc., etc., et de toutes les formes, même les plus excentriques, les plus ridicules, les plus gênantes, selon la mode qui change tous les jours. Pourquoi cela ? C'est qu'elles veulent par là se faire remarquer, attirer l'attention sur elles : les habits sont leur enseigne.

Mais défiez-vous, hommes et jeunes gens : ces enseignes sont des trompe-l'œil. Il faut savoir les lire. Je vais vous apprendre à en lire quelques-unes d'après lesquelles vous trouverez le sens des autres.

Enseigne : belles plumes ; lisez : peu de cervelle. — Toilette indécente ; lisez : cœur corrompu, serpent sous les fleurs. — A la dernière mode ; lisez : pas même de chemise dessous, fournisseurs impayés. — Mise somptueuse à l'église ; lisez : piété fausse, hypocrite, etc.

Mes chères sœurs, comme la vanité vous aveugle ! Vous devez bien savoir que ce n'est pas l'habit qui fait le moine ; que la toilette, les poudres, les fards ne changent que l'apparence, l'enveloppe, sans rien donner ni ajouter à ce qui est dessous ; que du

fumier, même dans un beau sac de soie brodé, est toujours du fumier [1] ; que de l'or dans un sac grossier est toujours de l'or, et qu'un âne avec toutes les plus belles toilettes du département est toujours un âne.

D'autre part, quelle aberration, quelle folie — aujourd'hui trop généralisée — de se faire les esclaves de la mode !

Que faut-il penser en effet de la mode ?

1o Elle est très souvent *de mauvais goût, grotesque, ridicule :* elle fait ressembler à des arlequins, à des carnavals. Elle fait d'une femme un paquet drôlement ficelé, un épouvantail pour les moineaux. Que n'avons-nous pas vu déjà dans ce genre depuis notre enfance : crinolines, tournures, montagnes sur l'arrière, bosses sur le devant, formes guêpe, coiffures monumentales, jupes entravées, souliers à talons échasses, etc. !

2o Souvent la mode est *très incommode, très gênante,* met les vaniteuses au supplice, nuit à leur santé, et à celle de leurs enfants si elles entrent dans le mariage, pour aboutir à rendre ridicule.

3o La mode est *changeante*, et pour la suivre il faut qu'une femme ressemble aux girouettes des toits qui tournent à tous les vents.

4o La mode est *ruineuse*, car elle prend beaucoup de temps et beaucoup d'argent, et souvent l'argent des autres.

5o La mode est *absorbante :* elle empêche les femmes de s'occuper de ce dont elles devraient se soucier avant tout : de Dieu, de leur salut, de leur mari, de leurs enfants. Elle est la mort de la vraie piété.

6o La mode n'est pas recommandable dans son *origine*. Elle est lancée par quelques mondaines, par des spéculateurs peu consciencieux, par des femmes

[1] Hombeline, sœur de S. Bernard, étant allée à Clairvaux très élégamment vêtue pour rendre visite à ses frères, ceux-ci refusèrent de la recevoir, et André, l'un d'eux, qui se trouvait à la porte, l'appela « un sac d'ordures bien paré. »

souvent sans respect d'elles-mêmes. Et toutes les femmes de France, de Navarre et d'ailleurs, se croient obligées de se faire les esclaves de ce monde-là et de se mettre à sa remorque !

7° La mode est *tyrannique :* elle impose une vraie servitude.

8° La mode est l'expression, l'*aliment de l'orgueil*, elle est l'idolâtrie moderne, idolâtrie véritable, qui fait qu'on s'adore soi-même.

Et on pourrait en dire bien davantage.

Rappelons seulement qu'il y a une mode que Dieu lui-même, dans la Genèse, a déclarée abominable à ses yeux : c'est celle qui fait adopter par les femmes la tenue, l'habillement des hommes, par conséquent la tenue à la garçonne et les cheveux coupés d'aujourd'hui.

62

LES HABITS *(suite)*

III. — Les péchés d'immodestie

« *Si nous revêtons le corps, nous ne revêtons pas l'âme. Il n'est même pas rare que nous lui fassions perdre la robe nuptiale sans laquelle on n'entre pas au ciel, c'est-à-dire que souvent nous sommes causes de fautes graves.* »

D'abord l'immodestie et l'indécence dans la toilette sont toujours coupables et facilement elles deviennent matière grave, surtout les nudités chez les femmes. Et si ces nudités ne sont quelquefois pas graves en elles-mêmes, souvent elles le sont par les intentions perverses de celles qui se les permettent et par les scandales qu'on sait qu'elles donnent : car elles provoquent de mauvaises pensées, de mauvais désirs, de mauvais regards, de mauvais propos, des manières inconvenantes.

Dans un certain monde, on ne se fait pas scru-

pule sur ce point, sous prétexte que ces tenues sont admises dans la prétendue bonne société. Eh bien ! il faut que cette prétendue bonne société sache qu'elle est en cela même le monde qu'a maudit Notre-Seigneur à cause de ses scandales. On verra, au jugement de Dieu, tous les péchés abominables que ces nudités auront fait commettre.

Voilà pour les péchés d'immodestie ; mais ils ne sont pas les seuls que l'on commette par son habillement. La vanité dans les habits mène à la violation de tous les commandements ; — du premier : elle est l'idolâtrie de soi-même, la mort de la piété et de l'amour de Dieu ; — du deuxième : elle est la violation de la promesse sacrée : « Je renonce aux pompes de Satan » ; — du troisième : elle fait de l'assistance aux offices une irrévérence, une insulte à Jésus, à qui on ne pense pas et à qui on veut ravir des adorateurs ; — du quatrième : elle tue dans le cœur des jeunes filles l'affection qu'elles doivent à leurs parents ; pour contenter sa vanité, une jeune fille mettra ses parents à la gêne, les volera, et pendant qu'elle portera des habits somptueux, son père et sa mère grelotteront de froid et seront couverts de haillons ; — du cinquième : elle est un suicide par la forme des vêtements trop serrés qui abrègent la vie de la mère et sont cause que des enfants viennent au monde morts-nés ; — du sixième : de combien de fautes d'impureté est cause l'immodestie, ou même simplement le luxe dans les habits ! — du septième : de combien d'injustices la toilette est cause ! Qui dira tous les parents ou les voisins volés, les fournisseurs impayés ? qui dira toutes les complicités coupables apportées à la vanité des enfants ? — du huitième : que de mensonges la vanité fait dire, que de médisances, de calomnies la jalousie excite sur la toilette des autres ! — du neuvième et du dixième : que de pensées et de désirs d'impureté et de vol la vanité fait naître !

Et par conséquent que d'âmes jetées en enfer par la toilette !

IV. — Le modèle a suivre

« *O femmes, ô filles, ne pourriez-vous pas pour votre toilette choisir un meilleur modèle que celui qu'inventent celles qui font la mode ? Dieu n'a-t-il pas donné au monde une femme idéale qui devrait vous servir de modèle en tout ?* »

La Vierge, en effet, doit être le modèle idéal de toutes les femmes chrétiennes, dont le plus beau titre est celui d'enfants de Marie. Or Marie sur terre avait son habillement, dont nous avons les grandes lignes dans le portrait laissé d'elle par S. Luc.

De plus, dans le cours des siècles, la Sainte Vierge est apparue bien des fois et la forme de ses vêtements a été décrite par les voyants ou les voyantes. Cette forme a varié pour certains détails, mais il y en a d'autres qui se retrouvent toujours. De là on peut parfaitement tirer les règles générales qui conviennent à l'habillement des femmes chrétiennes.

Dans toutes ses apparitions, je crois, la Vierge est revêtue d'une grande robe qui descend jusqu'à ses pieds. Ordinairement la robe est retenue au milieu du corps par une ceinture. Souvent aussi, par-dessus, la Vierge porte le grand manteau. La coiffure est le plus communément un voile.

Pourquoi ne s'en tiendrait-on pas à ces règles générales dans l'habillement des femmes chrétiennes ? Et la Vierge n'a pas changé de mode, elle a gardé toute sa vie le même habillement. Pourquoi les femmes, au moins celles qui sont sérieuses, seraient-elles plus changeantes que leur Mère du ciel ? Celle-ci les valait bien.

V. — Revêtir le Christ

« *Il n'y a qu'un habit dont vous devez être soucieux de vous revêtir. C'est, d'après l'apôtre S. Paul, le Christ :* Induimini Dominum Jesum Christum. (Rom., XIII, 14). *Pour cela il faut vous dépouiller du vieil homme.* »

Vous revêtir du Christ, c'est vous revêtir de la robe nuptiale de la charité, sans laquelle nul ne sera admis aux noces de l'Agneau. Nous avons tous été revêtus de cet habit au jour de notre baptême : *Quicumque baptizati estis, Christum induistis.* (Gal., III, 27). Cet habit du baptême suffit à ceux qui meurent avant l'usage de la raison.

Mais à l'âge de raison, pour être vraiment revêtu du Christ, il faut prendre intérieurement les pensées, les sentiments, les manières de voir du Christ et extérieurement reproduire les exemples et l'Evangile du Christ.

Pour en arriver là, il faut absolument se dépouiller du vieil homme, c'est-à-dire de l'homme tel que l'a fait le péché d'Adam, avec ses passions, ses convoitises, la triple concupiscence de l'orgueil, de l'avarice et de l'amour du plaisir ; c'est l'homme conduit par l'orgueil et par les sens.

On y parvient en le mortifiant de toutes manières, en refusant de se plier à ses exigences, en mourant de plus en plus à soi-même, selon la recommandation de Notre-Seigneur : *Abneget semetipsum,* en ne se recherchant pas soi-même, mais en cherchant Dieu et son règne absolu sur soi.

Voilà, chrétiens, le vieil habit déchiré et souillé qu'il faut rejeter ; voilà le bel habit neuf dont il faut vous revêtir.

63

LA POULE

Le prédicateur de ce soir parle beaucoup à ses heures : il glousse, mais il parle bien mieux par ses exemples que par ses paroles. Ce prédicateur, c'est la poule.

I. — L'AMOUR PATERNEL

« *O homme, je t'apprends à aimer tes petits en te montrant comment j'aime les miens.* »

Les autres oiseaux, en effet, ne s'occupent de leurs petits que pendant qu'ils sont dans le nid ; mais la poule garde les siens et se dévoue pour eux jusqu'à ce qu'ils aient grandi. Parents, vous aussi vous devez, à l'exemple de la poule, aimer les enfants que Dieu vous a donnés, mais cet amour doit être éclairé.

1. Il en est un que tous les parents, à part de rares exceptions, ont pour leurs enfants : c'est l'*amour sensible*, naturel et tout humain. Mais cet amour, qui est légitime, ne suffit pas et souvent fait plus de mal que de bien aux enfants, s'il n'est pas perfectionné par un autre amour.

L'amour sensible, abandonné à lui-même, est idolâtre, aveugle et faible. — 1o *Idolâtre :* les enfants sont de petits dieux, surtout le premier : âgés de quinze jours ils font déjà des miracles ; on les admire, on est en extase devant eux. — 2o *Aveugle :* Oh ! les nôtres ! se dit-on, il n'y en a point comme les nôtres ! Ils sont des perfections ! — Pauvres parents ! les vôtres sont absolument comme les autres. Ils ont les sept péchés capitaux en germe, et si vous ne vous en occupez pas, ces germes vous porteront plus tard de tristes fruits. — 3o *Faible :* on cède quand il ne faudrait pas céder ; on ne corrige pas quand il faudrait corriger, on laisse tout faire.

2. Il faut donc que l'amour purement naturel soit complété, perfectionné par l'*amour surnaturel*, c'est-à-dire qu'il faut, parents, que vous n'aimiez pas seulement vos enfants parce qu'ils sont les vôtres, parce qu'ils sont votre chair, votre sang, mais encore et surtout parce qu'ils sont les enfants de Dieu, et les enfants de Dieu plus encore que les vôtres. Car ils ne sont vos enfants que par leur corps, mais ils sont les enfants de Dieu parce que c'est lui qui leur a donné tout leur être, corps et

âme, parce qu'il a fait leur âme à sa ressemblance et qu'il pourvoit à leurs besoins en cette vie par sa Providence. S'ils sont baptisés, c'est lui encore qui les a rendus participants de sa vie divine par sa grâce et qui pourvoit à tous les besoins de cette seconde vie par son Eglise.

Que demande des parents l'amour surnaturel ? Puisque leurs enfants sont bien plus les enfants de Dieu que les leurs, les parents doivent les aimer surtout pour Dieu, pour les donner à Dieu et pour leur donner Dieu. Ils doivent donc avant tout leur apprendre à connaître, aimer et servir Dieu, les détourner du péché qui les ravirait à Dieu et par conséquent leur inspirer l'horreur du péché, non pas seulement à cause des châtiments qu'il attire, mais à cause de la peine, de l'offense qu'il fait à Dieu. Il faut leur apprendre avant tout à aimer le bon Dieu, à chercher à faire en tout plaisir à Jésus qui les aime ; il faut les recommander à Dieu à tout instant par la prière.

Parents, avez-vous cet amour surnaturel pour vos enfants ? Si vous ne l'avez pas, il vous sera impossible de les élever convenablement, car au lieu d'arracher dès le bas âge, par une éducation ferme, les germes des passions qu'ils ont apportés en venant au monde, vous les cultiverez en eux en les flattant, en les louant, en faisant tous leurs caprices. Vous l'expierez plus tard, mais le mal sera irrémédiable.

II. — La vigilance des parents

« Je garde mes poussins sous mes ailes et je glousse sans cesse pour les rappeler quand ils s'éloignent. Parents, je vous donne par là un bel exemple à suivre. »

Cela signifie, parents, que la poule vous apprend à garder vos enfants le plus possible à la maison, près de vous, sous vos yeux. C'est là qu'ils sont bien et à l'abri d'une foule de dangers. Il est très mauvais de laisser vos enfants s'habituer à courir les rues, à sortir le soir sans que vous sachiez où

ils vont et avec qui ils sont. C'est votre droit et votre devoir de contrôler leurs sorties.

Quelle faute que l'insouciance chez les parents, et combien elle est funeste ! Il est huit heures, dix heures du soir, minuit même. Un jeune homme, voire quelquefois une jeune fille, court les rues, les cabarets, en de mauvaises compagnies. Et le père et la mère dorment tranquilles, pendant que leur enfant, que Dieu leur a confié, se perd, compromet son avenir et se damne.

— Nous leur avons dit cent fois de rentrer à l'heure, répondent les parents, et ils n'obéissent pas. — Eh bien ! il faut les faire obéir et au besoin aller là où ils sont pour les défendre contre eux-mêmes et contre les séductions. Vous avez aussi de par la loi le droit de faire fermer les cabarets à des heures fixées. Pourquoi ne le fait-on pas ?

III. — Nourrir ses enfants

« *Je cherche la nourriture pour mes poussins, et quand je la trouve, je les appelle. Voilà encore une leçon pour vous, parents.* »

Parents, la poule vous apprend à donner à vos enfants la nourriture nécessaire. — Est-ce que nous ne le faisons pas ? me direz-vous. Si des parents laissent périr leurs enfants d'inanition et de misère, ce n'est pas nous. — Mais si, c'est bien vous. Car, hélas ! beaucoup de parents ne songent qu'à nourrir le corps de leurs enfants et les laissent manquer du pain de l'âme.

Le corps, ce n'est pas eux, ce n'en est que l'enveloppe. Eux, c'est leur personne, qui connaît, qui comprend, qui aime, qui veut, en un mot c'est leur âme. Or cette âme, elle aussi, demande une nourriture, pour entretenir en elle la vie divine de la charité : c'est la parole de Dieu et l'Hostie, c'est l'enseignement chrétien et la communion. Avez-vous soin de donner en suffisance à vos enfants ce double aliment ? Combien petite est la portion que vous leur procurez !

— Ils ne veulent plus venir au sermon, à la Table sainte, me direz-vous, nous ne pouvons pas les y porter.

— Oui, mais vous avez une corde pour les traîner : l'exemple. *Exempla trahunt.*

64

LA POULE *(suite)*

IV. — Réchauffer le corps et l'ame

« *J'appelle mes poussins sous mes ailes pour les réchauffer, tant qu'ils n'ont pas assez de duvet. Parents, en faites-vous autant pour vos enfants ?* »

Qu'est-ce qu'il faut tenir au chaud, ou réchauffer dans vos enfants ? Leur corps ? — Oui. Je dis cela pour vos jeunes filles qui s'en vont à moitié vêtues, jupes et manches courtes, bas transparents, cou et épaules découverts. Cette folie pourra leur coûter cher pour la santé de leur corps.

La santé de leur âme en est aussi compromise : car si elles sont assez peu chrétiennes pour accepter ces modes sans pudeur, c'est que leur âme a besoin d'être réchauffée au feu de l'amour du bon Dieu qui leur inspirera le respect de leur corps et de ceux qui les entourent.

Mais c'est surtout les âmes des enfants qu'il faut tenir bien chaudes. Cela veut dire qu'il faut les préserver du péché, qui tue la vie en elles et leur laisse le froid du cadavre, froid qui est l'absence de l'amour de Dieu. Votre premier devoir, parents, c'est d'être vous-mêmes embrasés d'amour de Dieu pour pouvoir allumer, rallumer au besoin, entretenir et accroître ce feu dans l'âme de vos enfants. On ne donne pas ce qu'on n'a pas. Si vous êtes froids vous-mêmes, vos enfants ne se réchaufferont pas à votre contact.

L'amour de Dieu peut être justement comparé aux ailes de la poule, car c'est par cet amour, parents, que dès cette vie votre âme pourra planer au-dessus de la terre pour s'envoler au ciel après votre mort. Et si vous avez ces ailes de l'amour, vous en couvrirez vos enfants en aimant Dieu en eux, et vous réchaufferez leurs cœurs comme la poule réchauffe ses poussins sous ses ailes.

V. — Les ailes protectrices

« *Si je mets mes poussins sous mes aïles, c'est aussi pour les protéger quand un danger les menace. Parents, imitez-moi.* »

Contre qui devez-vous défendre vos enfants ? — Ce n'est pas contre leurs autres supérieurs, curé, maîtres, qui les reprennent ou les corrigent pour leur bien ; ce serait leur rendre un mauvais service, alors même que ces autres supérieurs se tromperaient. Les enfants toujours soutenus par leurs parents deviennent leur croix plus tard. Ce n'est pas trop de toutes les autorités réunies pour les maintenir dans le devoir.

Les ennemis véritables à écarter sont d'abord le démon, lion rugissant qui cherche des proies à dévorer ; ensuite le monde impie et corrompu, ce sont les mauvais camarades, les araignées, c'est-à-dire les étourdies qui cherchent à les prendre dans leurs pièges.

Parents, avez-vous des ailes assez fournies, assez fortes, pour couvrir vos enfants, les préserver de tous les dangers ? Savez-vous employer la fermeté, la vigilance, la correction autant que cela est nécessaire ?

Et je vous dirai que tout cela, même pratiqué à la perfection, ne suffit pas : vos ailes sont trop faibles et les vautours trop forts. Il faut mettre vos enfants sous les ailes de la protection divine. Pour cela il faut prier cent fois le jour pour vos enfants, il faut communier souvent pour avoir Jésus en vous et avec vous. Il faut aussi vous faire aider par

le prêtre, représentant de Dieu, lui confier vos craintes, vos inquiétudes motivées au sujet de vos enfants, pour qu'il vous aide de ses conseils, de son autorité et de ses prières.

VI. — L'Abnégation chrétienne

« *O homme, je te donne mes œufs, c'est-à-dire mes espérances maternelles et ma chair, pour ta nourriture. Sache faire de même le sacrifice de tes enfants au bon Dieu, s'il te les demande pour le sacerdoce ou la vie religieuse.* »

Abraham reçut de Dieu l'ordre d'immoler en sacrifice son fils Isaac. En obéissant à Dieu, il mérita à Isaac d'être le père d'un grand peuple. Parents, parmi les enfants que Dieu vous a donnés, il est possible, il est probable que Dieu se réserve l'un ou l'autre, surtout si vous avez une nombreuse famille. Il le veut pour le sacerdoce ou la vie religieuse. C'est un grand honneur qu'il vous fait et un grand avantage qu'il vous offre, à vous et à votre famille. N'hésitez pas à sacrifier vos espérances humaines sur ces enfants. Vous en ferez, vous aussi, les pères et les mères spirituels d'une multitude d'âmes. N'hésitez pas, quand même il faudrait pour cela vous sacrifier vous-mêmes. Vous en serez magnifiquement récompensés.

VII. — L'Amour de Jésus

« *Quand tu me vois, chrétien, je dois te faire penser surtout à Jésus, qui s'est lui-même comparé à moi pour te faire comprendre sa tendresse et sa bonté pour toi.* »

C'était peu de temps avant sa Passion. Jésus allait de Béthanie à Jérusalem. En descendant le Mont des Oliviers, il aperçut devant lui la cité de David dans toute sa splendeur. C'est alors que, prévoyant le sort qui allait être réservé à la ville déicide, il s'écria : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne

l'as pas voulu ! » (Math., XXIII, 37). Et en disant cela, Jésus pleurait. La tendresse qu'il avait pour les enfants ingrats de Jérusalem, il l'a pour chacune de nos âmes.

Comme la poule, il nous met sous les ailes de sa divine Providence ; il veille sur nous comme sur la prunelle de ses yeux ; il s'occupe continuellement de nous pour nous protéger, pourvoir à tous nos besoins spirituels et temporels, à ce point que pas un cheveu ne tombe de notre tête sans qu'il le permette.

Comme la poule, quand nous nous éloignons de lui il nous rappelle, il court après nous ; et combien il est triste et affligé quand nous ne voulons pas revenir ! Il pleure sur nous comme il pleura sur Jérusalem. Oh ! ne le faisons plus pleurer !

65

LE BERGER

Notre prédicateur de ce soir se voit le long des routes, dans les pâturages. Ici il est ordinairement jeune encore. Mais il n'en donne pas moins de bonnes leçons. C'est le petit berger.

I. — Tout homme doit être berger

« Vous qui me voyez passer, songez que ma fonction est aussi la vôtre. »

1. D'abord, nous avons chacun en nous-mêmes un petit troupeau sur lequel nous devons veiller et qui sans cela irait au dommage, c'est-à-dire nous mènerait au péché. Ce troupeau, ce sont nos sens, les facultés de notre âme, en particulier nos yeux, nos oreilles, notre langue, nos pieds, notre imagination, notre mémoire, notre cœur, nos penchants, nos passions. Les prédicateurs précédents nous ont

déjà signalé les dangers auxquels nous exposent la plupart d'entre eux. Veillons en particulier sur l'imagination, la folle du logis, dont les divagations sont très dangereuses ; sur la mémoire, qui peut nous donner de fortes tentations en nous rappelant certains souvenirs. Notre-Seigneur lui-même nous recommande cette tâche : « Veillez et priez, dit-il, car l'esprit est prompt et la chair est faible. » (Math., XXVI, 41).

2. Ensuite si Dieu vous a donné des enfants, si vous avez des employés, des domestiques, vous avez par le fait charge d'âmes et vous devez garder soigneusement celles qui vous sont confiées, pour les empêcher d'aller au péché et les conduire au bien.

Sur quoi devez-vous plus spécialement veiller, parents, maîtres, supérieurs ? Surtout sur les lectures, les compagnies, les sorties, les liaisons, les fréquentations avec les personnes d'un autre sexe : car en tout cela il y a la bête humaine qui se réveille et risque de provoquer des dégâts.

Et quand vous aurez bien surveillé jour et nuit, partout et toujours, vous serez encore surpris. On trompera votre surveillance. Ne vous rappelez-vous pas comme vous avez été habiles vous-mêmes jadis pour échapper à celle de vos parents et de vos maîtres ? Et vous croyez qu'on n'a plus aujourd'hui la même habileté ? Maintenant vous dormez tranquilles, tandis que le loup est peut-être dans la bergerie et tout le troupeau au dommage.

Etes-vous, en particulier, assez *les bergers de vos bergers et bergères ?* Eux aussi ont besoin d'être gardés et souvent ils en ont plus besoin que les bêtes qu'ils suivent. Le saint Curé d'Ars pleurait en parlant des dangers auxquels sont exposés les petits bergers et des fautes qu'ils sont exposés à commettre.

3. Parents et maîtres, avez-vous soin aussi de conduire votre troupeau aux bons pâturages, en lui donnant ou faisant donner une solide instruction religieuse, en lui inspirant toujours les idées de la

foi et non celles du monde, en le formant à une solide piété, en le rendant avide de la parole de Dieu et des sacrements ?

Hélas ! souvent les bêtes de l'écurie sont mieux soignées, mieux nourries, mieux entretenues que les âmes des enfants.

II. — Le bon berger

« *On exige de moi que je sois bon berger, que je ne dorme pas ou que je ne m'amuse pas au lieu de garder mes bêtes. Chrétiens, pourquoi n'êtes-vous pas aussi exigeants avec vous-mêmes ?* »

Il est bien vrai que le berger, pendant qu'il dort ou s'amuse, ne peut pas garder son troupeau. Mais n'est-ce pas le cas dans lequel se trouvent la plupart des hommes ? Tout occupés des affaires de cette vie qui, à côté de l'affaire du service de Dieu et du salut des âmes, sont de vrais amusements d'enfants, des bagatelles, ils négligent complètement de surveiller la bête humaine qui est en eux, c'est-à-dire leurs passions ; ils ne songent nullement à arrêter les bêtes fauves du dehors : le monde, les démons, pour les empêcher de ravager les champs des âmes.

Combien aussi sont tenus par la paresse spirituelle et dorment au lieu de s'occuper de leur âme !

III. — Les pasteurs d'ames

« *Je dois vous faire penser aussi à ceux qui sont les bergers par excellence, puisqu'on les appelle les pasteurs. Souvenez-vous que vous devez être pour eux un troupeau docile.* »

En effet le pape, les évêques, les prêtres ont reçu du Christ la mission de paître le troupeau des enfants de Dieu. Ils doivent prendre soin de chaque âme, veiller sur la bergerie, conduire le troupeau aux gras pâturages, soigner les brebis malades, éloigner les loups, aller à la recherche des brebis perdues et les rapporter au bercail, au besoin donner leur vie pour leurs brebis.

C'est ce que font les saints prêtres. Ils veillent pour arrêter les désordres, ils nourrissent leurs fidèles de la parole de Dieu et de l'Eucharistie, ils ferment autant qu'ils le peuvent leur bergerie au loup, c'est-à-dire au démon, à l'esprit du monde et au scandale : ils vont chercher les pauvres pécheurs pour les ramener ; ils donnent parcelle par parcelle toute leur vie pour leurs brebis.

Mais les brebis sont-elles dociles ? Profitent-elles comme elles le pourraient et le devraient du zèle de leurs pasteurs ? Hélas ! combien sont en faute sur ce point ! Ne méritent-elles pas pour cela d'avoir à leur tête les pasteurs mercenaires dont parle Notre-Seigneur ?

IV. — Le bon pasteur

« *Chrétien, quand tu me vois je dois te faire penser bien plus encore à celui qui s'est appelé lui-même « le bon Pasteur », et qui a réellement donné sa vie pour ses brebis.* »

Jésus est vraiment le bon Pasteur : « Je connais toutes mes brebis, dit-il, même les plus petites. Je les appelle par leur nom. Si l'une d'entre elles s'égare, je laisse là les quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles pour courir à la recherche de la brebis égarée, et quand je la retrouve je la rapporte sur mes épaules dans le bercail. Je pousse l'amour jusqu'à donner ma vie pour mes brebis, jusqu'à leur donner ma chair à manger et mon sang à boire. »

Voilà le pasteur qu'il faut suivre et auquel nous devons nous attacher. Pensons-nous assez que ce bon Pasteur prend soin de nous continuellement par son Eglise, qu'il est continuellement près de nous au tabernacle, pour veiller sur nous et nous offrir son secours, qu'il s'est fait lui-même agneau pour être immolé à notre place et ôter nos péchés ? Lui sommes-nous assez reconnaissants et lui témoignons-nous assez de docilité ?

66

LES OISEAUX

Nos prédicateurs de ce soir sont gracieux et mélodieux ; pour nous prêcher ils montent plus haut que la chaire. Ecoutons-les : ce sont les oiseaux.

I. — Le vol vers le ciel

« *En voltigeant devant toi, ô homme, nous te rappelons que tu es fait pour s'envoler au ciel. Songes-tu à t'adapter pour cela les ailes de l'espérance et de l'amour ?* »

Le ciel est bien haut en effet et par elle-même notre pauvre nature humaine ne peut que se traîner à terre. Monter au ciel nous dépasse donc complètement. Et cependant, nous le savons, Dieu nous appelle à y monter près de lui. Il a envoyé son propre Fils pour nous le dire et nous donner ses instructions à ce sujet. Jésus nous a fait savoir que Dieu seul peut par sa main toute-puissante nous élever jusqu'à lui, comme seule la main du père peut élever jusqu'à son cœur et jusqu'à ses lèvres le petit enfant qui ne marche pas encore et se traîne à ses pieds.

Mais il nous apprend aussi que Dieu ne nous élèvera ainsi à lui qu'autant que, de notre côté, nous tendrons vers lui par toutes les puissances de notre âme et que par là nous nous ferons des ailes pour nous envoler vers lui.

Le Psalmiste demandait ces ailes quand il s'écriait : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? » (Ps. LIV, 7). Et le St-Esprit a révélé au prophète Isaïe quelles sont ces ailes : « Ceux qui espèrent dans le Seigneur emprunteront sa force ; ils prendront des ailes comme l'aigle. » (Is., XL, 31).

Mais que faut-il entendre par l'espérance dans le Seigneur ? C'est l'espérance jointe à la charité. Voilà les deux ailes qu'il faut mettre à notre âme et rendre de plus en plus fortes. Le faisons-nous ?

II. — Chanter comme les oiseaux

« *Tu nous entends chanter ; nous t'invitons par là à chanter, toi aussi, les louanges de Dieu.* »

Oui, il faut dès cette vie chanter les louanges de Dieu si on veut les chanter au ciel : « *Te decet hymnus Deus in Sion.* Il convient, ô Dieu, que des hymnes s'élèvent de Sion vers toi, » disait le Psalmiste (Ps. LXIV, 2).

Les premiers chrétiens chantaient souvent, non seulement dans leurs assemblées religieuses, mais à leurs repas, au travail, au repos ; et au lieu de chanter des chansons d'amourettes plus ou moins scandaleuses, ils faisaient entendre des chants édifiants.

Aujourd'hui on n'entend plus chanter que rarement hors de l'église, et dans les rues ou les maisons on entend surtout les chants du diable sortir de la bouche des enfants de Dieu. Ceux qui les font entendre ont trop peu d'esprit pour en sentir la malice et l'indécence, et ceux qui les entendent en rient et applaudissent au lieu d'imposer silence.

Ce désordre a lieu davantage encore aux repas de noces et aux orgies dans les cabarets. Vraiment, est-il possible que des chrétiens donnent un pareil scandale et qu'ils souillent par de semblables ordures des langues toutes rouges encore du sang de Jésus-Christ reçu dans la communion ?

J'aime entendre chanter dans les champs et dans les maisons, quand ce sont des chants édifiants ou du moins honnêtement récréatifs, car il convient au chrétien de servir Dieu dans la joie.

Mais c'est surtout à l'église qu'il convient de chanter. Ici on y chante bien. Les chants liturgiques sont exécutés correctement par les chantres et chanteuses habituels, mais je suis peiné que, dans

une paroisse de neuf cents âmes, il n'y ait que vingt et quelques voix pour faire monter vers Dieu les louanges de la paroisse. Il y a une excuse à cela : c'est l'adoption du chant grégorien imposé par le Pape Pie X à toute l'Eglise. Vous ne le connaissez pas encore assez pour pouvoir le chanter tous. Mais il faut absolument arriver à ce résultat le plus tôt possible. Le chant unanime est dans l'esprit de l'Eglise. Tous les fidèles doivent chanter dans les cérémonies où ils sont convoqués, car c'est là surtout qu'il ne doit y avoir qu'un cœur et qu'une âme, traduits par une voix unanime ; c'est là que l'union fait la force pour donner plus de puissance à la prière et pour la rendre plus agréable à Dieu.

Pendant les offices publics, il ne convient pas et il n'est pas avantageux de faire bande à part et de réciter sur des livres des formules de prières qui sont absolument étrangères aux cérémonies auxquelles on assiste. Tous les fidèles devraient chanter à l'église, au moins les chants de l'Ordinaire de la messe et des vêpres : *Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus*. psaumes, hymnes, *Amen* à la fin des oraisons, *Et cum spiritu tuo* après *Dominus vobiscum*.

Par l'*Amen* on fait siennes les prières que le prêtre vient d'adresser à Dieu au nom de tous. En chantant : « *Et cum spiritu tuo* », on répond au salut adressé par le prêtre. Ne pas le faire est donc une impolitesse.

En attendant que tous les fidèles puissent chanter ici pendant les offices, qu'au moins tous les cœurs s'unissent aux chants de l'Eglise : « *Cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino* » (Eph., v, 19) ; que les chantres et chanteuses chantent plus encore du cœur que de la voix ; et qu'en dehors de l'église votre vie tout entière à tous soit un hymne de louange et d'amour qui réjouisse le ciel. « L'amour chante, dit S. Augustin, et celui qui chante prie deux fois. »

III. — Sans souci du lendemain

« *Nous voltigeons et nous chantons sans souci du lendemain. Toi aussi, ô homme, mets donc toute ta confiance en ton Père qui est dans les cieux et n'aie pas souci de l'avenir.* »

C'est Notre-Seigneur lui-même qui nous donne cette leçon dans l'Oraison dominicale et qui nous la répète en nous proposant comme exemple la gaieté et la tranquillité des oiseaux au sujet de l'avenir : « Ne soyez pas en souci du lendemain, dit-il, pour la nourriture et pour le vêtement... Voyez les oiseaux : ils ne sèment ni ne moissonnent et Dieu les nourrit. N'êtes-vous pas plus qu'eux ?... Les gens du monde ont de tels soucis. Mais pour vous, cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice ; le reste vous sera donné par surcroît. » (Math., VI, 25-35). Les Ordres mendiants ont pris à la lettre cette recommandation du Maître et jamais ils n'ont eu à s'en repentir.

Au lieu d'avoir tant de souci pour assurer l'avenir matériel, combien on devrait se préoccuper davantage de faire provision, pour soi et pour les siens, des vertus et des mérites qui assureront la persévérance dans le bien ici-bas et les félicités du paradis pour l'éternité !

67

LES OISEAUX *(suite)*

IV. — Les bons et les mauvais anges

« *Nous ne sommes pas seuls à voltiger dans les airs. Il y a avec nous les esprits de malice et les bons anges qui s'agitent et travaillent pour ou contre toi : profite des services des uns et tiens-toi en garde contre les autres.* »

C'est avec raison que l'on compare les anges aux oiseaux et en particulier aux aigles qui volent bien

haut et rapidement. Par leur nature, les anges planent bien au-dessus de nous et ils se portent à toutes les distances avec la rapidité de la pensée, les bons anges pour exécuter les ordres de Dieu, les mauvais pour faire le mal, surtout pour perdre les âmes. Les mauvais sont comme l'aigle qui fond sur le petit oiseau et le dévore : ils s'élancent sur les petites âmes pour leur donner la mort.

Bons et mauvais anges sont répandus dans les airs et il y a lutte continuelle entre eux : les bons anges nous protègent, tandis que les mauvais cherchent à nous nuire de toutes manières. Notre-Seigneur en cite un exemple qui rentre dans notre sujet : « *Volucres cœli comederunt illud.* Les oiseaux du ciel, dit-il, mangèrent la semence de la divine parole. » (Luc, VIII, 5). Et c'est lui-même qui nous apprend que par ces oiseaux il faut entendre les démons. Ils empêchent le fruit de la divine parole en semant l'erreur et en poussant au péché.

Innombrables sont les esprits qui s'agitent et combattent ainsi autour de nous et à cause de nous. Avons-nous assez peur des démons ? Appelons-nous assez les bons anges à notre secours ?

V. — Le nid du chrétien

« *Nous construisons ingénieusement nos nids ; nous y couvons et faisons éclore nos œufs ; nous y donnons la becquée à nos petits, les y réchauffons et les protégeons jusqu'à ce qu'ils puissent s'envoler dans les verts bocages. Chrétien, tu trouves tout cela dans l'Eglise, épouse de Jésus. Sache donc en profiter !* »

Jésus, en effet, vous a préparé de bons nids dans son Eglise : ce sont votre paroisse, l'église de votre village, la famille chrétienne, le milieu édifiant où vous vivez, pour vos enfants les écoles chrétiennes qu'ils peuvent encore trouver. Il a déposé en vous par sa parole le germe de la vie surnaturelle : *Semen est verbum Dei* (Luc, VIII, 11). La charité, le zèle des pasteurs couvent ces germes que

le baptême a fait éclore ; ils vous donnent la becquée par leurs instructions et par les sacrements ; ils vous gardent par leur vigilance, leurs réprimandes quelquefois ; ils vous tiennent au chaud par leur ministère, jusqu'à ce que, ayant revêtu le duvet des vertus chrétiennes et mis les ailes de l'espérance et de l'amour, vous puissiez vous envoler dans les champs du paradis où tous vos désirs seront satisfaits. Admirez ces inventions de la tendresse de Jésus pour ses petits enfants !

Mais le nid le plus doux, le plus chaud, le plus sûr, où l'on a une nourriture plus abondante et où l'on est le mieux protégé, ce sont les couvents, les communautés religieuses. Dieu y appelle certainement plusieurs des enfants de la paroisse et les presse de s'y réfugier. Heureux, heureuses ceux et celles qui répondront à son appel ! Quel est le signe de l'appel divin ? C'est la volonté de travailler sérieusement à devenir parfait : *Si vis perfectus esse...*

VI. — Les dénicheurs

« *Bien que nous soyons gentils, gracieux et utiles, il y a des hommes assez méchants pour détruire nos nids et nos couvées et s'emparer de nos petits. Chrétiens, cette méchanceté se reproduit bien plus odieuse encore contre vous et contre vos enfants. Qu'elle ne soit jamais la vôtre, et fasse le ciel que vous n'en soyez jamais victimes ni surtout complices !* »

Plusieurs sortes d'oiseaux sont très utiles à l'homme en détruisant un nombre incalculable d'insectes nuisibles. Ainsi un roitelet, disent les savants, en détruit deux à trois millions par an, une mésange six millions, une hirondelle plus d'un millier par jour. Et cependant il y a des gens assez mal inspirés pour détruire les nids, les œufs et les petits prêts à s'envoler.

Dans l'Eglise du Christ, il y a aussi de belles petites âmes écloses à la vie divine, des âmes d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, l'espérance

de l'avenir, qui promettent de se rendre utiles plus tard dans les champs et dans les jardins du Père céleste. Il y a dans les nids des cloîtres et des couvents de saints religieux, de saintes religieuses qui ont revêtu déjà le duvet des vertus chrétiennes et les ailes de l'apostolat pour faire un bien immense dans le monde. Or, le croirait-on ? Satan a trouvé parmi les hommes des aides pour en faire des dénicheurs, des destructeurs, contre ces petites âmes et contre ces couvents.

Dénicheurs, tous les scandaleux et scandaleuses qui corrompent la jeunesse par leurs paroles, leurs exemples, leurs écrits, leurs spectacles, leurs modes. Dénicheurs, ceux qui font perdre aux âmes la foi et l'obéissance à l'Eglise : ils arrachent les âmes de leurs nids. Dénicheurs, ceux qui ont fermé nos écoles chrétiennes où les petits Français apprenaient à aimer, à servir Dieu et recevaient la becquée nécessaire à la vie de leurs âmes. Dénicheurs aussi, ceux qui se sont faits leurs complices en leur donnant le pouvoir par leurs votes.

Dénicheurs et odieux coucous, ceux qui, ayant chassé nos religieux et nos religieuses de leurs cloîtres, de leurs hôpitaux, de leurs écoles, y ont installé leurs œuvres laïques et démoralisatrices. Oh ! quelle terrible responsabilité ont devant Dieu ces destructeurs et leurs complices, c'est-à-dire leurs électeurs !

68

L'ÉGLISE

Nous allons entendre un prédicateur imposant. Il se fait remarquer au milieu d'un village ou d'une ville par sa forme, sa grandeur, sa beauté, sa richesse. On l'aperçoit de loin et il doit, quand on l'aperçoit, donner de saintes et salutaires pensées.

I. — L'Hôte du tabernacle

« *Avant tout, ô chrétien, quand tu m'aperçois je dois te faire penser à Jésus qui m'habite, qui, du tabernacle, te voit, t'aime et te prépare ici de si grands bienfaits.* »

Si nous avions une foi tant soit peu éclairée et tant soit peu vive, en voyant de près ou de loin une église nous ne devrions pas pouvoir nous empêcher de dire, au moins dans notre cœur : « O Jésus, vous voilà devant moi, vous me regardez, vous m'aimez, vous êtes là pour moi. » En effet, pour les corps glorieux il n'y a ni distances ni obstacles. Donc, malgré la porte fermée du tabernacle, malgré les murs de l'église, malgré notre éloignement plus ou moins grand, Jésus, dans les hosties consacrées, est comme s'il était tout à côté de nous, voyant parfaitement et continuellement nos personnes, nos actions extérieures, nos dispositions intérieures. Il est vraiment l'Emmanuel, le Dieu avec nous.

Quels sont les rôles de Jésus dans notre église ? Il y est :

1o La porte : « *Ego sum ostium* » (Jo., x, 9), la porte d'une divine bergerie où il garde ses brebis avant de les mener aux gras pâturages, les protège et donne sa vie pour elles.

2o Il y est le roc, la pierre fondamentale : « *Petra autem erat Christus.* » (I Cor., x, 4). C'est sur cette pierre que repose, par la foi et par l'espérance, tout l'édifice spirituel dont nous sommes les pierres vivantes et qui est le temple de la Trinité : *Lapides vivi superædificamini.* (I Petr., II, 5).

3o Il y est aux fonts baptismaux, au confessionnal, la source, le bain salutaire où notre âme trouve ou retrouve dans son sang divin la vie d'enfant de Dieu et est lavée de ses péchés.

4o Il y est, dans la nef (vaisseau principal), le navire, le pilote qui tient le gouvernail et le divin

pêcheur d'âmes, pour nous prendre dans ses filets et nous conduire au port du salut.

5° En chaire, il est le maître qui instruit par son prêtre, nous reprend, nous encourage, nous console, nourrit notre âme de la divine parole.

6° A la Table sainte, il est le pain vivant descendu du ciel, le froment des élus, le vin qui fait germer les vierges.

7° A l'autel, nouveau Calvaire, prêtre et victime il s'immole pour nous et nous fait participer aux fruits de sa Rédemption. Il y rend tous les devoirs à son Père en notre nom : adoration, actions de grâces, demandes de pardon et de secours divins.

8° Au tabernacle, il est notre compagnon : il est sous la tente du voyageur pour nous accompagner, nous soutenir, nous conduire dans le voyage de cette vie et nous faire arriver à la céleste patrie. Il y est toujours vivant afin d'intercéder pour nous, de recevoir nos hommages, écouter nos prières, nous cacher en quelque sorte sous ses ailes et répandre sur nous ses bienfaits.

O Jésus, quand je vois une église je devrais penser à tout cela, vous être plus reconnaissant et mieux profiter de votre présence et de vos bienfaits.

II. — Notre demeure

« *O chrétien, quand tu m'aperçois tu dois te dire, avec une douce émotion dans le cœur : « Voilà chez nous ! » Je suis la maison où tu dois te retrouver avec bonheur pour y vivre de la vie de famille avec tous les tiens.* »

Oui, l'église, c'est bien chez nous.

1° C'est d'abord là que nous nous retrouvons avec tous les membres de la grande famille invisible qui habite au ciel et dont nous faisons partie comme membres de l'Eglise universelle.

C'est dans la maison que lui ont bâtie les hommes qu'habite le Père qui est aux cieux, c'est là qu'il a promis que seront ses yeux et son cœur : « *Oculi mei et cor meum ibi* » (III Reg., IX, 3),

ses yeux pour nous regarder avec sollicitude, son cœur pour nous entourer de sa tendresse.

C'est aussi dans notre église que le frère aîné, Jésus, qui vit et travaille pour tous ses frères, habite près de nous, pour nous faire part de tous les biens qu'il nous a amassés par l'Incarnation et la Rédemption.

C'est là que nous attend à son autel Notre-Dame, notre mère du paradis, si grande, si belle, si puissante, si bonne, et qu'elle nous montre sa tendresse et nous prodigue ses soins maternels.

C'est là que nous nous retrouvons avec tous nos autres frères et sœurs du ciel : les anges, les saints, nos parents, nos amis morts dans le Seigneur. En effet, tous ces anges et ces saints suivent l'Agneau, c'est-à-dire Jésus, partout où il va. Ils le contemplent, ils l'adorent donc dans toutes les hosties consacrées et par conséquent ils voient du même regard tous ceux qui l'entourent. C'est donc là que nous nous retrouvons véritablement avec tous nos morts, s'ils sont déjà au ciel. Et s'ils sont encore dans le purgatoire, c'est là que nous pouvons travailler efficacement à leur soulagement et à leur délivrance par la prière, la messe, la communion, les indulgences, etc.

2o L'église est aussi la maison de la famille spirituelle de la terre, de la grande famille paroissiale dont tous les membres doivent être particulièrement *unis*, se *connaître*, s'*aimer* et s'*aider*. C'est là que vous vous retrouvez non seulement avec le Père invisible du ciel, mais aussi avec le père visible de la terre, le prêtre, qui est vraiment pour vous un père, puisqu'il vous a donné la vie divine par le baptême, vous l'a rendue par l'absolution, a nourri cette vie en vous par la parole de Dieu et la communion, puisqu'il a fait votre éducation dans cette vie surnaturelle et vous entoure de toute la tendresse et de toute la vigilance d'un père.

C'est là que vous vous retrouvez avec tous vos frères de la famille paroissiale, n'ayant qu'un cœur

et qu'une âme avec eux pour vous occuper de la grande affaire du salut, chanter les louanges de Dieu et faire monter vers le ciel vos prières. C'est là que tous prennent place sur les mêmes bancs, à la même table, sans distinction d'âge, de position, de talent, de fortune, de mérite, et où même les plus petits, les plus déshérités, sont les mieux accueillis.

Oh ! combien vous devriez aimer votre église et être empressés à y venir le plus souvent possible ! C'est à l'église, en effet, que les âmes saintes ont comme un avant-goût des joies du ciel ; c'est à l'église que l'on fait tous les grands actes de la vie chrétienne, qu'on reçoit les plus grands bienfaits de Dieu ici-bas, que les âmes coupables et égarées retrouvent la vie et le bonheur. « Qu'ils sont aimés, grand Dieu, vos tabernacles !... Un seul moment qu'on passe dans votre temple vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels. » (Ps. LXXXIII, 2-11).

Aimant votre église, vous devez en aimer et en procurer selon vos moyens la beauté, la richesse, la splendeur. Faites pour cela la part de Dieu dans les biens qu'il vous a donnés. Vous n'y perdrez rien.

69

L'ÉGLISE *(suite)*

III. — Les leçons du passé

« Je vous prêche, paroissiens d'aujourd'hui, par tous les souvenirs que je vous rappelle. Oh ! si je pouvais parler et vous redire tout ce qui s'est passé dans mon enceinte, quelles leçons vous pourriez en retirer ! »

J'ai été bâtie en 1565, il y a trois cent soixante-deux ans. Depuis ce temps-là, de quelles merveilles de grâce j'ai été le théâtre et pour combien d'âmes j'ai été vraiment la porte du ciel ! Ces âmes de

là-haut doivent se plaire à revoir et à contempler ce lieu où elles ont trouvé le salut.

Ici douze à quinze mille enfants ont été baptisés, c'est-à-dire qu'ici il y a eu douze à quinze mille naissances à une vie divine ; ici douze à quinze mille enfants sont devenus les enfants de Dieu, les membres du Christ, les temples du St-Esprit, les héritiers du ciel ; et plus d'un millier de ces enfants sont morts avant d'avoir pu perdre l'innocence baptismale. Tous ces derniers sont au ciel et ils y sont les protecteurs dévoués de la paroisse et de ses habitants. Pour eux cette église a été vraiment la porte du ciel.

Tous les autres sont-ils restés fidèles au Dieu de leur baptême ? Plusieurs ne sont-ils pas, d'enfants de Dieu, devenus enfants du diable ? Quelques-uns peut-être le sont restés et le resteront éternellement, bien par leur faute.

Dans l'enceinte de cette église, il y a eu des millions d'assistances aux différents offices, aux différentes cérémonies ; des millions de ces assistances ont été profitables à ceux qui sont venus et leur ont valu des secours précieux pour leur sanctification. Mais combien aussi, au lieu de tirer profit de leur présence en ce lieu, s'en sont allés plus mauvais et plus coupables, parce qu'au lieu d'y adorer Dieu ils l'y ont offensé !

Combien de paroles de salut sont tombées de cette chaire ! Plus de mille et peut-être de deux mille prédicateurs y sont montés et un certain nombre y sont montés des centaines et des milliers de fois. Je vous y ai adressé la parole bien plus de mille fois. Que de vérités utiles ont été annoncées ! Combien d'âmes en ont profité, ont été éclairées, touchées, converties, affermies, relevées ! Mais aussi combien de fois la semence de la divine parole a été jetée dans le désert, alors que les piliers étaient les plus nombreux auditeurs du côté des hommes aux exercices du soir ! Combien de fois elle est tombée sur la pierre, au milieu des épines !

Dans ces confessionnaux, des millions d'absolutions ont été données. Il y a eu des millions de résurrections d'âmes retrouvant la vie divine après l'avoir perdue par le péché. Il y a eu des millions de confessions qui ont lavé et rendu toutes saines, toutes belles, des âmes plus ou moins malades et plus ou moins souillées de fautes vénielles. Mais aussi, hélas ! combien y a-t-il eu de confessions sans fruit et même de confessions sacrilèges !

Des millions de communions ont été distribuées à cette Table sainte, ont été une nourriture divine pour les âmes et les ont aidées puissamment à accroître en elles la vie d'amour surnaturel. Mais hélas ! combien sont aussi venus ici donner à Jésus le baiser de Judas !

Deux cent soixante mille messes au moins ont été célébrées à ces autels par le clergé de la paroisse et bien des milliers par des prêtres étrangers, c'est-à-dire que des milliers et des milliers de fois le sacrifice du Calvaire a été renouvelé ici et a été une source abondante d'eau vive pour les âmes. Mais a-t-on assisté assez à ces messes, et souvent comment y a-t-on assisté ?

Au moins douze mille cadavres ont été apportés dans cette nef pour recevoir les dernières bénédictions de l'Eglise. Pour plusieurs, assurément, les paroles que l'on chante en partant au cimetière : « *In paradisum deducant te Angeli.* Que les Anges t'emmènent en paradis, » se sont réalisées. Mais combien de fois les âmes auxquelles avaient appartenu ces cadavres brûlaient dans les flammes du purgatoire et quelques-unes, hélas, dans l'enfer !

Que de prières sont montées d'ici vers le ciel ! que de larmes y ont été versees, que de saintes émotions y ont été éprouvées, que d'âmes ont trouvé ici le salut !

IV. — Aller a l'Église

« *Paroissiens, connaissant ce que je suis pour vous, soyez, vous aussi, vis-à-vis de moi ce que*

vous devez être : votre devoir, c'est de venir ici souvent et de vous y comporter convenablement. »

1. D'abord nous devons fréquenter nos églises. Un enfant est heureux d'être dans la maison paternelle ; il se fait en particulier un devoir de s'y trouver aux réunions, aux repas, aux fêtes de famille. De même, chrétiens, vous devez être heureux de venir à l'église chaque fois que la paroisse y est convoquée par le pasteur ; mais venez surtout à la messe, qui est le plus grand acte de notre sainte religion, l'acte le plus agréable à Dieu, le plus profitable pour vous.

2. Comportez-vous convenablement à l'église. On peut juger du degré de foi d'un paroissien par la manière dont il se tient à l'église, ou même simplement par la manière dont il y entre. En approchant de l'église et en y entrant, soyez pénétrés de la pensée de la présence, du regard de Jésus, de ses anges et de toute la cour céleste ; pour paraître dans une si auguste compagnie, en prenant de l'eau bénite priez Dieu bien humblement de laver votre âme de toutes ses taches.

En entrant dans l'église, que votre premier regard soit pour le tabernacle, et par le fait votre première pensée pour Jésus. Arrivés près de la place que vous devez occuper, saluez profondément le Maître du lieu par le signe de révérence prescrit, c'est-à-dire par la génuflexion, en fléchissant votre genou droit jusqu'à terre.

A quelle place se mettre de préférence ? Pas dans les coins retirés, pas au bas de l'église, pas à la tribune, pas dans les endroits où l'on ne peut être vu et d'où l'on ne peut pas voir l'autel et le prêtre. Que les jeunes gens et les jeunes filles laissent aux personnes plus âgées les places du bas de l'église. Cette question de la place à occuper est bien plus importante qu'on ne pourrait le croire, à cause de l'influence qu'exerce cette place sur la piété et la bonne tenue à l'église. Les parents doivent veiller à ce que leurs enfants, leurs jeunes gens et leurs

jeunes filles se placent en haut de l'église et dans la grande nef.

A votre place, priez et pendant les cérémonies unissez-vous aux prières et aux chants tels que l'Eglise les a réglés. Pour cela, ayez votre paroissien le plus complet possible pour assister aux offices. Il ne convient pas et il n'est pas utile de faire bande à part et de réciter des prières particulières pendant ce temps. Il est mieux d'y chanter au moins les chants de l'Ordinaire.

Enfin, pendant ces offices, il faut prendre les postures prescrites par l'Eglise. On doit être à genoux aux messes solennelles pendant les prières du célébrant au bas de l'autel, les prières du prône, depuis la fin du *Sanctus* jusqu'après l'élévation et pendant la bénédiction du prêtre.

On est debout pendant l'aspersion, l'introït, les oraisons, les évangiles, la préface, le chant du *Sanctus*, depuis l'élévation jusqu'après la communion du prêtre, et pendant les dernières oraisons.

On s'assied pendant les *Kyrie*, *Gloria in excelsis*, l'épître, le *Credo*, l'offertoire et l'antienne de la communion.

Aux vêpres, on est à genoux avec le prêtre à l'entrée, à certaines strophes des hymnes, et pendant le salut depuis le moment où l'on expose le Saint-Sacrement jusqu'après la bénédiction.

On est debout depuis le *Deus in adjutorium* inclus jusqu'à l'intonation du premier psaume, pendant le capitule, l'hymne, le *Magnificat* et les antiennes à la Sainte Vierge le dimanche et le samedi après midi ; cependant lorsque cette antienne est *Regina cœli*, on est debout en tout temps.

On est assis pendant les psaumes et l'antienne de *Magnificat*.

70

LA NEIGE

Notre prédicateur de ce soir, comme le sapin, aime les montagnes, et si elles sont assez élevées il n'en disparaît jamais. Il y prêche été comme hiver, mais dans les basses plaines il ne fait que rarement son apparition. Il s'agit de la neige.

I. — Symbole d'innocence

« *Quand vous me voyez, comprenez-moi : je vous prêche la beauté de l'innocence.* »

La petite sainte Thérèse de Lisieux comprit et goûta ce gentil prédicateur. Je ne peux résister au désir de vous redire ce qu'elle en a écrit dans son beau livre qui devrait se trouver dans toutes les familles : « Qu'elle est miséricordieuse, la voie par laquelle le divin Maître m'a toujours conduite ! Il ne m'a jamais fait désirer quelque chose sans me le donner. Vous ai-je parlé, ma mère, de ma prédilection pour la neige ? Toute petite, sa blancheur me ravissait. »

Elle lui rappelait, dit-elle, le blanc manteau de l'innocence et les préférences incompréhensibles qu'a l'Epoux des vierges à l'égard des lis blancs comme la neige. « Je voulais voir, le jour de ma prise d'habit, la nature comme moi parée de blanc. Mais la veille la température était si douce qu'on aurait pu se croire au printemps et je n'espérais plus la neige. Le dix au matin (jour de la cérémonie), pas de changement. Je laissai donc là mon désir d'enfant irréalisable et je sortis du monastère. » Elle raconte ici la cérémonie, puis elle ajoute : « Après la cérémonie, on rentra au monastère. Au moment où je mettais le pied dans la clôture, mon regard se porta d'abord sur mon petit Jésus qui me souriait

au milieu des lumières et des fleurs, puis me tournant vers le préau, je le vis tout couvert de neige. Quelle délicatesse de Jésus ! Comblant les désirs de sa petite fiancée, il lui donnait la neige. Tout le monde s'étonna de cette neige à cause de la température contraire, et, depuis, bien des personnes, instruites de mon désir, parlèrent souvent, je le sais, du petit miracle de ma prise d'habit. »

Thérèse aimait la neige parce que la neige lui parlait de pureté et d'innocence. Et en effet la neige symbolise l'innocence et elle indique ce qui en est la condition nécessaire.

D'abord elle en est le symbole par sa blancheur immaculée. Comme elle dit bien par là la beauté de l'âme pure ! Cette beauté est si attirante qu'elle ravit le cœur de Dieu lui-même. L'Esprit-Saint fait écrire : « Oh ! qu'elle est belle, la génération des âmes chastes, avec l'éclat dont elles brillent ! » (Sap., IV, 7). Elle est si belle que Notre-Seigneur n'a voulu admettre ici-bas dans sa plus grande intimité que des vierges qui avaient gardé la chasteté parfaite. Sa mère, S. Joseph, son précurseur et le disciple bien-aimé étaient vierges. S. Jean nous apprend qu'au ciel les vierges suivent l'Agneau partout où il va et disent un cantique que personne d'autre ne peut dire.

Ensuite la neige nous apprend la condition indispensable de l'innocence. Elle est froide et tombe sur les hauteurs. Pour rester pures et toujours blanches, les âmes doivent être froides pour les créatures, être mortes aux affections charnelles et tenir leurs pensées et leur amour en haut. En effet, s'attacher aux choses d'ici-bas qui ne sont que de la boue, c'est se souiller et perdre sa blancheur. *Sursum corda !*

II. — La beauté des flocons de neige

« *Quand l'air est calme, tous mes flocons, en tombant, ont la figure de gracieuses étoiles à six rayons de mille formes diverses, toutes parfaite-*

ment régulières et très belles. De même, des âmes chastes sortent de belles et saintes pensées, de saintes paroles, d'édifiants exemples, qui brillent comme des étoiles dans la nuit du monde et brilleront à leur couronne dans le ciel. »

L'homme charnel n'a que des pensées, des paroles grossières. Mais l'Esprit-Saint donne aux âmes pures de belles lumières : ***Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis.*** (Math., XI, 25). Pour vous en convaincre, lisez les écrits de la petite sainte Thérèse. Toutes ses pensées sont pures et ravissantes, et de grands théologiens sont bien ternes à côté d'elle. C'est si beau et si profond, tout ce qu'elle a pensé et écrit, que plus on le lit, plus on y trouve de lumineux et suaves enseignements.

Ce que l'Esprit-Saint a fait pour elle, il le fait, bien qu'à des degrés moindres, pour toutes les âmes pures. Il les éclaire d'une façon merveilleuse, les fait parler et agir conformément à ces lumières, leur fait produire mille actes de vertus variées qui brilleront comme des étoiles à leur couronne dans le ciel.

III. — Le manteau de la terre

« Je sers de manteau à la terre et je suis une réserve d'eaux fécondantes qui coulent dans les vallées et dans les plaines quand le soleil me fait fondre. En cela encore je suis le symbole des âmes saintes. »

Dans les hautes régions, les grands froids tueraient beaucoup de plantes délicates, mais le manteau de la neige les protège. C'est un froid bienfaisant qui les garantit contre un autre froid malfaisant. Cela est vrai aussi pour les âmes. C'est le froid de la mort qu'éprouvent pour les créatures les âmes saintes, qui, par le rayonnement de l'exemple, préserve du froid de la mort du péché les âmes faibles encore qui vivent à côté de ces âmes tout ensemble froides et brûlantes.

En second lieu la neige, tombant sur les très

hautes montagnes, s'y conserve jusqu'aux chaleurs de l'été. Mais quand arrivent les jours longs et chauds, ces neiges deviennent des sources abondantes d'eau pour les plaines. Ainsi l'Egypte est inondée chaque année en été par les eaux venant des hautes montagnes où le Nil prend sa source, et elle est d'autant plus inondée que les chaleurs sont plus fortes. Ainsi, plus la flamme de l'amour de Dieu monte dans une âme de glace à l'égard des créatures, plus cette âme devient une source féconde de grâces pour les autres dès cette vie, mais plus encore dans le long jour de l'éternité.

IV. — Les méfaits de la neige

« *Mes méfaits eux-mêmes doivent te servir de leçon.* »

D'abord la neige rend les chemins difficiles, et même quelquefois impraticables. Ainsi mille petites attaches aux créatures, attaches qui sont un froid pour Dieu, rendent la marche plus lente et plus difficile dans le chemin du devoir. Bien plus, ces attaches, semblables aux mottes que la neige colle sous les pieds, risquent de faire tomber le chrétien.

Dans les hautes montagnes, commençant par une petite boule qui se forme pour une cause ou pour une autre, et qui augmente de volume à mesure qu'elle descend, elle s'amasse en de terribles avalanches qui renversent tout sur leur passage et vont quelquefois recouvrir des villages tout entiers. Ainsi, même chez les saints, un petit abus de la grâce peut mener à des fautes de plus en plus graves, et la déchéance s'accentue jusqu'à ce qu'on arrive au fond de l'abîme. Ames justes, craignez le moindre abus de la grâce. Il pourrait vous être fatal.

V. — Le voyageur au milieu de la neige

Quand je recouvre les chemins, je peux, par la fatigue que je cause aux voyageurs, leur donner la fringale, c'est-à-dire une faim subite et violente qui les fait tomber et s'endormir. Et si on ne

vient pas à leur secours, ils ne se réveillent pas. Il peut en être de même pour ton âme. »

Les voyageurs saisis par la fringale sont l'image de ceux qui se lassent des efforts qu'il faut faire pour suivre le chemin de la sainteté et qui n'usent pas des réconfortants nécessaires, c'est-à-dire de la prière et des sacrements. Ils tombent dans le relâchement et la tiédeur. Et la tiédeur est comme un sommeil duquel on passe dans la mort du péché sans s'en apercevoir.

Quand on tombe tout à coup dans le péché mortel, au milieu d'une vie fervente, on est réveillé par la profondeur de sa chute et ordinairement on se relève vite. Mais quand la chute est préparée par des années de relâchement et de tiédeur, on arrive en bas sans secousse et on y reste, à moins de secours extraordinaires envoyés par le ciel. O vous qui voulez vous sauver, craignez la fringale, c'est-à-dire le relâchement et la tiédeur.

71

LE CHÊNE

Le prédicateur d'aujourd'hui est, avec le sapin, l'arbre le plus majestueux de nos forêts, avec cette différence que le chêne s'accommode difficilement de la haute montagne.

I. — La force du chêne

« *Je suis le symbole de la force. Apprends donc de moi, chrétien, à être fort, inébranlable dans ta foi et dans la pratique de ta sainte religion.* »

Le chêne est doué de par la nature, c'est-à-dire de par Dieu, d'une très grande force de résistance. Il reste debout et sans plier au milieu de rudes tempêtes ; son bois ne se laisse entamer que fort

difficilement par la hache ou les clous. A son exemple, chrétiens, soyons fermes, solides, inébranlables dans nos convictions et dans nos habitudes religieuses, si fermes que nous soyons un appui pour ceux qui, plus faibles, vivent près de nous.

Avons-nous besoin de force pour être et rester bons chrétiens et pour gagner le ciel ? Assurément. La force nous est nécessaire pour remplir tous nos devoirs, observer tous les commandements et pour résister à tous nos ennemis.

Il y a dans le christianisme des devoirs qui dépassent les forces de la nature humaine abandonnée à elle-même, par exemple le renoncement à soi-même, le détachement au moins affectif, sinon effectif, des créatures, le port de la croix à la suite de Notre-Seigneur et l'imitation de ses exemples. Pouvez-vous mettre de côté ces devoirs en disant : « A l'impossible nul n'est tenu » ? Non. Dieu n'ordonne jamais l'impossible. Car ce qui est impossible à la nature devient possible et facile avec le secours d'En-haut que nous pouvons et devons obtenir par la prière. Notre force pour observer toute la loi chrétienne ne vient pas de nous, elle vient de Dieu ; mais comme Dieu ne la refuse pas à ceux qui la demandent, nous pouvons et devons tous dire avec l'Apôtre : « *Omnia possum in eo qui me confortat.* Je peux tout en celui qui me fortifie. » (Philip., IV, 13).

Nous avons besoin de force aussi pour porter la croix à la suite de Notre-Seigneur, c'est-à-dire pour supporter la souffrance chrétiennement. La souffrance est la compagne inséparable de tout homme qui vit sur la terre, et parfois elle est bien lourde, bien insupportable. Mais avec les lumières de la foi qui nous en apprend les avantages, le prix, le mérite et l'efficacité, et surtout avec l'amour de Dieu qui en adoucit l'amertume, toute souffrance devient douce à porter et même agréable, comme on le voit par l'exemple d'une multitude de saints.

Enfin la force nous est nécessaire pour résister à

nos ennemis, souffrir au besoin le martyre et faire face à toutes les attaques en restant fermes dans nos convictions et nos habitudes religieuses. Nous sommes attaqués et par le démon et par le monde qui nous entoure. Pour ce qui regarde les attaques du démon, nous avons été renseignés dans des sermons précédents. Pour ce qui regarde le monde, nous avons à résister à ses faux prophètes, à ses séductions, à ses détractions et à ses persécutions.

Aujourd'hui *les faux prophètes* se parent du beau manteau de la science et c'est en son nom qu'ils essaieront de vous ébranler dans vos convictions religieuses. La science, vous disent-ils, a eu raison de vos vieilles superstitions et de vos prétendues révélations. — Eh bien ! il faut savoir d'abord que la science de tous les hommes réunis, à côté de la science de Dieu qui est venu nous parler, n'est pas même comme la petite lueur du ver luisant à côté de la lumière du soleil qui remplit les espaces immenses, et par conséquent les pauvres objections trouvées par les petites cervelles humaines au nom de la science contre la révélation ne doivent guère nous troubler.

La science, dites-vous, a eu raison de vos vieilles rengaines... Quelle science, s'il vous plaît ? — La géogonie ? C'est une science encore en enfance, qui détruit le lendemain ce qu'elle a échafaudé péniblement la veille. — L'histoire ? Mais c'est l'histoire qui nous montre comme indéniable le fait de la révélation, avec toutes les preuves divines qui l'ont accompagné. — La philosophie, alors ? Mais c'est la philosophie bien comprise qui découvre l'existence d'un Dieu parfait par l'étude des merveilles de la création. Et quand la philosophie et l'histoire nous ont dit : « Un Dieu parfait existe, un Dieu parfait a parlé, » nous n'avons plus qu'à nous incliner et à croire. — La chimie, peut-être ? La religion n'a rien à démêler avec les alambics. — La médecine ? La religion n'est pas une affaire de potions ni de purges.

Quelle est donc la science qui a trouvé la religion en défaut et quel est *l'argument* découvert par elle qui doit pulvériser tous nos dogmes ? Si cet argument existait, bien clair et bien certain, il y a longtemps que la presse impie l'aurait répandu à travers toute la terre et dans toutes les langues, et il y a longtemps que l'humanité l'aurait accepté unanimement pour se débarrasser de doctrines qui contrarient les passions les plus chères à son cœur. Cet argument, on ne l'a pas trouvé.

Et la preuve, c'est qu'il y a de grands savants, dans toutes les branches de la science, qui sont restés croyants ; c'est qu'une foule des prétendus savants qui ont rejeté la religion au nom de la science appellent le prêtre à leurs derniers moments, Voltaire parmi eux ; c'est que ceux qui se rengorgent en attaquant la religion au nom de la science, au lieu d'être de vrais savants, ne sont ordinairement, en fait de religion, que des pédants, des prétentieux, des ignorants et des sots, car ils n'ont jamais étudié sérieusement la question religieuse.

Donc concluons. Catholiques, ne vous laissez pas ébranler par les attaques des incrédules, et instruisez-vous un peu plus, pour savoir répondre à toutes les objections, car ces réponses, les Pères, les Docteurs, les théologiens les ont trouvées et consignées dans leurs écrits.

Résistez aussi aux *séductions* et aux *scandales du monde*. Ces séductions, elles s'offrent à nous à chaque pas, surtout aujourd'hui, par l'étalage du luxe, par les modes, le théâtre, le cinéma, la presse, les mœurs de ceux qui vivent autour de nous. Les faux biens et les mauvais plaisirs nous attirent, les exemples nous entraînent. Soyons forts pour résister. *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra* (I Jo., v, 4). Jésus, notre chef, a vaincu ce monde séducteur et donne à ses membres la force de remporter les mêmes victoires : *Nolite timere, pusillus grex, ego vici mundum* (Luc, XII, 32).

Résistez aux *détractions*, foulez aux pieds le *res-*

pect humain. Le respect humain est aujourd'hui une des grandes plaies dans le catholicisme. Une multitude de chrétiens n'osent pas remplir leurs devoirs par crainte d'une raillerie, d'un sourire, du « qu'en dira-t-on ». — Il faut bien faire comme les autres, comme tout le monde, dit-on, on ne doit pas se singulariser. — Allons ! si tout le monde est fou, vous êtes donc obligé d'accroître encore ce nombre ? Or c'est l'Esprit-Saint lui-même qui vous apprend que la masse est atteinte de folie : « *Stultorum infinitus est numerus.* » (Eccl., I, 15).

Enfin ne vous laissez pas non plus abattre par les *tracasseries,* les *persécutions.* C'est de tout temps que les chrétiens qui ont voulu rester fidèles à Dieu ont été en butte à la haine, aux tracasseries du monde. Notre-Seigneur l'a prédit : « *Eritis odio omnibus.* Le monde vous haïra » (Math., X, 22), car la doctrine et la conduite des bons chrétiens sont une condamnation de la doctrine et de la conduite des gens du monde. De tout temps le monde a persécuté, tracassé les chrétiens, tantôt d'une manière, tantôt de l'autre. Il a employé toutes les méthodes, tous les genres d'intimidation, toutes les tortures, tous les supplices les plus effrayants. Mais le monde a trouvé devant lui l'armée des martyrs qui a su lui résister et le vaincre.

Nous devons, s'il le faut, être nous-mêmes du bois dont on fait les martyrs, et nous le serons en gardant soigneusement en nous l'Esprit-Saint et son don de force.

72

LE CHÊNE *(suite)*

II. — D'où vient la force du chêne

« *Voulez-vous savoir mon secret pour rester fort ? Je m'attache par de solides racines à la terre et j'unis étroitement entre elles toutes les molécules de mon bois pour le rendre très dense. Chrétien, fais*

de même : attache-toi solidement à l'Eglise ta mère, et reste uni avec tous les chrétiens tes frères par les liens étroits de la charité fraternelle. »

C'est Dieu qui est toute notre force ; mais c'est par son Eglise qu'il veut nous communiquer ses dons. Cette Eglise avec laquelle il demeure, il l'a faite forte, indéfectible. « Sur cette pierre, a dit Jésus, je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » (Math., XVI, 18). L'Eglise nous fait participer à sa force en faisant de nous ses membres, mais il faut pour cela que nous lui restions unis, comme les membres sont unis au corps. Or comment restons-nous unis à l'Eglise ? Par la foi et par l'obéissance. Quand nous avons la foi, c'est l'Eglise qui conduit notre intelligence, et quand nous obéissons, c'est elle qui dirige notre volonté ; par elle c'est Jésus, c'est Dieu qui est le maître en nous et qui vit en nous.

Donc croyons toujours fermement à tout ce qu'enseigne l'Eglise et obéissons-lui fidèlement. Nous serons forts alors de la force même de l'Eglise et de Dieu. On ne pourra pas ébranler nos convictions et nous faire abandonner nos devoirs religieux.

Un autre secret de force pour nous, c'est notre union étroite avec tous nos frères par la charité dont le St-Esprit est la source. Les chrétiens ainsi unis forment une puissance contre laquelle tous les efforts des ennemis viendront se briser : « *Funiculus triplex difficile rumpitur.* Un lien triple se rompt difficilement. » (Eccl., IV, 12). « *Frater qui adjuvatur a fratre tanquam civitas firma.* Le frère qui est aidé par son frère est semblable à une cité inexpugnable. » (Prov., XVIII, 19). Quelle force les chrétiens vivant ensemble peuvent se communiquer mutuellement par leurs exemples, leurs paroles, leurs encouragements, la correction fraternelle ! Mais surtout quelle communication d'énergies surnaturelles se fait, en vertu de la Communion des Saints, entre chaque chrétien et tous les saints du ciel, toutes les âmes du purgatoire et les fidèles de la terre !

III. — Comment le chêne se durcit

« Ce qui me rend plus dur, plus résistant plus fort, c'est l'âge l'exposition au vent et au soleil, la dessication après l'abattage. Tout cela est une leçon pour toi, ô chrétien. »

D'abord plus un chêne est vieux, plus ses racines sont solides et plus son bois devient dense. A ce compte, que faut-il penser du chêne de Châtillon-sur-Seine qui existe encore et qui date de 1010, et du chêne d'Abbonville, dont on ne connaît pas la date d'origine, mais qui mesure onze mètres de tour au collet de la racine ! Le même effet se produit aussi pour le chêne qui vit hors de la forêt, exposé à tous les vents et vivifié de sa base à son sommet par la lumière et la chaleur du soleil. Enfin, après que le chêne a été coupé, son bois, s'il est soumis à une bonne et longue dessication, devient tellement dur qu'il est inattaquable pour les cirons ou autres animalcules, et il ne craint plus la pourriture.

Tout cela peut s'appliquer à notre âme.

D'abord, si un chrétien travaille sérieusement pendant des années à sa sanctification, il devient bien plus fort, car il se fait des convictions bien plus solides, les vertus acquises complètent les vertus infuses, et les bénédictions célestes lui viennent plus abondantes. Un long et persévérant exercice dans la vertu rend un chrétien solide comme le vieux chêne

Ensuite, si l'on a eu à lutter beaucoup et si l'on est passé par beaucoup d'épreuves sans se laisser abattre, on s'est aguerri par la lutte, rendu plus fort par les victoires remportées. Rien ne fortifie comme la lutte et comme l'épreuve, quand on a bien lutté et souffert. L'épreuve est pour l'âme ce qu'est la trempe pour le fer.

Mais c'est du divin soleil des âmes, Jésus, que le chrétien tire sa plus grande force d'action et de résistance. Si une âme s'expose bien à l'action de ce soleil par la méditation des enseignements de l'Evangile, la dévotion à la Sainte Eucharistie, l'assistance pieuse à la messe, les communions fréquen-

tes et ferventes, les visites au St-Sacrement, l'union habituelle avec Jésus présent au tabernacle, la vie divine s'accroîtra, se fortifiera en elle, et elle deviendra capable des plus grands efforts comme des plus grands sacrifices ; elle pourra supporter joyeusement toutes les peines, vaincre toutes les tentations.

Enfin, pour achever notre comparaison avec le chêne, l'âme qui ressemble au chêne coupé parce qu'elle est morte au monde par la charité doit, pour devenir plus résistante, se dessécher, c'est-à-dire faire mourir en elle le vieil homme, étouffer de plus en plus en elle la triple concupiscence, afin de devenir insensible aux séductions du monde et des créatures et de ne plus se laisser entamer par la pourriture, c'est-à-dire par la corruption du péché.

A côté d'elle, les âmes dominées par les passions sont comme le bois rongé par les insectes et tombant en poussière, tandis qu'elle sera semblable au vieux chêne bien desséché qui devient inattaquable et en quelque sorte éternel.

73

LE CHÊNE *(fin)*

IV. — L'utilité du chêne

« *Mon bois ayant tant de qualités, est utilisé pour le chauffage, les constructions, la menuiserie et même la sculpture. Chrétien, si tu es solide comme le chêne dans ta foi et dans l'amour de ton Dieu, tu auras des utilités analogues dans l'Eglise.* »

1. D'abord le chêne est *bois de chauffage.* Tous nous pouvons et devons avoir et répandre autour de nous la seule chaleur nécessaire, la vraie chaleur vitale que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre, la chaleur de l'amour divin : « *Veni ut vitam habeant* » (Jo., x, 10). « *Ignem veni mittere in terram* » (Luc, xii, 49). Cette chaleur de l'a-

mour divin est un feu véritable qui embrase les âmes ; mais loin de rester au foyer, elle rayonne, se répand et se communique au loin, suivant que le foyer est plus ou moins ardent. C'est ainsi que les saintes religieuses cloîtrées peuvent transmettre de leur feu aux missionnaires qui évangélisent les régions lointaines et aux âmes qu'ils vont convertir. Ce n'est qu'au ciel que nous connaîtrons tous ces rayonnements sortis de petites âmes bien ignorées ici-bas et admirablement fécondes en fruits de salut.

Puissions-nous tous être ainsi un bon bois de chauffage ! Le sommes-nous ? et dans quelle mesure ? Ne rayonnons-nous pas tout autrement ? Parents, quel est votre rayonnement dans votre famille, et vous, paroissiens, dans la paroisse ?

2. Le bois de chêne est employé aussi dans les *constructions,* pour les planchers, les cloisons, les poutres, les charpentes, les portes et les fenêtres. Chrétiens, nous devons être tout cela dans l'Eglise, édifice spirituel dont le Christ est le fondement.

Par l'humilité, nous devons nous mettre comme le plancher sous les pieds de tous, en nous tenant nous-mêmes, dans nos appréciations, au-dessous de tous et en supportant tous ceux qui nous entourent.

Par la vigilance et la fermeté, nous devons être la cloison qui ferme notre âme et les âmes des autres au vent du scandale, et la porte qui s'ouvre à Dieu et se ferme au démon.

Par la foi et par la prière, nous serons la fenêtre qui laisse entrer la lumière du ciel et l'air du paradis.

Par la solidité de nos vertus, nous serons les poutres qui, en se soutenant elles-mêmes, soutiennent les autres parties de l'édifice. Parents, êtes-vous vraiment des poutres dans votre maison, poutres assez solides pour soutenir tous les vôtres ?

Par notre union avec tous nos frères, nous serons l'assemblage des combles qui porte le toit d'or de la charité.

3. Avec le chêne on fait des *meubles* riches et

solides qui ornent les appartements et servent à différents usages dans la maison. Chrétiens, nous devons aussi meubler notre âme des différentes vertus qui en sont l'ornement et nous permettent de faire face à tous ses besoins.

4. Enfin le chêne peut être *sculpté* par un artiste et devenir un chef-d'œuvre. Ainsi nos âmes façonnées par l'artiste divin et aussi par le prêtre son remplaçant, peuvent devenir la copie fidèle du Christ Jésus : *Donec formetur in vobis Christus* (Gal., IV, 19).

V. — L'ÉCORCE DU CHÊNE

« Mon écorce employée au tannage des cuirs sert à te préparer de bonnes chaussures. Je suis en cela le symbole des saints, véritables chênes par leur solidité dans la foi et la vertu. Par leur écorce, c'est-à-dire par ce qui paraît de leur vie, par leurs exemples, en t'apprenant à te préserver de la corruption du siècle, ils te fournissent la bonne chaussure que tu dois mettre à tes pieds. »

Les exemples des saints sont comme le tan à mettre sur toute notre conduite pour la préserver de la corruption et l'affermir dans le devoir. Nous nous préparons une bonne chaussure en prenant connaissance de ces exemples, en y réfléchissant et en nous excitant à les imiter. Autrefois, il y avait dans la plupart de nos familles, avec l'Evangile et la Bible, un livre qu'on relisait tous les soirs après la prière : c'était la *Vie des Saints pour tous les jours de l'année.* La *Vie des Saints,* c'est un autre Evangile, car c'est l'Evangile mis en pratique. Pourquoi ces bons livres ont-ils été remplacés dans bien des maisons par des romans plus ou moins édifiants ?

VI. — LES FRUITS DU CHÊNE

« Le sapin et moi, nous sommes les plus grands arbres de la forêt, et cependant le sapin ne produit pour fruit que des pommes de pin, bonnes pour le feu ; de mon côté, je ne donne que des glands, bons à alimenter seulement les porcs et les dindons. En

cela nous donnons une salutaire leçon aux orgueilleux qui veulent s'élever au-dessus des autres et croient faire des merveilles. »

Notre-Seigneur nous avertit bien des fois dans le saint Evangile que celui qui s'élève sera abaissé et que, par conséquent, plus on s'élève par l'orgueil, plus on se prépare de chutes humiliantes : *Dejecisti eos dum allevarentur.* (Ps. LXXII, 18). Il a surtout deux punitions pour les orgueilleux : *Abscondisti hæc a prudentibus et sapientibus et revelasti ea parvulis* (Math., XI, 25), et *Tradidit illos Deus in reprobum sensum ut faciant ea quæ non conveniunt* (Rom., I, 28). L'erreur et l'impudicité, voilà les deux punitions bien représentées par le dindon et le porc. L'orgueilleux ne porte que des fruits de mensonge et de luxure, qui ne sont goûtés que par les sots et les corrompus. Il devient donc pareil au dindon et au porc et il est entouré surtout par ses semblables. Quelle chute ! quelle humiliation ! Voilà bien le grand chêne entouré, recherché seulement par les dindons et les porcs.

74

LE TONNERRE

Voici un prédicateur à la voix puissante. Devant lui les plus grands et les plus forts se sentent bien petits. Ses sermons font trembler les maisons et les hommes : c'est le tonnerre.

I. — La colère de Dieu

« *Pécheurs qui m'entendez et qui méritez mille fois que je vous frappe, craignez, si vous ne vous convertissez pas, que Dieu ne m'envoie sur vous,*

ou qu'il ne se serve de cent autres moyens qui font moins de bruit, mais autant de travail que moi. »

De temps en temps, en effet, le tonnerre tombe sur des personnes et les fait entrer en une seconde dans leur éternité. Le fait est assez rare, mais, pécheurs, il peut parfaitement se produire pour vous : vous pouvez très bien être un jour frappés par la foudre.

Dieu n'a pas que le tonnerre pour vous atteindre : « L'univers tout entier, dit l'auteur du Livre de la Sagesse, combattra avec lui contre les insensés. *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* » (Sap., v, 21). Dieu peut nous punir de nos péchés au moment même où nous les commettons, et nous le mériterions bien. Il le fait rarement, mais il le fait quelquefois d'une façon bien frappante. Autrefois la terre s'entr'ouvrit sous Dathan, Coré et Abiron et les engloutit tout vivants dans un tourbillon de flammes au moment même de leur faute. L'armée du Pharaon fut engloutie en un instant dans la Mer Rouge. Une pluie de soufre et de feu anéantit en quelques minutes les villes coupables de Sodome et de Gomorrhe, ainsi que leurs impudiques habitants. Oza fut frappé de mort au moment même où il levait la main pour soutenir l'arche qu'il ne devait pas toucher. Et combien d'autres exemples on pourrait citer !

Dieu a mille moyens à sa disposition pour punir les méchants s'il le veut. Tous les éléments, toutes les créatures, tous les événements lui obéissent pour cela. Il a le soleil pour les insolations et les éblouissements, la pluie pour les refroidissements mortels ; il a la neige, le froid, l'eau, le feu, les ténèbres, les rochers et les fragments qui s'en détachent, les poisons dans la boisson ou la nourriture, les microbes dans l'air, dans la terre, dans l'eau, sur les objets que nous touchons ; il a les animaux, les pieds du cheval, les cornes du bœuf ou de la vache, les dents du chien, le venin du serpent, le dard de l'abeille ou des guêpes, les piqûres des mouches, ou simple-

ment leurs pattes et leurs ailes pour transporter les microbes infectieux, les rats, la malveillance des autres, les épidémies, les inondations, les tremblements de terre, les mille maladies qui peuvent nous atteindre, les morts subites par suite d'une émotion trop vive, d'une cause interne ou externe, les accidents de toutes sortes en voyage, à la maison ou dans les forêts et les champs, sur les routes.

Partout et à chaque instant, Dieu pourrait nous frapper. Peut-être, pécheurs, vous laissera-t-il le temps de faire pénitence, mais peut-être aussi s'apprête-t-il à vous frapper au milieu de vos désordres. Oh ! prenez donc le moyen le plus sûr en vous tenant toujours prêts.

II. — La voix du tonnerre

« *Pour vous qui vivez dans l'amitié de Dieu, vous n'avez pas à redouter mes coups : s'ils vous atteignaient, ils vous enverraient au ciel. Quand vous m'entendez, je vous redis la puissance et la majesté de Dieu, et combien l'homme est petit et faible devant lui.* »

La foudre, en effet, a des bruits imposants, formidables, qui remplissent les vallées et font retentir les échos des montagnes ; les éclairs éblouissants illuminent en un instant tout un paysage au milieu de la nuit la plus sombre. Là où la foudre éclate, elle a des effets incompréhensibles : tantôt elle déchire, tantôt elle perce, tantôt elle brûle. Elle fond une épée dans un fourreau en laissant celui-ci intact ; elle coupe le fond du chapeau d'un homme sans lui endommager la tête, — je connais celui à qui la chose est arrivée : j'ai vu le chapeau coupé.

Nous voyons par là quelles forces Dieu a mises dans la nature, puisqu'un élément insensible, impalpable, peut produire de semblables effets. Aussi la petite sainte Thérèse aimait les spectacles que donne ce messager de la puissance divine. Un jour, elle fut surprise avec son père par un orage au milieu des champs. Le tonnerre grondait, les éclairs se succé-

daient : « Je me tournais à droite et à gauche, écrit-elle, pour ne rien perdre de ce majestueux spectacle. Je vis la foudre tomber dans un pré voisin. Loin d'en éprouver de la frayeur, j'en fus ravie. Il me semblait que le bon Dieu était tout près de moi. »

III. — Le calme précurseur de l'orage

« *Quelquefois, un calme complet me précède, puis j'éclate tout à coup. Je vous avertis par là, pécheurs, de ne pas vous rassurer à cause de la prospérité passagère dont vous jouissez. C'est cette prospérité même qui vous présage les coups terribles de la vengeance céleste.* »

En effet, la prospérité pour les méchants est souvent le signe le plus redoutable de la colère de Dieu. Quand Dieu veut sauver un pécheur, il le corrige : il agit en sorte que le coupable ne trouve que déception et désenchantement dans la voie du péché. Mais quand il est aigri, exaspéré, il laisse le pécheur prospérer et jouir. Mais attendez la fin. Le malheureux, voyant que son péché n'a pas eu pour lui de suites funestes, va s'enorgueillir, s'endurcir ; il ira jusqu'à se persuader dans son cœur qu'il n'y a pas de Dieu. Il emploiera donc en conséquence tous les moyens pour réussir et arriver à ses fins, et il y arrivera en effet. Mais maintenant, mon Dieu, c'est votre tour ; levez-vous et faites-lui sentir la force de votre bras. Dieu se lève, il frappe et le malheureux est dans l'enfer pour l'éternité.

Voilà où mène la prospérité des méchants. Elle est comme le calme sinistre qui précède quelquefois les grandes tempêtes. Vous avez tous assisté une fois ou l'autre à cette scène de la nature. Tout était calme, la feuille ne remuait point sur les arbres, aucun bruit ne se faisait entendre ; néanmoins les animaux étaient inquiets et s'enfuyaient, de gros nuages noirs roulaient à l'horizon. Tout à coup, un éclair a brillé, le tonnerre a grondé, en même temps qu'un orage épouvantable se déchaînait sur le pays. Voilà l'histoire de la prospérité des méchants.

IV. — L'instrument de la miséricorde divine

« *Je suis quelquefois l'instrument de la justice et de la colère de Dieu, mais je suis bien plus encore celui de sa miséricorde qui menace, qui effraie, pour n'avoir pas à punir. N'abusons pas de cette miséricorde, pour ne pas obliger Dieu à nous frapper.* »

La foudre et l'enfer sont des grands moyens dont Dieu se sert pour faire échapper les pécheurs à sa colère : *Initium sapientiæ timor Domini.* (Ps. cx, 10). Beaucoup d'âmes doivent d'abord être prises par la crainte pour être amenées ensuite à l'amour.

Admirons, bénissons ces inventions de la bonté de Dieu pour nous sauver en quelque sorte malgré nous, et ne les rendons pas inutiles pour nous par notre mauvaise volonté ; car à la fin Dieu se lasse si on abuse de sa miséricorde. « Je vous ai appelés, dit-il, je vous ai tendu les bras et vous m'avez tourné le dos ; mais il viendra un jour où c'est vous qui m'appellerez et où je ferai la sourde oreille. Je rirai de vous au moment de votre mort : *Ego in interitu vestro ridebo.* » (Prov., I, 26).

Craignons qu'une semblable menace ne se réalise pour nous. « *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Aujourd'hui si vous entendez l'appel de Dieu, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Ps. xciv, 8). Les jours du Carême et surtout de la Semaine Sainte sont le temps favorable, les jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* (II Cor., vi, 2). Répondons tous aux avances de la miséricorde de Dieu.

75

Pour le Jeudi Saint

L'HOSTIE

En cet anniversaire du soir où Notre-Seigneur s'immolait lui-même et se donnait pour la première fois à ses Apôtres dans l'hostie, écoutons encore, comme l'an dernier, ce que cette hostie peut et doit nous dire à l'esprit et au cœur ; car tout prêche dans ce sacrement : les *noms*, les *saintes espèces*, la *composition* de l'hostie et sa *réception*.

I. — Les noms

« *Telle que tu me vois, je m'appelle* L'HOSTIE. *Rien que ce mot devrait faire fondre ton cœur de reconnaissance et d'amour. Ce mot te rappelle que c'est moi, Jésus, qui suis l'hostie, c'est-à-dire qui ai voulu me faire la victime du sacrifice offert par moi à Dieu pour toi. Il y a en effet à la messe, par la consécration distincte du pain et du vin, séparation sacramentelle de mon corps et de mon sang, bien qu'ils restent en réalité unis, et cette séparation sacramentelle produit la prolongation réelle de mon immolation au Calvaire pour porter à tous son souvenir et ses fruits. Si tu savais ce que vaut, à la messe, le sacrifice dont je suis le prêtre et la victime !* »

Un Dieu victime et victime pour nous cela est-il possible ? — Oui, l'amour de Jésus est allé jusque là. Il y a mieux encore :

1° Jésus ne s'est immolé et offert qu'une fois pour la rédemption de l'humanité, mais il a trouvé le moyen de prolonger, en quelque sorte, et de rendre présente cette unique immolation partout et jusqu'à la fin des temps pour en appliquer les fruits

à tous les hommes. Ce moyen merveilleux, c'est le saint sacrifice de la messe.

On peut comparer le rôle et l'action de la messe dans l'Eglise à l'action du cœur dans le corps humain. C'est dans le cœur que le sang se renouvelle et c'est le cœur qui l'envoie jusqu'aux extrémités du corps pour entretenir la vie dans tous les membres. C'est à la messe que se renouvellent la mort de Jésus et l'ouverture de son Cœur divin, et c'est à la messe que ce Cœur très aimant envoie dans tous les membres vivants de son Eglise ce sang divin ou mieux sa vertu, pour y entretenir une vie divine. La messe, c'est la rédemption et la vie apportées, offertes à toutes les âmes, et offertes non pas une fois, mais cent fois, mille fois, à toutes les heures, à tous les instants du jour et de la nuit, sur toutes les contrées de la terre, jusqu'à la fin du monde.

Toutes les messes qui se célèbrent chaque jour sont comme les battements du Cœur de Jésus devenu celui de l'Eglise et entretenant par ce moyen la vie de son Eglise. Quelle admirable invention de l'amour de Jésus !

2° La messe est le sacrifice nouveau et perpétuel : *oblatio munda, juge sacrificium,* qui entretient la *nouvelle alliance* entre Dieu et l'humanité : *Sanguis* NOVI TESTAMENTI. C'est l'essence même de la religion, puisque c'est la messe qui *relie* l'humanité à Dieu, qui est le trait d'union, qui maintient entre Dieu et l'homme des relations d'amitié. Le sang des boucs et des génisses immolés dans l'ancienne Loi ne pouvait suffire à apaiser la colère de Dieu excitée par les péchés des hommes. Mais le Fils de Dieu, voyant notre détresse, s'est offert pour faire la volonté de son Père, et la volonté du Père a été que ce Fils prît un corps pour devenir la victime expiatrice des péchés des hommes. Ainsi, malgré ses fautes, l'humanité a été réconciliée avec son Dieu. Le Fils de Dieu lui-même, ayant pris sur lui tous nos péchés et étant devenu l'agneau

immolé pour les expier, a été et est toujours la victime (hostie) offerte pour le sacrifice *propitiatoire.*

3° Non seulement c'est à la messe que sont rétablies les relations amicales entre Dieu et l'homme, mais c'est la messe qui entretient et rend de plus en plus étroites ces relations, car par son immolation perpétuée Jésus rend tous les devoirs à son Père au nom de l'humanité : devoirs d'adoration, de reconnaissance, de supplication. Et nous faisons nôtres tous ces devoirs en nous unissant au divin sacrifice par l'intention et mieux encore par la communion. Nous pouvons faire ainsi monter vers Dieu non pas seulement des adorations, des remerciements et des demandes imparfaits, mais les adorations, les remerciements et les prières d'un Dieu devenus les nôtres.

Oh ! que c'est donc une grande chose que la messe ! Quel cas nous devons en faire, avec quel empressement nous devons y accourir, avec quelle ferveur nous devons y assister ! Comme il avait raison, cet illustre et saint prédicateur, S. Léonard de Port-Maurice, qui disait : « Je voudrais avoir une voix assez puissante pour me faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre. Je monterais sur la plus haute montagne et je crierais. Que crierais-je? Je crierais : CHRÉTIENS, VENEZ A LA MESSE ! » Il ne trouvait rien de mieux à dire.

En se faisant hostie, Jésus dont nous sommes les membres nous apprend à nous faire hosties comme lui en immolant à Dieu notre corps et notre âme, mais d'une immolation qui leur donne une vie plus intense. D'abord faisons de notre corps une victime immolée, mais vivante parce qu'immolée, en le mortifiant pour faire paraître la vie de Jésus en nous : *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (II Cor., IV, 10).

Ensuite, faisons aussi de notre âme un sacrifice à Dieu. Le psalmiste nous apprend comment : *Sacrificium Deo Spiritus contribulatus ; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Un esprit

brisé par le repentir, voilà le sacrifice que Dieu demande : il ne rejette pas un cœur contrit et humilié (Ps. L, 19).

II. — La communion

« *L'action de me manger s'appelle* COMMUNION. *Sais-tu bien, chrétien, tout ce que ce mot doit te dire au cœur ? Communion signifie* UNION AVEC. *Sais-tu avec qui la communion t'unit, quelle est la nature et quels sont les effets de cette union ? La communion t'unit à Jésus, Fils de Dieu fait homme, et par Jésus à l'Eglise universelle, c'est-à-dire à l'Eglise du ciel, de la terre et du purgatoire. Cette union, véritable fusion, est une augmentation de la vie d'amour et de son rayonnement ; et comme l'amour veut l'union, chaque communion est un perfectionnement de notre union avec Jésus et avec toute l'Eglise, une préparation à l'union parfaite dans le ciel.* »

Nous unir à lui pour que nous ne fassions plus qu'un avec lui et que nous arrivions ainsi à partager sa gloire et son bonheur, voilà le but que Dieu s'est proposé en créant l'homme et en envoyant son Fils dans le monde. L'union *parfaite, éternelle* et *sans voiles* de tous ses élus dans le Christ Jésus avec la Trinité pour faire d'eux tous des dieux semblables à lui, voilà ce que veut notre Père qui est aux cieux. C'est ce que demandait Jésus dans sa prière à la Cène où il institua l'Eucharistie : « *Non pro eis rogo tantum, sed et pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in me ; ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me et ego in te, ut et ipsi unum sint. ...Ut sint unum sicut et nos unum sumus. Ego in eis et tu in me : ut sint consummati in unum... ut dilectio qua dilexisti me in ipsis sit.* » (Jo., XVII, 20-26).

Mais pour nous faire monter si haut, nous qui étions descendus si bas, qui par le péché étions aux antipodes de la vie d'amour divin, Dieu a trouvé le moyen convenable. Ce moyen, c'est de nous faire

préparer et mériter l'union parfaite de l'Eglise du ciel par l'union imparfaite et voilée de l'Eglise de la terre et de l'Eglise du purgatoire. Dans ces deux Eglises, il y a déjà communication de la vie divine et union des âmes entre elles en Jésus et par Jésus ; mais c'est une communication et une union en voie de formation, de développement, de perfectionnement ici-bas, et d'achèvement en purgatoire. Dans l'Eglise de la terre, nous composons déjà la vigne que cultive le Père qui est aux cieux, dont Jésus est la tige, le St-Esprit la sève et nous les branches ; mais ces branches ont à se développer et à porter du fruit. Nous composons aussi le corps mystique dont Jésus-Christ est la tête, le St-Esprit l'âme et dont nous sommes les membres ; mais ces membres ont à se façonner et à devenir de plus en plus d'autres Christs jusqu'à ce que le corps soit achevé.

Eh bien ! la communion sacramentelle, qui trouve déjà existante l'union entre le Christ et nous, et entre nous et tous les membres des trois Eglises, l'entretient, la fortifie, la complète. Elle nous fait bénéficier de l'action de toute l'Eglise et fait rayonner notre action sur toute l'Eglise. Voyez quelle efficacité possède une communion bien faite !

L'union avec le Christ dans la communion se fait par mode de nourriture. Or la nourriture se transforme en celui qui la prend, elle devient élément constituant de son être. Dans la communion, ce n'est pas nous qui nous assimilons Jésus, c'est Jésus qui nous assimile à lui, nous fait participer plus parfaitement à sa lumière et à son amour. Devenus branches plus vigoureuses et plus fécondes de la vigne, nous faisons bénéficier de notre vie la vigne tout entière et nous portons des fruits bien plus beaux et plus abondants. Devenus par la communion membres plus actifs du corps du Christ, nous rendons à ce corps de bien plus grands services. Oh ! qui dira les fruits d'une bonne communion pour la gloire de Dieu, la joie des saints du

ciel, le soulagement des âmes du purgatoire et l'aide apportée aux membres de l'Eglise de la terre ?

Par la communion on fait sienne la messe, puisqu'on ne fait plus qu'un avec la victime en la mangeant ; par conséquent tous les fruits de la messe deviennent nôtres.

III. — L'amour du prochain

« *O chrétien, par ma composition et par la manière dont on vient me recevoir, je te rappelle et te prêche bien éloquemment le devoir de l'amour du prochain, le commandement que Jésus appelle son commandement, l'union parfaite avec tous tes frères.* »

L'hostie est composée en effet de multiples grains de froment qui ont été moulus, et dont la farine mélangée ne forme qu'un seul et même pain. Voilà ce que Jésus désire des siens : qu'ils soient uns, que par la charité fraternelle tout soit commun entre eux, qu'ils ne forment qu'une seule famille, un seul corps, une seule vigne dont il est le centre, le trait d'union de tous les éléments. Pour cela il faut que chaque chrétien broie en lui-même l'amour-propre, l'égoïsme qui le fait se replier, se concentrer sur lui-même et s'isoler des autres, et qu'en leur place il mette la charité chrétienne qui fait qu'on est tout à tous et qu'on met tout en commun. Voilà ce que faisaient les premiers chrétiens formés par le Christ, ses apôtres et ses disciples : *Erant illis omnia communia* (Act., IV, 32). Tout était mis en commun parmi eux et en les voyant on ne pouvait s'empêcher de faire cette remarque : « Voyez comme ils s'aiment ! »

Cette leçon des grains de froment broyés et fusionnés en un seul pain est rendue plus sensible encore par la manière dont l'hostie est reçue par les chrétiens. Tous sont appelés à la même table comme les enfants d'une même famille, sans distinction d'âge, de condition, de talent, de vertu, de mérite.

A la table sainte le pauvre coudoie le riche, l'enfant s'agenouille à côté du vieillard, le juste est confondu parmi les pécheurs. Tous vont à la même table, tous reçoivent le même pain : il n'y a ni barrières ni distinctions ; c'est vraiment la famille où tous les enfants sont traités également par le même père et par la même mère.

Comprenons donc les grandes leçons de charité fraternelle que Jésus nous donne dans son sacrement d'amour !

IV. — Le mauvais levain

« Chrétien, je le prêche même par ce que je n'ai pas. Je suis sans levain : j'étais le pain azyme non fermenté et non levé avant d'être Jésus, l'Homme nouveau en qui n'existe pas le levain du péché, la triple concupiscence. Je veux être mangée par toi pour détruire l'effet du mauvais levain que le péché originel a mis en toi. »

Le levain est une substance qui, mise en contact ou mélangée avec d'autres substances, les travaille, les échauffe, les altère, les décompose et les transforme : ainsi un peu de levain dans un pétrin fait fermenter et lever toute la pâte ; un peu de ferment dans le jus du raisin fait fermenter tout un fût. Le ferment dans le raisin produit le vin, le levain dans la pâte produit le pain.

Il y a deux sortes de ferments ou levains : l'un qui gâte et corrompt les substances auxquelles il est mélangé, l'autre qui les améliore et les transforme.

Dans l'ordre moral, on appelle *levain* de petites causes qui amènent de grandes transformations dans l'homme ou dans la masse des hommes. Ainsi, depuis le péché d'Adam, nous héritons tous du levain du péché : la triple concupiscence, qui peut gâter l'homme tout entier, rendre mauvaises toutes ses actions. Les mauvaises doctrines, la mauvaise presse, les mauvais exemples, les scandales, jouent le même rôle dans la société. Ils font fermenter les passions mauvaises et répandent la corruption au loin et au

large. *Modicum fermentum totam massam corrumpit* (1 Cor., v, 6). Un seul enfant gâté corrompt toute une classe ; un seul homme méchant, impie et libertin, peut perdre toute une paroisse. Luther et Calvin ont été le levain qui a infecté des millions d'âmes enlevées à l'Eglise catholique.

Notre-Seigneur n'a eu le levain ni de la concupiscence ni du péché. Il est au contraire la Vérité et la Sagesse infinies qui, répandues comme un levain dans les âmes sous l'écorce de la parole humaine ou sous les voiles des espèces eucharistiques, doivent réparer les effets du mauvais levain ou nous en préserver. Et les bons chrétiens que transforme le levain divin sont à leur tour le bon levain pour ceux qui les entourent.

Oh ! nourrissons donc notre âme du double levain qu'apporte Jésus : du levain de sa divine parole et du pain azyme de l'hostie, c'est-à-dire du corps de Jésus si saint et si pur, pour nous préserver de la corruption du siècle et être le salut de ceux qui vivent avec nous !

Le pain azyme ne demandant pas de préparation, est vite confectionné : c'est le pain du voyageur qui ne peut s'accorder que de courtes haltes le long de sa route pour apprêter et prendre sa nourriture. C'est le pain dont se munirent les Hébreux pour partir le lendemain matin de la terre d'Egypte où ils avaient enduré une si rude servitude. Le pain azyme de l'Eucharistie est aussi le pain qui convient aux hommes sur la terre, puisqu'ils y sont des voyageurs perpétuels et qu'ils doivent s'arracher à la servitude du péché et se remettre en route ou continuer leur route vers la Terre promise du paradis.

Comprenons toutes ces leçons de l'hostie et faisons-en notre profit ; ayons une plus grande idée des bienfaits qui nous sont offerts dans l'Eucharistie, pour en être plus reconnaissants à Jésus.

76

Pour le Vendredi Saint

JÉSUS EN CROIX

Voici le prédicateur le plus éloquent et qui parle le mieux aux yeux et au cœur : le Christ en croix. Demandons-lui de parler à notre âme en cet anniversaire du jour où il a commencé sa prédication pour la continuer jusqu'à la fin des siècles.

I. — Le fruit de vie

« *Mon enfant, sais-tu ce que je suis et ce que je fais sur cette croix ? J'y suis le nouvel Adam venu du ciel pour réparer le mal fait par le premier. Celui-ci a été perdu par le fruit de l'arbre dont l'accès lui était interdit. Voici* L'ARBRE DE VIE, *la croix, sur lequel tu peux cueillir le fruit divin qui donne la vie éternelle.* »

Que le plan des miséricordes de Dieu à notre égard est admirable ! Il a voulu pour nous sauver prendre le contre-pied de ce qui avait causé notre déchéance. Il a voulu par là humilier davantage le démon son ennemi et nous mieux montrer son amour. Le démon s'était servi d'Eve pour faire tomber Adam ; Dieu nous a donné la nouvelle Eve, Marie, qui, au lieu de nous présenter le fruit défendu, nous a donné le fruit béni de ses entrailles, Jésus notre Sauveur. Le démon avait donné la mort aux corps et aux âmes par le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; Dieu a voulu qu'un nouvel arbre fût dressé, l'arbre de la croix, sur lequel a été suspendu le fruit divin qu'il faut cueillir et manger pour retrouver et conserver la vie surnaturelle, prélude de la vie éternelle.

De cet arbre nous avons, chrétiens, dans toutes nos maisons l'image aimée et vénérée, mise à la place d'honneur. Devant elle nous pouvons par la méditation, la contemplation de Jésus crucifié, cueil-

lir le fruit pendu à l'arbre de la croix et en nourrir notre âme. Mais nous n'avons pas seulement l'image : au saint sacrifice de la messe, nous avons le fruit cueilli par notre sainte Mère l'Eglise et offert à tous ceux qui veulent s'en nourrir par la communion. Chrétiens, cueillons et mangeons donc ce fruit divin qui répare dans notre âme tout le mal qui lui a été fait par le fruit défendu. *Ut qui in ligno vincebat in ligno quoque vinceretur.*

II. — La sauvegarde contre la colère divine

« *Sur cette croix je suis immolé, abreuvé de souffrances et de douleurs pour être puni à ta place et t'obtenir le pardon. Je suis vraiment le* PARATONNERRE *qui reçois les coups de la foudre pour qu'ils ne tombent pas sur ta tête. Sur ma croix je suis en effet élevé entre le ciel et la terre, entre mon Père et toi, pour que les coups de la vengeance céleste ne puissent pas arriver jusqu'à toi.* »

Depuis que le monde existe et tant qu'il existera, les péchés des hommes ont mérité et mériteront de terribles châtiments.

D'abord ils sont innombrables : ils se commettent chaque jour par millions, par milliards ; ils sont l'offense d'une majesté et d'une bonté infinies ; ils s'attaquent à toutes les perfections de Dieu et sont la violation de tous ses préceptes ; ils renferment toutes les méchancetés et toute la malice possibles.

On ne peut même pas les énumérer tous : incrédulité, impiété, sacrilèges, blasphèmes, parjures, guerre à Dieu, à son Christ, à son Eglise, à ses saints, profanation abominable des saints jours et des sacrements, égoïsme, dureté, malveillance, cruauté, barbarie à l'égard du prochain, accaparement et avidité incroyable des riches, rancunes, haines, jalousies, vengeance des petits et des pauvres, impudicités, injustices de toutes sortes, etc., etc.

Et tous ces péchés sont noire ingratitude, révolte téméraire contre le Tout-Puissant, mépris formel, expulsion de Dieu, renouvellement du déicide, sup-

pression voulue, quoique non réalisée, de Dieu et destruction de ses plans d'amour.

Quels sont les coupables ? Assurément on les trouve parmi ceux qui ont reçu moins de grâces de Dieu : parmi les païens, les hérétiques, les schismatiques ; mais, hélas ! on les trouve aussi et plus mauvais encore, bien souvent, parmi les enfants gâtés de la Providence, parmi ceux qui depuis leur naissance ont reçu des grâces qui auraient suffi pour sauver des milliers d'infidèles. On les trouve parmi les chrétiens instruits, jusque dans les cloîtres et sur les marches de l'autel. Et ce sont eux qui deviennent des renégats, des apostats, des traîtres qui ne se contentent pas, comme Judas, de se faire payer pour livrer Jésus, mais qui paient eux-mêmes les ennemis de Dieu, de l'Eglise et des âmes pour accomplir leur abominable besogne. Ils le font en entretenant la mauvaise presse, les mauvais théâtres, les mauvais cinémas, les dancings, etc. Et quelquefois ils concourent eux-mêmes à ces œuvres perverses.

Et votre soleil, ô mon Dieu, éclaire toutes ces horreurs et vous envoyez encore votre rosée et votre pluie sur les coupables ! Assurément tant de méchanceté et tant de fautes ne peuvent pas rester impunies, car Dieu n'est pas seulement bon, il est juste aussi. Il envoie donc sa foudre pour punir les méchants ; mais, ô merveille de bonté, c'est son Fils lui-même, l'offensé lui aussi, qui reçoit en sa personne, sur la croix et dans sa Passion, les coups de la foudre divine ; et les coupables, s'ils veulent se repentir et revenir à Dieu, sont épargnés et pardonnés ! Qui dira, ô mon Dieu, toute l'étendue de votre bonté et de votre miséricorde ? O Jésus, merci !

III. — La source de vie

« *O homme, sur ma croix je ne suis pas seulement le paratonnerre recevant les coups de la foudre mérités par toi, je suis aussi la* SOURCE ABONDANTE *d'où coule mon sang divin pour laver, vivifier, abreuver les âmes et leur préparer plus abon-*

dante leur participation à ma vie divine dans le ciel. Mon Cœur ne sera plus seulement mon Cœur à moi, mais il sera celui de tout mon corps mystique, et c'est lui qui enverra avec mon sang la force et la vie à tous les membres. »

Qui dira tous les bienfaits que nous recevons du sang divin de Jésus ? Qui dira son efficacité toute-puissante, sa vertu purifiante et vivifiante dans les âmes ? C'est ce sang divin qui les lave au baptême et au tribunal de la pénitence, qui les abreuve à la communion, dont la vertu se fait sentir à chaque messe, dans toute l'Eglise et dans tous ses membres, comme le sang que le cœur envoie par chacun de ses battements entretient la vie dans tout le corps.

Ce sang, sur la croix, coule par cinq plaies béantes, ouvertes par les clous et par la lance ; il coule aussi par toutes les déchirures faites par la flagellation, le couronnement d'épines et la sueur du Jardin des Oliviers, et il arrive jusqu'à nous par les différents canaux de la grâce.

Le sang de Jésus est donc vraiment « le fleuve impétueux qui réjouit la cité de Dieu » (Ps. XLV, 5), qui maintient la verdure et la fraîcheur sur ses rives.

IV. — Le trône de notre roi

« ***On m'a mis sur la croix pour me supprimer,*** *mais la croix est devenue le* TRÔNE *d'où je règne sur tout l'univers. Sois, toi aussi, le sujet fidèle, le disciple du Dieu crucifié.* »

Pour un autre que Jésus, la suspension et la mort sur un gibet auraient marqué sa disparition et sa fin. Mais pour Jésus, son apparente défaite fut sa grande victoire.

Les miracles qui se produisent à sa mort, le soleil voilé, la terre secouée par un tremblement universel, des morts ressuscités, le voile du Temple déchiré du haut en bas, proclament bien haut sa divinité et font dire au centurion qui a présidé à l'exécution : « Vraiment celui-là était le Fils de Dieu. »

Par sa mort Jésus a vaincu le monde et foulé aux pieds ses biens, ses plaisirs, ses honneurs ; il a mis ses ennemis dans l'impuissance de lui nuire ; au contraire, c'est lui qui désormais a dans les mains la verge de fer pour les châtier.

Et il a établi son règne sur les âmes de bonne volonté. Désormais c'est le Dieu crucifié du Calvaire qui sera vraiment leur roi. Elles se soumettront à lui, lui obéiront, le suivront, lui sacrifieront leurs biens, leurs personnes, leur vie, et son règne n'aura pas de fin. Le passé pour cela nous garantit l'avenir. Reconnaissons donc, nous aussi, pour notre Roi le Dieu crucifié du Calvaire.

77

LA HACHE

Quand vous passez à côté des forêts, vous entendez quelquefois notre prédicateur de ce soir. L'écho des bois répète ses syllabes sonores. Ce prédicateur, c'est la hache maniée par le bûcheron pour abattre les arbres.

I. — L'ŒUVRE DE LA MORT

« *Quand tu entends mes coups redoublés frapper au pied d'un grand arbre pour l'abattre, pense aux coups réitérés que donne sur ta pauvre carcasse humaine le bûcheron impitoyable et infatigable qui s'appelle la mort.* »

Ce sermon, ô chrétien, tu l'as entendu dans l'Evangile. C'est S. Jean-Baptiste qui l'adressait aux pharisiens : « *Jam securis ad radicem arboris posita est.* La cognée est déjà à la racine de l'arbre. » (Math., III, 10). L'as-tu assez compris, assez retenu ?

La hache sert à abattre les arbres. Ordinairement ce n'est pas le premier coup qui les renverse.

Mais le premier coup comme le dernier concourt à les jeter à terre, chacun d'eux fait sa part de travail.

Pour les arbres petits, ou de peu de densité comme le sureau, peu de coups suffisent. Mais pour les arbres gros et denses comme les vieux chênes, il faut des coups multipliés. Eh bien ! m. f., c'est nous qui sommes les arbres de toutes sortes que le terrible bûcheron, la mort, travaille sans cesse à renverser. Nous l'oublions trop. Pour nous rassurer, nous nous représentons la mort dans un lointain vague, indéfini : là-bas, encore bien loin. Quelle dangereuse illusion ! La mort n'est pas là-bas, elle est ici ; elle fait avec acharnement son travail, sans s'arrêter jamais.

En effet, depuis le premier instant de notre existence, elle s'attaque continuellement à notre frêle organisme. Dans la lumière qui nous éclaire, dans l'air que nous respirons, dans la nourriture que nous prenons, dans les vêtements qui nous couvrent, dans les divers éléments qui composent notre corps, dans l'activité même de nos organes, il y a pour notre pauvre corps des causes de fatigue, d'altération, de décomposition. Ce travail se fait toutes les minutes, toutes les secondes, et si nous ne le combattions pas sans cesse par la respiration, la nourriture, la boisson, le repos, le mouvement, et quelquefois même par les remèdes et les opérations chirurgicales, il serait vite achevé.

La faim, la soif, la fatigue, le sommeil, les malaises, les maladies nous avertissent de ce travail et nous crient : « O homme, sens donc ton délabrement, et constate les coups incessants de la mort qui te minent. Tu as beau résister par tous les moyens à ce travail : bientôt tu tomberas. »

A quel point précis en est à ce moment le travail de notre abattage par la mort ? Peut-être à la moitié, aux trois quarts, au quatre-vingt-dix-neuf centième.

Habituellement on se fait de grandes illusions à

ce sujet. Souvent on est bien rassuré, et cependant l'arbre de la chétive personne humaine ne tient plus debout que par quelques fibres qui vont être brisées : et l'on est sans inquiétude. C'est même la règle ordinaire : on ne s'aperçoit pas que la mort est proche. Presque tous les vieillards et tous les malades se font illusion ; ils ne se croient nullement en danger quand ils n'ont plus que de courts instants à vivre.

Dangereuse illusion dont il faut bien se défier et dont il faut prier un ami véritable de nous défendre ! Et défendons-en nous-mêmes les autres. Il est bon de savoir qu'on va mourir, non pas pour s'abandonner au désespoir, mais pour se préparer mieux et pour retirer tout le fruit possible de ce dernier et dur sacrifice, car la mort est à la fois l'instant décisif et l'action qui, bien faite, peut être plus méritoire que la vie tout entière et produire un fruit immense pour soi et pour les autres.

M. f., souvenons-nous bien de ce premier sermon de la hache. Souvenons-nous que vivre c'est mourir continuellement, c'est nous en aller semant un à un les lambeaux, les parcelles de notre vie. Au dernier moment, nous ne ferons que finir de mourir. Pensons souvent à la mort qui, avec sa cognée tranchante, fait voler au loin les copeaux de notre pauvre existence ici-bas, et faisons de ces copeaux, par l'amour de Dieu, des semences de vie éternelle.

II. — Où tombe l'arbre

« *Pendant que je frappe au pied d'un arbre, celui-ci oscille à gauche, à droite, au nord, au midi ; mais quand vient le dernier coup, l'arbre tombe du côté où il penche, et là où il tombe il reste. O homme, voilà la condition de ton âme. Pendant ta vie. par tes affections, par ton amour dominant, tu oscilles, toi aussi, entre le bien et le mal, entre Dieu et la créature. Mais quand la mort frappera son dernier coup, tu tomberas du côté où tu seras penché, et où tu tomberas tu resteras.*

Y penses-tu ? Si ceciderit lignum ad Austrum aut ad Aquilonem, ibi erit. » (Eccl., XI, 3).

1. Notre âme s'en va du côté où la portent ses affections dominantes. « Notre amour, dit S. Augustin, est comme notre poids. C'est lui qui nous porte partout où nous allons. » Cela se vérifiera surtout au moment de la mort.

De quel côté sommes-nous penchés ? Hélas ! bien rares sont les âmes privilégiées qui sont et restent toujours tournées uniquement vers Dieu. Le plus grand nombre se détournent une fois ou l'autre de lui par le péché mortel. Quelques saints et saintes ont conservé l'innocence baptismale, v. g. la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le saint Curé d'Ars, et encore ils n'ont pas été sans quelque faute vénielle qui leur aurait valu le purgatoire.

Mais la plupart des hommes oscillent, c'est-à-dire qu'ils sont, au moins de temps en temps, ou une fois ou l'autre, tournés vers l'enfer. Pour beaucoup la vie n'est qu'une suite de rechutes et de relèvements. Il y en a même, hélas ! et beaucoup plus qu'on ne croit, qui sont continuellement penchés vers l'enfer, v. g. les chrétiens non pratiquants et aussi les pratiquants qui vivent dans l'habitude du sacrilège.

De quel côté tomberont toutes ces âmes ?

Pour ceux qui vivent saintement, ordinairement la mort est l'écho de la vie : si la vie dit : *Bien*, la mort dit : *Ciel*. Mais cependant les grands saints eux-mêmes peuvent tomber et se perdre. S. Augustin nous dit qu'il a vu tomber les cèdres du Liban, c'est-à-dire qu'il a vu des saints qui avaient étonné le monde par leurs vertus et par leurs miracles, finir misérablement. De sorte que les saints eux-mêmes doivent faire leur salut avec crainte et tremblement.

Pour deviner de quel côté tombent les différentes catégories de pécheurs, reportons-nous à ces paroles ; « Du côté où l'arbre penche il tombe. » Donc ceux qui pèchent rarement ont beaucoup de

chances de se sauver, avec cependant quelques risques de se damner. Ceux qui pèchent souvent courent grand risque. Et ceux qui vivent habituellement dans le péché n'ont humainement parlant que bien peu de chances de se sauver ; mais cependant tant qu'ils sont sur la terre ils ne doivent pas désespérer : la miséricorde de Dieu est si grande !

2. Où l'arbre tombe il reste. Voilà la parole qui doit remplir de joie les justes, de terreur les méchants. De l'autre côté de la mort c'est l'éternité : éternité de bonheur pour les bons ; éternité de châtiment pour les méchants.

Que signifie ce mot *éternité ?* Il est impossible avec le langage humain d'en exprimer une idée assez exacte.

Supposez autant de myriades de siècles qu'il y a de grains de sable sur les rivages, de gouttelettes d'eau dans les océans, de brins d'herbe dans les prairies, de graines sur les plantes, de spores dans les champignons, de feuilles sur les arbres, de poils sur les animaux, de plumes sur les oiseaux, de microbes dans les airs et dans les eaux ; autant de myriades de siècles qu'il faudrait de grains de poussière pour remplir tous les espaces jusqu'au delà de la dernière des étoiles ; supposez un ange occupé pendant des milliards de siècles à multiplier par lui-même une fois chaque seconde le total de ces myriades de siècles, puis successivement chaque produit obtenu par lui-même ; cette durée inimaginable, incommensurable, serait-elle l'éternité ? Non, elle ne serait pas même par rapport à l'éternité ce qu'est une seconde par rapport à des milliards de siècles.

Allons, mon frère, ma sœur, est-ce sensé, est-ce raisonnable, pour quelques minutes que nous passons sur cette terre, de risquer une éternité ?

III. — Le renoncement

« *C'est moi qui commence le travail sur le bois, avant le travail du charpentier, du menuisier, de*

l'ébéniste ou du sculpteur. De même, chrétiens, si vous voulez façonner votre âme à l'image du Christ Jésus, si vous voulez bâtir en vous le temple spirituel des vertus surnaturelles, pour ne pas mettre la charrue devant les bœufs, il faut commencer par jeter à terre le vieil homme qui est en vous, couper les racines qu'il plonge dans la terre. En d'autres termes, il faut commencer par mettre en pratique la recommandation du Maître : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce soi-même. » (Math., XVI, 24). *C'est l'abc du christianisme. »*

C'est en effet par là qu'il faut commencer si l'on veut arriver à pratiquer parfaitement le précepte qui résume toute la loi nouvelle : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de *tout* votre cœur. » Il faut d'abord abattre l'arbre de la vanité, de l'orgueil, qui élève vers les nues sa tige avec ses branches feuillues et fleuries ; il faut le jeter à terre, le mettre sous les pieds ; il faut couper les racines des attaches terrestres, couper surtout les racines de l'amour-propre qui ne laisse pas la place à l'amour de Dieu.

Pour ce travail, il faut assurément se servir de la hache, cela veut dire qu'il faut d'abord frapper de gros coups, car il en coûte pour se vaincre, pour se renoncer soi-même et rompre avec ses attaches. Mais il ne faut pas s'effrayer. À la suite de Jésus, il n'y a que le premier pas qui coûte. L'amour rend ensuite faciles et agréables tous les sacrifices

On oublie trop cette nécessité absolue du renoncement et du détachement pour la vie chrétienne. Impossible cependant d'être vraiment disciple de Jésus sans cela. Le grand commandement qui renferme tous les autres est celui de l'amour de Dieu. Or, quand le cœur est rempli de l'amour de soi-même et des créatures, on ne peut pas y faire régner en même temps l'amour de Dieu.

Pour pouvoir dire qu'on aime le bon Dieu de *tout* son cœur, il faut avoir au moins le renoncement *affectif*, c'est-à-dire le détachement de cœur de tout ce qui n'est pas Dieu. Que de coups de hache il y a

encore à donner dans presque toutes les âmes, avant qu'on puisse dire que les cœurs sont libres pour être à Dieu !

Pour arriver au détachement affectif nécessaire, le coup de hache le plus efficace est le détachement *effectif* conseillé par Jésus. C'est ce détachement qu'on s'engage à pratiquer dans la vie religieuse par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Par là on renonce effectivement aux richesses, aux plaisirs de la chair, à sa volonté propre. Heureuses les âmes qui ont le courage de donner ce coup de hache libérateur ! Il leur est bien plus facile d'arriver à la perfection de l'amour de Dieu, car elles ont le cœur libre ; elles se délivrent aussi par là de bien des soucis et de bien des souffrances que produit l'attache aux créatures.

Si on ne se sent pas le courage de donner le coup de hache du détachement effectif des biens et des plaisirs dont il pourrait être permis de jouir, il faut au moins donner ce coup de hache pour briser les attaches au péché et aux occasions du péché. Ceci est absolument nécessaire au salut.

C'est dur quelquefois, parce que le mal a poussé de grosses et profondes racines, mais il le faut. Jeunes gens qui entretenez des affections dangereuses, des fréquentations, des relations coupables, frappez de grands coups : il ne faut plus une seule démarche. plus un seul regard, plus une seule parole, et même plus une seule pensée volontaire.

Riches intéressés qui avez eu les doigts crochus pour entasser les billets bleus qui serviraient à vous mieux rôtir en enfer, voleurs qui retenez le bien d'autrui, ayez le courage de donner le coup de hache à la porte de votre coffre-fort pour en faire sortir ce qui n'y devrait pas être !

Pécheurs prisonniers du péché et des mauvaises habitudes, prenez la hache et brisez les portes de votre prison. Libérez votre cœur par le détachement de tout ce qu'il ne vous est pas permis d'aimer !

78

LES MOUCHES

Voici un prédicateur dont la voix n'est qu'un léger bourdonnement, un faible bruissement d'ailes. C'est un insecte parfois bien ennuyeux et même dangereux : la mouche. Elle nous parle plus souvent que nous ne le désirerions. Ecoutons-la au moins quelquefois.

I. — Les mouches de l'esprit

« *Nous sommes bien impertinentes, bien fatigantes, c'est vrai ; mais il te voltige par la tête, ô homme, d'autres mouches qu'il t'importe plus de chasser que nous : ce sont les distractions quand tu es avec le bon Dieu, les aiguillons de la triple concupiscence qui te piquent au cœur, et les essaims de démons qui s'agitent autour de toi.* »

La tête humaine n'est pas un appartement fermé : les mouches y entrent ou y naissent, et nous avons sans cesse à nous défendre d'elles.

1. Ce sont d'abord les mouches des distractions dans nos exercices de piété. Nous ne pouvons nous en défendre que difficilement et imparfaitement. Cela tient à bien des causes.

C'est d'abord parce que nous ne voyons pas Dieu, ni les choses spirituelles ; nous ne pouvons pas nous en faire des images sensibles qui retiendraient notre attention.

Nous n'aimons pas assez le bon Dieu et nous aimons trop les créatures, de sorte que, instinctivement, notre pensée retourne à ce qui tient une grande place dans notre cœur.

Les choses extérieures, frappant nos sens, attirent forcément l'attention de notre esprit.

L'imagination, la folle du logis, est essentiellement vagabonde et voyage de tous côtés.

Il est donc inévitable que nous ayons des distractions quand nous nous occupons de choses spirituelles. Seuls les très grands saints en sont arrivés à être à peu près continuellement unis à Dieu. Ainsi la petite sainte Thérèse nous déclare que depuis l'âge de trois ans elle n'a pas passé plus de trois minutes sans penser à Dieu.

Les distractions complètement involontaires en elles-mêmes et dans leurs causes, ne sont pas coupables. Cependant nous devons nous les reprocher et nous en humilier, car elles sont une irrévérence envers Dieu et elles sont une preuve de l'imperfection de notre amour pour Dieu.

On doit donc prendre toutes les précautions possibles pour les éviter, et les chasser aussitôt qu'on s'en aperçoit. Avec ces deux conditions, une prière, même faite avec beaucoup de distractions, est méritoire et agréable à Dieu.

2. Autres mouches : les petites passions avec leurs aiguillons de la triple concupiscence qui est en nous, ainsi que le monde bruyant et séduisant qui éveille ces passions. Voilà des insectes qui viennent à tout moment bourdonner aux oreilles de notre âme et qui risquent de nous piquer, ou au moins nous ennuient par les chatouillements de toutes sortes de tentations. Prenons contre eux la moustiquaire de la vigilance.

3. Enfin les plus mauvaises mouches, ce sont les démons. Ils sont légion. Partout et à tout moment ils cherchent à pénétrer dans notre âme pour nous empêcher d'être avec Dieu.

II. — Le danger des mouches

« *Nous ne sommes pas seulement impertinentes et ennuyeuses, nous sommes aussi dangereuses, car nous pouvons porter partout des germes de maladie et de mort. Chrétien, il en est de même des mouches que tu laisses voltiger dans ta tête ou qui s'y introduisent à ton insu, elles peuvent faire beaucoup de mal à ton âme.* »

Effectivement les mouches qui nous environnent sont un danger pour nous. Elles se sont posées partout, sur la pourriture, sur les cadavres, sur les malades, sur les décompositions de toutes sortes ; elles se sont nourries d'infection, après quoi elles peuvent porter partout le bacille de toutes sortes de maladies.

Ainsi en est-il des trois sortes de mouches qui passent par notre cerveau : nos sens, notre imagination, nos affections. Le monde et le démon peuvent faire entrer dans notre âme des images, des idées, des pensées qui sont des germes de corruption et de mort.

Ne nous amusons pas avec ces mouches-là ; chassons-les ou écrasons-les bien vite.

III. — Le préservatif contre les mouches

« *Trois choses empêchent notre action : une clôture parfaite, la nuit et la froidure. Voilà aussi, chrétien, ce qui peut te mettre à l'abri des mouches dangereuses pour ton âme.* »

1. *Une clôture étanche.* Dans les appartements toujours fermés, les mouches n'entrent et ne se propagent guère. De même si une âme reste habituellement fermée par le recueillement et l'union continuelle avec Dieu, par la modestie du regard, par la vigilance sur tous ses sens, elle aura beaucoup moins de distractions et de tentations venant du dehors.

2. *La nuit* aussi calme les mouches, car la nuit nous cache à elles. On se cache aussi aux mauvaises mouches extérieures de l'âme par l'isolement, la retraite, la fuite du monde.

Mais il y a les mauvais moustiques qui piquent la nuit comme le jour et même plus la nuit que le jour. Ces moustiques, ce sont les démons et les mauvaises passions qui ne dorment jamais, qui se démènent surtout à la faveur des ténèbres, qui font sentir aux âmes de bonne volonté l'aiguillon de la chair, de l'impureté.

Contre ces mouches il faut se cacher dans la moustiquaire de l'humilité et de la prière, pour que Jésus nous cache dans son cœur à l'abri de toute piqûre.

3. Ce qui garantit le mieux des mouches, c'est le grand froid. De même, si nous voulons éviter les piqûres des mouches de l'âme, il faut que nous devenions de glace pour tout ce qui n'est pas Dieu, être tellement de glace que ce soit en nous le froid de la mort pour les créatures.

L'homme complètement détaché de tout éprouve bien moins de peine à se recueillir et donne bien moins de prise à la tentation.

IV. — Eviter l'ordure

« *Nous volons par essaims à la pourriture et à l'ordure pour nous en repaître. O hommes, vous nous trouvez bien folles et bien sales. Alors pourquoi nous imitez-vous et même faites-vous pire ?* »

Combien d'hommes et de femmes sont mouches pour courir à l'ordure ! Chaque matin paraissent des journaux, des romans, des feuilletons, véritable pourriture par leur obscénité, déjections de cœurs corrompus ; et ces productions honteuses trouvent des millions d'acheteurs et de lecteurs. S'il y a dans un journal quelque fait-divers plus scabreux, c'est par là qu'on en commence la lecture.

Si aux assises se déroule un procès scandaleux où s'étale l'immoralité, les salles où se tiennent les séances sont trop petites pour contenir les curieux.

Si dans un théâtre on joue une pièce grivoise, ordurière, on s'en délecte et on applaudit. Si dans un cinéma on montre un film plus déshabillé, il y a grosse recette.

Si dans certaines maisons il y a des jeunes filles pas trop sévères qui ne se respectent guère et ne se font guère respecter, ces maisons sont achalandées.

Pauvre humanité ! quels instincts corrompus tu portes en toi-même, au point de te rabaisser au-dessous des mouches dégoûtantes ! Comme tout

homme a besoin de lutter et de se vaincre pour ne pas se laisser entraîner !

V. — LA PUISSANCE DES MOUCHES

« *Nous ne sommes que de tout petits insectes qu'on écrase du bout du doigt, et cependant nous mettons dans une rage impuissante et nous faisons fuir de gros animaux. Ainsi Dieu aime à se servir des petits, des humbles et des faibles pour confondre, anéantir les grands et les puissants, pour apprendre à toute grandeur à s'humilier devant lui et à toute grandeur créée à reconnaître sa faiblesse et son impuissance.* »

C'est ainsi que jadis, par la main de la petite bergère de Domremy, Dieu mit en déroute les armées et anéantit en France la domination de l'Anglais orgueilleux.

C'est ainsi que par le moyen d'une seule mouche porteuse du bacille d'une maladie mortelle, ou par tout autre moyen en apparence nul, il peut faire disparaître du milieu des hommes l'impie triomphant devant qui tous s'inclinaient et tremblaient. « Je l'ai vu, dit le Psalmiste, élevé comme le cèdre du Liban ; je n'ai fait que passer et déjà il n'était plus. » (Ps. XXXVI, 35). « *Stupa collecta synagoga peccantium et consummatio illorum flamma ignis.* Les assemblées des pécheurs sont comme un tas d'étoupes : qu'une étincelle y tombe, voilà une forte flambée et tout a disparu. » (Eccli., XXI, 10).

Pauvres grandeurs et pauvres puissances humaines, de combien de milliers de tout petits moyens Dieu dispose pour vous supprimer en quelques instants ! Comme il lui serait facile de nous faire disparaître, nous aussi, après chacune de nos fautes ! Soyons donc plus humbles et ne le bravons pas.

VI. — LA CAPTURE DES MOUCHES

« *On nous prend avec du miel et du sucre, non avec du vinaigre. Les âmes nous ressemblent sous ce rapport. On ne les prend pas avec des reproches*

aigres, des corrections brutales et emportées, des discussions où on les humilie, des menaces avec lesquelles on croit les écraser. Il n'y a qu'un bon moyen pour les prendre sûrement : c'est L'AMOUR. *Il faut leur montrer qu'on les aime véritablement et le leur prouver non par des paroles seulement, mais par des actes, c'est-à-dire par la bonté, la patience et un dévouement inaltérable.* »

Avis donc à tous ceux qui ont des pécheurs à ramener, à tous ceux qui ont des cœurs d'apôtres et qui veulent convertir et sauver des âmes ! Il est bon d'employer un peu le raisonnement, l'exposition convaincante de la vérité. Mais ce qui éclaire et convainc mieux que tous les discours, c'est ce que Notre-Seigneur laissait entendre quand il disait : « La marque à laquelle on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. » (Jo., XIII, 35). C'est à cette marque surtout que les infidèles, les hérétiques doivent reconnaître la véritable Eglise et ses Apôtres : si on y enseigne et surtout si on y pratique la charité fraternelle. C'est ce qu'on disait avec admiration des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! »

Un prêtre vieilli dans le ministère disait : « J'ai vu revenir facilement les pécheurs égarés et éloignés depuis longtemps ; mais pour les ramener je n'ai employé qu'un moyen : l'amour. » Parents, si l'amour transpirait toujours dans vos corrections et si chez vous la colère ne se manifestait que comme servante de l'amour, combien vos corrections seraient plus profitables !

79

LE NEZ

Notre prédicateur d'aujourd'hui n'a pas l'usage de la parole ; il donne parfois seulement un vilain accent à la voix : c'est le nez.

I. — La respiration spirituelle

« *C'est moi, ô homme, qui te fais vivre, car c'est par moi que tu respires. Par la respiration tu expires et tu aspires : tu expires de tes poumons l'air vicié, et tu aspires l'air pur et vivifiant. C'est là le symbole de la respiration spirituelle qui est la prière, respiration nécessaire par laquelle tu expires devant Dieu tes misères et tu aspires ses bontés et sa miséricorde ; tu exhales devant lui tes adorations et tes hommages et tu appelles, tu attires son pardon et son secours.* »

La respiration est vraiment un des symboles les plus exacts de la prière. Celle-ci est en effet comme la respiration continuelle et nécessaire de l'Eglise et de ses membres. Je dis intentionnellement : « de l'Eglise et de ses membres, » car il n'y a pas de vie surnaturelle isolée, séparée. Il n'y a que la vie du corps mystique de l'Eglise, et des membres vivant de la vie de l'Eglise par le Christ et le Saint-Esprit qui en sont la tête invisible et l'âme.

Pour vivre, l'Eglise, corps du Christ, doit être en rapport et sous l'action continuelle de Dieu de qui lui vient tout ce qui est nécessaire à son existence, à sa conservation et à son action. Elle doit pour cela aspirer en quelque sorte un air venant du ciel et lancer vers le ciel ses appels, ses adorations et sa reconnaissance.

C'est ce qu'elle fait par la prière publique, en particulier par le saint office qu'elle fait réciter continuellement à ses religieux et à ses prêtres et

par les offices publics auxquels elle convie les fidèles. Elle le fait mieux encore par son chef, présent comme Dieu-Homme au ciel et dans l'Eucharistie et qui est toujours vivant pour intercéder pour nous, de sorte que c'est lui surtout qui respire continuellement, c'est-à-dire qui prie pour son corps mystique déjà constitué ou à compléter.

Mais de même que dans le corps les membres, tout en profitant de la respiration qui se fait par la tête, ont néanmoins leur respiration particulière, de même les fidèles, tout en participant à la prière du Christ leur tête, doivent avoir aussi leur respiration propre, à savoir, leur prière privée et individuelle.

Cette respiration de l'Eglise, de son chef et de ses membres, est absolument nécessaire, comme la respiration pour le corps. Elle ne s'arrêtera jamais dans l'Eglise qui est indéfectible ; l'Eglise priera toujours.

Mais les membres individuels peuvent cesser de prier, alors ils deviennent des membres morts dans un corps vivant.

La prière doit aussi être continuelle, comme la respiration. C'est Notre-Seigneur qui l'a dit : « *Oportet semper orare.* Il faut prier sans cesse. » (Luc, XVIII, 1). Nous l'avons vu, la prière se fait sans interruption dans le corps de l'Eglise, mais elle doit aussi être continuelle dans les membres de cette Eglise. Ce n'est pas à dire que tout homme doive réciter sans arrêt des formules de prière, mais il faut que tout chrétien soit toujours dans la disposition de vouloir faire à Dieu l'hommage de tout son être et d'attendre continuellement de lui son secours. C'est cette disposition qui est la prière continuelle. Et il est bon d'exprimer à Dieu le plus souvent possible cette disposition.

C'est si bon, du reste, si fortifiant, si consolant de respirer par la prière l'air du paradis, l'air de chez nous ! Les citadins font de longs voyages, s'imposent de grandes dépenses pour aller respirer

l'air des montagnes, l'air des sapins. Nous devrions être tous bien plus avides de sortir des bas-fonds de l'humaine misère et de nous élever au-dessus de la terre pour aspirer à pleins poumons l'air du ciel par la prière. Le faisons-nous assez ?

II. — La bonne et la mauvaise odeur

« *Mon rôle est aussi de sentir les odeurs, car je suis en même temps l'organe de l'odorat et de la respiration. O homme, tu te plais à aspirer les parfums agréables : tu approches la rose de mes narines pour mieux la sentir. Au contraire tu te détournes de l'infection et de la puanteur ; au besoin tu me fermes en me serrant entre tes doigts. Ainsi devrait faire ton âme : courir à l'odeur des parfums du Christ, de la Vierge et des saints, et se détourner de l'infection des cœurs viciés et corrompus. Les chrétiens sages le font, mais les fous se délectent de l'ordure. Es-tu du nombre des sages ou des fous ?* »

Voyez ces hommes, ces femmes, cette jeunesse courant aux bals, aux cinémas licencieux, au théâtre scandaleux, recherchant les romans, les feuilletons obscènes ; ils vont là où les attire l'ordure et ils ne savent pas même en rougir. C'est qu'ils sont déjà corrompus eux-mêmes : « *Simili simile gaudet*. Qui se ressemble s'assemble. »

Mais le chrétien qui se respecte a bien peur d'aller à cette infection. Il court au contraire à l'odeur des parfums qu'ont laissés derrière eux par leurs exemples et leurs leçons le Christ, la Vierge et les saints. Il respire ces parfums par la lecture, la méditation et il court après eux par l'imitation. Faisons de même.

80

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

Voici un prédicateur silencieux et tranquille, mais qui, brillant et brûlant doucement jour et nuit devant le tabernacle, nous donne de bonnes leçons.

I. — L'activité de Jésus dans l'hostie

« *Ma douce lumière devant un tabernacle te dit, chrétien, que Jésus, vraie lumière, soleil du monde, est là, derrière cette porte dorée, sous cette tente ! Il semble dormir, être inactif, mais en réalité il est d'une activité débordante. Comme moi il brille et brûle sans cesse, et c'est pour toi.* »

Oh ! le beau sermon que tu nous adresses, petite veilleuse ! Puissions-nous le bien comprendre ! Oui, Jésus est là ; la foi nous l'apprend, Jésus l'a dit, l'Eglise l'enseigne et le croit, les effets de l'Eucharistie et les miracles le confirment.

Il est là pour y être l'Emmanuel, le Dieu avec nous, le compagnon de notre exil, le témoin de nos œuvres et de nos difficultés, l'ami prêt à voler à notre secours, la source ouverte pour répandre sur nous toutes les grâces.

Comme toi, petite lampe, il brille non par l'éclat éblouissant, mais par les petites vertus les plus belles aux yeux de Dieu : par le silence, la vie cachée, la mort au monde et à soi-même, l'humilité, la pauvreté, la pureté, l'obéissance.

Comme toi, il se consume d'amour pour son Père céleste et pour les âmes. Il veut les sauver et il y travaille sans cesse.

II. — Le devoir du chrétien

« *Chrétien, en te rappelant ce que Jésus est pour toi au tabernacle, je te dis aussi ce que tu dois*

être toi-même pour lui : comme moi tu devrais rester jour et nuit près de lui, d'esprit et de cœur, et tu devrais briller et brûler devant lui par la beauté de ton âme et par ton amour. »

La lampe du sanctuaire doit briller et brûler sans cesse devant Jésus : elle est en cela, hélas ! trop souvent le symbole inexact des cœurs, qui devraient être toujours près de Jésus, se consumant d'amour devant lui, et qui en réalité le laissent bien seul et ne pensent presque jamais à lui : ils passent et repassent près du sanctuaire et jamais ils n'y entrent ; jamais ils n'ont même une pensée et un salut pour Jésus.

Comme depuis le tabernacle il n'y a ni distance ni obstacles pour Jésus et qu'il est comme s'il était continuellement devant nous, nous devrions nous exciter par là à faire le bien et à ne commettre jamais aucune faute sous son regard. Mais souvent, hélas ! nous le rendons témoin d'une vie toute mondaine, toute terrestre et quelquefois même scandaleuse et coupable. Nous ne brillons guère à l'exemple de la petite lampe.

Comme la lampe aussi, nous devrions nous consumer d'amour pour Jésus, et nous ne lui donnons qu'oubli, froideur, ingratitude et même malice. Ecoutons mieux les leçons de la petite veilleuse et profitons-en mieux.

81

LES SAUTERELLES

Voici un prédicateur que le paysan n'aime pas voir dans ses prés, à cause des ravages qu'il y exerce ; mais comme il adresse de bonnes leçons à certains de mes paroissiens et de mes paroissiennes, je lui donne la parole ce soir.

I. — La malice du bal

« *Quand il nous prend la fantaisie de sauter, nous sautons bien toutes seules, chacune de notre côté. Pourquoi donc, amateurs de sauteries, ne voulez-vous danser que deux à deux, un garçon avec une fille ? Cela ne sent pas bon !* »

On dit : « Quel mal y a-t-il à sauter ? Point. Quel mal y a-t-il donc à danser, puisque les danses sont des sauteries ? »

Le mal qu'il y a, c'est que les femmes et les filles ne dansent pas avec des femmes et des filles, devant des femmes et des filles, mais bien avec des garçons et des hommes, devant des garçons et des hommes. Si la danse se pratiquait entre femmes et filles seules, ou entre hommes et garçons seuls, il n'y aurait pas de mal à en dire, sinon qu'elle est un exercice bien fatigant et bien peu équilibré pour des gens sérieux. Du reste, si la danse devait se pratiquer ainsi, il serait inuile d'en parler, car on ne danserait pas.

Alors quoi ? Pour danser il faut absolument aux danseuses des danseurs, et aux danseurs des danseuses, sans quoi la danse n'aurait ni attrait ni agrément. Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'au fond, dans cet amusement, une fille, une femme recherche non pas seulement la compagnie, mais l'approche, le contact, les enlacements de celui qui n'est ni son mari, ni son père, ni son frère ? N'est-ce pas mettre les étoupes à côté du feu, et même plus que les étoupes, la poudre ? Qui ne voit que cette recherche n'est pas inspirée par la chasteté et la pudeur ? Que si elle n'est pas déjà formellement acte d'impureté, elle est au moins et doit être source d'impureté, étant donnée la propension qu'a la nature humaine de ce côté depuis le péché originel.

Aussi, en réalité, les danses telles qu'elles se pratiquent aujourd'hui, avec le monde qu'on y rencontre, le déshabillé des danseuses, la nature même

des danses auxquelles on se livre, le lieu, l'heure et les circonstances, sont des sentines d'impureté, des sources effrayantes de démoralisation et de scandale.

Ceux qui recherchent cet amusement peuvent très souvent être comparés au pourceau qui cherche la boue et le fumier pour s'y vautrer. Certaines danses sont par elles-mêmes un péché, à cause de leur indécence ; et les autres sont au moins une occasion bien dangereuse de péché.

Et de fait il se commet beaucoup de péchés, et même de péchés graves, dans les bals ou à l'occasion des bals : péchés de pensées, de désirs, de projets, de regards, de paroles, de manières provocantes et obscènes. Et combien d'autres péchés se commettent dans les intermèdes, au sortir ou à la suite des bals ! O mon Dieu, que de turpitudes et de hontes ! quelle boue et quel fumier ! Et l'on arrive à être si blasé, si peu délicat de conscience, que souvent danseurs et danseuses ne se reprochent même rien. Ils n'ont point fait de mal !

Oh ! si un ange écrivait tout ce qui se pense, se désire, se projette, se dit et se fait avant, pendant, et après le bal, et qu'il vienne en faire la lecture du haut de la chaire devant toute l'assemblée, comme danseurs et danseuses demanderaient à rentrer sous terre pour cacher leur honte !

Et au bal on n'est pas seulement coupable des péchés qu'on commet soi-même, mais aussi de ceux qu'on fait commettre aux autres. Souvent la danseuse qui prétend n'avoir pas fait de mal a sur la conscience l'assassinat spirituel d'une foule d'âmes qu'elle a scandalisées.

De plus, il y a souvent dans les bals des circonstances qui aggravent beaucoup la faute des danseurs et des danseuses : 1° la défense expresse du curé et des parents auxquels on doit obéissance ; 2° les promesses faites à la première communion, en entrant dans la congrégation, ou en confession ; 3° la présence des enfants ; 4° les ténèbres et l'absence de surveillance ; 5° le milieu, c'est-à-dire le cabaret

et la compagnie de gens avinés et sans retenue ; 6° le jour du dimanche, qui est le jour de Dieu, et dont on fait le jour du diable : il y a parfois moins de faute à aller à la charrue le dimanche qu'à danser ; 7° les travestissements aux bals masqués, avec lesquels on se croit tout permis.

Combien les sauterelles ont raison de dire aux danseurs et aux danseuses : « Si vous sentez le besoin de sauter, faites comme nous : sautez tout seuls, chacun et chacune de votre côté, dans votre chambre ! »

II. — Les ravages de la danse

« *Nous sommes quelquefois la désolation des cultivateurs à cause des ravages que nous faisons dans les champs. Danseurs et danseuses, vous êtes bien plus encore la désolation des pères et mères et du curé, à cause des ravages que vous faites dans le champ des âmes.* »

Une paroisse où jeunes gens et jeunes filles dans leur ensemble se livrent à la danse, est une paroisse bien malade moralement, et où il est bien difficile au prêtre de sauver les âmes, car dans cette paroisse il n'y aura bientôt plus de retenue, plus de respect de soi-même. Vous y entendrez à chaque pas des conversations ordurières : et l'on est renversé de les entendre même dans la bouche des jeunes filles. Aussi ces jeunes filles, au lieu d'être modestes, de rester cachées au foyer paternel, ont la démangeaison de courir les rues ; elles s'y font remarquer par leur effronterie, leur tenue : elles ont du « toupet. » Triste toupet ! Les enfants eux-mêmes, vivant dans un milieu pareil, apprennent le mal dès leurs jeunes années et c'est parmi eux la corruption générale.

Dans ces conditions, que devient la religion ? Quelle piété peut exister dans une telle paroisse ? La jeunesse s'y éloigne instinctivement des pratiques religieuses, et si elle continue à s'approcher des sacrements, que valent des sacrements reçus avec de

pareilles dispositions, accompagnés d'une pareille conduite ?

Cela étant, on comprend pourquoi le saint Curé d'Ars avait les bals en si grande horreur et pourquoi il s'appliqua avec tant de zèle à les faire disparaître de sa paroisse.

Dans les régions où sévit le fléau des sauterelles, on prend des moyens pour le combattre. Dans les paroisses où sévissent les sauterelles en jupons courts, il faut absolument travailler à arrêter le fléau. Il y va du salut de tous.

Le curé doit le premier y mettre prudemment et avec fermeté tout son zèle. Les parents doivent user de leur autorité et de leur vigilance pour détourner de ce désordre leurs enfants.

Les autorités civiles doivent se servir des droits que leur donne la loi pour s'opposer au mal.

Les cabaretiers, les aubergistes doivent bien se persuader que l'argent gagné par eux en tolérant ou en favorisant chez eux ce désordre, serait comme l'argent touché par Judas pour vendre son divin Maître. Un gain semblable ne leur profiterait guère et ne leur porterait pas bonheur. Les maisons où l'on fait danser deviennent des entonnoirs de l'enfer, et cela en premier lieu pour les tenanciers, qui devant Dieu, devant l'Eglise et devant les familles assument une terrible responsabilité. Le bal sera pour eux le trou glissant et béant par lequel ils risquent bien de couler en enfer sans pouvoir se retenir à rien.

Les danseurs et les danseuses doivent comprendre le tort immense qu'ils se font à eux-mêmes et aux autres et renoncer à ce triste amusement.

III. — L'imprévoyance des danseurs

« *Nous sommes bien imprévoyantes, sans souci du lendemain. Danseurs et danseuses, vous l'êtes encore bien plus que nous. Vous ne voyez pas où vous mènera le chemin que vous prenez.* »

Où le bal mène-t-il les jeunes gens qui le fré-

quentent ? Il leur prépare bien des regrets et un triste avenir.

1o Souvent il ruine la santé et engendre des maladies incurables. Combien de jeunes gens, de jeunes filles, trouvent au bal le germe d'une mort prématurée ou d'infirmités qu'ils traîneront toute leur vie !

2o Souvent la danse est une cause de misère, sinon immédiatement, du moins pour plus tard. La danseuse devient fatalement vaniteuse et par le fait dépensière. Elle perd le goût du travail, elle a peur de se ternir les mains.

3o Au bal, les jeunes gens et jeunes filles perdent ordinairement l'affection qu'ils doivent avoir pour leurs parents, pour leurs frères et leurs sœurs, et ils deviennent une croix pour leurs familles. Souvent ils font mourir leurs parents avant l'âge par les grandes peines qu'ils leur causent.

4o La danse étant une source d'impureté, fait tomber la jeunesse dans le dévergondage et dans des désordres qui font perdre aux danseuses leur réputation, empêchent leur honnête établissement.

5o Les bals sont finalement les grands pourvoyeurs de l'enfer.

Aussi *que peut-on faire d'une danseuse dans la société ?*

Une bonne chrétienne ? Non, car elle n'a plus ni piété, ni délicatesse de conscience.

Une bonne épouse, aimée, respectée ? Non encore : son mari qui la connaît ne pourra jamais l'estimer ni par conséquent l'aimer véritablement et il aura mille raisons de se défier d'elle.

Une bonne mère ? Encore bien moins. On ne donne pas ce qu'on n'a pas. Une danseuse n'ayant ni crainte de Dieu, ni respect d'elle-même, ne pourra jamais inspirer à ses enfants l'amour du bon Dieu et l'horreur du péché.

Que peut-on en faire ? Rien. Que peut-on faire en effet d'un torchon déchiré, sali et jeté dans la boue du chemin !

Aussi *quel avenir se prépare la danseuse ?* On récolte ce qu'on a semé. Celui qui veut rire et se livrer aux joies de ce monde, dit Notre-Seigneur, pleurera.

Au moins, dira la danseuse, je me serai bien amusée. — Oh ! non. Elle aura eu quelques courts moments de joie tapageuse, mais jamais la véritable joie qui contente et rassasie le cœur. Après les nuits de danse et d'orgie, son cœur s'est trouvé vide, inquiet, ennuyé, dégoûté, troublé. Les jeunes filles qui se récréent honnêtement en famille ont été et restent bien plus heureuses qu'elle.

Du reste, par quoi finissent habituellement les joies des danseuses ? Très souvent par des danses d'un autre genre, où les coups de pied, de poing ou de bâton servent d'archet et où les cris, les hurlements, les injures, les blasphèmes remplacent le violon ou le piano mécanique, trop heureuses encore si leurs danses d'aujourd'hui ne sont pas le prélude de danses enragées et éternelles sur les brasiers de l'enfer.

Pauvres jeunes filles, ne soyez donc pas des sauterelles si imprévoyantes !

IV. — Un symbole de l'orgueil

« *Il n'y a pas que nous qui méritions le nom de sauterelles. Pauvres orgueilleux et orgueilleuses, vous le méritez plus que nous, car sans cesse vous vous élevez pour retomber. Pour vous, monter c'est sauter en bas. Lamentable exercice !* »

C'est bien vrai, mon frère, ma sœur, que quand nous sommes orgueilleux nous sommes de petits sauteurs. Chaque pensée d'orgueil, chaque complaisance en nous-mêmes, chaque vantardise, chaque action que nous faisons pour être remarqués et loués, est un saut que nous faisons en haut. Nous avons semblé nous élever un instant à nos yeux et aux yeux des hommes. Mais aussitôt, en réalité, nous sommes retombés plus bas que le point d'où nous nous étions élancés, puisque nous avons fait une

faute, une sottise : un outrage à la gloire de Dieu, et qu'au lieu d'avancer nous avons reculé et démérité.

Ainsi, pour l'orgueilleux, monter c'est descendre. Notre-Seigneur nous en avait bien avertis : « Celui qui s'élève sera abaissé. » Evitons cette folie. Faisons plutôt l'exercice opposé : puisque celui qui s'abaisse sera élevé. descendons pour monter.

82

LES CHAMPIGNONS

Je vais faire parler ce soir un prédicateur que j'entends moi-même assez souvent parce que je le fréquente, surtout en automne, et cette fréquentation me sert de vacances pour reposer ma tête fatiguée : il s'agit des champignons.

I. — La mort qui fait vivre

« *Les anciens croyaient que nous naissions de la pourriture, de la décomposition des corps organiques : nous n'en naissons pas, mais nous en vivons. C'est la mort d'êtres plus parfaits qui nous fait vivre. Nous te rappelons par là, ô homme, la grande merveille de l'amour de Dieu pour toi. Il a voulu que la mort, qui est la juste punition du péché, devienne pour toi la source de la véritable vie. C'est par la mort du Fils de Dieu d'abord, puis par ta propre mort, que tu peux avoir la vie et l'avoir plus abondante.* »

Que Dieu est admirable dans ses desseins ! C'est de la mort qu'il fait sortir la vie pour mieux confondre Satan, son ennemi, qui avait conduit l'homme à la mort.

Dans l'ordre naturel, nous vivons de plantes arrachées ou coupées, ou d'animaux tués. Ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel. Par le péché d'Adam les âmes humaines naissaient mortes à la vie à laquelle

Dieu les appelait. Il a envoyé son Fils se faire homme, souffrir et mourir non pas seulement pour expier nos péchés en subissant la punition à notre place, mais pour nous valoir par sa mort la vie et la filiation divines.

Et cette vie que nous a value la mort de Jésus, nous pouvons l'augmenter, soit par une participation plus grande à sa mort dans la communion, en nous nourrissant de la Victime divine immolée, soit en faisant mourir de plus en plus en nous le vieil homme : c'est sur le vieil homme tué par la mortification que prospère la vie surnaturelle.

Enfin par notre propre mort bien sanctifiée, c'est-à-dire déjà acceptée, désirée, offerte par amour, nous pouvons faire monter d'un haut degré la vie divine dans notre âme et la produire dans d'autres âmes.

Bénie sois-tu donc, ô mort qui nous apportes la vie ! Oh ! que je sois le beau champignon poussant sur la mort du Christ et sur ma propre mort !

II. — L'union au Christ

« *Nous paraissons être chacun une plante distincte, ayant sa propre vie individuelle, même quand nous poussons en groupes nombreux. Or, même en groupes, nous ne formons qu'une seule plante dont la tige unique est le mycélium, réseau souterrain de petits filaments. Tous les champignons extérieurs ne sont que comme les rameaux ou les fruits portant graine de cette tige souterraine. Nous vous rappelons par là, chrétiens, une autre grande marque de l'amour de Dieu pour vous : c'est de ne pas s'être contenté de nous faire revivre par la mort de son Fils, mais d'avoir voulu nous greffer tous sur ce Fils devenu invisible ici-bas, afin de nous unir en un grand corps dont nous sommes les membres, pour que vivant tous ensemble en Jésus, nous ne fassions qu'un en lui et que nous nous aimions et nous aidions les uns les autres, comme s'aident les membres d'un même corps.* »

Qu'elle est belle et que d'avantages elle nous pro-

cure, cette invention d'une Eglise réalisant le vœu de Jésus à la dernière Cène : « *Sint unum*. Qu'ils soient un » ! Qu'il nous est doux de sentir que nous ne sommes pas abandonnés à nous-mêmes et condamnés aux misères et aux dangers de l'isolement ! « *Væ soli*. Malheur à celui qui est seul ! » dit la Sainte Ecriture (Eccl., IV, 10).

Grâce à la bonté de Dieu, nous ne sommes pas seuls : nous sommes avec Jésus, en Jésus, mycélium invisible, et nous sommes en lui avec tous les chrétiens, ayant chacun notre fonction à remplir dans son grand corps, pour nous prêter les uns aux autres un mutuel concours destiné à nous conduire au ciel, et quand nous y serons, à faire jouir les autres de notre bonheur tout en jouissant nous-mêmes du bonheur des autres.

Tout cela est bien encourageant et bien consolant.

III. — La propagation de la vie surnaturelle

« *Souvent nous poussons en cercle sur un mycélium qui s'étend chaque année un peu plus loin. Nous sommes encore en cela l'image de l'Eglise du Christ qui s'étend sans cesse sur la terre et s'adjoint de nouveaux membres, l'image aussi de chaque chrétien qui devrait faire rayonner autour de lui la douce flamme de sa charité et agrandir ainsi le corps mystique du Christ.* »

Les champignons se reproduisent par les spores, semences microscopiques. D'une spore naît le mycélium qui s'étend en cercle chaque année. Ce mycélium, surtout dans sa partie extérieure, est très vivace : il agit sur les racines de l'herbe avec lesquelles il est en contact et rend cette herbe plus forte, plus verte. Même, sur certains points, il la brûle. C'est ce qui donne naissance à ces ronds en partie plus verts et en partie roussis que vous rencontrez çà et là dans les prairies et dans les bois. On les appelait autrefois des cercles de sorcières ; quelques-uns croyaient qu'ils étaient le résultat d'un coup de tonnerre. Ils sont tout simplement l'indice

d'un mycélium souterrain sur lequel poussera au moment favorable une colonie de champignons.

Ainsi le Verbe envoyé par son Père s'est anéanti, caché sous la chair et sous les lettres pour devenir semence de la vie surnaturelle. De cette semence est sorti le mycélium de l'Eglise qui étend sans cesse et au loin son action et fait naître les âmes bien disposées, nouveaux champignons, à la vie surnaturelle en se les incorporant.

Ainsi grandit sans cesse le corps mystique du Christ jusqu'à ce qu'il ait atteint son complet développement. Bénissons Dieu d'avoir été les champignons poussant sur ce mycélium merveilleux.

Il y a mieux : chaque chrétien qui a reçu le germe de la vie divine, peut et doit être lui-même le centre d'un nouveau cercle qui ira s'élargissant, car la charité que possède l'âme qui a la vie divine est un feu qui rayonne et qui étend au large et au loin son action et se communique.

Chrétiens, exerçons-nous ce rayonnement comme nous le devrions ? Vous surtout, parents, rayonnez-vous ainsi dans votre famille, et vous, paroissiens, dans la paroisse ?

IV. — Les champignons vénéneux

« Parmi nous, les uns sont excellents comestibles, les autres sont terriblement vénéneux et mortels. Chrétien, tu peux, toi aussi, trouver dans tes compagnies et tes lectures un aliment pour la vie de ton âme, mais aussi le poison qui lui donnerait la mort. Prends garde ! »

Il y a beaucoup de bons champignons. De tout temps on en a mangé. L'histoire nous apprend que les Athéniens en étaient friands. D'après des écrivains latins, à un moment donné on les payait leur pesant d'or. L'oronge, le roi des champignons, était appelée le mets des dieux : *deorum cibus*. Dans certaines régions les champignons forment la base de la nourriture des ouvriers, qui en font des provisions pour l'hiver.

Mais tout à côté et même au milieu des bons champignons, il en pousse qui sont des poisons très violents, v. g. cinq sortes d'amanites, le bolet Satan et d'autres encore. La mort à la suite de l'empoisonnement par les champignons est une mort affreuse, précédée de souffrances effrayantes.

En voulant cueillir de bons champignons, si on n'est pas connaisseur ou si on ne fait pas assez attention, on risque d'en cueillir de mauvais et de s'empoisonner.

Ainsi parmi les hommes il y a des saints dont la conversation, les discours, les écrits entretiennent, accroissent la vie dans les âmes des autres.

Mais aussi il y en a beaucoup qui, vivant au milieu des bons et montrant les dehors de la sainteté — *Veniunt ad vos sub vestibus ovium*, — sont profondément gâtés, corrompus, vicieux, et répandent le poison de l'impiété, de l'incrédulité, de la discorde, de l'impudicité : *Intrinsecus autem sunt lupi rapaces* (Math., VII, 15). Prenez bien garde à eux !

Prenez garde aussi à ce qui vient d'eux, à leurs journaux, à leurs écrits, à leurs discours. Car c'est par ces moyens principalement que les méchants communiquent leur venin ; quelquefois aussi par leurs exemples, leur tenue, leurs excitations au mal. Faites bien attention pour le choix de vos fréquentations, de vos lectures, pour vos allées et venues dans le monde !

Certains prétendent qu'ils peuvent impunément tout voir, tout entendre, fréquenter n'importe qui. Ceux-là sont absolument comme celui qui voudrait cueillir à l'aveugle n'importe quels champignons et les manger tous. Il ne tarderait pas à expier sa témérité par la mort ou au moins par de terribles souffrances. Celui qui veut tout lire, tout entendre, fréquenter bons et mauvais, ne tarde pas à avaler le poison de l'erreur et du scandale, à perdre la vie de son âme.

L'Eglise et ses pasteurs ont été chargés par le Christ de veiller et d'avertir les fidèles, de les dé-

fendre contre les loups et de les éloigner des pâturages empoisonnés. L'Eglise le fait en particulier pour ce qui regarde les lectures. La Congrégation du St-Office défend nommément la lecture de certains livres et donne des règles générales à suivre pour les autres cas. Les chrétiens sont obligés de se conformer à ces règles et ils seraient téméraires de ne pas le faire.

Combien d'âmes empoisonnées et damnées pour n'avoir pas observé la prudence dans leurs lectures et dans leurs fréquentations !

Mais, m. f., il faut aussi avoir bien peur d'être des champignons vénéneux pour les autres, c'est-à-dire de les empoisonner par vos paroles, vos écrits, vos exemples !

V. — Croître rapidement

« *Que nous soyons bons ou mauvais, notre croissance est très rapide. Nous n'atteignons pas notre entier développement en une seule nuit, comme on le dit, mais ordinairement nous croissons très vite. Toi aussi, ô homme, tu peux faire des progrès très rapides dans le bien ou dans le mal, et quelquefois te traîner lentement. Aie donc à cœur, non pas de marcher, mais de courir dans la voie des commandements :* Viam mandatorum tuorum cucurri. *Et aie bien peur de mettre le pied sur la pente de certains vices, pente sur laquelle on ne peut se retenir, où l'on arrive rapidement aux pires désordres et où l'on multiplie ses crimes.* »

Quand le champignon est dans des conditions favorables de chaleur et d'humidité et dans un terrain propice, en général il croît très rapidement. Ainsi en est-il de l'âme qui reçoit la visite de Dieu et qui correspond généreusement à une première grâce. Cette correspondance obtient une grâce double et la progression va toujours croissant. L'ascension par le fait devient très rapide.

Mais on peut aussi descendre très vite dans le mal. Ainsi pour David l'oisiveté occasionna un mau-

vais regard, le mauvais regard engendra un mauvais désir, celui-ci conduisit le saint roi à l'adultère et de l'adultère il alla jusqu'à l'homicide. Un péché commis avec pleine advertance après bien des grâces reçues entraîne par son propre poids à des péchés plus graves, car l'abîme appelle l'abîme.

VI. — Apprécier les dons de Dieu

« *Ceux qui ne nous connaissent pas font fi de nous, ils nous donnent un coup de pied en passant. Ils laissent ainsi se perdre une quantité considérable de bonne nourriture. De même toi, ô chrétien, qui n'as pas une foi assez éclairée ou assez agissante, tu fais fi dans ta religion de beaucoup de choses très précieuses qui assureraient bien mieux ton salut, t'épargneraient complètement ou au moins considérablement ton purgatoire et te vaudraient une gloire bien plus grande dans le ciel.* »

Notre-Seigneur disait à la Samaritaine : « *Si scires donum Dei.* Si tu savais le don de Dieu ! » (Jo., IV, 10). Combien d'hommes aveugles auront à dire plus tard : « Si nous avions su ! Mon Dieu, je vous ai connu trop tard et pas assez ! » Si nous savions ! oh ! comme nous profiterions mieux de tant de moyens de salut que nous avons à notre disposition ! Quel cas nous ferions d'une assistance de plus en semaine à la messe, d'une confession et d'une communion de plus ! Le Père Lacordaire faisait un voyage de 800 kilomètres pour ne pas faire perdre une communion à ses élèves et il avait raison.

« Si nous avions su, disent les âmes du purgatoire, comme nous aurions mieux utilisé les moyens que nous avions de satisfaire à Dieu ! Comme nous aurions puisé avec empressement dans le trésor des indulgences, comme nous aurions demandé à nos confesseurs de plus graves pénitences, comme nous nous serions mortifiées, punies nous-mêmes, comme nous aurions accepté avec joie toutes nos peines en esprit d'expiation, comme nous nous serions préparées à faire avec tout le fruit possible le dernier

sacrifice, celui de notre mort ! Surtout, comme nous aurions mieux veillé sur nous-mêmes pour éviter les moindres fautes, et comme nous aurions travaillé à rendre plus parfait notre amour pour Dieu ! »

En enfer les damnés aussi diront : « Si nous avions su, nous n'aurions pas fait fi de la prière, des sacrements, des dévotions, des prédications qui nous auraient empêchés de tomber dans ces flammes ! »

Ne nous exposons pas à de semblables regrets !

VII. — Les provisions salutaires

« Mis en conserve, nous formons une réserve qu'on est bien aise de retrouver en cas de besoin. Une ménagère prévoyante et économe fait des conserves. Toi aussi, chrétien, si tu étais bien avisé, tu ferais des provisions afin de pourvoir à tous les besoins de la vie surnaturelle qui doit à la mort te conduire à la vie éternelle. »

Avec des conserves savamment organisées, une ménagère prudente a sous la main et en n'importe quelle circonstance pressante des fruits, des légumes, de la viande sans grande dépense. Elle n'est jamais prise au dépourvu.

Dans l'ordre surnaturel, chrétiens, il vous importe beaucoup d'avoir vos provisions, vos conserves :

1° Provision d'idées, de pensées, de vérités salutaires, qui vous empêcheront de vous égarer. Marie vous a donné l'exemple pour cela : *Conservabat omnia verba hæc in corde suo* (Luc, II, 19). Ces provisions de lumière, on les fait par l'audition assidue de la parole de Dieu, la lecture et la méditation des bons livres, surtout du saint Evangile.

2° Provision de force et de santé surnaturelles, pour la résistance aux passions, aux ennemis de votre âme, pour l'accomplissement intégral du devoir. Ces provisions, on les fait par la pratique des vertus, par les bonnes habitudes que l'on prend : ces habitudes sont une grande force.

3° Provision de mérites, en vivant dans l'amour de Dieu, car c'est cet amour qui donne un prix en

quelque sorte infini à toutes nos actions, à toutes nos peines.

M. f., faites-vous vos provisions spirituelles ? Cela vous serait plus utile, plus nécessaire que d'augmenter le nombre de vos vaches, de vos prés, de vos billets de banque ou de vos titres.

VIII. — La récolte abondante

« *Pour faire de nous une abondante cueillette, il faut connaître les moments et les endroits favorables, n'avoir pas peur de ses pas, voir clair et bien chercher. Chrétien, tu dois prendre des moyens analogues si tu veux faire de bonnes provisions pour le ciel.* »

Pour aller à la cueillette des champignons, il faut savoir choisir le moment, car chaque espèce a son temps dans l'année, quand d'ailleurs les conditions de chaleur et d'humidité sont réalisées. La morille pousse au printemps, après elle ce sont les mousserons, puis les chanterelles, les coupes bocagères, les amanites, les farineux. La plupart n'apparaissent qu'en automne.

Pour les âmes aussi il y a des temps favorables, des jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (II Cor., VI, 2). Ce sera une mission, une retraite, un événement frappant, un deuil ; ce sera quand il plaira à Dieu de frapper à la porte du cœur. « Je crains Jésus qui passe et qui ne revient pas, » dit S. Bernard.

Les champignons ont aussi leurs endroits, là où végète le mycélium, où sont marqués les cercles qui durent des années. Pour les âmes aussi, il y a des endroits où elles trouvent plus facilement le bon Dieu : c'est dans la solitude, à l'église, à la Table sainte, au confessionnal, à Lourdes, à La Salette, à Lisieux, dans la compagnie des saints et mieux encore dans le cloître.

Certains champignons sont plus ou moins cachés dans la mousse, dans l'herbe ; ils se confondent plus ou moins par leur couleur avec le sol. Pour les

trouver il faut voir clair et chercher. De même, pour trouver Dieu, il faut être éclairé d'En-haut par les lumières de la foi, et avoir l'habitude de se diriger par les idées de la foi. Puis, connaissant Dieu par la foi, il faut le chercher et pour bien chercher avoir un ardent désir de le trouver, désirer Dieu par-dessus tout et vouloir coûte que coûte arriver à le posséder.

Enfin, comme les endroits où poussent les champignons sont éparpillés dans tout le finage, pour faire une bonne récolte il faut n'avoir pas peur de sa peine et faire beaucoup de pas. Ainsi pour trouver Dieu, il faut le voir et le chercher en tout et partout, il faut savoir se faire violence et ne pas se laisser arrêter par la fatigue.

IX. — Le plaisir de la recherche

« *Si nous imposons de la peine à ceux qui nous cherchent, nous leur donnons la satisfaction de faire des courses agréables et reposantes pour la tête, à travers les prés et les bois, sur la mousse et le gazon ; nous leur donnons le plaisir de nous trouver, de nous cueillir, tout en respirant le bon air, et de nous rapporter à la maison.* »

Courir à la recherche de Dieu et des âmes n'est pas sans peine et sans fatigue. L'apôtre, le missionnaire, se condamne à bien des souffrances, à bien des ennuis. Ainsi le laboureur souffre au temps des semailles, par la pluie et les frimas, mais quelle joie quand il récolte et serre dans ses greniers une abondante moisson !

Quelle joie quand on retrouve la drachme perdue, quand on remet dans le bercail la brebis égarée !

Quelle douceur à chercher Jésus en le suivant pas à pas dans toute sa vie jusqu'à sa mort et à son Ascension ! Quelle joie à le trouver ! *Quam bonus te quærentibus, sed quid invenientibus* !

La course à la recherche de Dieu, plus encore que la course à travers les champs et les bois, offre mille jouissances insoupçonnées. Ce sont à chaque

pas de nouveaux horizons, de nouveaux aperçus de beauté, de bonté, de grandeur, de science, de puissance, d'amour, de nouveaux sujets d'espérance, de consolation et de joie.

Mais si chercher Dieu ici-bas est déjà si doux, que sera-ce de le trouver au ciel et d'y entrer avec de grands mérites !

83

LES CLOCHES

Voici des prédicateurs à la voix si puissante qu'ils parlent à tout un pays à la fois et leur voix sonore est en même temps très éloquente. Ce sont les cloches.

I. — L'appel des cloches au lieu saint

« *Placées au beffroi, à l'entrée de l'église, notre principale fonction est d'appeler le peuple chrétien au lieu saint pour les cérémonies religieuses. Votre devoir, à vous, fidèles catholiques, votre intérêt, votre bonheur est de répondre à notre appel. Nous sommes la voix de Dieu votre Père du ciel, de l'Eglise votre Mère de la terre. Les vrais enfants de Dieu et de l'Eglise connaissent bien notre voix ; ils l'aiment et y répondent.* »

Les cloches, dans une paroisse, sont comme la voix d'une bonne mère dans une famille. Quand cette bonne mère appelle ses enfants, ils accourent pour prendre part à la vie de famille.

Quand la cloche sonne, c'est l'Eglise qui appelle pour les grands actes de la vie de la famille religieuse, pour la prière, pour la prédication, pour la messe et la communion, pour les offices du soir et les saluts, pour toutes les réunions religieuses, pour l'arrivée de l'évêque, du curé, des missionnaires.

Quand l'Eglise appelle ses enfants, c'est toujours dans leur intérêt, pour un grand bien spirituel, et

ceux-ci auraient toujours grand avantage à répondre à son invitation.

Heureuses les paroisses où l'église se remplit quand la cloche sonne ; heureux tous ceux qui viennent ! Ces paroisses-là sont vraiment de grandes familles où le curé, père spirituel, fait l'éducation divine de ses enfants, leur distribue nourriture et vêtement pour leur âme, leur donne ses soins quand ils ont le cœur malade. Dans ces paroisses, avec les bonnes mœurs règnent l'union, la paix, la charité fraternelle, les nobles sentiments. Les vertus y fleurissent, les bonnes œuvres y fructifient, les âmes s'élèvent, s'ennoblissent, se sanctifient, se divinisent et font tous les jours leur ascension vers le ciel.

Mais hélas ! dans combien de paroisses les fidèles sont sourds ! C'est en vain que la cloche sonne pour les appeler. Sa voix les aigrit, les irrite, les fait blasphémer ou tout au moins les laisse parfaitement indifférents et endormis. Mais là où les eglises ne sont plus fréquentées, les hommes se matérialisent, s'abrutissent, ne s'élèvent guère au-dessus du niveau d'une vie tout animale ; les mœurs s'y corrompent, les familles sont désunies, la jeunesse n'a plus de frein, le mariage n'est plus que le voile de turpitudes, la division et la discorde n'y laissent plus la paix à personne et les membres de cette paroisse descendent en masse tous les jours un peu plus bas vers l'enfer. Tristes paroisses ! Dieu vous préserve d'en faire jamais partie et de vous laisser entraîner par l'exemple des autres !

II. — L'annonce des grands événements de la vie

« *Nous annonçons, pour y associer toute la paroisse, les moments solennels de la vie de chaque paroissien. Nous sonnons pour les baptêmes, les mariages, les agonies, les décès, les sépultures, les services publics pour les morts.* »

Au baptême, la cloche annonce la naissance d'un

enfant à la vie divine, son entrée dans le corps mystique de l'Eglise, sa libération du péché originel et de l'empire du démon, et son inscription au livre de vie, inscription qui lui donne droit d'entrée au ciel.

La cloche invite alors les parents, les amis, les compatriotes du baptisé à obtenir par une prière fervente une grâce sacramentelle plus abondante à celui qu'on baptise, à se réjouir de ce grand événement qui leur donne un associé de plus et par le fait une aide nouvelle à tous.

En même temps, la cloche rappelle à tous les baptisés les grâces reçues par eux à leur baptême, les engagements pris alors en leur nom et ratifiés plus tard par eux-mêmes. Ou bien elle est alors pour eux une félicitation, ou bien elle leur crie : « Traître, renégat, parjure, reviens donc au Dieu de ton baptême ! »

Au mariage, les cloches annoncent la constitution d'une nouvelle famille chrétienne. Qu'on prie alors pour attirer sur les nouveaux mariés la bénédiction du ciel ! Que tous ceux qui sont dans le saint état du mariage se demandent alors s'ils en remplissent bien toutes les obligations et s'ils observent les serments de fidélité et d'affection prononcés par eux au pied de l'autel !

Que ceux qui ont la vocation du mariage se demandent alors s'ils se préparent assez bien à cette condition par une jeunesse pieuse et vertueuse et par l'acquisition des qualités et des connaissances qui leur sont nécessaires pour être bons époux et bons parents !

A l'agonie, la cloche avertit tous les paroissiens de prier pour celui qui meurt, afin de l'aider à soutenir les derniers combats et à sanctifier sa mort ! Oh ! combien c'est une coutume opportune que de prier pour les agonisants ! Il y en a chaque jour plus de cent mille.

Après le décès, la cloche annonce le deuil ; elle pleure sur celui qui n'est plus, elle invite à prier

pour demander à Dieu de le juger avec miséricorde et de l'introduire vite dans son paradis. Elle crie aussi aux survivants : « Bientôt ce sera votre tour ; êtes-vous prêts ? »

Aux obsèques, la cloche pleure avec ceux qui pleurent, elle prie avec ceux qui prient, elle est comme un appel du défunt qui crie à tous ceux qui l'entendent : « O vous qui m'aimiez, ne m'oubliez pas, venez à mon secours si je suis dans le purgatoire ! Souvenez-vous de moi pour suivre le chemin qui vous réunira à moi dans le ciel ! »

Aux services funèbres, la cloche redit encore aux parents et aux amis de ne pas oublier si vite le défunt, elle leur demande s'ils ont bien accompli ses dernières volontés, s'ils mettent en pratique ses recommandations et s'ils imitent ses bons exemples.

III. — Les cloches et la vie civile

« *Nous nous associons aussi à la vie civile pour l'imprégner toujours des sentiments religieux. Nous annonçons le lever, les heures, le commencement, le milieu et la fin du jour. Nous nous faisons entendre dans les grands dangers publics : nous sonnons le tocsin pour les incendies, pour l'appel aux armes, et nous lançons des volées triomphales pour annoncer la victoire.* »

Au commencement, au milieu, à la fin du jour, la cloche sonne pour nous rappeler le grand bienfait de l'Incarnation du Fils de Dieu devenu notre frère, de l'Emmanuel qui est sans cesse avec nous, près de nous, pour nous montrer le chemin du ciel et pour nous aider à le suivre sans nous arrêter et sans nous écarter.

La cloche qui sonne les heures nous montre le temps qui passe rapidement et elle nous invite à ne pas le perdre, à bien le régler et à le sanctifier.

Quand elle annonce un incendie, elle vous appelle au secours des sinistrés ; elle vous rappelle aussi que vous devez soigneusement éviter d'allumer ou de laisser allumer un autre incendie plus redoutable

que le feu : celui de la discorde ; c'est de cet incendie-là surtout que votre vieux curé a peur pour ses paroissiens.

La cloche crie quelquefois aussi : « Aux armes ! » Vous vous rappelez encore la lugubre sonnerie du 1er août 1914. Que de séparations, de misères, de souffrances, de ruines, de dévastations, de larmes versées, de sang répandu, de cadavres mutilés elle annonçait ! La grande guerre a été le juste châtiment des crimes officiels des nations. Les nations comme telles ont dit : « Nous voulons nous passer de Dieu ; » et sans Dieu elles sont allées à la pire sauvagerie, aux pires barbaries. Et l'on ne veut pas encore comprendre la leçon et en profiter... Craignons de voir encore de nouvelles et pires horreurs !

Enfin les cloches, le 11 novembre 1918, ont annoncé la victoire : « *Te Deum laudamus.* A vous, mon Dieu, gloire et actions de grâces en soient rendues. » Cette victoire si longtemps attendue et inespérée, nous la devons à Dieu et aux saints vivants et morts de France qui ont intercédé auprès de Dieu.

84

LE CHEVAL

Voici un beau prédicateur qui ne parle que rarement, par quelques hennissements retentissants. C'est le cheval.

I. — Courir dans la voie du salut

« ***Je suis bon coursier : je franchis au galop de longues distances et remporte ainsi le prix dans les concours de course. Chrétien, l'apôtre t'apprend que ta vie est une course pour gagner un beau prix. Tu ne dois donc pas seulement marcher, mais courir.*** »

Nous sommes des coureurs d'abord parce que notre

vie passe vite, très vite, plus vite que le cheval qui galope ; mais nous le sommes surtout parce que nous allons après quelqu'un qui court et vers un but qui doit exciter notre ardeur et nous faire courir aussi. Qui suivons-nous ? Le Christ qui s'est élancé à pas de géant : *Exultavit ut gigas ad currendam viam* (Ps. XVIII, 6). Il est venu, « *saliens in montibus, transiliens colles,* passant les montagnes à grands sauts, franchissant d'un bond les collines. » (Cant., II, 8). Et c'est après lui que nous marchons.

Mais comment pourrons-nous fournir une telle carrière? Nous ne le pouvons point par nous-mêmes. Il faut que ce soit lui qui nous tire : *Trahe nos, post te curremus* (Cant., I, 3). L'affaire de notre salut ne dépend pas de notre effort seul : *Non est volentis neque currentis, sed miserentis est Dei* (Rom., IX, 16). Il faut que nous soyons soutenus par Dieu et attirés par l'odeur de ses parfums, c'est-à-dire de ses enseignements et de ses exemples.

Nous devons d'ailleurs être attirés, excités par la grandeur du but qui nous est proposé, de la récompense qui nous est promise : à savoir, la possession à découvert de Dieu lui-même, la réunion de tous les biens. Vers un but pareil il ne convient point de se traîner, d'aller au pas, mais on doit courir, s'élancer de toutes ses forces.

Et cependant, hélas ! combien se traînent, combien s'arrêtent et reculent, combien aussi, faisant de grands pas, les font en dehors du chemin — *magni passus extra viam* — pour courir à leur perte !

II. — Le frein et les stimulants

« *Pour que je puisse courir avec célérité vers le but, il faut la bride et l'éperon ; il faut aussi le picotin. O homme, il te faut aussi tout cela pour fournir une bonne course dans l'arène et gagner le prix.* »

Pour donner un bon service, il faut aux chevaux, surtout aux jeunes, la bride. Aux vieux chevaux,

elle n'est nécessaire que pour les mettre sur la route et aux bifurcations quand on s'éloigne de la maison. Au retour, on peut leur lâcher la bride : ils retrouvent bien le râtelier.

De même il faut aux chrétiens, surtout aux plus jeunes, la bride de l'obéissance pour les mettre et les maintenir dans la voie droite des commandements de Dieu et de l'Eglise. Particulièrement dans le jeune âge la bride doit être *tenue ferme* par les parents, les supérieurs et les pasteurs. Car, dans la jeunesse, de fortes passions s'éveillent au cœur ; elles poussent à toutes sortes d'excentricités et de folies et conduisent à tous les égarements.

La bride est nécessaire à tous aux bifurcations, c'est-à-dire quand on doit choisir entre plusieurs décisions importantes, par exemple pour le choix d'un état de vie : il faut se laisser conduire alors par un sage directeur. C'est alors surtout que s'applique le proverbe : « Celui qui se conduit soi-même a pour guide un sot. » On ne se connaît pas bien soi-même.

Il faut aussi la bride aux chevaux pour leur faire tenir la droite dans les rencontres. Elle est nécessaire aussi aux hommes à l'occasion de certaines tentations, de certaines séductions, pour ne pas être heurtés et renversés. Pour rester indemne, il faut prendre à droite, c'est-à-dire toujours du côté de la justice, de l'honneur et du devoir.

Pour que les chevaux marchent bien, il leur faut de temps en temps l'éperon et le fouet. Nous en avons besoin nous aussi et souvent, pour ne pas nous relâcher et nous endormir. La pauvre nature humaine se lasse bien vite de l'effort et de la lutte ; elle a besoin des stimulants dont nous avons parlé à propos du fouet. Le relâchement est très dangereux dans la vie spirituelle. « Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière, dit Notre-Seigneur, n'est pas apte au royaume de Dieu. » (Luc, IX, 62). Secouons notre torpeur et acceptons qu'elle soit secouée par ceux qui en ont reçu la mission de Dieu.

Enfin, pour faire une bonne course, il ne faut pas seulement au cheval le fouet, mais encore un bon picotin d'avoine qui lui donnera de l'ardeur. Les meilleurs picotins, pour notre âme, sont la méditation des grandes vérités, de l'amour de Jésus pour nous et la sainte communion.

III — Un devoir envers les pasteurs

« *Je porte ou traîne en voiture volontiers le maître qui me loge, me nourrit, prend soin de moi et me tient les rênes. Toi aussi, chrétien, tu devrais prendre volontiers la charge de la subsistance matérielle de tes pasteurs qui t'ont fait entrer dans la Sainte Eglise du Christ, te donnent des aliments divins, te conduisent et prennent un soin paternel de toi.* »

Même en contribuant largement à l'œuvre du Denier du clergé, les catholiques reçoivent mille fois plus du prêtre qu'ils ne lui donnent ; car tous leurs biens matériels ne sont qu'un peu de boue à côté des biens spirituels qu'ils reçoivent du prêtre.

A l'objection que le prêtre est assez riche de son patrimoine ou pourrait travailler pour gagner sa subsistance, il est facile de répondre que personne ne se met à ses frais au service des autres ; or le prêtre se fait le serviteur dévoué de tous : il mérite donc salaire.

Et ce service, s'il veut le faire convenablement, lui demande, et au delà, tout son temps. Le soin d'une paroisse et des âmes demande au prêtre un travail acharné, non pas seulement de jour, mais souvent même de nuit.

Les fidèles devraient aussi porter spirituellement leurs pasteurs fatigués, c'est-à-dire qu'ils devraient, par leurs prières, leurs sacrifices, aider leurs pasteurs à porter la charge si lourde du saint ministère et de la responsabilité des âmes.

85

LA VIGNE

Faisons parler ce soir un bel arbuste dont le fruit est délicieux et qui par le jus de ce fruit réjouit le cœur de l'homme : la vigne.

I. — Un symbole du Christ

« *Avant tout, chrétien, je dois te rappeler le dernier discours de Jésus avant d'aller à la mort : Je suis la vraie vigne et vous êtes les branches. Mon Père céleste est le vigneron... Demeurez en moi et moi en vous pour porter beaucoup de fruit.* » (Jo., xv, 1-4).

Nous avons déjà vu comment Jésus-Christ, par son Eglise, réalise le grand désir de son Cœur qui est de nous unir à lui tous ensemble pour que nous ne fassions plus qu'un avec lui : *Sint unum.* Il se sert ici, pour nous faire mieux comprendre tout son dessein, de la comparaison de la vigne et de ses branches. Il est lui-même la tige : toutes les âmes de bonne volonté sont greffées sur lui par la foi et le baptême. En nous communiquant son Esprit et par son Esprit sa grâce, il fait passer en nous la sève de sa vie divine à la participation de laquelle il nous élève pour nous conduire à la participation de sa gloire.

De cette vigne, dont il est la tige et nous les branches, le Père céleste est le vigneron : il en retranche les branches qui ne portent pas de fruit, il taille les branches fertiles pour les rendre plus fécondes et leur faire donner de plus beaux fruits.

Ayons peur d'être les branches stériles qu'il retranche et jette au feu : portons le fruit des bonnes œuvres.

Pour produire des fruits plus abondants, soumettons-nous à l'opération de la taille, qui retranche de notre âme l'amour du monde et de ses souillures.

Le sécateur sera la parole de Dieu, les tribulations, les persécutions qui nous détacheront mieux encore; enfin ce sera le travail intérieur de la grâce nous inspirant des lumières, des craintes, des reproches.

Pour porter fruit, il faut aussi que nous restions unis à Jésus : « *Manete in me et ego in vobis.* » On reste en Jésus par la foi et par l'amour, sans cela on est branche morte, bonne pour le feu. Soyons tous et toujours des branches fertiles sur la vigne qui est Jésus et ne soyons jamais branches mortes par le péché !

II. — Le sang du Christ

« *Je vous donne, ô hommes, le vin qui vous réconforte et vous réjouit le cœur. Je vous rappelle par là que Jésus, la vraie vigne, vous offre le vin généreux de son sang pour vous purifier et vous abreuver. Soyez reconnaissants : courez à ce bain et buvez cette boisson.* »

La vigne donne un des meilleurs fruits : les grappes de raisin. Ces grappes, mises sous le pressoir et écrasées, donnent le vin, boisson agréable et salubre.

Jésus, la vraie vigne, a fait de ses veines le raisin de son sang. Ce raisin préparé pendant les trente-trois années de sa vie a été mis sous le pressoir de la Passion et aussi de son amour, car Jésus n'a versé son sang que parce qu'il l'a bien voulu. Du pressoir de la Passion et de l'amour est sorti le vin nouveau, le sang du Christ versé pour le salut du monde.

Et de même que, dans le corps, le cœur fait arriver le sang à tous les membres, de même le Cœur de Jésus, dont toutes les messes qui se célèbrent sans interruption sur la terre sont comme les battements, fait arriver la vertu de ce sang à tous les membres de son corps mystique, surtout quand ces membres s'en abreuvent par la communion, ce qu'ils devraient faire à toutes les messes auxquelles ils assistent. L'action de ce sang nous est voilée maintenant, mais elle nous apparaîtra dans le ciel quand

nous boirons avec Jésus le vin nouveau promis par lui.

O Jésus, que tout cela est beau, et que vous êtes bon pour nous ! Comme nous devrions mieux profiter de vos dons divins ! Comme nous devrions courir à la sainte messe quand nous le pouvons, y communier, et entre temps nous unir d'esprit et de cœur aux messes qui se célèbrent sur terre !

III. — La vigne aux fruits amers

« *Devenus branches de la vigne de Jésus, vous devriez lui donner de bons raisins et du bon vin. Pourquoi ne lui donnez-vous souvent que des baies sauvages et du vinaigre ?* »

Jésus a soif, puisqu'il le crie sur la croix : « *Sitio !* » Tous les commentateurs s'accordent à dire que ce dont il a soif, c'est des âmes et de leur amour, car c'est par l'amour que les âmes sont à lui. Il n'est vraiment désaltéré et satisfait que quand elles l'aiment de toutes leurs forces. Cet amour est pour lui le vin pur qui réjouit son Cœur. Mais hélas ! dans combien d'âmes, au lieu de cet amour pur et fort, Jésus ne trouve qu'un amour bien faible et tout mélangé d'affections terrestres ! Dans combien il ne trouve même que froideur et malice ! Combien d'âmes, quand elles sont mises sous le pressoir, ne donnent à Jésus qu'impatience et murmures, c'est-à-dire fiel et vinaigre !

Combien de fois Jésus peut redire ce que l'Eglise lui met sur les lèvres le Vendredi Saint aux impropères : « O ma vigne très belle, je t'ai plantée et tu m'es devenue excessivement amère, car c'est avec du vinaigre que tu as abreuvé ma soif ! » Ou ces autres paroles d'Isaïe : « *Expectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas.* Je comptais que ma vigne me donnerait du raisin et je n'y trouve que des lambruches, des fruits amers et sauvages. » (Is., v, 2). O chrétiens, ne soyons donc pas des vignes dont les fruits font pleurer les yeux de Jésus !

86

LE SEL

Le prédicateur d'aujourd'hui nous parle non pas à l'oreille, mais dans la bouche, en se faisant sentir à notre goût : c'est le sel.

I. — Le sel de la sagesse

« *Parce que je donne du goût aux aliments, on fait de moi le symbole de la sagesse qui donne le goût des choses de Dieu. En me goûtant, demande-toi donc si tu as cette sagesse sans laquelle tu ne peux arriver au ciel.* »

En Dieu, la sagesse est d'abord un attribut divin ne faisant qu'un avec l'essence divine.

Dans la Trinité, la Sagesse est une personne divine, le Verbe, Fils et sagesse du Père.

Dans l'ordre surnaturel établi pour l'homme, la sagesse est un don du St-Esprit, une participation à la sagesse divine, qui nous aide à arriver à une connaissance, surtout à un goût plus parfait des choses de Dieu : c'est la charité bien éclairée et goûtant la vérité divine.

Dans l'ordre naturel, la sagesse est la connaissance plus approfondie et selon la droite raison, de Dieu et des créatures. Mais comme dans l'homme déchu les sens pervertissent le jugement de la saine raison, dans l'état actuel de l'humanité la sagesse qui ne s'appuie que sur la raison n'est qu'ignorance et folie et elle se met sans cesse en opposition avec la foi. C'est cette sagesse humaine qui regarde comme folie les merveilleuses inventions de l'amour divin : la prédication du Christ crucifié, du renoncement, de la chasteté, de l'amour des ennemis, de l'Eucharistie.

Et cependant toutes ces inventions de l'amour de Jésus sont la suprême sagesse pour confondre l'or-

gueil des sages et la fausse prudence des prudents selon le monde.

C'est cette sagesse que nous avons reçue au baptême et dont le sel déposé sur notre langue par le prêtre était l'emblème. L'avons-nous gardée et nous laissons-nous conduire par elle ? N'avons-nous pas trop souvent les idées, les fausses maximes et les appréciations erronées du monde ? Craignons alors de subir la menace du Seigneur : *Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo* (I Cor., I, 19).

II. — Le sel de la terre

« *Je préserve les aliments de la corruption et leur enlève leur fadeur. Je suis en cela le symbole des prêtres, envoyés et ministres de Jésus, la Sagesse incarnée. Chrétiens, c'est par eux que Jésus veut vous préserver de la corruption du péché et vous faire goûter toutes les merveilles de l'amour divin. Les prêtres ne doivent donc pas être un sel affadi et vous devez avoir soin de profiter de leur ministère pour acquérir la véritable sagesse et vous laisser conduire par elle.* »

Les prêtres doivent comprendre la grandeur de leur rôle et ne pas devenir eux-mêmes un sel affadi, en prenant les idées et les appréciations de la sagesse mondaine et en laissant entrer dans leur âme la corruption du péché. N'ayant plus eux-mêmes la vraie sagesse, ils ne pourraient plus la communiquer : *Nemo dat quod non habet.*

Etant eux-mêmes le vrai sel des âmes, tous leurs efforts doivent tendre à leur donner le goût des choses de Dieu et à les préserver de la corruption en les éclairant des lumières de la sagesse divine.

Les fidèles, de leur côté, doivent aider les prêtres à ne pas devenir un sel affadi, et profiter de leur ministère en absorbant avidement le sel que les prêtres leur offrent par leurs prédications et leurs exemples.

Le font-ils assez ?

87

LE LIÈVRE

Voici un prédicateur bien timide, qui ne sait que se sauver à toutes jambes quand on l'approche. C'est le lièvre.

I. — La crainte salutaire

« *Je suis très timide. Aussi on a fait de moi le symbole de la peur. On dit : peureux comme un lièvre... Souvent j'ai peur sans motif, et quelquefois au contraire j'ai bien tort d'être rassuré quand un chasseur me guette. Je suis bien excusable, puisque je suis un animal sans raison. Mais toi, ô homme, qui es éclairé par la raison et par la foi,* SERS-TOI DONC DE LA PEUR *pour qu'elle soit ta sauvegarde quand il le faut, et réagis contre les frayeurs enfantines.* »

La crainte nous a été donnée par Dieu pour que nous soyons en garde contre les dangers réels ; car les dangers sont nombreux autour de nous. Mais il faut savoir craindre à propos et bannir les craintes exagérées et sans raison.

Que doit-on craindre ? — Le mal, et comme le péché est le grand mal et même le *seul mal,* la seule chose que nous devions craindre absolument est *le péché* et ce qui peut nous conduire au péché.

Pour les autres maux, comme on peut les changer tous en un bien plus grand que le mal, nous ne devons les craindre sérieusement qu'autant qu'ils risquent de nous faire tomber dans le péché ou de nous y faire rester.

Ce que le péché a de redoutable. — *a)* Pour *ceux qui aiment Dieu,* il est l'offense faite à Dieu, notre Père si grand, si beau, si bon pour nous, que nous devons avoir une peur extrême de contrister. Cette peur de déplaire à Dieu qu'on aime par-des-

sus tout est la crainte filiale qui est tant louée et recommandée dans nos Livres saints.

Cette crainte doit donner toute confiance à celui qui la possède et le remplir d'espérance, car elle est un signe de salut ; mais elle doit cependant subsister même avec la plus grande confiance, car les saints eux-mêmes doivent faire leur salut avec crainte et tremblement.

Les saints eux-mêmes ont plusieurs motifs de craindre :

1o On ne sait jamais de certitude absolue, à moins de révélation, si on est digne d'amour ou de haine, et on ne peut jamais être sans inquiétude au sujet des péchés même pardonnés : *De propitiato peccato noli esse sine metu* (Eccli., v, 5).

2o Nous ne voyons pas le fond de notre cœur ; quelque attache, quelque recherche non remarquée par nous, mais vue par Dieu, peut gâter nos bonnes actions et nous valoir au moins le purgatoire.

3o Les jugements de Dieu sont insondables et sa justice est si grande que si elle s'exerçait sur nous sans miséricorde, même les saints auraient à trembler : *Væ etiam laudabili vitæ hominum si, remota misericordia, discutias eam* (S. Augustin). — *Si iniquitates observaveris. Domine, Domine, quis sustinebit ?* (Ps. CXXIX, 3).

4o Tout homme est capable de péché, et même personne ne peut rester toujours sans péché. « Si nous disons qu'il n'y a pas de péché en nous, écrit S. Jean, nous nous flattons faussement et la vérité n'est pas en nous » (I Jo., I, 8).

5o Nous avons toujours de bien mauvais ennemis à craindre : le démon, le monde et la chair.

6o Enfin personne n'est assuré de la persévérance finale. Pour toutes ces raisons, les saints eux-mêmes doivent garder une certaine crainte, mais non pas une crainte exagérée qui enlève l'espérance et fasse tomber dans la pusillanimité, le scrupule ou le désespoir.

Une crainte modérée qui stimule l'ardeur et rend

attentif et vigilant, est bonne et salutaire. Heureux ceux qui la possèdent ! *Beati omnes qui timent Dominum !* (Ps. cxxvii, 1).

b) Pour ceux qui *n'aiment pas le bon Dieu* et n'ont point par conséquent la crainte filiale qui naît de l'amour et est l'amour même, ils doivent trembler et sécher de frayeur, car 1° le péché leur mérite la colère de Dieu et les châtiments de sa justice ; 2° rien ne les garantit que cette justice ne va pas sévir contre eux ; 3° quand Dieu châtie avec la rigueur de sa justice, il doit châtier en Dieu ; 4° celui qui est en état de péché est sur une pente glissante et tout au bord d'un abîme effrayant ; 5° toute la création est au service de Dieu pour punir les méchants : *Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (Sap., v, 21).

Cette crainte des châtiments s'appelle la crainte servile. Elle est déjà une grâce de Dieu et Dieu l'envoie au pécheur pour le forcer à quitter le péché et à revenir à l'amour.

C'est cette double crainte, filiale et servile, que les parents doivent inspirer à leurs enfants, mais surtout la crainte filiale. Il faut qu'ils se servent quelquefois de la crainte des châtiments pour détourner du péché ou pour en faire sortir. Mais il ne faut pas qu'ils ne montrent en Dieu à leurs enfants qu'un « père fouettard » qui ne fait que tenir la verge pour corriger les indociles. Ce fut la grande faute du jansénisme de faire de notre religion une religion de crainte servile, tandis qu'elle doit être avant tout une religion d'amour. La crainte servile seule, du reste, ne suffit pas à retenir dans le devoir. Il faut donc avant tout apprendre aux enfants à aimer le bon Dieu et à avoir par conséquent peur de lui déplaire.

Que dire des autres craintes ? — 1° Les *frayeurs folles et imaginaires* des enfants et de quelques personnes ne sont pas un péché, mais elles sont mauvaises et doivent être combattues, comme on le fit pour la petite sainte Thérèse de Lisieux.

2° La peur du « qu'en dira-t-on, » autrement dit le *respect humain* est une folie, une lâcheté et une faute. Une *folie,* car avoir peur des appréciations et des jugements des hommes, c'est avoir peur de rien, comme les oiseaux qui ont peur d'un mannequin ou d'un tourniquet. Une *lâcheté,* car c'est se laisser désarmer et mettre en fuite par un ennemi qu'on devrait fouler aux pieds. Une *faute,* car c'est faire plus de cas de la créature que du Créateur.

Et cependant le respect humain est, avec l'ignorance religieuse, une des plus grandes plaies de notre époque.

3° La peur des *maux temporels :* pertes, maladies, disgrâces, persécutions, ne doit pas faire une très grande impression sur le chrétien. Il ne doit pas les redouter trop, puisqu'il peut par l'amour les changer en biens mille fois plus grands que le mal lui-même. En réalité, quand on sait les sanctifier, ils sont un gain considérable. On ne doit surtout jamais commettre le péché pour éviter ces maux ou pour s'en délivrer. Plutôt la pauvreté, l'exil, les tracasseries, les supplices, et même la mort, que le péché !

II. — Les pas de géant

« *Quand je me crois en danger, je joue des jambes et pour fuir je fais des bonds d'une grandeur étonnante. Chrétien, ces bonds devraient te faire penser aux grands pas, aux pas de géant que Jésus a faits et fait encore pour courir après toi et t'emmener au ciel :* Exultavit ut gigas ad currendam viam. » (Ps. XVIII, 6).

Rappelons sommairement ces pas : ils sont l'histoire de l'amour de Jésus pour nous.

1° *Des hauteurs et des splendeurs de l'Infini au jardin de l'Eden.* Le Dieu qui habite des hauteurs inaccessibles nous a tant aimés qu'il a créé pour nous la terre, sur cette terre l'Eden, et qu'après avoir créé et mis nos premiers parents dans cet Eden, il s'est abaissé jusqu'à venir converser complaisamment avec eux.

2° *De l'Eden dans le sein de Marie.* L'homme aimé s'est révolté contre son Dieu. Au lieu de le rejeter, de le maudire ou de l'anéantir, Dieu a envoyé son propre Fils, Dieu comme lui, pour restaurer les ruines accumulées par le péché d'Adam et par les péchés de sa race. Pour exécuter ce travail de restauration, le Fils de Dieu n'a pas eu horreur d'entrer et de rester neuf mois dans le sein d'une vierge, de se faire homme comme nous, de devenir notre frère pour refaire de nous les enfants de Dieu.

3° *Du sein de Marie dans la crèche.* Pour faire son apparition au milieu des hommes, le Fils de Dieu incarné a voulu naître dans une étable et avoir une crèche pour berceau. Ah ! c'est qu'il a voulu venir chercher l'homme jusque là où l'homme s'était abaissé, jusqu'au milieu des animaux sans raison, car par les passions de la chair l'homme s'était rendu semblable à la brute. Jésus est donc venu pour lui jusque dans l'étable, et en se couchant devant lui dans la crèche il lui dit : « Homme animal, mange-moi pour redevenir un Dieu. »

4° *De la crèche à Nazareth.* Pour sauver les hommes, Jésus leur apportait la lumière ; il voulait les instruire, mais il a voulu prêcher d'exemple avant de prêcher par paroles. Et voilà pourquoi il a voulu passer son enfance dans la condition ordinaire de la plupart des hommes, dans une maison d'ouvrier ; là il a vécu une vie de prière, de travail, d'obscurité, de pauvreté, d'obéissance, de progrès incessants dans la vertu. Quel beau modèle !

5° *De Nazareth dans la Judée et la Galilée, de ville en ville, de bourgade en bourgade.* A la prédication par l'exemple, Jésus a voulu joindre la prédication par paroles. Pour se faire mieux comprendre et faire accepter son enseignement, il a répandu à profusion les bienfaits et les miracles. Voilà le chemin bien tracé pour nous.

6° *Des courses apostoliques sur la croix.* L'homme que Jésus venait sauver était l'homme coupable et

méritant la foudre des vengeances divines, et ces foudres allaient tomber sur lui. Jésus s'est élancé sur la croix entre le ciel et la terre pour recevoir sur lui les coups qui nous étaient destinés et pour nous les épargner. Il a voulu être puni à notre place.

7o *De la croix dans le tombeau.* Jésus mort pour nous sur la croix a voulu descendre dans le tombeau pour nous en diminuer l'horreur, pour faire de la mort, pour lui comme pour nous, la semence d'une meilleure vie, comme le grain jeté en terre meurt pour revivre.

8o *Du tombeau dans son Eglise,* pour y revivre et y continuer sa vie et son rôle parmi les hommes. L'amour veut l'union. Jésus a racheté l'humanité par sa mort. Il a voulu ensuite se l'unir. Il l'a constituée en un grand corps dont il s'est établi la tête invisible et auquel il a communiqué son Esprit. Par cette Eglise, il va à la conquête des âmes dont il veut faire ses membres et les héritières de son ciel.

9o *De l'Eglise et par l'Eglise sur nos autels.* Les hommes rachetés continuent à offenser Dieu et à mériter les coups de la colère divine. Jésus dans son Eglise continue en tout temps, en tous lieux, son sacrifice du Calvaire ; il arrête ainsi les coups qui devraient nous frapper et il fait arriver à toutes les âmes la vertu de son sang versé pour nous. A la messe, il est pour nous un paratonnerre et la source des grâces.

10o *De l'autel au tabernacle.* Jésus ne s'est pas contenté de nous continuer son immolation du Calvaire : il a voulu nous continuer aussi sa présence corporelle et par cette présence être au tabernacle l'Emmanuel, le Dieu avec nous, le compagnon et le soutien de notre exil.

11o *Du tabernacle dans nos cœurs.* Voici la plus grande merveille de l'amour de Jésus, le mémorial, le résumé des merveilles de l'amour.

Ce n'est pas assez pour lui d'être près de nous, il

veut venir en nous. Il veut être mangé par nous pour nous transformer en lui et faire de nous aussi des dieux.

12° *De nos cœurs dans le ciel*, en nous y emmenant avec lui. Après avoir couru après nous à pas de géant, Jésus nous a enfin trouvés, il s'est uni à nous, nous a transformés en lui. Dans une dernière communion il voudra achever son œuvre. Il viendra apporté par son prêtre et s'adressant à notre âme il lui dira : « Ma bien-aimée, j'ai couru à ta recherche ; maintenant que je te possède, viens, viens avec moi. » Ce disant, il brisera les liens qui unissent notre âme à notre corps et s'emparant d'elle il l'emportera avec lui dans le ciel pour lui faire partager sa gloire et son bonheur.

Oh ! la belle, la ravissante histoire de l'amour de Jésus pour nous ! Quand vous verrez bondir le lièvre, souvenez-vous-en et aimez un peu plus un Dieu qui vous a tant aimés.

88

LE CŒUR

Aujourd'hui, c'est un prédicateur caché en nous, mais dont l'action physique et morale se montre bien au dehors : c'est le cœur.

I. — Le cœur et le sang de Jésus

« O homme, c'est moi qui entretiens la vie en toi en faisant circuler le sang jusqu'aux extrémités de ton corps. Je dois te faire penser à un autre cœur, à un autre sang bien plus précieux encore pour toi : au cœur et au sang de Jésus, qui entretiennent la vie surnaturelle dans les âmes. Sache apprécier leur grand bienfait et le mettre à profit. »

Dans l'organisme humain, le sang joue un rôle

essentiel à la vie : c'est lui qui sans cesse renouvelé et envoyé dans toutes les parties du corps, y conserve, entretient et accroît la vie ; et c'est grâce à l'action puissante du cœur que ce sang peut se renouveler, circuler et exercer son action vivifiante.

Ah ! que voilà bien le rôle, l'action du sang et du cœur de Jésus dans le monde des âmes !

1° Le sang de Jésus. — Le sang de Jésus a été formé du sang très pur et du lait virginal de Marie, sous l'action toute-puissante du St-Esprit. Pendant trente-trois ans, circulant dans les veines du Sauveur, il a entretenu en lui la vie qu'il a consacrée à notre service. Coulant sous le couteau de la circoncision, il a commencé la génération nouvelle des enfants de Dieu, en lui donnant comme source un sang divin. Au Jardin des Oliviers, il a ruisselé jusqu'à terre, parce qu'à ce moment nos péchés et tous les péchés des hommes mettaient le cœur de Jésus sous le pressoir. Jésus a voulu par là faire passer son sang de son cœur dans les nôtres pour les laver de tant d'iniquités et nous donner une vie nouvelle, comme la pluie tombant sur la terre la lave et donne une nouvelle vie aux plantes.

C'est encore ce sang, versé à la flagellation, au couronnement d'épines, au crucifiement, qui a été le prix du rachat des âmes.

C'est enfin ce sang qui, s'échappant avec de l'eau du cœur de Jésus entr'ouvert par la lance, est le symbole de l'Eglise tirée du côté du nouvel Adam endormi et devenant par l'eau et le sang la Mère des vivants ; l'eau en effet efface le péché au baptême et le sang, dans l'Eucharistie, devient l'aliment divin des âmes.

2° Le cœur de Jésus. — Dans le corps humain, c'est le cœur qui fait circuler le sang et en envoie la vertu à toutes les parties. C'est aussi le cœur de Jésus, *dont toutes les messes qui se célèbrent sans interruption sur la terre sont comme les battements*, qui fait arriver à tous les membres de son corps mystique l'efficacité de son sang répandu

au Calvaire. C'est ainsi que le cœur de Jésus devient comme le cœur universel de l'humanité et est pour elle la source, l'animateur, l'aliment de la vie surnaturelle. Combien, à ce point de vue, il mérite déjà nos adorations, nos remerciements, à cause de l'application qu'il nous fait de la vertu rédemptrice, purificatrice et vivificatrice de son sang ! Il est déjà ainsi le soleil des âmes, puisqu'il fait sentir sa vertu à toutes les âmes.

II. — Le symbole de l'amour

« *Mon rôle n'est pas seulement de faire circuler le sang : je suis aussi l'organe, le siège et pour cela le symbole de l'amour sensible. C'est donc dans le cœur de Jésus que l'amour divin s'est incarné pour joindre en notre faveur à l'amour infini, qui est Dieu, tout l'amour dont est capable une simple créature.* »

O amour de mon Dieu, que vos inventions sont admirables ! Combien nous devons être heureux de retrouver cet amour symbolisé et rendu sensible pour nous dans le cœur de Jésus ! Quelle merveille d'amour nous trouvons dans ce divin cœur !

Il y a d'abord en lui l'amour divin, l'amour infini qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer. Il y a ensuite un amour créé, un amour sensible semblable au nôtre, mais dépassant tous les amours créés, dépassant même les amours réunis de toutes les créatures. Ces derniers, à côté de l'amour du cœur de Jésus, ne sont qu'une étincelle, que dis-je ? ne sont que glace.

C'est cet amour du cœur de Jésus qui a été le principe de tous les bienfaits que Jésus nous a apportés et nous apporte encore tous les jours. Il lui a fait faire des folies d'amour.

Et dire que ce cœur est si peu aimé ! Jésus est venu se plaindre lui-même à sainte Marguerite-Marie de ne recevoir que des ingratitudes, des outrages, en retour d'un si grand amour.

Soyons donc plus dévots à ce divin Cœur ! Por-

tons le scapulaire ou au moins la médaille du Sacré-Cœur. Célébrons pieusement les premiers vendredis, selon le désir qu'il a exprimé. Joignons notre apostolat au sien par l'apostolat de la prière. Faisons quelquefois la veillée sainte pendant la nuit du jeudi au vendredi. Chômons et célébrons avec toute la ferveur possible la grande fête qu'il a demandée pour le vendredi qui suit l'octave du St-Sacrement. Propageons de toutes nos forces la dévotion au Sacré-Cœur.

Nous aurons part ainsi à toutes les faveurs promises par ce divin Cœur à tous ceux qui lui seront dévots.

Mais aimons surtout la messe et communions aux messes auxquelles nous assistons, pour participer pleinement à sa vertu.

89

LA MER

Voici un prédicateur immense qui parle éloquemment lorsqu'au moment des tempêtes il fait entendre le fracas des grandes eaux. C'est la mer.

I. — L'immensité de Dieu

« *Je suis immense ; j'occupe les trois quarts de la surface du globe terrestre et par endroits à des milliers de mètres de profondeur. Quelle étendue et quelle masse d'eau ! Qu'il doit être grand, immense, Celui qui a creusé mon lit et m'y tient renfermée !* »

O hommes, que nous sommes petits devant Dieu, nous qui nous sentons si petits en face de la mer ! Qu'est-ce que Dieu ? C'est l'infini, c'est tout l'être. « Je suis celui qui est, » dit-il. Il existe par lui-même ; il a tout par lui-même et n'a jamais rien

reçu de personne, puisque c'est lui qui donne à tous les autres êtres tout ce qu'ils possèdent. Son âge est l'éternité, durée sans limites et sans succession ; sa demeure est l'immensité, son domaine est tout l'univers, ses perfections sont innombrables, plus nombreuses que les gouttes d'eau de l'Océan. Toutes les eaux de la mer changées en encre et employées à écrire ne suffiraient pas pour exprimer assez dans notre langage une seule de ses perfections.

Il a toutes les perfections de ses créatures, puisque personne ne peut donner ce qu'il n'a pas, mais il les a d'une manière bien plus parfaite et à un degré infiniment plus élevé.

Comme la mer, et infiniment plus que la mer, *il est immense*, que dis-je ? il est lui-même l'immensité. Tout l'univers est dans sa pensée comme un grain de sable dans le monde sensible. Il remplit tout l'univers : *Cœlum et terram ego impleo* (Jer., III, 24). Toutes les créatures sont en lui comme le poisson est dans l'eau, vivant, subsistant en lui et par lui. Toutes sont présentes à son regard, soumises à son action. O mon Dieu, que vous êtes grand et que nous sommes petits !

II. — L'amertume de la Passion

« *Je suis un immense réservoir d'eaux amères, impotables. Bien à plaindre serait celui qui serait condamné à goûter et à absorber toute cette amertume. Eh bien ! voilà le supplice que l'humanité a infligé et continue à infliger au doux Sauveur Jésus. Par leurs péchés, les hommes lui font goûter et sentir une amertume plus grande que toute l'amertume de la mer :* Magna est velut mare contritio tua. » (Thren., II, 13).

Pendant sa Passion, Jésus a enduré toutes les souffrances, toutes les humiliations que lui ont fait souffrir ses ennemis et ses bourreaux. Mais toutes ces peines étaient peu de chose à côté de la douleur que lui ont causée les péchés des hommes. Ces péchés ont été pour le cœur de Jésus bien plus

amers que ne le serait pour notre palais toute l'eau de la mer. Jésus qui connaissait tout et pour qui, à cause de l'éternité de sa nature divine, tout était présent, a senti toute la malice, l'ingratitude, la noirceur de chacun des péchés qui se sont commis déjà ou se commettront jusqu'à la fin du monde. Il n'y a pas un péché, pas une imperfection volontaire qui ne l'ait fait souffrir dans son cœur si parfaitement, si délicatement sensible. Il a donc eu pour bourreaux tous les hommes qui ont vécu ou vivront, et pour supplice tous les péchés qui ont été commis ou se commettront. Ah ! il y avait de quoi le faire tomber en agonie au Jardin des Oliviers, en face de cet horrible tableau de toutes les misères morales de l'humanité.

Mais particulièrement amers et sensibles ont été pour son cœur es manquements de ses amis comblés de ses grâces, par conséquent nos manquements à nous qui sommes les enfants gâtés de la Providence et de qui Jésus avait le droit d'attendre de meilleurs retours.

Enfin le comble de l'affliction pour Jésus a été d'assister, au Calvaire et même pendant toute sa vie, au martyre perpétuel du Cœur de sa Mère, car Marie a partagé le calice d'amertume de Jésus.

Toutes les douleurs de Jésus ont été aussi les douleurs de Marie, qui les a connues, sinon dans le détail, au moins dans leur ensemble, et dont le cœur était le plus sensible après celui de Jésus. Aussi ce n'est pas sans raison que l'Eglise appelle Marie « Reine des Martyrs », car à elle seule elle a plus souffert que tous les martyrs, son cœur étant si sensible et le sujet de sa peine si affreux. Et tout cela Marie l'a souffert pour nous, afin de coopérer à notre Rédemption et de nous enfanter à la vie divine.

Il convient donc et il est très utile que nous pensions souvent à ces douleurs de notre Mère. Marie elle-même a inspiré la fondation des religieux Servites et leur a donné pour programme de méditer, de

prêcher ces douleurs et d'y compatir. L'Eglise, dans le cours de l'année liturgique, célèbre deux fêtes des douleurs de Marie, pour nous rappeler combien nous avons coûté à cette bonne Mère, combien nous devons lui être reconnaissants et combien nous devons avoir peur de lui causer de nouvelles douleurs.

III. — La tempête

« Par elles-mêmes mes eaux sont calmes, mais quand un vent puissant souffle obliquement sur elles, elles se soulèvent en vagues formidables, avec un fracas épouvantable. Chrétiens, ces tempêtes sont l'image de celles que l'enfer et les passions mauvaises soulèvent dans le monde des âmes. Prévenez-les si vous le pouvez, ne vous y exposez pas ; si vous êtes surpris par elles, tenez ferme le gouvernail de votre navire et appelez à votre secours Celui qui commande aux vents et aux flots. »

La mer calme et tranquille, c'est l'âme qui s'avance doucement vers le ciel. Mais pour les âmes le calme complet est bien rare. Chacune d'elles renferme une passion qui peut à tout instant y soulever des orages et la ballotter, par toutes sortes de tentations et d'émotions violentes, au milieu des vagues, à travers les écueils, au-dessus des abîmes.

En outre, les tempêtes qui s'élèvent dans les âmes des autres peuvent nous entraîner, nous aussi, dans leurs remous et agiter ainsi par moments toute une paroisse, tout un pays, comme cela a lieu maintenant en Russie et récemment au Mexique.

L'enfer se sert de toutes ces tempêtes locales ou généralisées pour lancer des vagues furieuses contre l'Eglise qui, conduite par le Vicaire du Christ, traverse la mer du monde pour conduire les âmes au port du salut. Par moments, elle semble être sur le point de sombrer.

N'ayons pas peur pour elle. Depuis dix-neuf siècles, sa nacelle a fait face à tous les orages et a continué sa course. Elle peut perdre en route quelques-uns des passagers qu'elle transporte, ceux

qui ne s'attachent pas assez fortement à elle par la foi et l'obéissance. Malgré toutes les tempêtes elle continuera sa route, jusqu'à ce que le nombre des élus soit complet.

Mais les âmes soulevées par les vagues des passions et ballottées au milieu des tempêtes, peuvent être englouties et périr dans les flots, et beaucoup périssent en effet. Si nous voulons échapper au naufrage, tenons-nous attachés fortement à la barque de Pierre ; quand cette barque sera plus menacée, appelons à notre secours Celui qui commande aux flots. Quand l'orgueil, la cupidité, la haine ou l'amour des mauvais plaisirs nous assaillent, ne lâchons pas la boussole de la foi, jetons en Dieu l'ancre de l'espérance, confions à l'amour la direction du gouvernail.

Si parfois une vague plus forte nous jette dans les flots, saisissons vite la planche de salut que Jésus nous offre dans le sacrement de Pénitence et dans le repentir ; ainsi nous éviterons de sombrer pour l'éternité.

IV. — Le déchaînement des passions

« *Mes flots énormes et mes forces indomptables arrêtent cependant leur furie et brisent leurs vagues écumantes contre un petit lit de sable pour obéir à Celui qui m'a dit : « Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin. » A mon exemple, tout le monde sensible obéit à Dieu et se conforme à l'organisation établie par lui. Toi seul, ô homme, chétif ver de terre, tu oses te redresser contre ton Dieu et lui dire en face :* « Non serviam ! » *Pauvre fou, que te rapportera ta révolte ?* »

Depuis des siècles, la mer obéit et respecte les limites que Dieu lui a tracées, et même on l'a vue plusieurs fois faire acte d'obéissance en calmant instantanément ses flots en colère sur l'ordre de Jésus ou à la prière de ses Saints.

Dieu a fixé aussi de douces limites aux vagues des passions humaines déchaînées : celles de l'a-

mour de Dieu et du prochain. Ces limites maintiendraient l'humanité dans la paix et la fraternité, si elles étaient respectées.

Mais les hommes, poussés par l'enfer et ses suppôts, les orgueilleux, les cupides, les haineux, les débauchés, ne veulent pas de ces limites. Qu'est-ce que cela leur vaut ? Nous en avons eu un exemple récent. Tout l'univers a été secoué, bouleversé par la grande guerre. Pendant quatre ans, on a vu des millions d'hommes massacrés, des milliers de villes et de villages anéantis, des territoires immenses dévastés, le monde entier dans l'épouvante, la confusion et les larmes. La Russie a eu le cataclysme du bolchevisme qui l'a démoralisée, ruinée, ensanglantée, dépeuplée et replongée dans la barbarie. Nous avons encore aujourd'hui devant nous la vague montante du communisme qui veut nous ramener à la sauvagerie et faire des hommes un troupeau de bêtes féroces acharnées les unes contre les autres, s'entre-déchirant et s'entre-tuant pour s'arracher quelques misérables biens qui ne peuvent être à tous.

Quand donc les hommes comprendront-ils que le salut pour eux est dans la loi infiniment sage de l'amour de Dieu et de la charité fraternelle ?

V. — Les marées

« *Deux fois par jour, mes eaux montent et descendent sous l'action combinée des attractions de la lune, de la terre et du soleil : ce sont les marées. Toi aussi, ô homme, tu es tiraillé par deux grandes attractions qui te font monter ou descendre, l'une venant d'en haut, du Père céleste et du Christ Jésus attaché sur la croix, l'autre venant d'en bas, des faux biens et des mauvais plaisirs. Oh ! soustrais-toi à l'attraction d'en-bas pour t'abandonner entièrement à l'attraction venant d'en haut, pour que tu n'aies que des marées montantes, jusqu'à ce que tu ailles trouver le repos en Dieu.* »

Le monde sensible est composé d'une multitude d'êtres variés qui, rapprochés ou éloignés, s'attirent ou se repoussent, agissent chimiquement ou physiquement les uns sur les autres. Avant la faute d'Adam, toutes ces actions sagement calculées par Dieu produisaient l'équilibre universel, l'ordre parfait pour le service de l'homme qui, par le spectacle de tant de merveilles faites pour lui, était attiré lui-même vers le Créateur.

Mais depuis la chute d'Adam et d'Eve, l'homme s'étant retiré du service de Dieu, les créatures, tout en lui parlant encore de Dieu dans un langage souvent incompris, au lieu de pousser les hommes vers Dieu, les détournent souvent en les attirant vers elles-mêmes. Aussi, au lieu de rester dans l'ordre établi par Dieu pour le service de l'homme, souvent elles amènent dans la nature des désordres, des cataclysmes. Mais Dieu, toujours bon, même pour les hommes révoltés, fait rentrer ces désordres dans l'ordre en les faisant servir à l'épreuve sanctifiante des bons et à la punition des méchants.

Dieu lui-même intérieurement, par sa grâce, exerce souvent directement ses attractions sur les cœurs. Et pour faire mieux encore, il a envoyé son Fils se faire homme, souffrir et mourir pour nous sur une croix, pour être par son amour crucifié et par son Sacré-Cœur le souverain aimant des cœurs : *Et ego, si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum* (Jo., XII, 32).

Nous voilà donc placés au milieu de toutes ces attractions, les unes venant de Dieu pour nous sauver, les autres venant des créatures pour nous détourner de Dieu et nous perdre.

Aucune d'elles ne force notre volonté : elles agissent puissamment sur nous tout en nous laissant la liberté de notre choix pour nous en laisser le mérite. Défendons-nous bien contre les attractions mauvaises et laissons-nous conduire docilement par les attractions de la grâce de Dieu et de Jésus.

VI. — La vanité des créatures

« *Depuis des siècles, je reçois sans cesse dans mes eaux amères les masses d'eaux douces que m'amènent des centaines de fleuves et de rivières ; je ne me remplis pas davantage et je ne perds rien de mon amertume. Depuis des siècles aussi, les hommes qui ont passé sur la terre n'ont cessé, pour trouver le bonheur, de faire couler dans leurs cœurs les fleuves des richesses, des plaisirs, des honneurs, et jamais leurs cœurs n'ont pu être remplis et la vie pour eux n'en a pas été moins amère. Les flots des faux biens sont devenus pour eux, comme pour l'impie Antiochus, des flots de tristesse :* In quos fluctus tristitiæ deveni (I Mach., vi, 11). *Les déceptions de tes devanciers, ô homme, ne devraient-elles pas t'instruire et t'apprendre à te retourner vers Dieu ?* »

L'âme humaine est un abîme que rien de fini ne peut remplir. Elle a été créée pour l'infini. Il lui faut Dieu. « Vous nous avez fait pour vous, s'écrie S. Augustin, et notre cœur est tourmenté tant qu'il ne se repose pas en vous. » Pour apaiser la soif de notre âme, il lui faudra le torrent des voluptés divines dont Dieu abreuvera ses élus. Si nous voulons chercher notre bonheur dans les créatures, pour une petite goutte de miel que nous trouverons en elles il faudra absorber ensuite un océan de fiel. Quelle folie !

VII. — Le cours des bienfaits divins

« *Ce qui m'arrive à plein lit par les fleuves, je le renvoie à la terre en vapeur, puis en pluies douces et fécondantes et de nouveau la terre me le renvoie par les fleuves. Voilà, chrétien, le commerce constant qui devrait exister entre Dieu et toi. Tu reçois de Dieu la pluie de ses bienfaits, tu devrais les faire remonter vers lui par la reconnaissance et les hommages de ton cœur, et Dieu, content de toi, t'enverrait sans cesse de nouveaux et plus grands bienfaits.* »

Tout ce que nous avons dans l'ordre naturel et surnaturel, nous vient de la munificence divine. Nous n'avons rien que nous n'ayons reçu et nous avons beaucoup reçu, surtout dans les paroisses restées chrétiennes. Comme la mer fait remonter vers le ciel, par l'évaporation, les eaux que le ciel lui envoie par la pluie et par les fleuves, de même, nous qui sommes en quelque sorte inondés par la pluie des grâces divines, nous devrions faire remonter vers Dieu les vapeurs embaumées de nos adorations et de nos actions de grâces, pour faire retomber sur nous une pluie de nouvelles grâces.

Nous replier sur nous-mêmes en jouissant des biens reçus sans regarder vers Celui qui nous les envoie, c'est arrêter le cours des bienfaits divins. C'est être ingrat, et l'ingratitude est comme un vent desséchant qui tarit la source des grâces. Dieu se détourne des ingrats parce qu'ils ne méritent plus que sa colère en rendant inutiles pour sa gloire les biens qu'il leur envoie. « L'ingratitude, dit S. Bernard, est l'ennemie de l'âme, l'extinction des mérites, la suppression des vertus, la perte des bienfaits. Elle dessèche la source de la piété, la rosée de la miséricorde, les fleuves de la grâce. Elle est un vice meurtrier, l'ennemie de la grâce et du salut. Je vous le dis et je crois être dans le vrai en le disant, rien ne déplaît autant à Dieu, surtout chez ses enfants bien-aimés, car elle ferme l'accès à de nouvelles grâces. »

Où en sommes-nous sur ce point ? Hélas ! qu'ils sont nombreux ceux qui mériteraient qu'on leur grave sur le front avec le fer rouge l'épithète : « INGRAT, » parce qu'ils ne savent pas dire : « *Deo gratias* » !

VIII. — LES MOYENS DE TRANSPORT

« Je semble être un obstacle infranchissable, empêchant les communications entre les continents. Mais voilà que, grâce aux inventions nouvelles, ce sont mes flots eux-mêmes et l'atmosphère qui m'en-

toure qui sont la route de grande communication activement suivie. Les sous-marins nagent au fond de mes eaux, les bateaux les sillonnent à leur surface, les avions les survolent. Chrétien, tu as aussi sous-marin, bateau et avion à ta disposition pour traverser la mer dangereuse de ce monde. Sache t'en servir pour arriver au port de la céleste patrie. Jésus a été le premier et le plus habile inventeur en faveur des âmes. »

Le *bateau* à notre disposition pour voguer sûrement à travers les flots de ce monde, c'est la barque de Pierre, le vaisseau dont le pape, successeur de Pierre, tient d'une main ferme et sûre le gouvernail et contre lequel les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais. Ce vaisseau conduit sûrement au port les âmes dociles et obéissantes.

Le *sous-marin* qui vogue en se cachant sous les flots, c'est l'humilité, qui, se mettant au-dessous de tous, nous élève au-dessus de tout et nous fait traverser les fanges de l'impureté sans les laisser pénétrer dans notre âme. Cachons-nous, en nous faisant tout petits, dans ce sous-marin, pour échapper aux coups de l'ennemi qui ne peut atteindre que ceux que l'orgueil expose à ses traits.

L'*avion* léger, puissant et agile qui, en un instant, peut nous faire traverser les Océans et nous élever jusqu'au ciel, c'est l'amour, qui sert d'ailes à notre âme et est en même temps la force motrice qui donne une puissance divine à ces ailes.

IX. — Les gouffres

« *Je suis maintenant voie de communication, mais non voie sans dangers. Mes eaux cachent presque à leur surface des rochers contre lesquels les vaisseaux peuvent se briser, et la rencontre de deux courants produit par endroits des tourbillons dans lesquels peuvent venir s'engouffrer les vaisseaux. Dans les paroisses il y a aussi des écueils, des gouffres redoutables où la barque de beaucoup d'âmes risque de sombrer. Soyez donc sur vos gardes.* »

Parmi les gouffres que le saint Curé d'Ars signalait à ses paroissiens et qu'il mit tout son zèle à fermer, car ils sont les *entonnoirs* de l'enfer, nous avons déjà signalé les bals ; il reste aujourd'hui à parler des cabarets.

LES CABARETS SONT DE VÉRITABLES GOUFFRES.

1° *Gouffre des santés* pour beaucoup d'hommes et pour leurs enfants et petits-enfants, à cause du poison de l'alcool qu'on absorbe en trop grande quantité, et à cause des nombreux poisons que renferment les boissons falsifiées.

2° *Gouffre pour la fortune publique.* Il y a en France près d'un million de maisons patentées où l'on absorbe vins et liqueurs et où on les achète pour les emporter à la maison. Les neuf dixièmes de ces vins et liqueurs sont absorbés sans aucune nécessité et même sans aucune utilité, plutôt avec dommage, d'une manière ou de l'autre. Les tenanciers de ce million de débits vivent de ce commerce, eux et leur famille, et même ils prospèrent. Ils soutirent donc pour cela des milliards de la bourse des particuliers.

Ces débits occupent des millions d'hommes et de femmes qui, au lieu de faire un travail productif, ne sont occupés qu'à verser à boire ou à vendre des poisons alcooliques.

Dans ces débits, des millions de travailleurs perdent un temps précieux et se rendent bientôt et bien avant le temps incapables de travailler. Ajoutez à cela tout ce que l'alcoolisme fait perdre de temps et d'argent aux familles et à la descendance des buveurs, par les maladies, infirmités et autres misères morales dont l'alcoolisme est la cause. Et vous pourrez constater que si on fermait pendant quelques années en France les débits de boissons alcooliques, l'économie réalisée de ce chef permettrait de payer toutes les dettes de notre pays et de le rendre prospère pour l'avenir.

3° *Gouffre pour la moralité publique.* En effet, si les cabarets sont fréquentés par quelques hon-

nêtes gens, ils le sont surtout par toute la lie de la société, par tout ce qu'il y a de taré, qui se permet d'y tout dire et souvent d'y tout faire. Si un ange écrivait tout ce qui se dit et tout ce qui se fait pendant une semaine dans un cabaret bien achalandé, quelle collection édifiante de propres et charitables conversations vous auriez ! « *Nolite inebriari vino, in quo est luxuria.* Ne vous enivrez pas de vin, car il entraîne la luxure, » écrit S. Paul (Eph., v, 18).

4o *Gouffre de la religion.* C'est au cabaret qu'après le sermon du dimanche à la messe se font les contre-sermons ; c'est là que les prôneurs d'impiété et d'hostilité religieuse ont la parole et qu'ils s'en servent copieusement.

5o *Gouffre de l'union, de l'accord dans un pays.* C'est au cabaret que se donnent libre carrière la jalousie, la haine, la rancune. C'est là que se propagent les mensonges, les médisances, les calomnies contre le prochain, que se fomentent les cabales, que se forment les petits partis de commune.

C'est là surtout qu'on met en fermentation les ouvriers contre les patrons, les miséreux contre ceux qui possèdent. Quels puits de division et de discorde sont les cabarets !

6o *Gouffre pour la paix et le bonheur des familles.* Neuf fois au moins sur dix, c'est par le cabaret, par les trop longues stations ou par les excès que fait le mari, que commence la froideur, la désunion entre les époux ; c'est le cabaret aussi qui est souvent la cause que les affaires du ménage sont mal dirigées, que les parents perdent le respect et l'autorité dont ils ont besoin pour maintenir chez eux une agréable vie de famille.

7o *Gouffre où sombre l'avenir des jeunes gens.* Si un jeune homme se met à fréquenter les cabarets, il y est vite démoralisé; il y perd la délicatesse de conscience, le respect de lui-même, et se prépare un mauvais mariage... Que dire des jeunes filles qui se permettent d'accompagner là les jeunes gens ?

8o *Gouffre aussi pour les cabaretiers eux-mêmes et pour les gens de leur maison.* J'ai fait jadis un sermon sur les quatorze péchés particuliers que sont exposés à commettre les aubergistes; le lendemain, l'un d'entre eux m'avouait que je n'avais rien exagéré et que le sombre tableau que j'avais tracé était malheureusement trop vrai. Oh ! quand prendra-t-on des mesures efficaces pour enrayer ce fléau de l'alcoolisme ? Quand fermera-t-on les trois quarts au moins des débits de boisson ? Quel service on rendrait à la société et aux aubergistes les premiers !

90

LE TIGRE

Voici un prédicateur qu'il ne fait pas bon approcher quand il est vivant et dont la dépouille cependant fait l'ornement des salons : le tigre.

I. — La férocité humaine

« *O hommes, vous me regardez comme bien féroce. Mais regardez-vous donc vous-mêmes : vous êtes mille fois plus féroces que moi. Votre barbarie fait plus de victimes que ma férocité. Chacun de vos prétendus progrès devient pour vous un moyen pour mieux tuer et mieux détruire. On l'a bien vu dans la dernière guerre. C'est vous qu'on devrait appeler tigres.* »

En parlant ainsi, le tigre a mille fois raison et donne aux hommes une leçon bien méritée. L'humanité, qui se prétend civilisée, dépasse mille fois les tigres en férocité.

1o D'abord les tigres *ne se déchirent pas entre eux :* or c'est tous les jours que des hommes tuent leurs semblables. Chaque jour, les journaux sont remplis du récit d'assassinats atroces commis

avec sang-froid et souvent avec des raffinements de cruauté. Les guerres entre les hommes sont continuelles sur la terre.

2o Ensuite les tigres *n'immolent jamais leurs petits,* tandis que l'infanticide est d'une pratique journalière parmi les hommes. On le pratique sous trois formes : on empêche la conception des enfants par une pratique abominable qui fait que le mariage, au lieu d'être destiné à la procréation des enfants, n'est plus que le voile de turpitudes contre nature ; on supprime l'enfant dans le sein de sa mère pour éviter ou le déshonneur ou les charges de la famille, crime puni de l'excommunication par l'Eglise ; des milliers d'enfants reçoivent dès leurs premiers jours la mort de la part de ceux qui leur ont donné la vie.

3o Enfin le tigre, pour massacrer, *ne se sert que des armes que lui a données la nature :* de ses griffes et de ses dents.

L'homme emploie son intelligence à inventer mille moyens pour multiplier les ruines et le carnage. Aujourd'hui, en un instant, on peut massacrer des milliers d'hommes et détruire des villes entières. C'est à qui trouvera des moyens de destruction plus rapides : fusils, canons, mitrailleuses, balles, boulets, gaz, poisons, avions, sous-marins, fils à haute tension électrique, etc., etc. On dépense pour fabriquer tous ces engins des sommes formidables. Aussi dans la grande guerre on a détruit non pas des dizaines, mais des *milliers* de villes et de villages, et on a massacré non pas des milliers, mais des *millions* d'hommes.

Oh ! honte à l'humanité !

Vous me direz : « Il faut bien qu'on ait recours à ces moyens pour n'être pas écrasé par un ennemi qui les emploie ! » — Si, au lieu de laïciser les sociétés, on les christianisait, si on y faisait régner le Christ au lieu de crier comme les Juifs au prétoire : « Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous ! » on ne verrait pas les horreurs que nous

voyons. Le grand commandement du Christ, le résumé de sa religion, c'est de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés : c'est-à-dire de mourir au besoin pour les autres, au lieu d'attenter à leur vie.

On ne veut plus du Christ, de sa religion, de ses commandements. Or, quand ce n'est pas Dieu qui règne, ce sont les passions qui mènent l'humanité, et les passions sont féroces : les assassinats, les guerres, les dévastations sont leurs enfants légitimes.

Si les nations s'inspiraient de l'esprit du christianisme, au lieu de se ruiner en travaillant à s'armer jusqu'aux dents pour s'entre-tuer, elles trouveraient le moyen de restreindre les armements, de prévenir les guerres, de les rendre moins atroces. Les nations chrétiennes s'interdiraient à elles-mêmes et s'uniraient pour interdire aux autres les procédés de guerre par trop barbares. Quand verra-t-on cet heureux temps ?

II. — Foulés aux pieds

« *Ma peau rayée sert à faire de beaux tapis. Ainsi parmi vous, ô hommes, on voit foulés aux pieds ceux qui jadis faisaient trembler.* »

Ainsi en est-il souvent des grands et des puissants de la terre qui ont abusé de leur puissance pour tyranniser et terroriser. Ainsi le tyran Valérien qui avait fait tant de victimes, servit de marchepied pour monter à cheval à Sapor, roi des Perses, qui le fit écorcher et suspendit dans un temple sa peau teinte en rouge.

Par là aussi finira la folie des vaniteuses, qui mettent leur gloire à se revêtir de peaux de bête : toute cette gloire sera foulée par les pieds des passants quand elles seront couchées dans la tombe.

91

LES CHASSEURS

Les prédicateurs de ce soir vous sont bien connus. Vous les voyez passer en automne, guêtres aux jambes, gibecière au côté, fusil à l'épaule. Vous devinez qu'il s'agit des chasseurs. Ils ne songent guère à faire des sermons. Ils s'en font plutôt faire par leurs curés quand ils chassent le dimanche pendant la messe. Et cependant sans même y penser ils ne prêchent pas trop mal.

I. — La chasse aux ames

« *Quand vous nous voyez, nous devons vous faire songer à la grande chasse organisée par le démon et dans laquelle vous êtes tous le gibier poursuivi.* »

Cette chasse, le démon l'a commencée au paradis terrestre, où il sut prendre Eve dans ses lacets et par Eve Adam. Cette chasse, il la continue avec habileté, avec rage, et la poursuivra jusqu'à la fin du monde.

Il mène toutes les chasses, chasse au miroir, à la glu, au lacet, au collet, chasse à courre, à l'affût, à l'appeau, au pipeau. Il est quelquefois bredouille ; mais hélas ! souvent il revient de sa chasse avec sa gibecière pleine, et quelquefois avec des pièces rares, recherchées : des âmes d'élite qu'il a tuées.

Il chasse au *miroir* en faisant briller aux yeux du corps ou dans l'imagination l'or, l'argent, les bijoux, les toilettes à la mode, les places, les honneurs, les distinctions; combien de pauvres alouettes s'en vont tête baissée vers ces miroirs et y laissent la vie de leur âme !

Il chasse aussi à la *glu* en faisant par de gracieux visages naître dans les cœurs des affections

qui collent. Il pousse aux rapprochements, aux caresses, aux embrassements, qui achèvent d'empêtrer les pauvres petits oiseaux du bon Dieu.

Ailleurs il tend des *lacets* où il met des amorces, des appâts de toutes sortes, afin qu'il y en ait pour tous les goûts. Appâts du diable, les sourires, les regards fascinants, les bras, les épaules et les jambes nus, les amusements dangereux, les bals, les cinémas, les avantages matériels, les places, les filles corrompues et scandaleuses : tout lui est bon, pourvu qu'on morde à l'hameçon et qu'on se laisse prendre.

Avec le *fusil* il tue de loin. Ce sont de vraies balles ou boulets lancés depuis la capitale ou les chefs-lieux, ces millions de journaux, de brochures, d'imprimés qui font au loin et au large des blessures mortelles au pauvre gibier humain.

Le démon a aussi ses *chiens* de chasse, ses rabatteurs, c'est-à-dire ses suppôts, qui, parmi les hommes, l'aident à perdre les âmes en semant le scandale de l'impiété, de la discorde ou de l'immoralité.

Combien le démon a déjà abattu de gibier dans cette chasse ! N'avons-nous pas été déjà pris nous-mêmes ? N'y en a-t-il pas plusieurs qui, présents par leur corps dans cette église, sont par leur âme dans la gibecière de Satan qui les emporte chez lui, c'est-à-dire en enfer ? Souvent ce sont les chasseurs eux-mêmes. Oh ! plaignons-les et aidons-les à se déprendre, en réveillant leur foi et en les amenant au repentir.

II. — La mort

« *O hommes, il y a un autre chasseur qui a ses cartouches toutes prêtes à votre intention. Il s'en servira quand viendra le moment fixé par Dieu. Ce chasseur, c'est la mort. Pauvre gibier humain, tenez-vous prêt !* »

Tous les hommes sont le gibier à la chasse duquel est occupée la mort. Ils sont parqués dans son domaine d'où ils ne peuvent s'échapper et ils sont continuellement à la portée de ses coups. Elle frappe

à gauche, à droite, devant nous, derrière nous ; bientôt ce sera notre tour.

Quand sera-ce ? Nous ne pouvons le deviner. Ce sera quand il plaira à Dieu.

Et après, que deviendrons-nous ? Parmi les hommes, il y a du gibier de paradis et du gibier d'enfer. Celui-ci est déjà pourriture au moment où il est frappé et il commence aussitôt à être rongé par le ver qui ne meurt pas : *Ubi vermis eorum non moritur* (Marc, IX, 43). Le gibier de paradis, au contraire, est absorbé par le Christ qui se l'incorpore et en fait son membre vivant avec lui de la vie éternelle.

Quel gibier sommes-nous ? d'enfer ou de paradis ? Si le chasseur tirait maintenant, que deviendrions-nous ?

III. — Les scandaleux

« *Chrétiens, il y a au milieu de vous des chasseurs et des chasseresses qui tuent non pas les lièvres et les oiseaux, mais les âmes. Craignez-les et surtout ne les imitez pas.* »

Il y a de temps en temps parmi les hommes des assassins des corps ; ils se sont multipliés depuis le travail démoralisateur de l'enseignement laïque : pas de Dieu, plus de frein. Mais les assassins des âmes sont mille fois plus nombreux et plus coupables.

Quels sont-ils donc ? Ce sont tous les scandaleux, les semeurs d'impiété, de discorde et d'immoralité. Hélas ! combien ils sont nombreux aujourd'hui, ces assassins des âmes, et qui ne se le reprochent guère !

Cependant le scandale est un grand péché : c'est la guerre à Dieu, le renouvellement du déicide, l'alliance avec Satan. Il fait bien plus de mal à ceux que l'on scandalise que si on leur plongeait un poignard dans le cœur. C'est grand péché contre l'Eglise, car c'est contrecarrer sa mission et rendre inutile le zèle de ses pasteurs. C'est grande faute

contre les familles, les parents, les amis des victimes du scandale, qui sont blessés dans leurs plus chères affections.

Enfin c'est grand péché contre soi-même, car celui qui a jeté une ou plusieurs âmes en enfer a commis un crime souvent irréparable et toujours très difficile à réparer entièrement. C'est en conséquence un péché qui mène très souvent et très justement en enfer, et à un enfer très rigoureux, car celui qui a causé du scandale doit payer pour tous les péchés qu'il a fait commettre, pour toutes les âmes qu'il a perdues ou dont il a rendu la damnation plus affreuse. Le scandaleux n'entend de tous côtés, du ciel, de la terre et de l'enfer, que des cris d'exécration et de vengeance contre lui ; et ses victimes lui reprochent éternellement leur damnation et veulent se venger.

O mes frères, si vous voulez vous damner, damnez-vous seuls et ne rendez pas votre enfer mille fois plus terrible par vos scandales !

IV. — Les chasseurs a rechercher

« *Il y a des chasseurs que non seulement vous ne devez pas craindre, mais au devant desquels vous devez aller, pour leur demander de tuer en vous le vieil homme, le vilain oiseau que nous sommes par le péché d'Adam et par nos propres péchés. Ce sont les prédicateurs de l'Evangile.* »

Les prédicateurs de l'Evangile sont vraiment des chasseurs, car leurs paroles sont comme des flèches qui tuent l'homme de péché et donnent une vie nouvelle.

Le psalmiste avait annoncé avec ravissement leurs flèches bienfaisantes, qui doivent faire tomber à genoux devant Dieu des peuples entiers et changer les ennemis de Dieu en enfants soumis : *Sagittæ tuæ acutæ, populi sub te cadent* (Ps. XLIV, 6). Exposons-nous à ces flèches par l'audition empressée de la parole de Dieu.

92

LES OREILLES

Le prédicateur d'aujourd'hui écoute les sermons plutôt qu'il n'en fait, mais c'est en cela même qu'il nous donne une leçon.

I. — Ecouter et se taire

« *Rien qu'à nous voir, ô homme, tu dois comprendre que tu as à te servir de nous plus que de ta langue. C'est moins dangereux et plus utile.* »

En effet : 1° Dieu a ajusté à notre tête *deux* oreilles, mais il n'y a mis qu'*une* langue. 2° Nos oreilles sont toujours *ouvertes*, tandis que la langue est *enfermée* par la double cloison des dents et des lèvres. 3° Les oreilles sont par elles-mêmes toujours en activité sans que nous ayons à nous en occuper, tandis que la langue ne se met en mouvement qu'autant que nous le voulons. 4° L'oreille reçoit, tandis que la langue donne ; or il est plus facile, quoique moins bon, de recevoir que de donner. 5° En écoutant on fait entrer en soi la sagesse, tandis qu'en parlant on fait sortir de soi et montre aux autres sa sottise.

Ecoutons donc beaucoup et parlons peu.

II. — Fermer l'oreille

« *Cependant ne crois pas, ô homme, qu'il te soit bon et permis de tout entendre. La mort entre aussi dans l'âme par les oreilles. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint te recommande de mettre devant tes oreilles une barrière d'épines :* Sepi aures tuas spinis » (Eccli., XXVIII, 28).

Les oreilles sont une des portes de l'âme. Ecouter des impiétés, des obscénités, des paroles méchantes contre le prochain, c'est absorber un poison mortel

contre lequel souvent il est très difficile de se défendre.

Du reste, écouter ce que le prochain n'a pas le droit de dire, c'est être comme le complice qui tient le sac pendant que le voleur met dedans. Ce sont les écouteurs qui font les mauvais parleurs.

III. — Ceux qui nous écoutent

« *O homme, si tu dois veiller sur tes propres oreilles, tu dois faire attention aux oreilles qui t'écoutent. Dieu et les hommes t'écoutent, ne l'oublie pas !* »

D'abord Dieu nous entend. C'est le psalmiste qui nous en fait l'observation piquante : « Pensez-vous que celui qui a planté l'oreille dans la tête de l'homme n'a pas lui-même la faculté d'entendre ? » (Ps. XCIII, 9).

Pensez-y donc, blasphémateurs. Vous osez exécrer, maudire, en présence de Dieu lui-même, son nom auguste et trois fois saint, le nom du meilleur des pères, le nom que les anges ne prononcent qu'en tremblant. Ne voyez-vous pas qu'en agissant ainsi vous êtes comme le fou qui lancerait vers le ciel de lourdes pierres pour les recevoir ensuite sur sa tête et en être meurtri et assommé ?

Souvent, ou plutôt ordinairement, Dieu punit le blasphème dès cette vie. La Sainte Vierge nous en a avertis dans son apparition à La Salette.

Blasphémateurs, il faut absolument vous corriger, et bien vite, de votre folle et méchante habitude ; pour y réussir, il n'y a qu'un moyen sûr et efficace : vous punir vous-mêmes sévèrement pour chaque blasphème qui vous échappera.

Au lieu de lancer vers le ciel des blasphèmes, faites-y monter vos louanges, vos adorations et vos prières.

Pensez aussi que les hommes vous entendent, et par conséquent ne dites jamais une parole qui puisse scandaliser, ou qui soit malveillante contre le prochain.

IV. — Ecouter la parole de Dieu

« *O hommes, si Dieu vous a donné des oreilles, c'est avant tout pour que vous écoutiez sa parole. C'est le meilleur usage que vous puissiez faire de nous.* »

« *Beati qui audiunt Verbum Dei.* Bienheureux ceux qui entendent la parole de Dieu, » a dit Notre-Seigneur (Luc, xi, 28). C'est un grand honneur, un grand bonheur et un grand avantage, car cette parole est une semence de vie éternelle. Aimer à l'entendre est un signe de prédestination. C'est la marque de la filiation divine : *Qui ex Deo est verba Dei audit* (Jo., viii, 47). Au contraire, s'éloigner de cette parole et la laisser tomber sur la route, c'est signe qu'on est enfant du diable : *Vos non auditis, quia ex Deo non estis (ibid.).* Ayons bien peur de nous attirer une pareille paternité !

93

LE CHIEN

Voici un prédicateur que nous entendons assez souvent, qui s'adresse quelquefois à nous personnellement quand nous l'approchons et qui nous montre les dents. C'est le chien.

I. — La fidélité du chien

« *O homme, je peux sur bien des points te servir de modèle et te faire la leçon. Je connais mon maître, je l'aime, je lui obéis, je me laisse dresser par lui, je le suis partout où il va, je lui montre mes sentiments par mes gambades, mes caresses, les mouvements de ma queue. Je ne me révolte pas quand il me corrige ; au contraire je lui lèche la*

main. Te comportes-tu aussi bien avec Dieu, tes parents et tes pasteurs ? »

De tous les animaux, le chien est celui qui montre à l'homme le plus d'attachement et de docilité. Nous pouvons avantageusement prendre modèle sur lui. Le faisons-nous ?

Connaissons-nous bien le bon Dieu, l'aimons-nous, lui obéissons-nous, lui montrons-nous à l'occasion nos bons sentiments par notre tenue dans le lieu saint, par la participation pieuse aux saints offices, le chant, la prière ? Observons-nous tous les commandements de Dieu ? Si parfois il nous corrige pour nous rendre meilleurs, nous soumettons-nous et venons-nous, à l'exemple du chien, baiser la main qui, en nous frappant, nous a rendu un immense service ?

Les enfants donnent-ils toujours à leurs parents les témoignages de respect, d'affection et de soumission qu'ils leur doivent ? Les paroissiens font-ils aussi de même avec leurs pasteurs ? Se laissent-ils dresser, façonner par eux ? Leur sont-ils reconnaissants quand ceux-ci, par des observations un peu sévères, leur donnent la meilleure preuve de leur affection et de leur dévouement ? Hélas ! tant qu'un curé ne dit que des choses flatteuses, c'est le meilleur de tous ; mais a-t-il dit une vérité un peu dure, quoique très utile, il n'est plus bon qu'à jeter aux chiens. Est-ce juste, est-ce chrétien ?

II. — Les vestiges de Dieu

« *Doué d'attachement et de docilité à mon maître, j'ai aussi un flair extraordinaire pour suivre ses traces et le retrouver au loin ; je suis aussi les traces du gibier et découvre sa retraite. O homme, Dieu a laissé dans toutes ses œuvres tant de traces de ses perfections et de son amour que tu devrais le sentir et le retrouver partout, découvrir les délicatesses de l'amour de Jésus et avoir les mêmes délicatesses pour lui.* »

Les grands Saints ont eu ce flair pour sentir Dieu partout, pour retrouver partout les traces de

son amour et le payer de retour ; tout leur parlait de Dieu et les poussait à courir après lui. Ainsi la petite sainte Thérèse de Lisieux voyait et sentait l'amour de Dieu jusque dans ses dures épreuves, jusque dans la foudre qui grondait sur sa tête, jusque dans l'enfer créé par Dieu pour forcer les hommes à l'amour.

Mais d'un autre côté, combien d'hommes ne voient et ne sentent rien ! Ils sont comblés des bienfaits de Dieu et ne les remarquent même pas ; semblables en cela, dit le Bienh. Louis de Grenade, à l'animal immonde qui, sous un chêne, dévore avidement les glands que son maître fait tomber, sans regarder une seule fois vers celui qui les lui envoie.

En revanche, les mondains ont du flair pour sentir tout ce qui peut flatter ou blesser leurs petites passions, leur amour-propre. L'avare a le flair pour deviner où il y a un bon coup à faire, un bénéfice à réaliser ; mais ce flair de l'avarice ne sert de rien pour chercher et trouver Dieu, le seul bien nécessaire.

Le chien a le flair non seulement pour retrouver son maître, mais aussi pour découvrir le gibier qui lui est agréable. Ainsi les Saints ont le flair pour sentir et employer avec Jésus toutes les délicatesses de l'amour. Si nous aimions bien le bon Dieu, comme nous trouverions le moyen de lui faire plaisir jusque dans les plus petites choses !

III. — Les services du chien

« *Je remplis fidèlement le rôle pour lequel on m'a dressé : chien de garde, j'aboie quand un étranger approche de la maison ; chien de chasse, je trouve et poursuis le lièvre, je rapporte le gibier à mon maître ; chien de berger, je suis un précieux auxiliaire pour celui qui a la garde du troupeau ; chien du St-Bernard, je sauve les voyageurs perdus dans les neiges. O homme, sache donc, toi aussi, te plier à toutes les situations et faire partout et toujours ce que Dieu demande de toi.* »

Ordinairement, en effet, les chiens remplissent très bien leur rôle. Combien de fois les chiens de garde ont arrêté et éloigné les malfaiteurs, soit en montrant leurs crocs, soit en avertissant par leurs aboiements les gens de la maison !

Combien de pièces de gibier les chiens de chasse découvrent au chasseur et rapportent quand elles ont été abattues ! On voit aussi les chiens de berger conduire le troupeau au pâturage et le ramener à l'étable. Les chiens du Mont St-Bernard, doués d'une force particulière, s'en vont à travers les sommets neigeux et escarpés chercher les voyageurs égarés ou tombés dans des passages difficiles, leur portent des provisions de bouche et au besoin les traînent et les rapportent à l'hospice. On montre et j'ai vu moi-même au musée de Berne un de ces chiens empaillé. On l'appelait Barry. Il a sauvé la vie à quarante personnes.

Quelles leçons pour nous ! Souvent parents et maîtres, à l'exemple du chien de garde, pourraient, par plus de perspicacité et de vigilance, empêcher les voleurs et les assassins des âmes de nuire à leurs enfants et à leurs serviteurs. Combien d'âmes nous pourrions faire tomber sous les flèches du divin chasseur et lui ramener par nos paroles, nos exemples, notre zèle et le rayonnement de notre charité!

Combien de fois, à l'exemple du chien de berger, les parents et les supérieurs pourraient réprimer la bête humaine qui se retrouve dans leurs enfants et leurs inférieurs, et combien de fois, avec plus de zèle pour les siens, on pourrait les ramener quand ils s'égarent !

Combien de fois aussi, à l'exemple du bon Samaritain et des braves chiens du St-Bernard, on pourrait ramasser dans le fossé le voyageur dévalisé et blessé par les voleurs, et le ramener à l'Eglise où il serait soigné ou guéri !

Jusqu'ici le chien nous a prêché par ses qualités ; il va le faire aussi par ses défauts.

IV. — Le chien muet

« *Si j'ai des qualités, j'ai aussi des défauts, que toi, chrétien éclairé par la foi, tu ne devrais pas avoir. Le premier, c'est que quelquefois, quand je suis chien de garde, je reste muet et ne sais pas aboyer quand il le faudrait. N'y a-t-il pas des hommes auxquels on pourrait adresser le même reproche ?* »

1° *Quels sont ceux qui doivent aboyer ?* — Ceux qui, connaissant le mal et ne pouvant pas l'empêcher par eux-mêmes, peuvent le faire en avertissant les parents et les supérieurs. Dénoncer alors les coupables, c'est le devoir de la correction fraternelle et non une vile délation ; se taire alors peut être un péché.

Ainsi, dans une paroisse, il y a de graves désordres, des sorties de nuit, des fréquentations suspectes. Des paroissiens qui ne sont ni parents ni supérieurs constatent le fait qui se produit à l'insu des parents. S'ils n'avertissent pas qui de droit, ils sont des chiens muets.

Doivent aboyer aussi ceux qui ont eux-mêmes charge d'âmes : les parents, les maîtres, les pasteurs de l'Eglise.

Parents, vos enfants sont un dépôt sacré que Dieu vous a confié et dont il vous demandera un compte sévère. Veillez-vous, reprenez-vous et corrigez-vous assez ? Si vous ne le faites pas, vous êtes des chiens muets.

Maîtres, vos serviteurs vous ont été confiés par leurs parents et, en une certaine mesure, par Dieu. Ne les laissez-vous pas se perdre chez vous par votre faute ?

Et moi, votre pasteur, n'ai-je rien à me reprocher de ce côté ? Ai-je toujours parlé, averti, repris, quand j'aurais dû le faire ? Oh ! comme je redoute les jugements de Dieu qui seront sévères !

2° *Ce qui rend les chiens muets.* — C'est d'abord le sommeil : ceux-là dorment qui n'ont ni la

conscience ni le souci de leur charge et laissent couler l'eau. Cette insouciance est très commune. Bien des parents ont plus souci de leur bétail que de l'âme de leurs enfants : si une brebis, une vache est égarée le soir, on court à sa recherche ; on ne prend pas de repos avant de l'avoir retrouvée. Il est neuf heures, onze heures du soir, minuit ; un jeune homme n'est pas rentré, une jeune fille court les rues et les bals, et les parents dorment bien tranquilles pendant que ceux que Dieu leur a confiés se damnent par leur faute. Aussi S. Ephrem dit que la somnolence du berger fait la joie des loups.

On rend aussi les chiens muets en leur jetant un os à ronger. On obtient aussi, hélas ! et trop souvent, le silence de ceux qui devraient parler, en achetant ce silence par des promesses, des faveurs. Chiens muets, ceux qui se laissent ainsi acheter.

La peur aussi fait taire les chiens. De même, c'est la peur qui souvent fait taire ceux qui devraient parler ; ils craignent de se faire mal voir, de perdre les bonnes grâces d'un tel, de s'attirer des ennuis ; on se tait devant des menaces.

Ce n'est pas ainsi qu'ont fait les Apôtres : on les fouetta pour les obliger à se taire, mais ils répondirent courageusement : « *Non possumus non loqui.* » (Act., IV, 20).

Enfin ce qui empêche les chiens d'aboyer, c'est leur manque de voix. Ceux-là, parmi les hommes, ont perdu la voix qui ne peuvent plus parler parce qu'ils se livrent eux-mêmes aux désordres contre lesquels ils devraient s'élever. On n'a plus le droit de faire des reproches aux autres quand on fait ce qu'on doit leur reprocher.

Parents, maîtres, pour pouvoir reprendre vos enfants et vos serviteurs, soyez vous-mêmes des modèles, pour qu'on ne puisse pas vous répondre : « Médecin, guéris-toi toi-même, » ou encore : « Tu vois une paille qui est dans mon œil et tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien. »

V. — La malpropreté du chien

« *Un second défaut qu'on me reproche, c'est d'être quelquefois dégoûtant, soit quand j'avale ce que j'ai vomi, soit quand je me dresse contre mes amis avec des pattes toutes sales, soit quand j'étale mon impudence à tous les yeux. Mais vous, ô hommes, n'en faites-vous pas autant et même plus?* »

Le chien retourne à son vomissement. Pécheurs, vous l'imitez quand, après avoir vomi vos péchés par le repentir et une bonne confession, vous les commettez de nouveau. N'est-ce pas alors retourner à votre vomissement, surtout quand il s'agit des péchés d'impureté qui, plus que les autres, sont infection et ordure ? N'y en a-t-il pas qui y retournent dix fois, vingt fois, cent fois ? Quelle honte, quelle dégradation pour des chrétiens !

Le chien salit avec ses pattes. Combien aussi, qui, semblables au chien, salissent avec leurs mains le corps et l'âme des autres par leurs caresses, leurs manières inconvenantes, et à qui on devrait dire comme au chien : « Allons, bas les pattes ! »

Le chien est impudent, effronté. Impudentes, effrontées aujourd'hui, toutes ces femmes et filles qui étalent leurs viandes, amorce d'impureté, et n'ont pas honte de leur déshabillé scandaleux. Impudents aussi, les libertins, les libertines qui ont l'impudeur du chien pour se livrer au désordre et qui, nouveaux Diogène le Cynique, méritent d'être appelés comme lui et causent grand scandale.

VI. — Le chien enragé

« *Quelquefois je deviens enragé et je mords sans raison et n'importe qui. Voilà bien votre cas, impies, francs-maçons, qui faites la guerre à Dieu et à l'Eglise.* »

C'est en effet une espèce de rage qui anime les ennemis de notre sainte religion. La vue des chrétiens pratiquants et fidèles leur donne sur les nerfs, les agace ; ils voient dans leurs vertus un reproche de leurs vices et c'est un besoin chez eux de mor-

dre par la raillerie, la médisance, la calomnie et même quelquefois par les persécutions violentes ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter.

C'est cette rage qui a suscité toutes les tracasseries légales qu'on a exercées en France depuis cinquante ans contre les chrétiens pratiquants, contre les religieux, contre les prêtres et même contre l'enfance par les lois de laïcisation.

Les chiens enragés vont plus loin : ils mordent même leurs semblables. Par là aussi finissent souvent les ennemis de la religion ; après s'être entendus pour mordre les chrétiens fidèles, ils se divisent entre eux et sont capables, comme les coryphées de la grande Révolution, de s'envoyer les uns les autres à la guillotine.

C'est de ces méchants que parlait le psalmiste quand, en la personne du Christ, il disait : *Circumdederunt me canes multi.* Une meute de chiens enragés m'a entouré pour me mordre. » (Ps. XXI, 17). Par nos péchés, offenses de Dieu, nous avons été du nombre de ces chiens enragés qui ont entouré le Christ au moment de sa Passion.

94

L'OMBRE

Voici un prédicateur qu'on voit, mais qu'on ne peut ni saisir ni entendre, qu'on recherche quand le soleil est trop ardent : c'est l'ombre.

I. — La séduction des faux biens

« *Je ne suis que l'absence de lumière à des endroits où des corps opaques empêchent ses rayons d'arriver. Aussi derrière toi je grandis quand le soleil descend, je me rapetisse quand il monte et je disparais quand il arrive à son zénith. Je suis l'i-*

mage, ô homme, de l'impression produite sur ton âme par les faux biens d'ici-bas, plaisirs, richesses, honneurs. Quand les lumières de la foi baissent, l'estime de ces faux biens grandit d'autant ; quand ces lumières s'accroissent, cette estime diminue ; et quand viendra la pleine lumière, après la mort, tous ces biens ne paraîtront que pur néant. »

Voilà une leçon bien claire et qui nous donne un sage avertissement pour nous préserver, pendant la vie, de folles illusions. Et de cette leçon nous avons tous bien besoin. L'aveuglement, suite du péché originel, est si grand que tous nous subissons plus ou moins la fascination des biens extérieurs. Et la plupart des hommes, comme des fous, courent après des ombres qui vont s'évanouir quand ils croiront les tenir.

Ayons bien soin de nous défendre contre cette séduction en dirigeant sur ces faux biens les rayons de vive lumière que projette la mort : *O mors, bonum est judicium tuum* (Eccli., XLI, 3).

II. — Contre les ardeurs des passions

« *Tout en interceptant la lumière du soleil, j'arrête aussi ses ardeurs brûlantes et desséchantes ; j'offre des abris rafraîchissants et reposants. Chrétien, je dois te faire penser que Dieu t'a préparé aussi des abris contre les ardeurs brûlantes des passions. Cherches-y un refuge.*

Le premier abri contre les ardeurs des passions, c'est la sagesse, don de l'Esprit-Saint, qui nous éclaire et nous donne le goût des choses divines. C'est encore le Christ Jésus : *Sub umbra illius quem desideraveram sedi* (Cant., II, 3). Le psalmiste nous le montre comme un pied de vigne tellement développé que son ombre a recouvert les montagnes. On se réfugie sous l'ombrage de cette vigne par l'oraison, la méditation, l'union à Jésus et l'habitude de vivre sous son regard.

Ombrage protecteur aussi, la T. S. V. Marie. Elle est comme le cèdre du Liban, le platane, le

cyprès, le palmier (Eccli., XXIV, 17-19). Elle a pris racine au milieu du peuple objet de sa prédilection, et sous son ombrage on n'a point à craindre les ardeurs du démon du midi.

Enfin les âmes qui veulent être tout à Dieu trouvent un doux ombrage dans les cloîtres qui les éloignent du monde et où les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance sont une protection contre les ardeurs de la triple concupiscence.

III. — LES OMBRES TERRESTRES

« *Tant que tu es sur la terre, ô homme, tu marches ou tu t'assieds sous une ombre plus ou moins épaisse. Soupire donc après la lumière et demande que les ombres disparaissent.* »

Il est question dans nos Livres saints de quatre sortes d'ombres que nous devons désirer voir s'échanger contre la vraie lumière :

1° L'ombre des créatures : elles ne sont qu'une ombre bien pâle, bien imparfaite, de la divinité et elles disparaissent comme l'ombre.

2° Les ombres de l'ancienne Loi, qui n'était qu'une faible et imparfaite figure de la Loi nouvelle. Tout y était figure, mais figure aussi imparfaite que celle de l'ombre par rapport à la réalité.

3° Les ombres de la foi. Par la foi Dieu se révèle à nous et nous apprend quelque chose de nos destinées futures. Mais ces lumières de la foi, lumières en comparaison de nos connaissances humaines, ne sont qu'une ombre en comparaison de ce que nous révélera la lumière de gloire.

4° Enfin il y a une ombre redoutable que nous devons craindre et qui signifie d'épouvantables ténèbres : c'est l'ombre de la mort dans laquelle était plongée l'humanité avant la venue du Messie et dans laquelle nous nous plongeons nous-mêmes par le péché : *car le péché est uni à la mort comme l'ombre au corps.*

95

LA MONTRE

Aujourd'hui nous avons un prédicateur qui fait d'excellents sermons, même quand il n'a comme voix qu'un tic-tac monotone. Il s'agit de la montre.

I. — Les œuvres inutiles

« *Mon tic-tac, mesurant le temps qui s'en va, te crie, ô homme, que ce temps est le grand balai avec lequel Dieu balaie les araignées et leurs toiles, c'est-à-dire les hommes inutiles et leurs œuvres, leurs positions, leurs richesses. O mes frères, vous allez être bientôt balayés vous-mêmes avec vos toiles ; y pensez-vous ?* »

Quels sont les hommes inutiles qui ne font que des toiles d'araignée ? Ce sont ceux qui, pouvant devenir des dieux, être semblables à Dieu et faire des œuvres éternelles, ne font que des œuvres qui passent comme eux, c'est-à-dire des riens. Aussi quels coups de balai s'abattent à tout instant sur ces araignées et sur leurs toiles ! Chaque jour, au moins cent mille hommes de tout âge et de toute condition sont effacés de la face de la terre et chaque année au moins quarante millions. L'aiguille des secondes de notre montre numérote ces coups de balai. Elle numérotera bientôt celui qui nous balaiera nous-mêmes.

Si nous voulons que ce coup de balai ne nous emporte pas tout entiers, nous et nos œuvres, ne soyons pas seulement des hommes, soyons des enfants de Dieu entretenant et accroissant en nous la vie divine qui est éternelle. Ne nous tissons pas seulement des toiles d'araignée en n'amassant que des biens et des avantages temporels, mais tissons par nos vertus et par nos bonnes œuvres la robe

nuptiale qui deviendra la robe de gloire dont nous serons revêtus pour l'éternité.

II. — Sans arrêt

« *Mes aiguilles marchent sans cesse, comme le temps. Toi aussi, ô homme, tu avances sans t'arrêter. Tu es comme le voyageur dans un train rapide. Même quand il ne se donne aucun mouvement, il avance bien vite et arrive à la station. Ainsi en est-il de toi, ô homme. Je te le rappelle pour t'éviter une désagréable surprise à l'arrivée.* »

Cette comparaison de l'homme ici-bas avec le voyageur emporté dans un rapide est bien vraie, et même le temps qui nous emporte marche plus vite que le rapide, plus vite que l'éclair, plus vite que la dépêche télégraphique.

Du reste, le nombre de nos jours est fixé dans les décrets de la Providence, de même que le ressort d'une montre ne peut actionner celle-ci que pour un nombre déterminé d'heures. Notre ressort est peut-être proche de la fin de sa tension. Pensons-y plus souvent, pour vivre plus sagement.

III. — Etre exact

« *Je marque les heures et les minutes, et même quelquefois les secondes. O homme, je te fournis ainsi le moyen de bien régler et partager ton temps. Car dans une vie, dans une journée, chaque chose doit avoir son temps* : Omnia tempus habent (Eccl., III, 1). *Sois exact, à l'heure, à la minute. L'exactitude est une belle qualité.* »

C'est l'Ecclésiaste qui nous le rappelle, chaque chose a son temps. Mais dans la journée comme dans la vie, il faut d'abord donner à sa sanctification, à son salut et par conséquent au service de Dieu le temps nécessaire ; et s'il semble quelquefois qu'on ne l'a pas, il faut le prendre. « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, nous dit Jésus, et le reste vous sera donné comme par surcroît. » (Math., VI, 33). Pour certains devoirs,

pour certaines occupations, l'heure et le moment sont fixés par le règlement, l'usage, les supérieurs, les conventions, la parole donnée. Mes frères, soyons à l'heure, soyons exacts. L'exactitude prouve qu'on a de l'ordre, qu'on ne suit pas son caprice, qu'on a de la volonté. Elle évite des pertes de temps et de justes mécontentements.

Dans les paroisses, on constate qu'il y a des personnes qui sont toujours en retard, par exemple pour les offices, même pour la messe obligatoire du dimanche : c'est un besoin chez elles. Elles s'exposent à avoir le sort des vierges folles qui arrivèrent en retard pour les noces de l'époux et qui en furent exclues : elles arriveront au paradis quand la porte sera fermée.

Pour l'organisation de nos journées et la distribution de nos occupations, il est très utile d'avoir une règle et de laisser le moins possible au caprice. Celui qui vit de règle vit de Dieu. Il fait la volonté de Dieu qui lui est marquée par sa règle.

IV. — Bien employer le temps

« *Je te dis aussi, ô homme, de bien employer le temps qui passe si vite et qui est si précieux. Tu le perds 1o en ne faisant rien, 2o en faisant autre chose que ce que tu devrais faire, 3o en ne faisant pas bien ce que tu fais, 4o en faisant le mal. Tu l'emploieras bien en faisant ce que demande l'amour de Dieu et en faisant tout par amour.* »

Le temps c'est de l'argent, disent les Anglais. En effet, bien employer son temps, c'est le moyen de multiplier ses profits.

Le temps n'est pas seulement de l'argent, c'est de l'or et un or infiniment précieux pour acheter des biens infinis. Chaque instant bien employé, c'est-à-dire passé dans l'amour de Dieu, nous vaut Dieu, un degré de plus dans la possession éternelle de Dieu, surtout quand on l'emploie à quelque chose qui nous coûte pour faire plaisir à Dieu.

Au contraire, tout le temps qui n'est pas bien employé, n'a aucun poids dans la balance des rétributions divines.

A ce compte, quel âge avez-vous ? *Quot sunt dies servi tui ?* (Ps. CXVIII, 84). Il y a des enfants de cent ans, disent nos Livres saints, *puer centum annorum* (Is., LXV, 20), c'est-à-dire qu'il y a des hommes, des femmes, nés il y a cent ans, qui ne sont pas plus avancés pour le ciel qu'un enfant d'un jour, car ils ont mal employé toute leur vie.

Etablissons notre bilan : comptons les jours, les heures que nous avons donnés parfaitement à Dieu. Le total serait-il bien considérable ? Quelles pertes incalculables nous avons faites !

Rachetons, au moins autant que faire se peut, le temps perdu. Je dis : autant que faire se peut ; car le temps perdu ne revient pas et à aucun prix on ne peut le racheter. Tout ce qu'on peut faire, c'est de chercher à compenser un peu cette perte par d'immenses regrets et par une vie d'autant plus fervente que le préjudice a été plus considérable.

V. — L'ORDRE DU MONDE

« *Je marche régulièrement grâce à mon ingénieux mécanisme. Je te fais penser par là au merveilleux mécanisme du monde sensible que tu as sous les yeux et qui te montre la sagesse et la puissance de Dieu.* »

Dans le monde sensible il y a des milliards d'êtres qui s'agitent, se meuvent dans un mouvement bien autrement compliqué que celui d'une montre, et malgré quelques désordres partiels, le mouvement universel se continue dans un ordre parfait, à tel point que par exemple on peut prédire une éclipse de lune ou de soleil à une minute près, des siècles à l'avance.

Cet univers où tout est nombre, poids et mesure, nous crie bien haut que s'il faut un horloger habile pour inventer et fabriquer une montre, il faut un

artiste bien autrement sage et puissant pour avoir eu l'idée de cet univers et la réaliser.

Et puisque c'est pour nous que Dieu a fait tant de merveilles, adorons, admirons, remercions et tirons profit.

VI. — Le ressort de l'ame

« *Je ne marche pas indéfiniment. Si l'on veut que je continue mon mouvement régulier, il faut me remonter de temps en temps. Ton âme aussi, ô chrétien, a besoin de se renouveler, de se retremper de temps en temps et de reprendre force et vigueur pour continuer son ascension régulière vers le ciel.* »

Les montres et les horloges se remontent tous les jours, ou à d'autres intervalles, quand leur ressort moteur est au bout de sa force de tension ou quand leur poids est en bas ; sans cela elles s'arrêtent. Nous aussi, nous nous lassons de l'effort et la pauvre nature humaine abandonnée à elle-même se relâche bien vite. Il faut donc pour notre âme, comme pour les horloges et les montres, la remonter de temps en temps.

Les besoins varient suivant les milieux où l'on vit, les tentations qu'on a à vaincre, les habitudes que l'on a prises, la trempe de son caractère, l'état d'esprit ou de cœur où l'on se trouve. Mais pour tous, il est nécessaire de remonter de temps en temps l'horloge spirituelle.

Il serait à souhaiter qu'on ait tous chaque année quelques jours de retraite. Les exercices de Carême bien suivis peuvent ici en tenir lieu. Il est très bon aussi pour tous de faire la retraite mensuelle et, à cette retraite, de faire la préparation à la mort et un examen plus approfondi de l'état de son âme. Chaque semaine, les instructions de la paroisse, des lectures édifiantes le dimanche, doivent remonter l'horloge.

Enfin la méditation et l'examen général et particulier de chaque jour rendent à l'âme une nou-

velle vigueur. Ces moyens, qu'on emploie dans toutes les communautés religieuses, seraient bien utiles, je dirai même bien nécessaires aux personnes vivant dans le monde pour arriver à la sainteté.

96

LE COQ

Ce soir, c'est un prédicateur qui a une bonne voix et qui se fait entendre le jour et la nuit. Il doit bien prêcher. C'est le coq.

I. — L'appel au repentir

« *Chrétiens, vous savez tous que c'est moi qui ai rappelé S. Pierre au devoir après son triple reniement et qui l'ai fait entrer dans la voie du repentir et de la pénitence. Pécheurs, je suis en cela le symbole des prédicateurs qui vous invitent à la conversion et à la réparation. Soyez aussi dociles que S. Pierre.* »

Quand le coq chanta pour la troisième fois, S. Pierre, qui se chauffait dans la cour du palais de Caïphe, auprès des soldats, se souvint de la prédiction que lui avait faite Jésus pour le guérir de sa présomption : « Pierre, le coq ne se fera pas entendre trois fois que tu ne m'aies renié à trois reprises différentes. » (Math., XXVI, 34). Pierre alors, saisi de repentir, s'éloigna en pleurant amèrement et il continua pendant toute sa vie à pleurer sa faute, à tel point que les larmes creusèrent un sillon sur chacune de ses joues.

Pécheurs, il faut pleurer vos péchés pour vous convertir ; mais pour être assurés davantage du pardon et pour pouvoir persévérer plus sûrement, il faut continuer tant que vous serez sur la terre à pleurer vos péchés même pardonnés.

C'est que : 1° l'on ne sait jamais d'une façon absolue, à moins de révélation, si on est digne d'amour ou de haine ; 2° on ne doit jamais se pardonner à soi-même d'avoir offensé gravement et follement un Dieu si bon ; 3° c'est le repentir continué qui préserve de la rechute. On ne retombe si vite que parce qu'on cesse trop tôt de faire pénitence des péchés confessés et pardonnés. Ceci est un point très important.

II. — Vigilance et désintéressement

« *J'ai des qualités que les hommes feraient bien d'imiter. Je suis* VIGILANT : *je chante jour et nuit, j'ai toujours l'œil aux aguets pour avertir les poules au moindre danger. Je ne suis pas* ÉGOÏSTE : *quand je trouve une bonne aubaine, j'appelle tout le poulailler et même quelquefois je me contente de regarder les autres manger. Fait-on aussi bien que cela parmi les hommes ?* »

Le coq chante plusieurs fois par jour et il s'éveille encore plusieurs fois la nuit pour chanter. Il vous rappelle, chrétiens, que vous aussi vous devez jour et nuit chanter les louanges de Dieu par des actes fréquents d'adoration, de reconnaissance et d'amour, et l'appeler souvent à votre secours : *Deus, in adjutorium meum intende !*

Le coq a toujours l'œil ouvert pour avertir les poules. Parents, avez-vous la même vigilance pour vos enfants ? Combien ce devoir de la vigilance est mal rempli !

Et puis, de même que le coq appelle les poules quand il trouve un bon morceau, parents, avez-vous à cœur de faire profiter votre famille de tous les biens spirituels que Dieu et l'Eglise mettent à votre disposition : sermons, sacrements, offices, indulgences, etc. ?

III. — Les défauts a éviter

« *J'ai aussi de gros défauts que je ne cache pas : je suis orgueilleux, jaloux, colère. Chrétien,*

qui es éclairé par la foi, tu dois avoir horreur de ces vices et les déraciner de ton cœur. »

Le coq est *orgueilleux :* il élève, comme pour les montrer, sa crête rouge et les belles plumes de sa queue : il tient la tête haute, pose solennellement ses pattes quand il s'avance. Nos vaniteuses ne lui ressemblent-elles pas quand elles s'étalent et marchent pompeusement dans la rue ? Si cela convient à des coqs, cela ne convient pas à des chrétiennes, filles d'un Dieu humilié et couronné d'épines.

Le coq est *jaloux.* Ne confondons pas la jalousie avec la juste susceptibilité que peuvent et doivent avoir les époux par rapport à la fidélité réciproque à leurs engagements. Ils se sont donnés l'un à l'autre. Ils appartiennent exclusivement l'un à l'autre. L'infidélité et l'adultère sont des crimes que l'ancienne Loi punissait de mort et qui sont susceptibles de sanctions sévères dans la Loi nouvelle. Les époux ont le droit et le devoir de s'opposer à tout ce qui est contraire à la fidélité promise. Mais ils ne doivent pas pour autant se laisser aller à la « zélotypie », c'est-à-dire à une jalousie ombrageuse et folle qui, sans raisons sérieuses, détruit l'accord dans un ménage et mène aux pires excès.

Chez tous les hommes, la jalousie qui fait qu'on prend ombrage et qu'on souffre du bien du prochain, de ses succès, des éloges qu'on lui fait, de l'estime et de l'attention qu'on a pour lui, qu'on se réjouit du mal qui lui arrive, est un défaut redoutable qui peut conduire et conduit effectivement à une multitude de fautes très graves contre la charité et même à de grands crimes. C'est ce vice qui excita Satan contre Adam et Eve, qui l'excite encore maintenant contre nous, qui arma Caïn contre Abel, qui amène les guerres civiles dans les sociétés, qui fait de la terre un véritable enfer.

Ce défaut imprime sa marque sur le visage d'un homme, abrège ses jours et trouble toute son existence. Ayons bien peur de nous laisser aller à cette passion !

La *colère* nous a été donnée par Dieu pour nous élever contre le mal, contre le désordre, mais pas pour nous irriter contre les personnes et nous les faire haïr.

Elle ne doit pas prévenir la raison et se mettre en activité sans elle : elle doit la *suivre* et être sa servante, uniquement sa servante ; ou plutôt elle doit être la servante de l'amour, être commandée, réglée par l'amour, pour le bien de celui contre qui on se fâche, selon le précepte du Maître : « *Diligite inimicos vestros.* Chérissez vos ennemis. » (Math., v, 44).

En effet, nos ennemis sont nos meilleurs amis, puisqu'ils nous procurent un très grand bien en nous donnant l'occasion d'attacher le plus beau fleuron à notre couronne.

Celui qui se laisse dominer par la colère et conduire par elle n'est plus, je ne dis pas un chrétien, mais un homme : c'est une brute, car par elle-même la colère est aveugle, n'entend pas raison et fait d'un homme une bête furieuse, une bête féroce, un démon incarné.

Une bonne règle à suivre, c'est de ne rien dire et de ne prendre aucune détermination tant qu'on se sent dominé par la colère, de ne jamais se laisser emporter par le premier mouvement. On n'est maître des autres qu'autant qu'on est bien maître de soi.

Quand on a des raisons de se fâcher, il ne faut pas s'arrêter, s'appesantir sur ces motifs pour s'exciter encore un peu plus : ce serait jeter l'huile sur le feu et arriver à des excès.

Donc, en résumé, pour profiter des leçons du coq, défions-nous de l'orgueil, de la jalousie et de la colère.

97

LE MÉDECIN

Voici un prédicateur qu'on n'aime pas voir venir, car il ne vient que quand cela va mal ; mais qu'on appelle cependant instantanément, car ses services sont très précieux, puisqu'il s'agit d'éloigner la mort et de retrouver la santé. C'est le médecin.

I. — HATE ET FRANCHISE

« *Si l'on veut que je puisse guérir, il ne faut pas attendre pour m'appeler que le mal soit devenu incurable, et il ne faut pas me cacher ce mal qu'on me demande de guérir. Ainsi en est-il pour les maux de l'âme.* »

1° PAS TROP TARD. — Il ne faut pas aller non plus au médecin spirituel, c'est-à-dire au prêtre, trop tard. Ainsi

a) Des jeunes gens commencent des fréquentations, contractent des liaisons, prennent des engagements, vivent déjà dans le désordre, et ensuite ils viennent nous consulter, nous demander si tel parti peut leur convenir. — « Trop tard ! mon enfant, » c'est tout ce que le prêtre peut leur répondre ; du reste, s'il donnait une autre réponse on n'en tiendrait aucun compte.

b) Une personne de la famille est gravement malade : la mort peut venir bien vite, on peut craindre une surprise; on devrait vite appeler le prêtre, faire recevoir les derniers sacrements. — « Non, dit-on, cela épouvanterait le malade ; il ne faut pas déranger M. le Curé qui a tant de travail. » Et on attend que le malade soit proche de la mort ou à l'agonie pour appeler le prêtre. C'est trop tard, on se rend coupable d'une affreuse cruauté en privant un malade des secours religieux qui auraient adouci ses souffrances, l'auraient peut-être

même guéri, qui lui auraient apporté force et consolation, lui auraient fait retirer de ses souffrances un grand fruit pour lui-même et pour les siens, qui lui auraient valu par une mort bien préparée et bien sanctifiée d'éviter l'enfer et de monter plus haut dans le ciel. En tardant, on a privé le mourant de tous ces avantages et on l'a peut-être damné.

2° FAIRE CONNAÎTRE SON MAL AU MÉDECIN. — Le médecin ne peut pas guérir un client du mal que celui-ci lui cache. De même le prêtre en confession ne peut être utile aux pénitents qui ne sont pas sincères, ou même qui ne sont pas assez ouverts avec lui. Au lieu de dissimuler, les pénitents qui veulent sincèrement sortir du péché et devenir des saints devraient désirer que le confesseur puisse lire dans leur cœur comme on lit dans un livre.

Le manque de sincérité rend les confessions sacrilèges, change le remède en poison, rend le pénitent esclave du démon de la fausse honte, l'engage sur une pente difficile à remonter et le conduit souvent à la damnation.

Le manque d'ouverture, qui empêche de faire bien connaître toute sa situation au confesseur, les dangers auxquels on est exposé, les difficultés que l'on éprouve, etc., sera cause que le confesseur ne pourra être que confesseur, mais non directeur autant que le pénitent en aurait besoin pour sortir du péché et avancer dans la vertu.

II. — SUIVRE L'ORDONNANCE

« *Pour que je puisse guérir un malade, il faut que celui-ci se conforme à mes recommandations et prenne les remèdes que je juge utiles ou nécessaires. Ainsi en est-il des pénitents avec leurs confesseurs : il faut qu'ils soient dociles.* »

Le plus souvent le régime prescrit par le médecin n'est pas agréable, et les remèdes à prendre sont amers. Si l'on a un bon médecin, il faut cependant lui obéir ponctuellement.

Pénitents, le confesseur vous demandera des efforts, des sacrifices ; il faudra remporter de rudes victoires sur vous-mêmes, briser avec des affections bien chères à votre cœur, vous imposer des privations pénibles.

Allons, il s'agit d'éviter l'enfer, de vous assurer un bonheur infiniment plus grand pour l'éternité, de faire un bien immense autour de vous. N'hésitez pas, obéissez, laissez-vous conduire comme le petit enfant que sa mère mène par la main.

Si cela vous coûte, redites la parole de S. Augustin : « *Hic ure, hic seca, dummodo in æternum parcas.* Employez le fer et le feu si cela est nécessaire, pourvu que je sois épargné pour l'éternité. »

O bon médecin, merci de tes leçons et que Dieu me fasse la grâce d'en profiter toujours.

98

LES BALANCES

Notre prédicateur d'aujourd'hui ne parle que par un petit geste, un léger mouvement de son aiguille et de ses plateaux, mais dit des vérités dont on a bien besoin.

I. — L'injustice

« *Nous sommes un instrument qui fait connaître le poids des corps. Comme le poids indique la quantité et souvent la qualité de la marchandise, nous servons à en déterminer le juste prix. C'est pour cela qu'on a fait de nous l'emblème de la justice. Cette vertu, avec la charité, ferait le bonheur des sociétés si elle était pratiquée. Son absence trouble, bouleverse l'humanité et plonge en enfer une multitude d'âmes. Elle est avec l'impureté une des plus larges portes de l'enfer.* »

La justice est la vertu qui nous fait rendre à chacun ce qui lui est dû. C'est cette vertu, en particulier, qui doit présider aux échanges, aux marchés, y faire observer la loyauté, la franchise, l'équité, de telle sorte que vendeur et acheteur aient chacun leur compte, que le vendeur ait l'équivalent de la marchandise qu'il cède dans le prix que l'acheteur lui donne, et que l'acheteur en ait pour son argent.

L'injustice, au contraire, consiste à s'approprier ou à garder sans droit le bien d'autrui ou à porter du préjudice au prochain sans en avoir un motif légitime.

L'injustice est une *faute* qui peut facilement être grave, car elle est en elle-même une offense à Dieu qui est infiniment juste et en même temps un manque à la charité envers le prochain qui est justement peiné de se voir enlever son bien injustement.

L'injustice est aussi une grosse *sottise*, car elle fait mille fois plus de mal que de bien à celui qui s'en rend coupable.

1° Le bien volé n'enrichit pas. En effet, Dieu qui conduit tous les événements par sa Providence, a mille moyens de nous reprendre ce que nous ne devons pas avoir, et il s'en sert habituellement. C'est un fait d'expérience que le bien volé ne reste pas longtemps en possession du voleur ou des siens. Aussi le saint Curé d'Ars disait qu'il connaissait deux moyens infaillibles pour se ruiner : travailler le dimanche et voler.

2° En volant, on perd habituellement plus qu'on ne gagne. Le voleur, tôt ou tard, est connu comme tel et sa *réputation* est perdue. Or la réputation est plus précieuse que la richesse ; de sorte que voler c'est lâcher un lièvre pour prendre une mouche.

Presque toujours, aussi, voler c'est perdre la bonne harmonie avec le prochain, amener des divisions, des haines, des rancunes très préjudiciables.

3° Voler, c'est se mettre dans des chaînes bien dures. Quelquefois c'est se faire mettre les menottes.

Toujours c'est se mettre dans les liens de la justice divine, liens plus redoutables que les menottes. Pour cette vie, le lien est l'obligation de restituer le bien volé ou de réparer le dommage causé, lien dont le voleur se débarrasse difficilement, car les doigts qui sont devenus *crochus* en se refermant sur le bien d'autrui, ne peuvent plus s'ouvrir pour le lâcher. Et pour l'autre vie, le voleur se condamne aux liens dont parle Notre-Seigneur quand il dit : « Jetez-le pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. » (Math., XXII, 13).

4° Voler, c'est se mettre au cœur le ver rongeur. C'est déjà, dès cette vie, se condamner au trouble et au remords, à moins qu'on en arrive à se blaser. Mais alors on ne perd rien pour attendre : le ver rongeur n'est qu'endormi ; il se réveillera pour reprendre son travail dans l'enfer.

5° Voler, c'est devenir l'esclave d'un mauvais maître : l'avarice. Cette passion est un vrai tyran qui veut qu'on lui sacrifie tout : son repos, ses aises, sa santé, sa réputation, ses amitiés, sa conscience, son éternité, et qui, après qu'on lui a tout sacrifié, est moins satisfait que jamais, à tel point même que quelquefois l'avare meurt de faim à côté de ses richesses et n'ose pas s'en servir.

6° Devenir voleur, c'est se rendre capable de tous les crimes : *Avaro autem nihil est scelestius* (Eccli., X, 9). C'est l'avarice qui a fait Judas ; c'est l'avarice qui fait tous les jours une multitude d'assassins. Elle fait souhaiter aux enfants la mort de leurs parents, quand elle ne les rend pas parricides.

7° Voler, c'est se jeter en enfer et c'est amasser du combustible pour s'y mieux brûler éternellement. La plupart des voleurs se damnent, car ils ne peuvent pas se décider à restituer, et en enfer les billets bleus acquis par le vol feront une belle flamme qui leur grillera les doigts.

Mes frères, ayez bien peur de prendre et de garder le bien d'autrui ; soyez sur ce point d'une dé-

licatesse extrême. N'empiétez pas sur le voisin quand vous labourez ou fauchez vos prés ; donnez le juste poids et la juste mesure quand vous vendez ; ne falsifiez jamais la marchandise ; ne mentez jamais dans vos marchés ; rendez ce qu'on vous a prêté ; ne faites pas attendre ceux à qui vous devez : ce serait les voler.

Parents, veillez à ce que vos enfants ne contractent pas ce défaut ; reprenez et punissez sévèrement les plus petits vols, la maraude ; faites-leur une conscience délicate sur ce point.

II. — La tromperie

« *On peut aussi se servir de nous pour nous faire dire des mensonges et nous faire l'instrument de la tromperie. O homme, si tu trompes tes semblables dans tes marchés, tu ne trompes pas Dieu à qui tu devras rendre compte de tes tromperies.* »

On s'est fait de nos jours, sur le point de la loyauté dans les marchés, des consciences tellement élastiques que les injustices les plus criantes passent entre les mailles sans qu'on se les reproche. On appelle cela de l'adresse, mais en réalité c'est très grosse maladresse, puisque c'est vol et péché, et le péché, quel qu'il soit, quelque avantage temporel qu'on en retire, est la dernière des folies. Il faut qu'on se le rappelle bien : tout gain réalisé par la tromperie et lésant la justice est un vol qui lie la conscience et qui oblige au repentir, à la confession et à la restitution. Sans cela, pas de salut possible.

Les mensonges dans les marchés sont un faux poids qu'on met dans la balance pour faire croire au prochain qu'une transaction lui est avantageuse, quand c'est le contraire qui est vrai. Si le mensonge a été la cause déterminante du consentement à un marché où le prochain est lésé, ce mensonge a joué absolument le même rôle qu'un faux poids dans la balance. Il y a donc eu vol.

— Alors, me dira-t-on, les commerçants d'aujourd'hui seront tous damnés ! — Hélas ! il est

bien à craindre qu'il y en ait un grand nombre, car s'il y a beaucoup de vols, il y a en fait bien peu de restitutions.

III. — Les balances a rectifier

« *On ne pèse pas seulement les marchandises vénales. Vous avez aussi, ô hommes, vos balances où vous pesez les choses, et souvent vos balances sont menteuses et ont bien besoin d'être rectifiées. Le vérificateur passera un jour et rectifiera vos appréciations.* »

La masse des hommes, en effet, manque complètement de sagesse et de clairvoyance pour la juste appréciation des choses. Il y a longtemps que le psalmiste le disait : « *Mendaces filii hominum in stateris.* Les balances dont se servent les fils des hommes leur font dire et accepter bien des mensonges. » (Ps. LXI, 10).

Le plus grand nombre n'ont pas les lumières de la foi pour éclairer leurs jugements, ou, s'ils les ont, ils les laissent sous le boisseau. Ils se placent donc à un faux point de vue pour tout juger : au point de vue seulement de la vie présente, tandis qu'en tout et partout on devrait se placer au point de vue de l'éternité : *Quid hoc ad æternitatem ?*

Les mondains ont la prudence de la chair, qui est un véritable aveuglement, car elle ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Pour eux le péché et l'enfer, qui sont les seuls maux, ne comptent pas ; Dieu et le ciel, qui sont les seuls vrais biens, ne valent pas qu'on s'en occupe. Ils envient ceux qu'il faut plaindre, ils plaignent ceux qu'ils devraient envier. Aussi finalement quelle déception pour eux !

Procurons-nous donc des balances qui disent vrai, en nous en tenant uniquement aux données de la foi dans nos jugements. En particulier, relisons souvent le divin *Sermon sur la montagne*, pour rectifier nos appréciations, et pensons avec l'auteur des Proverbes que « *melius est parum cum justitia quam multi fructus cum iniquitate.* Mieux vaut peu

avec la justice que beaucoup avec l'injustice. » (Prov., XVI, 8). Que les voleurs s'en persuadent bien !

IV. — Ne pas juger le prochain

« *Il est bon d'avoir des balances, mais cependant il ne faut pas y mettre tout le monde. Chrétiens, Dieu ne vous a pas établis juges de vos frères ; il vous défend même de vous attribuer ce rôle que du reste vous n'êtes pas à même d'exercer convenablement.* Nolite judicare ut non judicemini. » (Math., VII, 1).

Notre rôle n'est pas de juger, mais d'être jugés. Or un bon moyen de ne l'être pas sévèrement par Dieu, c'est de ne pas juger défavorablement le prochain et d'être indulgents dans les jugements que nous portons sur les autres. Pour cela, commençons par nous juger sévèrement nous-mêmes. Voyons la poutre qui est dans notre œil, pour ne pas reprocher aux autres le fétu de paille qui est dans le leur.

Malheureusement, les hommes, même chrétiens, ne tiennent guère compte de la recommandation du Maître, et l'on n'entend guère de conversations où la personne et la conduite du prochain ne soient pas mises sur le tapis par des gens qui n'ont rien à y voir, qui ne sont ni supérieurs ni parents ayant autorité pour reprendre et corriger.

De prétendus bons chrétiens et bonnes chrétiennes ont cette manie de vouloir juger, apprécier, critiquer tout le monde : les voisins, les autorités, le curé, surtout le curé, malgré les recommandations particulières que Notre-Seigneur a faites par l'intermédiaire de sainte Catherine de Sienne aux chrétiens, d'éviter soigneusement cet abus de vouloir juger les pasteurs de l'Eglise.

Nous devons d'autant plus éviter de juger le prochain que nous n'avons jamais toutes les données nécessaires pour pouvoir le faire en toute justice. Dieu seul qui sonde les reins et les cœurs et à qui

rien n'échappe, a ces données. Nous ne voyons du prochain et de sa conduite que ce qui tombe sous les sens, et encore pas tout. Mais nous ne pouvons pas lire dans son cœur. Nous ne connaissons pas toutes ses pensées, ses intentions. Nous ne savons pas tout ce qui a concouru à l'amener à faire telle ou telle action. C'est pourquoi, si nous nous mêlons de le juger, nous serons forcément injustes. Evitons donc de faire une si mauvaise besogne.

V. — Les pesées nécessaires

« *Si ordinairement c'est une faute de mettre le prochain dans vos balances, il y a des cas où vous devez peser ce qu'il vaut et vous renseigner : par ex.,* 1o *quand vous avez à lui confier certaines fonctions, v. g. à l'élire comme député ;* 2o *quand vous avez à l'introduire dans votre maison ou dans le pays.* »

1o Pour nommer a une fonction publique. — Les électeurs n'ont pas le droit de voter pour n'importe qui ; ils ne doivent donner leur suffrage qu'à des gens capables et bien intentionnés. Car en votant pour quelqu'un, on prend sur soi la responsabilité du bien ou du mal qu'il fera dans sa charge. C'est ainsi que depuis cinquante ans la majorité des électeurs français ont sur la conscience, devant Dieu et devant le pays, toutes les mauvaises lois qui ont été votées par nos députés : apostasie officielle de la France, guerre hypocrite, sourde et parfois ouverte, faite à Dieu et à l'Eglise, laïcisation des écoles et des hôpitaux, expulsion et spoliation des communautés religieuses, vols sacrilèges des biens d'Eglise, des fondations, déchristianisation d'une partie de la France, mille injustices commises pour motif de religion contre des particuliers.

2o Pour introduire quelqu'un dans sa maison ou dans le pays. — C'est une faute pour les parents de prendre à leur service n'importe quel domestique ou employé. Souvent c'est introduire le loup dans la bergerie.

C'est une faute aussi pour les propriétaires qui

ont des maisons ou des fermes à louer, d'amener n'importe qui dans une paroisse. Ils peuvent être ainsi la cause de bien grands maux. Souvent il vaudrait mieux voir entrer la misère, le feu, la famine, la peste dans un pays, que de voir s'y installer des malheureux et des malheureuses qui seront une cause de perdition pour les âmes.

VI. — Le choix d'un époux

« *Ayez de bonnes balances, vous surtout, jeune homme qui avez à choisir une épouse, et jeune fille qui avez à accepter un époux.* »

1° Importance du choix d'une bonne épouse. — Une bonne épouse, pour un homme, c'est un trésor inappréciable. L'Esprit-Saint l'a dit : « ***Pars bona, mulier bona; dabitur viro pro benefactis*** (Eccli., xxvi, 3). — ***Mulierem fortem quis inveniet ?*** Qui trouvera la femme forte ? Elle est d'un tel prix qu'on devrait aller jusqu'au bout du monde s'il le fallait pour la trouver : ***De ultimis finibus pretium ejus.*** » (Prov., xxxi, 1).

Au contraire, une mauvaise femme est la pire des calamités. Prendre une mauvaise femme, c'est, d'après nos Livres saints, se mettre sous un toit criblé de gouttières : la position est intenable ; c'est pire que d'être assis sur le faîte d'un toit exposé au soleil, à la grêle, à tous les vents ; c'est pire que d'habiter avec le lion et le dragon. La femme, pour un homme, c'est le ciel ou l'enfer dans cette vie et, par le fait, souvent dans l'autre.

2° Difficulté pour faire ce choix. — Faire un bon choix n'est pas chose facile, parce que dans les milieux mondains et peu chrétiens les bonnes femmes sont rares et même à peu près introuvables ; de plus une jeune fille est très adroite pour cacher les défauts qu'elle a et faire croire à des qualités qu'elle n'a pas.

3° Comment s'assurer un bon choix ? — Il faut le demander à Dieu par des prières ferventes et persévérantes. Il faut aussi le mériter par une

bonne jeunesse : *Dabitur pro benefactis.* Celui qui a passé sa jeunesse dans le libertinage ne mérite pas d'avoir une épouse honnête. Il faut enfin se servir de poids vrais pour peser la valeur de celle qu'on va choisir.

Qu'est-ce qui doit peser dans la balance ?

Est-ce *l'affection passionnée,* mais irraisonnée, qu'une jeune fille a su vous inspirer ? — Hélas ! cette affection est un feu follet qui s'éteindra bien vite si celle à qui vous vous unissez n'a pas les qualités qui font la bonne épouse et la bonne mère. Après quelques jours, quelle déception, quelle désillusion !

Est-ce la *beauté* qui doit décider de votre choix ? — L'Esprit-Saint vous répond : « La grâce est trompeuse et la beauté est vaine » (Prov., xxxi, 30) ; elle n'est qu'un petit vernis sur la peau et elle ne dure qu'un jour. Si le vice l'accompagne, elle n'en diminue pas, au contraire, elle en accroît les inconvénients. Souvent c'est par elle que le désaccord entre dans un ménage. Elle rend la femme vaniteuse, égoïste, idolâtre d'elle-même.

Est-ce la *fortune* de la future qui doit peser dans la balance ? — Pour la plupart des parents, il n'y a guère que cela qui donne de la valeur à une jeune fille. Quelle aberration ! Une fille riche peut être une très mauvaise femme, qui rendra malheureux son mari et perdra toute sa famille ; tandis qu'une épouse sans fortune, mais ayant de l'ardeur au travail, de l'économie, du savoir-faire, amènera l'aisance dans la maison et fera le bonheur de son mari. La fortune sans les vertus domestiques est, comme la beauté, un écueil plutôt qu'un avantage. Ce qui est le meilleur pour l'accord dans un ménage, c'est que les deux conjoints ne fassent pas un apport trop inégal.

4° Tares qui enlèvent ou diminuent le poids pour le choix d'une épouse. — N'épousez jamais une jeune fille sans piété ni crainte de Dieu, car Dieu ne bénira pas son action ; elle n'aura pas les

grâces nécessaires pour être fidèle à tous ses devoirs ; et comme personne ne donne ce qu'il n'a pas, elle sera absolument incapable de bien élever des enfants : elle leur donnera le jour pour les mettre sur le chemin de l'enfer.

N'épousez pas une jeune fille méchante pour ses parents et qui a mauvais caractère : elle sera méchante aussi pour vous et vous fera beaucoup souffrir.

Pas non plus une vaniteuse : ce défaut prouve l'absence de cervelle et de bon jugement, et il coûte trop cher à entretenir. Et si la vanité fait accepter des modes indécentes, vous êtes renseigné par le fait sur la valeur morale d'une jeune fille.

N'épousez pas une coureuse. Une bonne fille se tient à la maison et se cache ; il faut qu'on la cherche pour la trouver. Les filles qui fréquentent la rue, et à plus forte raison les lieux d'amusement, les auberges, les bals, ne sont qu'une marchandise fripée et salie qu'elles sont obligées d'étaler et d'offrir pour la placer, sauf à bien attraper les acquéreurs.

N'épousez pas une libertine : elle vous ferait trop pleurer.

Défiez-vous aujourd'hui des belles mains blanches et des fins escarpins avec bas couleur de chair : cela ne sent ni l'amour du travail, ni l'oubli de soi-même, nécessaires au bien-être d'une famille. Préférez les mains calleuses et les gros souliers solides.

VII. — La revanche des justes

« *Vous qui avez à vous plaindre des faux poids et des fausses mesures des hommes, patientez ; il y aura une sévère vérification de tous les pesages et de tous les mesurages, une révision des grades et des places, une rectification de tous les jugements humains quand Dieu lui-même jugera les justices :* Ego justitias judicabo (Ps. LXXIV, 3). — Illuminabit abscondita tenebrarum. » (I Cor., IV, 5).

Que d'injustices le soleil éclaire chaque jour et

combien la nuit en cache plus encore ! Que de vols, de tromperies, de dommages injustes ! Que de préférences imméritées dans les familles et dans les sociétés ! Que de juges mal renseignés et trompés, et même que de juges vendus et achetés qui font acception de personnes, jugent par ordre et contre toute justice ! Que d'ambitieux qui savent se faufiler, flatter, se faire valoir bien au-dessus de leurs mérites et arrivent à de hautes positions ! Que de protégés auxquels on accorde tous les passe-droits, toutes les préférences !

Combien au contraire sont mal vus, mal traités, méprisés et mis de côté par antipathie ou pour des motifs faux ou injustes ! Que de vrais mérites laissés dans l'ombre, si on ne va pas jusqu'à les humilier ! Que d'injustices dans la distribution des places, des récompenses, des faveurs, des distinctions ! Que de rubans et de rosettes sur des nullités ! En un mot, que de pesages, de mensurages, c'est-à-dire d'appréciations, de jugements et de traitements injustes !

Que ceux qui ont souffert de l'injustice se rassurent et que ceux qui en ont bénéficié ne triomphent pas trop ! Il y aura vérification et rectification universelles, révision de tous les grades, nouvelle classification, nouvelle assignation des rangs et des places, car il y a des places en paradis : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt* (Jo., XIV, 2). Oh ! alors, quelle humiliation pour les orgueilleux, les ambitieux, les parvenus par de mauvais moyens, quand toute la cour céleste dira : « Voilà sur quoi on avait mis des rubans, des décorations, des insignes d'honneur ; voilà à qui l'on avait confié les plus hautes fonctions ! »

C'est alors que se réalisera la parole de Notre-Seigneur : « Les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers. » (Math., XIX, 30). Le saint Curé d'Ars, qui était le dernier de sa classe au séminaire, est maintenant bien au-dessus de ses condisciples jadis plus brillants et mieux notés. De-

petits bergers, de pauvres femmes ignorées seront bien au-dessus des grands, des puissants devant lesquels tous courbaient l'échine. Le juge, au dernier jour, aura des balances dont personne ne pourra contester l'exactitude ; on ne pourra ni le gagner par des cadeaux ni se surfaire. Une seule chose pèsera dans la balance : les vrais mérites.

Mettons donc toute notre ardeur à accroître les nôtres par l'humilité et la charité. Aimons à être ignorés, comptés pour rien, même méprisés, noircis, calomniés : ce sera le moyen de briller davantage au dernier jour. Ceux qui sont les plus petits aujourd'hui seront alors les plus grands.

99

LES CHOUETTES

Ce soir nous avons un prédicateur aux gros yeux qui nous rappelle les paroles du psalmiste : « Ils ont des yeux pour ne point voir. *Oculos habent et non videbunt.* » (Ps. CXIII, 5). Ce sont les chouettes.

I. — L'incrédulité

« *Nous semblons bien ridicules quand, avec des yeux grands ouverts, nous ne voyons absolument rien en plein midi. Beaucoup d'hommes prétendus intelligents et savants, sont plus chouettes que nous, quand, en face des révélations divines éclatantes comme le soleil, ils restent incrédules et plongés dans la nuit.* »

La raison, par ses propres lumières, en arrive à conclure que l'être premier qui a créé les intelligences, doit être pour ces intelligences la source de la vraie lumière et que par conséquent c'est pour les esprits créés la plus élémentaire sagesse de se laisser conduire par Dieu quand Dieu daigne leur parler.

Il est vrai que parmi les vérités révélées par Dieu il y en a qui nous dépassent complètement et nous introduisent dans un monde dont nous n'avons pas la moindre idée par la raison. Mais en nous en tenant aveuglément à la parole de Dieu, nous sommes sûrs d'être conduits par la lumière et la vérité, et les incrédules sont des aveugles qui refusent de se laisser conduire par celui qui voit clair, quand par eux-mêmes ils n'y voient goutte.

Ils sont inexcusables de rester ainsi dans la nuit, quand Dieu a entouré ses révélations d'une lumière telle que la nuit elle-même en est éclairée : *Lux in tenebris lucet* (Jo., I, 5). Des œuvres divines, en effet, ont accompagné dans tous les siècles les révélations divines et l'on peut dire aux incrédules : « Si vous ne croyez pas aux paroles, croyez au moins aux œuvres. » Le miracle est là qui, dans tous les temps, confirme les révélations divines.

Mais les esprits orgueilleux sont de vraies chouettes en face du miracle : la vérité leur crève les yeux et ils restent dans la nuit.

Vraies chouettes les ennemis de Jésus quand, après la résurrection de Lazare enterré depuis quatre jours et répandant déjà l'infection, ils tirent cette conclusion, non pas que celui qui a fait ce miracle est l'envoyé de Dieu, mais qu'il est temps de le supprimer, car tout le monde va courir après lui.

Vraies chouettes aussi nos incrédules modernes, quand, en face des miracles stupéfiants de Lourdes, de la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de cent autres Saints, ils refusent de laisser entrer dans leurs âmes la lumière qui leur est envoyée du ciel pour les tirer de leur aveuglement.

II. — Les laïcisateurs

« Nous ne sommes pas seules à ne rien voir en plein midi. Ils sont bien plus chouettes que nous, les politiciens, les meneurs démagogues avec leur laïcisme et leur prétention de vouloir organiser un monde, une société sans Dieu et sans le Christ. Ils

ne voient pas où ils vous mènent. L'expérience du passé et la plus simple logique devraient cependant les éclairer. »

Oui, il faut être volontairement aveugle et cent fois aveugle, pour se laisser aller à cette aberration de vouloir organiser les sociétés sans Dieu et sans le Christ envoyé par son Père pour mettre l'ordre parmi les hommes.

L'homme, en effet, n'est pas un être solitaire qui peut se suffire et qui a sous la main tout ce qui lui est nécessaire ou agréable. Il ne peut absolument pas se suffire, il est en contact forcé et continuel avec une foule de ses semblables. Les autres ont besoin aussi des mêmes biens que lui, et ces biens souvent ne sont pas en quantité suffisante pour satisfaire l'appétit de tous.

D'un autre côté, des passions furieuses grondent au moins de temps en temps au fond des cœurs humains : jalousies, haines, rancunes, cupidité, ambition, esprit de domination, égoïsme.

Cela étant, si l'on supprime la croyance en un Dieu rémunérateur et vengeur, et la croyance au Christ instaurateur de la fraternité et du renoncement à soi-même, comment pourra-t-on maintenir l'ordre et l'union parmi les hommes ?

Logiquement, ce sera impossible, car, comme l'a écrit Voltaire, « l'athée ingrat, brigand, calomniateur, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes. S'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est à lui-même son Dieu. Dès lors, il s'immole tout ce qu'il désire, tout ce qui lui fait obstacle ; les plus tendres prières, les meilleurs raisonnements ne valent pas plus sur lui que sur un loup affamé. »

Logiquement donc, sans la croyance à Dieu et à son Christ, l'humanité ne peut être qu'un immense repaire de bêtes féroces acharnées les unes contre les autres pour s'arracher les biens qui ne peuvent être à tous.

L'expérience de tous les jours confirme ce que

dit la logique. C'est un fait que les sociétés qui veulent se passer de Dieu, retournent bien vite à la sauvagerie, à la barbarie qu'on appelle aujourd'hui bolchévisme, anarchie, communisme. La Russie vient de faire en grand cette expérience. On sait déjà une partie des horreurs qui en ont résulté et on en apprendra encore bien davantage. Cela ouvrira-t-il enfin les yeux à nos chouettes laïcisatrices ?

III. — Les pécheurs

« *Voici encore bien plus de chouettes : tous les pécheurs. Dieu a fait la lumière, par ses révélations, sur la malice et la folie du péché, et les pécheurs, au lieu de s'éclairer de cette lumière, marchent en aveugles aux abîmes.* »

Qui dira toute la malice du péché, malice qui nous est bien connue si nous voulons ouvrir les yeux ? Pécher, c'est tourner le dos à Dieu, l'oublier, le méconnaître, c'est se révolter effrontément contre lui, sous son regard, c'est le mépriser, lui préférer des riens, c'est répondre à sa bonté, à toutes ses avances, par la plus noire ingratitude, c'est détruire et bouleverser les plans divins sur nous, c'est se faire le complice de Satan l'ennemi de Dieu, c'est voler Dieu, lui refuser le service qui lui est dû, c'est le chasser de son âme pour donner la place au démon, c'est défigurer en nous l'image de Dieu, tuer la vie de Dieu en nous, c'est vouloir la suppression de Dieu, être cause de toutes les douleurs et de la Passion de Jésus, c'est contrister mortellement son Cœur si aimant et si bon pour nous.

Le péché c'est une folie contre soi-même. Pécher, c'est blesser, enchaîner, salir, défigurer, tuer son âme, c'est perdre tous ses mérites, richesses infinies, c'est se condamner à la pauvreté et à l'impuissance surnaturelles, c'est attirer sur soi déjà pour cette vie toutes sortes de maux et changer même en maux les avantages temporels qu'on peut avoir, c'est se mettre sous l'esclavage tyrannique et cruel du démon et des passions, c'est se condamner

au trouble, au remords, à l'inquiétude, à la peur ou à une sécurité plus mauvaise que les plus grandes terreurs, c'est se mettre dans les liens d'une justice inexorable.

Demeurer dans l'état du péché, c'est continuer la même malice et la même folie, c'est aggraver les suites de ses fautes, car le péché, par son propre poids, entraîne à de nouveaux péchés, nous fait perdre notre temps ici-bas, multiplier les risques de nous damner, rester comme suspendus par un fil au-dessus d'épouvantables abîmes, et nous mériter d'y être précipités pour l'éternité. O pécheurs, ne soyez pas aveugles comme des chouettes en face de semblables maux !

IV. — Les vaniteuses

« *Regardez, ô hommes, ces vaniteuses devant leur miroir : elles se croient belles et se sourient à elles-mêmes. Oh ! elles aussi sont de vraies chouettes : elles ne voient que le petit vernis qui recouvre leur visage, ce vernis qui n'est pas elles, mais seulement une mince enveloppe, et elles ne voient pas derrière leur vraie figure, laide, grimaçante, sale, horrible, tout altérée par l'orgueil, la jalousie, l'égoïsme, les péchés honteux, les vices et les défauts de toutes sortes. Si elles voyaient clair, au lieu de se sourire et d'être contentes d'elles-mêmes, elles devraient se détourner avec horreur et avoir honte d'elles-mêmes.* »

Ce quatrième sermon des chouettes est très clair et ne demande pas de plus amples explications. Avis à celles auxquelles il s'applique ! Et elles sont nombreuses, même ici.

V. — Les embûches du démon

« *Si nous nous reposons le jour, nous travaillons la nuit. Nous profitons des ténèbres et du sommeil des insectes pour les surprendre et pour nous en repaître, nous et notre couvée. Ainsi fait le grand oiseau de nuit, le prince des ténèbres. C'est la nuit*

surtout qu'il travaille, qu'il fait commettre une multitude de fautes et qu'il tue les âmes. Il profite aussi des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur pour multiplier ses victimes. O hommes, défiez-vous de cet oiseau de nuit. »

On appelle le démon « le prince des ténèbres, » non seulement parce qu'il est lui-même ténèbres et cherche à répandre les ténèbres, mais aussi parce qu'il se sert des ténèbres des yeux et de l'esprit pour faire commettre le péché. Aussi il pousse autant qu'il peut aux sorties de nuit, sorties très dangereuses pour les jeunes gens, mortelles pour les jeunes filles. Parents, opposez-vous à ces sorties quand elles ne sont pas nécessaires et surveillez-les quand elles le sont.

Le démon cherche aussi à maintenir les hommes dans l'ignorance, car il sait bien que si la demi-science éloigne de la religion et fait des pédants et des orgueilleux qui veulent parler de tout sans rien savoir de rien, beaucoup de science, la vraie science, ramène à Dieu.

100

LE VIEILLARD

Aujourd'hui nous avons un prédicateur qui parfois radote un peu, dit-on, mais dont les sermons sont cependant très sages. C'est le vieillard.

I. — L'expérience des vieillards

« *Jeunes gens, vous voyez sur ma personne l'enveloppe usée et décrépite, mais si le dehors n'a pas belle apparence, l'âme que vous ne voyez pas, a pu et dû gagner continuellement en vertu, en expérience, en activité féconde. Donc, vous, les jeunes, respectez, honorez, consultez, écoutez les vieillards, et ne les regardez pas comme des arriérés en re-*

tard sur vous. Ils ont pu se mettre aussi bien que vous au courant du présent et ils ont en plus toute l'expérience du passé. N'ayez pas la sotte prétention de vouloir leur en remontrer. »

Les vieillards qui ont bien employé leur vie et profité des grâces de Dieu, ont multiplié leurs ascensions dans la vertu et doivent être arrivés sur de bien hauts sommets. Tous les jours de leur vie, ayant vécu dans l'amour de Dieu, fait pour lui toutes leurs actions, accepté par amour pour lui toutes leurs peines, ils ont amassé une incroyable moisson de mérites.

Ils ont beaucoup vu, beaucoup entendu, beaucoup réfléchi. Ils ont vu de près les hommes et le monde, ils ont passé par bien des épreuves et des déceptions. Ils ont pu faire tous les jours des progrès dans la connaissance de Dieu et de sa sainte loi. Ils sont donc à même de servir de maîtres et de mentors aux jeunes.

Le délabrement de leur corps n'entraîne nullement celui de leur âme : un visage décrépit et flétri peut cacher une âme jeune et belle ; le dos voûté et penché vers la terre n'empêche pas le cœur de s'élever en haut ; l'affaiblissement de la vue aide l'âme à mieux voir les choses de Dieu et de l'éternité ; la surdité des oreilles permet de mieux entendre la voix de Dieu qui parle intérieurement ; les jambes chancelantes donnent des ailes pour voler dans le chemin de la vertu. Le corps qui meurt donne une nouvelle vie à l'âme. Les illusions qui s'envolent et les désenchantements qui se succèdent aident à se détacher de tout pour être tout à Dieu.

Donc, jeunes gens, respectez, écoutez les vieillards qui honorent leurs cheveux blancs.

II. — La mesure de la vieillesse

« *Mais vous, les jeunes, considérez avec attention que la vieillesse qu'on doit respecter ne se mesure pas toujours sur le nombre des années. Devant Dieu, des jeunes gens peuvent être déjà des*

vieillards et des vieux de cent ans peuvent n'être encore que des enfants, car des jeunes peuvent avoir déjà beaucoup travaillé, appris, mérité, en peu de temps fourni une longue carrière : Consummatus in brevi explevit tempora multa (Sap., IV, 13), *tandis que des vieillards, au lieu d'avoir gagné et avancé, ont pu n'avoir fait que perdre et reculer.* »

Quand on profite bien des grâces reçues, on peut aller très vite dans le chemin de la sainteté et fournir en peu de temps une longue carrière. Ainsi S. François-Xavier, S. Antoine de Padoue, en quelques années de prédication, ont récolté mille fois plus de fruit que beaucoup de vieux prêtres moins saints qu'eux en toute leur vie. Ces saints étaient donc déjà de jeunes vieillards. On pouvait leur appliquer ce que S. Ambroise dit de sainte Agnès : « *Infantia quidem computabatur in annis, sed erat senectus mentis immensa.* »

Mais d'un autre côté, hélas ! combien de vieillards n'ont de la vieillesse que le nombre des années !! Pour eux la vieillesse, après une vie mal employée, est un effondrement complet non seulement du corps, mais aussi de l'âme. On peut dire d'eux non pas qu'ils ont vécu, mais qu'ils ont traîné pendant de longues années leurs funérailles, c'est-à-dire le transport du cadavre de leur âme vers sa sépulture définitive, c'est-à-dire vers l'enfer.

Ils vérifient une fois de plus la prophétie du Sage : « Le jeune homme ne s'écartera pas, en vieillissant, du chemin qu'il aura pris étant jeune. » (Prov., XXII, 6). — « Ses os sont imprégnés des vices de son adolescence et il les emportera avec lui jusque dans la tombe. » (Job, XX, 11).

Quelle ruine que ces vieillards, par exemple les deux vieillards impudiques que confondit le jeune Daniel, cent fois plus vieux qu'eux par la vertu !

III. — Le rôle des vieillards

« *Jeunes, quand vous nous voyez usés, impotents, vous vous demandez à quoi nous servons et pour-*

quoi Dieu nous laisse si longtemps sur la terre. Eh bien ! autant et peut-être plus que vous, nous avons jusqu'à notre dernier soupir un grand rôle à remplir, et nous tenons notre place sur la terre. »

A quoi servent les vieillards infirmes, impuissants ? — Ils servent à mettre à l'épreuve leurs proches, à accroître les mérites ou les démérites de ceux à qui Dieu dira au dernier jour : « J'ai été malade, infirme, et vous m'avez soigné, ou vous m'avez délaissé. » Il veut aussi par là donner aux enfants l'occasion de remplir le grand devoir de l'amour et de l'assistance envers leurs parents, qui se seraient jadis ôté le morceau de pain de la bouche pour le leur donner. Honte et malédiction sur les enfants ingrats !

Dieu laisse ici-bas des vieillards déshonorés, méprisés et malheureux, pour servir de leçon et montrer à ceux qui les voient, où les a conduits une vie de désordre et de péché, et où les a menés peut-être une prospérité trompeuse et éphémère.

Dieu les laisse aussi pour qu'ils aient le temps de réfléchir, de se convertir, de réparer leurs fautes, de contrebalancer par une vieillesse vertueuse et résignée les scandales de leur jeunesse ; pour que, vieillards depuis longtemps par les années, ils puissent le devenir aussi par la vertu et par les mérites.

Dieu les laisse pour régler, modérer, diriger sagement l'activité des jeunes, pour faire profiter ceux-ci de leur expérience.

Pourquoi Dieu laisse-t-il sur terre ceux qui ne peuvent plus rien faire ? — Mais jamais on ne peut tant faire que quand on est réduit à l'impuissance pour les occupations matérielles. Un saint vieillard immobile, paralysé, sans parole, peut faire rayonner autour de lui et au loin le feu de la charité qui brûle dans son cœur. Il peut mériter plus que jamais par l'acceptation joyeuse, amoureuse, de ses peines ; il peut offrir à Dieu le suprême holocauste de sa vie, de sa personne ; il peut, en unissant ce sacrifice au sacrifice du Calvaire, être lui

aussi un Sauveur pour les siens et pour une multitude d'âmes. Il peut par la patience payer toute sa dette à la justice de Dieu et éviter le purgatoire ; il peut jusqu'au dernier soupir prier, édifier, aimer, mériter, se sanctifier, monter jusque sur les plus hauts sommets de la sainteté et centupler sa récompense pour l'éternité.

O mes frères, ne dites jamais que quelqu'un n'est plus bon à rien ou que vous-mêmes vous ne pouvez plus rien faire : *jamais on ne peut tant faire que quand humainement parlant on ne peut plus rien faire.*

IV. — Le prêtre

« *Chrétiens, Dieu a placé au milieu de vous un vieillard plus vénérable que les autres. Ce vieillard, c'est le prêtre, car « prêtre » signifie « vieillard » et « presbytère » signifie « demeure du vieillard ». Le prêtre en effet doit être un vieillard, sinon par les années, du moins par la sagesse et les vertus. C'est à ce vieillard surtout que vous devez vénération et confiance.* »

Celui que les chrétiens appellent le prêtre, c'est-à-dire le vieillard, est quelquefois jeune encore, mais il doit, grâce à la formation reçue au Séminaire et à son travail personnel, être déjà un vieillard par ses progrès dans la science et dans la sainteté. Et il doit vite devenir vieillard davantage grâce au contact avec les prêtres plus âgés et plus expérimentés, à leurs leçons et leurs exemples.

L'exercice même du saint ministère, les confidences des âmes au saint Tribunal, les difficultés, les ennuis, les insuccès mêmes du ministère doivent mûrir vite un jeune prêtre. Les saintes fonctions auxquelles il est employé doivent lui donner la dignité, la gravité des vieillards. Les grâces innombrables que lui assurent la fidélité à ses exercices, la récitation du bréviaire, la célébration quotidienne de la sainte messe, la communion de chaque matin l'aident puissamment à faire de rapides progrès dans les vertus sacerdotales. La préparation sérieuse des

catéchismes et des instructions lui donne tous les jours de plus vives lumières et nourrit son âme de la parole de Dieu.

Aussi les fidèles doivent avoir pour tous les prêtres, même pour les jeunes, le respect qu'on a pour ceux qui sont vieux par les années et par la sainteté. Ils doivent accepter avec docilité leurs leçons, leur enseignement et leur direction. Ils ne doivent jamais s'attribuer le rôle de « Grosjean qui en remontre à son curé », ni se permettre de juger ou de critiquer les prêtres. C'est une faute qui blesse tout spécialement Jésus au cœur.

101

LE TOURNESOL

Notre prédicateur d'aujourd'hui se fait remarquer dans nos jardins. Il dépasse toutes les autres fleurs et regarde toujours du côté du soleil. C'est l'héliotrope ou tournesol.

I. — Le soleil des ames

« *Comme mon nom l'indique, je me tourne toujours vers le soleil. Je le fais parce que j'aime la lumière et que j'en ai besoin. Toi aussi, ô homme, tu as besoin de la lumière. Cherche-la et pour cela tourne-toi vers Jésus, le divin soleil des âmes. En le regardant, tu apprendras à connaître l'amour et à l'aimer ; en d'autres termes, tu trouveras la vie pour ton âme.* »

Plus qu'au tournesol la lumière nous est nécessaire pour montrer à notre cœur ce qu'il doit aimer et vers quoi il doit diriger notre vie. Cette lumière c'est la vérité. Mais qui nous donnera la vérité ? Notre raison qui tire ses premières connaissances des sens, risque bien de nous égarer, aveuglée qu'elle

est et plongée dans les ténèbres de l'ignorance par le péché originel.

Avant ce péché, Adam avait reçu de Dieu la science infuse et la vérité brillait claire comme le jour à ses yeux : Dieu lui parlait intérieurement et du dehors toutes les créatures lui parlaient de Dieu. Mais depuis le péché de leur premier père, les hommes naissent dans une ignorance complète des connaissances qui leur sont les plus nécessaires : ils n'arrivent à une certaine science naturelle que lentement, difficilement, avec beaucoup de travail, et cette science est toute mélangée d'obscurités et même d'erreurs.

Et encore, cette science naturelle nous est bien insuffisante, car Dieu nous appelle à des destinées et par des moyens qui dépassent notre entendement. Cette fin et ces moyens ne peuvent nous être connus que par les révélations divines. Ces révélations, c'est Jésus qui nous les a apportées et qui les a confiées à son Eglise pour nous les transmettre.

Jésus, dont les rayons sont les enseignements de son Eglise, est donc le vrai soleil vers lequel, pauvres petits tournesols, nous devons nous tourner pour recevoir la lumière dans notre âme.

Et quel est le mouvement que nous devons faire pour nous tourner vers lui et être éclairés de ses rayons ?

C'est d'écouter la parole de Dieu et d'y croire, c'est de dire le *Credo*, le dire de toute notre âme et ajouter comme les Apôtres : « *Domine, adauge nobis fidem.* Seigneur, augmentez notre foi. » (Luc, XVII, 5).

II. — La charité

« *Je me tourne vers le soleil non pas seulement pour chercher sa lumière, mais aussi pour recevoir sa chaleur qui me vivifie. Toi aussi, ô homme, après avoir par la lumière de la foi reçu la connaissance de l'amour de Dieu, tu dois l'aimer et par l'amour diriger, tourner vers lui toutes les puissances de ton âme et ta vie tout entière.* »

Les plantes, pour vivre et porter du fruit, ont besoin de chaleur. Pour nous la chaleur est l'amour, qui est comme un feu dans notre cœur. Cet amour est dans notre âme la puissance maîtresse qui oriente notre vie. Notre vie va à ce que nous aimons.

Seulement notre amour peut s'égarer. Notre cœur est fait pour aimer, mais pour rester dans le devoir il doit aimer ce qui est beau et bon et à proportion de son degré de beauté et de bonté. Et comme Dieu est la beauté et la bonté infinies et qu'à côté de l'infini tout fini doit être compté pour rien, c'est Dieu que nous devons aimer souverainement et uniquement.

Mais pour pouvoir aimer Dieu comme il veut être aimé, il faut que nous soyons prévenus par lui. Il le faut : comme le soleil darde sur nous ses rayons, Dieu nous réchauffe par son amour et ses bienfaits. Il nous fait surtout sentir la chaleur du soleil divin de son amour par Jésus qu'il a envoyé sur la terre pour nous attirer à lui.

Oh ! mettons-nous bien sous les rayons, sous l'action de ce soleil divin ! Relisons, méditons notre Symbole des Apôtres, qui est l'acte de foi à l'amour de Dieu pour nous et aux inventions de son amour en notre faveur, pour pouvoir, à l'exemple du tournesol, nous tourner entièrement vers le divin Soleil, pour devenir féconds en fruits de salut pour nous et pour les autres.

III. — La vraie lumière

« *C'est toujours vers le vrai soleil que je me tourne. On aurait beau me présenter des lanternes à côté de moi, je ne les regarderais pas. Pourquoi, ô hommes, prenez-vous des vers luisants pour des soleils et tombez-vous en adoration devant eux ? Vous avez vraiment la berlue !* »

Comme cette leçon est bien méritée par un grand nombre d'hommes adorateurs de tous les soleils levants, c'est-à-dire de soleils aussitôt couchés que

levés ! C'est cette lamentable berlue qu'ont les électeurs qui donnent leur voix non pas au plus digne, mais au plus bavard, au plus menteur, dont ils attendent faveurs et avantages, au lieu de consulter uniquement leur conscience et l'intérêt public. Pauvres fascinés par un ver luisant ou par la bougie d'une lanterne, s'ils ont un moment l'appui d'un homme, d'un parti, appui bien fragile et vite renversé, ils n'ont pas pour eux Dieu qui est le plus fort, qui aura le dernier mot et qui leur fera rendre compte de leurs votes ; ils verront alors, mais trop tard, que ce qu'ils ont pris pour un soleil n'était qu'un pauvre petit ver luisant.

Pauvres jeunes filles sans cervelle, un garçon à belle figure, à belles manières, à belles paroles n'a qu'à se montrer pour vous tourner la tête et vous faire courir après lui. Vous avez cru voir un soleil et ce n'était qu'une obscure lanterne, un ver luisant. Pauvres folles, ouvrez donc l'œil et le bon !

102

LE POISSON

Voici un prédicateur muet. Mais puisqu'aujourd'hui l'on apprend aux muets à parler, faisons-le parler aussi. C'est le poisson.

I — Demeurer dans le Christ

« *Me sortir de l'eau c'est me faire mourir. Chrétien, je te rappelle la parole du Christ : « Demeurez en moi et moi en vous »* (Jo., XV, 4) ; *c'est aussi pour toi une question de vie ou de mort.* »

Le poisson dans l'eau vit, prospère, se multiplie, parce qu'il est dans son élément. Dieu ayant élevé l'homme à l'état surnaturel pour le faire arriver à

une fin surnaturelle, a dû l'élever au-dessus de ce misérable monde où il ne trouve rien qui réponde aux besoins de sa vie surnaturelle. Il le laisse bien dans ce monde par son corps, mais il appelle déjà dès cette vie l'âme surnaturalisée dans un milieu divin, dans une atmosphère divine, et ce milieu, cette atmosphère, c'est le Christ lui-même, vivant ici-bas dans son corps mystique qui est l'Eglise. C'est là que l'âme est comme le poisson dans l'eau et qu'elle trouve dans la Communion des saints et dans la maternité de l'Eglise, par les sacrements, la prière publique, le ministère des pasteurs, tout ce qui est nécessaire à la conservation, à l'accroissement et à la propagation de sa vie divine.

Et comment demeure-t-on vivant dans le Christ et dans son Eglise ? — Par la foi, l'espérance et l'amour. Aussi, après avoir dit : « Demeurez en moi », Jésus ajoute : « Demeurez dans mon amour. Si vous m'aimez, mon Père vous entourera de sa tendresse et nous viendrons en vous et nous établirons en vous notre demeure. »

N'oublions pas cette leçon si consolante du Sauveur : l'offre d'un milieu divin, d'une atmosphère divine pour notre âme. Restons-y bien en persévérant dans la sainte charité.

II. — La loi du plus fort

« *Chez nous il n'y a pas d'autre loi que celle du plus fort. Les gros poissons mangent les petits et sont mangés à leur tour quand survient un plus fort qu'eux. Ces mœurs qui nous conviennent à nous poissons, ne vous conviennent pas à vous, ô hommes, enfants de Dieu, frères dans le Christ, et dont la grande loi est de vous aimer les uns les autres.* »

Dans les sociétés païennes et sans Dieu, on en arrive logiquement et fatalement à mettre en pratique la loi du plus fort. Avec cette loi, les plus grands, les plus puissants écrasent les plus petits et les plus faibles, jusqu'à ce qu'ils soient renversés

et broyés à leur tour, souvent même par leurs prétendus amis.

Ç'a été l'histoire de toutes les nations qui n'ont pas reconnu le Christ, le vrai Dieu ; ç'a été l'histoire de la France sous la domination de l'athéisme, de la franc-maçonnerie. Sous ce régime, tout pour les frères et amis, et pour les autres, pour les chrétiens fidèles à Dieu, pour les religieux et religieuses, les tracasseries, les spoliations, le bannissement, la guillotine sèche en attendant l'autre. Mais rassurez-vous : le triomphe des méchants ne dure qu'un jour : souvent ils sont renversés par d'autres, ou du moins Dieu lui-même les supprime par la mort et les fait paraître à son tribunal.

Mais dans les sociétés chrétiennes, la loi qui doit présider à leur organisation est celle qu'a établie le Christ quand il a dit : « Mon commandement, celui que je fais mien, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jo., XV, 12), par conséquent, s'il le fallait, que vous soyez prêts à mourir les uns pour les autres. Ce régime du Christ vaut bien celui des poissons.

III. — La pêche des ames

« *On organise de grandes pêches pour nous prendre. Vous aussi, ô hommes, vous êtes dans la même condition que nous : deux pêcheurs sont en activité pour vous prendre pendant que vous êtes dans la mer de ce monde. Le Christ pêche à la ligne, car il ne fait pas des prises bien nombreuses, et le démon pêche à la nasse et ses nasses se remplissent. N'allez pas vous lancer vous-mêmes dans les nasses de Satan, car quand on y est entré on n'en sort pas facilement.* »

La pêche organisée par le Christ et confiée à ses Apôtres dont il a fait des pêcheurs d'hommes, se continue jusqu'à la fin du monde. Mais les poissons humains mordent difficilement à l'hameçon : car l'amorce c'est la croix, l'humilité, le renoncement, la continence, la patience. Et cependant heu-

reux ceux qui mordent à cette amorce et se laissent prendre, car, recueillis dans la barque du pêcheur et amenés au port du salut, ils seront incorporés au Christ pour partager son bonheur pendant l'éternité.

Le démon, de son côté, fait sa campagne de pêche. Il a pour auxiliaires tous ses démons et leurs suppôts parmi les hommes. Comme amorce, il offre aux poissons humains la volupté, les richessès, les honneurs, tout ce qui flatte les mauvais penchants. Aussi, innombrables sont les pauvres fous qui mordent à l'amorce ou qui se laissent prendre, mais qui ensuite sont massacrés et entraînés dans les abîmes. Oh ! ne mordons pas à l'amorce de Satan !

IV. — Savoir se taire

« *Chrétien, je peux te servir de modèle sur un point : je sais me taire, puisque je suis muet. Apprends donc de moi à te taire quand il le faut.* »

Savoir se taire est une vertu bien recommandable et bien peu commune. Le silence a de bien précieux avantages : 1° il fait éviter les péchés innombrables de la langue ; 2° il fait acquérir la sagesse et apprend à bien parler : ne parle bien que celui qui sait se taire ; 3° le silence est le père des très sages et très saintes pensées : « Quand cesse le bruit des conversations humaines, dit S. Pierre Damien, le silence bâtit dans l'âme un temple à l'Esprit-Saint. »

Dans la réussite on est exposé à trop se vanter, dans les insuccès à se laisser aller au murmure.

Pour pouvoir observer le silence, il faut se boucher les oreilles, mettre un frein à la démangeaison de savoir tout ce qui se passe, se condamner de temps en temps à des heures de silence. Il faut surtout être bien persuadé des grands avantages du silence et des grands dommages de l'abus de la langue.

103

LA VERDURE

Voici un prédicateur qu'on aime à voir revenir chaque printemps et qui charme les yeux : c'est la verdure.

I. — La persévérance

« *Les prairies et les champs bien verts promettent une belle récolte. C'est pour cela qu'on a fait de moi le symbole de l'espérance. Mais le manque de pluie, les chaleurs torrides ou les gelées peuvent me faner, me flétrir et tromper les espérances des cultivateurs. De même une enfance bien pieuse, des débuts très fervents dans la vie religieuse promettent de beaux fruits pour plus tard. Mais la sécheresse du relâchement, le feu des passions et le froid du péché peuvent empêcher tous les fruits de ces beaux commencements.* »

Certes, il importe grandement de bien commencer, car, comme le dit un vieux proverbe, le commencement est la moitié du tout. Bien commencer, c'est prendre racine dans le bien, c'est attirer sur soi la bénédiction de Dieu. Mais de même qu'un soleil brûlant, de fortes gelées ou une longue sécheresse fanent la verdure des champs et détruisent les espérances des cultivateurs, de même sans la pluie abondante des grâces, sans la lutte contre les passions et sans la fuite du péché, de bons commencements dans le travail de la sanctification ne peuvent donner de bons fruits.

1. Pour garder sa verdeur, il faut d'abord à une âme la pluie de la grâce, qui tombe sur les âmes par la prière et les sacrements. Enfants, jeunes gens, ayez bien peur de vous relâcher sur ces deux points, comme font hélas ! un trop grand nombre

de jeunes. « Me confesser souvent, dit-on, faire de longues et fréquentes prières, c'était bon quand j'allais à l'école, mais maintenant que je suis grand garçon, que j'ai de la barbe au menton, c'est autre chose. »

— Mon ami, c'est maintenant que vous en avez dix fois, cent fois plus besoin que quand vous alliez à l'école. Quand vous étiez petit, la vertu vous était facile et le vice vous faisait horreur. Mais maintenant que des passions furieuses grondent dans votre cœur, maintenant que le monde est rempli pour vous de pièges, de séductions et d'écueils, vous jetez la seule arme avec laquelle vous puissiez vous défendre, et vous croyez que vous pourrez remporter la victoire ? Ne vous faites pas cette illusion !

2. Pour rester vertueuse, la jeunesse doit craindre le feu, l'incendie des passions. Comme le soleil brûlant dessèche la prairie, le feu des passions brûle dans l'âme le germe de toutes les vertus.

3. La jeunesse doit craindre surtout le froid, la mort du péché. Le péché éteint le feu de l'amour de Dieu dans une âme et quand il a passé c'est le froid de la mort : il n'y a plus rien de la vie florissante qui levait dans une jeune âme, sinon peut-être quelques racines qui pourront la faire revivre. Jeunes, voilà de bonnes leçons.

II. — La nécessité de la foi

« *Je suis dans les plantes l'effet de la lumière : les racines qui ne voient pas la lumière ne verdissent pas. De même, pour qu'on voie dans une âme la verdure de l'espérance, il faut que brillent en elle les lumières de la foi. Sans la foi pas d'espérance.* »

En effet, c'est de la foi que naît l'espérance. Il faut connaître d'une façon certaine la puissance de Dieu, sa bonté, ses desseins d'amour à notre égard, pour pouvoir mettre en lui notre espérance. Or c'est la foi qui nous donne cette connaissance.

Malheureux et bien malheureux ceux qui n'ont pas la foi, car pour eux il n'y a pas d'espérance

possible. Ils voient tout noir en regardant dans l'avenir : c'est devant eux ou bien le néant, ou bien un redoutable inconnu. Mais avec la foi tout s'éclaire et nous avons devant nous comme perspective assurée le Dieu qui a promis d'être notre récompense et de nous aider à l'atteindre.

Avec la foi la vie est donc riante et pleine de promesses, comme la verdure du printemps. Mais sans la foi elle est bien sombre et nous laisse sans consolation, sans espérance dans nos tristesses et dans nos deuils.

III. — Le bois sec

« *Chrétiens, je devrais vous rappeler la parole de Jésus montant au Calvaire : « Si on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ?* Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ? » (Luc, XXIII, 31)

Notre-Seigneur a toujours été le bois vert, même dans sa passion et dans sa mort, car son âme a toujours été vivante de la vie divine, et même son corps mort restait le corps d'une personne vivante, de la personne du Verbe. Mais parce que Dieu le Père a vu Jésus chargé de nos péchés et victime expiatrice de ces péchés, il l'a livré à la fureur de ses ennemis ; de sorte que pendant sa passion Jésus a été vraiment le bois vert déchiqueté, broyé, écrasé.

Mais si son Père l'a traité et laissé traiter ainsi parce qu'il tenait la place des pécheurs, qu'en sera-t-il des pécheurs eux-mêmes s'ils ne profitent pas du bienfait de la Rédemption et s'ils tombent sous les coups de la justice divine ? On en a un terrible exemple dans la manière dont Jérusalem impénitente fut traitée à cause du crime du déicide.

C'est la manière dont Jésus a été traité dans sa passion qui nous fait deviner comment seront traités les pécheurs dans l'enfer.

Ayons donc bien peur d'être le bois sec que Jésus menace !

Bois sec, toutes nos œuvres dans lesquelles ne

passe pas la sève de la charité : *Non habet aliquid viriditatis ramus boni operis, si non manet in radice charitatis* [1].

Bois sec et bon pour le feu, tous les pécheurs tant qu'ils restent dans l'état du péché : ils n'ont plus ni verdeur ni fleurs ni fruits.

Bois sec, les familles où Dieu n'est plus connu, aimé et servi. Elles seront bientôt déracinées au feu de la vengeance divine.

Bois sec, les paroisses qui abusent de la grâce de Dieu et laissent tomber sur la pierre la semence de la parole divine sans lui faire porter de fruit.

Bois sec, les nations qui font officiellement la guerre à Dieu. La France en a fait la triste expérience dans la grande guerre.

Bois sec, surtout, les damnés dans l'enfer, car ils sont un bois qui ne reverdira jamais et qui sera éternellement la proie des flammes.

IV — Les couleurs liturgiques

« *Je suis une des six couleurs adoptées par l'Eglise dans sa liturgie. Catholiques, vous devriez connaître le pourquoi de ces couleurs. Il y aurait là pour vous une source d'édification.* »

Disons sommairement ce pourquoi.

1° Le *blanc*, plus brillant, plus lumineux, rappelle la pureté, la joie. Il s'emploie aux fêtes de Notre-Seigneur qui ne rappellent pas sa Passion, aux dimanches et aux féries du temps de Pâques et de l'Ascension, où l'Eglise est toute à la joie, aux fêtes de la Sainte Vierge, à toutes les fêtes des Saints qui n'ont pas été martyrs et ont gardé la robe blanche de leur innocence ou l'ont blanchie dans le sang de l'Agneau.

2° Le *rouge*, qui rappelle le feu et le sang, signifie la charité et le martyre. Il s'emploie à la Pentecôte et nous rappelle qu'en Dieu le St-Esprit est le

[1] S. Grégoire, Homélie pour la Vigile du Commun des Apôtres.

feu brûlant de l'amour. C'est ce feu qui est descendu sur les Apôtres en forme de langues au moment où ils allaient partir pour prêcher l'Evangile par toute la terre.

Le rouge s'emploie aussi aux fêtes de Notre-Seigneur qui rappellent sa Passion, parce que dans cette Passion il a répandu son sang pour nous racheter et pour allumer dans nos cœurs le feu du saint amour.

On l'emploie aussi aux fêtes des saints martyrs, parce qu'ils ont poussé l'amour jusqu'à verser leur sang pour Dieu.

3° Le *vert*, symbole de l'espérance parce qu'une belle verdure annonce une bonne moisson, s'emploie aux temps où l'Eglise est toute à l'espérance, au temps de Noël après la venue de Jésus et au temps de la Pentecôte après la venue du St-Esprit.

4° Le *violet* est le symbole de la pénitence, parce que la violette qui personnifie cette couleur est la fleur humble qui se cache et parce que sa couleur est la plus sombre après le noir. On l'emploie à tous les temps et à tous les jours de pénitence : Avent, Carême, vigiles, Quatre-Temps, sauf aux Quatre-Temps de la Pentecôte, à la vigile de cette fête et à la messe du Samedi Saint.

5° Le *rose*, symbole de la joie spirituelle parce que la rose réjouit par son parfum et ses couleurs, s'emploie au milieu de l'Avent et du Carême pour donner, par une journée de répit, une nouvelle ardeur pour les saintes rigueurs de la pénitence.

6° Le *noir*, signe de deuil et de mort, car il ressemble à la nuit, s'emploie au jour anniversaire de la mort du Christ et aux offices et messes des défunts.

104

LA PIERRE

Aujourd'hui nous allons écouter un prédicateur que nous voyons à chaque pas, sur lequel nous marchons souvent, que nous contemplons avec ravissement dans les hautes montagnes : les rochers, la pierre

I. — LA PIERRE ANGULAIRE

« *Chrétiens, je dois vous faire penser avant tout à Celui dont il est écrit qu'il est la pierre* : « Petra autem erat Christus. » (I Cor., x, 4). *Il est la seule base solide sur laquelle tout doit s'appuyer. En dehors de lui, tout croule dans un épouvantable désordre.* »

Cette pierre, les Juifs l'ont rejetée au moment où il fallait tout reconstruire, car le monde croulait dans la barbarie, dans le désordre : *Reprobaverunt ædificantes.* (Ps. CXVII, 22). Ils n'en ont point voulu quand ils ont crié : « Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous ! » Ils ont même voulu briser cette pierre, la broyer, quand ils l'ont crucifié et fait mourir. Mais c'est par sa mort même que le Christ a vaincu la mort, le monde et l'enfer. Il est ressuscité glorieux, triomphant, invincible. Dans le temple spirituel qu'il est venu édifier à la gloire de son Père pour y faire chanter l'éternel hosanna, il est devenu la pierre angulaire qui réunit Juifs et païens, il est le fondement solide, inébranlable, sur lequel repose tout l'édifice dont les chrétiens sont les pierres vivantes ici-bas de la vie de la grâce, pour en devenir au ciel les pierres vivantes de la vie de la gloire.

Dans ce temple, le Christ, devenu invisible ici-bas depuis son Ascension, se fait représenter par le successeur de celui à qui il disait : « Tu es Pierre, et

sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les efforts de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Aujourd'hui c'est donc sur le Christ et sur le pape, son vicaire, que doivent s'appuyer comme sur le seul fondement possible toutes les sociétés humaines et tous ceux qui veulent être les pierres vivantes dans l'Eglise de la terre, vestibule de l'Eglise du ciel.

Donc foi, respect, amour, obéissance au Christ et au Pape. Voilà la seule base solide de l'ordre dans les sociétés humaines. En dehors de là il n'y a de possibles que le désordre et finalement les horribles guerres et la barbarie.

II. — La fixité dans le mal

« *Si tu dois avoir soin, ô homme, de te fixer et de te stabiliser dans le Christ et dans son Eglise, tu dois avoir bien peur d'être du nombre de ceux qui s'inscrivent dans la société de Satan et à qui s'appliquera la malédiction de Moïse contre les Egyptiens :* « Fiant immobiles quasi lapis. *Qu'ils soient immobilisés comme le rocher.* » (Ex., xv, 16).

On s'immobilise déjà en quelque sorte dès cette vie, dans la compagnie et sous l'empire de Satan, par les mauvaises habitudes, par l'aveuglement et l'endurcissement qui en sont la suite.

On s'immobilise davantage encore en donnant son nom à certaines sociétés antichrétiennes dont Satan est le chef invisible, mais réel, comme les sociétés de franc-maçonnerie, de libre-pensée et autres semblables.

On s'immobilise de ces deux manières, car on se fait par là un cœur de pierre sur lequel la semence de la divine parole ne peut plus germer, et qui par conséquent ne peut plus redevenir pierre vivante pour entrer dans la construction du temple spirituel du Christ.

Mais ce qu'il y a de plus terrible, c'est que ceux qui se sont immobilisés dans le mal pendant leur vie, s'ils meurent dans cette disposition, resteront immobilisés ainsi pour l'éternité : immobiles, immua-

bles comme les grands rochers. Ils sont morts voulant le mal : ils le voudront éternellement et éternellement ils mériteront les coups de la vengeance divine.

Oh ! ayons bien peur de nous immobiliser ainsi dans le mal ! Broyons nos cœurs de pierre sous le pressoir du repentir, pour nous refaire avec la poussière, avec le sable de ces cœurs broyés, des cœurs nouveaux capables de retrouver la vie divine !

III. — Les jets de pierre

« *Par moi-même je suis immobile, mais on peut me lancer. Ecoute-moi bien, chrétien :* 1° *Ne jette la pierre à personne.* 2° *Si tu reçois des pierres, si tu es lapidé pour avoir mal fait, humilie-toi et accepte-les en esprit d'expiation.* 3° *Si on te jette des pierres pour avoir bien fait, réjouis-toi et prie pour ceux qui te les envoient.* »

1. Ne jetons pas la pierre aux autres, car Notre-Seigneur pourrait alors nous rappeler ce qu'il disait aux accusateurs de la femme adultère : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre » (Jo., VIII, 7) ; et ils durent s'en aller tous.

2. Si on nous jette des pierres, c'est-à-dire s'il nous arrive des ennuis, des peines, pour avoir mal fait, recevons ces ennuis et ces peines comme venant justement et miséricordieusement de la main de Dieu pour nous convertir et nous sauver. Dans l'ancienne Loi, Dieu lui-même avait édicté que certains coupables devaient être lapidés : p. ex. les idolâtres, les blasphémateurs, les profanateurs du sabbat, les enfants qui avaient maudit leurs parents, les adultères. Il frappa lui-même au front par la main de David l'impie et orgueilleux Goliath. Aujourd'hui il se sert des hommes et des choses pour châtier certaines de nos fautes. Profitons de la leçon, remercions et convertissons-nous.

3. Si on nous jette la pierre injustement, et même quelquefois pour avoir fait le bien, ne nous irritons pas ; appliquons-nous au contraire la hui-

tième béatitude et réjouissons-nous. Qu'on puisse dire de nous ce qu'on dit de S. Etienne : « Les pierres du torrent qu'on lui lançait lui furent douces, » et comme lui prions pour ceux qui nous lapident.

IV. — La taille de la pierre

« Même quand je suis informe et dure, à force de coups de ciseau un artiste peut faire de moi des chefs-d'œuvre de sculpture et d'architecture. Quelque dure, déformée et résistante que soit une âme, le travail de la grâce peut la transformer et en faire une merveille. »

Donc, à nous de nous travailler nous-mêmes pour faire disparaître la rudesse de nos défauts, pour nous faire prendre la forme des belles vertus. A nous au moins, si nous ne pouvons faire le travail nous-mêmes, de nous laisser travailler, façonner par ceux que Dieu a chargés de nous, par les Saints que la Providence met sur notre passage. C'est ainsi qu'à la prière de S. Etienne et sous l'action de la grâce de Dieu, Saul l'obstiné, le persécuteur, devint un apôtre, un vase d'élection pour porter le nom de Jésus à toutes les nations jusqu'aux extrémités de la terre.

Il faut donc ne désespérer de personne, travailler à la conversion des plus grands pécheurs, des pires scélérats. Le bon larron s'est bien converti sur la croix ; Pranzini a bien été changé sur l'échafaud et a embrassé la croix par l'effet de la prière de la petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Enfin, si de par notre vocation nous sommes appelés au noble et saint travail de tailler, de polir, de façonner les âmes sur le modèle du Christ, livrons-nous avec un zèle ardent à ce travail, en comptant surtout sur l'inspiration et la grâce du divin sculpteur Jésus.

105

LES FOURMIS

Aujourd'hui minuscule prédicateur qui fait d'importants sermons, et à qui l'Esprit-Saint lui-même nous renvoie : les fourmis.

I. — Un exemple pour les paresseux

« *Paresseux, regardez-nous, vous dit l'Esprit-Saint* (Prov., vi, 6). *Nous vous ferons honte de votre conduite. Nous qui n'avons pas la raison, nous travaillons, et vous, vous restez les bras croisés. On devrait vous lapider avec les déjections des bœufs :* De stercore boum lapidatus est piger. » (Eccli., xxii, 2).

Toute créature doit mettre en œuvre l'activité qu'elle a reçue du Créateur et faire valoir selon les vues de Dieu les dons qu'elle a reçus de lui. Les créatures douées de raison et d'intelligence y sont surtout obligées. Nous voyons dans l'Evangile le serviteur qui n'avait reçu qu'un talent et qui l'avait enfoui, blâmé et complètement dépouillé à cause de cela. « Otez-lui son talent, dit le maître, et donnez-le à celui qui en a déjà dix, mais qui les a fait valoir. »

Ne pas travailler, c'est donc d'abord dérober à Dieu le service qu'on lui doit. C'est ensuite rester dans l'oisiveté. Or si l'orgueil est le père de tous les vices, l'oisiveté en est la mère, surtout la paresse spirituelle dont sont tenus les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des hommes et qui fait qu'on néglige le soin de son âme et le service de Dieu. Le monde est rempli de paresseux qui s'amusent à des riens et qui négligent presque totalement le travail nécessaire, celui de leur sanctification et de la sanctification de ceux dont ils sont chargés : *Non est*

qui faciat bonum, non est usque ad unum (Ps. XIII, 1).

Aussi c'est partout la pauvreté spirituelle. « Je suis passé par le champ du paresseux, dit le Sage, et j'ai traversé la vigne de l'homme insensé, et elle était entièrement remplie d'orties, les orties la recouvraient et le mur de clôture était renversé. » (Prov., XXIV, 30-31). L'âme du paresseux est vide de vertus et de bonnes œuvres et elle est remplie de vices et de péchés ; elle est ouverte aux déprédations du démon, du monde et des passions.

Appliquez aussi cela aux familles, aux communautés qui ont à leur tête un paresseux. Vous y verrez les épines des erreurs, du scandale et même des crimes ; par contre, vous n'y trouverez plus aucun mur de clôture pour empêcher les rapines.

II. — La prévoyance

« *Nous travaillons parce que nous sommes prévoyantes. Nous amassons pendant l'été de quoi nous nourrir pendant l'hiver. Pour vous aussi, ô hommes, il est de la plus élémentaire sagesse de prévoir l'avenir et pour cette vie et pour l'éternité.* »

Pour pratiquer la prudence, dont la prévoyance est une des principales fonctions, il faut :

1° Savoir d'abord profiter des occasions, car l'occasion passée ne revient pas. Les anciens représentaient l'occasion avec une tête chevelue par devant et complètement chauve par derrière. C'est de là qu'est venu le proverbe : « Il faut saisir l'occasion aux cheveux, » c'est-à-dire la saisir quand elle se présente, par le côté où elle a des cheveux, car quand elle est passée, il n'y a plus par derrière de cheveux pour la ressaisir.

2° La prévoyance demande aux jeunes gens de faire provision de vertus, de sagesse, de force, de grâce pour s'assurer un bel âge mûr et une heureuse vieillesse.

3° Tout homme pendant cette vie doit avoir souci de ne pas compromettre son éternité et de faire pro-

vision de mérites pour s'assurer une plus belle récompense.

III. — L'entr'aide

« Nous nous aidons les unes les autres quand cela est nécessaire pour transporter de plus gros fardeaux. Voilà, chrétiens, ce que vous devriez faire les uns pour les autres : vous aider. »

Membres d'un même corps, branches de la même vigne, nous devons tous travailler les uns pour les autres et nous rendre mutuellement service pour les besoins spirituels et temporels. *Unicuique mandavit Deus de proximo suo* (Eccli., xvii, 12). Dieu veut que nous nous intéressions tous à notre prochain, mais d'abord à ceux de la même fourmilière, c'est-à-dire de la même famille, de la même paroisse, du même diocèse, de la même patrie. Ne penser qu'à soi, c'est l'égoïsme, vice détestable qui fait de l'homme une véritable sangsue profitant du travail des autres et attirant tout à soi sans rien rendre aux autres.

106

LES ARBRES

Voici un prédicateur qu'on voit de loin, qui fait de grands gestes avec ses branches quand le vent souffle, qui embellit le paysage : il s'agit des arbres.

I. — L'Eglise

« Chrétiens, nous devons avant tout vous faire penser à l'arbre mystique dont vous êtes devenus les branches vivantes par le baptême, dont le Christ est la tige s'élevant jusqu'aux cieux, dont le St-Esprit est la sève vivifiante. Soyez donc heu-

reux d'être greffés sur cet arbre, et ayez à cœur d'y être branches verdoyantes et productives et jamais branches mortes. »

Cette comparaison du corps mystique du Christ avec un arbre est une de celles qui nous font le mieux comprendre le dogme de l'Eglise et de la Communion des saints. Les chrétiens du ciel, de la terre et du purgatoire ne sont pas des êtres isolés, ayant vie et activité séparées, chacun uniquement pour son propre compte ; ils sont réunis dans le Christ et le St-Esprit pour y vivre d'une vie commune, se prêter un mutuel concours, ceux de la terre pour s'aider à aller au ciel, ceux du ciel pour s'accroître réciproquement leur bonheur et rendre une plus grande gloire à Dieu.

Cette leçon nous fait comprendre l'aberration et la faute des chrétiens égoïstes.

II. — La valeur de l'arbre

« *Vous ne nous jugez pas par nos feuilles et par nos fleurs, mais par nos fruits, et vous avez raison. Appliquez la même règle pour l'appréciation de vos semblables* »

Il y a en effet des arbres à fruits qui chaque printemps se couvrent de feuilles et de fleurs et qui cependant ne donnent pas de fruits ou ne donnent que des fruits immangeables. Ces arbres ne sont bons à rien, de même que le figuier stérile de l'Evangile. Il faut les remplacer.

Ainsi en est-il des hommes. Certains hypocrites savent se donner un extérieur qui plaît ; ils ont des manières séduisantes, des paroles pompeuses, alléchantes, et sous ces beaux dehors, dit Notre-Seigneur, ils sont des loups ravisseurs, bien qu'ils aient des toisons de brebis. « *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Vous les connaîtrez à leurs fruits, » c'est-à-dire à leurs œuvres (Math., vii, 16). Ainsi tous les candidats qui viennent solliciter vos suffrages pour des élections vous promettent monts et merveilles, vous donnent force poignées de mains. Ne vous en

tenez pas à cela pour les juger. Il faut les voir à l'œuvre, se renseigner sur leur passé.

III. — La sainte émulation

« *Quand nous sommes groupés en grand nombre, les plus petits qui sont cachés au milieu des autres poussent avec une vigueur extraordinaire jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au niveau des plus grands, pour avoir leur part d'air, de lumière et de soleil. Chrétiens, nous vous invitons par là à une sainte et noble émulation, pour imiter les vertus des Saints et avoir droit à leur récompense.* »

L'émulation est l'ardeur que l'on a pour travailler à obtenir notes, places, prix, récompenses, louanges, etc.

Devant Dieu, cette ardeur a la valeur et le mérite qu'ont les motifs qui l'inspirent. Elle peut par conséquent être sainte ou tout humaine ou même coupable.

Ainsi voilà un élève qui met toute son application, toute son ardeur pour avoir de bonnes notes, des louanges, des premières places, des prix.

S'il le fait pour remplir le plus parfaitement possible son devoir, pour faire plaisir à Dieu en faisant plaisir à ses parents et à ses maîtres, c'est très bien, et les parents, les maîtres doivent exciter, encourager une semblable émulation.

S'il le fait uniquement pour la satisfaction d'avoir ces notes, ces places, ces prix, comme ces motifs sont tout humains, son travail et son application n'ont aucun mérite devant Dieu puisque Dieu n'y a pas de part. C'est le cas de redire : « *Receperunt mercedem suam.* » (Math., VI, 2).

Si le but de cet élève est uniquement de dépasser, d'éclipser, et surtout d'humilier ses camarades ; s'il se complaît pour cela en lui-même quand il réussit, s'il jalouse ses camarades, s'attriste de leurs succès quand il ne réussit pas ; s'il n'a en vue que la valeur vénale des récompenses. son émulation n'est qu'orgueil, jalousie, cupidité. Les parents et

les maîtres doivent bien mettre en garde leurs enfants et leurs élèves contre de semblables motifs.

Chrétiens, nous devons tous avoir une sainte émulation pour mériter les récompenses promises par Dieu à ses Saints et les belles places qu'il leur réserve dans son paradis. Nous devons exciter en nous cette émulation par la considération de ce qu'ont fait les Saints et nous dire ce que disait S. Augustin : « *Quod isti et istæ, cur non ego ?* Pourquoi ne pourrais-je pas ce qu'ont pu tels et telles ? » De petites gens gagnent le ciel et y montent bien haut, et moi je ne fais que me traîner à terre.

Mais en cela encore, n'ayons qu'un but : faire la volonté de Dieu, répondre le plus parfaitement possible à ses desseins sur nous.

107

LE SOURD

Voici un prédicateur avec lequel il ne fait pas bon converser, mais qu'il nous sera très salutaire d'écouter aujourd'hui : c'est le sourd.

I. — La surdité spirituelle

« *Vous qui trouvez que j'ai l'oreille bien dure, vous ne vous apercevez pas que, croyant avoir bonne oreille, vous êtes bien plus sourds que moi et d'une surdité bien plus mauvaise que la mienne, car c'est à la voix de Dieu que vous êtes sourds, pour votre plus grand malheur.* »

Que sont les hommes vivant sur la terre ? Une innombrable collection de sourds à tous les degrés. C'est de tous qu'on peut dire : « *Aures habent et*

non audient. Ils ont des oreilles et ils n'entendent point. » (Ps. cxiii, 6). En effet, Dieu a beau leur parler de mille manières et bien fort : ils ne l'entendent point. Nous pourrions et nous devrions entendre Dieu partout et toujours, car

1. *Dieu nous parle* par les créatures, qui toutes nous disent quelque chose de sa sagesse, de sa puissance, de sa justice et de sa bonté.

Il nous parle aussi par tous les événements, qui sont conduits par sa Providence pour le plus grand bien de ceux qui l'aiment, pour la conversion ou la punition des méchants.

Il a parlé — et cette parole nous arrive par les livres et la prédication — par les prophètes, par son propre Fils.

Dieu parle souvent au cœur de chaque homme par les bonnes pensées, les bons mouvements qu'il y fait naître, par les avertissements et les reproches de la conscience.

Enfin souvent il parle plus intimement et plus clairement à ses saints et par ses saints.

Donc il est bien vrai que Dieu parle à tous, et il parle d'une voix puissante qui devrait être entendue. Le psalmiste célèbre cette puissance de la voix de Dieu dans le psaume xxviii. Cette voix, dit-il, brise les cèdres du Liban, ébranle le désert, étouffe les flammes, fait trembler la terre.

2. Et cependant elle est peu ou point entendue par la plupart des hommes, et ce qui est plus grave, très souvent *cette surdité est volontaire.* Il n'est pire sourd, dit-on, que celui qui ne veut pas entendre. Or très souvent les hommes ne veulent pas entendre, parce que s'ils entendaient ils devraient changer de conduite, et ils ne veulent pas changer.

Ils se mettent des tampons dans les oreilles pour ne pas entendre. Epais tampon, le refus d'assister aux sermons quand on pourrait et devrait y assister. Tampon, l'omission des bonnes lectures, l'oubli immédiat des bonnes paroles qu'on entend, la résistance aux leçons qu'elles apportent et aux bons

mouvements intérieurs de l'Esprit-Saint. Tampon, enfin, la préoccupation, le souci absorbant des affaires temporelles, l'attache déréglée aux créatures, le péché, qui est un étouffement volontaire de la voix de Dieu dans la conscience et qui accroît la surdité spirituelle.

3. Cette surdité voulue est un *grand malheur*, car la voix de Dieu écoutée apporterait mille biens précieux : la lumière, la force, la conversion, l'espérance, la vertu, l'amour, la consolation, la joie, la paix, les mérites, le salut, le ciel, Dieu.

Par le refus d'écouter la voix de Dieu, non seulement on se prive de tous ces avantages, mais on en arrive à l'endurcissement, surdité subie et voulue, péché, punition du péché et cause de nouveaux péchés ; surdité lamentable qui laisse quelqu'un comme attaché au désordre malgré les avertissements, les conseils, les menaces, les châtiments, malgré les inspirations et les bons mouvements de la grâce.

Cette surdité mène souvent à l'impénitence finale, car elle rend Dieu sourd à la voix de ceux qui sont sourds à la sienne. « Je vous ai appelés, dit-il, et vous n'avez pas voulu m'entendre ; vous avez méprisé mes conseils et n'avez pas tenu compte de mes reproches. A mon tour je me rirai de vous quand se consommera votre perte : *In interitu quoque vestro ridebo*. (Prov., I, 26). Alors vous m'appellerez et je ferai la sourde oreille. »

4. Et le grand *châtiment* de la surdité spirituelle, c'est que ceux qui auront été sourds jusqu'à la fin à la voix de Dieu retrouveront des oreilles pour entendre éternellement la condamnation et la malédiction divines, les reproches, les railleries, les cris, les hurlements des damnés, les ricanements des démons et les bruits affreux de l'enfer, la répétition incessante du mot : « Maudits ! Maudits ! » Pauvres sourds spirituels, comprenez la gravité de votre situation et demandez votre guérison à Celui qui fait entendre les sourds et parler les muets.

II. — La dureté pour les pauvres et les malheureux

« *Nous autres sourds, nous entendons encore assez facilement quand on nous dit : « Prends, » mais nous redevenons sourds quand on nous dit : « Donne. » Ne nous imitez pas en cela, car devant Dieu une des plus mauvaises surdités est celle qui fait fermer l'oreille à la prière et aux cris des pauvres et des malheureux.* »

Bien fréquente cependant est cette surdité. Combien d'hommes ont le cœur dur et sont insensibles aux plaintes de ceux qui souffrent, aux appels de ceux qui sont dans le besoin ! Combien d'avares, de viveurs, d'égoïstes ne pensent qu'à eux et ne savent ouvrir ni leur cœur ni leur bourse !

Ils sont bien à plaindre. car Dieu leur adresse une terrible menace : « *Qui obturat aurem suam ad clamorem pauperis, et ipse clamabit et non exaudietur.* » (Prov., xxi, 13). Cette menace est double : celui qui est insensible aux misères des autres sera lui-même dans l'une ou l'autre misère, et quand il criera ses cris ne seront pas entendus. Notre-Seigneur lui-même nous l'annonce : « On se servira avec vous, dit-il, de la même mesure dont vous vous serez servis avec les autres. » Dieu fera miséricorde à ceux qui auront été miséricordieux, mais il sera impitoyable pour ceux qui n'auront pas eu pitié des autres. Et il nous en donne un exemple frappant dans le mauvais riche, qui est damné pour n'avoir pas eu pitié du pauvre Lazare.

— Mais, me direz-vous, n'a-t-on pas le droit de garder entièrement pour soi ce qu'on a acquis légitimement ?

— Non, même quand il s'agit de biens légitimement acquis, devant Dieu on n'est pas propriétaire, mais seulement économe, administrateur en son nom. C'est lui qui est le seul vrai propriétaire, puisque c'est de lui qu'on tient tout et qu'il reprend tout, tôt ou tard, quand et comme il le veut.

Or Dieu, seul propriétaire des biens qu'il a créés

et distribués, exige une redevance sur ces biens de la part des économes temporaires ; il veut qu'on lui fasse sa part et la part des pauvres. Lui refuser cette part, c'est être aussi voleur que le fermier qui refuserait de payer ses fermages.

III. — Faire le sourd

« *Il m'est souvent bien utile d'être sourd pour ne pas entendre ce qui se dit, car la plupart des conversations dans le monde ne sont guère édifiantes, et ceux qui entendent bien devraient souvent se boucher les oreilles pour ne pas en être scandalisés.* »

Les oreilles sont, avec les yeux, une des grandes portes de l'âme. Il ne faut pas l'ouvrir à tout venant, car ce serait souvent laisser entrer l'infection, le péché et la mort.

Du reste, en écoutant, on fait sienne la faute de celui qui parle mal ; car ce sont les écouteurs qui font les diseurs. L'écouteur présente le sac ouvert, tandis que le diseur met dedans.

Il y a donc souvent obligation de faire la sourde oreille, pour ne pas être responsable des mauvaises paroles qui se disent et ne pas s'exposer à en subir la mauvaise influence, car on entend dans le monde beaucoup d'inutilités, de frivolités, de niaiseries, d'erreurs, de mensonges, d'appréciations erronées des personnes et des choses, d'obscénités et d'allusions scandaleuses, beaucoup de médisances, de calomnies, de paroles inspirées par la jalousie, la rancune, la malveillance ou d'autres mauvais sentiments, beaucoup d'impiétés, de blasphèmes. On y entend les vanteries des orgueilleux, les compliments menteurs des fourbes, des hypocrites et des séducteurs.

Soyez donc sourds quand il le faudra.

IV. — Ne pas faire la sourde oreille avec Jésus

« *Pensez, quand vous me rencontrez, à Celui qui n'a pas voulu faire le sourd quand il lui a été demandé de se sacrifier pour vous.* »

Quand Dieu le Père a dit à son Fils de se faire homme pour souffrir et mourir pour nous, celui-ci n'a pas fait la sourde oreille. C'est de lui en effet que le prophète Isaïe écrivait à l'avance : « Le Seigneur m'a ouvert l'oreille et je ne me suis pas détourné pour ne pas entendre ce qu'on voulait de moi. *Dominus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico, retrorsum non abii.* J'ai livré mon corps aux coups, j'ai offert mes joues aux soufflets et mon visage aux crachats et aux outrages. » (L, 5-6). Pourquoi a-t-il consenti à tout cela ? Pour prendre notre place et se faire victime pour nos péchés.

Donc, de notre côté, ne faisons pas la sourde oreille quand Dieu nous demande quelque sacrifice pour lui être agréables.

108

LES LUNETTES

Aujourd'hui les lunettes sont de mode : on croit avoir un air distingué en les portant. Ecoutons ce qu'elles peuvent nous dire dans l'intérêt de notre âme.

I. — Un aperçu du monde surnaturel

« *Grâce à nous, ô hommes, vous pouvez percer quelques secrets du monde astronomique, contempler avec ravissement les grandioses paysages. Dieu, dans sa bonté, met à votre disposition un bien plus puissant télescope : il veut vous prêter en quelque sorte ses yeux pour vous faire entrevoir dès cette vie à travers un voile, par la foi, et dans l'autre vie sans voiles, par la vision béatifique, les secrets de sa divinité et les merveilleuses inventions de son amour pour nous.* »

C'est tout un monde, un monde bien au-dessus de celui dans lequel nous sommes nés, que nous

découvrent les révélations divines ; c'est un monde dans lequel Dieu nous élève par sa grâce pour nous faire arriver jusqu'à celui de sa gloire.

En regardant dans le télescope des révélations divines, nous voyons d'une vision abstraite, mais infaillible, Dieu, l'Etre infini, éternel, l'Océan de tous les biens, qui se suffit pleinement à lui-même, concevant le dessein de tirer du néant, et même de plus bas que le néant, de l'état de péché, des hommes, mélange de terre et d'esprit, pour les rendre capables de s'élever jusqu'à lui, de devenir semblables à lui, de partager sa gloire et son bonheur, et de ne faire plus qu'un avec lui.

Pour la réalisation de ce dessein, nous voyons se dérouler toute l'œuvre de la création, de l'incarnation, de la rédemption et de la justification. Après la chute d'Adam et la déchéance de sa race, le Fils de Dieu lui-même prend notre nature humaine avec toutes ses misères, le péché excepté, en l'unissant personnellement à sa divinité. Par le travail, la souffrance et la mort acceptés, il mérite à cette nature humaine d'aller s'asseoir au plus haut des cieux en sa personne.

Pour faire participer les hommes à cette rêstauration, à cette divinisation de leur nature, il s'est associé son Eglise dont il a fait son épouse pour enfanter les âmes à la vie divine de la grâce, pour en prendre soin ensuite, jusqu'à leur enfantement à la vie de la gloire.

Et dans cette Eglise, que de merveilles ! C'est toute une vie surnaturelle, greffée sur la vie naturelle et organisée comme elle. Cette Eglise, épouse du Christ et mère des âmes, respire par ses enfants et avec ses enfants par la prière ; elle fait circuler la vertu du sang divin répandu au Calvaire par la messe qui est comme le battement ininterrompu du cœur de Jésus ; par la prédication elle jette dans les âmes la semence de vie, semence qui par la foi devient comme une conception surnaturelle. Puis vient l'enfantement par le baptême, l'accroissement

par la confirmation, l'alimentation par la communion, le remède et au besoin la résurrection par la pénitence, et enfin la suprême préparation de l'enfantement à la vie de la gloire par l'extrême-onction.

Cette Eglise perpétue ses chefs et son sacerdoce par le sacrement de l'ordre, et par le sacrement de mariage ceux que la mort enlève de ce monde.

Par cette Eglise et dans cette Eglise, Dieu réalise le grand désir de l'amour : l'union. Par elle les hommes ne sont plus des êtres isolés, abandonnés à eux-mêmes, mais ils sont tous unis dans un corps immense dont le Christ est la tête, le St-Esprit l'âme, et dont ils sont tous les membres se prêtant un mutuel concours pour arriver au ciel, pour y faire le bonheur de tous et partager le bonheur de tous.

Voilà une petite synthèse des merveilles du monde surnaturel que la foi nous découvre. Merveilleux télescope ! Servons-nous-en, pour nous soutenir, nous encourager et nous enflammer d'une sainte ardeur.

II. — Rectifier les appréciations

« O hommes, nous vous aidons à bien voir les choses qui vous entourent. Comme les yeux de votre âme, déformés par la faute originelle, sont incapables de bien voir, il faut absolument vous procurer un instrument qui vous fasse voir juste. Cet instrument ce sont les révélations divines, que la foi vous met devant les yeux pour écarter de dangereuses illusions. »

Puisque Dieu nous a établis dans un monde surnaturel, pour nous conduire à une fin surnaturelle, nous devons, pour apprécier justement les choses, les voir uniquement de ce point de vue. Ce qui nous sert pour arriver à cette fin est bon, et cela à proportion de l'aide qu'il nous apporte, tandis que ce qui nous détourne de cette fin est mauvais, à proportion de l'obstacle qu'il met à cette fin.

Combien peu d'hommes se placent à ce point de vue ! Combien au contraire, pour apprécier et juger les choses, suivent uniquement les inclinations de leur nature corrompue, égarée et aveugle ! Ils regardent comme bien tout ce qui flatte cette nature et comme mal tout ce qui la contrarie et la gêne. Plaisirs, richesses, honneurs, santé, réussite, voilà pour eux les grands biens, et même les seuls biens. Pauvreté, insuccès, souffrances physiques et morales, voilà les grands maux qu'ils redoutent et qui les font gémir.

Quelles erreurs ! La vérité, c'est que tout ce qui ne nous sert de rien pour sauver notre âme est parfaitement inutile, et comme valeur réelle égale zéro. Il est même moins que zéro, s'il constitue un obstacle au salut.

Or, le plus souvent, richesses, plaisirs, honneurs, succès, au lieu d'être un moyen de salut, sont un obstacle Ces faux biens nous séduisent, nous font oublier, offenser Dieu, et même prennent la place de Dieu dans nos affections.

Oh ! combien nous voyons faux quand nous faisons cas de biens qui ne durent qu'un instant, ne procurent que de bien pauvres satisfactions, laissent le cœur vide, ne peuvent mettre à l'abri des plus grands maux, sont une source de soucis, de regrets, de remords et peuvent même causer notre perte éternelle ! Il faut donc, pour voir juste, examiner ces faux biens avec des lunettes telles qu'elles changent leur aspect et les rapetissent au point que, réunis tous ensemble, ils n'apparaissent plus que comme un grain de poussière à côté des biens de l'âme et de l'éternité.

Quant à ces derniers biens, les hommes ont grand besoin de lunettes pour les voir tels qu'ils sont et les apprécier à leur juste valeur. Tout ce que touche l'amour de Dieu, dans la vie surnaturelle, devient d'un prix infini, car dans tout acte d'amour il y a l'Esprit-Saint vivant et agissant en nous ; il y a donc acte divin, divinement méritoire. Il vaut donc

bien mieux avoir fait un seul acte de cetté nature que d'avoir gagné tout l'univers.

Cela étant, pensez quel cas on devrait faire d'une prière bien faite, d'une assistance pieuse à la messe, d'une fervente communion, d'une sainte lecture, d'une aumône généreuse, d'un service rendu au prochain, d'un sacrifice accepté, d'un devoir accompli, d'une mortification pratiquée, de la résistance à une tentation, d'une bonne parole dite, d'un pardon aussitôt accordé, d'une journée bien remplie, quand tout cela a l'amour de Dieu pour mobile.

Enfin, combien les appréciations des hommes sont erronées, quand il s'agit des maux de cette vie ! On ne veut y voir que ce qui fait souffrir la nature. On ne les voit qu'à travers des verres de couleur noire, qui les rendent affreux, insupportables, désespérants. Mais la foi nous offre des lunettes aux verres de couleurs verte et rose, pour les recevoir avec espérance et avec amour. Alors ils changent absolument d'aspect. Ils ne sont plus en réalité des maux, mais de grands biens, puisqu'on en tire un bien mille fois plus grand que le mal.

Ayons donc soin de mettre toujours ces lunettes vertes et roses pour regarder nos maux.

III. — Ce qu'il faut voir plus près ou plus loin

« *O hommes, nous vous faisons voir tout près ce qui est loin. Vous, au contraire, vous voyez bien loin ce qui est tout près. C'est là une dangereuse illusion d'optique. Il faut vous procurer des lunettes qui rapprochent.* »

Que sommes-nous portés à voir trop loin ?

1. C'est d'abord Dieu et toute la cour céleste. En effet, Dieu, qui est esprit infini, remplit tout l'univers, nous sommes en lui comme le poisson dans l'eau. Il nous est présent par son être, par son action et par son regard.

Il y a encore une présence de Dieu plus intime pour les âmes : c'est celle qu'opère sa grâce. Par

cette admirable invention de son amour, Dieu vit en elles, connaît en elles par la foi, aime en elles par la charité. Il les pénètre tellement qu'il ne fait plus qu'un avec elles. Elles n'ont pas à aller le chercher bien loin au fond des cieux quand elles veulent penser à lui, lui parler : *Prope est Dominus omnibus timentibus eum.* (Ps. CXLIV, 18).

On peut dire aussi la même chose de l'humanité ressuscitée et glorieuse de N.-S. Jésus-Christ, présente au ciel et dans l'Eucharistie. Il n'y a pour Jésus ni distances, ni obstacles. Il nous voit donc, du ciel et de toutes les hosties consacrées, comme s'il était là, devant nous.

De même encore la Bienh. Vierge Marie, tous les anges et tous les saints, qui participent à la vision de Dieu, voient d'un seul regard tout l'univers, toutes les créatures, tous les hommes qui vivent sur la terre.

Cela étant, dans quelle innombrable compagnie nous sommes constamment !

2. Nous voyons beaucoup trop loin aussi nos frères dispersés par toute la terre. Le même Dieu, le même Jésus qui vit en nous par sa grâce, sur lequel nous sommes greffés comme ses membres, est présent de la même manière aux chrétiens de l'autre bout du monde et aux âmes du purgatoire. Il n'y a donc de distance entre eux et nous que la distance de Jésus à nous et de Jésus à eux, et comme cette distance n'existe pas quand Jésus est dans notre cœur et dans le leur, en Jésus et par Jésus nous ne faisons plus qu'un avec eux.

De même, par Jésus, nous sommes rapprochés de ceux que Jésus appelle à son amour et nous pouvons faire rayonner la flamme de notre amour jusque sur les âmes de l'autre hémisphère.

3. Souvent nous voyons bien trop éloignés de Dieu et de nous ceux que nous voyons penser et vivre autrement que nous. Par la bonne foi et la bonne volonté, hérétiques, schismatiques, païens peuvent appartenir à l'âme de l'Eglise et faire partie comme nous du corps mystique du Christ.

Et souvent ceux que nous croyons grands pécheurs et éloignés complètement de nous par leurs pensées et par leur conduite, peuvent être très excusables et tout près de revenir à Dieu. Dieu seul lit dans les cœurs.

4. Enfin ce que tous les hommes voient trop loin, c'est la mort. Pour être dans le vrai, il faut la voir tout près.

En effet, elle n'est pas là-bas, dans un lointain vague, indéfini ; elle est ici, elle nous travaille déjà et son travail va être achevé ; de sorte que nous pouvons dire comme David à Jonathas : « Entre la mort et moi il n'y a qu'un pas. » (I Reg., XX, 3). La vie même la plus longue est si courte qu'elle passe comme un songe.

5. Souvent aussi les hommes croient voir tout près ce qui en réalité est bien loin. Combien d'hommes, de femmes, d'enfants, croient voir le bonheur à la portée de leur main ! Hélas ! souvent il y a loin de la coupe aux lèvres, et quand on croit, en étendant la main, saisir le bonheur, c'est la souffrance qu'on tient.

Combien, par exemple, de jeunes filles croient avoir pris la pie au nid parce qu'elles ont trouvé un mari ! Mais au bout de peu de jours, quelle déception !

Souvent même c'est la réussite, la prospérité qu'on croit s'être assurées, qui sont la source de mille misères.

La prospérité nous étrangle en nous embrassant et en nous comblant de ses caresses, comme le lierre vert fait sécher des arbres qu'il entoure de son gracieux feuillage.

IV. — Se connaître

« Si tu as besoin de nous, tu nous arbores sur ton nez. Eh bien ! il y a un endroit où il t'est impossible de voir clair sans lunettes, c'est-à-dire sans des lumières particulières venues d'En-haut ; cet endroit, c'est toi-même, c'est ton âme. »

« Se bien connaître soi-même, c'est la science des sciences avec la connaissance de Dieu. *Est disciplinarum omnium pulcherrima et maxima, seipsum nosse*, car se connaître, c'est connaître Dieu, dit S. Clément. *Si quis enim seipsum cognoscit, Deum cognoscit.* »

Cette connaissance de nous-mêmes importe grandement pour le salut de notre âme. Pour se sauver, en effet, il faut la crainte et l'amour. Or, dit S. Bernard, « il faut se connaître pour avoir la crainte de Dieu, et il faut connaître Dieu pour l'aimer. *Noveris te ut Deum timeas, noveris ipsum ut ipsum diligas.* » Aussi, dit ailleurs le même S. Bernard, « vous devez mettre votre étude à vous connaître, car vous êtes bien meilleurs et bien plus dignes d'éloges si vous vous connaissez vous-mêmes que si, vous négligeant, vous connaissiez le cours des astres, les vertus des plantes, la nature des hommes et des animaux, et que si vous aviez la science de toutes les choses célestes et terrestres. »

Science nécessaire, la connaissance de soi-même est une science difficile, impossible même, sans une lumière d'en-haut. Ainsi nos yeux, bien que placés tout près de notre visage, ne peuvent le voir sans le secours d'un miroir.

Une de nos plus grandes misères est que nous ignorons ce que nous sommes. Les lumières humaines ne suffisent pas pour faire disparaître cette ignorance ; il faut la lampe de Dieu pour éclairer les replis de notre conscience, dit un Père de l'Eglise.

C'est qu'au fond de notre âme il y a tout un fouillis de petites passions qui la tirent, la poussent, la retiennent : l'orgueil, la sensualité, la cupidité, la crainte, la jalousie, la haine, la défiance, le respect humain, la curiosité, la peur de l'effort, l'amour du bien-être, et par-dessus tout et au fond de tout, l'amour-propre, l'amour mal compris de soi-même, dont Notre-Seigneur a dit : « *Qui amat animam suam perdet eam.* » Cet amour-propre se glisse par-

tout, souvent même dans nos meilleures actions, au point de nous en faire perdre tout le mérite et de les vicier complètement.

Au fond de tout être humain, il reste toujours le *fomes peccati,* le foyer de la triple concupiscence, qui est la germination de l'amour-propre. Bien que quelqu'un soit juste, bien qu'il soit mille fois juste, dit S. Jean Chrysostome, bien qu'il soit arrivé aux sommets, au point d'être sans péché, il n'est pas exempt de souillure. Bien qu'on soit mille fois juste, on est toujours homme. Aussi l'Ecriture a raison de dire : « Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » (Eccl., IX, 1). — « Pour moi, disait S. Paul, je n'ai conscience d'aucune faute ; mais je ne suis pas justifié pour autant. » (I Cor., IV, 4). — « Si nous disons, dit S. Jean, qu'il n'y a pas de péché en nous, nous nous flattons et la vérité n'est pas en nous. » (I Jo., I, 8). Aussi tous nous devons faire notre salut avec crainte et tremblement.

Quand aurons-nous une vraie connaissance de nous-mêmes ? Quand nous pourrons dire avec S. François, en étant convaincus que nous disons vrai : « *Quis tu, Domine, et quis ego ? Tu abyssus entis, boni, sapientiæ, virtutis, perfectionis et gloriæ ; ego abyssus nihili, mali, ignorantiæ, vitiorum, miseriarum, et vilitatis omnis.* Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je ? Vous êtes un abîme d'être, de bien, de sagesse, de vertu, de perfection et de gloire. Moi je suis un abîme de néant, de mal, d'ignorance, de vices, de misères et de petitesse. »

Comment arriver à cette connaissance ? Avant tout, il faut demander à Dieu ses lumières, lui adresser souvent la prière de S. Augustin : « *Deus, semper idem, noverim te, noverim me !* Mon Dieu, qui êtes toujours le même, que je vous connaisse et que je me connaisse ! » Faire cette prière, c'est mettre ses lunettes avant l'examen de conscience. Ensuite il faut s'étudier soi-même, c'est-à-dire s'examiner sérieusement, sans s'excuser : que nos péchés trouvent en nous, non des avocats, mais des juges.

V. — LA PRÉVOYANCE

« Nous sommes nécessaires aux myopes qui ne voient que de près. Tous, ô hommes, vous êtes plus ou moins myopes pour prévoir l'avenir. Procurez-vous donc les lunettes de la prévoyance, pour ne pas vous jeter tête baissée dans les dangers, pour ne pas courir à bien des désenchantements et à bien des regrets. »

Prévoir, c'est voir de loin, non pas dans l'espace, mais dans le temps ; c'est deviner à l'avance ce qui peut ou doit arriver.

Il y a bien des choses futures qu'on peut prévoir, soit dans leurs causes, soit d'après l'ordre établi et suivi régulièrement, soit d'après l'expérience du passé, soit d'après la parole de Dieu, qui ne trompe pas.

Il y a en effet beaucoup de causes physiques ou morales dont on connaît les effets d'une façon certaine. Ainsi on sait que le beurre sur le feu fondra, que la poudre flambera, que les œufs durciront.

D'après l'ordre établi, on sait qu'après l'hiver on aura le printemps, qu'après la nuit il y aura le jour, que de par la loi certaines contraventions seront punies par telle amende si on est pris.

On sait de même qu'une jeunesse déréglée prépare ordinairement une mauvaise vie.

Dieu, dans l'Evangile, nous annonce les récompenses préparées à la vertu et les châtiments réservés au péché. Ne pas tenir compte de ces avertissements, c'est ne pas voir plus loin que le bout de son nez. C'est être fou, surtout, que de braver la menace des châtiments éternels promis aux pécheurs impénitents. On le reconnaîtra, mais trop tard, en enfer, quand on s'écriera : « *Ergo erravimus !* » (Sap., v, 6).

Combien imprévoyants sont aussi les parents qui gâtent leurs enfants en bas âge en flattant leurs petites passions d'orgueil, de vanité, d'amour-propre, de paresse, d'indépendance, de gourmandise !

Ils font de tristes semailles qui donneront une bien mauvaise moisson.

Plus téméraires encore sont les jeunes gens, les jeunes filles qui se préparent au mariage par le désordre. Ils ne voient donc pas que ces désordres auxquels ils se livrent seront pour le reste de leur vie une semence de défiance, de mépris réciproque, de désaffection, de jalousies, de discorde, de malédictions divines qui feront de leur foyer un enfer, antichambre de l'autre enfer ?

Bien imprévoyants aussi sont ceux qui ne font pas attention aux différentes menaces de l'Evangile : « *Væ vobis qui ridetis,* malheur à vous qui riez ! *Væ vobis, divitibus,* malheur à vous, riches ! *Væ vobis, hypocritæ,* malheur à vous, hypocrites ! *Væ mundo a scandalis,* malheur au monde à cause de ses scandales ! »

Bien sages au contraire ceux qui se reposent pour leur avenir sur les promesses divines : « Bienheureux les pauvres en esprit, les doux, les chastes, les miséricordieux, les pacifiques, ceux qui pleurent, les persécutés pour la cause du Christ. »

Bien sages aussi sont les jeunes qui profitent de l'expérience et des avertissements des vieillards.

109

LA FUMÉE

Toute la journée pendant la saison froide, et avant les repas pendant la saison chaude, nous voyons sortir des cheminées, en plus ou moins épais tourbillons, notre prédicateur d'aujourd'hui. Ce prédicateur c'est la fumée, qui va nous donner d'excellentes leçons.

I. — Analogies entre la fumée et le péché

« *Produite par un foyer placé sous une cheminée à mauvais tirage, je me répands dans les appartements, où je cause toutes sortes de dégâts et de désagréments. Chrétien, quand ton cœur n'est pas attiré en haut par l'amour de Dieu, tu vis dans le péché, qui, comme moi, se traîne en bas, vers les créatures, et t'apporte aussi mille dommages et mille maux.* »

Pour bien saisir ce premier sermon de la fumée, voyons les nombreuses analogies que le péché présente avec elle.

1° C'est le feu qui produit la fumée : pas de fumée sans feu. C'est aussi un mauvais feu, le feu de la concupiscence, c'est-à-dire de l'amour qu'on n'a pas su régler et faire monter vers Dieu, qui produit le péché. Craignons de laisser s'allumer ce feu en nous.

2° Le feu qui produit la fumée est un feu destructeur. Ainsi le mauvais feu de la concupiscence, en produisant le péché, multiplie les ruines dans notre âme. Il anéantit en nous le temple spirituel dans lequel habitait la Trinité ; il détruit les vertus, les dons surnaturels et les mérites acquis. Si l'on voyait ces ruines, on s'écrierait avec larmes : « Le feu a passé par là, quel désastre ! »

3° La fumée prend à la gorge en y faisant pénétrer une forte odeur et un goût désagréable. Ainsi le péché ne laisse après lui qu'amertume, trouble, ennui, dégoût, honte, remords, crainte, et quelquefois terreur, désespoir. L'âme qui l'a laissé entrer répand autour d'elle une odeur de cadavre.

4° La fumée obscurcit l'air. Ainsi le péché, en faisant détourner les yeux des lumières de la foi, plonge l'âme dans les ténèbres. Elle ne voit plus Dieu, elle ne voit plus le ciel ni le chemin qui y mène. Elle marche dans un redoutable égarement.

5° La fumée fait pleurer les yeux. Ainsi le péché est la source de bien des larmes, et pour ceux qui le commettent, et pour ceux qui en sont victimes,

car c'est lui qui est la cause première de tous les maux.

Pour obtenir le pardon de ses péchés, il faut les pleurer, et si on ne les pleure pas dès cette vie, il faudra aller dans un lieu d'horreur où il y aura éternellement des pleurs et des grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* (Math., VIII, 12). Et dans ce lieu, quand le pauvre réprouvé aura versé autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans les puits, les fontaines, les rivières, les fleuves, les océans, il ne fera que commencer son enfer.

Le péché n'est pas source de larmes seulement pour le pécheur Celui-ci en fait pleurer bien d'autres : les innocents, les opprimés, ses victimes ; il fait pleurer les familles, les parents, les pasteurs.

Oh ! combien de larmes le péché a déjà fait verser sur la terre, et combien il en fait verser en enfer et en purgatoire !

6º La fumée en un instant se dissipe et s'évanouit. Ainsi en est-il du plaisir et des prétendus avantages que le pécheur compte retirer de ses fautes.

Le psalmiste l'a dit et redit sous bien des formes frappantes : « *Dejecisti eos dum allevarentur.* Vous ne les avez fait monter que pour les précipiter de plus haut. » (Ps. LXXII, 18). — « *Transivi, et ecce non erat.* Je n'ai fait que passer, et déjà il n'était plus. » (Ps. XXXVI, 36). — « *Inimici Domini, mox ut exaltati et honorificati fuerint, sicut fumus deficient.* Les ennemis du Seigneur, dès qu'ils sont arrivés aux honneurs et aux plus hautes dignités, s'évanouissent comme la fumée. » (Ps. XXXVI, 20).

7º La fumée noircit les meubles et les appartements. Ainsi le péché noircit l'âme et lui enlève sa blancheur qui faisait sa jeunesse et sa beauté. L'âme coupable devient affreuse ; elle est plus noire que le charbon. Autour d'elle on peut porter la couleur sombre du deuil, car elle n'est plus qu'un cadavre.

8º La fumée est asphyxiante, c'est-à-dire coupe

la respiration. Ainsi le péché empêche la prière, qui est la respiration de l'âme. Le pécheur, en tant que pécheur, ne veut plus, ne peut plus prier, car prier c'est faire monter vers Dieu ses hommages et ses supplications. Or le pécheur tourne le dos à Dieu, le déshonore au lieu de l'honorer ; au lieu de chercher Dieu et de l'appeler, il ne cherche que les créatures et sa propre satisfaction. Aussi Dieu se détourne de lui et ne l'écoute pas.

S'il change, s'humilie et revient à Dieu pour lui demander miséricorde, Dieu l'exaucera comme il exauça le publicain de l'Evangile. Mais tant qu'il restera dans la disposition de vouloir son péché, sa prière ne sera pas une prière et Dieu ne l'écoutera pas ; c'est dans ce sens qu'il faut entendre ces paroles : « *Deus peccatores non audit.* »

9° La fumée rend un appartement inhabitable. Ainsi le péché rend l'âme inhabitable pour Dieu, qui vient là où il trouve l'amour, mais qui se retire de ceux qui sont sans amour pour lui et pour le prochain.

10° Pour faire cesser la fumée, il faut jeter l'eau en abondance sur le feu qui la produit. De même si l'on veut faire cesser le péché lui-même et ses tristes effets, il faut jeter longtemps sur lui les larmes du repentir ; car si on ne regrette ses péchés qu'au moment où on les confesse, on retombe vite ; de même qu'après l'incendie, si on laisse du feu couver sous la cendre, la flamme pourra se raviver. Tout péché, même après le pardon obtenu par l'absolution, laisse subsister dans l'âme quelque attache secrète, qui est comme le feu sous la cendre.

Faisons comme les saints pénitents, si nous voulons nous assurer le pardon et éviter la rechute : pleurons jusqu'à la mort nos péchés même pardonnés. Imitons en cela David, S. Pierre, sainte Madeleine et tant d'autres.

11° La fumée, même dans les meilleures cheminées, laisse de la suie là où elle a passé ; il faut de temps en temps mettre en œuvre le ramoneur.

Ainsi, alors même que les aspirations des âmes saintes montent vers Dieu comme la fumée de l'encens, les fautes légères, les imperfections de ces mêmes âmes laissent en elles quelque suie, qu'il faudra faire enlever par le confesseur. Il sera bon, par exemple dans les retraites, de faire quelquefois un ramonage complet, par de bonnes confessions générales.

Mes frères, quand la fumée vous fait éternuer ou obscurcit l'air, pensez un peu à toutes ces bonnes leçons qu'elle vous donne !

II. — Ne pas se repaître de fumée

« *J'ai bien mauvais goût et mauvaise odeur, et cependant il y a des millions d'hommes qui finissent par me trouver bonne, qui se font une distraction et même une jouissance de m'aspirer dans leur bouche et de me lancer ensuite par bouffées dans l'air. Ils en contractent parfois l'habitude à ce point qu'ils ne peuvent plus s'en passer. Pécheurs, voilà bien votre histoire. Le péché n'est que vanité et affliction. Les premières fois qu'on le commet, il ne laisse après lui que trouble et malaise. Et cependant vous avez fini par trouver votre plaisir à le commettre, vous en avez même pris l'habitude à ce point qu'il faudrait un miracle de la grâce pour vous convertir. Oh ! que fumeurs et pécheurs sont fous de prendre de semblables habitudes et de les garder !* »

I. Les fumeurs. — C'est un fait constaté : le tabac au naturel renferme de deux à huit pour cent de nicotine, poison si violent qu'à la quantité d'un décigramme il suffit pour tuer un chien de moyenne taille, et qu'une goutte de ce même poison instillée dans l'œil d'un chat, le tue instantanément. Les préparations qu'on fait subir au tabac et sa combustion en diminuent beaucoup la nocivité, mais elles en laissent subsister assez pour que son usage soit dangereux, surtout quand on en fait abus, comme quand on fume quatre ou cinq cigares, ou une ving-

taines de cigarettes par jour. Par l'abus du tabac, on s'expose à tout un cortège de maladies et d'infirmités : angine de poitrine, cancer des fumeurs, haleine fétide, pharyngite, troubles de la vue et de la mémoire, vertige, sueurs froides, palpitations, maux de tête.

Le danger est plus grand encore quand on fume dans un appartement clos, à jeun, en écrivant, en lisant, en reprenant des pipes précédemment utilisées, en rallumant cigares et cigarettes éteints.

Autre inconvénient : la chambre, les habits du fumeur et des gens de sa maison, sa bouche et son haleine sentent le tabac.

Ajoutez à cela que l'habitude de fumer, une fois prise, devient une véritable servitude pour le fumeur ; et il faut qu'il s'y soumette non seulement quand il est seul et au repos, mais même au travail, en compagnie, au risque d'en être quelquefois maladroit ou malhonnête.

En quatrième lieu, l'habitude de fumer occasionne une perte appréciable de temps. Le fumeur est obligé de laisser à tout instant son travail pour s'occuper de sa pipe, de son cigare ou de sa cigarette.

Enfin pipe, cigares et cigarettes coûtent cher et l'habitude d'en user grève un budget ordinaire. A la fin de l'année, la somme qu'on a fait passer en fumée forme un assez beau total, qui aurait pu être employé bien plus utilement dans un ménage. Ainsi je me suis trouvé jadis à Lourdes avec un petit fermier du Nord qui faisait son quinzième pèlerinage avec l'argent qu'il dépensait auparavant chaque année en tabac. Il se trouvait fort content de cette substitution.

En quelques années, les catholiques français pourraient, en y consacrant l'argent qu'ils dépensent en tabac, reconstituer le capital nécessaire pour l'entretien du clergé et les dépenses du culte.

En France, les fumeurs consumaient, il y a quelques années, annuellement trente-cinq millions de kilogrammes de tabac.

Eh bien ! malgré toutes ces considérations et beaucoup d'autres qu'on pourrait faire, la presque totalité des hommes ont la bien peu recommandable habitude de fumer. Et il n'y a pas que des hommes : des garçonnets encore en bas âge fument déjà, et même des femmes et des jeunes filles croient se distinguer et se rendre intéressantes en se mettant le cigare ou la cigarette à la bouche. A mon humble appréciation, qui est celle de beaucoup de gens sérieux, elles n'en sont que plus sottes et certainement plus *puantes*.

Oh ! que les hommes sont fous de suivre un pareil entraînement ! Ils sont pour cela plus moutons que ceux de Panurge.

II. — Mais bien plus fous sont les PÉCHEURS qui, comme les fumeurs, veulent bon gré mal gré avaler le poison et trouvent un goût délicieux à ce qui, somme toute, a un goût souverainement détestable et leur est souverainement nuisible.

Il n'y a en effet pas de péché qui n'apporte plus de peine et de souffrance que de plaisir. L'impie sent dans son existence un vide, une incertitude, un trouble qui lui rendent la paix impossible, et il se prive des joies, des consolations ineffables qu'on trouve au service de Dieu. Le blasphémateur lance vers le ciel de lourdes pierres qui lui retombent sur la tête en châtiments de toutes sortes. Les violateurs du dimanche se privent d'un jour de joie et de repos pour se ruiner plus sûrement.

Les enfants qui sont la croix de leurs parents, paieront par des larmes de sang celles qu'ils font verser aux auteurs de leurs jours. Les parents négligents, faibles ou scandaleux, récolteront les ennuis et les crève-cœur que leur procureront leurs enfants. Les haineux, les jaloux, les rancuneux, sont à eux-mêmes leurs bourreaux et s'attirent le mal qu'ils veulent faire aux autres. L'impudique trouve dans ses désordres la honte, le mépris, les maladies, la ruine matérielle et spirituelle, une existence bouleversée, une mort prématurée.

Le voleur ne jouira pas du fruit de ses injustices et sera payé aussi par le déshonneur, quelquefois par la prison. L'avare ne s'épuisera à amasser que pour mourir de faim à côté de son magot, auquel son avarice ne lui permettra pas de toucher.

Pensez aussi à cela, fumeurs, en fumant votre cigare ou votre pipe ; considérez combien c'est une folie de mettre son plaisir à se nuire à soi-même en commettant le péché.

III. — La mèche fumante qu'il ne faut pas éteindre

« *Chrétiens qui avez lu l'Evangile, je devrais vous rappeler ce qu'Isaïe annonçait du Messie et que vous devez pratiquer vous-mêmes : « Il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, et n'achèvera pas de rompre le roseau brisé.* » (XLII, 3). *Même quand les impies sont à côté de nous comme une mèche fumante et incommode, nous ne devons pas marcher sur cette mèche pour achever de l'éteindre.* »

Cette recommandation s'adresse d'abord à tous ceux qui sont dans le cas de pratiquer la correction fraternelle. La correction doit *redresser* et non pas *briser*. C'est, hélas ! le résultat qu'obtiennent un grand nombre de parents et de supérieurs qui par leurs corrections ne font qu'aggraver le mal. A ceux-là le fouet a donné jadis de bonnes leçons (voir ci-dessus, p 124).

Mais il me semble que la recommandation de ne pas éteindre la mèche qui fume encore s'adresse tout particulièrement à ceux qui ont à soutenir le bon combat contre l'enfer et contre ceux qui se font les complices de l'enfer, car c'est alors qu'on est exposé à ne pas mettre en pratique la recommandation du Maître qui nous demande de chérir nos ennemis tout en les combattant.

Depuis cinquante ans que nous avons la guerre religieuse chez nous, aimons-nous vraiment nos adversaires, répondons-nous toujours à la haine par l'amour, rendons-nous toujours le bien pour le mal,

prions-nous de tout cœur pour ceux qui nous persécutent ou nous calomnient, soufflons-nous toujours les flammes ardentes de notre charité sur les mèches fumantes qui nous entourent, pour les rallumer ?

Il n'y aurait cependant de moyen vraiment efficace pour arrêter le mal que celui-là. Assurément c'est notre devoir de nous opposer de toutes nos forces à l'athéisme, à l'odieuse laïcisation, à la guerre faite à notre sainte religion. Nous devons employer pour cela les moyens légitimes, qui ne sont pas en opposition avec l'Evangile. Quelquefois, par conséquent, il est permis, comme Notre-Seigneur l'a fait, de démasquer les faux prophètes, les hypocrites qui trompent et séduisent le peuple ; il faut leur arracher la peau de brebis sous laquelle ils cachent le loup ravisseur. Nous devons faire la guerre à l'impiété et au péché sous toutes ses formes, et par conséquent nous opposer au travail de déchristianisation et de démoralisation qui se fait aujourd'hui. Mais il faut en même temps garder et pratiquer la charité envers les pécheurs et envers *tous* les pécheurs : c'est de foi. Il n'y a pas une seule exception autorisée.

Mais alors la tactique qui, dans cette lutte, consiste à s'en prendre à la personne de nos adversaires, à les noircir le plus possible, à les ridiculiser, à les rendre odieux, à publier au grand jour toutes leurs turpitudes, est-elle la vraie, la bonne tactique chrétienne ? Et de cette tactique peut-on attendre de bons résultats ? — Il est permis d'en douter, car elle a pour résultat d'aigrir, d'exaspérer les méchants, de les pousser à faire beaucoup plus de mal qu'ils ne songeaient à en faire. Et par ce moyen arrive-t-on à leur enlever la faveur populaire ? Hélas ! la multitude suit plus facilement ceux qui flattent ses mauvaises passions que ceux qui lui prêchent uniquement le devoir.

Il n'y a qu'une chose à laquelle tôt ou tard personne ne résiste : c'est l'affection véritable, le dévouement absolu, la charité chrétienne.

Attaquer la personne de nos adversaires, s'évertuer à les noircir, eux et non pas leur œuvre mauvaise, c'est creuser entre eux et nous un fossé infranchissable et les pousser aux extrêmes.

C'est ce que m'a déclaré maint et maint égaré, que j'ai eu la consolation de repêcher à son lit de mort : « Je n'aurais pas dit et fait tout ce que j'ai dit et fait, si on ne m'avait pas tellement mis sous les pieds. »

110

LE COUTEAU

Voici un instrument qu'on porte sur soi, dont on se sert à table ou ailleurs, et qui est bon prédicateur : c'est le couteau.

I. — Savoir morceler le travail

« O homme, tu te sers de moi à table pour découper, morceler certains aliments, afin d'en rendre possible et facile l'absorption. En cela je te donne la leçon bien sage de ne vouloir pas aller trop vite en besogne et de morceler le travail selon tes facultés. Cela s'applique surtout au travail de ta sanctification. On ne devient pas un grand saint en un jour. »

C'est en partageant, en divisant les difficultés, qu'on les rend surmontables ; c'est en continuant l'ascension qu'on arrive aux sommets.

Il faut diviser pour régner. C'est ce que fit le dernier des Horaces en face des trois Curiaces, dont l'un était blessé sérieusement, le second un peu moins et le troisième encore intact. Il simula la fuite pour séparer ses adversaires et avoir raison d'eux aisément.

C'est dans ce même sens qu'on dit que Paris ne s'est pas fait en un jour, et que c'est petit à petit que l'oiseau fait son nid.

Seules les opérations divines sont simples, simultanées et en même temps complètes. Ainsi d'un seul mot Dieu se dit par son Verbe tout ce qui est en lui, tout ce qu'il fait ou peut faire en dehors de lui. D'un seul regard il voit tout, d'un seul acte de sa volonté il fait tout. Son seul moment présent correspond à toutes les durées incommensurables des créatures ; sans parties et sans composition, il remplit de son immensité l'univers.

Mais à mesure qu'on descend l'échelle des êtres, leurs opérations doivent se multiplier pour atteindre le même but. Ainsi il faut des conceptions multiples au moins parfait des anges pour voir ce que le plus parfait voit d'un seul regard mental.

Les hommes, qui arrivent en dernière ligne des êtres intelligents, ont besoin, pour comprendre les choses, d'idées et de mots très nombreux, et il leur faut d'autant plus d'explications que leur esprit est plus borné.

Pour se mettre à notre portée, Dieu a envoyé son Fils qui, comme Dieu, dit tout d'un seul mot, se faire homme pour parler notre langage, vivre notre vie humaine dans tous ses détails, pour nous donner petit à petit, par la parole et par l'exemple, la science des saints et nous apprendre à monter sans cesse pour arriver jusqu'à lui. Il a établi ainsi la grande loi du progrès incessant dans la science et dans la vertu.

Comme, par suite du péché originel, nous apportons en naissant l'ignorance complète et les sept péchés capitaux en germe, avec leurs fils et leurs filles, le travail de la sanctification est assez complexe ; il demande qu'on s'instruise, qu'on déracine les défauts, qu'on plante et cultive les vertus surnaturelles. Pour mener à bonne fin ce travail, il faut partager la besogne.

D'abord, pour acquérir la science des saints, il

faut beaucoup d'application et de temps. C'est pendant la vie tout entière qu'il faut apprendre à connaître Dieu et les grandes inventions de son amour, par l'assistance aux instructions, les bonnes lectures, la réflexion, la méditation, et on mourra encore bien ignorant : je viens d'avoir 72 ans et je m'aperçois clairement que je ne sais encore rien, en comparaison de ce qui me reste à apprendre.

Pour l'extirpation des défauts et des vices, il faut aussi un long et persévérant travail. Comme Horace, il faut vaincre d'abord le plus fort de nos vices, celui qui nous fait commettre le plus de gros péchés, ce qui ne se fait pas du reste sans qu'on donne bien des coups aux autres.

Enfin, pour acquérir les différentes vertus et les cultiver, c'est tous les jours de sa vie qu'il faut s'y appliquer, et le travail sera bien loin d'être achevé quand la mort viendra.

O mon petit couteau, rappelle-moi donc souvent que je dois bien partager le travail de ma sanctification, pour devenir tous les jours plus saint !

II. — Les séparations nécessaires

« *Chrétien, je dois te faire songer au couteau, au glaive spirituel que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre et dont il veut que tu te serves pour sa gloire et pour ta sanctification* : Non veni pacem mittere, sed gladium. (Math., x, 34). *C'est du couteau, du glaive des séparations nécessaires qu'il s'agit.* »

Souvent, pour sauver le corps, il faut procéder à l'amputation d'un membre, d'un organe malade. C'est ce qu'on fait dans les cas de gangrène, de cancer, de charbon. Pour les âmes il y a aussi des amputations, des séparations quelquefois bien douloureuses, mais nécessaires. C'est de ces séparations que S. Augustin disait à Dieu : « *Hic ure, hic seca, dummodo in æternum parcas.* Brûlez, coupez, pourvu que vous m'épargniez pour l'éternité. »

Souvent c'est Dieu qui fait ces séparations par la

tournure qu'il donne aux événements. Ainsi il ôte à des avares les richesses dont ils faisaient leur Dieu ; il enlève à des libertins, à des libertines, les complices de leurs désordres. C'est par ce dernier moyen qu'il a fait de Marguerite de Cortone, d'une grande pécheresse, une grande sainte.

Souvent aussi c'est nous-mêmes qui devons pratiquer les séparations dont parle le Sauveur quand il dit : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le; si votre main vous scandalise, coupez-la. » c'est-à-dire : si certaines choses, certaines personnes, certaines positions sont pour vous une cause prochaine de péché, quelque attache que vous y ayez, brisez avec ces occasions, quand même il faudrait pour cela vous condamner à tous les désagréments, aller à la prison, à la mort.

Il ne faut pas craindre non plus d'autres séparations quand Dieu les demande pour appeler à une vie plus parfaite et à la pratique des conseils évangéliques. « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi, dit-il, n'est pas digne de moi. » (Math., x, 37). C'est le cas qui se présente souvent quand un jeune homme, une jeune fille se sentent appelés à la vie religieuse. Souvent les parents s'opposent au départ de leur enfant. C'est alors le cas de mettre en pratique la parole de S. Jérôme : « *Per calcatum perge patrem, per calcatam perge matrem, et siccis oculis ad crucem evola.* Passez, s'il le faut, sur le corps de votre père et de votre mère, et les yeux secs allez embrasser la croix. »

Enfin c'est à tous que Jésus demande de manier le couteau du *renoncement à soi-même :* c'est la condition pour devenir son disciple, pour marcher à sa suite sur le chemin du ciel.

A quoi faut-il renoncer pour obéir à ce précepte du Maître ? D'abord à son propre jugement, à sa manière de voir, pour prendre celle du Christ. Ensuite à ses attaches humaines par le renoncement *affectif* ou de cœur, en sorte qu'on n'aime rien autant que Dieu, rien plus que Dieu et rien sinon

par rapport à lui, car Dieu veut être aimé de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre âme et de toutes nos forces. Pour briser avec toutes les attaches désordonnées, il faut manier le glaive.

Cela est nécessaire à plus forte raison pour pratiquer le renoncement *effectif*, en entrant dans la vie religieuse et en faisant les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance.

III. — Le meurtre

« *O homme, tu m'as inventé pour ton utilité. Ne te sers jamais de moi pour le crime. Me faire servir au meurtre ou à la mutilation criminelle des autres, est chose abominable. Crains d'être assassiné, mais n'assassine pas toi-même. Sache aussi qu'il y a bien des manières de tuer ; il en est qu'à tort on ne se reproche guère. On se lave les mains comme Pilate, mais elles restent rouges de sang.* »

Le monde, hélas ! est rempli de meurtriers et d'assassins : meurtriers des corps trop nombreux, meurtriers des âmes bien plus nombreux encore, meurtriers du Christ Jésus presque tous.

En effet, comme il y a deux vies dans l'homme, la vie naturelle et la vie divine, on est meurtrier lorsqu'on tue l'une ou l'autre en soi-même ou dans les autres.

I. L'Homicide spirituel. — D'abord nous tuons la vie divine en nous, et par là nous nous suicidons et faisons mourir le Christ en nous, chaque fois que nous commettons une faute grave. Nous plongeons ainsi un poignard homicide dans notre âme et dans le cœur de Jésus. On tue aussi l'âme de ses frères chaque fois qu'on est sciemment et volontairement pour eux la cause et l'occasion d'un péché mortel, qu'on donne un scandale d'où résulte une faute grave de la part des autres. On commet alors un véritable assassinat spirituel, dont la malice est bien supérieure à celle d'un meurtre. C'est Notre-Seigneur qui nous le déclare : « Ne craignez pas, dit-il, ceux qui tuent le corps sans pouvoir tuer

l'âme, mais craignez celui qui peut précipiter le corps et l'âme dans l'enfer. » (Math., x, 28).

Commettre cette faute, c'est faire la guerre à Dieu en se faisant l'allié et le complice de Satan, c'est renouveler le crime du déicide, c'est commettre une faute grave contre ceux qu'on scandalise, contre leur famille, leurs pasteurs. C'est aussi un grand péché contre soi-même, car c'est un péché qu'on répare difficilement, un péché qui mène souvent à l'enfer ; or l'enfer du scandaleux, c'est l'enfer de l'enfer.

Et hélas ! ils sont innombrables, les scandaleux, et ils ont à leur disposition toutes sortes d'armes meurtrières : la parole, les manières, la tenue, les nudités, les regards, les paroles, le sourire, les cadeaux, les caresses, le journal, le roman, l'image, le portrait, le cinéma, les spectacles, les bals, etc.

Que dire encore des meurtres spirituels que nous avons commis contre ceux que nous avons pensé, désiré, projeté de faire les complices de nos fautes et les victimes de nos honteuses passions ? Notre-Seigneur ne nous apprend-il pas que celui qui regarde une femme avec une convoitise mauvaise l'a déjà souillée dans son cœur ? Combien d'assassins spirituels !

II. L'Homicide corporel. — L'homicide corporel, si affreux, n'est pas rare non plus. Je vais faire défiler devant vous dix séries d'assassins.

1o Il y a d'abord les suicides ou meurtres prémédités et réalisés par le fer, le feu, le gaz, le poison, la corde, les armes, l'eau, etc. Ils sont bien plus fréquents et bien plus horribles qu'il y a cinquante ans, car ils sont le fruit naturel, logique, du laïcisme et de l'athéisme. Sans la croyance en Dieu, pourquoi respecterait-on sa vie et celle des autres ?

2o Il faut citer en second lieu les suicides et les homicides par *imprudence voulue*, dont sont responsables souvent aujourd'hui les cyclistes, motocyclistes, automobilistes, chasseurs, touristes, aviateurs. Très souvent, en effet, les accidents mortels arrivent

parce qu'on n'a pas pris les précautions élémentaires, observé les règlements très sages qui les auraient fait éviter.

Se rendre sciemment et volontairement coupable de ces imprudences, c'est se rendre coupable devant Dieu, quand même les accidents n'arriveraient pas.

3o Bien des morts sont aussi causées ou du moins bien avancées par les abus qu'on se permet, les excès auxquels on se livre : excès dans le boire et le manger, abus de vin, d'alcool, de tabac, fatigues et privations excessives par avarice ou cupidité, vêtements trop étroits et serrant au point de gêner la circulation du sang, paris stupides, nudités de la poitrine, des bras et des jambes, etc.

4o Pour bien des malades, la mort est avancée par manque calculé de soins et de précautions de la part de leur entourage.

5o Et voici encore les plus cruels assassins, alors même qu'ils ne font pas couler le sang. Je veux parler de ceux qui usent à petit feu leurs parents, ceux ou celles avec lesquels ils vivent, par les peines morales qu'ils leur causent sans cesse. Combien d'enfants abrègent les jours de leurs parents par leur ingratitude, leur mauvais cœur, leur insubordination, leur manque d'égards, leur inconduite, et sur combien de tombes de parents on pourrait écrire : « Ce sont leurs enfants qui les ont conduits là » ! Les peines morales tuent aussi bien, et plus douloureusement, que le poignard

Combien d'époux abrègent ainsi les jours de leurs épouses, et d'épouses les jours de leurs époux !

6o Voici où la malice humaine dépasse celle des bêtes sauvages et fait plus de victimes que les guerres les plus meurtrières : c'est le cas des époux qui empêchent, par des procédés contre nature, d'arriver à l'existence ceux qui devaient y venir. Ils veulent avoir le plaisir sans la peine, ils font pour cela du mariage un voile d'infamie. C'est par millions que l'on compte chaque année les naissances ainsi empêchées par des crimes voisins de l'infanticide.

7° Après cela il faut nommer aussi les pratiques abortives par lesquelles on empêche un enfant conçu de voir le jour, soit pour éviter le déshonneur, soit pour ne pas augmenter les charges de la famille, soit pour d'autres raisons inavouables.

Dans ce cas, c'est un véritable assassinat qui est commis ; cette faute entraîne l'excommunication pour tous ceux qui ont concouru à procurer l'avortement et pour la mère qui s'est prêtée à ces manœuvres homicides.

8° Combien d'enfants aussi sont supprimés après leur naissance, soit violemment, soit par manque des soins et des précautions élémentaires !

9° Combien de haineux sont homicides dans leur cœur ! *Qui odit fratrem suum homicida est.* (I Jo., III, 15). De même que celui qui consent à une mauvaise convoitise contre une femme la souille, de même ceux qui s'arrêtent à des pensées, à des désirs de la mort du prochain, sont coupables de cette mort dans leur cœur.

10° Enfin ajoutez à cette longue et triste énumération, d'après l'apôtre S. Paul, ceux qui font des communions sacrilèges, car ces communions deviennent un poison même pour leur corps : « *Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi.* » (I Cor., XI, 30).

D'après ce lamentable exposé. la terre n'est-elle pas une véritable forêt de Bondy, où partout le poignard est levé pour donner des coups mortels ?

111

L'AVION

Nous allons entendre un prédicateur extraordinaire, qu'on n'a jamais entendu dans les siècles passés, dont la chaire est mobile et haut placée, dont la voix est un ronflement peu harmonieux, mais

qui néanmoins donne de nombreuses et excellentes. leçons : l'avion.

I. — Un admirable avion : le Christ

« *Je suis une invention admirable. Avec moi on peut faire de belles prouesses, grâce à mon vol rapide à travers les airs. Mais je suis bien petite chose à côté de l'avion qu'apporta au monde, il y a 1900 ans, N.-S. Jésus-Christ en devenant pour tous les hommes l'avion géant qui leur permet de s'élever non seulement au delà des nues, mais de monter de la terre jusqu'au ciel et de s'y fixer pour l'éternité.* »

Les avions marchent à une vitesse vertigineuse et s'élèvent à des hauteurs incroyables. Ils rendent possibles des communications et des transports ultra-rapides. C'est bien beau.

Mais cependant ils ne montent que pour redescendre bien vite ; la hauteur où ils s'élèvent n'est qu'un point imperceptible dans les espaces immenses ; ils exigent une construction très minutieuse, sont difficiles à bien conduire. Ainsi, ils ne sont à la portée que du petit nombre.

L'avion que Notre-Seigneur apporta au monde est à la disposition de tous les hommes de bonne volonté ; si l'on se tient dedans, on y est à l'abri des dangers ; il élève dès cette vie l'âme au-dessus de la terre et de ses fanges, et finalement, par la mort bien sanctifiée, il la fait, comme par un dernier coup d'aile, monter de cette terre de misères jusqu'au séjour des félicités éternelles. Voilà bien un avion idéal.

Quel est cet avion ? C'est Notre-Seigneur lui-même. Ayant mérité la glorification à la nature humaine qu'il s'était unie, il est monté avec cette humanité divinisée jusqu'au plus haut des cieux avec le seul moteur de sa volonté toute-puissante et de son amour infini pour les hommes. Puis, nous unissant à lui en faisant de nous ses membres, il nous attire à lui, puisque les membres vi-

vants doivent aller là où est leur tête. Ainsi l'ascension du Christ est le principe et le commencement de la nôtre.

Seulement, si nous voulons suivre le Christ jusqu'au ciel, il faut nous tenir dans la nacelle de son avion, en vivant en lui et en le faisant vivre en nous : *Manete in me et ego in vobis.*

II. — Comment on se fait un avion divin

« *Il y a deux pièces essentielles dans mon mécanisme : l'hélice qui me pousse fortement et rapidement en avant, et un* MONOPLAN *ou un* BIPLAN *sustentateur qui, glissant dans une direction ascendante sur la couche d'air inférieure, me soulève et me maintient soulevé. Chrétien, ton avion spirituel demande le même dispositif : l'amour divin comme moteur, la foi et l'espérance comme points d'appui pour t'élever.* »

Par nous-mêmes nous ne pouvons que nous traîner terre à terre. Pour pouvoir nous élever, il faut un puissant moteur qui nous lance en avant sur des appuis qui nous soulèvent. Ces appuis sont la foi et l'espérance, qui, nous faisant mettre sous nos pieds tous les biens d'ici-bas, élèvent nos pensées et nos affections vers Dieu qui sera notre récompense. Le moteur est la charité, qui nous pousse fortement vers le but élevé que lui proposent la foi et l'espérance.

Comme, dans les trois vertus théologales, c'est Dieu qui est l'objet et l'agent principal, comme c'est lui qui croit, espère et aime en nous et avec nous, notre avion est vraiment un avion divin, doué d'une puissance divine.

Oh ! le précieux avion ! Ayons bien soin de le construire en nous et de le tenir en bon état !

III. — Se servir de cet avion divin

« *En me voyant on se dit : « Ce n'est pas moi qui monterai dans cette galère ! » Personne, du reste, n'est forcé de se servir de moi. Mais il*

n'en est pas de même; ô hommes, de l'avion divin que vous devez construire dans votre âme. Il faut absolument vous y placer et vous y tenir en vivant dans la foi, l'espérance et l'amour : sinon, c'est la chute dans l'abîme. »

On est bien libre de ne pas se mettre dans les avions inventés par les hommes, mais il n'en est pas de même de l'avion spirituel : il faut absolument le construire dans notre âme et nous en servir. En effet, tout homme, à son entrée dans ce monde, est comme placé dans les airs entre le ciel et l'enfer. Ou bien il est mis ou se met par le baptême dans l'avion divin du Christ qui monte, ou bien, par le péché originel et par ses propres péchés, il est mis ou se met dans un avion à la dérive, dont la chute dans l'abîme est déjà commencée

Par un miracle de la miséricorde divine, l'avion précipité peut être arrêté dans sa chute avant d'arriver au fond. Ce miracle, Dieu le fait souvent, mais il ne le doit à personne. Le pécheur n'a aucun droit d'y compter. Il est donc de la dernière imprudence de quitter par le péché l'avion qui monte et de se mettre dans celui qui tombe.

N'ayons jamais cette témérité et remercions Dieu chaque jour de nous avoir offert l'avion sauveur.

IV. — Première difficulté : l'essor

« *La première difficulté que je rencontre, consiste à me soulever et à quitter le sol. Mes pilotes ne réussissent pas toujours cette première manœuvre. De même, chrétien, pour t'élancer vers le ciel avec l'avion divin des trois vertus théologales, c'est le premier mouvement qui coûte et qu'il importe de faire généreusement. »*

En effet, en nous le vieil homme est bien lourd et de fortes attaches le retiennent sur terre. Pour rompre ces attaches et le soulever, il faut une force de plus de cent et de mille chevaux. Il faut la puissance divine de la grâce, jointe à la prompte et

énergique bonne volonté de l'homme. Il ne faut pas mettre avec soi le vieil homme dans la nacelle de son avion. Il faut, en le plaçant sous ses pieds par le renoncement à soi-même et le détachement, s'en servir comme d'un point d'appui pour s'élancer.

Ce renoncement à soi-même et ce détachement sont l'A B C de la vie chrétienne, la condition *sine qua non* posée par Jésus à ceux qui veulent se mettre à son service.

Assurément cela coûte. C'est même ce qui arrêta le jeune homme de l'Evangile. Il aurait voulu mettre avec lui ses richesses dans son avion pour suivre Jésus, et il s'en alla tout triste.

C'est le commencement qui est la moitié du tout. Il faut à celui qui veut se mettre à la suite de Jésus, une foi assez éclairée, une espérance assez vive, et surtout un moteur d'amour, une force assez grande, pour qu'on puisse faire promptement et généreusement les premiers sacrifices.

V. — Boussole et gouvernail pour la direction

« *Une fois soulevé en l'air il faut que je connaisse et suive ma direction. Pour la connaître, dans les longs voyages, il faut la boussole, et pour la suivre il faut un gouvernail tenu par un pilote habile. De même, chrétien, pour ne pas t'égarer dans ta course, prends pour boussole le Christ crucifié, et par l'obéissance confie la direction du gouvernail à l'Eglise et à ses pasteurs.* »

C'est Jésus qui déclare vouloir être lui-même la boussole du monde chrétien du haut de sa croix, car c'est de là, dit-il, qu'il sera l'aimant attirant tout à lui : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (Jo., XII, 32). Il nous fait savoir par là qu'il veut que notre religion soit celle du chrétien crucifié avec lui. Il veut que le voyant souffrant et humilié, nous trouvions dans l'humiliation et la mortification le moyen de nous détacher de nous-mêmes et de nous élever vers le ciel.

Et c'est à son Eglise qu'il a confié le soin de nous diriger dans les voies du salut. Elle tient le gouvernail par la main de ses pasteurs. C'est aux fidèles de suivre sa direction, c'est-à-dire d'obéir et de se laisser conduire. L'obéissance, du reste, est la manifestation du véritable amour.

VI. — Alimentation du moteur

« *Si l'on veut que je fournisse un long vol, il me faut l'alimentation continuelle d'essence : toute panne d'essence m'est fatale. De même, chrétien, si tu veux continuer ton vol vers le ciel, il faut absolument fournir à ton moteur d'amour le double aliment de la parole de Dieu et de l'Eucharistie.* »

En tout être vivant sur la terre, l'activité de la vie occasionne une déperdition, qui doit être réparée par l'alimentation. Il en est de même pour l'activité de notre âme. Or Jésus ne nous laisse pas ignorer quelle alimentation lui est nécessaire. C'est lui en effet qui a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, » et : « Si vous ne mangez pas ma chair et ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Combien d'âmes sont dans des avions à la dérive, ou en pleine chute, parce qu'elles ne prennent pas cet aliment en quantité suffisante ! Elles sont en panne d'essence.

VII. — Organes équilibreurs nécessaires

« *En l'air, je suis dans un équilibre tout à fait instable. Des trous d'air excessivement raréfié, des courants contraires peuvent ou me faire piquer de la tête, ou me renverser, ou me jeter sur le flanc et me lancer à la dérive. Il me faut des organes équilibreurs dans tous les sens, pour résister aux poussées contraires. Toi aussi, chrétien, tu es exposé à tout instant et partout aux poussées violentes des esprits de malice répandus dans les airs, des furieuses passions qui bouleversent le monde, et de*

tes propres passions. Il faut que tu sois outillé pour résister à toutes ces poussées dangereuses. »

L'outillage équilibreur nécessaire à tout chrétien, ce sont les vertus, surtout les vertus contre lesquelles on est plus tenté. C'est par ces vertus qu'on est prêt à la résistance quand on subit les poussées vers le mal. Il faut donc que l'on s'exerce, que l'on s'affermisse dans la pratique de ces vertus. Combien y en a-t-il qui y pensent sérieusement ? Combien y a-t-il d'orgueilleux qui s'exercent à l'humilité, d'avares au détachement, de voluptueux à la mortification ? Aussi quelles culbutes subissent leurs avions spirituels !

VIII. — Pas d'arrêts ni de ralentissements

« *Ce n'est que grâce à la rapidité de mon passage sur les couches d'air que celles-ci peuvent me soutenir. Aussi tout arrêt ou même tout ralentissement trop accentué me précipite en bas. Ainsi, dans la vie d'amour, tout arrêt et même tout ralentissement de ferveur peuvent être fatals.* »

Pour l'avion, toute panne de moteur provoque la chute. De même, chrétien, si, dans l'avion de ton âme, le moteur de la charité s'arrête, il arrive pour elle ce qui arrive pour le corps quand le cœur cesse de battre : c'est la mort. Quand l'amour de Dieu s'éteint dans une âme, c'est aussi la mort pour cette âme.

De même aussi que dans l'air l'avion doit avancer toujours, de même l'avion spirituel est soumis à la loi du progrès continuel. C'est la leçon et l'exemple de Jésus : *Proficiebat*. Dans la voie du salut, ne pas avancer c'est reculer, car c'est abuser de la grâce, et bientôt c'est tomber.

Si l'absence seule de progrès est mauvaise, à plus forte raison le ralentissement, la diminution de ferveur dans la vie spirituelle est funeste. C'est la tiédeur, contre laquelle tous les maîtres de la vie spirituelle et Dieu lui-même nous mettent en garde :

Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo. (Apoc., III, 16).

IX. — PLUTÔT VOLER HAUT QU'AU RAS DU SOL

« *Il est plus facile et plus sûr pour moi de voler dans les couches supérieures de l'atmosphère qu'au ras de terre, car les courants y sont moins violents, les couches d'air plus uniformes, et l'on n'a pas à y redouter une foule d'accidents auxquels on est exposé à proximité du sol. De même, pour les avions des âmes, il est plus sûr et plus avantageux de s'élever et de rester dans les hautes sphères de la sainteté que de se traîner terre à terre. Avis aux chrétiens à gros grains, qui ont peur d'en trop faire.* »

Dans les régions inférieures de l'atmosphère, les avions risquent bien plus de se heurter contre des obstacles : arbres, maisons, lignes conductrices d'électricité, rochers ; ils ont plus à y craindre les changements subits de courants, les remous occasionnés par les variations du sol. Ainsi pour les chrétiens qui restent en contact intime et perpétuel avec le monde corrompu et corrupteur, qui par leurs pensées et leurs affections sont sans cesse tournés vers la terre, il est bien difficile que l'avion de leur âme vole longtemps sans être poussé à la dérive et sans venir s'écraser sur le sol par le péché mortel.

Au contraire, les saints, qui s'élèvent bien au-dessus de la terre, qui se séparent le plus possible du monde, qui se renoncent de plus en plus à eux-mêmes et qui vivent perpétuellement dans des pensées et des affections célestes, sont bien moins exposés à tomber, et ils tombent rarement.

— Mais, me direz-vous, s'ils tombent de plus haut, leur chute sera plus mauvaise et ce sera le cas de dire : *Corruptio optimi pessima.* — Cela est vrai si la chute a été amenée par une progression plus ou moins lente dans le mal, car alors souvent on reste dans son péché. Mais le plus souvent

la profondeur d'une chute imprévue et subite réveille une âme sainte ; elle se relève vite et se sert même de sa chute pour devenir plus sainte, plus humble, plus défiante d'elle-même, plus reconnaissante, plus zélée et plus aimante.

Et puis quelle douceur, quels avantages inappréciables il y a pour une âme à vivre sur les hauts sommets de la sainteté ! quels mérites immenses amassés ! quel bien considérable produit !

X. — Les tempêtes

« *Quand le vent souffle furieux, quand la tempête fait rage, quand passent les typhons, je n'ai qu'une chose à faire : rester au garage, sinon ce serait ma perte certaine. De même pour toi, ô âme, il y a des milieux où le vent des mauvaises passions souffle en tempête : il ne faut pas t'y aventurer.* »

Quels sont ces milieux à éviter si l'on veut ne pas sombrer ? Je signalerai principalement les seul-à-seule entre jeunes gens et jeunes filles, la compagnie des impies, des libertins et des semeurs de discorde, le théâtre mondain, la presse irréligieuse et licencieuse, le cinéma. Aujourd'hui ce dernier est particulièrement dangereux. Presque tous les films, même mis en circulation par des maisons prétendues catholiques, à peu d'exceptions près, sont une école de démoralisation pour la jeunesse, car ils étalent des scènes de passion amoureuse, de familiarités que des parents chrétiens doivent interdire sévèrement à leurs jeunes gens, à leurs jeunes filles. Les leur permettre, c'est les précipiter dans la tempête des pensées, des désirs, des projets, et bientôt des actions coupables.

XI. — Les brouillards et la nuit

« *Quand le brouillard est épais et la nuit noire, si j'exécute des vols, je suis bien exposé à l'égarement et à des accidents, surtout si en même temps le vent se lève. De même pour toi, ô âme, si tu*

prends les manières de voir du monde, qui sont le brouillard et la nuit, et qu'en même temps tu sois sous la poussée de certaines passions, il est impossible que tu ne t'écartes pas du chemin de la vertu et que tu ne fasses pas des chutes lamentables. »

L'expérience prouve que pour les avions le brouillard et la nuit sont très dangereux. De même si on prend les idées du monde et qu'on obscurcisse ou éteigne ainsi les lumières de la foi, on voyage dans l'obscurité, exposé à se heurter contre toutes sortes d'obstacles et à se jeter dans les précipices. Et le danger est accru si à l'obscurité se joint la tempête de quelque folle passion.

XII. — Les collisions

« *Un autre danger, qui se présentera souvent quand les avions se seront multipliés, ce sont les collisions en plein air. Les chutes qui en résultent sont ordinairement mortelles. Dans les sociétés humaines, c'est à chaque instant que les différences de caractère, les intérêts opposés et la jalousie amènent des heurts, des chocs entre parents, entre amis, et souvent ces chocs engendrent les divisions, la haine, les rancunes, la malveillance. C'est alors la chute de l'avion des âmes dans l'abîme.* »

On n'aime pas le bon Dieu, si par amour pour Dieu on n'aime pas tous les hommes, ses enfants.

Ayons donc bien peur de laisser s'éteindre en nous la charité fraternelle. Exerçons-nous bien dans la pratique de cette vertu, surtout dans la pratique de l'amour envers nos ennemis.

Chers ennemis, combien nous avons de raisons de vous aimer !

XIII. — Les chutes

« *Quand je m'élève à des centaines, à des milliers de mètres, pensez combien la chute doit être terrible, si chute il y a. Mais combien plus mauvaises et plus désastreuses sont les chutes des avions spirituels !* »

Si un avion tombe d'une grande hauteur, le plus souvent c'est la mort du pilote de cet avion, et souvent la mort dans le feu. Mais mille fois plus terribles et plus désastreuses sont les chutes des âmes.

Quand en effet un chrétien commet une faute grave, étant auparavant en état de grâce, il change une vie divine contre une mort éternelle. De fils de Dieu il devient fils du diable, de possesseur de biens infinis il tombe dans la plus complète pauvreté, d'héritier du ciel il devient citoyen de l'enfer, vers lequel il est déjà précipité dans une chute vertigineuse. Cette chute devient plus lourde et plus rapide, à mesure qu'il multiplie ses péchés, et elle le fera s'abîmer dans les flammes au moment de sa mort.

Au lieu d'une éternité de vision, d'amour.. de félicité, ce sera pour lui une éternité de ténèbres, de haine, de souffrance, de rage, de désespoir. Quelle chute !

Et c'est par milliers que les malheureux pécheurs se précipitent ainsi chaque jour au fond des abîmes. Oh ! craignons de nous préparer un pareil sort !

XIV. — Le parachute

« *Mes chutes sont terribles. mais cependant elles ne doivent pas enlever toute espérance à mon pilote. Quand il se sent précipité dans le vide, il a la ressource du parachute. Chrétien, quand par des fautes graves tu es en chute rapide vers l'enfer, Dieu, dans son infinie miséricorde, t'offre encore le parachute du repentir et de la confession. Sache t'en servir.* »

Hélas ! les chutes mortelles pour la vie de l'âme sont fréquentes parmi les hommes.

L'innocence est la vertu des anges, la fleur qui ne germe qu'au ciel. Si les hommes ne pouvaient entrer au ciel qu'avec l'innocence baptismale, combien faible serait le nombre des élus ! Heureusement Dieu nous offre une seconde planche de salut

après le naufrage : la pénitence. Pécheurs, soyons-lui reconnaissants et servons-nous de ce moyen facile pour nous arrêter au milieu de nos chutes.

XV. — L'ATTERRISSAGE

« *Je ne puis pas rester toujours en l'air : je suis forcé d'atterrir de temps en temps. Cet atterrissage n'est pas sans difficultés ni sans dangers. La même nécessité s'impose aux âmes d'élite qui volent dans les hautes sphères de la sainteté : elles sont obligées de reprendre souvent contact avec la terre, et cela n'est pas sans danger pour elles.* »

Beaucoup de chrétiens, hélas ! ne se servent à peu près pas de l'avion divin. Leur esprit et leur cœur s'élèvent bien rarement vers Dieu. Ils ne font guère que quelques lourds sauts de crapaud et retombent aussitôt à terre. A ceux-là je dis d'apprendre à voler.

Mais pour les âmes de bonne volonté qui veulent sincèrement aller à Dieu, il faut qu'elles se tiennent le plus possible en haut dans les pensées et les affections surnaturelles : *Sursum corda !*

Si, vivant dans le monde, elles sont obligées de prendre contact avec lui, qu'elles aient bien peur de lui emprunter ses idées et son esprit et de se laisser prendre à ses séductions ! Qu'elles gardent toujours leur esprit et leur cœur en haut.

Que les religieux et les religieuses, qui font profession de se séparer du monde et de passer leur vie dans leurs avions, au-dessus du monde, soient heureux d'être entrés dans un si saint état ; qu'ils se tiennent habituellement au-dessus de la terre, réalisant cette demande de l'oraison du jour de l'Ascension : « *Ipsi quoque mente in cœlestibus habitemus.* »

Et quand ils sont obligés de redescendre à terre pour les nécessités matérielles ou pour faire le bien selon le but que se propose leur Institut, qu'ils ne fassent que les atterrissages utiles, en restant toujours en haut par le cœur et en prenant toutes les

précautions pour ne pas s'imprégner de l'esprit du monde et ne pas se laisser empoisonner par son air empesté.

XVI. — Le service postal par avion

« *Parce que je rends possibles les communications rapides, on se sert de moi pour le service postal. Eh bien ! ô hommes, il y a un service postal plus rapide encore et plus sûr entre la terre et le ciel : ce sont les anges d'abord, puis les saints du ciel et de la terre, qui sont les avions.* »

Les anges ont été établis par Dieu pour entretenir les communications constantes entre la terre et le ciel, pour porter les messages de la terre au ciel et les secours du ciel à la terre.

Et les saints de la terre et du ciel, portés par l'avion de la charité fraternelle, transmettent à Dieu les demandes de leurs frères malheureux, et les saints du ciel, se servant de ce même avion, reviennent sur la terre secourir leurs frères dans la détresse.

C'est ce qu'annonçait sainte Thérèse de Lisieux : « Je descendrai, » disait-elle. Combien elle a fait de voyages du ciel sur la terre depuis sa belle mort !

Comptons sur tous ces aviateurs célestes.

XVII. — Le chargement des avions

« *On donne maintenant assez de puissance à mon moteur pour que je puisse emporter de nombreux passagers et de lourdes cargaisons de marchandises. Chrétiens, faites-vous un avion assez puissant pour donner place dans votre nacelle à un grand nombre d'autres âmes et y mettre un riche bagage de mérites.* »

Mes frères, n'encombrons pas nos avions de marchandises inutiles qui pourraient les faire sombrer et qu'on ne nous laisserait pas introduire avec nous en paradis. Mais par un zèle ardent, recrutons tout ce que nous pourrons de pauvres âmes qui se per-

dent, prenons-les dans la nacelle de notre avion pour les faire monter avec nous.

Amoncelez aussi dans cette nacelle tout ce que vous pourrez de bagage de bonnes œuvres. Au lieu de surcharger votre avion, elles lui serviront de lest ; au lieu d'être interdites par le portier du paradis, elles vous donneront le droit d'y monter plus haut.

Avez-vous le souci de compléter le chargement de votre avion ? Combien de pécheurs avez-vous sauvés ? A quel point en est l'inventaire de vos mérites ?

XVIII. — Les beaux panoramas

« *Quand je m'élève dans les airs par un temps clair, c'est un splendide tableau qui se déroule à mes pieds ; plus beau même que celui dont jouissent les alpinistes après l'ascension des hautes montagnes. Mille fois plus beau le panorama divin que contemplent les âmes saintes.* »

C'est une véritable jouissance, pour les excursionnistes, de contempler les paysages qu'ils ont devant les yeux, du haut des montagnes. Bien plus ravissant et plus instructif le spectacle que la foi, ou l'illumination directe venue de Dieu, découvre aux âmes montées sur les sommets de la sainteté avec leur avion divin. C'est Dieu lui-même, la perfection et la beauté infinies, qui se révèle de plus en plus à elles à mesure qu'elles montent ; ce sont les inventions admirables de son amour pour nous élever jusqu'à lui ; ce sont toutes les créatures qui nous font deviner quelque chose de sa grandeur, de sa puissance, de sa sagesse, de son amour.

XIX. — La petitesse des créatures

« *A mesure que je monte, tout se rapetisse sur la terre : les montagnes ne sont plus que de légers accidents de terrain, les hommes ne sont plus que des fourmis. De même, pour les âmes qui s'élèvent sur l'avion spirituel, tout ce qui d'en-bas*

leur paraissait grand diminue d'importance à mesure qu'elles montent et à la fin ne leur paraît plus que comme un petit fétu ; c'est alors qu'elles voient juste. »

Vues des yeux de la chair, les choses d'ici-bas nous semblent grandes et importantes ; mais vues d'en-haut, des yeux de la foi, comme on les verra au moment de la mort, elles changent complètement d'aspect. Richesses, honneurs, plaisirs ne sont plus que comme une poussière que le vent dissipe, comme une fumée qui s'évanouit.

Les sacrifices, les efforts que nous demande l'accomplissement du devoir, semblent des riens à côté de l'immense poids de gloire qu'ils vont nous valoir. Toutes nos vertus, nos bonnes œuvres nous paraissent bien trop petites pour répondre à l'amour infini que Dieu nous a témoigné. Les souffrances qu'on endure, même le martyre, ne sont qu'une paille à côté de ce que nous désirons avoir fait et souffert pour Dieu.

Dès maintenant voyons ainsi les choses. Tenons-nous bien haut pour ne pas subir la séduction des créatures qui ne sont qu'un pur néant.

XX. — En haut le froid

« *Quand je m'élève dans les airs, la température baisse d'un degré par 215 mètres. De même, chrétien, à mesure que tu montes dans l'avion de l'amour divin, ton cœur se refroidit pour les créatures, et si tu montes assez haut, c'est tout le vieil homme qui en toi sera saisi du froid de la mort. Heureuse mort, source de la vraie vie pour ton âme ! Si au contraire c'est le vieil homme qui s'élève bien haut par l'orgueil, l'âme est envahie par un mauvais froid. C'est le froid en elle et autour d'elle.* »

Chez les saints, dont l'avion spirituel plane dans les hauteurs, le cœur est de glace pour toutes les choses de la terre, parce qu'il est tout à Dieu. C'est un froid très désirable et très doux qui les envahit,

c'est une sainte mort à la terre, qui renforce la vie divine.

Chez l'orgueilleux règne le froid envers Dieu et envers le prochain, car, rempli de lui-même, gonflé d'amour-propre, il n'aime que lui-même. Réciproquement il n'est plus aimé ni de Dieu ni des hommes.

Et ce froid de mort dans lequel se met l'orgueilleux, commence sa chute vers l'enfer où, tout en étant dans le feu et tourmenté par les flammes, il sera transi d'un froid glacial, aimé de personne et sans amour pour personne.

XXI. — Les records

Maintenant c'est à qui, en se servant de moi, montera plus haut, ira plus loin, plus vite et plus longtemps, avec un lourd chargement. On concourt pour gagner ces records. Chrétiens, si vous avez une foi bien vive et bien éclairée, vous devez tenir, vous aussi, à monter plus haut, à marcher plus vite, sans arrêt, en amassant tous les jours plus de mérites, en emportant le plus grand nombre possible d'âmes avec vous vers le ciel. »

C'est tous les jours que les aviateurs s'exposent aux plus grands dangers pour gagner les plus hauts records : *ut corruptibilem coronam accipiant* (I Cor., IX, 25). Pourquoi, dans la conduite de son avion spirituel, n'aurait-on pas une noble émulation et de saintes ambitions ? Pourquoi ne pas chercher à aller vite pour qu'on puisse dire de nous comme de plusieurs saints : « *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*. Consommé en peu de temps, il a rempli une longue carrière » ?

Pourquoi ne pas multiplier nos œuvres de zèle pour avoir, comme Xavier, notre nacelle remplie d'âmes sauvées par nous ? Pourquoi ne pas nous enflammer d'une sainte ardeur pour la pratique de toutes les vertus, à l'exemple de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus ?

XXII. — Le rôle des plans supérieurs

« Quand je vole en l'air, ce sont les plans supérieurs de mon appareil qui le portent tout entier ; c'est le contraire quand je suis à terre. De même, parmi les hommes, ce sont les bons supérieurs, les bons parents, les bons pasteurs, qui soulèvent et tiennent soulevés leurs inférieurs vers le ciel, tant qu'ils sont eux-mêmes sur les sommets de la vie d'amour. Mais s'ils redescendent à terre, c'est-à-dire s'ils perdent le lest de la sainte charité, ils deviennent une charge, une souffrance, une cause de perte, de damnation pour leurs inférieurs. »

Quelle leçon pour tous ceux qui sont placés au-dessus des autres ! Comme ils doivent comprendre leur responsabilité et ne pas s'exposer à voir se réaliser pour eux-mêmes la terrible menace : « *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* Un jugement très sévère sera exercé envers ceux qui sont dépositaires de l'autorité. » (Sap., VI, 6).

XXIII. — Le ronflement de l'avion

« Mon ronflement dans les airs, imitation du tonnerre, vous avertit, ô hommes, de ne pas braver Dieu, et de ne pas attirer sur vous sa colère, car, de bon serviteur, je peux devenir, comme tant d'autres inventions, un épouvantable instrument de destruction et de mort. »

Les peuples ont bien besoin de cet avertissement aujourd'hui. C'est maintenant en effet qu'on peut redire avec le psalmiste : « Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils ourdi de vains complots ? Ils se sont levés contre le Seigneur et contre son Christ. Ils ont dit : « Brisons nos chaînes et secouons le joug. » Mais celui qui habite dans les cieux, se rira de leurs vains projets et leur fera voir leur folie. Dans sa fureur, il les mènera avec une verge de fer et il les brisera comme on brise le vase du potier. Et maintenant, princes et peuples, apprenez à servir le Seigneur avec crainte et tremblement ! » (Ps. II).

La Grande Guerre a déjà été cette verge de fer. Et si on ne profite pas de cette leçon, bientôt les escadrilles d'avions seront à travers le monde une verge bien plus terrible encore.

Grandes cités de la terre, devenues, hélas ! d'autres Sodome et d'autres Babylone, les avions qui se fabriquent par milliers aujourd'hui vous crient comme jadis Jonas à Ninive : « Encore quarante jours et Ninive sera détruite. » Ninive se convertit à la prédication de Jonas et elle fut épargnée. Mais vous, villes coupables d'aujourd'hui, si vous ne vous convertissez pas, j'ai bien peur qu'une de ces nuits des escadrilles d'avions, semant les gaz empoisonnés et les bombes incendiaires, fassent de vous d'immenses cimetières et d'inhabitables monceaux de ruines.

Avis à vous ! O Paris, la Babylone moderne, prends garde ! Heureusement qu'il y a dans ton enceinte plus de justes qu'à Sodome !

XXIV. — Les barrages contre avions

« *On étudie les moyens de m'arrêter, quand je voudrai détruire et tuer. On trouve des demi-moyens, mais combien de fois je pourrai causer d'épouvantables surprises ! De grandes cités auront, par moi, le sort des cités antiques dont on ne retrouve que quelques ruines. O hommes, ô peuples, il n'y a qu'un moyen pour dresser devant moi des barrières vraiment infranchissables : c'est de faire régner sur le monde Celui qui a dit : « Mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés ; » c'est lui seul qui peut empêcher mes sorties malveillantes ou rendre inutiles mes tentatives, en m'arrêtant, m'égarant, ou en détournant mes coups.* »

Combien sont aveugles les dirigeants actuels, de vouloir se passer de Dieu et de son Christ pour la bonne marche des sociétés ! Par quelles épouvantables catastrophes il faudra que Dieu leur ouvre les yeux ! La vague du communisme qui s'avance et qui monte devrait les avertir. Ils devraient com-

prendre qu'une société sans Dieu est une réunion de bêtes féroces prêtes à se dépouiller, à s'entredéchirer, à s'entretuer.

XXV. — L'avion a la guerre

« *A l'avenir je déciderai souvent du sort des batailles, car c'est grâce à moi que les armées en présence pourront avoir les renseignements nécessaires, c'est par moi qu'elles pourront exercer une action décisive. Ce sont aussi les avions spirituels qui font triompher les âmes dans la lutte continuelle qu'elles ont à soutenir pour arriver à la conquête de la Jérusalem céleste.* »

Militia est vita hominis super terram. L'homme est continuellement en guerre ici-bas. (Job, VII, 1). Il a contre lui l'armée des démons, le monde corrompu auxiliaire de l'enfer, et même au dedans de soi-même des traîtres, ses mauvais penchants, qui font cause commune avec l'ennemi.

C'est en montant et en se tenant sur son avion de la divine charité que chaque chrétien peut recevoir du ciel les lumières nécessaires pour bien connaître ses ennemis, déjouer leurs ruses, se procurer tous les anges, tous les saints, Dieu lui-même comme auxiliaires. C'est sur cet avion qu'il domine ses ennemis, qu'il a une puissance, une force divine de résistance : *fortis ut mors dilectio* (Cant., VIII, 6), qu'il est vainqueur même quand il paraît vaincu.

Quand les martyrs en effet tombent sous la rage des tyrans, leur corps, c'est vrai, est sous les pieds pour un moment ; mais l'âme se tient bien haut dans le vestibule du paradis. Elle n'est donc pas sous les pieds des tyrans : c'est elle qui est bien au-dessus d'eux et qui triomphe.

XXVI. — Deux folles tentatives

« *Bien avant les inventions modernes, d'orgueilleux aviateurs ont par leurs propres forces voulu monter bien plus haut que ne monteront jamais les avions faits de main d'homme. J'ai nommé Lucifer*

d'abord, puis Adam et Eve. Leur chute lamentable, ô hommes, doit vous servir de leçon. »

Lucifer a voulu monter par ses propres forces et devenir l'égal de Dieu. Dieu le frappa aussitôt et tous les anges révoltés avec lui. C'est Jésus lui-même qui dit à ses apôtres avoir été témoin de leur chute effroyable : « *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.* » (Luc, x, 18). Quelle catastrophe ! Lucifer, le plus beau des anges, et avec lui des milliards d'anges précipités du ciel au fond des abîmes de l'enfer !

Puis c'est Adam et Eve qui, comblés des bienfaits du Créateur, succombent à la même tentation que Lucifer. Ils veulent aussi devenir semblables à Dieu : « Vous serez comme des dieux, » leur dit le tentateur, et leur fol orgueil les fit déchoir de l'état divin où Dieu les avait élevés et tomber dans un abîme de misères. Ils entraînèrent toute leur postérité avec eux dans leur déchéance.

Ces deux tentatives coupables de Lucifer et de nos premiers parents prouvent que Dieu a fait les anges et les hommes pour de grandes destinées, puisqu'on trouve aussitôt chez eux de si hautes aspirations. Et en réalité Dieu nous a faits pour devenir semblables à lui : *Similes ei erimus* (I Jo., III, 2), mais non par nos propres moyens et surtout non en nous révoltant contre lui. C'est seulement avec l'avion merveilleux de l'amour divin que nous pouvons monter en nous unissant à Dieu, en ne faisant plus qu'un avec lui.

XXVII. — L'avion idéal en cette vie

« *Chrétiens, Jésus vous offre pour monter au ciel près de lui l'admirable invention de son avion divin, mais son invention comporte plus ou moins de perfectionnements qui rendent son emploi plus ou moins facile et plus ou moins sûr. Le plus avantageux de ces perfectionnements est l'état religieux dans lequel, rendant plus de gloire à Dieu, on monte au ciel plus sûrement et plus haut.* »

Tous les avions qui vont de la terre au ciel, mariage, célibat et état religieux, ont comme pièces essentielles les trois vertus théologales : foi, espérance et charité, et tous trois peuvent conduire au but. Mais dans l'état religieux ces trois vertus atteignent facilement une perfection qu'elles acquièrent bien plus difficilement dans le célibat et le mariage. La foi y est éclairée, affermie par bien plus d'instructions, de lectures, de méditations, par plus de lumières intérieures reçues de Dieu. L'espérance y devient plus solide, parce qu'on a de plus belles promesses de la part de Dieu, plus de secours, et qu'on y acquiert vite de plus grands mérites. La charité y est extraordinairement facilitée par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui sont le renoncement complet à toutes les choses créées et à soi-même ; elle s'accroît par la pratique quotidienne des actes intérieurs et extérieurs d'amour, par les sacrements d'Eucharistie et de Pénitence.

L'essor y est plus facile, parce qu'on y fait mourir plus vite et plus complètement le vieil homme. On s'y maintient plus facilement en équilibre contre les tentations, car on s'y exerce davantage à la pratique des vertus contraires à ces tentations.

On y monte plus rapidement dans les régions supérieures où le vol est plus facile et moins dangereux. S'il y a chute, on a le parachute de la pénitence tout prêt, à la portée de sa main. On n'y craint pas les égarements, car on a devant soi la boussole du Christ crucifié, et le gouvernail est tenu par des mains expertes.

Par une sainte émulation on s'y exerce à gagner tous les records. On n'a pas à y redouter les pannes d'essence, parce qu'on a toujours de quoi alimenter le moteur du saint amour.

Quand éclatent les grandes tempêtes, on a un asile assuré dans les saints cœurs de Jésus et de Marie. Les atterrissages y sont moins nombreux et moins dangereux, car on y pratique la fuite du

monde et on y apprend à se défier de lui. Les collisions entre avions y sont moins fréquentes et moins funestes, car on y est exercé à la pratique de la charité fraternelle et de la patience. Enfin on y donne plus fortement le dernier coup d'aile par une sainte mort.

Heureux, heureuses ceux et celles qui entrent dans ce saint état !

XXVIII. — Le dernier avion et le dernier vol

« *Hommes, si vous vous servez bien, jusqu'à la mort, de l'avion rudimentaire des trois vertus théologales, Dieu remplacera ses appuis de la foi et de l'espérance par la lumière de gloire qui produira la vision béatifique. Votre avion alors sera l'avion parfait volant sur les seules ailes de l'amour. Avec cet avion vous pourrez revenir quelquefois sur la terre, comme la petite sainte Thérèse, pour y faire du bien. Votre dernier vol sera pour vous rendre à la grande scène du jugement général. Tandis que les réprouvés y seront traînés par les démons, vous y volerez dans les airs à la rencontre du Christ :* « Simul rapiemur cum illis in nubibus obviam Christo in aera » (I Thess., IV, 16), *et après le jugement, quand les damnés seront précipités corps et âme dans l'enfer, vous remonterez avec des corps glorieux dans le ciel. Puis ce sera l'immobile éternité.* »

Méritons donc, en nous tenant toute notre vie sur l'avion divin de l'amour et en nous en servant continuellement, la transformation de cet avion élémentaire en l'avion parfait sur lequel nous ferons notre dernier vol au jugement dernier, pour entrer ensuite dans la Jérusalem céleste et demeurer éternellement auprès de Dieu.

112

L'HUILE

Voici un prédicateur onctueux, que pour cette raison précisément il ne faut pas laisser tomber sur ses habits. C'est l'huile.

I. — L'OINT DU SEIGNEUR

« *Chrétien, je dois te faire penser d'abord à celui qui est appelé l'*OINT DU SEIGNEUR, *le Christ. On l'appelle ainsi parce qu'il a été oint, c'est-à-dire pénétré, rempli du St-Esprit, de ses grâces et de ses dons, et il est devenu ainsi pour toi la source de tous les biens spirituels. Va donc à cette source.* »

Une des propriétés de l'huile est de compénétrer les corps poreux avec lesquels elle est mise en contact et de s'y fixer. De même, quand l'humanité du Christ a été mise en contact par l'Incarnation avec la divinité, celle-ci s'est communiquée à elle dans la plus haute mesure où l'infini puisse se donner au fini. Jésus s'est trouvé ainsi dans son humanité, dès le premier instant de son Incarnation, rempli de l'Esprit-Saint et de ses dons, pour les faire couler sur nous, puisque c'est pour nous qu'il s'est fait homme.

Remercions donc et profitons de cette grâce.

II. — LE SYMBOLE DE LA DOUCEUR

« *Parce que versée sur les plaies j'adoucis la douleur, parce que mélangée au vinaigre j'en tempère l'amertume, on fait de moi le symbole de la douceur. O homme, souvent tu ferais bien de mettre un peu plus d'huile dans ton vinaigre, c'est-à-dire*

dans tes observations, tes réprimandes, tes corrections. »

La douceur est la vertu qui fait que se possédant bien soi-même et étant parfaitement maître de soi, on reste toujours calme, tranquille, mesuré dans ses paroles et dans ses actes, qu'on ne se laisse jamais dominer par la colère et qu'on ne s'inspire que de la charité et de l'amour du devoir. Elle n'exclut pas la fermeté ni une juste colère ; mais à la fermeté, à la colère, elle joint toujours, dans une mesure suffisante, la compassion, la miséricorde, l'amour.

C'est une vertu indispensable, surtout aux parents, aux supérieurs, quand ils ont à reprendre, à corriger. Notre-Seigneur se donne lui-même comme modèle de cette vertu : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il signale cette vertu comme la seconde des béatitudes : *Beati mites*. Sans cette vertu, au lieu de faire plier on brise, au lieu de corriger on aigrit et on déforme, on fait des salades que personne ne peut absorber et qu'on rejette.

Faisons grand cas de cette vertu ; surveillons-nous et travaillons à l'acquérir.

III. — La grace

« *Je suis aussi le symbole de l'Esprit-Saint dont la grâce pénètre et amollit les cœurs. Voilà pourquoi l'Eglise a fait de moi la matière de plusieurs sacrements ou s'en sert pour des consécrations et des bénédictions plus importantes. O homme, rappelle-toi que tu as été oint et que tu auras encore à te faire oindre sur ton lit de mort pour compléter l'œuvre de la grâce et pouvoir entrer vite au ciel.* »

Le Jeudi Saint, l'évêque, assisté de douze prêtres, de sept diacres et de sept sous-diacres, bénit très solennellement, dans le cours de la messe, trois huiles : l'huile des catéchumènes, le saint chrême et l'huile des infirmes.

L'huile des catéchumènes n'est la matière d'aucun sacrement. On l'emploie avant le baptême, à l'ordination des prêtres, au sacre des rois. Le saint chrême sert après le baptême, à la confirmation, au sacre des évêques, à la consécration des calices, des autels, à la bénédiction des cloches, à la dédicace des églises. L'huile des infirmes sert pour l'extrême-onction.

Vous avez déjà tous reçu les onctions du baptême et de la confirmation : en laissez-vous agir en vous la vertu par la correspondance aux grâces de ces deux sacrements, pour avoir toujours l'esprit et la conduite de chrétiens et de soldats du Christ ?

Quand vous serez gravement malades, hâtez-vous de demander que le prêtre vous fasse les six onctions sur les yeux, les oreilles, les narines, les lèvres, les mains et les pieds. Il faut *se hâter :* 1° pour n'en pas être privé, 2° pour recevoir ce sacrement avec plus de connaissance et de fruit, 3° pour en être soulagé dans la maladie comme on est soulagé par l'huile sur les plaies, 4° ou même pour en être guéri si Dieu le juge à propos.

L'extrême-onction guérit beaucoup de malades, les soulage tout au moins moralement. Elle aide à mieux sanctifier la souffrance et donne la force pour les suprêmes combats, comme l'huile jadis aux athlètes. Enfin elle est comme l'huile sur le feu pour activer les dernières flammes d'amour que peut donner une âme.

Mais elle est surtout le sacrement qui achève par une sainte mort l'enfantement d'une âme à la vie de la gloire ; elle achève de purifier cette âme des restes de ses péchés ; elle lui donne des grâces abondantes pour entrer dans le complet abandon à la sainte volonté de Dieu, pour l'acceptation généreuse du dernier et plus méritoire sacrifice, pour faire en un mot de la mort la plus grande action de la vie et pour transformer cette mort en enfantement à la vie de la gloire.

Oh ! que l'on a tort d'avoir une si grande peur

de l'extrême-onction ! Que l'on a tort surtout de ne pas se renseigner sur la vertu de ce sacrement et sur les dispositions qu'il demande, pour pouvoir le recevoir avec plus de fruit !

113

LE LIVRE

Voici, pour terminer, un prédicateur qui peut les renfermer tous, les perpétuer et les mettre à la portée de tous : le livre.

I. — Le livre inspiré

« En me voyant, vous devriez penser au livre qui doit passer avant tous les autres, au livre qu'on appelle LE LIVRE *(« bible » signifie « livre ») parce qu'il vous vient du ciel. C'est Dieu qui en a été l'inspirateur pour vous apprendre ce qu'il vous importe avant tout de savoir : la science de votre origine, de votre destinée et des moyens d'atteindre cette destinée. Les enseignements de ce livre sont résumés et précisés dans les quatre Evangiles. Ce livre des Evangiles devrait être entre toutes les mains. Chacun devrait le lire, le relire, le méditer, en posséder la substance. Avez-vous un Evangile et vous en servez-vous ? »*

1. Nos Livres Saints sont comme des lettres qui nous viennent du paradis : ils sont une autre incarnation du Verbe, Fils de Dieu, qui se cache sous l'écorce des lettres comme il s'est caché sous l'en-

veloppe de la chair pour nous apporter la vérité et pour donner aux pauvres exilés des nouvelles de leur patrie des cieux. Ces messages nous sont transmis par l'Eglise qui fait comme la poste entre le ciel et la terre, qui veille à ce que les communications nous soient transmises sans aucune altération et qui pour cela est assistée de l'Esprit-Saint et dotée de l'infaillibilité.

2. Nos Livres Saints ont sur les autres livres l'immense avantage de nous transmettre les vérités 1o les plus *grandes,* 2o les plus *certaines*, 3o les plus *nécessaires.* Les autres livres nous parlent des choses de ce monde, de cette misérable vie, c'est-à-dire de choses passagères, frivoles, qui ne peuvent nous donner le bonheur, tandis que l'Evangile nous fait connaître, d'une manière infaillible, des vérités qui éclairent tout, qui nous empêchent de faire fausse route et qui nous conduisent au bonheur.

Oh ! pourquoi faisons-nous si peu de cas du saint Evangile ? Pourquoi le lisons-nous si peu, et par le fait le connaissons-nous si peu ?

II. — Le livre de vie

« *En me voyant, songe, ô homme, que tu écris à chaque instant un livre qui servira à ta gloire ou à ta honte éternelle, et qui te vaudra ou l'inscription au Livre de vie ou ta radiation de ce livre. Il s'agit du livre où sera non pas seulement racontée, mais photographiée et conservée présente ta vie tout entière, chacune de tes paroles, de tes actions, de tes omissions. Ce livre, c'est l'œil de Dieu, auquel rien n'échappe et dans lequel tout se grave et reste éternellement présent.* »

Il faut bien savoir et nous rappeler souvent cette vérité de notre foi : pour que justice soit rendue aux bons et aux méchants au dernier jour, il faudra que tout soit manifesté : *Oportet nos omnes manifestari ante tribunal Christi.* (II Cor., v, 10). Cette manifestation ne sera pas une narration ni un rappel sommaire de nos actions, mais c'est notre

vie elle-même qui redeviendra présente, comme elle a été et reste présente aux yeux de Dieu, c'est-à-dire dans ses plus petits détails. Chacun de ces détails sera vu et remarqué de tous quand brillera la lumière de la justice divine qui fera voir jusqu'aux derniers replis des consciences : *Illuminabit abscondita tenebrarum et occulta cordium.* (I Cor., IV, 5).

Oh ! travaillons donc à imprimer un beau livre dont toutes les pages soient à notre honneur, et si nous avons péché, jetons au moins sur nos fautes le voile du repentir, de la réparation, de l'expiation, qui, tout en étant transparent et laissant tout voir, donnera un autre aspect, un coloris moins humiliant à notre conduite.

Pensons souvent au moment solennel où se fera l'ouverture et la lecture de ce livre au jugement dernier : cela nous empêchera de commettre bien des fautes qui seraient par trop humiliantes pour notre orgueil quand elles seraient connues de tous.

III. — Une grande puissance

« *Je suis la plus grande puissance parmi les hommes : j'offre et je porte la vie ou la mort, le ciel ou l'enfer, la lumière ou les ténèbres, la vérité ou le mensonge, la saine nourriture ou le poison, l'ordre ou le désordre, l'utile ou le nuisible. Je suis l'arsenal, la pharmacie, le cellier, le magasin universel, le trésor. Je suis aussi la grenade avec sa mitraille, la bombe avec ses gaz empoisonnés, le cloaque rempli des déjections de cœurs corrompus et corrupteurs, l'infection, la contagion universelles.* »

Et pour exercer une action bonne ou mauvaise, cette puissance d'expansion dépasse celle de la T. S. F., du télégraphe, du téléphone ; le livre transmet la pensée, la parole humaine non pas seulement pendant un instant, mais à des siècles d'intervalle et jusqu'aux extrémités de la terre et à toute heure du jour et de la nuit.

En effet, grâce au livre nous entendons aujourd'hui encore le Christ vivant sur la terre, les apôtres Paul, Pierre, Jacques, Jean, Jude, les Pères, les Docteurs, Augustin, Thomas d'Aquin, Jean Chrysostome, etc. Ils nous parlent à quinze et dix-neuf siècles de distance, comme ils parlaient jadis à leurs auditeurs. Plus privilégiés que ces derniers, nous pouvons même lire, relire, méditer, goûter leurs enseignements tout à loisir. Nous pouvons ainsi jouir encore de la compagnie des saints, des savants, des grands hommes qui nous ont précédés ; nous pouvons entendre encore leurs paroles, leurs enseignements.

Mais aussi par les mauvais livres nous pouvons nous trouver encore dans la compagnie et sous l'action démoralisante de tous les hommes pervers qui ont parlé et écrit dans les siècles passés ; leur compagnie, par le livre, peut être plus néfaste que leur présence réelle.

Qui dira toutes les âmes éclairées, touchées, converties, consolées, sanctifiées, sauvées par les bons livres ?

Mais aussi qui dira toutes les âmes trompées, séduites, perverties, corrompues, dévoyées, damnées par les mauvais livres, et cela par des livres dont les auteurs habitaient au pôle opposé au leur et vivaient des siècles et des siècles avant elles !

Un bon livre peut faire du bien et un mauvais livre peut faire du mal jusqu'à la fin du monde, à des hommes de tous les pays, de toutes les nations.

* *

Ce sont ces considérations qui m'ont poussé à imprimer ces « prédications des choses qui nous entourent » que j'ai faites à mes paroissiens d'Orchamps en 1926, 1927 et 1928.

Je désire continuer à prêcher après ma mort mes paroissiens présents et anciens et beaucoup de ceux que j'ai évangélisés jadis étant missionnaire

diocésain ; je voudrais voir aussi ma parole pénétrer dans un grand nombre de foyers chrétiens pour y faire entendre non pas les pensées du curé d'Orchamps, mais celles de Jésus, des apôtres et des saints, que je n'ai fait que reproduire et commenter. Que la petite sainte Thérèse bénisse mon travail et veuille bien s'en servir pour faire tomber quelques pétales de roses dans les âmes !

FIN

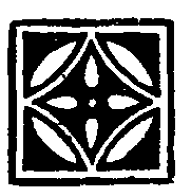


TABLE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES SUJETS TRAITÉS

LANGRES. — Imprimerie de l' « Ami du Clergé ».